UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

FACULTÉ DES SCIENCES ÉCONOMIQUES, SOCIALES, POLITIQUES ET DE COMMUNICATION
COMMISSION DOCTORALE DU DOMAINES DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

Trois décennies de migration péruvienne à São Paulo : mobilités et parcours d'incorporation dans une ville en globalisation

par Lorena Izaguirre Valdivieso

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Docteur en sciences politiques et sociales de l'Université catholique de Louvain

Membres du jury

Prof. Isabel Yépez del Castillo (UCLouvain), promotrice
Prof. Marie Verhoeven (UCLouvain), promotrice et sécrétaire
Prof. Jacinthe Mazzocchetti (UCLouvain)
Prof. Jean-Michel Lafleur (Université de Liège)
Prof. Dominique Vidal (Université Paris-Diderot)
Prof. Laura Merla (UCLouvain), présidente

NOVEMBRE 2019

A mamá, por todos los caminos que me mostró, casi sin darse cuenta.

A Greg, pelo caminho percorrido e por todos aqueles em que continuaremos a aventurar-nos, mão na mão.

Remerciements

Le chemin de cette thèse a commencé bien avant mon inscription au doctorat à l'UCLouvain. Ce manuscrit est donc l'empreinte non seulement d'une recherche, mais d'un parcours personnel et intellectuel marquée par de nombreuses et décisives rencontres. Dans ce parcours, qui dans mon cas est ancré dans la migration, ma famille (transnationale) a été le soutien le plus constant et aimant. Merci d'abord à ma mère, Ana María, de me transmettre la force et l'envie de m'imaginer en être libre. Elle qui aurait voulu finir l'université, mais n'a jamais pu, est la première personne à qui ce travail est dédié. Greg m'a témoigné un soutien et une patience hors norme. Les mots m'en manquent pour t'en remercier, Greg, de consentir à la vie à mes côtés et de croire en moi. Ma sœur Evelyn et mon frère Sergio n'ont pas manqué de m'écouter, me motiver et m'exhorter à finir. Ils m'ont aidée aussi dans certaines pages de ce manuscrit, et je leur serai toujours reconnaissante d'avoir su me faire tenir dans les moments de doute. Enfin, merci à mon père, Héctor, sans qui le début de mon chemin européen n'aurait jamais pu commencer.

Toute ma reconnaissance à mes deux promotrices, Isabel Yépez et Marie Verhoeven. Isabel a cerné ma curiosité et mes intérêts de recherche déjà en 2009, me permettant de partir en stage de recherche à Flacso-Équateur. Ce séjour a été fondamental dans ma manière de comprendre les processus migratoires en Amérique latine. Quelques années après, elle a appuyé ma démarche d'entreprendre ce doctorat et a partagé généreusement durant ce temps ses connaissances du champ et ses débats, ainsi que ses liens avec des chercheurs aux travaux stimulants. Marie a accepté avec enthousiasme de se joindre à Isabel comme promotrice. Alors que thématiquement cette recherche s'éloigne quelque peu de son champ d'études, Marie a été une interlocutrice avisée et critique qui a marqué de manière cruciale mon travail, au fil de longues pages de commentaires. Toutes les deux se sont montrées disponibles et à l'écoute. Je les remercie infiniment pour leur confiance et le soutien inébranlable dont elles m'ont fait preuve.

Je tiens aussi à remercier les membres de mon comité d'accompagnement, Jacinthe Mazzocchetti et Jean-Michel Lafleur, qui ont suivi mon cheminement depuis le début. Nos discussions m'ont toujours fait me questionner et avancer. J'ai été heureuse de compter sur vos lectures attentives et rigoureuses.

Le jury de cette thèse est également constitué du professeur Dominique Vidal, qui a gentiment accepté d'y participer. Je le remercie sincèrement pour ses lectures de ce manuscrit et pour sa présence à l'occasion de la défense publique. Je remercie également Laura Merla qui me fait l'honneur de présider ce jury.

Je remercie l'université Catholique de Louvain qui a financé plusieurs années de cette recherche à travers deux bourses de l'Administration des relations internationales, ce qui m'a permis de m'investir

entièrement dans ce projet. De même, pour mener mes recherches à São Paulo, j'ai bénéficié du précieux soutien financier de la « Bourse de voyage » de la Communauté Française de Belgique, ainsi que du soutien de l'École de Sciences Politiques et Sociales de l'UCLouvain.

Cette thèse n'aurait pas existé dans sa forme actuelle sans l'impulsion première qu'a été dans mon parcours académique le professeur Orlando Plaza, que j'ai eu la joie de pouvoir appeler par la suite mon « collègue et ami ». Orlando, tu es parti en plein milieu de mon premier séjour à São Paulo. Depuis, je n'ai pas cessé d'imaginer toutes les conversations que je n'ai pas pu avoir avec toi pour te raconter mon terrain et les pistes qui émergeaient. Je ne pourrai jamais assez te remercier de l'opportunité que tu m'as donnée de faire incursion dans l'enseignement de la sociologie à la PUCP, d'abord comme assistante de ton cours, puis comme chargée de cours. Comme pour tant d'autres collègues de la faculté, ce que je suis aujourd'hui comme sociologue doit beaucoup à ce que tu m'as appris en dehors et dans les salles de cours. Cette thèse n'est pas exactement ce que nous avions commencé à discuter en 2013 dans ton bureau, mais je pense que tu pourrais y voir ton empreinte.

Il est difficile de recenser tous celles et ceux qui, d'une manière ou d'un autre, ont contribué à ma recherche en Belgique, au Pérou et au Brésil. Au Pérou, au bureau 311 de la Faculté de Sciences Sociales de la PUCP, j'ai commencé à imaginer cette recherche avec les retours enthousiastes de mes amis Omar Coronel, Omar Manky, Mariana Alvarado et Gonzalo Romero. Dans les aléas doctoraux, leur présence à la distance, ainsi que celle de Tilsa Ponce, Maye Tavera et Julissa Ríos, a été précieuse.

J'ai pu compter par ailleurs sur le soutien de deux collègues et amies péruviennes *migrantólogas*. Tania Vásquez, qui avec son expertise en démographie, m'a mis sur la piste des cohortes de migration. Erika Busse, qui m'a proposé de m'accueillir au Centre de Recherche de l'Université del Pacífico (CIUP), à Lima, et m'a permis de présenter ma recherche dans un moment clé. Tania et Eri, merci d'être des chercheuses généreuses et inspirantes, et de m'avoir fait redécouvrir la beauté du travail collectif dans toute sa puissance. La fin de cette thèse me laisse libre à nouveau pour continuer nos projets restés dans l'encrier.

En Belgique, je suis spécialement reconnaissante à des collègues et amis qui ont accompagné de très près ce (long) processus. Ils ont lu des parties de ce manuscrit, posé des questions pertinentes et eu des mots d'encouragement à tout moment. Merci à Sébastien Antoine, qui a été le premier à me faire découvrir São Paulo à travers ses récits de terrain, puis lors de mon premier séjour dans la ville grise. Merci de m'avoir rapprochée à la sociologie brésilienne avec autant d'enthousiasme. À Cécile Piret, dont les conversations autour du prolétariat, Burawoy et Bourdieu ont accompagné la dernière année de mon travail. Cécile, à ton tour, j'ai hâte de lire ta thèse ! Merci à Mathilde Van Drooghenbroeck, la plus *ayacuchana* des belges, pour son amitié à toute épreuve, son énergie contagieuse et sa lecture patiente. J'ai bénéficié par ailleurs des retours incisifs de mon amie Cécile Giraud, avec qui l'on a

partagé, au-delà de l'intérêt pour les migrations, des questionnements existentiels et des rigolades. Deborah Delgado m'a non seulement fait découvrir Bruxelles et accueilli comme colocataire, elle a surtout été de bons conseils pour mes débuts incertains dans le doctorat.

À l'UCLouvain, et en particulier au Centre d'Études du Développement, je remercie tous mes collègues et compagnons de joies et de tribulations. Je voudrais adresser ma gratitude tout particulièrement à Mathilde Van Drooghenbroeck, María Mercedes Eguiguren, Mónica Navarro, Maïté Le Polain, Aymar Nyenyezi, Leslie Jaramillo, Emery Mushagalusa, María José Ruiz, Céline Delmotte, Carlos Ramírez et Salvador Oliden. À An Ansoms, qui a été une oreille attentive dans des moments de doute et de questionnement sur notre implication émotionnelle dans nos terrains de recherche. An, merci pour tes encouragements, toujours arrivés aux moments précis. À Vincent Legrand, qui a su toujours faire preuve de gentillesse à mon égard. J'ai pu aussi compter sur l'amabilité et le profesionnalisme de Stéphanie Lorent et Nathalie Vanhumbeeck. Elles m'ont rendu ce travail plus simple et plus agréable. Je tiens ici à leur exprimer mes plus sincères remerciements.

Pour me lancer dans l'exploration des données quantitatives du recensement brésilien de 2010, j'ai pu avoir accès à la base de données de la Région Métropolitaine de São Paulo grâce à la générosité du chercheur Sylvain Souchaud, merci à lui. Séverine Guisset, du service Support en Méthodologie et Calcul Statistique (SMCS) de l'UCLouvain a été d'une aide patiente et précieuse. Merci pour cette initiation. Je remercie aussi Sarah de Laet, qui a produit des belles cartes de São Paulo sur la base de mes traitements statitiques.

À São Paulo, ma gratitude éternelle pour Suely Reis. Obrigada pelo carinho e cuidado, pela força e a inspiração. Et merci à Yollolxochitl Mancillas, collègue mexicaine qui a travaillé aussi à São Paulo auprès des migrants boliviens, d'avoir mis Suely sur mon chemin brésilien. Pour débuter dans l'arène paulistana, les idées et pistes de chercheurs comme Patricia Távares de Freitas, Fabien Laffont Lemozy, Camila Daniel et Bela Feldman-Bianco ont été très pertinentes. Au cours de chemin, les commentaires stimulants de professeurs comme Swanie Potot et Virginie Baby-Collin ont donné une nouvelle impulsion à mon travail.

Enfin, cette thèse n'existerait pas sans le temps qui m'a été accordé, au fil des journées de travail, par les nombreux migrants péruviens qui ont choisi São Paulo comme leur chez eux. Je les remercie chaleureusement de m'avoir partagé leurs histoires de vie. Y en especial, gracias de todo corazón a Franklin quien, probablemente sin darse cuenta, fue compañía serena y fuerza para meses de trabajo de campo difíciles. Deseo que su hijo, quién nació en Brasil luego de finalizado mi trabajo de campo, pueda crecer en mundo menos separado por fronteras.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements 4

TABLE DES MATIÈRES 7

Index des Figures 15

Index des Graphes 15

Index des Images 15

Index des Tableaux 15

Index des Cartes 16

INTRODUCTION GÉNÉRALE 17

PREMIÈRE PARTIE. LES BALISES THÉORIQUES DE LA RECHERCHE 24

1. Des migrants et leurs dynamiques de mobilité 25

1.1 Circuler et faire circuler : les apports de la circulation migratoire 25

1.2 Le concept de circuit migratoire et son ancrage dans la perspective transnational 26

2. Des migrants et leurs processus d'incorporation 28

2.1 Deux modèles d'incorporation 31

2.2 De la « migration de travail »… 32

2.3 … aux « entrepreneurs migrants » 34

3. Des migrants, leurs capitaux et leur rôle dans les processus d'incorporation 37

3.1 L'espace social des capitaux dans la théorie bourdieusienne 38

3.2 Des capitaux qui migrent ? 40

3.3 Des capitaux aux classes sociales 43

3.4 Migration, classements/déclassements et perspectives de mobilité sociale 45

3.5 Classes sociales et autres classements dans l'étude de la migration péruvienne 50

4. Conclusion : une perspective transnationale des classements à partir du cas de la migration péruvienne à São Paulo 53

4.1 Des interrogations autour des formes de mobilité 54

4.2 Des interrogations autour d'une perspective transnationale des classements 55

DEUXIÈME PARTIE. PÉRUVIENS EN MOUVEMENT : NOTES MÉTHODOLOGIQUES SUR UNE RECHERCHE EN MOBILITÉ 57

1. La construction de l'objet de recherche 57
1.1 Migrants et migrations au carrefour des échelles d'analyse : un dialogue avec Michael Burawoy 57
1.1.1 Saisir les « macroforces » : l'étude de cas élargie 59
1.2 Des parcours ancrés dans le temps long : un dialogue avec Abdelmalek Sayad 61
1.2.1 Les « générations d'immigration » sayadiennes 63
1.2.2 Déconstruire pour construire des catégories analytiques 65
1.2.3 Des cohortes de migration inspirées des « âges » sayadiens 67
1.3 L'unité d'analyse : des biographies aux trajectoires 77
2. Le travail de terrain : Péruviens entre Cusco, São Paulo et ailleurs 80
2.1 Délimitation spatio-temporelle de la recherche 80
2.2 Le travail de terrain 83
2.2.1 Les observations 85
2.2.1.1 L'entrée sur le terrain 89
2.2.1.2 Observer et participer ? 90
2.2.2 Les entretiens 91
2.2.2.1 Prise de contact et caractéristiques des interviewés 91
2.2.2.2 Dynamiques des entretiens 94
2.2.2.3 Analyse des entretiens 96
2.3 Un exercice de réflexivité : Une migrante qui étudie les migrations 97
TROISIÈME PARTIE. SÃO PAULO, CONTEXTE DE RÉCEPTION ET EMPLACEMENT DE LA MIGRATION 102
1. São Paulo et la structure de son marché de travail 102
2. São Paulo, carrefour migratoire 104
3. Péruviens au Brésil : une histoire récente ? 105
4. Une caractérisation des Péruviens résidant à São Paulo à partir des données du recensement brésilien de 2010 109
4.1 Caractéristiques sociodémographiques 109
4.2 Les cohortes de migration 112
4.3 Structure occupationnelle des migrants péruviens 117

4.4 Une exploration des données à partir de l'Analyse des Correspondances Multiples (ACM) 128

4.4.1 L'ACM 129

4.4.2 Le clustering 136

QUATRIÈME PARTIE. TROIS COHORTES DE MIGRATION — CARACTÉRISTIQUES, COMPOSANTES ET FIGURES DU MIGRANT-TYPE 139

1. Cohorte 1 (1980-1998) : « On amenait de la boue et on rentrait avec des dollars ! ». Le parcours des artisans péruviens à São Paulo 140

1.1 Brésil et Pérou : contextes nationaux 141

1.2 Les dynamiques de mobilité : Pisaq, ses artisans et leurs circulations 145

1.2.1 L'« invention » de l'artisanat : Los Piseños face à la globalisation 150

1.2.2 Le goût et le profit du voyage 152

1.2.3 Routes commerciales et conquête des marchés 155

1.2.4 Entre nomadisme et sédentarisation : les circulations des commerçants transnationaux à São Paulo 159

1.2.4.1 Le lieu de débarquement : Praça da República 159

1.2.4.2 Le point d'ancrage : L'hôtel Itaúna 161

1.3 Les conditions d'incorporation : la consolidation de la filière de l'artisanat et des circuits migratoires et commerciaux (1994-1999) 164

1.3.1 L'implantation : Le microcosme de la Rue 25 de Março 165

1.3.2 La consolidation d'une filière commerciale et migratoire 166

1.3.3 Artisans devenus patrons… et exploiteurs ? 168

1.4 De São Paulo à Pisaq, en passant par la Chine : les nouvelles frontières des pionniers .. 171

1.4.1 De concurrents à fournisseurs : les commerçants chinois 171

1.4.2 Pisaq aujourd'hui 174

1.5 La fabrique de l'artisan entrepreneur transfrontalier et les éléments du régime migratoire 177

1.5.1 Le contexte de départ et la configuration des dispositions à la migration 178

1.5.2 Politiques migratoires et l'émergence d'entrepreneurs transfrontaliers 181

1.5.3 Accès au marché du travail et régime social d'emploi 185

1.5.3.1 República : Place marchande et centralité migratoire ? 186
1.5.3.2 Artisanat : une insertion par les marges 188
1.5.4 Le contexte de réception à l'égard de la migration 190
1.6 Les trajectoires 191
1.6.1 Les piseños et les réseaux de l'artisanat 192
1.6.1.1 Plácido y Walter : deux pionniers, deux destins différents 192
a. Plácido 192
b. Walter 195
1.6.1.2 Lucas : d'artisan à entrepreneur 197
1.6.1.3 La famille Quispe 200
c. Lucio et Mariano, les premiers de la fratrie 200
d. Ismael, le beau-frère 204
1.6.1.4 Renzo et Alfonso 205
1.6.2 Les Péruviens d'ailleurs arrivés à la filière de l'artisanat 208
1.6.2.1 Miguel : se forger un futur ailleurs 208
1.6.2.2 Joselito : de fonctionnaire à entrepreneur transfrontalier 212
1.6.3 Discussion 214
1.6.3.1 Qui sont les pionniers ? 215
1.6.3.2 La (non) présence des femmes 218
1.6.3.3 Quels capitaux, pour quelle incorporation ? 219
1.6.3.4 Classe, statut et critères de distinction sociale chez les migrants pionniers 223
a. El Majeño Lucio Quispe. Autour de la festivité de la Virgen del Carmen 223
b. Le processus de formation d'une classe sociale au croisement d'autres dimensions d'inégalité 225
1.7 Conclusion 228
2. Cohorte 2 (1999 – 2009) : De l'atelier à la rue. Prolétaires de l'artisanat à la recherche de nouvelles voies 231
2.1 Brésil et Pérou : contextes nationaux 232
2.2 Les dynamiques de mobilité : le boom de la filière de l'artisanat 234
2.2.1 Des artisans qui surfent tardivement sur la vague 235

2.2.2 La filière de l'artisanat recrute à tour de bras : espoirs et déceptions des funcionários ... 238

2.2.2.1 Stratégies de recrutement et promesses ... 238

2.2.2.2 Les routes et la traversée des frontières ... 240

2.3 Les conditions d'incorporation : confinement, domination et exploitation dans les ateliers d'artisanat paulistanos ... 247

2.3.1 El destajo : le travail d'arrache-pied ... 247

2.3.2 El destajo : Le travail à la pièce ... 249

2.3.3 Le travail pénible ... 250

2.3.4 Surveiller et contrôler ... 254

2.3.5 Les voies de sortie ... 257

2.3.6 La « correría » : tous les chemins mènent au commerce populaire de rue ... 262

2.3.7 Un monde qui s'écroule : la diaspora commerciale chinoise s'impose ... 266

2.4 La rue, les box, les magasins : faire sa place dans l'univers commercial ... 271

2.5 La fabrique du prolétaire de l'atelier d'artisanat et les éléments du régime migratoire ... 272

2.5.1 Le contexte de départ et la configuration des dispositions à la migration ... 272

2.5.2 Politiques migratoires et le recrutement des prolétaires des ateliers d'artisanat ... 274

2.5.3 Accès au marché du travail et régime social de l'emploi ... 278

2.5.3.1 Des (nouvelles ?) relations de travail en contexte de migration ... 278

a. De l'hacienda aux migrations transnationales : l'historicité du « enganche » ... 279

b. Un « derecho de piso » qui devient transnational ... 281

2.5.3.2 Le recours aux formes de travail non libre ... 283

a. Travail non libre : origines et contemporanéité ... 283

b. Le travail non-libre au cœur de la filière de production artisanale ... 288

2.5.3.3 L'organisation productive de l'atelier d'artisanat ... 289

2.5.4 Le contexte de réception ... 294

2.6 Trajectoires ... 295

2.6.1 Artesanos piseños en départ tardif : la tentative et le retour de Cerapio ... 296

2.6.2 Les femmes de la filière de l'artisanat ... 298

2.6.2.1 Vera ... 298

2.6.2.2 Marcela 300
2.6.2.3 Griselda 302
2.6.2.4 Melba 304
2.6.3 Les chemins périphériques 306
2.6.3.1 Violeta et l'insertion par la cuisine péruvienne 306
2.6.3.2 Jimena et l'insertion par le service domestique 309
2.6.4 Discussion 312
2.6.4.1 Le bilan des capitaux 313
2.6.4.2 La place des femmes 316
2.6.4.3 Les effets du capital social 317
a. Liens forts, faibles, jetables et la question de la confiance 318
b. Paisanos, mais pas égaux : vers la redéfinition de la « solidarité ethnique » 319
2.7 Conclusion 323
3. Cohorte 3 (2010 – 2015) : Les allées-venues de la « génération Mercosur » 326
3.1 Brésil et Pérou : contextes nationaux 327
3.2 Les dynamiques de mobilité : partir, rester, circuler 329
3.3 Les conditions d'incorporation : la rue et ses possibles 333
3.3.1 La filière de l'artisanat s'essouffle 333
3.3.2 La confection et ses circuits de production, distribution, commercialisation et consommation 336
3.3.2.1 La production : le travail dans les *oficinas* de costura 337
3.3.2.2 La consommation : le quotidien des vendeurs ambulants dans les feirinhas da madrugada 339
a. La Feirinha da madrugada du quartier de Brás 339
Une journée de travail à la feirinha 342
L'organisation sociale de la feirinha de Brás 344
b. Péruviens, Boliviens, Équatoriens : rencontres de l'altérité 348
c. Le vécu de la violence 352
d. Le vécu de la honte 354
e. La précarité 355

3.3.3 D'autres voies d'insertion 356
3.3.3.1 Les voies de la contrebande 356
3.3.3.2 Le travail dans les magasins d'importation 359
3.4 La fabrique du vendeur ambulant entrepreneur de soi et les éléments du régime migratoire 362
3.4.1 Contexte de départ et la configuration des dispositions à la migration 362
3.4.2 Politique migratoire : les accords de résidence Mercosur et la recherche de l'intégration régionale 365
3.4.3 Accès au marché du travail et régime social de l'emploi 368
3.4.3.1 La confection : « circuit inférieur » et *fast-fashion* 368
3.4.3.2 De l'informalité à l'entrepreneuriat : le néolibéralisme comme cadre des projets de mobilité 372
3.4.4 Le contexte de réception 376
3.5 Trajectoires 378
3.5.1 Les traînards de la filière de l'artisanat 378
3.5.1.1 Sheila 378
3.5.1.2 Jhony 380
3.5.1.3 Piccolo 382
3.5.2 Les « cavaliers seuls » 384
3.5.2.1 Franklin 384
3.5.2.2 Micaela 385
3.5.2.3 Maradona 388
3.5.3 Discussion 391
3.5.3.1 Le bilan des capitaux 392
3.5.3.2 Le capital social : contraintes, malentendus et compartimentage 394
3.5.3.3 Jeunes et migration : essais et erreurs 398
3.6 Conclusion 400
CONCLUSIONS 403
i. Migrations, mobilités et circulations : des approches complémentaires 405
ii. Des mobilités structurées : l'approche par les cohortes de migration et leurs régimes migratoires 407

iii. Capitaux et nouvelles positions dans l'espace social : articulations entre contextes de départ et réception, ou ce que la migration fait à la classe 410

iv. Travail et appartenance de classe en contextes de migration, ou ce que la classe fait à la migration 413

v. Mobilité spatiale et mobilité sociale chez le prolétariat péruvien 416

vi. Limites et ouvertures pour des recherches futures 418

BIBLIOGRAPHIE 421

ANNEXES 459

Index des Figures

Figure 1. Ligne de temps – Faits marquants de la période étudiée 70
Figure 2. Cohortes de migration des Péruviens à São Paulo (1980-2015) 75

Index des Graphes

Graphe 1. Distribution de Péruviens selon groupes d'âge et sexe 110
Graphe 2. Histogramme de valeurs propres 131
Graphe 3. ACM des variables actives et supplémentaires (taille des points en fonction des Cos2) ... 132
Graphe 4. Variables actives et supplémentaires au Cos2 >0.2 133
Graphe 5. ACM. Nuage d'individus. Ellipses de modalités de « type d'emploi » 135
Graphe 6. ACM. Nuage d'individus. Ellipses des cohortes 136
Graphe 7. Clusters après ACM 137
Graphe 8. Structure de Classes péruvienne, inspirée du modèle de Portes et Hoffman (2003) 364
Graphe 9. Composition du prolétariat informel national 364

Index des Images

Image 1. Façades de deux restaurants péruviens dans l'Avenue Rio Branco 87
Image 2. Vendeurs ambulants péruviens travaillants au « Pont Sao Bento » 88
Image 3. Affiche de l'édition 2016 de la Yunza organisée par des migrants péruviens à São Paulo.. 203
Image 4. Cerapio Medina travaillant au tour dans son atelier chez lui 297
Image 5. Feirinha da Madrugada de Brás, 4 h du matin 341
Image 6. Samedi matin à la feirinha, au « punto » de Franklin 343
Image 7. T-shirts « Hollister » fabriqués au Pérou et arrivés de contrebande au Brésil 359
Image 8. Gros titres des journaux *El Comercio* et *Folha de São Paulo* concernant une intervention dans un atelier de confection paulistano 370

Index des Tableaux

Tableau 1. Phases de la migration péruvienne et leurs pays de destination, d'après Altamirano (2003) 71
Tableau 2. Dimensions analytiques du Régime Migratoire 76
Tableau 3. Péruviens résidant au Brésil 107
Tableau 4. Émigration de Péruviens vers le Brésil (1990-2015) 108
Tableau 5. Péruviens et non péruviens selon niveau d'instruction 111
Tableau 6. Boliviens et non boliviens selon niveau d'instruction 111
Tableau 7. Péruviens selon cohortes de migration 112
Tableau 8. Âge d'installation des péruviens selon cohorte de migration (N=3 128) 113
Tableau 9. Dix principales occupations des péruviens selon cohortes de migration (N=2428) 118
Tableau 10. Vendeurs ambulants étrangers selon pays d'origine, par sexe 118
Tableau 11. Niveau d'instruction des vendeurs ambulants péruviens et non péruviens, par sexe (N=37 499) 119

Tableau 12. Commerçants et vendeurs de magasin étrangers selon pays d'origine, par sexe..... 120
Tableau 13. Niveau d'instruction des commerçants et vendeurs de magasins péruviens et non péruviens, par sexe (N = 625 044) 120
Tableau 14. Opérateurs de machine à coudre étrangers selon pays d'origine, par sexe..... 121
Tableau 15. Niveau d'instruction des opérateurs de machine à coudre péruviens et non péruviens, par sexe (N = 155 637) 122
Tableau 16. Péruviens selon catégories d'occupation (CSP) 123
Tableau 17. Niveau d'études des péruviens selon catégorie d'occupation (N=3 095)..... 124
Tableau 18. Catégories d'occupation selon le revenu (nombre de salaires minimums par mois) (N=3 099)..... 126
Tableau 19. Principales composantes de la première cohorte 230
Tableau 20. Bénéficiaires de l'Aministie de 2009 277
Tableau 21. Principales composantes de la deuxième cohorte..... 325
Tableau 22. Principales composantes de la troisième cohorte 401
Tableau 23. Districts de résidence des péruviens selon cohortes de migration (N=3126) 467
Tableau 24. Occupations des péruviens à São Paulo (liste exhaustive) selon cohortes de migration (N=2428) 468
Tableau 25. Catégories d'occupation recodées (adaptation d'après Silva, 2004). Codes de l'IBGE... 469

Index des Cartes

Carte 1. Espaces de la recherche au centre de São Paulo 85
Carte 2. Départements de naissance des migrants péruviens interviewés 93
Carte 3. Répartition des migrants péruviens dans la RMSP..... 114
Carte 4. Répartition des migrants péruviens dans le centre de SP 115
Carte 5. Répartition des migrants péruviens dans la RMSP selon cohorte 116
Carte 6. Répartition des migrants péruviens dans le centre de SP selon cohorte 117
Carte 7. Principales catégories d'occupation chez les migrants péruviens par district 125
Carte 8. Revenus mensuels en nombre de salaires minimums des migrants péruviens par district 127
Carte 9. Revenus mensuels en nombre de salaires minimums des migrants péruviens - centre de SP 128
Carte 10. Routes du circuit migratoire Cusco-São Paulo 155
Carte 11. Nœuds du circuit migratoire dans le centre-ville de São Paulo 185

INTRODUCTION GÉNÉRALE

(I)

Mon intérêt pour le Brésil et les migrations vers ce pays s'est nourri principalement de deux situations, l'une « ordinaire » et l'autre exceptionnelle. La situation ordinaire fut la rencontre, lors d'un séminaire académique sur les migrations en Bolivie en 2012, de deux chercheurs travaillant sur la migration bolivienne à São Paulo. Patricia Tavares de Freitas, brésilienne, et Fabien Laffont Lemozy, français, travaillaient à l'époque sur leurs respectives recherches doctorales. Lors de nos échanges, les deux mentionnèrent — à des moments différents et presque de manière anecdotique — leur rencontre sur le terrain avec des migrants péruviens. Ceux-ci avaient, à leurs yeux, des caractéristiques *assez différentes* des migrants boliviens auprès desquels ils travaillaient.

La situation exceptionnelle se présenta quant à elle l'année suivante. Au cours de l'année 2013, l'inédite présence de migrants haïtiens traversant le territoire péruvien vers le Brésil souleva l'intérêt médiatique. Avec deux collègues, Tania Vásquez et Erika Busse, nous fûmes chargées de mener une enquête de terrain pour l'Organisation Internationale pour les Migrations afin de comprendre les conditions et spécificités de cette dynamique. Les migrants haïtiens que nous avons rencontrés à la frontière Pérou-Brésil, et puis suivis lors de leur incursion en territoire brésilien, parlaient du Brésil comme un pays puissant, moderne et en plein rayonnement économique. Ces images m'interpellèrent, mais plus encore la manière ambivalente dont l'État brésilien fit face à ce que les médias présentaient comme une « crise migratoire ». Travaillant depuis quelques années sur les questions migratoires, je ne connaissais à l'époque pas grande chose au scénario migratoire brésilien, alors qu'il s'agissait d'un pays *voisin*.

Or, plusieurs travaux soulevaient à l'époque l'importance croissante des flux migratoires Sud-Sud et l'ampleur de cette dynamique de mobilité, du moins d'un point de vue quantitatif (Bakewell, 2009; Campillo-Carrete, 2013; Ratha & Shaw, 2007). Les flux Sud-Sud, d'après les chiffres de l'Organisation Internationale pour les Migrations, représentaient 37 % des migrations internationales globales et dépassent les flux Sud-Nord (35 %) (OIM's Global Migration Data Analysis Centre, 2015). Ces flux ont ainsi des caractéristiques propres, que certains auteurs synthétisent autour de cinq dimensions : (1) le rapport aux frontières, qui modifie le rapport à la mobilité notamment pour les régions frontalières ; (2) la composition des flux migratoires (des migrants moins éduqués et plus jeunes) ; (3) l'étroite relation entre migrations et conflits (sociopolitiques) ; (4) les nouvelles conditions de gouvernance migratoire qui facilitent les protocoles de mouvement ; et enfin (5) le défi qu'elles amènent pour repenser des catégories et concepts souvent transposés de manière acritique depuis les études de cas de la migration vers le Nord (De Lombaerde, Guo, & Neto, 2014).

Je m'aperçus ainsi que les études de la migration péruvienne « Sud-Sud » n'avaient porté son attention que vers deux destinations dans la région : l'Argentine et le Chili. Pourquoi le « géant Sud-américain » était-il absent ?

En effet, les migrations de Péruviens au Brésil restent encore aujourd'hui très peu explorées, bien que leur nombre ait augmenté de manière significative et continue depuis les années 1990 (Souchaud, 2010). J'ai ainsi d'abord été intéressée par la migration récente des Péruviens vers la ville de São Paulo, pour ensuite découvrir comment elle était imbriquée dans les parcours des migrants péruviens qui l'ont précédée. Ces liens, qui sont devenus visibles au début de mon premier travail de terrain exploratoire entre août et octobre 2014, sont devenus intelligibles par la suite grâce à la rencontre et la découverte des parcours des migrants péruviens arrivés à São Paulo au cours des années 80.

Ces parcours sont tissés par leur capacité d'*agency*, mais aussi par les conditions macro-structurelles qui les rendent possibles. Ainsi, la première étape de ce processus de compréhension est arrivée grâce à la rencontre marquante de Cypriano, un propriétaire de magasins de bijoux. Je l'ai connu grâce à Paulo Iles, coordinateur des politiques pour les migrants de la Préfecture de São Paulo en 2014, qui m'a dit qu'il avait « une histoire intéressante ». Après l'avoir contacté, j'ai rencontré Cypriano sur son lieu de travail, dans une des rues le plus agitées de São Paulo, la rue 25 de Março.

Rue commerciale de la ville par excellence, avec de nombreuses galeries marchandes, où l'on peut trouver un peu de tout — vêtements, chaussures, bijoux, gadgets pour téléphones portables, sacs à main, appareils électroniques, la liste est longue… –, la rue 25 de Março est un des centres névralgiques du commerce dans la ville. Aux extérieurs des magasins et galeries marchandes, on y trouve en plus des petits « kiosques » commerçants de nombreux vendeurs ambulants. D'abord enclave de migration arabe, juive et coréenne, cette rue est pour moi un bon exemple du rôle de la migration dans une ville comme São Paulo.

Pour revenir à Cypriano, ce qui m'a frappé alors était sa trajectoire. Jeune de milieu rural, apprenti d'un artisan, né dans la ville de Pisaq (Cusco), il s'est engagé tôt dans la police péruvienne pour finalement atterrir à São Paulo en 1991, comme d'ailleurs presque tous ses frères et sœurs, grâce à un oncle qui produisait et vendait de l'artisanat. En vingt ans de migration, il a d'abord circulé entre le Pérou et le Brésil pour s'installer ensuite à São Paulo, en couple avec une autre *cusqueña*, avec qui il aura plusieurs enfants qui vont maintenant à l'école et parlent portugais plutôt qu'espagnol ou quechua. Ayant commencé comme vendeur ambulant qui faisait ses propres bijoux, Cypriano est maintenant propriétaire d'une entreprise d'importation et est inséré dans un réseau commercial qui l'amène à voyager en Chine et en Inde à la recherche de marchandises.

Nous pouvons entrevoir avec la trajectoire de Cypriano que j'ai résumée en quelques lignes, comment il a dû s'adapter à la structure d'opportunités présente dans le contexte *paulistano*[1], prendre appui sur ses réseaux familiaux pour ensuite s'en émanciper, cumuler des ressources (économiques, sociales, culturelles, symboliques) pour réussir son projet migratoire, choisir de les mobiliser dans un cadre de pratiques transnationales (tant à Cusco comme à São Paulo) et réfléchir au futur de son parcours personnel et familial. Dans cette trajectoire individuelle, nous pouvons aussi voir l'impact des forces de la globalisation. Il a pu en tirer profit, pour s'insérer dans le marché globalisé de l'artisanat en bonne partie grâce à l'essor du tourisme dans son Pisaq natal. Il a été aussi lésé par ces forces, notamment avec l'ouverture des marchés commerciaux et la concurrence aguerrie des migrants-commerçants chinois, auxquelles il a dû s'adapter.

À 5 minutes à pied d'un des magasins de Cypriano, Mirella, arrivée à São Paulo en 2013, née à Trujillo, sur la côte nord-péruvienne, vendait des bijoux sur le pont de São Bento. Elle les fabriquait elle-même et les vendait aux passants de ce passage piéton très fréquenté du centre historique de São Paulo. Mirella vendait de faux t-shirts de la marque Adidas et Nike sur ce même pont quand nous nous sommes rencontrées en septembre 2014. Elle les achetait à un confectionneur « chinois » (de nationalité coréenne, en réalité) par gros lots. Un an après, en 2015, elle avait changé de type de marchandise pour être autorisée par la préfecture de São Paulo à vendre ses produits non pas par terre, mais sur une petite table pliable et démontable, en toute légalité. Pourtant, elle continuait à vendre discrètement ses t-shirts de contrefaçon, les gardant en dessous de sa petite table, dans de gros sacs en plastique noir, afin de pouvoir les cacher en cas d'arrivée de la police. À la fin de sa journée de travail, un jour de septembre 2015, elle me demanda de l'accompagner pour acheter des pierres semi-précieuses, des bracelets en cuir et d'autres produits pour fabriquer de nouveaux bijoux. Nous nous sommes donc mises en marche vers la rue 25 de Março, et après avoir fait plusieurs magasins, c'est au magasin de Cypriano qu'elle trouva les produits dont elle avait besoin, au prix qu'elle s'était fixé.

Cypriano et Mirella, arrivés à São Paulo à plus de vingt ans d'écart, circulant et travaillant dans les mêmes espaces de la ville, sont liés — sans en avoir forcément conscience — par des réseaux commerciaux dans lesquels la migration péruvienne a joué un rôle fondamental.

(II)

Ma réflexion est ancrée empiriquement sur deux démarches. D'abord, sur l'observation ethnographique inspirée par les fondements de l'ethnographie globale (Burawoy, Blum, George, Gille, & Thayer, 2000), une approche qui s'intéresse à l'encastrement des interactions à l'échelle micro dans un contexte global. Choisir d'aborder le global à partir d'un focus sur le local est à la fois un positionnement théorique et méthodologique (Marcuse & Kempen, 2000; Sassen, 1990). Ensuite, sur

[1] L'adjectif « paulistano » se réfère à la ville de São Paulo, alors que « paulista » à l'État de São Paulo.

l'analyse des trajectoires des migrants péruviens arrivés entre 1980 et 2015 à São Paulo, reconstituées à partir d'entretiens compréhensifs et biographiques.

Or, comment aborder trois décennies de migration entre deux pays ? Depuis les travaux d'Abdelmalek Sayad (1994), comprendre la diversité des devenirs sociaux qui constituent les parcours des migrants nous a confrontés au défi de prendre en compte aussi bien les conditions de production de l'émigré, que les conditions d'incorporation de l'immigré. À partir de cette entrée, Sayad (1977) a caractérisé trois « âges » de la migration des travailleurs algériens en France, où chaque génération décrite correspondait à un profil type de trajectoire de vie. Dans mon étude de cas, qui puise dans les contributions de Sayad, trois moments de la migration péruvienne à São Paulo ont été identifiés. Je les appelle « cohortes de migration ». Une première, marquée par une mobilité sociale ascendante flambante ; une deuxième caractérisée par des modalités d'insertions plus instables et des sentiments de déclassement ; et enfin une troisième cohorte, caractérisée par une mobilité sociale subjective qui ne semble pas refléter à priori les conditions de vie et de travail précaires de ces migrants. Ainsi, trois processus peuvent résumer ces périodes : l'émergence d'une nouvelle classe sociale de petits capitalistes, le déclassement et l'immobilité sociale. De même, à chaque cohorte correspond un migrant-type : l'entrepreneur transfrontalier pour la première ; le prolétaire de l'atelier d'artisanat pour la deuxième, et le vendeur ambulant autoentrepreneur pour la dernière.

À partir de l'analyse de trajectoires multiples et variées de migrants, cette thèse vise à explorer les processus d'incorporation de ces migrants. Par « incorporation », j'entends ici leurs conditions d'insertion dans la ville de São Paulo, particulièrement en termes économiques et d'emploi. Ces trajectoires sont, en effet, marquées à deux niveaux. D'un côté, par les caractéristiques du régime migratoire (Horvath, Amelina, & Peters, 2017; Kilkey & Merla, 2014; Oltmer, 2017) en place, à savoir, les arrangements organisationnels et institutionnels spécifiques qui encadrent la migration entre le Pérou et le Brésil dans lesquels ces trajectoires se sont déployées. D'un autre, par les capitaux (Bourdieu, 1986) que les migrants ont réussi à transférer, réinvestir et cumuler de par leur migration. À partir de cette double entrée, mon analyse veut articuler les trajectoires individuelles avec les contextes macrosociaux qui encadrent ces mobilités.

(III)

Concernant la première entrée, celle qui s'intéresse à la trame de facteurs qui modèle les trajectoires des migrants péruviens à São Paulo, j'ai pu identifier que les éléments qui configurent les régimes migratoires propres à chaque cohorte de migration opèrent à des échelles différentes.

Au niveau global, notons entre autres la globalisation, la croissante précarisation de l'emploi et les politiques d'ajustement néolibérales qui sont venues affaiblir les conditions de vie des populations déjà précarisées dans des pays comme le Pérou. Pour un pays comme le Brésil, l'insertion dans une

économie globale, actée par l'ouverture des marchés en 1993 et scellée par l'entrée du pays dans l'Organisation Mondiale du Commerce en 1995, s'est traduite par un boom du commerce international et une transformation de l'économie nationale. Parallèlement, à des milliers de kilomètres, la même décennie voyait la Chine devenir un grand exportateur de produits industrialisés. De ce fait, la migration s'installait comme option possible et désirable pour de plus en plus de citoyens chinois. De plus, la place de São Paulo comme *globalizing city* (et non *global city*) se renforçait sur la scène nationale et mondiale. À l'instar de Buechler, je préfère la notion de *ville en globalisation*, car contrairement à la définition de ville globale — utilisée plutôt pour se référer aux villes situées en haut de la hiérarchie de certains types de réseaux d'entreprises financières et de services — São Paulo est une ville qui est profondément impliquée dans les processus économiques globaux, qui attire des flux de capitaux, qui concentre des sièges d'entreprises multinationales et d'institutions financières, et attire des migrants travailleurs ; mais qui ne se situe pas au sommet de la hiérarchie global (Buechler, 2014a). Cette dénomination met ainsi l'accent sur la globalisation comme un processus inégal à de multiples dimensions. São Paulo est en effet la plus grande ville d'Amérique du Sud, ainsi que la septième plus grande ville au monde. Ville phare de la « modernité brésilienne » et symbole de la société de consommation, pauvre mais moderne (Caldeira, 2000), elle s'est construite sur base d'un développement capitaliste accéléré et constitue un centre névralgique de l'économie brésilienne.

Aux échelles nationale et régionale, plus directement liées aux flux migratoires, remarquons les politiques migratoires et d'intégration définies par le Brésil en tant qu'État, notamment dans le cadre de la mise en place des processus d'intégration régionale comme celui qui a permis l'établissement des accords de résidence pour plusieurs pays d'Amérique du Sud grâce au Mercosur. Au-delà de la question proprement migratoire, les politiques nationales macro-économiques et commerciales configurent aussi des caractéristiques spécifiques de la structure productive et d'emploi du Brésil, où nous pouvons notamment souligner le poids et la taille du secteur informel et de l'auto-emploi.

Au niveau local enfin, les dynamiques propres à la ville de São Paulo Région Métropolitaine comme point de confluence de plusieurs flux migratoires lui donnent le caractère d'une ville multiculturelle et diverse. D'où les efforts aussi de mettre en place une gouvernance migratoire locale qui, même si elle ne sera pas objet d'analyses dans cette thèse, permet de comprendre la place du fait social migratoire dans la société paulistana contemporaine. Par ailleurs, les dynamiques commerciales de la ville ont aussi joué un rôle capital dans les processus d'incorporation des migrants sur le marché de l'emploi, comme nous le verrons dans les prochains chapitres. En effet, le développement du dispositif commercial des migrants péruviens autour de l'artisanat, et autour de la filière textile s'est installé dans des zones névralgiques de la ville (Rue 25 de Março, quartier du Brás), laissant une empreinte dans celle-ci.

En ce qui concerne la deuxième entrée, celle attentive aux ressources que les migrants péruviens ont déployées pour réussir cette incorporation, je m'intéresse aux capitaux[2] qui permettent à ces migrants d'avoir de bonnes conditions d'insertion dans la ville de São Paulo. Je m'intéresse en particulier à la capacité d'*agency* des migrants pour convertir ses capitaux sous des formes utiles dans leurs nouveaux contextes sociaux, ainsi que pour créer des formes spécifiques, nouvelles, de capitaux propres à l'expérience de la migration (Erel, 2010, p. 643).

Notons par ailleurs que cette discussion sur les capitaux et leur rôle dans les parcours d'incorporation différenciés des migrants prend tout son sens dans un cadre plus large d'analyse des liens entre la mobilité spatiale et la mobilité sociale. Ceci est vrai non seulement parce que souvent la migration apparaît comme une stratégie de mobilité sociale ou comme frein d'un déclin de classe, mais aussi parce que les migrants péruviens s'insèrent dans une société de classes où existent plus de possibilités de mobilité sociale par rapport à la société d'origine. Ainsi, de la même manière que dans l'étude des régimes migratoires, mon travail vise à comprendre comment opère la variable « classe sociale » à des niveaux différents : local, national, transnational. La classe sociale modèle la migration à ces différents niveaux, même si elle est socialement construite de manière différente au sein de chacun d'entre eux (Kyle, 2000).

Ainsi, les questions de recherche qui guident ce travail sont les suivantes :

- Comment se sont transformés les processus d'incorporation des migrants péruviens dans la ville de São Paulo au cours des 35 dernières années ? Quels sont les capitaux qui produisent des conditions d'incorporation différenciées parmi ces migrants ?
- De quelle manière s'expriment les liens entre mobilité spatiale et mobilité sociale dans les parcours des migrants péruviens à São Paulo ?

Pour y répondre, cette thèse s'organise en cinq parties. La première est consacrée aux balises théoriques de la recherche, où nous examinerons le cadre qui a nourri mes questionnements autour de trois thématiques principales : les migrants et leurs dynamiques de mobilité, les migrants et leurs processus d'incorporation, et les migrants, leurs capitaux et la manière dont ces ressources modèlent des parcours d'incorporation.

La deuxième partie du manuscrit nous permettra d'explorer mon cheminement intellectuel vers la construction de l'objet d'étude. Ma réflexion s'est nourrie principalement des apports de Michael Burawoy et l'ethnographie globale et multicas, et de la sociologie de l'immigration d'Abdelmalek

[2] Des auteurs tels que Wagner (2007) préfèrent parler de « ressources internationales » au lieu de « capitaux », mais cette acception fait plutôt référence aux biens propres aux classes supérieures pour faciliter leur mobilité. Je développerai cette idée plus tard, dans le chapitre consacré aux balises théoriques de la recherche.

Sayad. Sur la base de ces contributions, nous présenterons le cadre d'analyse qui articule une entrée par les conditions macrosociales qui façonnent les trajectoires des migrants — les cohortes de migration, caractérisées par un régime migratoire — et l'agentivité des migrants dans la mobilisation de leurs capitaux — les trajectoires migratoires construites sur la base d'entretiens biographiques —. Par ailleurs, nous aurons l'occasion d'expliciter les choix méthodologiques de la recherche et de présenter les conditions du travail de terrain m'ayant permis de collecter les données qui seront analysées par la suite.

La troisième partie du manuscrit sera l'occasion de planter le décor de la recherche. Nous présenterons la Région Métropolitaine de São Paulo, contexte de réception et espace où se déploient les trajectoires migratoires auxquelles nous nous attèlerons. Nous passerons ensuite en revue les recherches traitant de la migration péruvienne au Brésil. Enfin, cette partie nous permettra de présenter des données quantitatives issues du dernier recensement de population brésilien, afin de caractériser de manière plus détaillée la population de migrants péruviens résidant à São Paulo. Cette démarche, complémentaire au recueil de données qualitatives qui est au cœur de cette thèse, contribuera à mettre en lumière la pertinence heuristique des trajectoires et profils de migrants-types que nous découvrirons dans les chapitres suivants.

Dans une quatrième partie et dernière partie, nous explorerons les trois cohortes de migration, ses caractéristiques et ses composantes principales. Chaque cohorte a été construite sur la base d'un régime migratoire et apparaît comme la « fabrique » d'un certain migrant-type — l'entrepreneur transfrontalier, le prolétaire de l'atelier d'artisanat et le vendeur ambulant entrepreneur de soi —. Au départ des récits des migrants, associés à d'autres sources d'informations, nous reconstituerons, dans un premier temps, les éléments qui forment une « communauté d'expérience » propre à chaque cohorte. Ensuite, dans un deuxième moment, nous explorerons des trajectoires de migrants qui s'inscrivent dans les caractéristiques générales de la cohorte ou qui apportent des éléments d'éclairage nouveaux.

Enfin, en guise de conclusion, nous reviendrons sur les principaux résultats de la recherche. Au-delà de la présentation des résultats empiriques, il s'agira pour nous de les mettre en perspective avec les débats théoriques auxquels cette thèse vise à contribuer. Ce travail se clôturera par l'énonciation de nouvelles pistes de travail et des perspectives de recherche futures.

PREMIÈRE PARTIE. LES BALISES THÉORIQUES DE LA RECHERCHE

Le champ d'études migratoires est encore en manque de dialogue entre chercheurs qui publient dans des langues différentes sur des sujets similaires (Lafleur & Yépez Del Castillo, 2014). De par ma position au croisement de plusieurs langues et traditions académiques, j'ai essayé de mettre en dialogue des apports théoriques venant d'horizons divers, afin de rendre compte des formes prises et des changements expérimentés par la migration péruvienne à São Paulo au cours de trois dernières décennies.

Je placerai cette réflexion au cœur de quelques discussions théoriques, afin de présenter les concepts heuristiques choisis pour étayer ma démarche de recherche. Trois axes articulent mon propos.

Les deux premiers concernent deux volets de la dynamique proprement migratoire. D'abord (1) la question des dynamiques de mobilité des migrants et les formes que prennent ces déplacements. Ensuite (2) les facteurs qui encadrent les processus d'incorporation des migrants dans les contextes qui les accueillent. Cette incorporation est souvent comprise à la lumière de deux modèles : celui du migrant-travailleur et celui du migrant-entrepreneur, même si de nouvelles figures semblent venir s'ajouter à cette dichotomie classique.

Le dernier axe (3) s'intéresse à la manière dont les migrants mobilisent ressources et capitaux pour s'insérer dans les contextes qui les accueillent. Pour appuyer mon raisonnement, je présenterai d'abord les fondements de la théorie bourdieusienne pertinents pour comprendre l'espace social comme un lieu de distribution inégale de capitaux (3.1). Ensuite, je présenterai comment des chercheurs ont mobilisé la théorie des capitaux bourdieusienne dans des contextes migratoires, pour rendre compte de la manière dont certains capitaux « migrent », et dans quelles conditions (3.2). En dialogue avec ces apports, je montrerai comment passer à une analyse en termes de classes sociales (3.3). La section suivante examinera comment penser les classes sociales dans des contextes de mobilité spatiale et en dehors des cadres nationales qui les ont forgées, ainsi que les apports d'une telle perspective au champ d'études migratoires (3.4). Avec ces éléments en tête, nous verrons la manière dont les études de la migration péruvienne ont mobilisé une perspective transnationale des classes et des classements (3.5).

Enfin, nous clôturerons ce chapitre par l'énonciation de quelques pistes et interrogations utiles pour mon étude de cas de la migration péruvienne à São Paulo (4).

1. Des migrants et leurs dynamiques de mobilité

Deux corpus de littérature ont nourri ma réflexion concernant les migrations : celui du transnationalisme et celui de la circulation migratoire. Si d'habitude ces deux traditions ne dialoguent pas, il me semble que sur leurs fondements communs, nous pouvons trouver des éléments pour rendre compte des migrations multiformes et changeantes dans le temps. Ce socle commun peut se résumer à deux idées : l'importance de la société d'origine dans la compréhension des pratiques migratoires, qui nous conduit à nous distancer des perspectives qui se focalisent sur l'assimilation ; et le rôle central de la capacité d'agency des migrants tant dans les sociétés d'origine comme de destination (Lafleur & Yépez Del Castillo, 2014). À ceci nous pouvons ajouter une vision critique du nationalisme méthodologique, et le refus de mobiliser des catégories essentialistes qui ont comme seule référence l'État Nation.

1.1 Circuler et faire circuler : les apports de la circulation migratoire

La perspective de la circulation migratoire s'est construite dans le champ académique français principalement sous l'influence de certains travaux en géographie sociale, configurant un « tournant spatial » de l'étude des migrations (Baby-Collin, 2017). Son objet fut « l'analyse des espaces et de la circulation migratoire axée sur un va-et-vient » (Simon, 2002, p. 40). Les pratiques sociales apparaissent ainsi intimement liées aux pratiques spatiales des individus. Le concept de « territoire circulatoire », mobilisé notamment dans les travaux d'A. Tarrius, renvoie à la notion de « sens social du mouvement spatial », où la circulation, avec ses espaces d'« entre-deux », est expression de lien social (2015, p. 42-43).

La notion de « circulation migratoire » serait apparue dans les années 80 pour dénoter des phénomènes de mobilité « qui ne peuvent plus être décrits uniquement dans le cadre des relations entre deux pays ou États-nations » (Hily, 2009, p. 24). D'après Gildas Simon, le concept de circulation migratoire est « différent de celui de migration [et] fait référence à la mobilité physique des hommes, avec leur itinéraire, leur moyen de transport et la pratique effective et affective de l'espace parcouru » (Ma Mung, Doraï, Hily, & Loyer, 1998, p. 5).

Ce déplacement de la focale autour de la question migratoire est en lien avec « le déplacement du débat de la sociologie de l'intégration vers une sociologie de la constitution de savoir-faire migratoires et de la construction de réseaux transnationaux producteurs de richesse économique (Ma Mung et al., 1998, p. 3). Ainsi, on serait passé d'un « paradigme de l'intégration » vers un « paradigme

mobilitaire » (Hily, 2009, p. 24-25). Selon Hily, la perspective de la circulation migratoire a opéré un virage pour expliquer les migrations non plus par les déterminants structuraux mais par les « collectivités en train de se faire » (Hily, 2009, p. 26).

Pour Cortès et Faret, la multiplicité d'objets d'étude des circulations migratoires se décline actuellement en au moins trois composants : (1) les dynamiques sociospatiales en réseau ; (2) le maintien des liens entre les individus à l'étranger et leurs régions d'origine ; et (3) les pratiques et dispositifs générés par la position d'altérité des individus et le différentiel spatial qui articule leur expérience (Cortès & Faret, 2009a, p. 12). Une autre manière d'aborder les modes de circulation migratoire est la distinction entre les catégories de l'échange (les réseaux) et les catégories du cheminement (les filières) (Ma Mung et al., 1998, p. 1).

Une notion pertinente pour mon travail est celle de *filière*, à savoir la manière dont se structure un cheminement à la fois directionnel et professionnel. Ainsi, la notion comprend à la fois « le déplacement des personnes et l'apparition de relations sociales entre deux espaces de départ et d'arrivée des migrants, donc discontinus » (Schaeffer, 1999, p. 5 citée par Arab, 2013, p. 28). Dans la perspective de la circulation migratoire, nombreux sont les auteurs à faire appel à ce concept pour expliquer les modes de cheminement spécifiques (Arab, 2013; Baby-Collin, Cortes, & Miret, 2009). Les filières apparaissent ainsi comme « une construction structurante, puisqu'elle est à la fois constituée par la mise en place d'un réseau relationnel à cheval sur plusieurs espaces et souvent issue de solidarités anciennes, et constitutive de nouvelles pratiques sociales et spatiales » (Arab, 2013, p. 28). La notion de filière nous disent Doraï et Hily, est apparue d'abord dans les recherches des géographes français qui se sont inspirés des travaux portant sur les migrations internes et les relations villes-campagnes. Les filières migratoires sont ainsi « facteur d'organisation d'un espace relationnel » (2005, p. 3). Le travail de Gildas Simon autour de l'espace des travailleurs tunisiens en France mobilisa aussi ce concept en lien avec la constitution d'un « champ social international », au sein duquel ces filières émergent. Les filières migratoires apparaissent ainsi comme des institutions qui supportent la perpétuation des flux migratoires au fil du temps (Guilmoto & Sandron, 2000).

1.2 Le concept de circuit migratoire et son ancrage dans la perspective transnational

En lien avec l'importance de la dimension spatiale des circulations dans le paradigme de la circulation migratoire, nous trouvons aussi, dans le cadre du paradigme du transnationalisme, un intérêt pour les ressorts sociospatiaux des migrations.

Dans ce cadre théorique et méthodologique, conçu pour penser aux « regular and sustained social contacts over time across national borders » (Portes et al., 1999 : 219), la migration est comprise comme un processus qui étend les relations sociales et économiques à travers l'espace, ou plus précisément, à travers des champs sociaux transnationaux (Basch, Glick- Shiller et Blanc-Szanton, 1994). Ainsi, la perspective transnationale a mis l'accent sur la nécessité de recherches multidimensionnelles et multisituées dans les sociétés d'origine et de destination, et a développé un débat autour des conséquences politiques, économiques et culturelles de ces processus pour les sociétés d'origine, qui avaient encore très peu de visibilité dans les études migratoires (Levitt et Glick-Schiller, 2007). Aujourd'hui, la littérature s'intéressant au transnationalisme s'occupe principalement à deux réalités : les pratiques des migrants et des diasporas, qui cherchent à créer des impactes sociaux, économiques ou politiques dans les pays d'origine ; et les politiques publiques mises en place par les États à l'égard de ses nationaux résidant à l'étranger (Lafleur, 2018, p. 65)

C'est à travers le concept de circuit migratoire que des chercheurs, notamment dans le cadre de l'étude des migrations Mexique–États-Unis, ont abordé l'articulation des lieux et des liens dans des contextes migratoires. Le travail de Roger Rouse, ancrée empiriquement dans une recherche de terrain entre le municipe d'Aguililla au Mexique et la ville de Redwood en Californie, est à cet égard paradigmatique. Rouse définit un circuit migratoire transnational comme une « communauté » de liens construite dans un processus constant de va et vient à travers l'espace, où circulent non seulement des personnes, mais aussi de l'argent, des biens et des services (1992, p. 45). Critique d'une approche qu'il qualifie de « binaire » — entre communautés d'origine et de destination —, Rouse rejette par ailleurs les analyses en termes d'opposition binaire entre « résidents temporaires » et « résidents installés », entre « migrants » et « immigrés », entre le « temporel » et le « permanent » (1992, p. 42). Ces oppositions ne sont pas identiques et doivent être déconstruites par le chercheur.

Participant aux débats séminaux de la perspective transnationale, Rouse a eu par ailleurs le mérite de s'intéresser non seulement aux « arrangements transnationaux », mais aussi aux relations et transformations de classe, culture et pouvoir parmi les migrants mexicains, dans un contexte où la dimension de classe s'est souvent vue reléguée au profit d'autres dynamiques transnationales. Ainsi, le travail de Rouse nous incite à introduire la classe sociale comme processus en formation dans un contexte migratoire, et non pas comme une variable fixe de la société (Eguiguren, 2015).

Par la suite, ces prémisses seront reprises dans les travaux de Liliana Rivera Sánchez (2007, 2008, 2012b). Pour cette auteure, la notion de circuit migratoire permet d'inclure la dimension sociospatiale des mobilités humaines : le circuit permet d'appréhender les liens entre les personnes, mais aussi les relations entre les lieux, les biens symboliques et toutes les connexions qui se tissent entre eux (Rivera Sánchez, 2012b). Cette conception, dans la lignée des travaux de Rouse, place les dimensions du

temps et de l'espace au centre de l'analyse et permet d'y associer des formes de mobilité diverses : circuits commerciaux, trajets de transport, nœuds de concentration de services et d'activités, etc.

L'espace est ainsi saisi comme scène de relations multilocales, mais aussi en tant qu'ensemble articulé de lieux qui se voient transformés et dotés de sens travers la circulation elle-même (Rivera Sánchez, 2007, p. 172). Les hauts lieux de ces circuits sont des « nœuds articulateurs » (Rivera Sánchez, 2007, 2012b), à savoir, des nœuds de flux symboliques, matériels et de dynamiques migratoires. Ce sont des lieux de confluence de mobilités de type divers qui occupent un rôle central dans le fonctionnement du circuit migratoire.

Dès lors, cette approche permet d'appréhender les éléments de « l'organisation sociale de la migration à partir de la constitution historique d'un circuit migratoire » (Rivera Sánchez, 2007). La dimension historique y joue un rôle clé et est abordée à partir de deux niveaux d'analyse : (1) le contexte général du capitalisme global (2) l'histoire spécifique des migrations telle qu'elle se déploie en espaces concrets, créant des lieux de « tradition migratoire » (Rivera Sánchez, 2007, p. 173). En outre, comme note Eguiguren (2015, p. 64), une troisième dimension temporelle peut s'ajouter. On peut l'appeler le « temps micro-social », celui des individus insérés dans ces circuits et dynamiques de mobilité. Celui-ci est saisi, par exemple, à partir des trajectoires migratoires et de travail des individus (D'Aubeterre & Rivermar, 2007; Rivera Sánchez, 2007), ou en lien avec les cycles de vie de ceux qui circulent (Rivera Sánchez, 2012a; Rouse, 1992)[3]. Ainsi, cette perspective veut saisir la mobilité comment étant modelée par les temps macro et micro sociaux.

2. Des migrants et leurs processus d'incorporation

Pourquoi parler d'incorporation ? Pour comprendre ce choix conceptuel, il faut faire un détour pour appréhender comment l'étude des migrations a expérimenté divers changements de paradigmes lors des dernières décennies.

Historiquement, les processus d'installation des migrants ont été abordés à partir des concepts d'assimilation et d'incorporation aux États-Unis, et d'intégration en Europe (Rea & Tripier, 2008). Les premiers types d'approches des migrations internationales furent orientés à la compréhension des processus d'assimilation des migrants dans des sociétés de réception (Alba & Nee, 1997; Rumbaut, 1997), car les pays « classiques » de destination ont généralement perçu ceux-ci comme des individus

[3] D'où le recours à l'outil théorique méthodologique de la trajectoire, que nous présenterons dans le chapitre suivant.

à vocation d'être assimilés.[4] Le premier modèle, donc, celui de l'assimilation, est défini par Castles et Miller comme :

> […] the policy of incorporating migrants into society through a one-sided process of adaptation: immigrants are expected to give up their distinctive linguistic, cultural or social characteristics and become indistinguishable from the majority population. The role of the state is to create conditions favourable to this process, through insistence on use of the dominant language and attendance at normal schools for migrant children. (1998, p. 245)

Cela supposait, comme le soulignent Itzigsohn et Giorguli, d'analyser ces processus dans le cadre des pays d'origine et sociétés de réception ; c'est-à-dire en tant que deux sociétés séparées et distinctes (2002, p. 766). Ce modèle fut progressivement abandonné pour faire place aux « politiques d'intégration ». Or, dans les deux cas, il s'agit d'une conception construite à partir du point de vue de la société de destination et de l'État Nation, avec l'intérêt sous-jacent de comprendre comment les migrants deviennent des citoyens d'un nouveau pays (Martiniello & Rea, 2014, p. 1091). C'est une terminologie qui renvoie plutôt aux injonctions politiques des gouvernements pour faire face aux processus de migration.

Dans cette veine, Rumbaut affirme :

> The master concept of assimilation, whether as noun or verb, outcome or process, conflates elements that are both descriptive and prescriptive, empirical and ideological, ethnographic and ethnocentric. The trouble has come from their confounding. On the one hand it seems like a simple enough proposition: an outcome of adaptation to new environments, a process of "learning the ropes" and "fitting in" through which "they" become like "we," a convergence hypothesis, a sort of regression to the mean. (…) But on the other hand, it is an explosive term, value laden with arrogant presumptions of ethnic superiority and inferiority and fraught with the bitter baggage of the past and the politics of the present, to be sure." (1997, p. 484)

Dans la ligne des affirmations de l'auteur, les concepts d'assimilation et d'intégration comportent, à mon sens, une lourde charge prescriptive, normative et ethnocentrique. En effet, pour Bidet, si certains des travaux intéressés par l'intégration des migrants ont eu le mérite de l'aborder comme un processus

[4] Le concept d'assimilation et son rôle dans la compréhension de la manière dont les migrants s'inséraient dans les sociétés de destination doit beaucoup au travail de Robert Ezra Park, ainsi qu'à d'autres membres de l'École de Chicago. En effet, le « cycle de relations raciales » de Park fut le cadre théorique prisé pour rendre compte des relations ethniques et des processus d'immigration aux États-Unis à la fin des années 60's. Comme le dit Cecilia Menjívar, en parlant de ce modèle : « As such, his idea that the unilinear progression of the race relations cycle would culminate in assimilation has been foundational for the study of immigrant assimilation and thus his conceptualization, which continues to serve as a guide (under different rubrics and guises) to examine race relations, has been a critical springboard to theorize about contemporary immigrants' assimilation and how immigration impacts the study of race and ethnic relations. » (2010, p. 12-13)

multidimensionnel et remarquer que des populations n'étaient pas « par nature » inassimilables, des limites importantes sont aussi à noter :

> Cependant, ces travaux se sont développés dans un contexte scientifique et politique où la pertinence de la notion de classe sociale était remise en cause, laissant la place à une représentation de la société divisée entre une vaste classe moyenne et ceux désignés comme « les exclus ». L'intégration ou l'assimilation des étrangers se trouve alors mesurée par des indicateurs relevant tout autant, sinon plus, d'une culture de classe que d'une culture nationale. Dans ces travaux, être intégré, c'est partager les valeurs et les positions sociales de la classe moyenne supérieure d'un pays. (Bidet, 2018, p. 71)

Plus qu'un simple ethnocentrisme, en effet, nous pouvons reprocher à cette terminologie un ethnocentrisme de classe, compris comme l'amalgame entre une certaine « culture de classe » — propre aux classes favorisées — et une prétendue « culture nationale ».

Dans ce contexte, parler de processus d'incorporation des migrants dans cette thèse répond donc à deux besoins. D'abord, axer l'analyse sur la dimension des *pratiques* des migrants, qui sont insérées dans des contextes spécifiques. Ensuite, de penser l'insertion des migrants dans des contextes de réception à l'échelle urbaine. En effet, dans la littérature anglophone, le concept de « *migrants' incorporation* » se différencie de celui de « *migrants' integration* » du fait que le premier place la focale de l'analyse sur la ville comme scénario de cette incorporation. Ainsi, on met en lumière la spécificité des dynamiques urbaines par rapport aux dynamiques nationales alors que, souvent, l'usage de la terminologie de l'« intégration » renvoie à des processus d'insertion dans une société nationale.

Aux États-Unis, l'analyse en termes de modes d'incorporation a été marquée par le travail de Portes et Rumbaut, qui ont compris l'incorporation des migrants en fonction de la diversité de contextes de sortie et réception, ainsi que des vulnérabilités et ressources parmi des migrants de différents profils (Portes & Rumbaut, 2014). Portes montre ainsi que « le processus d'insertion des migrants dans la société d'accueil » est déterminé par les politiques publiques, l'opinion publique, la société civile, la communauté ethnique et les réseaux sociaux du migrant (1995, p. 24-25). Cette idée est synthétisée par le concept de « modes d'incorporation » (Portes & Rumbaut, 2001, 2014).

Un premier pas est donc de situer les pratiques des migrants pour comprendre leurs processus d'incorporation dans des contextes migratoires plus larges. J'ai entamé cette démarche à la lumière du concept de régime migratoire, qui nous permet de saisir les arrangements organisationnels et institutionnels qui encadrent la migration entre le Pérou et le Brésil. Nous y reviendrons longuement dans la deuxième partie de cette thèse, car la notion de régime migratoire se retrouve au cœur de la construction de mes cohortes de migration, et donc de la construction de l'objet de cette recherche.

Le deuxième besoin est de prendre en compte la dimension urbaine de ces processus, car, comme le soulignent Çağlar & Glick Schiller, il faut aller au-delà de la « ville comme contexte », comme simple contenant de la vie des migrants et la replacer au cœur de notre compréhension des phénomènes globaux :

> By linking different pathways of migrant incorporation, to the varying scalar positioning of the cities in which they are embedded, researchers can usefully investigate varying relationships between migrants and cities, beyond the general understanding of "city as a context". Through their varying forms and trajectories of incorporation, migrants respond to the differential opportunities provided by the positioning of cities. These opportunities include variations in regulatory regimes, local infrastructures and possibilities for entrepreneurial activities, employment education, housing, and entrance into local political and cultural life". (Çağlar & Glick Schiller, 2011, p. 3)

Ainsi, pour ces auteures, les parcours d'incorporation des migrants seront différents en fonction des différentes positions occupées dans le processus de globalisation par les villes où ils s'insèrent.

2.1 Deux modèles d'incorporation

Sur la base de ces idées, mon travail vise à décrire et expliquer des formes communes, des *patterns* dans les parcours d'incorporation des migrants péruviens à São Paulo. Une attention particulière est portée sur l'incorporation des migrants sur le marché du travail, à savoir sur la manière dont ils obtiennent des emplois rémunérés — soient-ils formels ou informels — et réussissent à améliorer leurs conditions par l'accès à des revenus, le changement de statut ou toute caractéristique perçue comme désirable (Samers, 2011).

Dans la littérature, deux principales voies d'incorporation socio-économique des migrants sont esquissées : le migrant-travailleur — soit-il qualifié ou pas — et le migrant entrepreneur. Ainsi, Portes et Rumbaut (2014) ont esquissé à partir de leur recherche une classification des migrants arrivants aux États-Unis en identifiant trois catégories. La première, les *migrants travailleurs* sont ceux qui cherchent dans le marché du travail des postes en tant qu'employés urbains ou ruraux. La deuxième, les *migrants professionnels* sont ceux qui ont un niveau d'études supérieur et spécialisé. Enfin, la troisième catégorie se compose des *migrants entrepreneurs*, qui partent de chez eux pour établir leur propre affaire. Dans une logique similaire, Michel Bruneau (2004) fait une distinction opérationnelle

entre les groupes migrants qui se déplacent afin de vendre leur main d'œuvre et ceux qui se déplacent pour vendre des marchandises.

Nous explorerons par la suite les principales caractéristiques de ces deux formes d'incorporation.

2.2 De la « migration de travail »…

Longtemps, l'image du migrant était assimilée à celle du travailleur immigré (Sayad, 1979), car la migration est, entre 1945 et 1980, une migration fondamentalement économique. Dans l'ouvrage de Thomas Lacroix, il est appréhendé tantôt comme « capital travail pour les économistes libéraux », tantôt en tant que « matière première humaine pour les historiens de l'impérialisme », ou encore comme « segment du prolétariat pour les sociologues marxistes » (Lacroix, 2018, p. 118). De ce fait, les premiers efforts pour rendre compte théoriquement des causes et conséquences de ces déplacements avaient comme focus l'homme-migrant-travailleur, passant outre d'autres types de migration notamment celle des femmes, via ce que Mirjana Morokvasic (1984) a appelé le « *male bias* ».

On doit la théorie la plus ancienne et la plus connue pour expliquer les migrations internationales à l'économie néoclassique, pensée au départ pour rendre compte des migrations de travail dans le cadre des processus de développement économique (Massey et al., 1993, p. 433). Mais avant cela, Joaquín Arango observe qu'une autre théorie, qui inspirerait la manière d'appréhender les migrations de travail, donnait à la migration un rôle central : le modèle de l'*Economic Development with Unlimited Supply of Labour* d'Arthur Lewis (2000, p. 284). Proposé dans le cadre d'une économie duale, ce modèle de développement visait à expliquer le transfert de main d'œuvre du secteur traditionnel de l'économie — par exemple, l'agriculture de subsistance — vers le secteur moderne de l'économie connecté avec l'international. Grâce à ce transfert, le secteur traditionnel pouvait se défaire du surplus de main d'œuvre, et le secteur moderne s'assurer son expansion et le maintien des taux élevés de profit, conséquence de cette force de travail illimitée. Pour Arango, même s'il ne s'agit pas d'une théorie des migrations à proprement parler, elle incarnait les prémisses qui seraient au cœur des théories de la migration par la suite : l'idée de « l'équilibre des modèles », où les deux secteurs, « émetteur » et « récepteur » de main d'œuvre, tirent des bénéfices de la situation (2000, p. 285).

Mais revenons maintenant à la première théorie des migrations *stricto sensu*. La théorie économique néoclassique assumait que les déplacements d'individus étaient motivés par « le désir d'augmentation des revenus individuels, basé sur la comparaison *rationnelle* des coûts et bénéfices de rester chez soi ou de bouger » (Castles, 2010, p. 1572, mes italiques). Cette approche, fondée sur les prémisses de

l'individualisme méthodologique, articule pourtant des facteurs « macro » et des éléments « micro » de prise de décision individuelle. Au niveau macro, elle se fonde sur les différences de salaires des pays « émetteurs » et « récepteurs » d'immigrants, car les travailleurs s'en vont vers des pays ou des régions en pénurie de travail, où les salaires sont plus élevés (Todaro, 1980). *In fine*, cette situation tendrait vers un équilibre :

> As a result of this movement, the supply of labor decreases and wages rise in the capital-poor country, while the supply of labor increases and wages fall in the capital-rich country, leading, at equilibrium, to an international wage differential that reflects only the costs of international movement, pecuniary and psychic. (Massey et al., 1993, p. 433)

Au fil du temps, la migration produirait une élimination des différences salariales, et donc à l'arrêt des déplacements de travailleurs (Arango, 2000, p. 285). Au niveau micro, les auteurs du courant néoclassique comme M. Todaro (1969, 1980) affirmaient que les individus agissent de manière « individuelle, spontanée et volontaire » espérant un profit futur (Arango, 2000, p. 285), d'où la conceptualisation de la migration comme « une forme d'investissement en capital humain » (Massey et al., 1993, p. 434). En fait, les individus répondent rationnellement à la perception de ces différences salariales entre pays et régions et à leurs attentes d'y trouver un emploi, plutôt qu'aux opportunités réellement existantes (Goss & Lindquist, 1995, p. 320). Notons enfin que cette approche, que l'on pourrait par ailleurs inscrire dans les paradigmes fonctionnalistes, fut le principal contributeur aux politiques publiques orthodoxes en matière de migration internationale de travailleurs (Goss & Lindquist, 1995, p. 320). Le talon d'Achille de cette approche est son impossibilité à expliquer pourquoi, dans un contexte d'écarts salariaux constants et importants, tous les individus ne migrent pas ; au contraire, ils sont relativement peu à le faire (Arango, 2000, p. 286).

Face aux modèles néoclassiques, la Nouvelle Économie de la Migration de Travail (connue par son acronyme en anglais, NELM), associée au travail de l'économiste Oded Stark (1993) visait à sortir du cadre d'analyse individuelle, pour inclure dans la compréhension des migrations de travailleurs les stratégies des familles et des communautés. Celles-ci visent non seulement la maximisation des revenus, mais aussi la diversification et la minimisation des risques (Goss & Lindquist, 1995, p. 326). Ainsi, dans le cadre « des économies instables, des systèmes de protection sociale insuffisants, des organisations familiales où la migration joue un rôle assurantiel, le départ n'est pas forcément motivé par un écart de salaires, mais par une stratégie de diversification/minimisation des risques. » (Baby-Collin, 2017, p. 4) En tournant l'attention vers la communauté d'origine des migrants, la NELM mettait l'accent sur des aspects comme l'inégalité de la distribution de revenus entre les foyers et les sentiments de privation relative qu'elle peut engendrer.

Dans la vision historique des migrants de travail, ils n'ont pas vocation à s'établir et doivent rester ces « oiseaux de passage » auxquels faisait référence Piore (Rea, 2013). Or, depuis les années 1980, dans

le cadre de la restructuration néolibérale, une nouvelle « géographie sociale » émergea (Castles, 2010). Dans le contexte de la globalisation, les marchés du travail apparaissent de plus en plus segmentés, destinant les postes les moins attirants aux travailleurs immigrés. C'est à partir de ce constat que Piore (1980), dans un livre désormais célèbre, associe la présence de travailleurs migrants à un segment secondaire de l'économie. Ainsi, la théorie de la segmentation du marché du travail apparaît non pas comme un effort pour répondre à la question globale du pourquoi des migrations, mais plutôt pour pointer le facteur structurel qui les rend possibles. Ainsi, la demande de travail immigré serait inhérente à la structure économique des sociétés avancées (Arango, 2000, p. 289-290).

Par ailleurs, ce fut à ce moment que le travail pionnier de Saskia Sassen (1990) explora de manière précise les nouveaux déterminants de la demande de main-d'œuvre migrante. À partir du développement du concept de ville globale, Sassen a abordé la manière dont l'économie mondiale est réorganisée et, par extension, les besoins de travailleurs modifiés. En effet, la réorganisation de la production industrielle a conduit non seulement à la prolifération d'ateliers informels exploitant des travailleurs migrants, mais aussi à l'explosion du nombre d'emplois mal rémunérés. Les villes globales sont ainsi décrites comme des espaces de polarisation, où coexistent des classes transnationales émergentes : une élite de dirigeants mobiles, et des masses de travailleurs migrants précaires (Sassen, 2007, p. 168).

Aujourd'hui, la segmentation des marchés de travail est encore patente, même si un glissement s'est produit, des emplois industriels de moins en moins nombreux vers des emplois dans le secteur des services. Ces transformations de l'organisation de la production et du travail ont eu des conséquences sur les migrants travailleurs :

> […] la transformation des entreprises fordistes, leur découpage, les processus d'externalisation qui ont conduit à réduire leur taille et à changer les statuts des travailleurs produisent également une fragmentation des migrations de travail à l'image de la fragmentation des entreprises. De nouvelles réglementations en matière d'usage de sous-traitance accroissent la précarité des conditions de travail liée notamment à l'externalisation d'activités vers de petites entreprises, et peuvent également favoriser le recours à du travail irrégulier. (Rea, 2013, p. 18)

2.3 … aux « entrepreneurs migrants »

Dans le cadre d'un monde du travail en pleine mutation, la figure de l'entrepreneur migrant commença à prendre de l'ampleur dans les débats académiques. Pour Peraldi, ne nous pouvons comprendre celle-

ci qu'à la lumière du contexte de précarisation, flexibilité et mondialisation qui caractérisent le monde du travail post-fordiste (Peraldi, 1999, p. 2).

Les chercheurs intéressés par les migrations contemporaines ont progressivement focalisé leur intérêt sur les entrepreneurs transnationaux, compris comme « ceux qui migrent tout en développant des liens économiques entre leur pays d'origine et le nouveau pays d'installation » (Rosenfeld, 2013, p. 62). Ainsi, ces recherches ont essayé de montrer « la façon dont ceux-ci développent de nouvelles entreprises commerciales tout en mobilisant simultanément les ressources sociales et économiques de plus d'un pays » (Rosenfeld, 2013, p. 62). Des travaux menés aux États-Unis ont ainsi montré que les entrepreneurs transnationaux représentent souvent la majorité des travailleurs indépendants au sein des communautés migrantes, qu'ils font partie des élites au sein de leurs communautés et ont des revenus en dessus de la moyenne, comparés à ceux des travailleurs salariés (Portes, Guarnizo, & Haller, 2002, p. 293).

L'entrepreneuriat a été analysé comme une alternative pour les migrants qui ne retrouvent pas d'opportunités sur le marché du travail des sociétés de réception, et qui se heurtent donc à des perspectives de mobilité sociale bloquées. Ainsi, d'après Morokvasic-Muller :

> Le modèle théorique interactif de l'ethnic business est construit à partir de deux dimensions : structures d'opportunité et caractéristiques communautaires des migrants. Les stratégies entrepreneuriales des migrants sont le résultat de l'interaction ou de la fusion entre la « structure et la culture ». Bloqués à l'entrée dans le « mainstream capitalist economy », les immigrants créent leur propre « capitalism ». Les entrepreneurs ethniques s'adaptent aux contraintes de la structure sociale (conditions du marché, politiques publiques) et en s'appuyant sur leurs caractéristiques — « prédispositions », expérience passée, des réseaux, ressources communautaires — ils essaient de se tailler leur propre « niche » dans le marché. Ils parviennent ainsi à transformer ce qui a initialement été un handicap en un avantage. (1999, p. 5)

Le fait de « tailler leur propre niche » va de pair avec l'idée que l'incorporation des migrants est principalement le résultat des caractéristiques culturelles et du capital humain d'un groupe ethnique déterminé (Waldinger, Aldrich, & Ward, 1990). Dans cette perspective, ce sont les « répertoires culturels » et les pratiques des groupes migrants spécifiques qui contribuent aux résultats économiques des dits groupes. Cependant, les éléments culturels ne suffisent pas à expliquer ces résultats, car il faut une « structure d'opportunités » (Waldinger et al., 1990, p. 21) qui permettent à cette culture d'opérer.

Dans le cadre de migrations non pas internationales, mais internes, des auteurs péruviens ont travaillé autour de l'entrepreneuriat ethnique des migrants andins arrivés à la capitale péruvienne avec cette même clé ethnoculturaliste. Adams et Valdivia les ont appelés « les autres entrepreneurs » - en relation aux entrepreneurs des classes dominantes -, car pour ces auteurs, il s'agissait d'un nouveau type d'entrepreneuriat national, « plus associé à l'univers culturel andin et localisé fondamentalement dans la petite industrie informelle » (1991 : 11). Ces migrants andins faisaient preuve selon eux d'une éthique du travail spécifique voire exacerbée, liée à un besoin de planification et à une certaine *rationalité andine*, propre aux familles qui étaient obligées de profiter au maximum de la main d'œuvre à disposition pour assurer leur reproduction familiale (Golte, 1995). Plusieurs travaux ont ainsi montré le développement de formes de production spécifiques à ces contextes migratoires.

Du côté francophone, le traitement de la question a été différent. Ainsi, si la littérature anglo-saxonne a été pionnière sur la question de l'entrepreneuriat migrant, elle s'est très peu intéressée à la question du commerce, alors que du côté européen se sont développées des réflexions autour de l'entrepreneuriat des migrants-commerçants (Schmoll, 2004). Les chercheurs francophones ont ainsi mis l'accent sur les sociabilités qui se créent dans des contextes d'échange marchand, plutôt que sur les attributs culturels ou ethniques des groupes en interaction. De ce fait, ce type d'entrepreneuriat migrant a été étudié souvent en lien avec les réseaux commerciaux et les places marchandes où se développe ce que certains on nommé un « capitalisme de parias » (Peraldi, 1999). Au sein de ces places marchandes, on assisterait à ce que Peraldi appelle une « économie de bazar » :

> « un complexe d'activités articulées où la grande amplitude des circulations commerciales activées par la place marchande, les jeux de franchissement des différentiels, économiques, sociaux, politiques que ces circulations nécessitent, placent ceux qui y font des affaires, entrepreneurs installés, colporteurs, consommateurs, en position de "négocier constamment l'acceptabilité morale de leur comportement" dans une situation qui rend possible la coexistence de la légalité et de l'illégalité et le changement permanent des limites entre les deux. » (Peraldi, 1999, p. 7)

Par exemple, la notion de dispositif économique de E. Ma Mung (Ma Mung, 1996; Ma Mung & Guillon, 1992) s'insère dans cette perspective et l'importance qu'elle octroie à la capacité d'agentivité des entrepreneurs migrants. Un dispositif économique est défini comme une institution, un arrangement de « relations qui existent effectivement entre différents agents d'un même groupe sans présupposer que l'appartenance à un même groupe les implique automatiquement» (Ma Mung, 1996, p. 216). Ainsi, ce concept met l'accent sur « les relations, les échanges, la dimension évolutive et circonstancielle » des dynamiques économiques, organisées sous la forme d'arrangements souples, non définitifs et plus ou moins éphémères (Ma Mung, 1996, p. 217). Bien qu'un dispositif économique

soit reconnaissable par « la sur-représentation des acteurs de ce dispositif appartenant à un même groupe national ou ethnique », cela « n'exclut pas l'intervention d'agents extérieurs à ce groupe et son articulation à d'autres dispositifs et aux économies nationales. » (Arab, 2013, p. 112)

La manière dont plusieurs auteurs ont enrichi les recherches autour de l'entrepreneuriat migrant en y incluant dans leurs analyses les dimensions de classe est particulièrement intéressante pour ma recherche. Le travail de Zulema Valdez (2008, 2011) a cherché à rendre compte de la manière dont la classe, la race et l'ethnicité s'imbriquent dans les parcours des entrepreneurs latinos à Houston au Texas. À partir d'une approche fondée sur l'encastrement des marchés, l'auteure met en lumière que c'est la position intersectionnelle dans la structure d'inégalités de la société des entrepreneurs latinos qui explique les résultats de leurs activités. Toujours dans le champ d'études de l'entrepreneuriat migrant, d'autres auteures ont mobilisé l'approche bourdieusienne des capitaux avec une attention particulière aux dimensions ethnoraciales et de genre (Cederberg, 2017; Cederberg & Villares-Varela, 2019; Villares-Varela, 2018), ce qui constitue un apport clé pour nuancer les entrées analytiques axées sur la dimension ethnoculturelle.

3. Des migrants, leurs capitaux et leur rôle dans les processus d'incorporation

J'ai choisi de parler de « capitaux » pour me référer aux ressources dont disposent les migrants, comme tout individu d'ailleurs, pour accéder à des positions sociales avantageuses dans les différents champs où il s'insère[5]. Des auteurs comme Wagner (2007) préfèrent parler de « ressources internationales » au lieu de « capitaux », mais cette acception fait plutôt référence aux biens des classes supérieures pour faciliter leur mobilité. Le refus de parler de capitaux viendrait du fait de la difficulté de mobiliser ce concept quand nous avons à faire à des faits sociaux qui se déploient dans plus d'un champ national.

Je propose, en suivant d'autres auteurs (Erel, 2010; Erel & Ryan, 2018; Jiménez, 2010; Ryan, Erel, & D'Angelo, 2015b), que la notion de « capital », telle qu'elle est construite dans la théorie de l'espace social de Pierre Bourdieu, est d'autant plus pertinente dans un contexte de mobilité spatiale et de traversée de frontières — étatiques, institutionnelles et symboliques —, car elle nous amène à mettre en lumière la capacité d'*agency* des acteurs contraints de naviguer parmi plusieurs cadres de référence. Certes, les migrants se trouvent en dehors des contextes sociaux qui ont forgé leurs capitaux, ceux-ci étant liés à des logiques de production basées sur les frontières territoriales de l'État-nation. Or, la

[5] Pour cette section, ma réflexion puise dans la théorie bourdieusienne, sans pour autant prétendre contribuer à une littérature spécialisée sur Pierre Bourdieu ou sur la théorie des champs.

migration amène aux individus à trouver des stratégies pour les activer ou les (re) construire dans ces contextes de déplacement. Car il y existe en effet souvent une non-correspondance, une dissonance entre les nouveaux contextes sociaux et les capitaux des migrants, et de ce fait, ceux-ci peuvent se montrer moins efficaces, voir dégradées ou inutiles (Erel & Ryan, 2018).

Mon argument s'articule en six temps. Nous examinerons d'abord les éléments pertinents de la théorie pour comprendre comment la distribution de capitaux est le facteur organisateur de l'espace social bourdieusien. Deuxièmement, nous verrons comment il est possible de mobiliser le concept de « capital » dans des contextes de mobilité. Troisièmement, nous analyserons comment parler de capitaux peut nous permettre de réintroduire la notion de « classe sociale » dans les études migratoires, et pourquoi il est important de le faire. Quatrièmement, nous introduirons la manière dont des auteurs ont abordé les liens entre migrations, classes sociales et mobilité sociale. Cinquièmement, nous aborderons la manière dont la dimension de classe et d'autres dimensions de la stratification sociale ont été abordées dans l'étude des migrations péruviennes contemporaines. En fin, à la lumière des apports discutés, nous conclurons ce chapitre énonçant des pistes pour incorporer ces dimensions dans mon étude de cas.

3.1 L'espace social des capitaux dans la théorie bourdieusienne

Dans la sociologie de la stratification sociale, un basculement s'est produit depuis les années 1980 vers des abordages plus « micro », en contraste avec les approches axées sur la division du travail à l'échelle nationale, où les classes sociales se définissent autour des relations d'exploitation, des processus de concurrence dans les marchés et les mécanismes de « clôture » (Savage, Warde, & Devine, 2005, p. 31-32). Pour Savage et al., ces approches plus micro insistent plutôt sur la manière dont les effets de la classe sociale se produisent à travers l'action individuelle s'appuyant sur des « actifs », « capitaux » ou « ressources ».

L'approche de Pierre Bourdieu a insufflé pleinement ce virage. En effet, la théorie des champs bourdieusienne, construite sur le travail empirique de *La Distinction* (1979a), se veut comme un effort pour repenser et concilier l'opposition wébérienne entre classe et statut, entre la dimension économique et les ressorts symboliques de la différenciation entre individus et groupes d'individus. Car, pour Weber, la classe sociale fait référence à une position dans le marché, tandis que le statut à une position dans la hiérarchie de l'honneur et du prestige. Bourdieu, au contraire, considère que le statut wébérien est une dimension intégrante de la classe sociale :

> Tout semble indiquer que Max Weber oppose la classe et le groupe de statut comme deux types d'unités *réelles* qui se rencontreraient plus ou moins fréquemment selon le type de société (c'est-à-dire, semble-t-il, selon le degré d'autonomisation et de domination de l'ordre économique) ; pour donner aux analyses wébériennes toute leur force et leur portée, il faut plutôt y voir des unités *nominales* qui peuvent restituer plus ou moins complètement la réalité selon le type de société mais qui sont toujours le résultat *du choix d'accentuer l'aspect économique ou l'aspect symbolique*, aspects qui coexistent toujours dans la réalité même (en des proportions différentes selon les sociétés et selon les classes sociales d'une même société), puisque les distinctions symboliques sont toujours secondes par rapport aux différences économiques qu'elles expriment en les transfigurant. (Bourdieu, 1966, p. 212-213, italiques dans le texte originel)

Dans la perspective bourdieusienne, les différences économiques se voient « redoublées » par des mécanismes de distinction symbolique qui, *in fine*, font de ces « différences de fait » devenir des « distinctions signifiantes » (Bourdieu, 1966, p. 214). C'est donc à partir de ce constat que Bourdieu propose la compréhension de l'espace social comme « un espace pluridimensionnel de positions, où toute position actuelle peut être définie en fonction d'un système d'une multiplicité de coordonnées, chacune d'entre elles liée à la distribution d'un type de capital différent. » (Gutiérrez, 2011, p. 20, ma traduction) Dans cet espace, les agents se distribuent en fonction de trois principes : le volume et la structure du capital qu'ils possèdent, ainsi que la trajectoire des agents, à savoir, les évolutions historiques dans le volume et composition de leurs capitaux. (Bourdieu, 1979a, p. 128)

Ces capitaux sont compris comme des ressources et pouvoirs effectivement mobilisables et existent sous la forme d'espèces différentes. Le capital économique, qui peut être directement et immédiatement converti en argent (Bourdieu, 1986) et qui comprend l'univers de revenus, du salaire aux actions, en passant par les diverses formes de patrimoine et propriétés. Le capital culturel (Bourdieu, 1979b) est constitué par les biens liés à la connaissance en générale, mais aussi à l'art et les sciences. Il peut se décliner en plusieurs états : une forme incorporée dans des dispositions et manières d'être *incarnées* ; une forme institutionnalisée dans des diplômes, titres et certificats scolaires divers ; et enfin une forme objectivée dans des biens culturels (des écrits, des peintures, des monuments…). Le capital social fait référence aux « ressources actuelles ou potentielles, qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance » (Bourdieu, 1980a, p. 2), du fait de l'appartenance à un groupe. Enfin, un capital symbolique, qui n'est pas un capital en lui-même, mais qui fait référence aux formes de légitimation des autres capitaux. Dans les sociétés capitalistes, deux capitaux semblent être les principes de différenciation prédominants : le capital économique et le capital culturel (Bourdieu, 2006), mais cela n'exclut pas le rôle que peuvent avoir d'autres types de capital.

L'approche bourdieusienne présente un avantage essentiel pour penser la stratification sociale : tout en reconnaissant le poids de la dimension économique, elle tient compte de son articulation aux autres dimensions. Par ailleurs, un des principaux atouts du cadre bourdieusien réside dans les trois caractéristiques attribuées aux capitaux : ils peuvent être accumulés, transférés et convertis (Bourdieu, 1986). Ce sont précisément les mouvements horizontaux dans l'espace social — par opposition aux formes de mobilité verticale — qui sont possibles par la conversion des capitaux, via ce qu'il nomme les « taux de conversion », historiquement variables et contingents à chaque espace social (Weininger, 2007). En outre, notons que les capitaux ne sont pas accumulés de manière constante et linéaire tout au long d'une trajectoire de vie ; au contraire. Si la classe sociale apparaît dans ce cadre comme un produit de l'*agency* individuelle (Savage et al., 2005, p. 39) par les processus de cumulation et conversion de capitaux, ceux-ci ne sont pas seulement des produits de cette *agency*, mais aussi le résultat de processus systémiques plus larges (des processus historiques, des facteurs institutionnels, entre autres) (Erel, 2010; Erel & Ryan, 2018).

3.2 Des capitaux qui migrent ?

Or, la notion de capital, tel qu'elle a été élaborée dans les travaux de Pierre Bourdieu, est implicitement liée à des champs nationaux : ces capitaux sont produits dans des cadres institutionnels étatiques spécifiques et donc soumis à des logiques de reconnaissance et validation nationales (Jiménez, 2010; Wagner, 2007; Weiss, 2006). Comment expliquer, dès lors, la présence de plus en plus notoire de cette approche dans l'étude des migrations internationales contemporaines ?

Le cadre bourdieusien est en réalité flexible et « […] potentiellement universel, car il peut inclure des sources de capital produites et utilisées dans plus d'un pays » (Nowicka, 2013, p. 32, ma traduction). Par ailleurs, l'étude de la formation de capitaux chez des migrants peut donner des lumières plus générales sur la relation entre mobilité, fragmentation, changement social et capitaux (Erel & Ryan, 2018, p. 5). En effet, c'est chez des migrants, des individus mobiles socialement et spatialement, que deviennent plus patentes la formation de capitaux dans des contextes sociaux changeants, mais aussi les stratégies mises en place pour faire face au déclassement et à la déprofessionnalisation. De plus, l'importance de la dimension synchronique dans le modèle bourdieusien, au travers du rôle de la trajectoire, est utile pour comprendre les usages que les migrants font des capitaux au sein de leurs trajectoires temporelles et géographiques (Erel, 2010, p. 647).

Des études ont mis en lumière la manière dont les capitaux peuvent « migrer » avec ses colporteurs, montrant que « certains types de capitaux sont moins mobiles entre des pays différents que d'autres »

(Nowicka, 2013, p. 37). Par exemple, Nowicka observe, dans son étude auprès des migrants polonais en Allemagne, que le capital économique est facilement convertible et transférable : même un faible revenu en Allemagne peut se convertir en capital social, culturel ou économique dans le pays d'origine (2013, p. 41). En outre, de nouvelles formes de capital spécifiques au contexte de migration peuvent émerger (Erel, 2010). Cependant, le chercheur ne doit pas faire référence au capital culturel ou social d'un groupe ethnique, car ceci tend à masquer « les distinctions et exclusions hiérarchiques intragroupes » (Erel, 2010, p. 654).

Deux types de capitaux sont d'un intérêt particulier pour les chercheurs qui étudient les migrations : le capital culturel et le capital social. Ce que les approches bourdieusiennes ont en commun en parlant de capitaux et leur mobilisation dans des contextes migratoires est le refus de ce que Erel appelle « l'approche de sac à dos » [*rucksack approach*]. Voici la manière dont cette auteure explique, pour le capital culturel, ce qui représenterait cette approche :

> Where human capital theorists conceptualize cultural capital as a key that the migrant puts into her rucksack and, once in the country of immigration, unpacks to see if it fits the 'keyhole' of the cultural system of the country of immigration, Bourdieusian scholars view migrants' cultural capital as a treasure chest consisting of language skills, knowledge about customs and lifestyles, professional qualifications, etc. Again, these are put in the rucksack, but when unpacked in the country of migration, rather than looking for a 'fit', according to Bourdieusian approaches the migrant engages in bargaining activities with institutions (such as professional bodies or universities) and people (such as employers or managers) about the value of these treasures. In the process of bargaining, the migrants' treasures are often undervalued, as she has limited power over the rules of the game (Kelly and Lusis, 2006: 836). (Erel, 2010, p. 649)

L'idée est la suivante : les capitaux des migrants ne se « déballent » simplement pas comme des éléments d'une valise que le migrant amènerait sur son lieu de destination. Ce processus implique des négociations, des stratégies, des ajustements pour tenter que ces capitaux soient reconnus. En effet, les migrants ne peuvent jamais assumer que leurs capitaux vont gagner de la valeur de manière continuelle ; souvent, ils ne peuvent même pas maintenir leur valeur d'origine (Erel & Ryan, 2018, p. 12). Cette instabilité inhérente à la situation migratoire amène à la réévaluation et reformulation permanente des stratégies pour faire face à cette incertitude de base. Cependant, les efforts individuels ne seront jamais en mesure d'expliquer à eux seuls les résultats positifs atteints par les migrants en termes de mobilité sociale ascendante. À chaque fois, le contingent vient se heurter à ces efforts, soit pour les étayer, soit pour les déstabiliser.

Le capital culturel, surtout dans sa forme institutionnalisée par exemple, est celui qui semble le plus dépendant de la validation des institutions nationales, notamment via la délivrance de titres et de

diplômes. En effet, la non-reconnaissance de ceux-ci peut bloquer l'entrée des migrants dans le marché du travail (Nowicka, 2013, p. 43). De même, leur reconnaissance peut se voir accompagnée d'autres exigences que certains auteurs associent à une sorte de « capital national » (Hage, 1998 cité dans Erel, 2010, p. 648). Cependant, des formes de capital culturel incorporé — dans l'apprentissage des codes et de la langue, par exemple — peuvent être mobilisées favorablement dans le contexte de migration.

Pour Erel, le concept de *migration-specific cultural capital* [capital culturel spécifique à la migration] veut mettre en exergue la manière dont les différences culturelles existantes au sein d'un groupe national peuvent être converties en capital et valorisées dans le nouveau contexte : « Migration-specific cultural capital negotiates existing distinctions and creates new categories of distinction within a migration-specific field. » (Erel, 2010, p. 650) Elle observe, par exemple, le cas d'une migrante turque aux savoirs acquis dans le contexte de sa militance politique transnationale de gauche et féministe, qui réussit à les convertir en ressources utiles pour le secteur professionnel du travail social en Angleterre (Erel, 2010, p. 651).

Dans la littérature des études des migrations, les travaux autour de la notion de réseaux sociaux et capital social ont fleuri au cours de ces dernières années. Pourtant, il n'est pas toujours simple de distinguer les travaux qui mobilisent effectivement le concept de capital de ceux qui, en parlant de capital social, font simplement allusion aux réseaux sociaux des individus. Or, pour parler de capital social au sens bourdieusien, il faut comprendre que l'accès à des réseaux spécifiques ne peut pas être assumé d'emblée (Bourdieu, 1986). L'on doit indéfectiblement tenir compte des dimensions de domination, de conflit et de classe. Dans ce sens, pour parler de capital social, il faudrait plutôt faire référence aux ressources qui sont effectivement mobilisables. Cette capacité à être mobilisées dépend fortement de la position sociale de l'individu dans une trame de hiérarchies sociales, d'où la nécessité d'ancrer le capital social dans des rapports hiérarchiques (Anthias, 2007).

Dans leur travail autour des capitaux des migrants, Ryan et al. (2015a) reprennent deux concepts pour en faire la critique : le *bonding capital* et le *bridging capital*, vus comme des formes plus ou moins négatives et positives du capital social, respectivement (Putnam, 2000). Le *bonding capital* serait un capital « obligataire », qui contraint les individus ainsi liés — et qui seraient par ailleurs socialement semblables — à répondre d'une certaine manière aux demandes. Dans la littérature, c'est le type de capital social associé à la formation d'enclaves, et éventuellement à des conditions de marginalisation. Au contraire, le *bridging capital*, qui crée des ponts et des relais, se forme entre des individus qui ne sont pas semblables. C'est le type de capital social qui amène, selon la littérature, à « l'intégration », et qui ouvre les voies de la mobilité sociale. D'après Ryan et al., la distinction entre ces deux types de capital est peu opératoire, car les relations sociales des migrants s'insèrent dans un continuum, où les

relations au sein d'un groupe (*bonding*) et entre groupes (*bridging*) ne présentent pas toujours des frontières claires.

Nous avons vu comment nous pouvons mobiliser le concept de « capital », sous ses différentes formes, dans un contexte de migration. Maintenant, comment s'opère le passage de l'analyse en termes de capitaux à une réflexion plus axée sur la dimension de classe ?

3.3 Des capitaux aux classes sociales

Si l'on revient sur les principes d'analyse de l'espace social de Bourdieu, chacune des trois dimensions (volume, structure et trajectoire) a un rôle pour situer l'individu dans l'espace des classes sociales :

> […] alors que le volume de capital détermine l'appartenance d'un individu ou d'un groupe à une classe, la structure de capital détermine son appartenance à une fraction de classe (à dominante économique ou culturelle), la combinaison de ces deux dimensions permettant ainsi de le situer précisément au sein de l'espace social. Quant à la troisième dimension, elle occupe un statut quelque peu différent dans le modèle explicatif : en renvoyant aux dispositions individuelles ou collectives associées aux différentes trajectoires sociales, elle permet d'expliquer le fait que des individus ou groupes équivalents sous le rapport du volume et de la structure de leur capital puissent s'approprier une même position sociale de manières très contrastées. (Longchamp, 2015, p. 77-78)

L'approche en termes de capitaux nous permet de faire attention tant au volume comme à la composition de ceux-ci. De cette manière on peut comprendre que devenir plus pauvre, et plus riche après, ne représente pas *nécessairement* une modification de la position de classe, car les variations dans le volume des capitaux n'entrainent pas automatiquement des déplacements dans les positions de classe des individus. Qui plus est, même sans arriver à des conditions de pauvreté — mesurée en termes de revenus en référence à un seuil — certains groupes sociaux peuvent afficher une tendance au déclassement, comme une impossibilité d'une reproduction des leurs positions de classe (Jiménez Zunino, 2012, p. 113-114).

L'analyse en termes de classes sociales nous aide à élucider par ailleurs les différences entre la mise en place de stratégies de reproduction et de survie. Tandis que les premières visent à « préserver ou augmenter le patrimoine et, ce faisant, la position du groupe dans la structure sociale » (Bourdieu, 2011, p. 115), les dernières visent « à la simple reproduction de l'existence » et sont propres aux groupes du prolétariat et subprolétariat (Bourdieu, 2011, p. 118). Dans ce sens, Bourdieu signale que

des stratégies de reproduction, spécialement éducatives, peuvent apparaître aussi chez les franges inférieures de la petite bourgeoisie ou même parmi les franges supérieures de la classe ouvrière, dans le but de maintenir ce qui les sépare de la condition de ces classes dévouées seulement à la propre reproduction de leur existence, qui elles ne sont pas exposées au déclassement, car elles n'ont rien à perdre.

Le déclassement peut être vu, de ce fait, comme un processus qui peut s'enclencher au fil des générations et qui évoque l'image d'un « escalier qui s'enfonce » telle que Bertaux l'a mobilisée pour pointer le caractère largement illusoire de certaines formes de mobilité sociale :

> Tant qu'on est sur l'escalier, on a le sentiment de s'élever. Mais si l'on prend un peu de recul, on s'aperçoit que ceux qui montent restent au même niveau réel (structurel) ; et ceux qui ne montent pas, par exemple la famille qui compte trois générations d'instituteurs, en réalité s'enfoncent. L'image de « l'escalier qui s'enfonce » me paraît exprimer assez bien à la fois le processus réel et l'illusion qu'il génère. Les parents rêvent pour leurs enfants de la marche supérieure, mais quand les enfants l'atteignent (quand, par exemple, le fils d'ouvrier devient employé de banque), cette marche est descendue d'un degré. (Bertaux, 1976, p. 130)

En effet, Bertaux notait, par exemple, que tout passage des campagnes aux villes, de l'agriculture aux usines, ne pouvait pas être interprété automatiquement comme une mobilité sociale ascendante sans réfléchir aux conditions historiques de ce passage et aux conditions générales de paupérisation des travailleurs manuels (Bertaux, 1976, p. 128). Ces situations correspondent donc à une mobilité sociale qui n'en est pas une. Dans le même ordre d'idées, en Amérique Latine, Sémbler a identifié pour les couches moyennes un processus de « tertiarisation fallacieuse » [*terciarización espuria*] pour rendre compte de la manière dont une classe de services a émergée sans avoir les opportunités économiques attribuées à cette fraction en Europe, occupant plutôt des emplois non manuels segmentés (Sémbler, 2006, p. 64).

Notons, enfin que les classes sociales, dans leur définition traditionnelle, se construisent à l'intérieur d'espaces nationaux. De ce fait, certaines classifications sont difficilement transposables d'un pays à l'autre. Pourtant, l'importance de replacer la question des classes sociales au cœur des études migratoires est de plus en plus revendiquée ces dernières années, notamment en lien avec ses dimensions culturelles et son intersection avec d'autres critères comme la dimension ethnoraciale ou le genre. Dès lors, comment opérer le passage des classes nationales aux classes pensées avec des références venant de plus d'un État-nation ?

3.4 Migration, classements/déclassements et perspectives de mobilité sociale

Comme nous l'avons vu dans la section précédente, comprendre la structure et le volume des capitaux, ainsi que les trajectoires des migrants, nous ramène à l'analyse de l'espace social dans lequel ils s'insèrent et à la formation de classes sociales. Ainsi, parler de l'émergence de classes transnationales fait référence de manière incontournable aux migrants, qui vivent, travaillent, gagnent et dépensent de l'argent dans plus d'un État-nation (Weiss, 2005).

Les liens entre migration et classes sociales peuvent être appréhendés à partir de plusieurs entrées. D'abord, notons que la mobilité de la force de travail a été une dynamique et une caractéristique fondamentale du capitalisme contemporain : « C'est l'immigration qui fonde une classe véritablement prolétarienne. Le recours aux étrangers est un des ressorts du système d'exploitation capitaliste. » (Wagner, 2007, p. 19) De ce fait, en Europe, l'immigration au cours du XXe siècle est fondamentalement ouvrière. C'est dans cette ligne que l'on retrouve les travaux dans le cadre de la sociologie du travail des années 1970 et 1980, dont celui de Castles and Kosack (1973) autour de la place des travailleurs migrants dans la structure de classes européennes en tant qu'« armée de réserve des travailleurs », et ceux de Gérard Noiriel (2006b) sur le mouvement ouvrier en France, pour en citer quelques-uns. Cette approximation en termes de classe fut abandonnée progressivement, au profit des discussions autour de l'assimilation et l'intégration de ces travailleurs dans les sociétés d'accueil, comme nous l'avons vu plus haut. Le point commun de ces approches réside dans le fait que le rôle de la classe sociale (ou des conditions socio-économiques, ou même de la mobilité sociale) est donc appréhendé par rapport aux résultats de la migration dans les contextes de réception, et moins eu égard au processus de migration en lui-même (Van Hear, 2014).

Dans les théories sur les facteurs qui motivent les migrations et les perpétuent par la suite, des dimensions propres aux classes sociales des migrants sont évoquées de manière non explicite ou indirecte. Par exemple, les travaux s'interrogeant sur la sélectivité des processus migratoires ont mis en lumière la manière dont certains individus ont plus de probabilités que d'autres d'émigrer en fonction de leurs niveaux éducatif ou socio-économique et choisissent certaines destinations plutôt que d'autres (Feliciano, 2005; Lindstrom & Lopez Ramirez, 2010). Rares sont les travaux qui se réfèrent à cette sélectivité en termes de classes sociales, mettant en évidence, par exemple, le lien direct qui existe entre la distance parcourue et les conditions économiques de ceux qui se déplacent (Portes & Hoffman, 2003; Van Hear, 2014; Van Hear, Bakewell, & Long, 2018).

Une série de travaux récents essaient de repenser les classes sociales dans des contextes transnationaux, dont plusieurs s'inspirant de la théorie bourdieusienne des capitaux et leur distribution inégale parmi les individus. J'aimerais en présenter les grands traits de certains d'entre eux dans les lignes suivantes.

Dans les approches qui lient la formation de classes sociales (globales) dans le cadre de la mondialisation, un travail pionnier fut celui de Saskia Sassen qui insère ces classes sociales au sein des marchés du travail transnationaux. Pour Sassen, ces marchés du travail se configurent en même temps que les systèmes éducatifs de pays périphériques se développent, créant une main d'œuvre de plus en plus qualifiée qui peine à trouver des espaces d'insertion dans ces sociétés. Ainsi, Sassen identifie l'émergence de trois classes globales — ou, du moins, partiellement dénationalisées — : une classe de cadres supérieurs et professionnels des corporations transnationales, une de fonctionnaires publiques transnationaux et une classe de travailleurs migrants « pauvres en ressources » (2007, p. 168). Il s'agit d'une analyse qui tend à polariser de manière binaire l'univers des travailleurs dans la globalisation : d'un côté, ceux qui sont hautement qualifiés (et bien rémunérés) ; de l'autre ceux qui sont peu ou pas qualifiés (et donc mal rémunérés).

Anne-Catherine Wagner, elle aussi, a travaillé sur le lien entre classes sociales et mondialisation, pointant la manière dont les groupes ont un accès différencié aux processus globaux. :

> […] le cosmopolitisme des hautes classes leur fait percevoir comme proche ce qui se passe très loin d'eux. La maîtrise des langues, la connaissance de plusieurs pays, l'habitude de voyager, l'aisance dans les relations avec des étrangers définissent des formes spécifiques, internationales, de capitaux culturels et sociaux. » (Wagner, 2007:43)

Ainsi, différentes formes de mobilité et d'accès aux ressources de la mondialisation se déploient parmi les classes sociales. Les classes supérieures construisent des formes spécifiques de capitaux qui leur permettent d'accéder à une « culture internationale », créant des formes rénovées de distinction et d'inégalité.

D'après Jiménez (2010), la lecture bimodale de Sassen passe outre des groupes tels que les entrepreneurs ethniques, auxquels nous pouvons ajouter d'autres figures qui ne rentrent pas dans le cadre classique des migrations de travail, comme celle des « commerçants nomades » (Tarrius, 2015) et tous ceux qui s'insèrent dans le cadre de l'économie informelle. En effet, la présence dans les études migratoires de migrants issus de ce que nous appelons, en termes génériques, « classes populaires », est souvent cantonnée à ce que certains auteurs ont nommé la « mondialisation par le bas » (Alba Vega, 2011; Portes, 1999; Tarrius, 2002). Derrière le descripteur « par le bas » repose la volonté de ces auteurs de mettre en lumière l'autre face du processus de globalisation : à la grande mobilité des professionnels et des élites transnationales vient s'ajouter celle des individus de la base de la pyramide sociale, les « fourmis » (Tarrius, 1992) qui circulent et travaillent de manière officieuse ou informelle. Cette mondialisation par le bas

> […] peut être définie comme un courant transnational de personnes et de marchandises qui impliquent des quantités relativement faibles de capital et des transactions peu institutionnalisées, informelles, parfois « semi-légales » ou « illégales », qui sont souvent associées aux pays en voies de développement, mais qui sont cependant présentes sur tout le globe. (Alba Vega, 2011, p. 104)

La mondialisation par le bas serait donc la stratégie des migrants pauvres pour accéder aux bénéfices de la globalisation qui leur ont été souvent étrangers.

Les chercheurs mobilisant la mondialisation par le bas partent d'un constat qui rend ces migrations particulières : il s'agit d'individus qui ne s'insèrent pas dans le cadre d'une migration propre aux schémas de l'intégration/assimilation. Les migrants ne s'incorporent pas au salariat des pays de réception et s'engagent dans des formes de mobilité différentes. Tout en reconnaissant la pertinence de mettre en lumière ces formes de mobilité spécifiques, il me semble que l'épithète « par le bas » est trop vague, car ces analyses ne nous permettent pas de comprendre plus précisément ceux que cette catégorie désigne. À partir de cette approche, on aurait tendance à oublier que dans la migration existent des classes sociales, et que même au sein des formes « par le bas » sont opérés des critères de différenciation et de distinction entre individus qui ont un accès inégal aux ressources. Comme le dit Jiménez, les réseaux ne se constituent pas nécessairement comme des liens entre égaux, et l'analyse de réseaux s'est souvent « centrée sur les liens et les flux, sacrifiant l'analyse des structures de distribution de ces ressources » (Jiménez, 2010, p. 24).

Dans une perspective moins directement en lien avec l'étude de la globalisation, quelques travaux dans le champ d'études migratoires mobilisent effectivement le concept de classe sociale. Parmi eux, certains ont mobilisé le cadre bourdieusien pour rendre compte du lien entre classes sociales et migration, comme celui de Nicholas Van Hear (2014, 2019). Il prône la compréhension des décisions des potentiels migrants — qui peut partir, où et via quels canaux — comme étant modelées par la capacité des migrants à mobiliser ses ressources, qui elle-même est largement déterminée par la classe. Celle-ci est comprise comme les capitaux — au sens bourdieusien — économiques, sociaux et autres que les migrants peuvent mobiliser et en termes de relations d'autorité (d'après le travail de Cornelius Castoriadis).

Puis, dans les recherches qui s'intéressent plus concrètement aux processus de transnationalisation des classes sociales, ce sont les classes supérieures qui ont été privilégiées. Ainsi, Anja Weiss (2006), par exemple, recense deux recherches qui analysent des processus transnationaux de formation de classe : une qui s'intéresse aux managers de cent entreprises réputées d'Europe, et l'autre qui se penche sur une élite de cadres supérieurs des principales entreprises transnationales. La propre recherche de Weiss se centre sur des migrants « hautement qualifiés » dans le secteur de l'informatique et des

technologies en Allemagne et des travailleurs allemands expatriés du secteur. Un des résultats intéressants de Weiss est que la position de classe dans des espaces sociaux transnationaux est structurée par des biens publics fournis (ou pas) par l'État-nation (services de santé et d'éducation, sécurité, entre autres) : tandis que les migrants considèrent que leur position est plus avantageuse en Allemagne, du fait de l'État Providence, les « expatriés » se voient compensés économiquement de l'absence de celui-ci dans les pays de destination (Weiss, 2006, paragr. 45).

Cecilia Jiménez (2012) se distingue dans son étude de la migration d'Argentins de classe moyenne en Espagne non seulement par le choix de s'intéresser aux diverses fractions des classes moyennes, mais aussi par sa proposition d'une sociologie des migrations analytiquement ancrée dans la théorie de la pratique bourdieusienne. À partir d'une reconstruction fine de l'espace social de classes argentin, l'auteure situe les trajectoires de ces migrants en Espagne et leurs stratégies pour tenter d'éviter des processus de déclassement. De cette manière, Jiménez saisit la migration comme une véritable stratégie de reproduction sociale — une parmi d'autres —, encastrée dans des positions sociales d'origine des individus. C'est seulement ainsi qu'on comprend que des dispositions spécifiques qui incitent à la migration sont produites et activées (2010, p. 31). Capitaux, mais aussi champ, habitus et stratégies sont les principaux concepts de l'arsenal bourdieusien mobilisés pour rendre compte de ces processus.

Enfin, Kelly, dans sa recherche sur les migrantes philippines qui s'insèrent comme employées domestiques au Canada, distingue analytiquement plusieurs dimensions de classe qui dans la réalité, se superposent et sont mutuellement constitutives. D'abord, *la classe comme position* fait allusion à « la place d'un individu dans une division sociétale du travail et une structure stratifiée de la richesse » (Kelly, 2012, p. 156). D'un point de vue transnational, ces places peuvent donc être multiples en fonction de tous les espaces de référence de l'individu. Ensuite, *la classe comme processus* puise dans le travail de Gibson et al., qui mobilisent une théorie de classes « fluide », la définissant comme « le processus de production, appropriation et distribution du surplus de travail (et non une place structurelle dans la société) » (Gibson, Law, & McKay, 2001, p. 366). À partir de cette idée, Kelly note qu'une personne peut s'engager dans plusieurs processus de classe simultanément dans les différents espaces qu'elle investit. De plus, les relations de classe peuvent être considérées comme constituées par d'autres formes de différences sociales, à savoir le genre, l'ethnicité ou autres (Kelly, 2012, p. 157). Avec *la classe comme performance,* Kelly introduit l'idée de la classe comme dimension subjective et construite par l'individu. Dans cette catégorie, il identifie *la classe comme consommation,* inspiré par le travail de Bourdieu, et la *classe comme incarnation*, qui fait référence à la manière dont la classe est performée corporellement, ce qui peut inclure des marqueurs comme le genre et la race, ainsi que les accents, la gestuelle, l'habillement et autres (Kelly, 2012, p. 158-160). Enfin, *la classe comme politique* pointe vers les formes de mobilisation politique (individuelles et

collectives) et l'activisme qui « répondent et articulent les expériences de classe » (Kelly, 2012, p. 161).

En faisant appel aussi aux capitaux bourdieusiens, certains auteurs se sont efforcés de situer la position de classe des migrants dans le cadre des hiérarchies multiples dans lesquelles ils s'inscrivent. De ce point de vue, l'hétérogénéité des positions des migrants amène à la prise en compte, au-delà de leurs positions dans le marché de travail, de l'interaction des positions de classe, de genre, ethnoraciale, de génération, entre autres. Cette perspective est prônée par la positionnalité translocale ou translocationnelle [*translocational positionality*] (Anthias, 2001, 2002, 2013). Floya Anthias a développé ce cadre pour rendre compte de la situation de sujets qui se retrouvent au carrefour de multiples catégorisations sociales qui s'imbriquent et produisent comme résultat des positionnements complexes, voire contradictoires. Les migrants peuvent être l'exemple par excellence, soumis à des systèmes de hiérarchisation divergents (Anthias, 2013; Cederberg, 2017; Kelly, 2012; Parreñas, 2015). En effet, analyser les positions de classe des migrants selon l'origine et la destination amène à mettre en lumière des situations de déclassement dans le pays de réception renforcées par des processus de déqualification en termes individuels. Ceux-ci peuvent en même temps se voir accompagnés d'une amélioration de la position sociale quand celle-ci est cernée au niveau de la famille, qui éprouve une mobilité sociale ascendante dans le pays d'origine ; et tout cela dans le cadre des systèmes de genre contradictoires.

De cette revue de la littérature, un constat apparaît de manière claire : la classe est centrale pour comprendre la manière dont les processus migratoires sont vécus, même si elle peut parfois s'avérer inattendue ou contradictoire si on la considère à partir d'un cadre transnational (Kelly, 2012, p. 155). Une introduction fructueuse de la dimension de classe dans des contextes migratoires suppose donc non seulement de faire référence aux positionnements de classe des migrants, en interaction avec d'autres hiérarchies sociales, mais aussi de porter l'attention aux dimensions subjectives de ces processus. À savoir : comment les sujets eux-mêmes appréhendent les dimensions de classe ? (Kelly, 2012; Parreñas, 2015; M. van den Berg, 2011)

Parler de classe sociale dans des contextes migratoires nous amène aussi à décortiquer les situations a priori contradictoires dans lesquelles un individu peut se retrouver, en conséquence de son appartenance à différents espaces sociaux. Les migrants font souvent face à ce type de situation. Parreñas, par exemple, fait référence à une « mobilité de classe contradictoire » [*contradictory class mobility*] pour décrire la situation des employées domestiques philippines, qui perçoivent des revenus plus importants dans les pays où elles travaillent, et en même temps une mobilité sociale descendante, car ces emplois bénéficient d'un statut social inférieur. Cette situation, pour l'auteure, est directement liée à la manière dont la globalisation structure les marchés du travail et de l'éducation dans le monde :

> The dislocation of contradictory class mobility is a concrete effect of the larger structural forces of globalization. It emerges from the unequal development of regions, including the nation-based hierarchy of educational qualifications, the devalued accreditation of degrees from the Third World, and the limits of mobility in the Philippines. (Parreñas, 2015, p. 118-119)

Si l'apport de Parreñas vise à saisir les positionnements *objectifs* divergents des femmes migrantes, une autre dimension encore peu explorée est la manière dont se construisent définitions et attentes *subjectives* autour de l'idée de mobilité sociale (M. van den Berg, 2011, p. 504). C'est ainsi que Marguerite van den Berg identifie les bases d'une « mobilité sociale subjective » chez des femmes marocaines pauvres qui ont émigré aux Pays-Bas. Pour l'auteure, la manière dont ces migrants donnent du contenu aux expressions « aller de l'avant » *[getting ahead]* et « progresser » *[moving up]* est ancrée dans le contexte de réception de la société néerlandaise et doivent faire face aux contraintes qu'il impose. Ainsi, de nouvelles définitions de mobilité sociale émergent, en lien avec l'accès au logement, l'éducation informelle — l'apprentissage de la langue notamment —, et le gain de confiance en elles en dépit des normes de genre du lieu d'origine (2011, p. 512).

3.5 Classes sociales et autres classements dans l'étude de la migration péruvienne

Nous reviendrons plus en détail sur les principales études des migrations péruviennes contemporaines dans la deuxième partie de cette thèse consacrée à la construction de l'objet de cette recherche. Pour l'instant, il convient de pointer un élément. Si, dans les recherches actuelles du champ d'études migratoires, la dimension de classe est de plus en plus présente, elle reste encore peu mobilisée dans la littérature sur la migration péruvienne.

Pourtant, les transformations de classe en Amérique Latine en général, et au Pérou en particulier, sont en lien direct avec ces processus migratoires. Force est de constater la manière dont la structure de classes en Amérique Latine s'est transformée depuis la décennie de 1980, à la suite de l'exécution des Plans d'Ajustement Structurel et du néolibéralisme (Portes & Hoffman, 2003; Sémbler, 2006). Portes et Hoffman, par exemple, notent que pour faire face aux deux principales conséquences économiques du modèle économique néolibéral, à savoir, la contraction de l'emploi formel et l'augmentation des inégalités de revenus, des stratégies « d'adaptation » émergent. L'émigration est l'une d'entre elles (Portes & Hoffman, 2003, p. 34-37). Les politiques d'ajustement sont la cause directe par ailleurs d'une bonne partie des départs de Péruviens, notamment au cours des années 1990 (Massey & Capoferro, 2006).

Dans ce cadre, comment la dimension de classe est-elle abordée dans les recherches concernant l'émigration des Péruviens ? D'abord, des questions de mobilité occupationnelle ont été traitées pour comprendre l'insertion, notamment de femmes migrantes, dans des marchés du travail profondément stratifiés et segmentés. C'est le cas des travaux d'Ángeles Escrivá, concernant les femmes péruviennes dans le service domestique en Espagne, qui constate qu'à partir de l'an 2000, les femmes péruviennes qui travaillaient en tant qu'employées domestiques à Barcelone avaient expérimenté une mobilité occupationnelle dont les taux « étaient parmi les plus élevés parmi les immigrées du Tiers Monde » (Escrivá, 2003, p. 80). Cependant, bien que l'auteure pointe que le capital humain des migrantes péruviennes était plus élevé que celui des autres migrantes du secteur domestique — trait signalé systématiquement par les travaux qui se sont intéressés à la question — elle note que les sorties du métier se font tout de même vers des métiers « instables, peu qualifiés, mal rémunérés et peu ou moyennement valorisés socialement » (Escrivá, 2003, p. 80). Donc, cette mobilité occupationnelle ne se traduit pas nécessairement par une mobilité sociale ascendante.

Sabogal et Núñez (2010), quant à elles, ont fait référence explicitement aux origines de classe des migrants péruviens qu'elles ont rencontrés. Dans leur article, elles ont comparé la manière dont des migrants péruviens vivent et font avec leur situation d'illégalité dans deux contextes différents, pour montrer comment les migrants péruviens utilisent constamment des stratégies de classe. En effet, les Péruviens de classe populaire travaillant au Chili et les Péruviens de classe moyenne travaillant en Floride, aux États-Unis, font face à des situations d'insertion différentes, car les ressources dont ils disposent ne sont pas les mêmes. Les Péruviens de classe moyenne, malgré leur expérience de déclassement en termes pratiques, réussissent par ailleurs à préserver une identité de classe moyenne renforcée entre pairs de la même origine nationale. Au contraire, les Péruviens de classe populaire au Chili, par leur manque de ressources de départ, se retrouvent dans un contexte de méfiance et de concurrence entre eux, qui les empêche de construire une image positive comme collectif et les amène plutôt à réaffirmer des distinctions identitaires entre « urbains » et « ruraux », entre individus de la côte et *indígenas*. Ici, la classe sociale explique non seulement la mise en place de stratégies différenciées face à une même situation légale, mais apparaît aussi comme le résultat de pratiques identitaires en contexte de migration.

En effet, dans les contextes de migration, la dimension de classe apparaît imbriquée avec d'autres critères de stratification sociale de la société péruvienne, notamment avec la dimension ethnoraciale. Ayumi Takenaka, qui étudie les dynamiques des migrants péruviens au Japon depuis plusieurs années (2005, 2014; Takenaka & Paerregaard, 2015; Takenaka & Pren, 2010), a trouvé des pistes intéressantes pour articuler les dimensions ethniques et de classe afin de comprendre les ressorts de la mobilité sociale de ces migrants. Elle distingue en effet des différences entre les trajectoires des Péruviens d'ascendance japonaise — majoritairement issus des classes moyennes au Pérou — et les Péruviens qui n'ont pas d'ascendance japonaise — ceux-ci étant plutôt issus des classes populaires et

arrivés au Japon souvent grâce à de faux visas et papiers —. Malgré ces origines de classe opposées, les deux groupes s'insèrent au Japon en tant que travailleurs temporels manuels et marginaux dans des usines, et ce sont les « Péruviens purs », ironiquement, qui ont moins de mal à quitter cette niche de travail et atteindre une mobilité sociale ascendante. Pour ce faire, les ressources qu'ils mobilisent pour créer leurs propres emplois, selon l'auteure, sont à caractère ethnique, mais basées sur leur classe sociale (cuisine péruvienne, musique et dance *latina*, football) (2009, p. 234). Les Péruviens d'ascendance japonaise, de leur côté, n'ont pas pu faire valoir leurs formations et professions dans un pays où le capital humain ne semble pas pertinent, restant ainsi privés en même temps de leurs ressources de classe et ethniques (2009, p. 235). Takenaka pointe en effet comment les différences ethniques et de classe existantes dans le contexte d'origine se reproduisent dans le contexte de migration.

Enfin, Karsten Paerregaard, qui suit depuis des années des migrants péruviens dans quatre destinations différentes (aux États-Unis, en Argentine, en Espagne et au Japon), caractérise la migration péruvienne comme un phénomène multi-classes. Dans son livre *Peruanos en el Mundo. Una etnografía global de la migración* (2013) qui présente un panorama global de ses recherches, il va plus loin : il affirme que c'est l'état des inégalités de la société péruvienne qui promeut l'émigration, mais aussi que cette dernière reconfigure les notions de statut social et d'ethnicité des migrants (2013, p. 204). D'après cet auteur, les « minorités » péruviennes (*indígenas* et descendants d'*indígenas*, descendants des anciens japonais et chinois, afro-péruviens) ont quitté le pays non seulement à cause des facteurs structurels — l'auteur pointe la crise économique et le conflit armé interne des années 1980 et 1990 —, mais aussi pour échapper aux assignations ethniques et régionales produites des relations d'inégalité et de domination de la société (2013, p. 225-226).

Nous pourrions rétorquer à Paerregaard que les relations d'inégalité et de domination auxquelles il fait référence sont elles aussi une dimension structurelle de la société péruvienne dans la mesure où elles fondent son système de stratification sociale. De plus, l'auteur ne distingue pas analytiquement les dimensions de classe à proprement parler des assignations ethnoraciales :

> […] mientras que los mestizos de clase media emigran porque sienten que su posición económica y social está peligrando, los de ascendencia europea consideran que la emigración es una estrategia que confirma las relaciones de control y poder existentes. (2013, p. 226)

Plusieurs dimensions se croisent donc. Cependant, dans le paragraphe précédent, il semblerait que Paerregard compare deux fractions de la classe moyenne — une "mestiza" (métisse) et une autre d'origine européenne —, mais les trajectoires auxquelles il fait référence dans son texte sont plutôt celles de descendants d'Européens qui appartenaient à l'élite avant d'émigrer. Quoi qu'il en soit, l'émigration apparaît d'après cet auteur comme une opportunité pour les migrants d'essayer de subvertir un système social qui semble rigide et les enferme.

Ce n'est qu'à la lumière de ce fait que l'on peut comprendre que, dans certains contextes, des migrants péruviens puissent se sentir moins discriminés et stigmatisés à l'étranger que dans leur propre pays. Delia Dutra (2013), dans sa recherche auprès des femmes péruviennes dans le travail domestique à Brasilia, pointait le lien étroit entre la situation de classe de ces femmes, insérées dans des rapports asymétriques vis-à-vis de leurs employeurs et leur place au bas de la hiérarchie sociale du prestige. Cette position pourtant n'apparaissait pas redoublée, au moins dans les discours de ces migrantes, par une expérience de discrimination de par leur condition d'étrangères ou leur phénotype indigène. Pour Dutra, si le travail domestique confine ces femmes et réduit donc leur participation dans l'espace public et dans des activités en dehors du travail, cette sensation s'explique par la comparaison qu'elles font avec leur vécu du racisme et de la discrimination au Pérou, notamment dans le cadre des relations patron-employée domestique.

Quoi qu'il en soit, assumer le postulat de Paerregaard signifie voir l'émigration de Péruviens comme une véritable stratégie de mobilité sociale, soit-elle de classe ou dans la hiérarchie ethnoraciale du pays. Mobilité géographique et mobilité sociale apparaissent ainsi comme les « deux faces de la même pièce ».

Dans les travaux que je viens d'évoquer, il me semble que la dimension de classe est énoncée, mais pas suffisamment construite en tant qu'outil d'analyse fin. Au-delà de la référence au caractère multiclasse de la migration péruvienne, les processus de formation et de recomposition des classes sociales dans la migration n'ont pas véritablement été abordés. Par ailleurs, la relation et l'articulation entre la dimension de classe et d'autres critères de stratification sociale — l'origine ethnoraciale, notamment — méritent encore d'être approfondies. Sur la base de ce constat, voici le vide que j'aimerais combler à partir de l'analyse des trajectoires des migrants péruviens à São Paulo.

4. Conclusion : une perspective transnationale des classements à partir du cas de la migration péruvienne à São Paulo

Mon travail puise dans ces apports pour comprendre la configuration de la mobilité entre le Pérou et la ville de São Paulo au cours des trois dernières décennies. Les formes prises par ces mobilités, les profils des individus qu'y participent, ainsi que les espaces et les lieux dans lesquels ces mobilités s'inscrivent se sont transformées au fil du temps. D'où la nécessité d'un effort d'articulation analytique cohérent. Deux groupes d'interrogations émérgent ainsi : un premier en lien avec les dynamiques de mobilité et d'incorporation des migrants, et un deuxième en relation à la transformation des critères de classements des migrants du fait de la migration.

4.1 Des interrogations autour des formes de mobilité

La migration Pérou-São Paulo qui nous occupe est profondément marquée par une dynamique de circulation – à des degrés d'intensité variable, nous le verrons- au moins entre 1980 et 1999. L'approche théorique de la circulation migratoire présente pourtant une limite dans le cas de notre recherche. Les travaux basés sur cette perspective se sont intéressés aux circulations *en train de se produire.* En effet, les chercheurs qui mobilisent la notion de circulation migratoire prônent « le mimétisme, l'observation en situation » (Tarrius, 2015, p. 107) de ces collectifs et insistent sur l'exigence pour le chercheur qui s'intéresse à eux d'« habiter, parmi [eux] et circuler avec [eux] » (Tarrius, 2015, p. 149). Bien qu'ils fassent appel à la dimension historique de ces circulations, le travail empirique est fait fondamentalement *au moment présent*, et *dans la circulation*. Or, pour mon enquête, qui s'est déroulée une décennie plus tard que les faits qu'y sont restitués, cet exercice a été impossible à mener. On est face donc à une reconstitution *a posteriori* de ces dynamiques migratoires.

Par ailleurs, le concept de circuit migratoire me semble plus pertinent pour comprendre le type spécifique de circulation de migrants péruviens à São Paulo entre 1980 et la fin des années 1990. Dans ce sens, en travaillant sur le concept de circuit migratoire, mon objectif est de comprendre comment celui-ci s'est constitué grâce aux circulations entreprises par de jeunes artisans issus de la région de Cusco, configurant un circuit d'abord commercial puis migratoire, dont les transformations spatiales et temporelles se traduisent par une dynamique de circulation qui prend des formes multiples et qui perdure jusqu'à aujourd'hui. De cette manière, le but premier n'est pas l'analyse exhaustive de tous les déterminants de la formation de ce circuit dans sa multipolarité et dispersion. Il s'agira plutôt de mettre en exergue les liens transnationaux qui ont émergé entre deux pôles du circuit (São Paulo et Cusco) grâce à une filière migratoire. Ces deux espaces apparaissent ainsi comme des « ancrages historiques et géographiques » (Rivera Sánchez, 2007) d'un processus migratoire de plus grande ampleur.

Si le concept de circuit migratoire a surtout été utilisé pour rendre compte des migrations saisonnières et de travail, la perspective de la circulation migratoire, quant à elle, s'est portée plutôt vers des migrants en dehors des logiques classiques du salariat, produisant des dispositifs commerciaux (Ma Mung & Guillon, 1992; Peraldi, 2001; Tarrius, 1992) et présentés comme des « entrepreneurs migrants ». Les deux approches nous sont donc utiles, car nous avons affaire à une circulation de migrants qui s'insère tantôt dans la logique du salariat, tantôt en dehors de celle-ci.

L'approche par la circulation migratoire et par les circuits migratoires présentent des convergences indiscutables. De la première, je garderai en particulier l'importance de la circulation comme source de compétences, comme origine d'un « savoir migrer » :

> « des *savoir-migrer, savoir-circuler, savoir-faire institutionnel, savoir-faire nomade, savoir se débrouiller, savoir-faire ressource des frontières* grâce à une certaine habileté sociale pour toujours plus inventer et innover dans la transmigration » (Carnet et al., 2012, p. 88).

De la deuxième, il est particulièrement relevant pour mon analyse l'articulation des circuits migratoires aux processus de transformation et formation de classe, auxquels mon travail est attentif.

4.2 Des interrogations autour d'une perspective transnationale des classements

Inspirée des usages de la théorie bourdieusienne évoquée plus haut, je m'intéresse à la manière dont les capitaux des migrants ont pu être mobilisés, convertis et cumulés au cours de leurs trajectoires, car ces éléments offrent un éclairage pertinent sur les processus d'incorporation des migrants. Cependant, nous avons vu que les capitaux n'expliquent pas tout, car des formes de mobilité sociale subjective peuvent ne pas correspondre aux dimensions sociales objectives qui caractérisent les positions occupées par les individus.

Pour comprendre les parcours d'incorporation des migrants, il est indispensable de comprendre leurs conditions et positionnements de départ. Articuler ces deux volets via une entrée par les cohortes de migration — que je développerai dans le chapitre suivant qui explicite la construction de l'objet de ma recherche — implique d'explorer les caractéristiques de l'espace social d'origine qui pourront contribuer à la compréhension de ces déplacements. J'ai abordé cette tâche en exposant, pour chaque cohorte de migration, les caractéristiques du régime migratoire qui encadrent ces déplacements. Une dimension d'analyse de cet exercice est de comprendre les conditions qui opèrent comme des producteurs de *dispositions* au départ en migration dans les contextes d'origine.

Dans mon travail je n'explore pas ces dispositions en termes de genèse d'habitus de classe. Au-delà des controverses autour du concept d'habitus, il me semble qu'étudier la configuration de celui-ci nécessiterait une stratégie particulière et un travail de terrain différent de celui que j'ai pu mener[6]. Mon entrée est plus proche de la perspective de Bernard Lahire, qui lui met l'accent sur la manière dont la pluralité d'expériences de l'individu engendre une pluralité de dispositions :

[6] L'habitus est un concept qui anime encore le débat sociologique. Certaines recherches dans des contextes migratoires se servent de ce concept. Nowicka (2015), par exemple, a travaillé sur la configuration d'habitus dans des contextes transnationaux. Jiménez (2012), dont le travail que j'ai évoqué plus haut replace les stratégies migratoires des Argentins de classe moyenne dans les pratiques produits par les *habitus de classe* de ces migrants. Dans mon travail, j'ai préféré parler de dispositions sans faire appel au concept d'habitus ou habitus de classe.

> « Un acteur pluriel est donc le produit de l'expérience — souvent précoce — de socialisation dans des contextes sociaux multiples et hétérogènes. Il a participé successivement au cours de sa trajectoire ou simultanément au cours d'une même période à des univers sociaux variés en y occupant des positions différentes. » (2001, p. 42)

On peut penser, dans cette ligne, que les migrations sont des situations particulièrement propices à un emmagasinement de schèmes d'action divers, voire contradictoires. Comme l'observe Thomas Lacroix, cette multiplicité « […] n'est pas seulement la résultante d'un positionnement spatial multisitué, mais également de l'évolution, et donc de la complexité grandissante, de ce positionnement dans le temps. » (Lacroix, 2018, p. 45)

Adresser cette complexité soulève plusieurs questions. D'abord, à la question des échelles : à partir de quelle échelle regardons-nous le positionnement des individus ? Comment adresser les dynamiques de simultanéité des classements et de déclassements dans ces différentes échelles ?

Ensuite, sur la position de classe, comment celle-ci modèle-t-elle les parcours d'incorporation des migrants ? Dans un contexte de labilité entre les figures du migrant-travailleur et du migrant-entrepreneur, le travail continue-t-il à être une dimension clé pour comprendre la position de classe des individus dans un contexte migratoire ? Comment la dimension de classe s'articule-t-elle à d'autres formes de classement (c.-à-d. l'origine ethnoraciale, réelle ou supposée) dans les parcours d'incorporation des migrants ? Les migrants péruviens à São Paulo constituent une population qui est, en général, racisée, comme le sont aussi par exemple les migrants boliviens (Vidal, 2012a). Or, quels processus d'assignation et classement ethnoraciaux existent au sein du collectif des migrants péruviens ? Dans quelle mesure reproduisent-ils les critères de différenciation sociale préexistants à la migration ? Et dans quelle mesure la migration et la circulation migratoire entraînent-elles des repositionnements et des reconfigurations des positions sociales ?

Pour être en mesure d'apporter des éléments de réponse à ces questions, je propose le recours aux trajectoires comme outil théorique méthodologique, et aux cohortes de migration pour rendre compte de l'articulation des espaces liés par la migration. C'est donc sur ces prémisses que j'entamerai la compréhension des multiples positionnements des migrants péruviens, dans l'espace et dans le temps. Nous allons discuter ces éléments dans la deuxième partie de cette thèse, consacrée à la construction de l'objet de la recherche.

DEUXIÈME PARTIE. PÉRUVIENS EN MOUVEMENT : NOTES MÉTHODOLOGIQUES SUR UNE RECHERCHE EN MOBILITÉ

L'objectif de cette section est de montrer la genèse de la construction de mon objet d'étude. Deux sources d'inspiration ont été capitales pour mon travail. D'abord, je puisé dans les apports théoriques de Michael Burawoy et son travail sur l'ethnographie globale et multicas. Ensuite, j'ai trouvé dans la sociologie de la migration d'Abdelmalek Sayad, et plus précisement dans la notion de « génération d'immigrés » une piste de travail stimulante. Dans cette partie de la thèse j'aimerais donc expliciter les a priori que j'avais sur mon objet d'étude au départ, dans la mesure où ils permettent « de comprendre pourquoi certaines démarches ont été adoptées plutôt que d'autres » (Benelli, 2011, p. 48), et la manière dont mon dialogue avec ces deux auteurs m'a permis de les surmonter.

Le chapitre est ainsi divisé en deux sections. La première est consacrée à la construction de l'objet de la recherche dans ses fondements épistémologiques et théoriques. La deuxième porte sur la dimension pratique de la recherche de terrain auprès des migrants péruviens à São Paulo, Cusco et ailleurs.

1. La construction de l'objet de recherche

La construction de mon objet de recherche s'est faite à partir de trois niveaux. En premier lieu, en dialogue avec les prémisses de l'ethnographie globale et l'étude de cas élargie de Michael Burawoy. En deuxième lieu, en dialogue avec la sociologie de la migration d'Abdelmalek Sayad et sa réflexion autour des âges de la migration. Enfin, en s'intéressant aux dimensions biographiques des parcours individuels, à partir de l'outil théorique méthodologique de la « trajectoire ». Je développerai ces éléments dans les pages à venir.

1.1 Migrants et migrations au carrefour des échelles d'analyse : un dialogue avec Michael Burawoy

Lorsque j'ai commencé à m'intéresser aux parcours de ces migrants péruviens à São Paulo, il m'est rapidement apparu évident que ceux-ci permettaient de retracer le fil de multiples changements sociaux : ces devenirs individuels étaient affectés par des événements qui se déroulaient tantôt à São Paulo, tantôt à Cusco, ou même en Chine. C'est ainsi que le cadre de l'ethnographie globale est apparu comme pertinent pour cette recherche. D'après Burawoy et al., le rôle de l'ethnographe dans le cadre

de la démarche de l'ethnographie globale consiste à étudier les autres dans leurs espace et temps, et ce faisant, à obtenir « a privileged insight into the lived experience of globalization » (2000, p. 4).

Les migrations sont, en effet, un sujet particulièrement emblématique du processus de globalisation. De fait, celle qui est pour plusieurs auteurs la première recherche empirique majeure concernant l'immigration peut être vue comme une véritable ethnographie globale (Burawoy, 2000) ancrée dans une démarche historique. Je fais ici allusion au célèbre travail de William I. Thomas et Florian Znaniecki, Le paysan polonais (*The Polish peasant in Europe and America),* recherche qui entre 1918 et 1920 s'est intéressée aux profondes transformations de la paysannerie en Pologne et aux groupes d'immigrés polonais arrivés aux États-Unis cherchant de nouveaux horizons dans ce contexte. Cette dimension binationale a permis aux auteurs d'explorer non seulement les expériences des migrants et l'impact de la migration dans les deux pays, mais aussi les causes de ces mouvements, en termes de facteurs « push-pull » en Pologne comme aux États-Unis (Fitzgerald, 2006).

L'ethnographie globale prend dès lors tout son sens dès qu'il s'agit d'explorer des faits sociaux se déployant au carrefour de multiples échelles d'analyse, *a contrario* d'une logique de recherche qui saisirait des unités d'analyse hiérarchisées et emboîtées les unes dans les autres. C'est ce que plusieurs auteurs appellent l'analyse multiéchelle (*multi-scalar analysis*). Dans ce sens, Glick Schiller affirme :

> In a multi-scalar analysis, local, regional, national, pan-regional and global are not separate levels of analysis but are part of mutually constituting institutional and personal networks of unequal power within which people both with and without migrant histories live their lives. (Glick Schiller, 2015, p. 2276)

En étudiant le particulier sans y rester confiné, « ethnography can strategically locate itself at points of intersection of scales and units of analysis and can directly examine negotiation of interconnected social actors across multiple scales. » (Gille & Riain, 2002, p. 279) L'ethnographie globale demande donc un regard *localisé,* qui à la fois historicise les contextes, structures sociales et relations auxquels elle s'intéresse.

C'est dans ce sens que l'étude du local peut éclairer le global, dans la mesure où les espaces locaux sont eux-mêmes *globalisés, «* with multiple external connections, contested boundaries, and social relations that are constructed across spatial scales. » (Gille & Riain, 2002, p. 291) Et ces connexions vont, effectivement, au-delà des espaces nationaux. Glick Schiller le précise de cette manière :

> Therefore, the differing specific iterations of institutional structures and policies in specific states, localities and regions *are not confined within national histories but reflect as well as contribute to transnational or global transformations* and affect modes of life, production,

> social reproduction and ideologies of self and society everywhere. People who move and/or live within transnational fields are active agents in these structural processes as producers, consumers, and creators of the ideas, values, and practices that produce and change localities and polities. (Glick Schiller, 2015, p. 2278)

Dans mon terrain, nous retrouvons plusieurs des éléments évoqués par Glick Schiller. En effet, deux espaces géographiquement lointains et socialement contrastés, comme Cusco et São Paulo finissent, au fil des décennies, par être reliés et transformés par la circulation de personnes et de marchandises. Ces liens se comprennent à la lumière des transformations qui opèrent à différentes échelles : des transformations locales, avec le développement du tourisme, de la production d'artisanat, et des circuits commerciaux d'artisans à Cusco ; des transformations régionales avec les travaux d'infrastructure favorisant la liaison entre le Pérou et le Brésil, dans les cadres de la construction d'une intégration régionale ; des transformations globales, qui passent par l'articulation de l'économie de São Paulo aux flux globaux et l'imposition de l'agenda néolibérale dans les deux pays au cours des années1990. Ces éléments seront analysés dans les chapitres suivants. Pour le moment, retenons avec Glick Schiller et Çağlar (2011) que l'étude des migrations contemporaines doit être *localisée*, ancrée dans des localités urbaines et rurales, comme un autre moyen de contrer le nationalisme méthodologique.

Dans cette perspective, mon choix s'est porté sur les prémisses de l'ethnographie globale, ancrée sur l'étude de cas élargie.

1.1.1 Saisir les « macroforces » : l'étude de cas élargie

La méthodologie de l'étude de cas élargie [*extended case method*] (Burawoy, 2003) s'érige comme une voie pour contrer les critiques classiques adressées à l'ethnographie : « Un, elle est incapable de produire des généralisations, ce n'est donc pas une vraie science ; deux, elle est intrinsèquement "micro" et a-historique, ce n'est donc pas de la vraie sociologie. » (Burawoy, 1991b, p. 271) Cependant, notons que cette l'idée qu'il est possible de monter en généralité à partir du "micro" n'est ni neuve, ni marginale en sociologie. Norbert Elias, ainsi, notait :

> Le choix d'une petite unité sociale pour étudier des problèmes que l'on retrouve dans un large éventail d'unités sociales plus grandes et différenciées permet de ne laisser dans l'ombre aucun détail : de réaliser, pour ainsi dire, une étude microscopique. On peut construire, sur une petite échelle, un modèle explicatif de la configuration qu'on croit universelle : un modèle prêt

> à être testé, élargi et, au besoin, révisé à la lumière d'autres enquêtes relatives à des représentations apparentées sur une grande échelle. (Elias, 2001, p. 36)

Ainsi, l'étude de cas élargie met en lumière le lien particulier entre micro et macro et, ce faisant, constitue une approche pertinente pour analyser comment la globalisation est co-constituée par des assemblages d'« *agencivités* humaines et d'artefacts matériels » (Amelina, Faist, Glick Schiller, & Nergiz, 2012). Il s'agit donc de déceler des processus sociaux plus amples, de passer des « micro-processus » aux « macroforces », mais en gardant à l'esprit que ces forces « ne sont que le résultat historiquement contingent de processus qui sont cachés pour l'ethnographe » (Burawoy, 2000, p. 27). Et le jeu de la comparaison entre cas émerge ici : le lien entre micro et macro est mis en évidence par le contraste et les différences entre des cas similaires, l'objectif étant de relever les effets de contexte à partir des petites divergences qui se révèlent entre des cas relativement similaires, afin de reconstruire par ce biais une théorie préexistante (Burawoy, 2000).

C'est à ce stade que l'on peut comprendre le rôle capital de la théorie dans l'étude de cas élargie. Le passage des « micro-processus » aux « macroforces » ne peut se faire que dans le cadre d'une théorie que l'on mobilise pour interpréter les processus auxquels on assiste. Découvrir ces « déterminations extra locales » est dès lors impossible « sans une théorie préalable qui pourra interpréter ces facteurs externes comme étant importants » (Burawoy, 2000, p. 28). Identifier, thématiser et, *in fine*, comprendre et expliquer les différences, suppose donc une posture de « défiance » par rapport à la théorie : plus que les cas qui tendent à la confirmer, ce sont les « anomalies » qui permettent au chercheur de contribuer à l'étoffer et la complexifier. Il s'agit de se concentrer sur les différences plutôt que sur ce qui est commun aux multiples cas et terrains, ce qui implique le passage d'une ethnographie multisituée (Marcus, 1995) à une ethnographie multicas[7].

Ainsi, d'après Burawoy :

> Multisited ethnography works well in following flows, associations, and linkages across national boundaries, but it is still marked by a reaction to conventional anthropology. Just as the village or the tribe used to be a "natural" entity, so now the "site", albeit connected to other

[7] D'autres auteurs ont émis par ailleurs des réserves quant à la faisabilité d'une comparaison rigoureuse entre des sites différents d'une ethnographie multisituée : « Multi-sited ethnographic fieldwork, for instance, can face objections that the study of additional places comes at the expense of deep, local knowledge, or that uneven engagement with different communities undermines the researcher's ability to do systematic comparison (Fitzgerald 2006 : 4 ; Boccagni 2012) (Bloemraad, 2013, p. 31). De même, d`après Burawoy, une ethnographie globale ne doit pas nécessairement avoir recours à un travail de terrain à travers le monde: "Even when our fields did not themselves stretch across the globe, and it was only the participants' imaginations that connected them to the global, our ethnography was no less multi-sited. We sought to understand the incessant movement of our subjects, the mosaic of their proliferating imaginations, by ourselves continually switching places, moving among sites within the field." (Burawoy, 2000, p. 4)

> sites, speaks for itself as a natural essence that reveals itself through investigation. Abandoning the idea or a preexisting site, I turn to cases, that is, from natural empirical objets to theoretically constructed objets. (Burawoy, 2009b, p. 202)

Donc selon Burawoy, les « sites » apparaissent comme des données empiriques naturelles et évidentes, alors que les « cas » sont, eux, construits par le chercheur en mobilisant une théorie. Dans une ethnographie multicas, l'attention du chercheur est moins portée sur « les réseaux et les flux », sur les « connexions » entre les terrains de recherche, que sur la compréhension et l'explication des différences, sur leur production et reproduction. Dans ce sens, le travail du chercheur s'articule en deux mouvements : (1) voir les microprocessus comme une expression des macrostructures, et (2) identifier les dynamiques de changement dans chaque ordre (Burawoy, 2009b, p. 202-203).

Enfin, l'on peut résumer les fondements de l'étude de cas élargie à partir de quatre mouvements dits « d'extension » : (1) l'étude de cas élargi intègre les interactions entre le chercheur et le terrain dans l'enquête ; (2) elle constitue les phénomènes analysés en « sites » d'observation de processus sociaux plus larges dans l'espace et dans le temps ; (3) elle situe ces processus sociaux dans le contexte plus large de leurs déterminations extérieures ; (4) enfin, elle vise à reconstruire une théorie existante, et non pas à créer une théorie nouvelle ni à tester une théorie donnée en cherchant à la valider ou à l'invalider, selon une perspective nomologique (Hamidi, 2012, p. 95).

L'approche de Burawoy peut être interprétée comme une première dimension structurelle d'analyse, attentive aux macrostructures, dont les effets apparaissent comme particulièrement saillants dans le contexte de la globalisation. Une deuxième dimension structurelle est cependant nécessaire, pour comprendre les conditions de production des migrants dès leurs contextes d'origine. C'est là que démarre mon dialogue avec le travail d'Abdelmalek Sayad.

1.2 Des parcours ancrés dans le temps long : un dialogue avec Abdelmalek Sayad

La dimension temporelle est un élément crucial de cette recherche. Il me fallait rendre compte du processus historique que j'essayais de reconstituer *ex post*. Dit d'une manière plus concrète, la question était la suivante : comment rendre intelligibles les parcours des migrants aux profils divers, sur une période longue de trois décennies ? C'est avec ces questionnements en tête que j'ai commencé à travailler avec le concept de « cohorte d'immigration », emprunté à la démographie[8]. Une cohorte se définit comme :

[8] L'emprunt de cette voie tient aux dialogues très enrichissants avec ma collègue et amie péruvienne Tania Vásquez, sociologue et démographe avec qui nous partageons l'intérêt pour l'étude des migrations.

> (…) el agregado de todas las unidades que han experimentado un evento demográfico particular durante el mismo intervalo de tiempo" (Preston, Heuveline y Guillot, 2001), de manera que, así como hay cohortes de nacimiento (evento demográfico), también existen cohortes de inmigración (y de emigración), las que se forman cuando las personas que las integran realizan una inmigración (evento demográfico) a un determinado destino durante un intervalo de tiempo específico, es decir en un año específico, o en un periodo de varios años. (Vásquez, 2016)[9]

Si cette définition est axée sur la dimension temporelle, il est possible d'aller encore plus loin. En effet, en étudiant les parcours des migrants, nous ne pouvons pas faire abstraction des conditions macrostructurelles qui les encadrent et les modèlent. L'importance de ces dimensions (même par-dessus des dimensions culturelles) a déjà été soulevée pour expliquer les processus d'intégration des migrants dans les sociétés d'accueil (Martens, 1976 cité par Martiniello, 2013, p. 11).

Dans ce contexte, la notion de cohorte m'a semblé utile et pertinente pour faire le lien entre ces deux dimensions. D'un côté, les parcours individuels, certes variés, mais qui comportent plusieurs éléments communs permettant de dégager de grands traits à des périodes différentes (le présupposé de cette démarche étant que les individus qui ont expérimenté un même événement dans la même période partageront des similarités). De l'autre côté, les conditions structurelles plus larges, les « macro-forces » (Burawoy, 1998) qui contribuent à configurer ces parcours, et qui donnent à ces périodes une certaine cohérence parce que les individus ont été confrontés, d'une manière ou d'une autre, au même « champ des possibles ».

Le choix de travailler avec la notion de cohorte avait aussi une utilité pratique, car le début du travail de terrain m'a permis d'identifier, d'abord grossièrement, deux grands groupes de migrants : un de migrants commerçants « récents », et un autre de migrants « anciens », propriétaires et bien installés. C'est au fur et à mesure du déroulement de l'enquête de terrain que j'ai pu comprendre deux choses : non seulement la distinction « migrant ancien »/« migrant récent » était trop simpliste et peu opératoire, mais aussi ces deux profils n'apparaissaient pas nécessairement séparés de manière tranchée puisque leurs processus de migration étaient imbriqués l'un dans l'autre. À partir de cette intuition initiale, le temps de migration (le nombre d'années de résidence à São Paulo) d'abord, et la date d'arrivée à São Paulo ensuite, sont devenus des variables plus précises pour rendre compte des parcours d'incorporation différenciés de ces migrants.

[9] Une cohorte se définit comme « l'ensemble de toutes les unités qui ont expérimenté un événement démographique particulier dans le même intervalle de temps (Preston, Heuveline et Guillot, 2001) ; de la même manière qu'existent des cohortes de naissance (événement démographique), il existe aussi des cohortes d'immigration (et d'émigration) qui se constituent quand les individus que les composent réalisent une immigration (événement démographique) vers une destination spécifique, dans un intervalle de temps spécifique, ou dans une période de plusieurs années. »

Dès lors, par la suite, je me suis attelée à esquisser des périodes, plus ou moins variables, à la lumière des faits macrostructuraux marquants et pertinents pour décoder mon corpus de trajectoires variées. C'était un premier pas très encourageant. La démarche se préciserait par la suite avec l'aide d'un classique francophone de la littérature sur les migrations.

1.2.1 Les « générations d'immigration » sayadiennes

Un deuxième moment a été clé pour la mise au point de cette approche par les cohortes de migration : la rencontre avec la notion « génération d'immigrés » dans le travail d'Abdelmalek Sayad sur la migration algérienne en France[10]. Celle-ci apparaît d'abord esquissée dans le célèbre article « Les trois âges de l'émigration algérienne en France », paru en 1977 dans les *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, et réédité par la suite comme un des chapitres de la compilation posthume des travaux de Sayad faite par Pierre Bourdieu sous le titre *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* (1999). Elle sera développée plus longuement par la suite dans un article de 1994 ayant pour titre « Le mode de génération des générations "immigrées" ». Les deux textes doivent se lire l'un à la lumière de l'autre, et c'est ainsi que j'essayerai d'en présenter l'argumentation, sans avoir recours à une présentation chronologique.

Pour Sayad, une génération d'immigration est conformée par des individus, eux-mêmes constitués par les mêmes conditions sociales de production dans leurs pays d'origine :

> La définition implicitement proposée et effectivement mise en œuvre de la génération est *qu'une classe particulière de conditions sociales engendre une classe particulière d'individus porteurs de caractéristiques qui leur confèrent une certaine unité et, à travers eux, une classe particulière de comportements qui leur sont propres dans la situation où ils sont placés* : ici, une classe particulière d'immigrés qui, placés en situation d'immigration, donneront une classe particulière d'immigrés et, à travers les uns et les autres, en dernière analyse, une classe particulière de comportements respectifs, ceux de l'émigré et, corrélativement, ceux de l'immigré, les uns et les autres parfaitement cohérents entre eux et relativement bien ajustés aux situations qui les ont engendrés ici et là. (Sayad, 1994, p. 159)

L'approche de Sayad vise ainsi à rompre avec l'étude des phénomènes migratoires qui ne s'intéresse qu'aux conditions de l'immigré. Pour lui, négliger les conditions d'origine des émigrés conduit à avoir une vision partielle et ethnocentrique de ces phénomènes : c'est l'*immigrant* et non l'*émigré* qui est pris en compte, « comme si son existence commençait au moment où il arrive en France », et ce biais

[10] Je remercie vivement la sociologue Swanie Potot pour ce commentaire stimulant formulé lors d'une école d'été organisée à l'Université de Poitiers, qui m'a permis de creuser cette voie.

amène à surreprésenter les questions de l'adaptation à la société d'accueil, en réduisant les conduites des migrants à leurs conditions d'existence et à leurs origines socioculturelles, et en les traitant tantôt comme des « dysfonctionnements », tantôt comme des « obstacles » par rapport aux normes de la société dominante (Sayad, 1999, p. 62-63). Dès lors, parler de « génération d'immigrés », c'est plaider pour recentrer l'étude sur « la relation entre le système des dispositions des émigrés et l'ensemble des mécanismes auxquels ils sont soumis du fait de l'émigration » (Sayad, 1999, p. 63). Notons aussi que le choix du mot « génération » n'est pas anodin. Le terme dénote à la fois le processus générateur, ainsi que le résultat de ce produit, c'est-à-dire la génération d'individus qui en est le résultat. Ce choix de mots s'inscrit aussi pleinement dans les prémisses de la sociologie de Pierre Bourdieu, avec qui il avait travaillé pour la première fois dans une recherche sur les transformations des dispositions des paysans algériens lors de la colonisation française (*Le déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*, publiée en 1964).

C'est donc à partir de l'analyse de ces « conditions différentielles » qui produisent des « générations » distinctes d'émigrés que l'auteur identifie deux ensembles de variables qui différencient ces groupes : les « variables d'origine » et les « variables d'aboutissement ». Les variables d'origine concernent les « dispositions et aptitudes socialement déterminées » des migrants avant leur arrivée en France (à savoir, l'origine géographique et sociale, les caractéristiques économiques et sociales de son groupe, les attitudes du groupe et de l'individu à l'égard de la migration entre autres). Les variables d'aboutissement regroupent ce qui différencie les migrants dans leurs conditions de vie et d'existence en France (conditions de travail, d'habitat, situation familiale, etc.). Il s'agit pour l'auteur de construire « deux systèmes solidaires de variables » (Sayad, 1977, p. 60) à analyser en tant que « phases » du binôme émigré-immigré au sein de la trajectoire (ou itinéraire) particulière d'un migrant. Sur la base de ce modèle, Sayad arrive à caractériser l'existence de trois périodes distinctes, trois « âges » de la migration des travailleurs algériens en France (de 1945 à 1950, de 1950 à 1962, et de 1962 à 1977) (Sayad, 1977), où « chaque génération décrite correspond à un profil type de trajectoire de vie. » (Lacroix & Lemoux, 2017, p. 7)

Avec cette définition de la notion de génération, Sayad se distingue nettement des formules du type « première génération d'immigrés » ou « deuxième génération d'enfants d'immigrés » (génération comprise ici au sens d'« âges de vie »), qui ont été souvent mobilisées dans le langage ordinaire mais aussi dans la recherche en sciences sociales autour des migrations. D'après l'auteur, il est impératif de différencier les notions de *contemporanéité* et *simultanéité* :

> Aussi peuvent appartenir à des générations sociales différentes, dans la mesure où ils ont été engendrés par des conditions sociales différentes, des hommes qui vivent simultanément dans le même temps, la même époque — ce qui est une forme particulière de contemporanéité ; à

> l'opposé, peuvent être contemporains les uns des autres, et *contemporains autrement que simultanément* (…) des hommes que des écarts dans la chronologie parfois fort importants séparent dans le temps, mais qui sont les produits, à des moments différents, d'un même mode d'engendrement, des mêmes conditions sociales de génération ou de ce qu'on appelle une même génération sociale (…) » (Sayad, 1994, p. 158-159)

Ainsi, une génération ne se construit pas nécessairement par le même temps chronologique. Ce qui fait la cohérence interne de ce groupe, énonce Sayad par une belle et limpide formule, c'est le fait d'être « sociologiquement contemporain ». Il s'en suit qu'au sein d'une société, les « modes de génération » et les générations d'individus qui en sont le produit, « ne se réalisent pas de la même manière, avec la même intensité et surtout aux mêmes dates dans toutes les régions (géographiques et sociales) et dans toutes les couches de la même société » (Sayad, 1994, p. 159).

Abdelmalek Sayad est devenu un classique de la sociologie intéressée par les migrations et a été maintes fois repris par la suite[11]. Son travail ne cesse de nous interpeller. C'est en m'inspirant de certains de ses apports que j'ai construit la suite de mon travail.

1.2.2 Déconstruire pour construire des catégories analytiques

À ce stade, nous avons vu la pertinence de cet exercice de catégorisation pour la compréhension d'un processus de migration particulier, dans une perspective qui prenne en compte les dimensions sociohistoriques et macros structurelles de ce processus. Dans un souci de clarté, je ferai dès à présent recours au terme de cohorte, tout en y intégrant certains des éléments clés de l'approche sayadienne en termes de « générations ». Cependant, tout exercice de catégorisation suppose une phase de déconstruction, suivie par une phase de construction (Santelli, 2004). Pour moi, le défi était de faire une synthèse pertinente qui fasse des cohortes démographiques plus que de simples découpages temporels en fonction d'un événement « x ». Il fallait faire « rentrer » le lien social au sein des cohortes, et faire en sorte qu'elles deviennent des catégories d'analyse regroupant des parcours « sociologiquement contemporains », au sens de Sayad.

Deux aspects de l'approche sayadienne méritent d'être discutés. On a souvent reproché à Sayad d'avoir une vision trop dichotomique du phénomène migratoire, avec une approche dualiste de l'émigré-immigré. De plus, à l'intérieur de cette dichotomie, « Les trois âges de l'émigration algérienne en France » présente une analyse qui s'intéresse plus aux conditions et dynamiques du pays

[11] De ce fait, il a façonné largement la manière dont beaucoup de chercheurs ont appréhendé la migration algérienne en France, inspirant même des tentatives plus récentes d'annoncer l'existence d'un « quatrième âge » de cette migration (Lacroix & Lemoux, 2017).

d'origine, et qui tend à passer sous silence celles du pays d'accueil (Lacroix & Lemoux, 2017). Ainsi, pour le cas de la migration algérienne, Lacroix et Lemoux notent que les dynamiques contemporaines de cette migration ne peuvent plus se comprendre à la lumière de l'approche saoudienne

> (…) dans un contexte où la séparation entre les univers d'origine et d'aboutissement tend à être reliée par d'autres canaux que celui des migrants (par exemple les TIC, familles transnationales et médias). Le continuum social transméditerranéen a pris une saillance telle que les dynamiques migratoires s'autonomisent progressivement à l'égard de l'influence structurante des pays d'accueil et d'origine. (Lacroix & Lemoux, 2017, p. 9)

Cette critique est pourtant à nuancer. Le mérite de s'être penché sur l'émigré avant de s'intéresser à l'immigré, dit beaucoup du positionnement pionnier de Sayad à deux niveaux. D'abord, il déplace le regard de ce qui peut être perçu comme « l'obsession pour l'intégration » des scientifiques sociaux européens, souvent négligeant « les processus sociaux et économiques qui produisent les émigrants en premier lieu » (Massey, 2006). Ensuite, il brise le confinement des questions migratoires aux frontières nationales. De ce fait, certains voient là une critique avant l'heure du nationalisme méthodologique et considèrent Sayad comme un précurseur de la perspective transnationale qui s'imposera dans les études migratoires anglo-saxonnes à partir des années 1990 (Gil Araujo, 2010; Martiniello & Lafleur, 2008). Enfin, l'idéal-type émigration-immigration était aussi un signe de son temps : « il reflétait la perspective qui était la plus répandue parmi les académiques qui avaient témoigné personnellement des exils des années 1950 et 1960. » (Noiriel, 2006a, p. 110)

Un deuxième élément me semblait périlleux. Dans le récit de Sayad, il y a une volonté d'insister sur la construction des générations comme étant des groupes sociaux comportant une forte cohésion (Sayad, 1994, p. 157). Cette « forte cohésion » peut apparaître au lecteur, par moments, comme un effort pour lisser les divergences, les « anomalies » (Burawoy, 2009c) auxquelles on pourrait s'attendre dans des groupes aussi vastes d'individus. Certains auteurs ont dès lors conclu que leurs résultats divergeaient de ceux de Sayad, dans la mesure où ils constataient des profils très divers là où Sayad décrivait des conditions sociales homogènes au sein de chaque âge (Santelli, 2004).

À cet égard, il convient de mieux contextualiser l'article de 1977. Dans un entretien donné à la revue brésilienne « *Mana. Estudos de Antropología Social* », Sayad affirme que ce célèbre texte était plutôt « un article à caractère programmatique, pas encore fondé sur une longue expérience de recherche (…) Contenant encore plus d'hypothèses que de résultats » (Gil Araujo, 2010, p. 240-241)[12]. C'était en effet le programme de recherche qu'il présentait pour intégrer le Centre National pour la Recherche

[12] Il ne s'agit donc pas, a contrario de ce qu'affirme Massey (2006), d'un « modèle en trois phases de la migration internationale » équivalent au modèle élaboré par Piore dans son ouvrage devenu classique *Birds of Passage* (1980). Telle ne fut nullement la prétention de l'auteur.

Scientifique français. De ce fait, il ne faut voir dans les générations sayadiennes qui y sont évoquées qu'un effort de mettre en lumière des « itinéraires exemplaires », et non pas des ensembles monolithiques et homogènes. Ce qui permet de déceler une « rupture » entre une génération et celle qui la précède doit être compris comme une tendance générale répandue, et non pas comme un diktat déterministe de la société pour la totalité des individus inclus dans chacune de ces générations. Dès lors, repérer des parcours divers ne vient pas à l'encontre de la logique qui a permis la construction de ces catégories analytiques. Dans ce sens, Noiriel souligne que d'autres trajectoires migratoires existaient à l'époque étudiée par Sayad, moins centrées sur le déchirement de la « double absence », et donc moins tourmentées et comportant plus de « résultats positifs » : c'était donc un choix de l'auteur de focaliser son attention sur un type précis de trajectoires (2006a, p. 110)[13].

C'est en prenant compte ces nuances que je me suis attelée à formaliser les critères qui délimitent la fourchette temporelle de mes cohortes d'analyse, que je vais maintenant vous présenter.

1.2.3 Des cohortes de migration inspirées des « âges » sayadiens

Un premier élément pertinent pour la construction de mes cohortes de migration est la manière dont Sayad aborde son travail auprès des migrants d'une *nationalité* (les Algériens). Loin d'être une catégorie naturelle et donnée, dans le travail de Sayad nous constatons un usage critique des catégories nationales. Les âges de la migration lui permettent d'identifier, au sein d'un même collectif défini par son origine nationale, des motivations et significations diverses associées à la migration. Chaque âge permet de distinguer des migrants d'un même pays insérés dans des processus sociaux différents. Dans la même veine, d'autres auteurs ont prôné la distinction, au sein d'une même origine nationale, de sous-groupes en fonction des périodes d'arrivée, des modes de migration et des motifs de migration. Ainsi, les groupes nationaux peuvent être formés par plusieurs sous-groupes — même sans relation les uns aux autres —, originaires de différentes régions, villes, ethnicités, groupes religieux, classes sociales ; migrant à des moments différents, et ayant accès à différents statuts légaux dans les espaces de destination (Wessendorf, 2017, p. 5). Les cohortes de migration que j'ai construites me permettent de mettre en relief les différentiations intragroupes et d'échapper à tout risque de réification de la catégorie nationale de « Péruvien. n. e ».

Un deuxième élément que nous gardons des travaux de Sayad est la nécessité de garder la « double contextualisation » du processus migratoire (Hammouche, 2014). Ainsi, ces cohortes sont constituées par des groupes de migrants produits sous certaines conditions sociohistoriques spécifiques. Dans ce

[13] Pour Noiriel, le choix de mettre en lumière ce type de trajectoires marquées par la « double absence » répond aussi à l'histoire personnelle d'Abdelmalek Sayad, lui-même émigré en France. Sayad se gardait « de ne pas relativiser la souffrance de ces compatriotes », et s'emparait des cas dramatiques « en tant qu'un effort pour réduire la domination exercée par le pouvoir colonial et néocolonial » (Noiriel, 2006a, p. 111).

sens, nous pouvons dire qu'elles incarnent des dispositions particulières à la migration. Bourdieu avait en effet noté qu'entre générations différentes, des rapports conflictuels peuvent apparaître, car ces générations opposent

> […] non point des classes d'âge séparées par des propriétés de nature, mais des habitus produits selon des modes de génération différents, c'est-à-dire par des conditions d'existence qui, en imposant des définitions différentes de l'impossible, du possible et du probable, donnent à éprouver aux uns comme naturelles ou raisonnables des pratiques ou des aspirations que les autres ressentent comme impensables ou scandaleuses, et inversement. » (Bourdieu, 1980b, p. 104n)

Ce qui m'intéresse ici est d'articuler les manières sayadienne et bourdieusienne d'appréhender les générations, qui dans le contexte de ma recherche sont aussi des cohortes de migration. Dire que dans chaque cohorte opèrent des dispositions spécifiques à la migration, c'est aussi affirmer qu'entre elles des définitions différentes « de l'impossible, du possible et du probable » peuvent émerger. Ce qui faisait sens pour la mise en migration de l'une peut ne plus faire sens pour une autre. Chaque cohorte doit ainsi être comprise dans l'articulation des processus de production de ces migrants — leur socialisation et les déterminants de leur mise en migration — et des conditions de la société d'accueil :

> C'est là une manière de « tenir » tout à la fois le contexte de la socialisation primaire du migrant, la conjoncture qui rend raison de son départ et la structuration de la société d'accueil. Sans jamais réduire le migrant à une simple résultante de cette combinaison, Sayad montre ainsi les conditions sociales d'une mobilité et en dessine les perspectives. (Hammouche, 2014, p. 46)

En troisième lieu, notons que pour Sayad cet effort s'est traduit par une analyse à partir du système de variables émigré-immigré, modèle lui-même tiré spécifiquement de l'étude du deuxième âge de la migration algérienne en France et en lien direct avec le concept de « double absence » (Lorcerie, 2014). Le binôme émigré-immigré est marqué par le déchirement de cette génération d'Algériens, scindée entre ses origines et la France.

Dans cette recherche, tout en gardant la démarche de double contextualisation, je parlerai de « migrant ». Car, dans les processus auxquels je m'intéresse, il me semble difficile de faire appel à deux systèmes de variables complètement distinctes, puisque les pratiques migratoires se reproduisent et se perpétuent au travers des institutions générées par cette même migration : les familles, les liens de parenté (réels ou prétendus), les filiations ethniques, les niches économiques d'insertion, entre autres. Toutefois, ceci ne peut pas nous amener à perdre de vue que d'autres pratiques migratoires peuvent aussi émerger en s'affranchissant des précédentes, ou même en empruntant des chemins complètement différents, comme nous le verrons dans les chapitres suivants. Il me semble que nous

pouvons compléter la perspective de Sayad en prêtant attention à ce qui se construit dans le va et vient, dans les allées et venues, et comment la migration elle-même transforme les conditions d'insertion de la même manière que les conditions de départ. À mon sens, la démarche de construction de générations d'immigrés entamée par Sayad peut être très porteuse, à condition qu'on prenne garde à articuler de manière dynamique et dialectique les conditions des contextes d'origine et de réception.

Passons à présent à la démarche concrète de construction de mes cohortes de migration. Un premier impératif était donc de réussir cette articulation. Même si je me suis intéressée tout particulièrement aux conditions d'incorporation des migrants à São Paulo, j'ai veillé à ne pas négliger les conditions sociales de production de ces migrants au Pérou. Mes cohortes prennent en compte les origines (géographiques, sociales et économiques) des migrants que j'ai rencontrés.

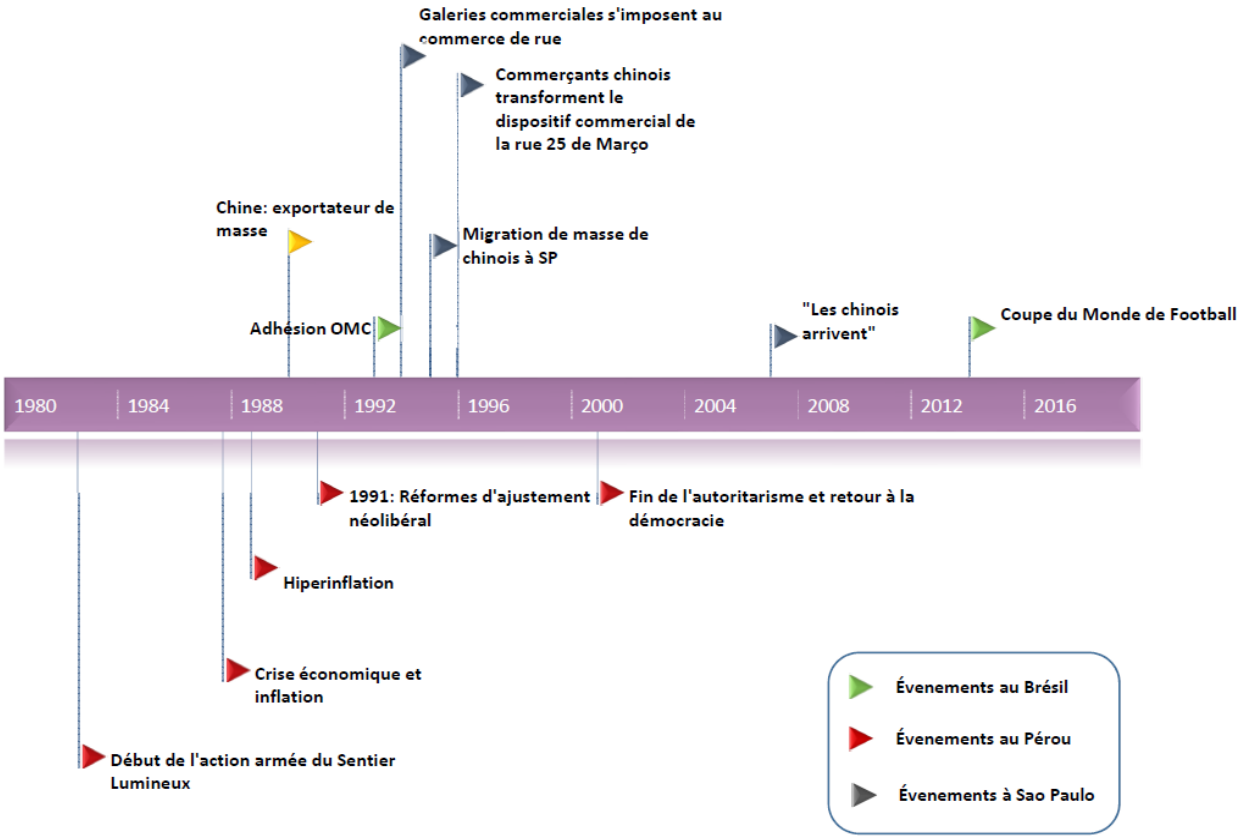
J'ai construit des *cohortes de migration à l'arrivée,* et pour cela il fallait avoir comme donnée de départ la date de la première arrivée (l'année, plus particulièrement) à São Paulo. Ceci semblait plus cohérent avec l'objectif global de cette recherche, à savoir reconstituer *une* histoire de la migration des Péruviens à São Paulo. Il est important de souligner que la date de la première arrivée diffère, très souvent, de la date d'installation et d'établissement de la résidence à São Paulo. Pourquoi avoir donc choisi la première ? Ce choix prend tout son sens dès lors que c'est cette première arrivée joue un rôle déterminant dans les parcours des migrants, comme cela sera analysé para la suite. L'installation à São Paulo, souvent après plusieurs années de circulation migratoire et de migrations saisonnières, doit être comprise à la lumière de ces premières années de construction d'un capital économique, social et migratoire à travers ces multiples allers et retours. Dans ce sens, l'année de la première arrivée des migrants à São Paulo offre plus de capacité heuristique pour comprendre la suite des parcours que l'année d'installation.

Ensuite, pour définir ces cohortes, il a fallu fixer les critères pour établir les coupures chronologiques. Pour ce faire, deux démarches complémentaires ont été entreprises. D'abord, j'ai identifié, sur base des informations recueillies lors des entretiens et du travail ethnographique, une série d'événements marquants, sources de « bifurcations » ou d'« inflexions » tout au long de ces parcours de migrants. Ainsi, mon regard s'est porté non seulement sur la période à São Paulo, mais aussi sur les origines socio-économiques et les conditions de vie et de travail des migrants préalables à leur arrivée au Brésil. Les migrants péruviens que j'ai rencontrés appartenaient en grande majorité aux « classes populaires », ou ce que Portes et Hoffman (2003) appellent de manière plus précise le prolétariat informel péruvien. Au fil des trois décennies objets de notre étude, les conditions de vie de cette fraction de la population se sont continuellement dégradées, rendant difficile une mobilité sociale ascendante et faisant même de la pauvreté un risque réel. Nous reviendrons sur ces aspects.

Par la suite, une sélection de faits a été établie en fonction de leur impact sur les conditions d'incorporation des migrants péruviens à São Paulo. Après, ces événements marquants ont été rapportés à un cadre plus global de faits macrosociaux pertinents pour comprendre les transformations sociales des contextes d'origine et de réception. Ce travail s'est fait sur la base de révision de sources secondaires ainsi qu'en dialogue avec la théorie sociale – et plus particulièrement, la littérature du champ d'études des migrations —, et a été ciblé pour viser des domaines dont l'impact sur les parcours migrants est le plus patent.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que *seuls* les « macroforces » déterminent les parcours des migrants : la littérature autour des migrations nous montre bien qu'il s'agit toujours d'une combinaison de ces facteurs et des événements personnels, en lien avec le cycle de vie ou avec les aléas de la biographie personnelle des individus, d'où mon recours à l'analyse des trajectoires des migrants, comme nous le verrons. L'enjeu ici porte donc sur l'esquisse d'un portrait pertinent de la relation entre parcours individuels, donc l'*agency* des migrants, et la structure qui la rend possible. La ligne de temps qui suit recense ces faits de manière schématique :

Figure 1. Ligne de temps – Faits marquants de la période étudiée



Source : Élaboration par l'auteure

À l'égard du contexte de départ, nous nous sommes intéressées à la périodisation de l'émigration péruvienne faite par Teófilo Altamirano (2003), qui est le premier à avoir proposé un « phasage » dans l'émigration péruvienne vers l'étranger. Il propose une lecture de ce processus en cinq phases distinctes, différenciées par le profil des migrants selon leur appartenance socio-économique et les pays et les villes de destination privilégiés. Cependant, dans l'argumentation proposée par l'auteur, nous ne trouvons pas une justification précise concernant les choix faits pour opérer les coupes temporelles qui distinguent ces phases[14]. Sa périodisation est présentée dans le tableau suivant :

Tableau 1. Phases de la migration péruvienne et leurs pays de destination, d'après Altamirano (2003) [15]

	États-Unis	**Europe de l'Ouest**	**Europe de l'Est**	**Amérique**	**Canada**	**Australie**	**Japon**	**Autres**
1920-1950	New York, New Jersey	Espagne, Angleterre, Italie, France						
1950-1970	+ Illinois, Californie, Floride, etc.	+ Belgique, Allemagne		Argentine, Venezuela				
1970-1980	+ Connecticut, Washington DC	+ Pays-Bas, Suisse, etc.	URSS, Bulgarie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Hongrie	+ Mexique, Costa Rica	Zone Est	Zones Nord et sud-est		
1980-1992	Tous les états du pays	+ pays scandinaves		+ pays d'Amérique Centrale	+ Zone Ouest	+ Zones Nord et sud-est	Tout le pays	Les Caraïbes, Corée, Asie, pays arabes, Israël
1992 — …	Tous les états du pays	Tous les pays		Tous les pays d'Amérique Latine	Tout le pays		Tout le pays	

[14] En effet, Altamirano ne détaille pas explicitement ses sources ; il affirme se baser sur des « données historiques très dispersées et des entretiens ».
[15] Il est intéressant de noter l'absence du Brésil parmi les pays de destination en Amérique Latine.

Pour la période qui occupe cette thèse, les cohortes que nous avons construites se superposent sur les deux dernières phases identifiées par Altamirano, même si les coupes temporelles ne sont pas les mêmes. Il semble avoir gardé l'année 1992 — moment du début de la dictature d'Alberto Fujimori — comme marqueur d'une nouvelle étape.

À ce stade, deux besoins apparaissent. Parmi ces politiques étatiques, conditions sociohistoriques, caractéristiques sociodémographiques, et expériences des migrants péruviens à São Paulo (1) comment définir les critères qui sont pertinents pour définir les cohortes ? Et (2) comment expliquer que ces cohortes regroupent des trajectoires qui tendent à se ressembler ?

Concernant la formalisation des critères, la notion de contexte de réception a initialement guidé ma réflexion (Portes & Rumbaut, 2014). Le contexte de réception regroupe des variables concernant les politiques migratoires et les conditions d'accueil dans les espaces de réception, les caractéristiques du marché du travail, et l'éventuelle existence préalable d'une « communauté ethnique » du migrant sur place. Cependant, il m'a semblé que mon modèle d'analyse gagnerait en précision en identifiant de manière plus fine les éléments déterminants pour les conditions d'incorporation des migrants, en intégrant une articulation de ces éléments avec le contexte d'origine. C'est ainsi que j'ai décidé de mobiliser le concept de « régime migratoire » [*migration regime*], qui me semble intéressant à cet égard.

Un régime correspond aux arrangements institutionnels et organisationnels qui caractérisent un domaine — dans notre cas, la migration — qui est à la fois modelé par les histoires d'immigration et d'émigration propres aux pays. Voici une définition complète proposée par Oltmer :

> En conséquence, les mouvements migratoires sont caractérisés par un ensemble d'institutions (normes, règles, constructions, savoirs) et d'interventions d'acteurs institutionnels, que l'on peut définir comme des régimes migratoires. Les régimes migratoires sont des champs d'aménagement et d'action intégrés, émanant d'acteurs institutionnels qui se concentrent sur un segment précis du fait migratoire, canalisent les mouvements migratoires et catégorisent les migrants (potentiels). Chaque régime migratoire a ses propres acteurs institutionnels et ses objets migratoires spécifiques, problématise, planifie et agit différemment d'autres régimes migratoires, et embrasse par conséquent des règles et des processus, des conditions et des formes de collecte d'information sur les faits migratoires, évalue ces informations à sa manière, et diffuse ses résultats différemment selon/entre les acteurs institutionnels, ou en direction des migrants (potentiels) et du public. (Oltmer, 2017, p. 24)

Ces institutions (normes, règles, constructions et savoirs) définissent non seulement les conditions d'entrée et de sortie des territoires pour les migrants, mais aussi encadrent ce à quoi ils peuvent avoir droit. Dans les mots de Helma Lutz :

> Migration regimes determine rules for non-nationals' entry into and departure from a country. Based on the notion of the economic, social and cultural desirability of in-migration they decide whether migrants are granted employment, social, political and civil rights, and whether or not they are given access to settlement and citizenship." (Lutz, 2017, p. 4)

Le concept de régime migratoire a été particulièrement utilisé dans les travaux qui mobilisent une perspective de genre pour comprendre l'imbrication entre les régimes migratoires et les familles transnationales (Kilkey & Merla, 2014), le travail domestique (Cox, 2012), ou encore la provision des soins (Lutz, 2017). Ainsi, Kilkey et Merla, dans leur étude sur les arrangements de la provision de soins dans les familles transnationales, définissent un régime migratoire sur la base des paramètres suivants :

(1) les droits de sortie/entrée/résidence pour les migrants et les membres de leurs familles,
(2) les politiques qui encadrent l'accès au marché du travail des migrants et de leurs familles ; et les régulations qui déterminent leur accès aux droits sociaux,
(3) la « culture migratoire » du pays d'origine et du pays de réception (2014, p. 216)

Pour leur travail, Kilkey et Merla incluent aussi dans leur analyse les régimes de droits sociaux, le régime de genre de la provision du soin, le régime du temps de travail et enfin les politiques concernant le transport et les communications. En adaptant ces critères, j'ai retenu les éléments suivants pour la construction des cohortes à la lumière de ce qui distingue le régime migratoire de chaque période :

(1) la politique migratoire, qui comprend les politiques migratoires nationales, les accords bilatéraux et les conditions d'accès à un statut migratoire régulier ;
(2) la dynamique de mobilité spatiale, à savoir les formes les plus courantes que prennent les migrations et les circulations de Péruviens à destination de São Paulo au cours de la période ;
(3) l'accès au marché du travail, caractérisé par la niche d'insertion privilégiée des migrants péruviens ;
(4) l'accès au régime social d'emploi, à savoir les conditions d'accès à des emplois formels et aux protections sociales ;
(5) les normes et pratiques entourant les migrations dans les contextes d'origine et de réception, comprises d'abord comme dispositions au départ configurées au Pérou, ainsi que l'approche

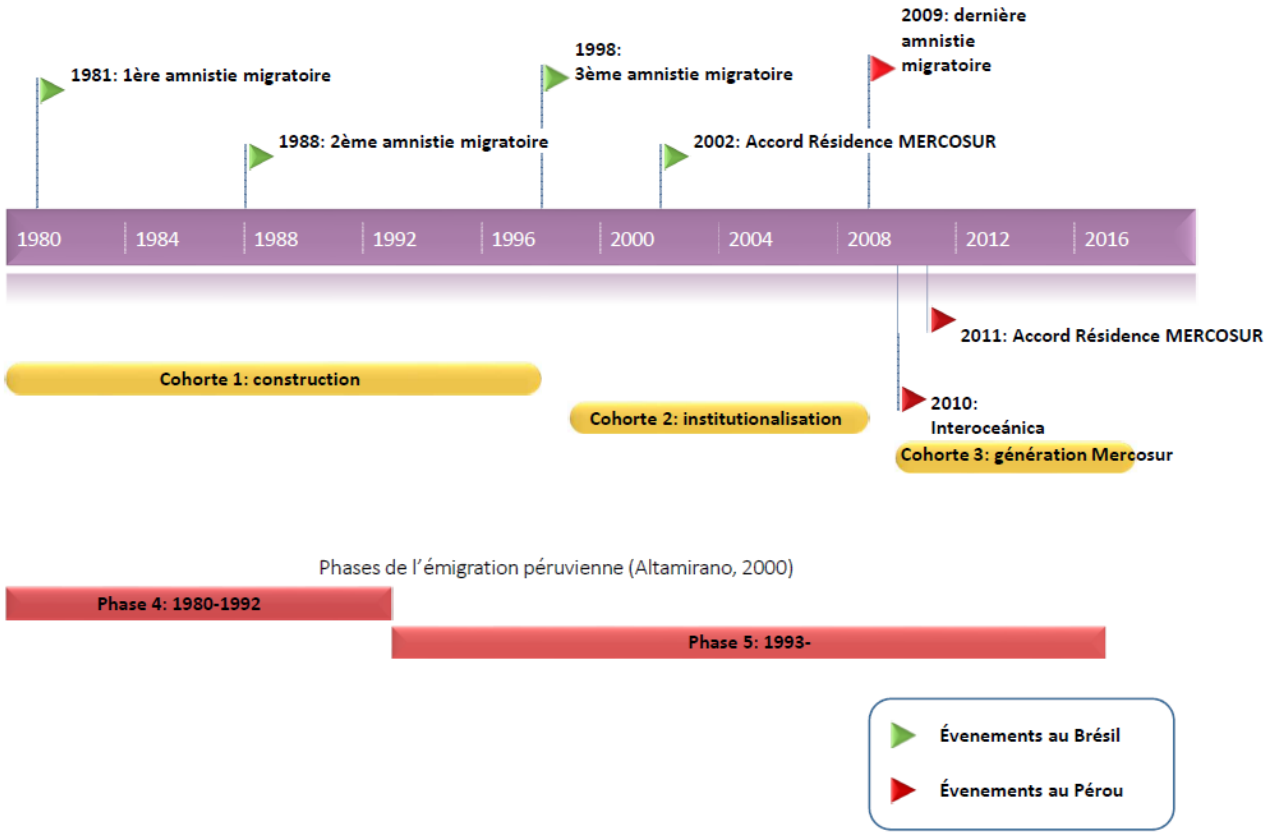
globale des migrations et des migrants au Brésil. Les dispositions au départ font référence aux éléments qui font de la migration une option souhaitable et possible : la configuration des dynamiques de mobilité spatiale, tant les migrations internes comme les flux d'émigration du moment, le contexte socio-économique national qui façonne les conditions de vie des classes sociales et les caractéristiques du marché de travail national, entre autres. Le contexte de réception et son approche globale des migrations sont abordés, par exemple, à travers les éléments du contexte migratoire du moment, les attitudes de la société nationale face aux migrants, la manière dont la presse s'empare du sujet, entre autres.

En complément, je retiens par ailleurs des données concernant les conditions d'infrastructure qui rendent possible ces voyages. Les sources utilisées pour caractériser ces dimensions sont principalement la littérature sur les migrations internes et internationales péruviennes et sur le scénario migratoire brésilien, la presse (péruvienne et brésilienne), la littérature grise produite par diverses instances publiques aux niveaux locaux, nationaux et régionaux (Mercosur).

Par ailleurs, j'identifie des « migrants-types » pour chaque cohorte –de la même manière que nous retrouvions chez Sayad des « itinéraires exemplaires » - en suivant l'idée qu'un régime migratoire produit des formes particulières de travail, de même que des attentes spécifiques chez les employeurs qui ont recours à la main-d'œuvre migrante (Cox, 2012). Les régimes migratoires produisent ainsi un type particulier de travailleur avec des caractéristiques précises, qui est propre à chaque période. Chaque cohorte se dessine ainsi comme une période au sein de laquelle les individus apparaissent confrontés aux mêmes déterminants du contexte de réception, mais aussi aux mêmes conditions de production en tant qu'émigrés. Ils sont, au sens de Sayad, des « contemporains sociologiques ».

En suivant cette ligne, j'ai utilisé les critères qui composent le régime migratoire comme colonne vertébrale de la construction des cohortes.

Figure 2. Cohortes de migration des Péruviens à São Paulo (1980-2015)



Source : Élaboration par l'auteure

Les éléments que je viens de présenter sont compilés dans le tableau de synthèse suivant :

Tableau 2. Dimensions analytiques du Régime Migratoire

	Régime Migratoire								Conditions d'infraestructure	
Paramètres	**Politique migratoire**			**Dynamique de mobilité**	**Accès au marché de travail**	**Accès au régime social de l'emploi**	**Normes et pratiques autour des migrations dans les deux contextes**		**Régulation, disponibilité, prix des transports**	
Critères	Accords migratoires binationaux/ régionaux	Statut migratoire	Amnisties migratoires de l'État Brésilien	Configuration des migrations au cours de la période	Niche économique d'insertion privilegié	*Carteira de Trabalho* et droits sociaux	Dispositions à l'émigration au Pérou	Approche global de la migration et des migrants au Brésil	Infraestructure et routes terrestres	Accèsibilité des prix des voyages

Source : Élaboration par l'auteure. Adaptation de Kilkey et Merla (2014)

Pour résumer, nous présentons et nommons ci-dessous les trois cohortes de migration que nous avons construite à partir des éléments sociohistoriques mentionnés ci-dessus[16] :

- Cohorte 1 : la construction du flux migratoire. Elle va de 1980 à 1998 et est celle des « pionniers ». La période se clôture avec la troisième amnistie migratoire octroyée par l'état brésilien.
- Cohorte 2 : L'institutionnalisation du circuit migratoire. Elle va de 1999 à 2009 et est celle de la consolidation des circuits migratoires et commerciaux péruviens et de l'arrivée massive de la diaspora commerciale chinoise. Cette période se clôture par la dernière amnistie migratoire de l'État brésilien avant l'entrée en vigueur des nouveaux accords de résidence Mercosur.
- Cohorte 3 : La diversification des flux. Elle va de 2009 à 2015 et est celle de la « génération Mercosur » et de l'inauguration de l'autoroute Interocéanica.

Si l'approche par la construction des cohortes de migration à une double fonction structurelle, à savoir situer les parcours sociologiquement semblables des migrants à la lumière des « macroforces » de la période (cf. Burawoy) et de l'émergence des dispositions à l'émigration dans le pays d'origine (cf. Sayad), quel rôle joue dans ce schéma le corpus conséquent d'entretiens qualitatifs collectés ?

Comme dit plus haut, les informations qualitatives m'ont permis d'extraire des éléments pertinents pour identifier ces « macroforces » et situer les départs des migrants. Or, ma démarche est aussi attentive aux capacités d'action des individus, aux trajectoires individuelles et à leurs aléas, aux singularités dans la mobilisation de ressources, au-delà des conditionnements communs. Pour mon étude, il était important de saisir l'imbrication des dynamiques provenant d'échelles différentes dans les parcours de vie des migrants. Mais comment articuler ces dimensions ? Comment explorer de manière systématique les liens entre ce qui relève de l'individuel (du micro) et ce qui appartient à la dimension macrosociale ? Pour ce faire, l'outil qui m'a semblé le plus adapté est la trajectoire, comme nous allons le voir à présent.

1.3 L'unité d'analyse : des biographies aux trajectoires

Le paysan polonais, comme nous l'avions vu, constitue une des recherches pionnières en matière de migrations. Une de ses plus grandes qualités, qui était une véritable innovation pour les sciences sociales de l'époque, fut d'avoir recours à l'analyse biographique pour rendre compte de l'intrication de phénomènes sociaux propres à la situation de migration (Ruokonen-Engler & Siouti, 2013, p. 250). Le choix de Thomas et Znaniecki était très pertinent et cette recherche continue à inspirer des auteurs

[16] Les individus qui composent les échantillons de chaque cohorte sont récensés dans les Annexes 1, 2 et 3.

travaillant sur les migrations à partir de la perspective biographique, dans la mesure où celle-ci permet de reconstruire la diversité, la complexité et le caractère transformateur de ces phénomènes (Apitzsch & Siouti, 2007).

Passeron notait déjà dans un article de 1990, face à la multiplication du recours en sciences sociales aux approches biographiques — avec des résultats très variés — que, pour que l'utilisation des biographies soit porteuse, il fallait « saisir la structuration des biographies *à la fois* comme un effet de structurations longitudinales qui se résument en amont dans "l'institution biographique" *et* comme le produit agrégé que l'action sociale des individus inscrit, en aval, dans le maintien ou la transformation de ces structures longitudinales. » (1989, p. 20) Dans ce sens, cette approche permet de saisir la convergence entre biographie, histoire et structure sociale.

Mais encore, chaque récit biographique peut être par la suite abordé et systématisé de manière différente. Une première piste que nous avons suivie se trouve dans le travail de Sayad (1977), qui construisait des trajectoires sur la base d'entretiens biographiques de sujets choisis en fonction de l'« exemplarité » de leur parcours migratoire. Ensuite, le concept de trajectoire, comme défini dans le texte de Rivera Sánchez (2012a), nous a apporté un éclairage complémentaire[17]. D'après cette auteure, la trajectoire est un puissant outil théorique méthodologique qui s'adapte particulièrement à la réalité des expériences migratoires, qui comportent de multiples déplacements spatiaux et sociaux (Glick-Schiller, Basch y Szanton-Blanc, 1995), et supposent de fait une rupture de la continuité spatiale de la vie d'un individu, puisque la vie des migrants est par définition marquée par des référents extralocaux (Boccagni, 2012). Les trajectoires permettent ainsi d'ordonner et de systématiser à des fins analytiques la multispatialité inhérente aux expériences migratoires — et à celles des individus qui, sans être migrants eux-mêmes, font partie de ces processus sociaux — :

> La reconstrucción analítica sistemática de estos eventos y episodios biográficos ocurridos durante la experiencia migratoria contribuye a entender la naturaleza de tales movilidades y a identificar los efectos y cambios en la vida de las personas que migran, pero también en los familiares que permanecen en las localidades de origen, cuyas vidas están ligadas a la experiencia migratoria. (Rivera Sánchez, 2012a, p. 460)

[17] Dans le monde des sciences sociales francophones, le terme « trajectoire » n'est pas très souvent utilisé. Passeron (1989) soulignait dans son texte que le choix des termes n'était pas anodin, dans la mesure où cela renvoyait à un cadre théorique précis : l'usage du terme « carrière » serait ainsi lié à un cadre théorique interactionniste, tandis que « trajectoire », renverrai à un cadre plus structuraliste bourdieusien. Cela semble se confirmer dans l'usage qu'ont fait récemment, dans le cadre des recherches sur les migrations, Martiniello et Rea (2011) du concept de « carrières migratoires ». Bertaux (2010), quant à lui, préfère le terme « parcours ». Mon choix s'est finalement porté sur l'usage du mot « trajectoire » en tant que traduction de son équivalent espagnol *trayectoria*, comme une manière de revendiquer une filiation académique hispanophone où le terme est courant dans le champ d'études sur les migrations et ne s'associe pas par défaut à un cadre de théorie sociologique particulier. Dans ce sens, au long de ce texte, « trajectoire » et « parcours » sont utilisés de manière indistincte.

D'une certaine manière, ce que Rivera Sanchez nomme « l'analyse longitudinale » sur base des trajectoires revient à « prendre une photo » de l'expérience migratoire dans une période donnée. Ainsi, le chercheur ne s'intéresse pas à des événements isolés, mais raisonne en termes de processus qui se déploient dans le temps (Rivera Sánchez, 2012a, p. 465). En partant de récits à caractère biographique, les chercheurs qui ont recours aux trajectoires opèrent, par la suite, un découpage sur une partie de la biographie de l'individu à partir d'un événement marquant de sa biographie (par exemple, l'entrée sur le marché du travail, le premier voyage ou le premier mouvement migratoire) (Rivera Sánchez, 2012a, p. 464).

Notons que partir des entretiens à caractère biographique associe à l'usage du concept de trajectoire quelques présupposés méthodologiques. D'abord, l'inscription de ce choix dans une démarche interprétative, cherchant à saisir les significations que les acteurs accordent à travers leurs discours et les interprétations que les individus font de leurs propres expériences. Néanmoins, quand les individus se racontent, ce récit prend rarement la forme d'un tout cohérent et ordonné d'un point de vue chronologique. Dans ce sens, et ceci constitue le deuxième moment méthodologique, la trajectoire apparaît comme le résultat d'une opération du chercheur, qui doit déceler un axe ordonné permettant d'identifier les événements, ainsi que les continuités et changements au cours d'une période (Rivera Sánchez, 2012a, p. 465). Cette formalisation permet au chercheur par la suite d'« ordenar, agrupar, clasificar y luego construir patrones o pautas de regularidad, para después construir tipologías que permiten comprender la lógica del cambio y el devenir de las trayectorias. » (Rivera Sánchez, 2012a, p. 471) Enfin, le but ultime de la recherche à partir de l'usage des trajectoires est de « croiser analytiquement des événements individuels et des processus historiques. » (Rivera Sánchez, 2012a, p. 464)

Dans le cadre de ma recherche, le recours à l'outil théorique méthodologique des trajectoires répond à trois besoins. D'abord, expliquer les parcours des individus en tant que processus, en essayant de comprendre les connexions entre les événements de ce parcours ainsi que ses transitions, continuités et discontinuités. Ensuite, saisir la signification que l'individu donne à son propre parcours, et par ce biais, incorporer cette dimension subjective à l'analyse. Enfin, présenter la richesse des trajectoires migratoires qui ont eu lieu dans la même période de temps, car celles-ci ne correspondent pas nécéssairement au profil-type qui a été identifié pour chacune des cohortes. Ainsi, les trajectoires séléctionnées ne répondent pas à une logique purement illustrative des caractéristiques déjà présentées comme étant constitutives des cohortes, mais permettent de faire émérger des éléments nouveaux. De cette manière, en procédant en deux temps, d'abord avec la présentation des profils-type et ensuite avec celle des trajectoires variées, l'objectif est d'analyser ces parcours tantôt à la lumière des contraintes structurelles qui les modèlent, tantôt en mettant en exergue la capacitivité d'agentivité des migrants et leur marge de manœuvre. Les entretiens à caractère biographique ont été les méthodes les

plus pertinentes pour collecter ce type d'informations.

2. Le travail de terrain : Péruviens entre Cusco, São Paulo et ailleurs

À présent, je vais m'atteler à présenter la dimension pratique de ma recherche. D'abord, j'exposerai les éléments qui m'ont permis de dessiner les limites spatio-temporelles de cette recherche, eu égard aux objectifs de cette thèse ainsi qu'aux contraintes pratiques du travail de terrain. Ensuite, je caractériserai les principaux éléments du travail de terrain mené principalement dans la ville de São Paulo, entre les années 2014 et 2016. Enfin, ce chapitre se clôture par une esquisse de réflexion sur ma propre position en tant que chercheuse ayant un vécu propre de la migration et des transformations qu'elle implique. Ce faisant, j'aimerais que cet exercice de réflexivité aide le lecteur à identifier le lieu de mon énonciation, mais aussi à comprendre pourquoi la recherche a pris ce cheminement particulier, et en quoi cela est une conséquence de mon propre positionnement dans un espace social transnational.

2.1 Délimitation spatio-temporelle de la recherche

La délimitation spatio-temporelle de la recherche a été décidée en fonction des objectifs que je m'étais fixés, à savoir, reconstruire *une* histoire de la migration péruvienne à São Paulo, une histoire parmi d'autres possibles. Ce choix s'inscrit dans une volonté d'ancrer mon travail dans une conception réflexive de la science, au sens de Burawoy, par opposition à une vision positiviste de celle-ci. En effet, ces deux formes admettent des critères de validation différents, dans la mesure où l'objectivité scientifique qu'elles réussissent à atteindre repose sur des rationalités distinctes :

> Pour le formuler autrement, en suivant Weber, nous pouvons distinguer une objectivité basée sur une rationalité formelle — ce que j'ai appelé l'objectivité procédurale — de celle basée sur une rationalité substantielle — ce que j'ai appelé l'objectivité enracinée dans des théories préalables. (Burawoy, 2009a, p. 68)

Dans la rationalité substantielle, « l'objectif de la recherche n'est pas l'établissement d'une "vérité" définitive au sujet d'un monde extérieur, mais le perfectionnement continu de la théorie » (Burawoy, 2009a, p. 68), dans le cadre d'une recherche où la théorie a un rôle prépondérant, et s'entremêle de manière continue avec le travail de terrain. Ainsi, affirmer que le but de mon travail est de reconstituer *une* histoire de la migration péruvienne à São Paulo, c'est assumer que cette recherche ne veut pas se présenter comme *représentative* de cette réalité.

À l'issue de mon premier travail de terrain, une certitude nette émergea : si je voulais reconstituer cette histoire, il fallait comprendre comment les migrants péruviens les plus récemment arrivés s'inséraient dans des dynamiques socio-économiques profondément imbriquées avec celles des migrants les plus anciens, que nous avons par la suite nommés « les pionniers ». Ainsi, le choix d'essayer de déceler la généalogie de cette migration s'imposait.

Au fur et à mesure que les entretiens avec les migrants pionniers se succédaient, j'ai compris que le moment fondateur du circuit migratoire et commercial liant São Paulo et Cusco datait, au moins du début des années 1980. Ces informations ont pu être corroborées par la suite, lors du travail de terrain complémentaire mené à Cusco, à la recherche d'anciens migrants de São Paulo déjà revenus. Bien évidemment, je ne peux pas exclure la possibilité que ces liens remontent à des années antérieures, mais en fonction des données collectées, je suis en mesure d'affirmer que c'est au cours de la décennie des années 1980 que cette migration s'est pleinement configurée et consolidée grâce au succès commercial des produits d'artisanat péruviens. Le début de la fourchette temporelle à étudier a ainsi été déterminé : l'année 1980.

Il est intéressant de noter, par ailleurs, que dans ma recherche des pionniers de cette migration pour fixer les limites temporelles de mon étude, il m'est apparu que la dénomination de « pionnier » était un objet de dispute symbolique. Souvent, face à mes questions visant à connaître qui étaient les premiers migrants arrivés à São Paulo en provenance de Pisaq, j'ai eu droit à des réponses du style « C'était moi, le premier », provenant des personnes différentes. Or, en croisant les informations recueillies lors des différents entretiens, j'ai pu constater certaines inexactitudes concernant ces chronologies. L'image de « pionnier » est, je m'en suis aperçue, un symbole non seulement d'aventure, mais surtout d'intelligence et de talent commercial, de « flair » pour avoir su et pu profiter d'un contexte extrêmement favorable au commerce d'artisanat péruvien, et d'en avoir fait la base de leur propre *success story*. Ceci peut s'expliquer par l'important capital symbolique dont bénéficient les migrants les plus anciens lors de leurs retours à Pisaq, comme on l'analysera dans les prochains chapitres de cette thèse. Quoi qu'il en soit, et malgré les quelques dissonances chronologiques entre certains discours, la ligne de temps de cette histoire de la migration péruvienne à São Paulo a pu être reconstituée assez fidèlement. De plus, l'exactitude chronologique n'étant pas un but en soi de la recherche, les divergences autour de ces informations ont été traitées comme des données en elles-mêmes. Enfin, les migrants arrivés en 2015, année de mon dernier séjour de terrain à São Paulo, sont ceux qui clôturent cette période temporelle à laquelle je me suis intéressée pour comprendre la configuration de cette migration de Péruviens à São Paulo. Ainsi, cette recherche englobe 35 ans de circulation d'individus, biens, capitaux, idées et imaginaires entre São Paulo et Cusco d'abord – moment de la configuration d'un type particulier d'insertion des migrants péruviens —, et puis entre

São Paulo et d'autres villes péruviennes, lors d'une phase d'expansion et de diversification de ce flux migratoire.

En ce qui concerne le choix de se concentrer uniquement sur la ville de São Paulo, il y a une raison positive et une limite qui expliquent ce choix. La première, d'ordre empirique, est qu'on ne peut pas comprendre la configuration des circuits migratoires et commerciaux des Péruviens durant la période 1980-2015 sans porter un focus avisé sur la ville de São Paulo. Non seulement comme on le verra par la suite, parce que São Paulo possède certaines spécificités qui font d'elle un contexte de réception relativement favorable à l'insertion des migrants (pour les migrants de toute provenance), mais aussi parce que les données du terrain révèlent que c'était à São Paulo, et non ailleurs, que les Péruviens arrivaient, commerçaient et découvraient les énormes possibilités qui s'ouvraient à eux dans un pays comme le Brésil[18]. Tous les chemins de la migration en provenance de Cusco, celle qui a forgé ce circuit migratoire et commercial, passent par la ville de São Paulo. Bien évidemment, au fil des années, avec l'augmentation de la concurrence commerciale et les arrivées de plus en plus nombreuses de *cusqueños* avides de profiter de l'engouement pour les produits artisanaux, São Paulo devint un marché commençant à saturer. Ainsi, les migrants-commerçants péruviens ont commencé à s'éloigner des sentiers battus et à partir à la conquête de nouveaux marchés, moins explorés. D'abord, en dehors de la région métropolitaine de São Paulo, vers les plages de l'État de São Paulo (Santos, par exemple) pendant la saison d'été. Puis, vers les foires commerçantes dans d'autres villes à l'intérieur de l'État. Enfin, vers d'autres grandes villes du Brésil, comme Rio de Janeiro, Curitiba et Recife. São Paulo est, sans aucun doute, un carrefour et un point nodal des migrations péruviennes au Brésil au cours de cette époque.

Ce qui nous amène à une limite d'ordre pratique, conséquence de l'exercice de mener une recherche du début à la fin de manière entièrement individuelle. La faisabilité de mon travail de terrain dépendait d'une gestion optimale des ressources limitées dont je disposais. En termes financiers, d'abord, étaler mon travail de terrain à d'autres villes brésiliennes supposait une augmentation considérable des dépenses en termes de transport, logement et frais d'installation dans d'autres villes, pour pouvoir mener un travail ethnographique comme je l'entendais. De surcroît, le temps dont je disposais était aussi très limité pour pouvoir faire un travail multisitué à l'échelle de plusieurs villes brésiliennes. C'est une des limitations de ma recherche : je n'ai pas pu recueillir de données concernant les Péruviens arrivés par ce premier circuit migratoire (et par d'autres voies par la suite) ayant choisi de

[18] À l'exception, bien entendu, des dynamiques migratoires transfrontalières qui ont toujours existé entre le Pérou et le Brésil, notamment entre les villes amazoniennes péruviennes et la ville de Manaos au Brésil (M. M. de Oliveira, 2006; Santos, 2012, 2013; S. A. da Silva, 2008). Vu qu'il s'agit des dynamiques migratoires spécifiques d'une zone de frontière, cette thèse ne s'attardera pas sur l'historicité ni les dynamiques de ces circulations migratoires et commerciales, dont on ne présentera que quelques caractéristiques dans la troisième partie de cette thèse (voir la section 4 « Péruviens au Brésil : une histoire récente ? »).

s'installer ailleurs qu'à São Paulo. De plus, je ne connais pas les parcours de ceux qui ont commencé à São Paulo, sont restés quelques années, et puis ont pu faire grandir leurs affaires en partant sur d'autres villes. Par ailleurs, en me concentrant sur São Paulo, je n'ai pas pu avoir accès aux migrants dont les projets migratoires n'ont pas pu y réussir, ou ont dû être reconfigurés pour redémarrer ailleurs (que ce soit au Pérou, ou dans d'autres villes à l'étranger). Ce sont, en effet, des pistes très intéressantes à garder pour le futur, dans le but de faire un travail comparatif sur les conditions et particularités de ces différents contextes de réception, et leurs impacts sur les parcours des migrants. De fait, les études comparatives entre différentes villes ou localités promettent d'être très porteuses pour l'agenda de recherche dans le champ des migrations (Martiniello, 2013).

2.2 Le travail de terrain

Lors de mon premier séjour de terrain, entre août et octobre 2015, je ne connaissais pas São Paulo ni aucun Péruvien y habitant. Alors une première entrée pour comprendre les dynamiques de la migration péruvienne fut de repérer et de contacter les acteurs associatifs et politiques travaillant sur la question migratoire. Au niveau de la société civile, les conversations avec des membres de la pastorale migrante de l'église Nossa Senhora da Paz (connue aussi comme Missao Paz) et avec des ONGs travaillant avec des migrants (CENEDHIC, CAMI-Migrante, InkaWasi) m'ont fourni des informations très utiles pour rentrer dans le terrain. Paulo Iles, à l'époque coordinateur du bureau des politiques pour les migrants de la Préfecture de São Paulo, a aussi été de très bons conseils. Par ailleurs, j'ai pu rencontrer des fonctionnaires du Consulat du Pérou à São Paulo et assister à des réunions d'information organisées pour les migrants péruviens. Enfin, j'ai participé aussi à des activités culturelles organisées pour la « communauté péruvienne », à savoir le Festival de Gastronomie Péruvienne et la Fête du « Señor de los Milagros ». Ces activités m'ont permis de faire un repérage global des caractéristiques des migrants péruviens (aux profils très variés) qu'y participaient.

Au cours de ce premier terrain, deux modes de « présence » péruvienne ont d'abord attiré mon attention étant donné leur visibilité dans l'espace public de São Paulo. D'une part, les vendeurs de rue postés à différents endroits du centre-ville, dont le nombre avait sensiblement augmenté lors de mon deuxième séjour, une année plus tard ; d'autre part, quelques magasins de bijouterie et de matières premières pour fabriquer des bijoux installés dans le quartier commerçant entourant la rue 25 de Março, qui ne pouvaient qu'être tenus par des péruviens du fait de leur nom : « Chavín Artesanato »[19], « 28 de Julio »[20]. À l'époque, la première donnée clé qui a émergé du travail de terrain exploratoire fut

[19] « Chavín » est le nom d'une culture précolombienne antérieure à la période des Incas, dont les vestiges forment un site archéologique très connu et important au Pérou, dans les Andes centrales.
[20] « 28 de Julio », ou 28 juillet, est la date de la proclamation de l'indépendance péruvienne, et donc le jour de la fête nationale du pays.

la grande représentation, parmi ces migrants, des personnes originaires de la région de Cusco, au sud des Andes péruviennes. Sans le chercher expressément, les entretiens exploratoires réalisés à ce moment-là l'ont été quasi exclusivement avec des Cusqueños, alors que les cannaux mobilisés pour rencontrer des migrants étaient variés (contacts personnels de Paulo Iles, reperage à la sortie d'un cours de portugais pour des migrants étrangers, commerçants abordés dans la rue…). Cette réalité, dont je n'aurais pas pu prendre la mesure sans ce premier travail de terrain, fut un des constats les plus intéressants de cette première exploration du terrain.

La deuxième donnée importante issue de ce travail fut le rôle joué par une filière économique propre à l'insertion des migrants péruviens : l'artisanat. Tous mes interviewés étaient passés par cette filière ou y travaillaient encore. Là, une fois de plus, le rôle de la région de Cusco comme source de migrants-commerçants-artisans apparaissait de manière frappante. Cusco et sa filière artisanale étaient donc des pistes à suivre.

Une année plus tard, début août 2016, je débarquai à São Paulo pour un deuxième séjour de terrain, celui-ci beaucoup plus long, avec l'objectif de collecter toutes les données empiriques pour l'élaboration de cette thèse. La prémisse de ce terrain était de pouvoir, via le parcours d'un groupe de migrants péruviens à São Paulo, cerner les conditions qui ont rendu possible la configuration de cette migration et la manière dont le circuit migratoire s'est transformé au cours des 35 dernières années. Même si les données du terrain m'ont conduit à prêter une attention particulière aux migrants provenant de la région de Cusco, les profils des migrants péruviens se sont beaucoup diversifiés au cours des dix dernières années, notamment depuis l'entrée en vigueur des accords migratoires du Mercosur. D'où la nécessité de diversifier au maximum mes informations, en essayant de les collecter auprès de migrants aux origines régionales variées.

Ces six mois de travail de terrain se clôturèrent par un voyage à Cusco depuis São Paulo, en prenant le bus hebdomadaire qui assure cette liaison depuis l'année 2011. J'ai pu planifier ce voyage avec deux jeunes rencontrés pendant mon terrain. Faire la route pendant 5 jours avec les migrants péruviens qui rentraient au pays soit pour des vacances, soit définitivement fut une expérience de partages très riche en échanges sur leurs expériences au Brésil et les motifs de leur retour. Une fois arrivée à Cusco, j'ai fait un court terrain complémentaire, plutôt de nature exploratoire, pour compléter mes données sur la circulation des migrants-entrepreneurs-artisans entre Pisaq et São Paulo, afin de mieux comprendre les origines de cette dynamique migratoire. Je voulais avoir des éléments plus concrets quant à la structuration de ce circuit migratoire et rencontrer d'anciens migrants. La démarche a été de chercher directement des personnes dont on m'avait parlé à São Paulo, souvent des migrants étant revenus. En parcourant la foire artisanale sur la place principale de Pisaq, j'ai pu aussi demander des contacts de *piseños* qui étaient rentrés du Brésil. Je suis allée me présenter en expliquant que je venais de São

Paulo, et ceci m'a permis d'avoir quelques contacts. Autour de la foire, la phrase qui accueillait souvent mes échanges fut *« Todos conocemos a alguien que ha ido a São Paulo »*.

Au fil de cette recherche, j'ai employé une approche ethnographique en me basant sur l'observation, ainsi que sur des interviews approfondies, à caractère biographique quand les conditions de la rencontre et du déroulement de l'entretien le permettaient. Je me suis appuyée principalement sur la technique de la « boule de neige », en prenant soin d'interviewer des migrants arrivés à São Paulo dans des périodes différentes, et avec des parcours de travail et de migration divers, provenant des différentes provinces péruviennes. Outre la collecte de données du terrain, j'ai eu recours à des articles de la presse locale, à la littérature grise –notamment des rapports sur la question migratoire sur la base de données de la Préfecture de São Paulo - et aux données issues des fichiers individuels du dernier recensement brésilien (2010)[21] pour étayer mes analyses.

2.2.1 Les observations

Une étape préalable fut l'identification, grosso modo, des espaces clés de travail, d'habitation et de loisir des Péruviens, indépendamment de leur temps de séjour, occupation ou statut. D'un point de vue géographique, ceci me permit de cibler les observations autour de quatre espaces, où les migrants péruviens auxquels je me suis intéressée se croisent quotidiennement[22].

Carte 1. Espaces de la recherche au centre de São Paulo



Source : Open Source Maps. Réalisée par l'auteure

[21] L'analyse de ces données quantitatives sera présentée dans la troisième partie de cette thèse.

[22] Des quatre espaces évoqués, trois sont situés dans les deux districts paulistanos qui concentrent la plus forte présence de résidents péruviens. Nous explorerons ces chiffres plus en détail dans la partie suivante de la thèse, à partir des données du recensement brésilien de 2010.

Les voici :

- Rua Aurora et ses alentours : s'il y a un espace qui se rapproche de l'idée d'un « quartier péruvien », c'est celui-ci. La rue Aurora et ses alentours sont connus pour abriter de grands immeubles délabrés à forte concentration de migrants péruviens (mais aussi des Colombiens, des Équatoriens et des Nigériens). Situé au cœur du quartier nommé populairement « Cracolândia » (en allusion au commerce et à la consommation de crack, fort présent dans cette zone), cet espace est aussi un lieu de passage et de rencontre de Péruviens de tous horizons. En effet, dans ce quartier se situe le célèbre hôtel Itaúna, le lieu d'arrivée des premiers artisans-commerçants péruviens, qui servait à la fois comme logement et comme magasin temporaire pour ceux faisant des allers et retours entre le Pérou et São Paulo. Un autre pôle d'attraction du quartier est le restaurant péruvien le plus populaire de São Paulo, « El Rinconcito Peruano », qui n'est plus un espace de « commerce ethnique » et attire de plus en plus une clientèle paulistana, qui croise des Péruviens de toutes origines et de tous milieux. À la suite de son succès, plusieurs autres restaurants consacrés à la gastronomie péruvienne ont ouvert leurs portes dans les rues environnantes. À deux pas de l'entrée de l'hôtel Itaúna, deux stands éphémères de vente de menus péruviens à des prix très populaires sont également ouverts tous les jours, midis et soirs, installés en pleine rue, ce qui oblige les nombreux clients à manger assis sur le bord du trottoir.

- Ponte São Bento (de son vrai nom, Viaducto de Santa Ifigênia) : c'est un pont piétonnier situé en plein centre de la ville, à côté du Monastère de São Bento et de la station de métro du même nom. Il est un des endroits privilégiés pour les commerçants de rue, puisqu'il est très fréquenté toute la journée. De même, les rues piétonnes qui connectent la place centrale de la ville (Praça da Sé) avec ce pont (Rua Direita, par exemple) sont aussi des espaces prisés pour installer ses marchandises par terre et profiter de l'intense flux de personnes qui y circulent durant toute la journée. Le pont est situé à 5 minutes à pied de la Rue 25 de Março.

Image 1. Façades de deux restaurants péruviens dans l'Avenue Rio Branco



Sources : Sites web « Época São Paulo » et « Plantao Brasil »

- Rua 25 de Março et ses alentours : c'est un des cœurs commerciaux de la ville de São Paulo et un véritable hub de l'économie urbaine et transurbaine, fournissant principalement des produits chinois d'importation. Une fourmilière flanquée de centres commerciaux et de galeries marchandes, de baraques démontables sur le bord des deux trottoirs et de nombreux commerçants de rue. On y retrouve aussi des commerçants de nationalités différentes, avec une prédominance de commerçants chinois, coréens et libanais. Des migrants péruviens de longue date se sont installés dans des magasins sur l'avenue Ladera Porto Geral et aussi dans un bâtiment connu comme « la Gaivota ». Sur dix étages, on retrouve une quinzaine de magasins, notamment de cusqueños, qui au début vendaient leurs produits dans l'hôtel Itaúna.

Image 2. Vendeurs ambulants péruviens travaillants au « Pont Sao Bento »



Source : Photo de l'auteure. Septembre 2015

- Feirinha et Barrio do Brás : le quartier Brás est situé dans la zone centrale de São Paulo, à l'est du centre historique de la ville. Il est connu dans tout le pays pour être une zone de commerce de vêtements à la pièce (*varejo*) et en gros (*atacado*), ainsi que pour sa forte présence de migrants boliviens. Un des symboles de la dynamique commerciale de ce quartier est la célèbre Feirinha da Madrugada. Le nom peut prêter à confusion, parce qu'il est utilisé en référence à deux espaces commerciaux adjacents mais distincts.

  En effet, cette feirinha, dont le début remonte à 2001, est à la base une foire de commerce populaire qui s'installe dans les rues de cette zone commerciale pendant la nuit, avant l'ouverture des magasins et galeries aux horaires réguliers. Les commerçants arrivent entre 2 h et 3 h du matin, « montent » leurs marchandises sur un bout de trottoir et vendent leurs produits aux passants, à la pièce ou par lots

  suite à une initiative privée en 2013, pressentant l'énorme potentiel économique de la zone, s'est créée sur un grand parking « La Feirinha da Madrugada », un effort pour installer de manière permanente les commerçants qui travaillaient dans la rue et devaient faire face aux constants délogements de la part de la police municipale. Le commerce de rue fut interdit

pendant un temps, mais les rues du quartier ont ensuite été réinvesties. Au moment de mon séjour, le commerce de rue restait toléré toutes les nuits, mais combattu en journée. Dans cet espace se croisent quotidiennement des migrants péruviens de plus longue date, qui sont propriétaires ou locataires de « box » (stands de vente) dans l'espace privatisé nommée « Feirinha da Madrugada » ainsi que dans des galeries commerciales, tout comme des migrants plus fraichement arrivés, travaillant la nuit dans la rue dans la « feirinha » populaire.
Cette zone commerciale constitue un pôle central du commerce textile dans la région. Non seulement acheteurs de toutes les régions du Brésil viennent se fournir, mais même des acheteurs étrangers qui partent avec des camions de marchandise. Les modes et styles vestimentaires se disséminent à travers la consommation de ces produits à l'échelle nationale.

2.2.1.1 L'entrée sur le terrain

Lors de mes premiers jours à São Paulo, j'ai commencé par me balader au centre-ville en parlant aux vendeurs de rue pour me présenter. Mon premier contact a été facile : j'étais sur le pont Sao Bento, et un jeune portant le maillot de l'équipe de football de Cusco, el *Cienciano,* a attiré mon attention. Progressivement, j'ai commencé à parler avec lui et les autres jeunes péruviens installés sur le pont. Je m'asseyais au bord du trottoir, et les accompagnais pendant qu'ils travaillaient. C'est par le pont Sao Bento que j'ai commencé mon terrain, et c'est sur ce pont que j'ai rencontré Franklin, qui allait devenir ma véritable « porte d'entrée » dans le monde des jeunes vendeurs de rue.

Franklin, 21 ans à l'époque, originaire de la ville de Huancayo, était arrivé à São Paulo en 2011. Il vendait des sacs à dos en tissu au prix de 10 reais sur le pont durant l'après-midi. Il m'a reconnue un des jours où je me baladais pour rencontrer des péruviens m'ayant vu la veille à la feirinha da madrugada à Brás, alors que j'accompagnais le Consul du Pérou lors d'une visite aux péruviens travaillant sur place la nuit. Il me confia par la suite qu'il avait pensé que j'étais « la fille du Consul ». Franklin s'est montré tout de suite intéressé par le sujet de ma thèse et il est devenu un acteur capital de celle-ci. Grâce à notre lien, j'ai pu avoir une porte d'entrée dans le quotidien des commerçants de rue : il me proposa de rester dormir chez lui, ce qui me permit de l'accompagner, lui ainsi que ses colocataires (tous des jeunes péruviens, âgés de 18 à 22 ans), lors de leurs activités quotidiennes à la feirinha da madrugada.

Curieux et intéressé par les histoires des Péruviens « qui avaient réussi », Franklin m'a souvent accompagnée aussi lors de mes incursions dans les galeries commerciales de la rue 25 de Março et du quartier Brás à la recherche de migrants péruviens bien installés dans le commerce. Cherchant des modèles inspirants pour son propre parcours, Franklin écoutait avec attention ce que ces entrepreneurs à succès avaient à dire. Il est devenu au fil des mois, plus qu'un informateur clé, un vrai interlocuteur

de ma recherche. Nous sommes actuellement toujours en contact et je suis les évolutions de son parcours et de ses projets à São Paulo.

2.2.1.2 Observer et participer ?

Ma démarche ethnographique s'est inspirée de la prémisse de suivre la trace et de repérer les mouvements autour des pratiques de ces migrants. Elle a été l'étape préalable pour pouvoir mener par la suite des entretiens de type biographique.

Cependant, mon rôle sur le terrain a souvent été très participatif, parfois à mes dépens. Souvent, quand j'accompagnais Franklin ou d'autres vendeurs de rue, je me retrouvais à devoir « garder » leur poste pendant leur absence et à devoir connaître les prix des produits pour pouvoir en assurer la vente, ou même à intervenir en faisant office de traductrice quand ils ne comprenaient pas des potentiels clients brésiliens. En tant que « traductrice », j'ai aussi accompagné Franklin pour négocier la vente d'un lot de t-shirts provenant du Pérou en *atacado* à des commerçants chinois du Shopping 25 de Março. Mes incursions à la feirinha da madrugada impliquaient de se lever à 2 h du matin et de faire 15 minutes de marche depuis la maison où habitait Franklin jusqu'au Brás. Mais, à mes yeux, avoir partagé ces activités ne signifie pas pour autant avoir mené une « observation participante » comme on l'entend souvent. Je ne prétends pas savoir ce que c'est que de se lever pour aller travailler tous les jours à 2 h du matin, de pousser pendant 15 minutes un chariot contenant plusieurs kilos de marchandise, pour se la faire réquisitionner par la police municipale par la suite…

Cette démarche prétend moins ressentir ce que ressentent et vivent les enquêtés, que de se donner les moyens d'entrer dans ce que Didier Fassin nomme « un travail d'intersubjectivation » (Bensa, Fassin, 2008, p. 10). Retrouver le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques ne peut se faire qu'à travers cette co-construction, ce partage qui permet au chercheur de comprendre, en profondeur, les discours qu'il récolte. » (Potot, 2016, p. 23) Confronté à la réalité de ces migrants « dans leur réalité corporelle, dans leur existence concrète, dans *leur* temps et *leur* espace » (Burawoy, 1991a, p. 291). Dans ce sens-là, mes observations et ma démarche ethnographique m'ont permis de nouer des liens avec des migrants dans une expérience de la quotidienneté. Ceci s'est avéré fondamental pour mener des entretiens par la suite et pour situer ces discours dans le cadre de leurs pratiques.

La démarche ethnographique a été le fil conducteur du travail de terrain et m'a conduit à mettre en place plusieurs stratégies d'approche pour rencontrer des migrants péruviens, en fonction du type de travail qu'ils exerçaient, de l'espace où la rencontre avait lieu et de leur temps disponible. Dans la pratique, cela a signifié être présente principalement dans le quotidien du travail dans la rue, soit des journées entières passées entre le centre historique, la rue 25 de Março et la feirinha da madrugada, mais aussi être présente à des moments de partage, de loisir et de détente.

2.2.2 Les entretiens

Dans ce sens, cette recherche s'est efforcée de produire un corpus de matériaux qualitatifs permettant de reconstituer les trajectoires sociales des migrants péruviens arrivés à différentes périodes à São Paulo. Ainsi, ce qui importe est de retracer les origines sociales de ces migrants, pour les situer ensuite dans un contexte de départ — local, national, voire régional — plus large. Par origines sociales, j'entends les conditions de production de ces individus dans un contexte national : une attention particulière est prêtée aux types d'occupation de leurs parents ainsi qu'à leurs conditions de vie et de travail préalables à leur départ (Bertaux, 2010; Bertaux & Thompson, 1997).

2.2.2.1 Prise de contact et caractéristiques des interviewés

Pour la réalisation des entretiens, plusieurs stratégies ont été mises en place. J'ai dû d'abord me présenter dans leur magasin en tant qu'étudiante et leur expliquer l'objectif de ma thèse : reconstituer l'histoire de la migration péruvienne à São Paulo et ce qui avait changé au cours des 35 dernières années. Il m'a fallu leur rendre visite à plusieurs reprises, que ce soit pour prendre des rendez-vous ou pour faire des entretiens informels par étapes, quand la prise de rendez-vous n'était pas possible. En effet, leur emploi du temps étant souvent chargé, je devais profiter de toutes les opportunités pour entamer les conversations et leur poser des questions. Ceci explique pourquoi ces entretiens ont été menés en général sur leur lieu de travail et pendant leur temps de travail, et n'ont pas pu être enregistrés.

Franklin, mon informateur clé, a aussi pris des rendez-vous pour moi auprès d'amis et de connaissances qu'il côtoyait lors de ses journées de travail. Partager les activités des migrants travaillant dans le commerce de rue, à la feirinha ou ailleurs, m'a permis aussi de créer les bases d'une relation de confiance permettant de leur demander des entretiens en dehors de leurs journées de travail. Ces entretiens ont pu être menés chez eux ou dans des *lanchonetes*, sortes de cafés populaires brésiliens proposant des boissons et de la petite restauration. Ces entretiens se sont le plus souvent déroulés autour d'un verre de jus de fruits et j'ai pu les enregistrer (sauf quelques exceptions), mais l'environnement parfois bruyant a rendu difficiles les retranscriptions.

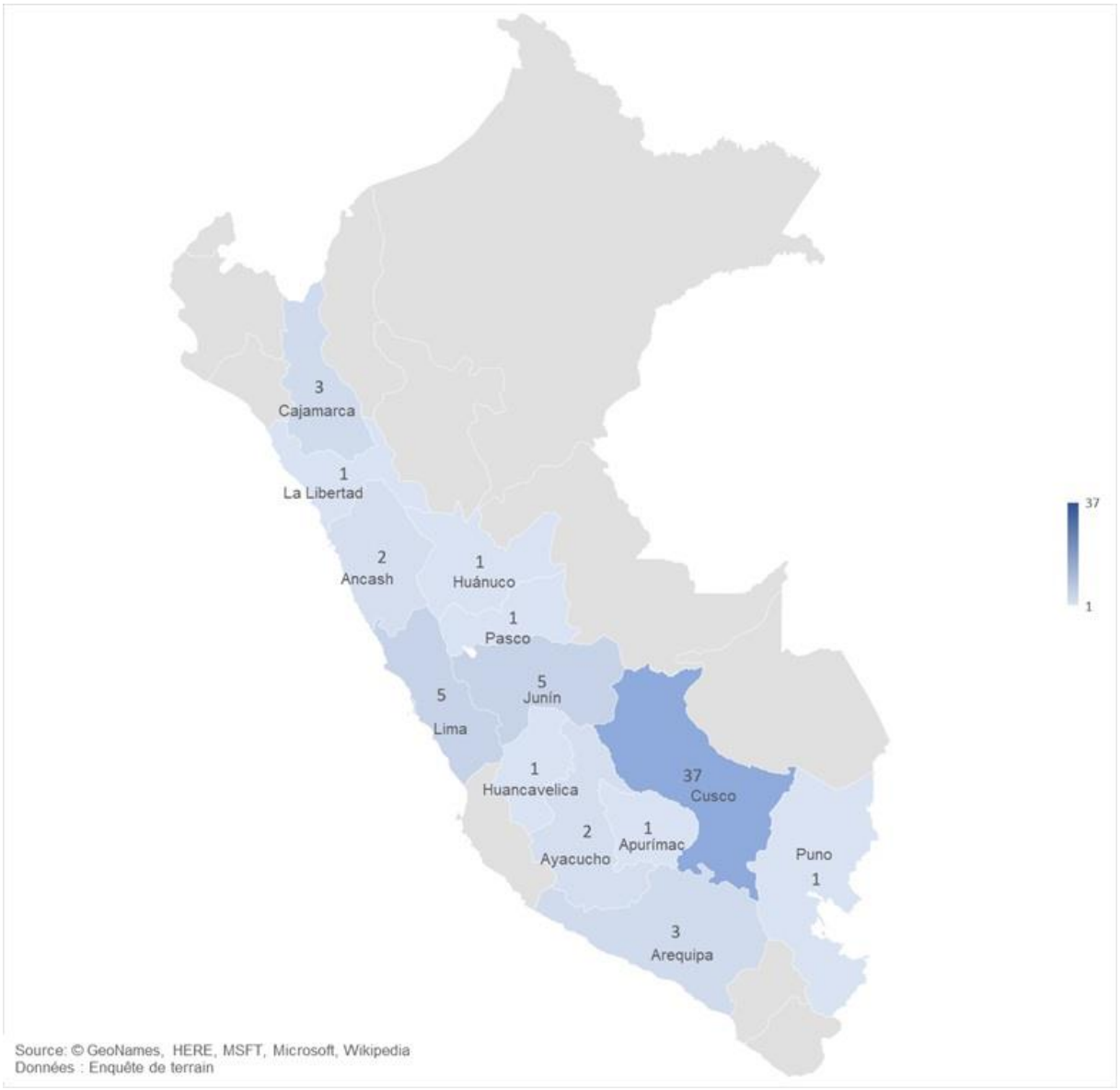
Les interviewés sont pour la grande majorité des hommes, ce qui renvoie à une autre difficulté rencontrée sur le terrain. Parmi le groupe des commerçants de rue, la proportion d'hommes et de femmes interviewés est plus équilibrée que chez les teneurs de magasins. En effet, chez les migrants de plus longue date, ce sont souvent les hommes qui sont présents de manière quotidienne dans leur magasin et qui sont responsables de la gestion du business. Ils en sont du moins la face visible. On peut en déduire que les femmes assurent la reproduction du foyer en s'occupant principalement des enfants et de la vie quotidienne à la maison, bien qu'elles participent également probablement à la

gestion du commerce. Dans les cas rencontrés de couples tenant ensemble leur commerce, la communication s'est avérée difficile, voire impossible, avec elles, refusant de me parler devant leur mari. Je n'ai ainsi malheureusement pu accéder qu'à peu de femmes pour les interviewer.

Concernant ce dont certains auteurs nomment le seuil de « saturation empirique » lors de la collecte de données par le biais des entretiens, à savoir, la conviction du chercheur qu'il n'apprend plus des choses nouvelles avec ses entretiens, celui-ci a présenté des caractéristiques spécifiques dans le cadre de ma recherche. Dans la pratique, il me semble qu'atteindre un seuil de saturation définitif dans le cadre d'une enquête semi-inductive, visant non seulement la reconstitution des expériences partagées au sein d'un groupe –la cohorte de migration-, mais aussi celle des expériences dissemblables, résulte très difficile.

Dans mon travail de terrain, chaque cohorte de migration analysée a représenté des conditions d'enquête particulières. Lors de mes entretiens auprès des migrants de la première cohorte, une relative saturation a été atteinte au but de 20 entretiens en relation à la dynamique de circulation des jeunes au sein de la filière de production et commercialisation d'artisanat. Pour la deuxième cohorte, une vingtaine d'entretiens m'a permis d'identifier le cœur de l'expérience des prolétaires des ateliers d'artisanat, même si ce groupe m'a permis de commencer à explorer des parcours d'incorporation alternatifs. La troisième cohorte est celle où j'ai pu relever le plus grand nombre de trajectoires d'incorporation hétérogènes. Plusieurs d'entre elles n'ont pas été mobilisées dans les analyses de cette thèse, car j'ai fait le choix de me concentrer sur celles principalement axées sur le commerce (vendeurs ambulants, travailleurs et commerçants de la confection, travailleurs d'entreprises d'importation de la région 25 de Março). Pour cette dernière cohorte, au but de 25 entretiens, je ne peux pas affirmer être arrivée au seuil de saturation tel que la littérature le définit. L'hétérogénéité d'expériences de cette cohorte, dans sa richesse et complexité, m'a semblé plus porteuse pour mes analyses que la concentration sur un type spécifique de parcours d'incorporation, et constitue une invitation à continuer la recherche au près de ce groupe.

Carte 2. Départements de naissance des migrants péruviens interviewés



Source : Élaboration par l'auteure

2.2.2.2 Dynamiques des entretiens

Pour la conduite des entretiens, un outil proche de ce que Carling (2013) appelle le *migration history chart* a été envisagé. L'auteur propose ainsi d'accompagner les entretiens par le remplissage d'un tableau où, année par année, sont consignés les événements marquants de la trajectoire d'un individu : déplacements et voyages, emplois, mais aussi naissances des enfants. Ce tableau est à lire en parallèle avec un second tableau qui recense les événements sociohistoriques pertinents : changements de gouvernement, conflits, crises économiques, etc. Le registre détaillé que l'auteur propose ne m'a pas semblé un outil adapté aux conditions de conduite d'entretien auxquelles j'ai été confrontée. Comme je l'ai explicité précédemment, de nombreux entretiens ont été menés pendant les heures de travail des interviewés, soit dans la rue, soit dans leur petit box ou commerce, ce qui ne permettait pas d'entrer dans tous les détails.

J'ai très vite compris qu'il me fallait un outil d'entretien plus souple. Mes entretiens commençaient à chaque fois en demandant à l'interviewé de me raconter comment était sa vie au Pérou avant d'arriver à São Paulo, afin de pouvoir dresser le contexte de départ de la migration et, par extension, le placer dans le contexte de ses origines sociales. Une grille thématique (voir Annexe 1) m'aidait à ne pas oublier de recueillir certaines précisions concernant les dates, les lieux et les voyages des interviewés, mais globalement l'entretien se déroulait suivant le fil de la parole des migrants, en instaurant une relation « d'écoute active et méthodique » (Bourdieu, 1993, p. 906).

Lors des entretiens avec les migrants de plus longue date, propriétaires de magasin, j'ai été particulièrement attentive à leurs stratégies de présentation d'eux-mêmes. Ils s'efforçaient de se présenter comme des entrepreneurs à succès, en « mettant en scène » la réussite de leur projet migratoire. Ils évoquaient avoir fait face à des difficultés, mais sans pour autant rentrer dans les détails de ces expériences négatives. Souvent, certaines zones d'ombre apparaissaient dans leur récit. J'ai ainsi eu vent par ailleurs d'une série de situations omises lors des entretiens : des passages en prison pour cause de délit de contrebande à la frontière, des arnaques et des grosses pertes lors de mauvaises opérations commerciales, des menaces de la part de délinquants à São Paulo… Les limites des entretiens menés avec certains migrants de longue date, devenus entrepreneurs, résident dans cette mise en scène de leur migration réussie, passant outre les événements difficiles qui ont marqué leur trajectoire.

Par ailleurs, en particulier chez les migrants *piseños,* j'ai ressenti beaucoup de réticences et de flous volontaires au moment d'évoquer la concurrence commerciale entre *paisanos*[23], et même entre membres d'une même famille. Cet extrait de mon carnet de terrain en est une belle illustration :

Rencontre avec Ismael et demande de Lucio

> À Pisaq, j'entends parler des frères Roca quand je me balade demandant des renseignements sur les personnes qui sont déjà allées au Brésil. Un des frères possède un grand magasin sur un des coins de la place centrale. Je crois comprendre que les frères sont en conflit. Je vais finalement chercher Ismael, parce que Lucio, lors de notre entretien à São Paulo, me confie qu'il est son beau-frère et qu'il est en charge de son magasin à Pisaq. D'ailleurs, il me demande d'aller au magasin et « surveiller » Ismael, de me présenter comme une employée de la SUNAT — Superintendencia Nacional de Aduanas y de Administración Tributaria, l'agence chargée de la fiscalité et des impôts au Pérou — « pour voir comment il réagit ». Il insiste pour que je revienne vers lui avec les informations de cette « expérience ». Il veut lui faire peur et savoir si tout est en ordre dans le magasin. Entre surprise et gêne suite à cette demande, je lui dis en riant que je vais essayer, et je change de sujet.
>
> Quelques mois plus tard, je me présente au magasin et rencontre Ismael lui expliquant l'objet de ma recherche, écartant de fait la demande de Lucio. Je me dis que les relations entre eux ne doivent pas être d'entière confiance, et je ne veux pas qu'il m'associe à celui qui est, in fine, son patron. Ismael est méfiant, et me demande directement qui lui a parlé de moi. Je lui dis que son nom de famille a été mentionné au moment de mes demandes à Pisaq concernant d'anciens migrants au Brésil. Il semble rassuré et accepte de me raconter son histoire, mais refuse d'être enregistré. Au cours de l'entretien, je sais que j'ai pris la bonne décision en n'accédant pas à la demande de Lucio. Ismael me parle d'un ton confiant et me partage des informations délicates concernant son séjour à São Paulo. Je me dis que, de toute manière, Lucio ne se souviendra même pas de sa demande… (Extrait du cahier de terrain, 12 février 2016)

Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, mon travail de terrain m'a amenée à nuancer la notion de « solidarité ethnique », si présente dans la littérature sur les migrations autour du concept d'« entrepreneurs ethniques ».

[23] *Paisano* est une personne se reconnaissant du même village, district ou région qu'une autre.

2.2.2.3 Analyse des entretiens

Pour l'analyse des récits recueillis, j'ai procédé d'abord à leur retranscription. Ensuite, l'analyse s'est déroulée en deux temps : d'abord, une première lecture libre, pour identifier des thématiques clés ; ensuite, une lecture plus consciencieuse pour entamer une codification systématique à partir d'une grille d'analyse prédéfinie. Cette dernière a été élaborée en fonction des questions et objectifs de recherche, d'abord, et affinée par après grâce aux premières lectures des retranscriptions. La démarche de Bertaux (2010) a été utile pour reconstituer la structure diachronique des récits, afin de dégager les trois ordres de réalité dont parle l'auteur. Le premier, la réalité historico-empirique, consiste à développer le « parcours biographique » de l'interviewé en développant notamment la succession de situations objectives, mais également en y apportant des éléments sur la manière dont ces événements furent vécus au moment des faits. Le second ordre de réalité est celui de la réalité psychique et sémantique, constitué par « ce que le sujet sait et pense rétrospectivement de son parcours biographique ». Enfin, la réalité discursive, qui vise à déceler ce que le sujet veut bien nous dire de ce qu'il sait et pense de son parcours ce jour-là (le jour de l'entretien) et à nous, spécifiquement (le chercheur). Dans le processus de codage des réponses, j'ai cherché l'émergence de *patterns* (Lin, 2014), des points communs permettant de faire émerger des régularités parmi des parcours divers.

Je me suis attelée à déceler les divers indicateurs d'appartenance sociale. Une attention particulière a été prêtée aux lieux d'origine et de résidence au Pérou, aux informations concernant les métiers des parents, ainsi qu'aux parcours scolaires des migrants. Ensuite, à l'aide des lignes du temps, j'ai pu inclure les emplois exercés préalablement à la migration, ainsi que les expériences migratoires précédentes. Toutes ces informations m'ont donné des pistes pertinentes pour situer les positions sociales occupées par les migrants au Pérou au moment du départ.

Notons cependant que ce processus ne s'est pas déployé de manière linéaire. Au contraire, comme le soulignent Blais et Martineau, les opérations de classification et de regroupement des données brutes visant l'émergence d'une « mise en ordre compréhensive et un sens explicatif global des données collectées » répondent à des étapes de travail cycliques, plutôt qu'à une suite linéaire (2006, p. 15).

Finalement, l'analyse des entretiens a été faite à la lumière des cohortes de migration auxquelles appartenaient les migrants, c'est-à-dire en relation avec les contextes sociohistoriques plus larges. Le temps vital et le temps historique et social se retrouvent ainsi liés, et c'est dans ce sens que chaque cohorte apparaît comme un « cas », au sens de Burawoy, construit de manière théorique sur la base de l'approche de l'étude de cas élargie. Chacune d'entre-elles est caractérisée par un type d'incorporation, le plus répandu dans un certain contexte sociohistorique déterminé.

La tâche porte, dès lors, sur la compréhension et l'explication des différences entre cette panoplie de trajectoires qui sont, à la base, des cas similaires : des migrants « économiques » péruviens de classe populaire, avec un niveau de qualification semblable, arrivés dans la même ville, São Paulo. Quelles différences existent entre les trajectoires d'une cohorte et celles d'une autre ? Qu'est-ce qui change au fil du temps dans le processus d'incorporation de ces migrants ? Et au sein d'une cohorte, quelles sont les « anomalies » qui se distinguent des cas les plus répandus ? L'hypothèse derrière cette comparaison est que les conditions d'incorporation des migrants péruviens à São Paulo varient, fondamentalement, en fonction du régime migratoire en vigueur et des capitaux dont les migrants disposent pour assurer leur incorporation. En nous référant à la distribution de ressources et de capitaux parmi les migrants, nous touchons inévitablement à leurs origines sociales et à leurs positions de classe. Ces dimensions seront analysées avec une attention particulière dans les trajectoires présentées à la fin de chaque cohorte.

Dans le corps de cette thèse, deux types de références à ces entretiens apparaissent. Les verbatim qui sont accompagnés de la référence « entretien avec X » sont issus de la transcription des fichiers audio de ces entrevues. Ceux qui sont suivis de la référence « notes de l'entretien avec X » sont issus des entretiens non enregistrés, où j'ai rapporté la parole de mes interlocuteurs de la manière la plus littérale possible dans la prise de mes notes.

2.3 Un exercice de réflexivité : Une migrante qui étudie les migrations

Enfin, pour clôturer cette partie consacrée à la méthodologie et aux méthodes de la recherche, je voudrais interroger ma place dans ce processus, à l'instar de ce qui est prôné par Marcus :

> Positional reflexivity (Marcus 1998) reveals how the researcher's subjectivity and positionality shape the research. This type of self-questioning highlights how each author's cultural and historical background frames her or his research on cross-border relations. (Amelina et al., 2012, p. 25)

En quoi le fait d'être une femme, péruvienne, migrante, *limeña*, jeune, étudiante, célibataire et sans enfants a modelé ma manière d'approcher les migrants péruviens à São Paulo et, in fine, de recueillir mes données ? Voici les questions qui m'ont poussée à me plier à cet exercice de réflexivité pour comprendre comment ma position sur le terrain a orienté certains de mes choix, ainsi que façonné mes rapports avec mes interlocuteurs, en partant de l'idée que mes données ne sont pas neutres, mais construites par mon regard de chercheuse. Comme le notent Amelina et al. : « (…) scientific methods and methodologies are not a neutral medium that facilitate the acquisition of objective data from the non scientific world because all knowledge production reflects the social positioning of the observer »

(2012, p. 30). Ainsi, cette recherche ne peut pas se comprendre sans reconnaître le « lieu d'énonciation » à partir duquel elle a été conçue et produite. Dans mon cas, ma position sociale en tant qu'« observatrice » était définie non seulement par mes origines sociales, mais aussi par mon expérience de la migration. J'ai, en effet, une certaine « connaissance biographique incarnée » (*embodied biographical knowledge*) (Ruokonen-Engler & Siouti, 2013, p. 258) des phénomènes que j'étudie. En partant de la réflexion de Haraway (1990) sur la production de connaissances situées, ces auteures m'ont incitée à inclure dans ma réflexion, en les rendant explicites, les connaissances mais aussi les « idées reçues » que j'ai acquises grâce à ce bagage personnel. En ce faisant, tant mes « capacités scientifiques en tant que chercheuse, ainsi que la réflexion biographique sur mes connaissances biographiques contribuent à la constitution du champ transnational de la recherche ». (Ruokonen-Engler & Siouti, 2013, p. 256)

Avec leur proposition d'élargir le concept de « réflexivité scientifique » (Bourdieu, 1993) vers une « réflexivité biographique », l'idée est que les réflexions autour des expériences propres au chercheur et à son implication deviennent une étape méthodologique de la recherche (Ruokonen-Engler & Siouti, 2013, p. 253). J'ai essayé d'avoir en tête le *biographical reflection scheme* qu'elles proposent pour mener à bien cet exercice. Ce schéma se compose des pistes de réflexion suivantes :

> What personal experiences do I have with migration? How did I come to study the Specific topic in the field of migration? What is my relationship to the topic being investigated? How did I gain access to the field? How does my own position (age, gender, class, economic status etc.) influence interactions in the field and the data collection process? What is my interpretation perSpective? » (Ruokonen-Engler & Siouti, 2013, p. 255)

Dans les lignes qui suivent, j'essayerai de suivre ce fil.

Vivant entre et à travers les différents déplacements tant géographiques que symboliques, et les « disloquements » qu'ils entrainent depuis mes 20 ans, mon approche de la question migratoire est marquée d'abord par une expérience personnelle, vécue et intime. Même si, à chaque fois, je n'appartenais pas à la catégorie « migrante économique » et que, par conséquent, je me suis toujours retrouvée dans des positions sociales beaucoup plus confortables et moins incertaines que celles de ceux avec qui je passais mes journées à São Paulo, la démarche de cette recherche a été marquée par ce jeu de miroir entre mes propres expériences et celles que je collectais auprès de mes interviewés.

Mon séjour à São Paulo s'est déroulé non seulement dans des conditions matérielles difficiles, mais aussi dans une situation de vulnérabilité qui a marqué mon travail de terrain. De ce fait, j'ai été beaucoup plus sensible, dans les discours des migrants, à toutes leurs expériences que j'interprétais comme liées à de la souffrance (Sayad, 1999). Quand je dormais chez Franklin pour pouvoir

l'accompagner travailler à la Feirinha da Madrugada, j'étais touchée par un de ses colocataires, un jeune péruvien d'une vingtaine d'années, qui pleurait tous les soirs, alcoolisé, assis sur l'escalier de la maison, écoutant de la musique péruvienne sur son téléphone portable en mode hautparleur, toujours accompagné d'un six-pack de cannettes de bière. Je passais à côté de lui pour monter au premier étage où se trouvait la chambre de Franklin. À chaque fois, je me sentais impuissante de ne rien pouvoir faire, de ne rien pouvoir dire pour accompagner cette souffrance. Franklin voyait cela d'un air plutôt résigné, et me disait « le pauvre, il a des problèmes », sans pour autant connaître plus de détails sur cette situation.

Le fait d'être plus vulnérable, et donc plus sensible aux — et à l'écoute des — expériences douloureuses des autres m'a amenée à me retrouver souvent face au récit d'événements qui dépassaient le cadre de ma recherche et mes compétences d'écoute empathique en tant que chercheuse. Notamment lors d'entretien auprès de femmes, où je me suis retrouvée à écouter des expériences de violence conjugale physique et psychologique, passées et présentes, d'avortements réalisés dans des conditions extrêmement précaires, de violences de la part des parents lors de l'enfance ou de violences de la part des employeurs aussi bien au Pérou qu'au Brésil. L'exercice de l'entretien, en tant qu'effort de réflexivité sur leur propre parcours, amenait souvent mes interviewés à parler d'événements difficiles, violents, voire traumatiques, sans lien apparent avec leur expérience migratoire. Parfois, cela aidait à comprendre certains choix de vie et les envies, voire l'urgence, de quitter le Pérou. Mais d'autres fois, le fait d'avoir la parole et une écoute attentive suffisait pour qu'ils se permettent de se raconter dans leurs vécus les plus marquants. Dans ce sens, ce travail de terrain a été pour moi une expérience émotionnellement éprouvante.

Par ailleurs, le fait d'être jeune, étudiante, et d'habiter moi-même à l'étranger a été un facteur de proximité avec les migrants les plus jeunes. Intéressés par mon parcours, j'ai été souvent amenée à devoir donner des conseils pour de potentielles émigrations vers l'Europe, et à expliquer les grands traits des politiques migratoires Schengen, un des sujets sur lequel j'ai été le plus questionnée. Les jeunes qui avaient fait des études universitaires au Pérou, de plus, semblaient plus empathiques avec la tâche d'écrire une thèse. Sachant ou ayant une idée proche du travail que cela demande, ils ont été souvent encourageants et prêts à collaborer pour mes entretiens. En même temps, ils trouvaient étrange le fait que je ne travaille pas et que je fasse souvent attention à l'argent que je dépensais, malgré mes explications sur les ressources limitées de ma bourse pour le travail de terrain. Disons que, à leurs yeux, il n'y avait pas de correspondance entre mon capital culturel et mon capital économique, ou, plutôt, mon capital culturel n'existait pas dans le but d'accroître mon capital économique. Cela les amenait souvent à questionner mon choix de faire un doctorat en me demandant : « Mais à quoi ça sert ? Tu vas travailler quand ? ». En toute honnêteté, je n'ai jamais su très bien que répondre à ces interpellations, et mes interlocuteurs ont rarement trouvé mes explications satisfaisantes.

Parmi les jeunes, ma relation avec Franklin, mon informateur clé, a souvent basculé à travers l'imperceptible frontière entre l'amitié et la relation chercheuse-informateur dans un contexte de long séjour sur le terrain. Un moment très interpellant, qui m'a amenée à questionner ma position de chercheuse, fut précisément un échange avec Franklin, un dimanche pendant que nous déjeunions ensemble dans un restaurant péruvien. Cela faisait quelques semaines que Franklin s'était décidé à m'aider dans ma recherche. Il m'avait présenté beaucoup de nos compatriotes et avait même demandé des entretiens pour moi. Nous prenions rendez-vous et il m'accompagnait là où je devais rencontrer des interviewés.

J'ai été vite rassurée de pouvoir compter sur quelqu'un comme lui pour mener ce travail de terrain. Non seulement il connaissait beaucoup de monde, mais le fait de me balader dans São Paulo à toute heure avec lui me faisait craindre un peu moins pour ma sécurité, vu que nous arpentions pas mal de rues désertiques, dans des quartiers de mauvaise réputation et à des heures tardives. Cependant, le fait qu'il m'accompagnait en journée et ne travaillait dès lors pas m'inquiétait. Je culpabilisais de prendre de son temps de travail pour avancer avec ma recherche, et de ne pas compenser financièrement ce temps qu'il passait avec moi.

Ne sachant pas très bien comment amener ce sujet avec lui, je lui ai exposé mon inquiétude et lui ai proposé de récompenser financièrement le temps qu'il « perdait » à m'accompagner. Or, l'échange ne s'est pas du tout passé comme prévu. Après un moment de gêne, Franklin m'a dit :

> Nada es gratis en esta vida, Lorena. Nadie hace nada gratis. A mí no me gusta ser empleado de nadie… Me parece raro. Yo te veo como una amiga y la amistad es lo más valioso. No te preocupes, yo hago las cosas porque quiero y porque me interesan. Yo veo esto como una oportunidad de ver tu mundo, de otra manera no podría… Me parece interesante hablar con todos esos peruanos, aprender cosas que tal vez me van a servir. Y algún día, quién sabe tú podrás ayudarme… (Notes du cahier de terrain. Rencontre avec Franklin, 09.11.2016)

En questionnant la place de Franklin dans ma recherche, et en remettant en question les motivations pour lesquelles il m'aidait, j'ai en quelque sorte « brisé » le pacte sous-entendu : on était amis et c'est pour cela qu'il m'aidait, mais aussi, c'était dans son intérêt de le faire. Moi, j'évaluais l'aide et l'accompagnement de Franklin en termes négatifs pour lui, puisque dans ma logique, je lui faisais perdre son temps. Je pensais bien faire en lui proposant de compenser financièrement ce préjudice. Or, pour lui, cela aurait été équivalent à me placer en tant que son « employeuse », et notre relation, horizontale et amicale, serait devenue une relation hiérarchique et marchande. J'ai rattrapé ma maladresse en insistant sur le fait que son aide était inestimable et qu'en tant qu'amie, je ne voulais pas compliquer sa vie. Il m'a dit de ne pas m'inquiéter, et la conversation est passée à d'autres sujets. Finalement, Franklin a continué à m'aider, et nous n'avons pas reparlé de cela par la suite. Son

optimisme inébranlable fut pour moi d'un soutien précieux lors des moments les plus difficiles du travail de terrain.

Franklin m'a donné, au travers de cet échange, la confirmation de l'exercice périlleux d'imposer ses propres catégories aux acteurs et de prétendre savoir mieux qu'eux-mêmes ce qui est dans leur intérêt. De plus, en me disant « *nada es gratis en esta vida* », Franklin soulignait ce que Bourdieu avait déjà énoncé une fois : « Il n'existe pas d'acte désintéressé/gratuit ».

Finalement, avec les migrants les plus anciens (en particulier ceux de Cusco), ma place était marquée d'abord par mon origine de fille de la capitale, *limeña*. Avant d'être péruvienne, j'étais *limeña.* En effet, la différentiation cusqueño/limeño est une source de distinction très claire pour les originaires de Cusco. En tant que Péruvienne de Lima, j'étais tout de suite associée à l'image qu'ont les cusqueños des Péruviens issus de la capitale : indifférents, sans éthique de travail et avec une aversion pour l'effort.

À une certaine réticence de par ma condition de *limeña*, une autre méfiance venait s'ajouter par rapport aux questions que je posais – on me demandait souvent si j'étais journaliste —, les amenant à me questionner sur les « vraies » raisons de mon intérêt. M'intéresser à leurs histoires, et par extension, aux histoires de leurs entreprises et à leurs pratiques commerciales, était suspect. Lucio, un des migrants piseños, m'a demandé — mi-sérieux, mi-rigolo — si je n'étais pas quelqu'un travaillant pour le bureau des impôts brésilien. Lui, comme la majorité des migrants anciens bien installés dans la ville ont refusé ma demande quant à enregistrer leur entretien, et ont souvent interrompu nos conversations par la question « *¿Estás segura de que no estás grabando* ? » (« Tu es sure de ne pas enregistrer ? »). Cette méfiance n'a pas empêché, pourtant, qu'ils me fassent certaines « confessions », dont j'ai appris par la suite qu'elles sont de connaissance générale dans ce monde commercial (par exemple, le fait que même après toutes ces années de travail, ils doivent continuer à payer des pots-de-vin aux agents des douanes pour pouvoir « accélérer » la sortie des containers avec leurs marchandises).

L'effet d'être une femme *seule,* voyageant *seule* était souvent vu aussi comme une étrangeté dans un milieu fortement patriarcal, où les vies de couple démarrent assez jeunes, et où une femme dépassant la trentaine doit obligatoirement avoir plusieurs enfants. Néanmoins, le fait de les approcher avec une démarche admirative pour leurs parcours et leurs accomplissements en tant que migrants à São Paulo, intéressée par leurs histoires de succès, compensait quelque part ces premières barrières. Le fait de faire des études à l'étranger, d'habiter en Europe depuis quelques années, de parler un *bon* portugais malgré mon court séjour au Brésil était enfin également perçu comme des marqueurs symboliques bien valorisés. C'est avec ce positionnement multiple sur le terrain, négociée et renégociée, que j'ai entamé la recherche que vous découvrirez à continuation.

TROISIÈME PARTIE. SÃO PAULO, CONTEXTE DE RÉCEPTION ET EMPLACEMENT DE LA MIGRATION

Dans cette partie, nous nous attellerons à comprendre les conditions d'incorporation des migrants péruviens dans la ville de São Paulo au cours des trois dernières décennies.

Choisir une ville comme voie d'entrée aux processus d'incorporation des migrants obéit à un fait : l'espace urbain s'est érigé comme un laboratoire privilégié pour comprendre les dynamiques migratoires contemporaines. Non seulement parce que c'est le terreau par excellence qui attire des migrants, soient-ils internationaux ou internes, mais aussi parce que c'est à l'échelle des villes que nous assistons à une complexe trame d'imbrication de politiques publiques, processus d'intégration régionale et diverses facettes du processus de globalisation. Ce n'est pas un hasard si, au cours de la dernière décennie, les organismes internationaux approchent la question migratoire par le prisme des villes (Duncan & Popp, 2017; International Organization for Migration, 2015). De plus, comme le souligne Bastia (2015), malgré l'importance acquise par les flux migratoires Sud-Sud, très peu de recherches encore se sont intéressées à la migration internationale à destination des villes du Sud.

Pour commencer, nous allons donc dresser le portrait de São Paulo, plus précisément de la Région Métropolitaine de São Paulo (RMSP). São Paulo est — de loin — la principale métropole brésilienne, par sa population (plus de 20 millions d'habitants), par son poids économique (c'est le principal pôle industriel de l'hémisphère sud) et par son rôle de polarisation de l'espace national.

1. São Paulo et la structure de son marché de travail

La Région Métropolitaine de São Paulo[24] concentre 50 % de la population de l'État de São Paulo, à savoir 21,6 millions d'habitants selon l'IBGE (estimations pour 2018). Elle abrite non seulement les complexes industriels les plus importants du Brésil (à São Paulo, aux ABC Paulista, Guarulhos et Osasco), mais aussi la ville brésilienne qui constitue le centre financier et économique du pays, un centre de tourisme de business en Amérique Latine et le siège des principales corporations

[24] La RMSP est constituée par 39 municipalités, distribuées dans cinq subrégions : Norte (Caieiras, Cajamar, Francisco Morato, Franco da Rocha et Mairiporã), Leste (Arujá, Biritiba-Mirim, Ferraz de Vasconcelos, Guararema, Guarulhos, Itaquaquecetuba, Mogi das Cruzes, Poá, Salesópolis, Santa Isabel et Suzano), Sudeste (Diadema, Mauá, Ribeirão Pires, Rio Grande da Serra, Santo André, São Bernardo do Campo et São Caetano do Sul), Sudoeste (Cotia, Embu das Artes, Embu-Guaçu, Itapecerica da Serra, Juquitiba, São Lourenço da Serra, Taboão da Serra et Vargem Grande Paulista), Oeste (Barueri, Carapicuíba, Itapevi, Jandira, Osasco, Pirapora do Bom Jesus et Santana de Parnaíba), et la municipalité de São Paulo. Le *município* São Paulo, à lui seul, rassemble environ 11 millions d'individus.

transnationales qui opèrent au Brésil : São Paulo. Par ailleurs, la RMSP produit 18 % du PIB du pays, et 55 % du PIB de l'État de São Paulo. (Emplasa - Empresa Paulista de Planejamento Metropolitano, 2019) D'après les données de l'Enquête Emploi et Chômage (Emprego e Desemprego – PED), en 2015, 6,15 millions de personnes travaillaient dans la ville de São Paulo et habitaient là ou dans d'autres villes de la RMSP.

Pour comprendre les caractéristiques du marché de travail contemporain dans la région, il faut esquisser une brève caractérisation des transformations qu'il a encourues au cours des trois dernières décennies, notamment à la suite du changement des politiques macro-économiques du pays.

D'abord, les années 1980 furent marquées par une incapacité du marché du travail d'absorber la main d'œuvre disponible. Cependant, des périodes plus critiques se succèderaient à partir de la décennie de 1990 ; en particulier, la décennie de 2000 afficha les niveaux de chômage les plus élevés (avec un pic de 19,9 % en 2003) (Garcia & Gonzaga, 2014). En effet, pour la RMSP, le principal impacte de l'exécution des politiques néolibérales au Brésil depuis le début de la décennie de 1990 fut un profond changement de la structure productive, en dépit du secteur industriel. Ainsi, l'industrie qui répondait pour 30 % des occupés, n'abritait que 17 % en 2013 (Garcia & Gonzaga, 2014). Et la tendance continue depuis à la baisse jusqu'en 2017.

Une autre caractéristique remarquable du marché de travail paulista pendant ces trois dernières décennies est l'augmentation constante de la participation des femmes, notamment des conjointes et des femmes chefs de foyer. Cette progression s'est opérée au détriment de la participation des jeunes, pour qui le choix s'est porté sur l'allongement des études afin de prétendre à des emplois mieux qualifiés. Ainsi, entre 1995 et 2004, le taux de participation des femmes s'éleva de manière continue pour se stabiliser autour de 55 %, taux au-dessus du niveau de participation des femmes dans des pays comme l'Allemagne ou la France (Garcia & Gonzaga, 2014, p. 132).

Au cours de mauvaise passe économique dans le pays, les taux de chômage occulte apparaissent comme particulièrement élevés. C'est le cas de la décennie de 1990, et le début de celle de 2000 où le chômage occulte atteignit des niveaux historiques (autour de 7 %) (Garcia & Gonzaga, 2014, p. 135). Depuis, il s'est stabilisé autour de 3-4 %.

Les données plus récentes de la PED montrent que les indicateurs du marché de travail se sont retrouvés en franche régression depuis 2014, pour atteindre les niveaux de l'année 2000. Parmi eux, la concentration de la rente et des richesses et le niveau des inégalités. En effet, le travail de terrain que j'ai mené a été marqué par la crise économique qui a frappé le pays depuis 2014. La ville de São Paulo expérimenta une chute significative du marché de travail formel, plus élevée que celles affichées dans l'État de São Paulo ou à niveau national. Les occupations liées aux niveaux les moins élevés de scolarité furent les plus affectées.

2. São Paulo, carrefour migratoire

Pour comprendre les parcours d'incorporation des migrants péruviens à São Paulo, il est indispensable de situer cette migration à la lumière des transformations des dynamiques migratoires au Brésil, et en particulier dans la ville de São Paulo.

Au cours des trente dernières années, le Brésil est devenu une zone d'expansion des migrations latino-américaines et un pays clé dans le système des migrations Sud-Sud en Amérique du Sud. Ceci est la conséquence des migrations frontalières (des pays du Mercosur, mais aussi de la Colombie et du Venezuela), de la migration vers les zones métropolitaines (en provenance de la Bolivie, du Paraguay et du Pérou) et de la migration intra régionale issue des pays non frontaliers (en provenance du Chili) (Baeninger, 2012). Ces flux s'expliquent, en grande partie, par l'augmentation significative des besoins de main d'œuvre qui a accompagné l'essor de cette économie en expansion.

Historiquement, le Brésil a été un pays qui a offert de meilleures conditions de travail pour les migrants qualifiés de la région. Ce n'est qu'à partir de la décennie de 1990 que cette situation commence aussi à profiter aux migrants avec un niveau de scolarité et de qualification plus bas (Sala, 2008). Le « contexte d'arrivée » évoqué par l'auteur est marquée par la diminution du chômage au Brésil. En même temps, d'autres processus comme l'augmentation du chômage dans les pays voisins (dont le Pérou) et la diminution d'alternatives de travail dans ceux-ci sont venus renforcer ce scénario. Le Brésil a commencé à apparaître comme une des destinations préférées des flux Sud-Sud dans la région.

Dans ce panorama, la ville de São Paulo occupe une place privilégiée. Pour situer et comprendre l'*emplacement*[25] des migrants péruviens auxquels s'intéresse cette recherche, nous devons d'abord dresser un bref portrait de la ville qui les a accueillis.

La ville de São Paulo a toujours été une terre de migration. D'abord marquée par la migration interne, São Paulo a été un important pôle d'attraction des immigrants européens tout au long du XIXe siècle, et des immigrants latino-américains au cours du XXe siècle. En effet, depuis 1950, la ville a connu une nouvelle immigration, notamment avec l'arrivée d'étudiants boliviens et péruviens comme conséquence d'accords bilatéraux. À partir des années 1970, pour des raisons politiques et économiques, l'immigration intrarégionale (provenant notamment de pays comme l'Argentine, la

[25] « Emplacement can usefully be defined as the social processes through which a dispossessed individual builds or rebuilds networks of connection within the constraints and opportunities of a specific city ». (Glick Schiller and Çağlar 2013; Glick Schiller 2014)

Bolivie, le Paraguay, le Pérou et l'Uruguay) a commencé à s'intensifier et occuper un rôle prédominant (G. C. de Oliveira & Baeninger, 2012). Cette histoire migratoire confère à la ville un caractère particulier et la situe comme une ville « inter-ethnique », dont les échanges entre les communautés présentes se font au niveau culturel, mais aussi dans les divers circuits économiques auxquels s'insèrent les migrants.

Pour comprendre la place que São Paulo a dans le nouveau scénario migratoire du Brésil, il suffit de constater le nombre important de recherches académiques qui s'est intéressé à la migration bolivienne à São Paulo au cours des cinq dernières années (voir, par exemple, Souchaud, 2010 ; Baeninger, 2012 ; Freitas 2012 ; Preturlan 2013 ; entre autres). Ceci constitue une réponse à une nouvelle conjoncture migratoire au Brésil, et particulièrement à São Paulo. Les protagonistes de ces « nouvelles » migrations sont souvent pauvres, ayant de bas niveaux de qualification, et souvent dirigés à occuper des postes de travailleurs du bas de l'échelle. Et bien que les migrants boliviens soient l'expression la plus symbolique et visible de cette migration, ils ne sont pas les seuls.

3. Péruviens au Brésil : une histoire récente ?

Au cours des vingt dernières années, quelques travaux académiques et rapports concernant la migration au Brésil ont commencé à relever la présence de migrants péruviens dans ce pays. Cependant, très peu se sont intéressés à ce collectif afin de dresser un portrait plus précis et comprendre qui sont ces migrants péruviens.

D'un côté, il y a eu une visibilité montante des migrants péruviens dans l'état brésilien d'Amazonas, et en particulier des dynamiques propres à la zone de triple frontière entre le Pérou, le Brésil et la Colombie. À cet égard, Oliveira (2006) note que la présence péruvienne dans cet état commence à prendre de l'ampleur dès la moitié de la décennie de 1980 et la première moitié de celle de 1990, en particulier dans la ville frontalière de Tabatinga, dans des villes de la région de l'Alto Solimões (au sud), mais aussi à Manaos (capital de l'État d'Amazonas), où les Péruviens ont été attirés par l'image de splendeur et la croissance économique qui est associée à la ville depuis la période du « boom du caoutchouc ».

À tort, des auteurs ont énoncé des généralisations assimilant le profil du migrant péruvien au Brésil à celui qu'Oliveira décrivait comme étant celui du migrant péruvien à Manaos : sans qualifications professionnelles, ayant un niveau de scolarité bas, souvent des paysans et appartenant à des peuples

autochtones (M. M. de Oliveira, 2006, p. 188)[26]. C'est le cas des descriptions faites par Patarra (2012), reprises trois ans après par Fernandes (2015), mentionnant les travaux d'Oliveira. Comme le souligne bien Daniel, cette généralisation non seulement ignore les spécificités des dynamiques migratoires dans cette région amazonienne triplement frontalière, mais contribue par ailleurs à la diffusion d'une image équivoque et réductrice des migrants péruviens au Brésil (2013, p. 145).

Voici donc trois terrains où la présence de migrants péruviens a été étudiée. Le travail le plus complet concernant des migrants péruviens au Brésil est probablement celui de Delia Dutra (2013), qui a consacré sa recherche doctorale à des Péruviennes travaillant dans le service domestique à Brasilia. Les femmes migrantes dont Dutra nous présente les profils viennent dans la majorité des cas de Lima, et arrivent directement à Brasilia faute d'opportunités d'émigrer en Espagne, aux États-Unis ou en Italie. Elles n'envisagent pas de faire leur vie là-bas, et rentrent une fois leurs objectifs atteints. Le Brésil apparaît comme une voie plus sûre de réussir leur projet migratoire et retourner. Remarquons aussi la thèse doctorale de Camila Daniel (2013) sur les expériences de jeunes péruviens étudiants à Rio de Janeiro, qui voient dans cette expérience une voie pour atteindre un espace plus prestigieux dans la hiérarchie sociale péruvienne, tout en vivant une expérience migratoire plus « douce » symboliquement sous l'étiquette d'étudiants. Enfin, nous l'avons vu, les travaux concernant la migration péruvienne dans la zone de la triple frontière, faits par Oliveira (2006), Silva (2008) et Santos (2012, 2013).

En termes de chiffres, Souchaud (2010) notait déjà que, tandis que le volume total de migrants au Brésil diminuait en moyenne annuelle de 1,28 % entre 1991 et 2000, pendant la même période le contingent de migrants péruviens augmentait en moyenne de 7,1 % par an. Par ailleurs, de même que pour les Boliviens, la croissance de la population des migrants péruviens commence à se faire sentir dans les recensements et s'accentue dans cette même période 1991-2000. Il est important de noter que cette augmentation avait lieu indépendamment d'une politique migratoire plutôt contraignante pour les migrants péruviens, qui n'ont pu profiter des accords de résidence qu'à la suite des accords de Résidence Mercosur (Dutra, 2013).

[26] Santos (2012, 2013) complète cette image en signalant que la plupart de ces migrants sont des hommes originaires de l'Amazonie péruvienne (ce qui peut expliquer la référence à leur origine *indígena)* et sont dans une dynamique de mobilité plus vaste. Ils ont d'ailleurs des antécédents de migrations internes au Pérou et circulent dans différentes villes de la Région Nord du Brésil. Leur insertion de travail passe principalement par le commerce informel.

Tableau 3. Péruviens résidant au Brésil

Année	No. De Résidents
1970	2.410
1980	3.789
1990	5.833
2000	10.841
2011	16.949

Source : Dutra (2013)

Le cas du Brésil est par ailleurs intéressant à la lumière d'autres flux intrarégionaux. Il s'agit d'une migration différente de celle des autres pays de destination de la migration péruvienne, notamment le Chili et l'Argentine : à contresens des dynamiques régionales, comme la féminisation des flux en Amérique du Sud (Cerruti, 2009), la migration de Péruviens à São Paulo semblerait être un flux majoritairement masculin. À cet égard, le travail de Silva (1999) concernant les Hispano-américains à São Paulo pointait une proportion de 68,6 % d'hommes parmi les migrants péruviens.

Concernant la présence péruvienne à São Paulo spécifiquement, j'ai pu réviser trois travaux. D'abord, un texte de Sidney Antonio da Silva, comparant les caractéristiques de la présence péruvienne à São Paulo et à Manaus, où il note que les premières arrivées de péruviens à São Paulo — comme fut aussi le cas pour d'autres Hispano-américains — furent d'étudiants de master et doctorat, dans le cadre d'accords bilatéraux dès 1950 (S. A. da Silva, 2008, p. 6). Silva dressait un profil des Péruviens à São Paulo comme majoritairement des jeunes — ayant entre 18 et 35 ans, célibataires et d'un niveau de scolarité moyen. Les niches de travail identifiées par cet auteur furent principalement le commerce d'artisanat et de bijouteries, le secteur de services domestiques et la confection.

Ensuite, le mémoire de Silva (2007), très descriptif, visant à comparer les caractéristiques du profil des migrants péruviens et boliviens à São Paulo sur la base de l'application de 100 questionnaires à chaque groupe. À partir des appréciations des acteurs clés des ONGs travaillant avec des migrants, il note que les migrants péruviens à São Paulo seraient des jeunes, travaillant dans le commerce, le commerce ambulant, la vente d'artisanat, la confection, le service domestique et la construction.

Enfin, un article intéressant de Lucena (2008) sur les parcours d'insertion de quelques femmes migrantes via la cuisine péruvienne, où elle pointe encore le même profil : des migrants péruviens travaillant dans l'artisanat, le commerce ambulant, la confection, et les services d'électricité, originaires de Lima, Arequipa, Cusco, Tacna et Puno. Elle signale par ailleurs la présence d'un autre profil de migrants, des professionnels en médecine, ingénierie et physique, arrivés dans le cadre des études de master et restés par la suite.

Lors de mes séjours de terrain à São Paulo, j'ai pu par ailleurs recueillir des informations auprès du Consulat du Pérou dans la ville. Là, encore, il n'y avait pas de consensus par rapport aux chiffres de la présence péruvienne. Le consul de l'époque pensait que l'estimation plus modeste était de 24 000 péruviens résident dans la ville, dont 18 000 qui avaient fait des démarches auprès de la Police Judiciaire en vue de leur régularisation migratoire, ce qui laissait un solde d'au moins 6000 personnes en situation irrégulière. Ces chiffres contrastaient de manière flagrante avec les 3 000 Péruviens inscrits au registre du Consulat. Parmi eux, quelque 600 étudiants péruviens — dont 300 en cursus à la prestigieuse Université de São Paulo —. Quoi qu'il en soit, dans la perception du fonctionnaire, « la communauté péruvienne avait grandi de 90 % au cours des deux dernières années » (Communication avec Arturo Jarama, ancien Consul du Pérou à São Paulo, septembre 2015).

Du côté péruvien, les données statistiques ont aussi fait apparaître le Brésil comme « nouvelle » destination de l'émigration péruvienne. Ainsi, entre 1990 et 2015, le Brésil se place en tête d'affiche de ces nouvelles destinations avec 21.3 % (soit 58 259 Péruviens), puis apparaissent dans cette liste des pays comme les Pays-Bas, la Colombie, le Mexique, le Panama, la France ou le Canada. Par ailleurs, depuis 1990, la période qui a vu le plus de Péruviens émigrer vers le Brésil se situe entre 2010 et 2015. (INEI, Superintendencia Nacional de Migraciones, & OIM, 2016, p. 42)

Tableau 4. Émigration de Péruviens vers le Brésil (1990-2015)

Émigration de Péruviens vers le Brésil par période				
1990-2000	**2001-2005**	**2006-2010**	**2011-2015**	**Total**
21 %	13 %	22 %	44 %	100 %

Source : INEI, 2016

Le Brésil apparaissait en 2015 comme le neuvième pays en concentration de résidents péruviens à l'étranger[27] (avec 1,7 %, dont 0,8 % à la ville de São Paulo), et le quatrième de la région sud-américaine, après l'Argentine (14,2 %), le Chili (11,1 %) et le Venezuela (3,3 %) (INEI et al., 2016, p. 33)

À présent, afin d'avoir une idée plus précise de la population à laquelle nous avons à faire, j'en dresserai le portrait en partant des données du dernier recensement brésilien.

[27] Notons, cependant, que le calcul de résidents péruviens à l'étranger se fait sur la base des signalements du changement de domicile que les personnes font au Registre National d'Identification et d'État Civil (RENIEC), qui n'est pas obligatoire. De ce fait, des Péruviens peuvent vivre à l'étranger sans avoir eu besoin d'opérer leur changement de domicile, surtout s'ils sont dans des perspectives de migration de courte durée.

4. Une caractérisation des Péruviens résidant à São Paulo à partir des données du recensement brésilien de 2010

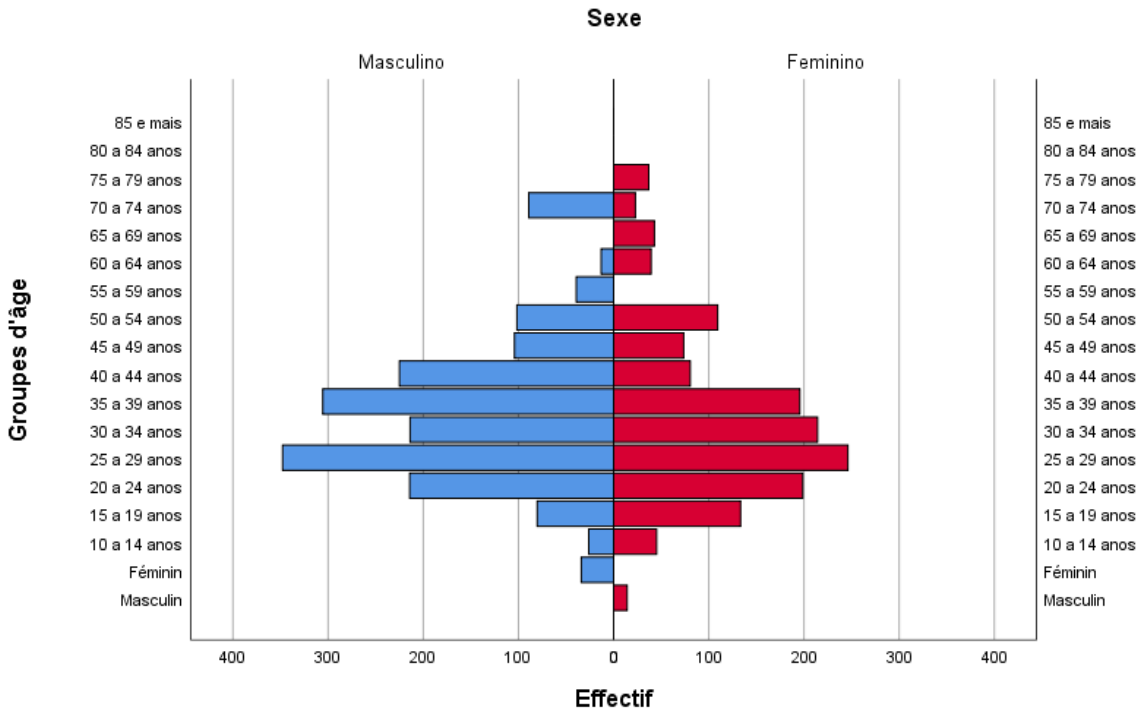
Sur la base des données recueillies par le dernier recensement brésilien, nous pouvons nous faire une idée des caractéristiques et la composition des migrants péruviens habitant dans la Région Métropolitaine de São Paulo[28]. Ces observations correspondent globalement aux caractéristiques des Péruviens que j'ai rencontrés lors de mes deux travaux de terrain.

4.1 Caractéristiques sociodémographiques

Les Péruviens résidant à São Paulo constituent un groupe majoritairement jeune et masculin. La pyramide de population montre une forte concentration de la population dans les groupes d'âge entre 20 et 44 ans pour les hommes, avec un pic de 19.4 % pour la tranche de 25 à 29 ans. Concernant les femmes, la population se concentre entre 20 et 39 ans, avec un pic de 16,9 % aussi dans la tranche de 25 à 29 ans. Cette distribution correspond à l'image d'une population migrante en âge de travailler (Graphe 1).

[28] Les données qui seront présentées dans cette section sont le résultat de l'analyse de la base de données qui concerne exclusivement la RMSP, et qui m'a été fournie par le chercheur Sylvain Souchaud (IRD, France). Notons que le recensement brésilien comporte aussi bien des données concernant toute la population enquêtée, que des données obtenues à partir d'un questionnaire appliqué à un échantillon de la population. Pour ces dernières, l'IBGE fournit des facteurs de pondération permettant d'estimer ces données pour la population entière. Ainsi, nous devons surligner qu'il y a des données concernant 178 individus nés au Pérou présents dans ce jeu de données, mais grâce aux facteurs de pondération nous pouvons estimer, à partir de ce nombre, des caractéristiques pertinentes pour l'univers de la population péruvienne résidant à São Paulo au moment du recensement, en juillet 2010 (ce qui nous donne un N=3247 d'individus de nationalité péruvienne). De ce fait, des individus appartenant à nos deux premières cohortes d'analyse y sont bien représentés. Au contraire, très peu d'individus appartenant à la troisième cohorte y ont été interrogés, voilà pourquoi nous nous garderons de tirer des conclusions pour cette catégorie. Pour les détails méthodologiques concernant la réalisation du recensement brésilien, nous nous remettons à l'annexe méthodologique fournie par l'IBGE.

Graphe 1. Distribution de Péruviens selon groupes d'âge et sexe



Source : IBGE. Recensement 2010

Si l'on compare les Péruviens avec le reste de la population (Brésiliens et autres étrangers compris), nous constatons qu'il s'agit d'une population avec des niveaux d'éducation notablement plus élevés (voir tableau 5). Le pourcentage de Péruviens sans le niveau d'éducation basique obligatoire[29] est de seulement 21 %, contre 48 % pour le reste de la population. L'écart est plus flagrant si l'on regarde le pourcentage de la population avec des études supérieures complètes : 29 % parmi la population d'origine péruvienne, contre seulement 11 % pour le reste de la population. Notons aussi que ceux qui ont terminé leurs études secondaires et entamé une quelconque formation après le lycée (sans la compléter) constituent la frange la plus importante parmi les Péruviens résidant à São Paulo : 38 %.

[29] Au Brésil, le « Ensino fundamental » correspond à l'éducation obligatoire selon l'État brésilien, qui se déroule normalement entre les 6 et 14 ans. Il comprend un premier cycle (appelé auparavant « éducation primaire ») de 5 ans, et un deuxième de 4 ans (correspondant aux premières années d'éducation secondaire d'avant). La catégorie « sans instruction et éducation fondamentale incomplète » se réfère donc aux personnes n'ayant pas complété ce cycle obligatoire de 9 ans. Le « ensino medio » correspond à 3 ans, la deuxième phase de l'éducation secondaire selon l'ancienne division. Il se déroule entre les 15 et 17 ans de l'élève.

Tableau 5. Péruviens et non péruviens selon niveau d'instruction

	Niveau d'instruction					Total
	Sans instruction - Fondamental incomplet	Fondamental complet - Secondaire incomplet	Secondaire complet - Supérieur incomplet	Supérieur complet	Indeterminé	
Reste de la population	9.392.038	3.205.721	4.650.378	2.236.854	195.738	19.680.729
	48%	16%	24%	11%	1%	100%
Péruviens	688	360	1.219	951	30	3.248
	21%	11%	38%	29%	1%	100%
Total	9.392.726	3.206.081	4.651.597	2.237.805	195.768	19.683.977
	48%	16%	24%	11%	1%	100%

Source : IBGE. Recensement 2010

Il est intéressant aussi d'analyser ces caractéristiques en relation à celles des migrants boliviens, le collectif Sud-Américain le plus important dans la RMSP (tableau 6). Notons, par exemple, que la proportion de boliviens sans le niveau d'éducation basique obligatoire est 41 %, ostensiblement supérieure que celle des péruviens (21 %). Ce groupe représente la frange la plus importante de ce collectif. Inversement, les Boliviens ayant conclu des études supérieures représentent seulement 6 %, contre 29 % chez les Péruviens.

Ces données montrent que les migrants péruviens à São Paulo ont un profil plus éduqué que celui de la population paulistana en générale, et que les migrants boliviens en particulier.

Tableau 6. Boliviens et non boliviens selon niveau d'instruction

	Niveau d'instruction					Total
	Sans instruction - Fondamental incomplet	Fondamental complet - Secondaire incomplet	Secondaire complet - Supérieur incomplet	Supérieur complet	Indeterminé	
Reste de la population	9.382.116	3.200.170	4.644.228	2.236.151	195.450	19.658.115
	48%	16%	24%	11%	1%	100%
Bolivianos	10.611	5.910	7.368	1.653	317	25.859
	41%	23%	28%	6%	1%	100%
Total	9.392.727	3.206.080	4.651.596	2.237.804	195.767	19.683.974
	48%	16%	24%	11%	1%	100%

Source : IBGE. Recensement 2010

En regardant ces données croisées avec le sexe, nous constatons que les femmes font majorité dans les deux catégories qui correspondent aux niveaux d'instruction les moins élevés. Néanmoins, la catégorie qui réunit la proportion la plus grande d'hommes et de femmes est celle qui correspond à ceux qui ont terminé leurs études secondaires et entamé une quelconque formation après le lycée (sans la compléter).

4.2 Les cohortes de migration

Si nous tentons de reporter les « cohortes de migration » — telles que nous les avons construites théoriquement dans la deuxième partie de cette thèse — aux données quantitatives de ce recensement, nous retrouvons bien quatre groupes : la cohorte de ceux qui sont arrivés avant l'année 1980 — période qui échappe au recueil de données empiriques que j'ai mené à São Paulo — et les cohortes 1, 2 et 3 que correspondent à la période étudiée dans cette recherche[30].

Voici la distribution des individus présents dans l'échantillon selon les cohortes de migration que nous avons définies :

Tableau 7. Péruviens selon cohortes de migration

Cohortes	Fréquence	Pourcentage
Avant 1980	288	9 %
Cohorte 1	846	26 %
Cohorte 2	2031	63 %
Cohorte 3	83	3 %
Total	3248	100 %

Source : IBGE. Recensement 2010

Si nous nous intéressons à l'âge d'installation au Brésil des migrants péruviens (tableau 8), il apparaît que chez les cohortes 1 et 2 la plus grande proportion de péruviens fixa résidence au Brésil entre 15 et 24 ans. Cette tranche d'âges est par ailleurs la plus importante si l'on regarde les Péruviens à São Paulo dans sa totalité. Chez la cohorte 3, la proportion la plus importante se trouve entre les 25 et 29 ans. Nous constatons donc le profil majoritairement jeune de ces migrants, dont plus de la moitié (63 %) avait entre 15 et 29 ans lors de son installation au Brésil.

En examinant les données, deux districts se démarquent nettement par rapport à l'implantation résidentielle des péruviens dans São Paulo : le premier est República, qui en concentre 23 %, et le deuxième est Brás, qui en concentre 11 % (carte 3). Dans les autres districts, ce chiffre ne dépasse jamais les 5 % (voir tableau 22 dans les annexes).

[30] Même si, comme signalé plus haut, le nombre d'individus appartenant à la cohorte 3 est très peu significatif pour pouvoir en tirer des conclusions pour ce groupe.

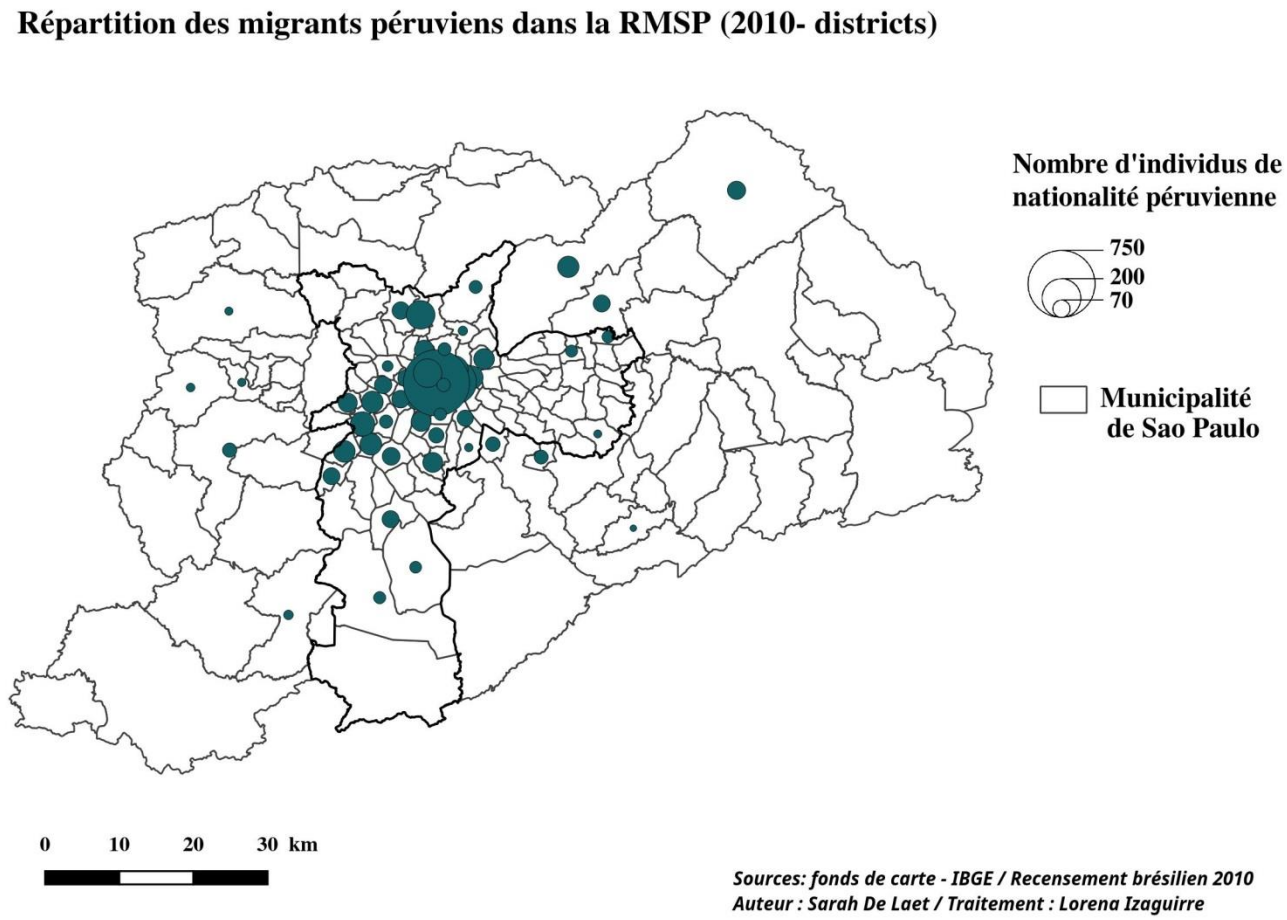
Tableau 8. Âge d'installation des péruviens selon cohorte de migration (N=3 128)

Age	cohorte de migration				Total
	avant 1980	cohorte 1	cohorte 2	cohorte 3	
0-14 ans	59%	25%	3%		14%
15-24 ans	18%	34%	41%	24%	37%
25-29 ans	22%	20%	28%	52%	26%
30-39 ans		10%	21%	24%	16%
40-49 ans		7%	3%		4%
50-59 ans		4%	3%		3%
+60 ans			1%		1%
Total	100%	100%	100%	100%	100%

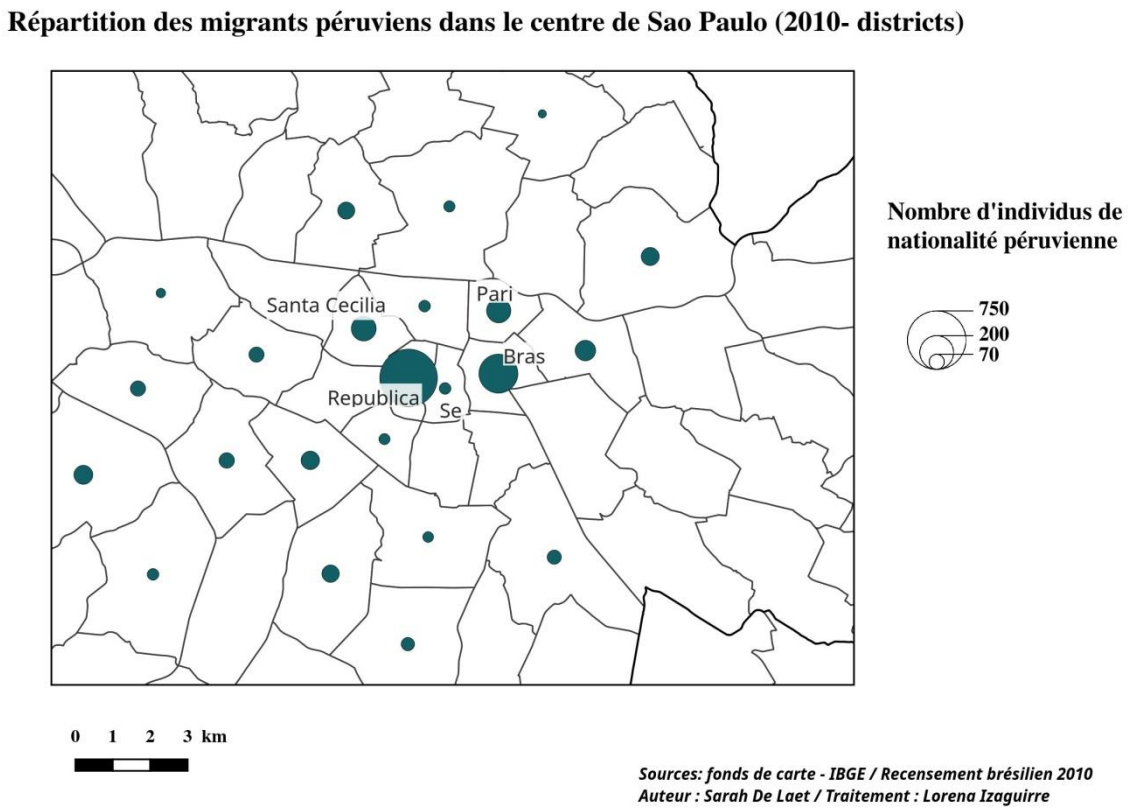
Source : IBGE. Recensement 2010

Ces données vont dans le sens des observations de terrain. En effet, Rua Aurora et ses alentours, porte d'entrée des Péruviens de la cohorte 1, se situent dans le district central de República. Le district de Brás, quant à lui, regroupe notamment ceux qui travaillent la nuit dans la feirinha de Brás, ce qui peut expliquer que le quartier devienne seulement recherché par les péruviens à partir de la cohorte 2, à savoir, dès le moment où les péruviens commencent à investir massivement le commerce de rue à la feirinha, comme conséquence de l'essoufflement de la filière de production et du commerce d'artisanat (voir carte 4).

Carte 3. Répartition des migrants péruviens dans la RMSP

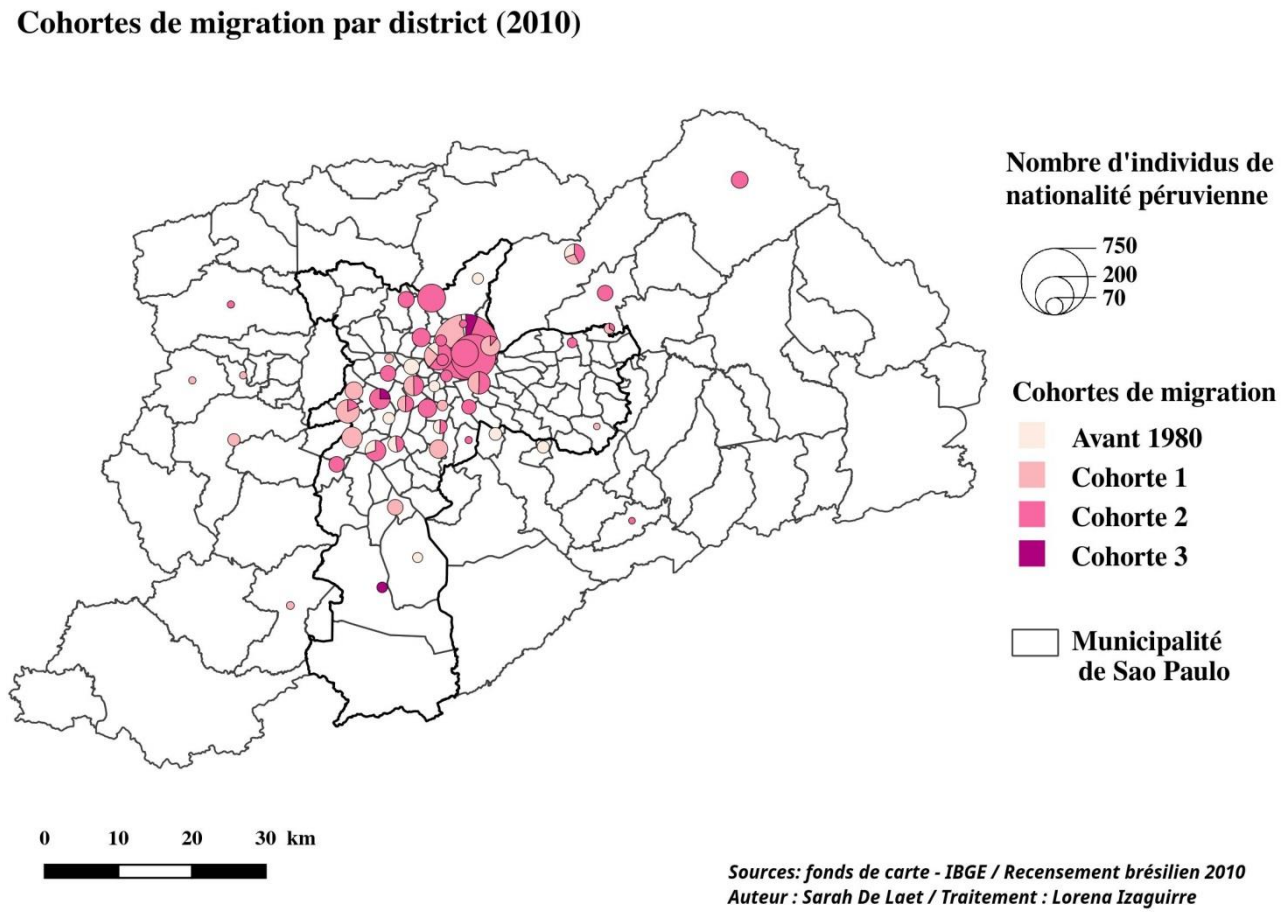


Carte 4. Répartition des migrants péruviens dans le centre de SP

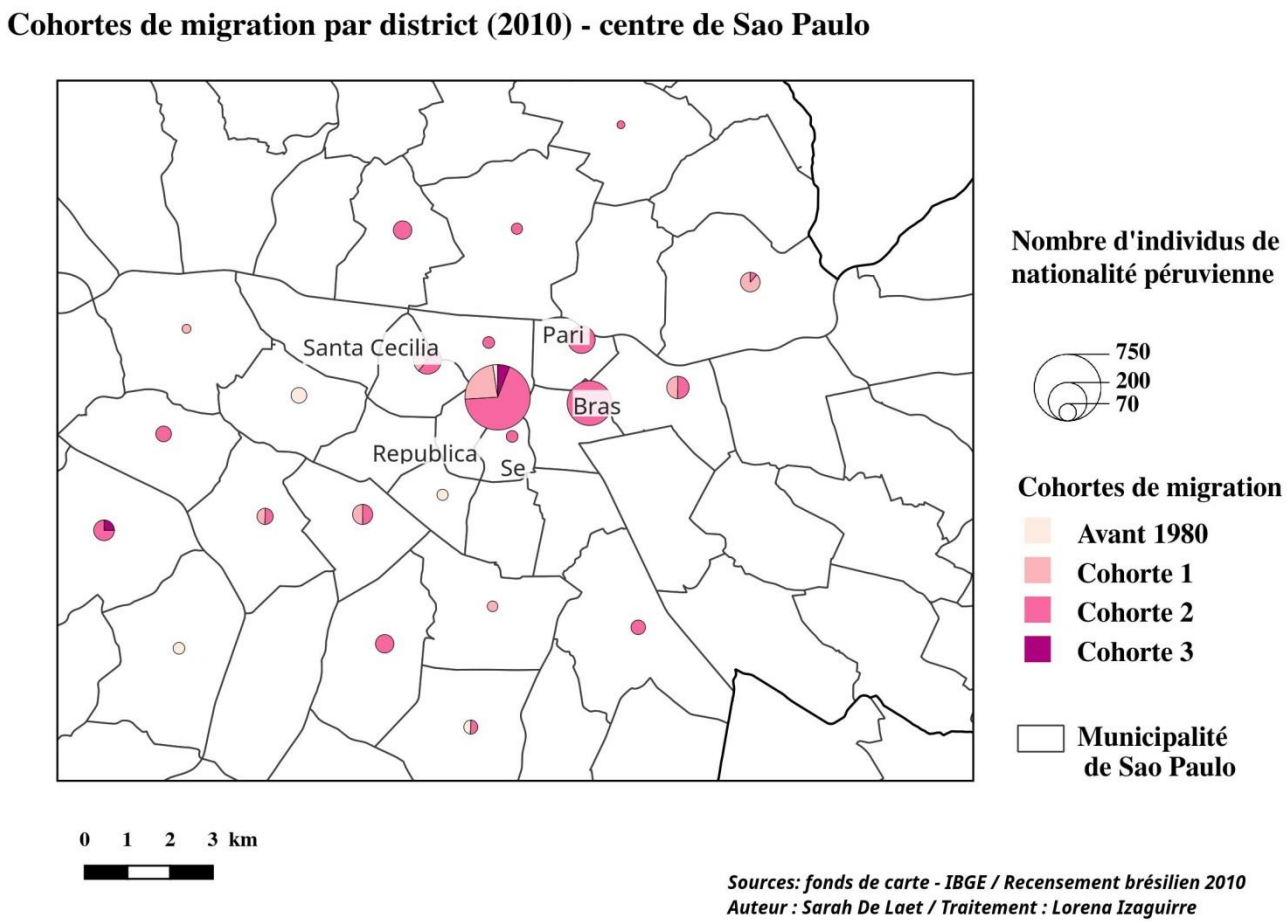


En regardant de près la répartition spatiale des migrants Péruviens selon les cohortes de migration (carte 5), nous constatons que le schèma d'implantation urbain de ces migrants correspond à celui retrouvé couramment chez d'autres groupes migrants : les migrants les plus récents se concentrent dans les quartiers centraux. Souchaud (2012b) avait déjà montré des choix résidentiels similaires chez les migrantrs boliviens à São Paulo , grâce aux données du recensement brésilien de l'an 2000 : une implantation initiale au centre de la ville, et une difussion ensuite vers les quartiers du nord-ouest et du sud de la région métropolitaine. Dans le cas des migrants péruviens, d'après le recensement, la concentration résidentielle dans les quartiers du centre est très importante. Cependant, comme le montre la Carte 6, dans le quartier de República résident encore des migrants des cohortes de migration plus anciennes : presque un quart du total des Péruviens du district appartendrait à la première cohorte, selon les données. Cette caractéristique nous est apparue aussi lors du travail de terrain.

Carte 5. Répartition des migrants péruviens dans la RMSP selon cohorte



Carte 6. Répartition des migrants péruviens dans le centre de SP selon cohorte



4.3 Structure occupationnelle des migrants péruviens

Malgré des niveaux de formation élevés, ceux-ci ne se correspondent pas avec les occupations exercées par les migrants péruviens à São Paulo. Sur le tableau 9, nous présentons la liste des dix principales occupations recensées pour la population péruvienne habitant à São Paulo, selon les cohortes de migration[31].

[31] La liste exhaustive figure dans les Annexes de cette thèse.

Tableau 9. Dix principales occupations des péruviens selon cohortes de migration (N=2428)

Occupations	cohorte de migration				Total
	avant 1980	cohorte 1	cohorte 2	cohorte 3	
Vendeurs ambulants	1%	3%	11%	1%	15%
Commerçants de magasins	0%	1%	11%		12%
Opérateurs de machine à coudre		1%	9%		10%
Membres des Forces Armées, Policiers et Pompiers Militaires	1%	2%	2%		5%
Vendeurs de magasins et box		1%	4%		5%
Artisans de la pierre, du bois, de l'osier et semblables			3%	1%	4%
Cadres de l'administration et des services		1%	3%		4%
Instituteurs		2%	1%		3%
Economistes		1%	1%		2%
Serveurs			2%		2%
Autres	0%	15%	20%	0%	39%
Total	6%	27%	65%	2%	100%

Source : IBGE. Recensement 2010

Les trois occupations les plus représentées sont : vendeur ambulant (15 %), commerçant de magasin (12 %) et opérateur de machine à coudre (10 %), qui à elles trois concentrent 38 % des travailleurs péruviens. Ensuite, apparaissent en ordre d'importance : les membres des Forces Armées, Policières et les pompiers (5 %), les vendeurs de magasin (5 %) et les artisans (4 %). Nous allons maintenant nous intéresser aux trois principales occupations des Péruviens à São Paulo.

Si nous nous penchons plus en détail sur la catégorie « vendeur ambulant », nous remarquons que les Péruviens s'affichent comme une des trois nationalités étrangères les plus représentées dans cette niche occupationnelle. En tête du classement, les Chinois (25 %), suivis par les Boliviens (23 %) et les Péruviens (23 %). Ces trois nationalités représentent 72 % de cette force de travail, où les migrants issus d'autres pays font figure minoritaire.

Tableau 10. Vendeurs ambulants étrangers selon pays d'origine, par sexe

Pays de naissance	Nombre	Masculin	Féminin	Total
China	412	17%	9%	25%
Bolivie	378	13%	10%	23%
Pérou	375	17%	7%	23%
Portugal	106	5%	1%	7%
Liban	104	5%	1%	6%
Japon	45	1%	2%	3%
Autres pays étrangers	197	8%	4%	12%
Total	1616	66%	34%	100%

Source : IBGE. Recensement 2010

En ce qui concerne le niveau d'instruction des péruviens travaillant comme vendeurs ambulants, la fraction ayant fini leurs études secondaires et entamé une quelconque formation après le lycée (sans la compléter) constitue les trois quarts du total de travailleurs de cette niche. En comparaison avec les

vendeurs ambulants brésiliens et d'autres nationalités, les péruviens sans instruction sont très peu nombreux (7 % contre 46 %) et, inversement, ceux ayant conclu des d'études supérieures sont deux fois plus nombreux (5 % contre 2 %). Concernant la distribution par sexe, cette occupation est plus masculine (72 %) que féminine (28 %) chez les Péruviens, alors que chez le reste de la population cette distribution s'avère plus équilibrée (54 % d'hommes et 46 % de femmes).

Tableau 11. Niveau d'instruction des vendeurs ambulants péruviens et non péruviens, par sexe (N=37 499)

		Niveau d'instruction					Total
		Sans instruction - Fondamental incomplet	Fondamental complet - Secondaire incomplet	Secondaire complet - Supérieur incomplet	Supérieur complet	Indeterminé	
Reste de la population	Homme	28%	12%	12%	1%	1%	54%
	Femme	19%	10%	15%	1%	0%	46%
	Total	46%	23%	27%	2%	1%	100%
Péruviens	Homme	7%	6%	59%			72%
	Femme		7%	15%	5%		28%
	Total	7%	14%	74%	5%		100%
Total	Homme	28%	12%	13%	1%	1%	54%
	Femme	18%	10%	15%	1%	0%	46%
	Total	46%	22%	28%	2%	1%	100%

Source : IBGE. Recensement 2010

Une situation différente caractérise la niche de travail des commerçants de magasins. En regardant de près, les péruviens apparaissent à la septième place de ce tableau (en proportion de 4 %), un rang en dessous des boliviens, ce qui fait d'eux la deuxième nationalité sud-américaine dans un secteur qui est amplement dominé par les migrants chinois, portugais, ou encore les Coréens.

Tableau 12. Commerçants et vendeurs de magasin étrangers selon pays d'origine, par sexe[32]

Pays de naissance	Nombre	Masculin	Féminin	Total
Chine	2798	14%	10%	24%
Portugal	2415	16%	5%	21%
République de Corée	1559	7%	7%	14%
Liban	816	6%	1%	7%
Japon	709	3%	3%	6%
Bolivie	494	2%	2%	4%
Pérou	410	2%	2%	4%
Autres pays étrangers	2248	13%	6%	20%
Total	11449	65%	35%	100%

Source : IBGE. Recensement 2010

L'analyse du niveau d'instruction des Péruviens travaillant dans ce secteur va, quant à elle, dans le sens contraire de ce que nous avons trouvé chez les vendeurs ambulants. Les Péruviens sans niveau d'instruction ou avec une éducation basique incomplète sont surreprésentés (78 %) par rapport aux autres niveaux d'instruction. Ce pourcentage est aussi remarquablement supérieur à celui que l'on observe chez les commerçants et vendeurs brésiliens et d'autres nationalités (24 %). Concernant la distribution par sexe, chez les migrants péruviens cette occupation est plus masculine (57 % d'hommes et 43 % de femmes), alors que chez le reste de la population cette répartition est plus équilibrée (48 % d'hommes et 52 % de femmes).

Tableau 13. Niveau d'instruction des commerçants et vendeurs de magasins péruviens et non péruviens, par sexe (N = 625 044)

		Niveau d'instruction					Total
		Sans instruction - Fondamental incomplet	Fondamental complet - Secondaire incomplet	Secondaire complet - Supérieur incomplet	Supérieur complet	Indeterminé	
Reste de la population	Homme	13%	11%	20%	4%	1%	48%
	Femme	11%	12%	24%	4%	1%	52%
	Total	24%	23%	44%	8%	1%	100%
Péruvien	Homme	44%		8%	5%		57%
	Femme	33%	3%	6%			43%
	Total	78%	3%	14%	5%		100%
Total	Homme	13%	11%	20%	4%	1%	48%
	Femme	11%	12%	24%	4%	1%	52%
	Total	24%	23%	44%	8%	1%	100%

Source : IBGE. Recensement 2010

[32] À des fins d'analyse, nous avons réuni dans une seule catégorie les commerçants de magasin et les vendeurs de magasin (codes 5221 et 5223 dans la liste d'occupations utilisée par l'IBGE).

Ces données pointent vers la confirmation d'une observation du terrain. Les Péruviens ayant les niveaux d'études plus élevés préfèrent, dès qu'ils le peuvent, s'orienter vers un travail « en autonome » comme celui de vendeur ambulant. Ceux qui travaillent comme vendeurs et commerçants sont, le plus souvent, à un stade de leur migration qui ne leur permet pas de travailler à leur compte. Ceci indique qu'il s'agit probablement de travailleurs recrutés directement au Pérou — par des réseaux de parenté ou *paisanaje*[33], comme nous allons le voir dans les chapitres suivants — parmi des jeunes de milieu rural issus de familles à faibles revenus.

Chez les ouvriers de la confection (opérateurs de machine à coudre, selon la nomenclature de l'IBGE), les Péruviens apparaissent à la quatrième place du tableau (en proportion de 2 %), et constituent la troisième nationalité sud-américaine dans ce secteur massivement investi par les migrants boliviens (84 %). En deuxième rang se trouvent les migrants paraguayens, qui représentent 9 % des travailleurs étrangers de l'occupation.

Tableau 14. Opérateurs de machine à coudre étrangers selon pays d'origine, par sexe

Pays de naissance	Nombre	Masculin	Féminin	Total
Bolivie	12166	47%	37%	84%
Paraguay	1313	6%	3%	9%
Portugal	251	0%	2%	2%
Pérou	245	1%	1%	2%
République de Corée	111	0%	0%	1%
Autre pays étranger	408	1%	2%	3%
Total	14494	55%	45%	100%

Source : IBGE. Recensement 2010

En ce qui concerne le niveau d'instruction des péruviens ouvriers de la confection, la fraction ayant fini leurs études secondaires et entamé une quelconque formation après le lycée (sans la compléter) constitue presque la totalité de travailleurs de cette niche (94 %). En comparaison avec les ouvriers brésiliens et d'autres nationalités, il n'y a pas de Péruviens sans instruction, alors que chez les premiers cette fraction représente la proportion la plus importante de travailleurs (45 %). Les ouvriers de la confection péruviens sont donc ostensiblement plus éduqués que le reste de travailleurs occupant ce poste à São Paulo. Notons aussi que la distribution par sexe chez les Péruviens ne correspond pas à celle du reste d'ouvriers : 45 % de femmes et 55 % d'hommes, alors que chez le reste de la population cette occupation est très féminine (87 % de femmes).

[33] C'est-à-dire, des relations entre *paisanos*, personnes se reconnaissant du même village, district ou région.

Tableau 15. Niveau d'instruction des opérateurs de machine à coudre péruviens et non péruviens, par sexe (N = 155 637)

		Niveau d'instruction					Total
		Sans instruction - Fondamental incomplet	Fondamental complet - Secondaire incomplet	Secondaire complet - Supérieur incomplet	Supérieur complet	Indeterminé	
Reste de la population	Homme	5%	3%	4%	0%	0%	13%
	Femme	40%	22%	23%	1%	1%	87%
	Total	45%	25%	27%	1%	1%	100%
Péruviens	Homme			55%			55%
	Femme		6%	40%			45%
	Total		6%	94%			100%
Total	Homme	5%	3%	5%	0%	0%	13%
	Femme	40%	22%	23%	1%	1%	87%
	Total	45%	25%	27%	1%	1%	100%

Source : IBGE. Recensement 2010

Pour rendre plus intelligible notre analyse, j'ai recodé la liste d'occupations consignée plus haut dans des catégories socioprofessionnelles plus synthétiques. En nous inspirant de la classification proposée par Silva (2004)[34] dans son travail sur la structure occupationnelle brésilienne, nous avons abouti à l'organisation qui suit.

[34] Pour les détails concernant la construction de cette variable, voir l'annexe à la fin.

Tableau 16. Péruviens selon catégories d'occupation (CSP)

Catégories d'occupation	Fréquence	cohorte de migration				Total
		avant 1980	cohorte 1	cohorte 2	cohorte 3	
Professions libérales	134		8%	3%		4%
Directeurs et gestionnaires	191	17%	3%	6%		6%
Autres professionnels universitaires	71		7%	1%		2%
Occupations techniques et artistiques	218	17%	11%	4%		7%
Occupations non manuelles routinières	292	8%	12%	9%		9%
Travailleurs industrie moderne	68		2%	3%		2%
Travailleurs de service	171		9%	5%		5%
Commerçants et vendeurs	410	3%	6%	19%		13%
Travailleurs du commerce ambulant	339		6%	14%	24%	11%
Travailleurs industrie traditionnelle	432		10%	17%	29%	14%
Ne travaille pas	772	55%	26%	19%	46%	25%
Total	3095	100%	100%	100%	100%	100%

Source : IBGE. Recensement 2010

Ce tableau dresse le profil occupationnel des migrants péruviens à São Paulo. Plus d'un tiers (38 %) d'eux se concentrent dans les catégories commerçants et vendeurs, travailleurs du commerce ambulant et travailleurs de l'industrie traditionnelle[35]. Notons aussi la présence de travailleurs occupant des emplois qualifiés (autour de 17 %), comme les cadres et les professionnels, qui constituent la plus grande proportion d'individus ayant conclu des études universitaires.

[35] Cette catégorie inclut les occupations de la niche de la confection (dont les opérateurs de machine à coudre) et les artisans. Voir annexe.

Tableau 17. Niveau d'études des péruviens selon catégorie d'occupation (N=3 095)

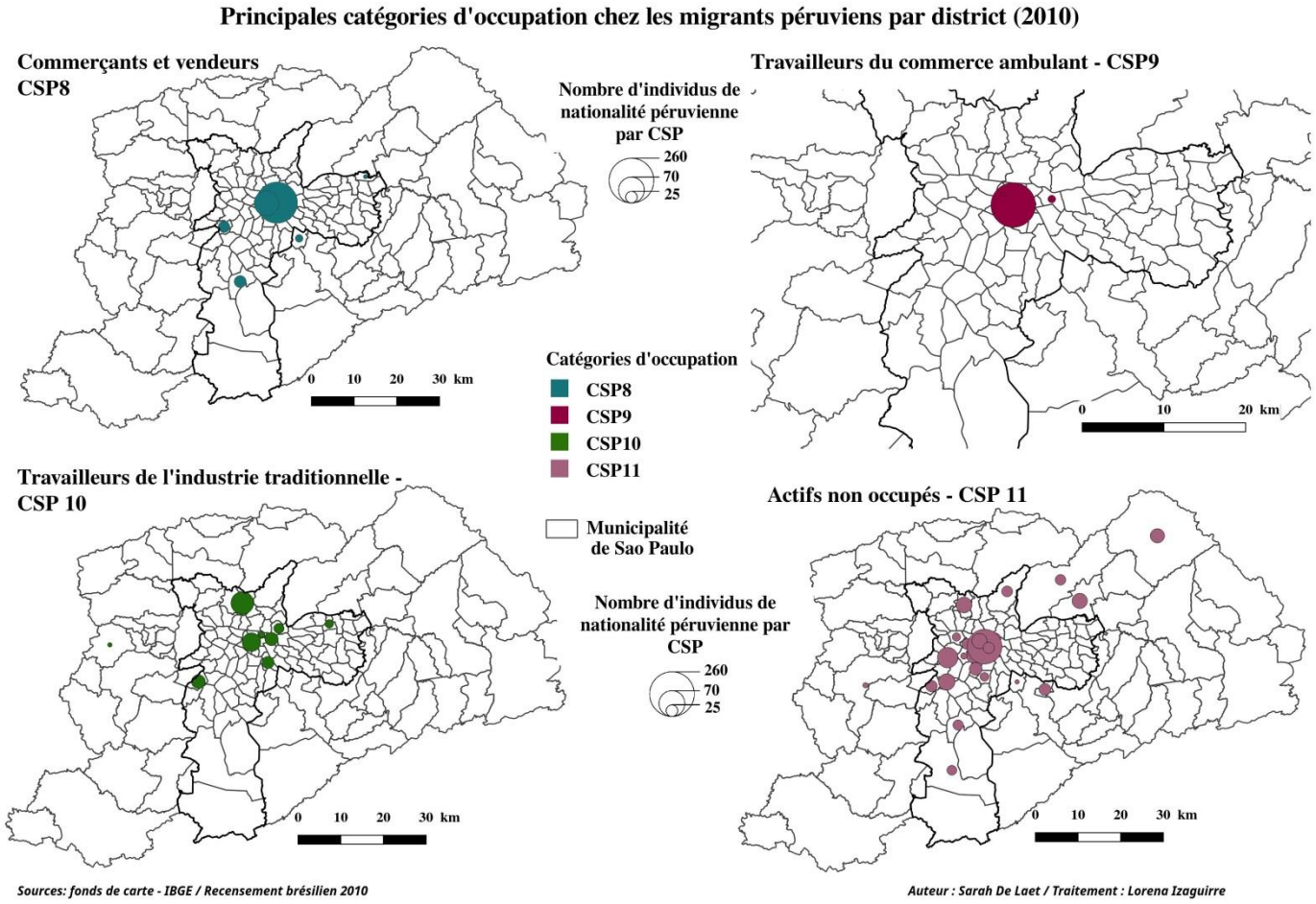
Niveau d'instruction	Catégories d'occupation											Total
	Professions libérales	Directeurs et gestionnaires	Autres professionnels universitaires	Occupations techniques et artistiques	Occupations non manuelles routinières	Travailleurs industrie moderne	Travailleurs de service	Commerçants et vendeurs	Travailleurs du commerce ambulant	Travailleurs industrie traditionnelle	Ne travaille pas	
Sans études-fondamental incomplet						2%	4%	56%	4%		34%	100%
Fondamental complet-secondaire incomplet		4%			28%		15%	4%	16%	8%	26%	100%
Secondaire complet-supérieur incomplet		2%		4%	10%	3%	5%	5%	20%	32%	19%	100%
Supérieur complet	14%	17%	7%	17%	8%	2%	3%	2%	2%	2%	25%	100%
indéterminé											100%	100%
Total	4%	6%	2%	7%	9%	2%	6%	13%	11%	14%	25%	100%

Source : IBGE. Recensement 2010

À partir de ces données, nous pouvons affirmer qu'il y a de fortes chances que le migrant péruvien « type » à São Paulo soit un homme ayant au moins fini ses études secondaires et travaillant en tant que vendeur ambulant ou ouvrier de la confection ; soit un homme sans instruction (ou avec des études primaires incomplètes) travaillant comme vendeur de magasin.

Dans les cartes suivantes (carte 7) est présentée la répartition par district des trois principales catégories d'occupation des migrants péruviens (commerçants et vendeurs, travailleurs du commerce ambulant, travailleurs de l'industrie traditionnelle) ainsi que des actifs non occupés. Nous constatons que la catégorie la plus concentrée spatialement dans les quartiers du centre de São Paulo est celle des vendeurs ambulants. Les travailleurs de l'indutrie traditionnelle, quant à eux, apparaissent dans les zones Ouest et Nor-Est de la RMSP.

Carte 7. Principales catégories d'occupation chez les migrants péruviens par district



Concernant le niveau de revenu des migrants péruviens (tableau 18), presque la moitié (46 %) gagnait entre 0 et 1 salaire minimum par mois, et deux tiers (67 %) entre 0 et 2[36].

[36] Le salaire minimum au moment de la collecte des données du recensement était de 510 reais.

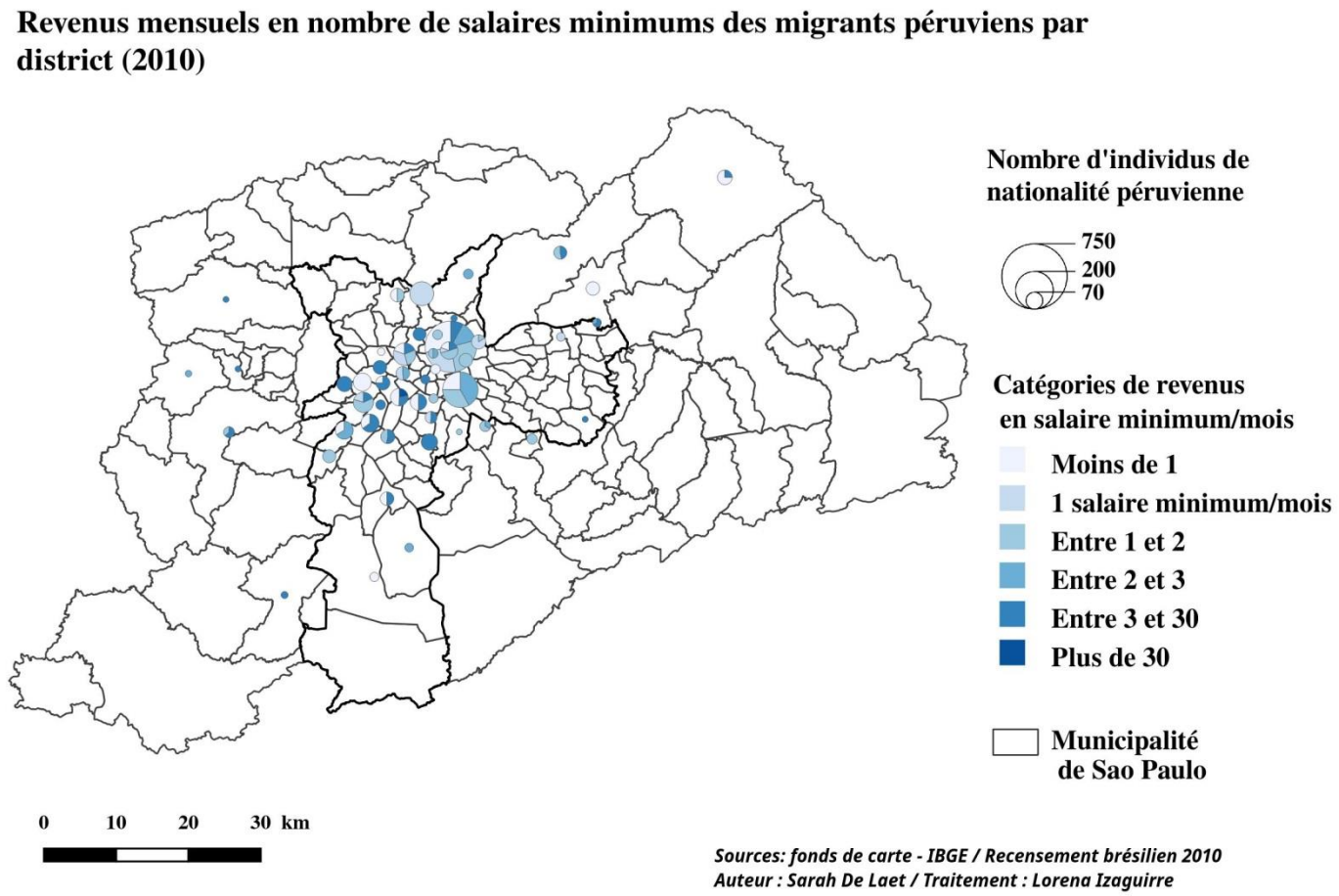
Tableau 18. Catégories d'occupation selon le revenu (nombre de salaires minimums par mois) (N=3 099)

Occupations	revenus en nombre de salaires minimums par mois								Total
	moins de 1	1	entre 1 et 2	entre 2 et 3	entre 3 et 6	entre 6 et 9	entre 9 et 40	plus de 40	
Professions libérales					37%	5%	57%		100%
Directeurs et gestionnaires				6%	40%	33%	13%	8%	100%
Autres professionnels universitaires					39%		61%		100%
Occupations techniques et artistiques			30%	16%	29%	8%	17%		100%
Occupations non manuelles routinières	15%	7%	38%	21%	11%		8%		100%
Travailleurs industrie moderne	56%		15%			29%			100%
Travailleurs de service	29%	12%	40%		19%				100%
Commerçants et vendeurs	18%	6%	40%	30%	7%				100%
Travailleurs du commerce ambulant	42%	26%	21%	6%		5%			100%
Travailleurs industrie traditionnelle	24%	44%	14%	18%					100%
Ne travaille pas	68%	12%	14%	3%			3%		100%
Total	32%	14%	21%	11%	10%	4%	7%	1%	100%

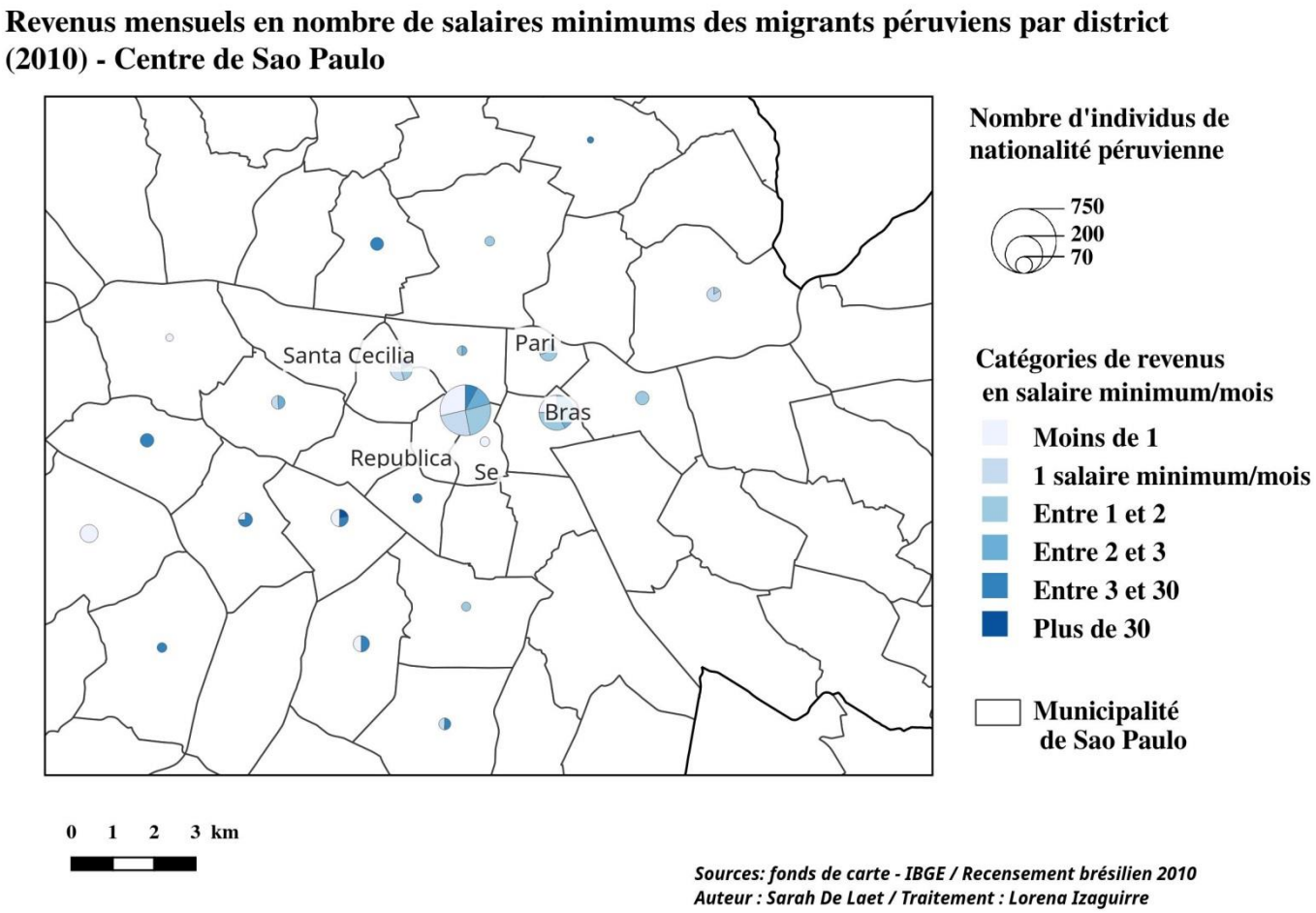
Source : IBGE. Recensement 2010

Si l'on observe la répartition par district de ces différents groupes de revenus (carte 8), nous constatons que les districts du centre de São Paulo présentent toutes les catégories de revenus, bien que les migrants aux salaires les plus élevés y soient peu représentés. Plus l'on s'éloigne du centre-ville, plus les migrants aux faibles revenus disparaissent.

Carte 8. Revenus mensuels en nombre de salaires minimums des migrants péruviens par district



Carte 9. Revenus mensuels en nombre de salaires minimums des migrants péruviens - centre de SP



De même, dans le district de República (carte 9), les migrants qui gagnent jusqu'à un salaire minimum représentent plus de la moitié des migrants péruviens du district. Dans le district de Brás, les trois catégories de revenus les plus faibles se répartissent de manière presque égale.

4.4 Une exploration des données à partir de l'Analyse des Correspondances Multiples (ACM)

Dans le cadre des analyses exploratoires de cette base de données, et afin d'en dégager les caractéristiques principales de la population péruvienne qui y est représentée, j'ai fait appel à une méthode d'analyse multivariée à caractère descriptive, l'Analyse des Correspondances Multiples

(ACM), suivie par un clustering des composants hiérarchiques. L'ACM est, nous le verrons, une méthode d'analyse descriptive qui s'avère très utile et complémentaire à une démarche de recherche qualitative comme celle qui est au cœur de cette thèse. En effet, notre objectif est de déceler les similarités entre les observations empiriques du terrain et les données statistiques dont on dispose. Ceci nous permettra par la suite de mettre en lumière la pertinence heuristique des trajectoires de migrants présentes de mon échantillon, qui seront discutées et analysées dans la quatrième partie de cette thèse.

4.4.1 L'ACM

Face à un jeu de données comportant des multiples variables et modalités, l'ACM nous permet d'en résumer l'information et d'en identifier les caractéristiques les plus saillantes. Cette méthode nous permet donc de faire émerger la structure du jeu de données, allégeant la tâche qui représenterait de produire de multiples tableaux croisés pour analyser toutes les variables qui nous intéressent, qui elles comportent toutes beaucoup de modalités.

L'ACM opère en résumant les relations entre les différentes modalités des variables dans des *facteurs*, à savoir, des dimensions qui caractérisent le mieux la diversité des données analysées et que l'on représente comme des axes d'un plan factoriel. À chaque facteur/axe est attribué un taux d'inertie, calculé sur la base des variances expliquées, qui diminue au fur et à mesure que l'on regarde tous les facteurs. Autrement dit, le taux d'inertie nous indique la proportion d'informations qui ont été synthétisées par chaque facteur par rapport au total de l'information contenue dans les variables qui ont été sélectionnées pour mener l'ACM. Je me suis focalisé sur les deux premiers facteurs obtenus, ceux qui ont les taux d'inertie les plus élevés, et donc ceux qui ont résumé le mieux les informations que l'on cherche à analyser : l'axe X (horizontal) est le premier à interpréter, suivi par l'axe Y (vertical)[37].

Le plan factoriel qui en résulte nous permet donc d'interpréter les liens entre les modalités des différentes variables qui ont été analysées. Celles proches du centre du plan factoriel sont les plus proches de l'individu moyen présent dans le jeu de données ; celles qui s'en éloignent le plus, au contraire, représentent des modalités plus saillantes et qui ont eu plus de poids dans le calcul des

[37] Contrairement à la méthode ACP (Analyse des Composantes Principales) destinée à l'analyse des données quantitatives, les taux d'inertie que l'on retrouve dans les ACM sont sensiblement plus bas. Ces pourcentages doivent donc être lus à titre indicatif, la sélection et interprétation des axes factoriels se faisant en fonction des contributions des variables actives et des valeurs tests associées aux variables supplémentaires.

facteurs[38]. Par ailleurs, la proximité entre les modalités représente un lien statistique entre elles : il s'agit d'une proximité des catégories qui représentent plusieurs individus.

Avant d'opérer une lecture du plan factoriel, il convient de se pencher sur les sorties chiffrées qui l'accompagnent. Ces résultats indiquent, par exemple, la valeur du cosinus carré (cos2) des modalités, c'est-à-dire la qualité de la représentation de ladite modalité dans la construction des facteurs. Ainsi, les modalités présentant un faible cos2, étant mal représentées, ne peuvent pas faire l'objet d'interprétation. Une autre donnée importante à regarder est la contribution de chaque modalité aux facteurs produits, une contribution élevée pouvant nous aider à comprendre le trait le plus saillant de chaque axe et les oppositions que s'y dessinent.

Pour opérer un ACM, il faut sélectionner des variables dites actives, à savoir celles qui seront prises en compte dans le calcul des facteurs. Il est possible aussi de sélectionner des variables dites supplémentaires qui, elles, ne participent pas au calcul des axes, mais qui seront projetées a posteriori sur le plan factoriel. Ainsi, elles peuvent fournir des informations intéressantes quant à leur proximité avec certaines modalités.

Pour obtenir l'ACM que je présenterai ensuite, j'ai décidé de travailler avec 4 variables actives (nationalité, niveau d'instruction, occupation et type d'emploi) et quatre variables illustratives (cohorte, temps de migration, sexe, revenu en nombre de salaires minimums) qui ont été projetées sur le plan factoriel résultant de l'analyse.

Le choix des variables supplémentaires que j'ai opéré visait à conforter l'interprétation des axes, notamment à la lumière de la variable « cohorte » que j'ai construite sur la base des données qualitatives du terrain. En choisissant de laisser comme variables supplémentaires la cohorte et le temps de migration, toutes les deux renvoyant plus ou moins au même phénomène (le temps de migration au Brésil), le but était de voir dans quelle mesure les modalités qui apparaissaient comme étant proches sur le plan factoriel faisaient écho aux caractéristiques que j'ai décelées dans les cohortes empiriques. Cette voie d'interprétation a été ensuite approfondie par la démarche du clustering, comme nous le verrons par la suite.

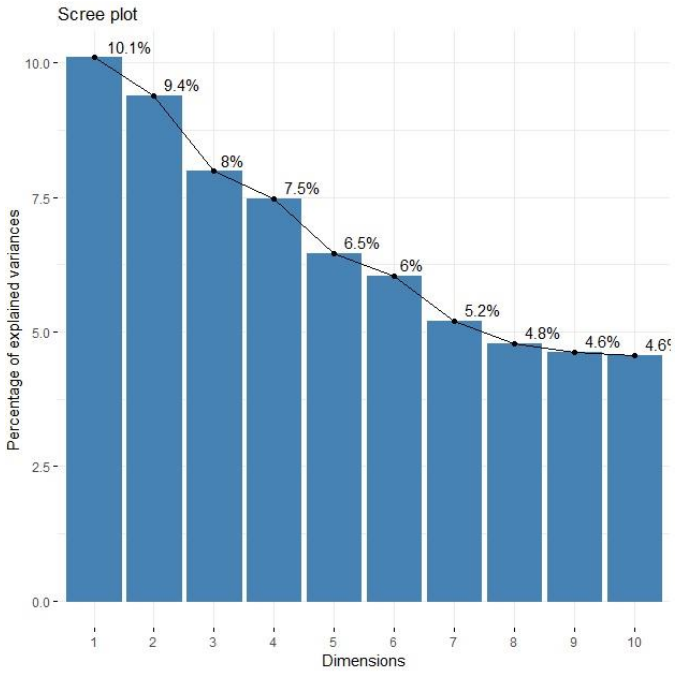
Concernant les autres variables supplémentaires, le sexe et le revenu en nombre de salaires minimums par mois, la première a été exclue du calcul des facteurs après plusieurs essais où elle faisait partie des variables actives, se situant systématiquement proche du centre du plan. Ceci nous indique que le fait d'être homme ou femme est statistiquement insignifiant, autrement dit, que nous ne constatons pas de

[38] Cependant, si parmi les variables analysées on y retrouve des modalités avec un nombre faible d'effectifs (parce que très peu d'enquêtés appartiennent à cette catégorie ou parce que l'on constate un nombre élevé de non-réponses à cette question), celles-ci peuvent apparaître surreprésentées sur le plan factoriel. Un nombre faible d'effectifs, en effet, fausse les calculs produisant les facteurs, d'où l'importance de garder à l'esprit cet effet au moment d'interpréter le plan factoriel.

profil « genré » dans ce jeu de données. La deuxième a été laissée à titre indicatif étant donné que les questions autour des revenus dans ce type d'enquêtes sont souvent répondues de manière inexacte, par méfiance ou mégarde. S'il ne s'agit pas d'un indicateur exact, il est tout de même intéressant de voir quelles modalités apparaissent plus ou moins proches des différentes tranches de revenus. La lecture des variables supplémentaires sur le plan factoriel se fait à l'aide des résultats du V test, car sont significatives d'un axe les modalités qui ont un V test supérieur à 2.

À partir de cette démarche, les liens les plus structurants entre les variables ont pu être mis en avant dans le plan des deux premiers facteurs, qui représentent 20 % de l'inertie pour l'analyse de ces quatre variables actives. Le graphe de l'histogramme de valeurs propres montre les valeurs d'inertie associées à chaque facteur.

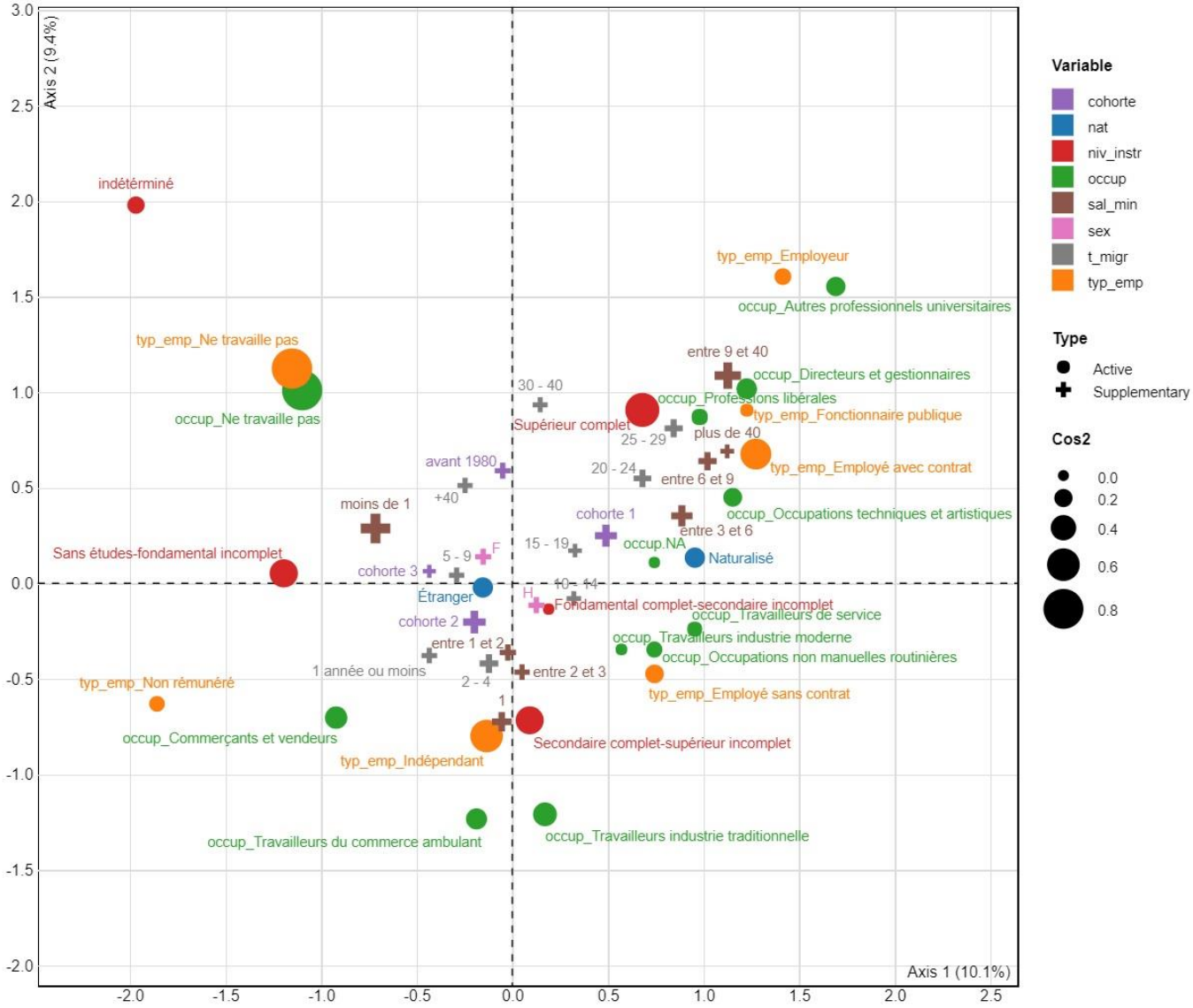
Graphe 2. Histogramme de valeurs propres



Source : IBGE. Recensement 2010

Voici le plan factoriel qui en résulte :

Graphe 3. ACM des variables actives et supplémentaires (taille des points en fonction des Cos2)



Source : IBGE. Recensement 2010

Les valeurs eta2 nous indiquent l'importance des variables sur la construction des facteurs. Pour les premier et deuxième facteurs, les variables « occupation » et « type d'emploi » sont les plus importantes. La variable « nationalité », elle, a les valeurs les plus faibles dans les deux axes.

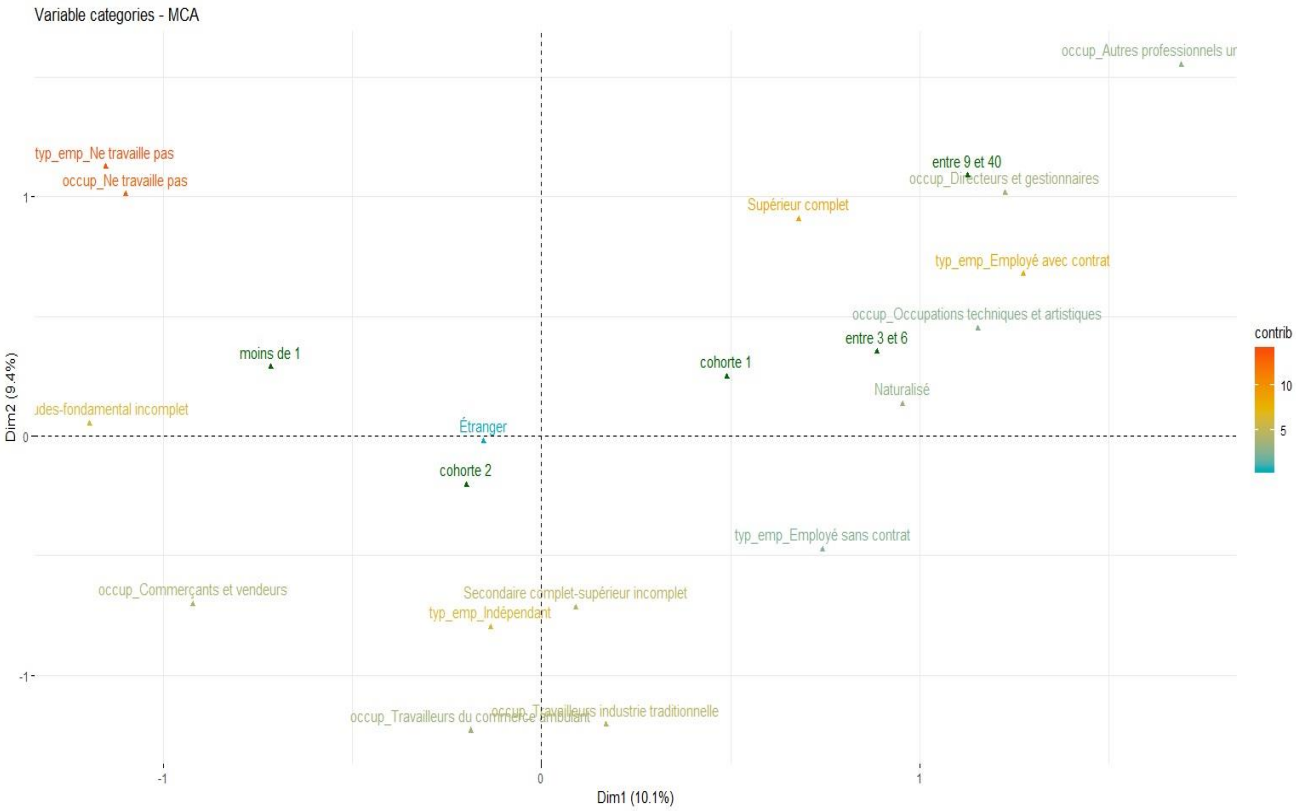
Concernant le premier facteur, les contributions les plus importantes viennent des modalités « ne travaille pas (occupation) » (14 %), « ne travaille pas (type d'emploi) » (14 %), « sans études fondamentales incomplètes » (12 %) et « employé avec contrat » (12 %). Sur le plan factoriel, les deux

modalités « ne travaille pas » et « sans études-fondamental incomplètes » constituent un pôle en opposition à la modalité « employé avec contrat ». Cette opposition qui se dessine semble définir l'axe X.

Concernant le deuxième facteur, les contributions les plus importantes viennent des modalités « ne travaille pas (type d'emploi) » (14 %), « indépendant » (13 %), « ne travaille pas (occupation) » (12 %) et « supérieur complet » (12 %), suivies de près par « secondaire complet supérieur incomplet » (10 %), « travailleurs de l'industrie traditionnelle » (9 %). Deux pôles semblent se dégager : en haut de l'axe, des occupations liées à un niveau d'études supérieur et plus prestigieuses (professionnels universitaires, gestionnaires) ; en bas de l'axe des occupations ayant besoin d'un niveau d'éducation moins important, avec une distinction entre le plan gauche du graphe qui concentre celles liées au secteur informel (commerçants, travailleurs du commerce ambulant, d'individus travaillant en indépendant) et le plan droit du graphe qui concentre celles associées à une formation technique, plus à même d'être exercées sous un régime salarié.

Si nous nous intéressons particulièrement aux variables aux Cos2 les plus significatifs, nous obtenons le graphe suivant :

Graphe 4. Variables actives et supplémentaires au Cos2 >0.2



Source : IBGE. Recensement 2010

En analysant ce graphe, nous pouvons constater que les modalités « supérieur complet » et « employé avec contrat » sont souvent associées, et au contraire plutôt dissociées de « indépendant », « secondaire complet-supérieur incomplet », « travailleurs de l'industrie traditionnelle » et « travailleurs du commerce ambulant ».

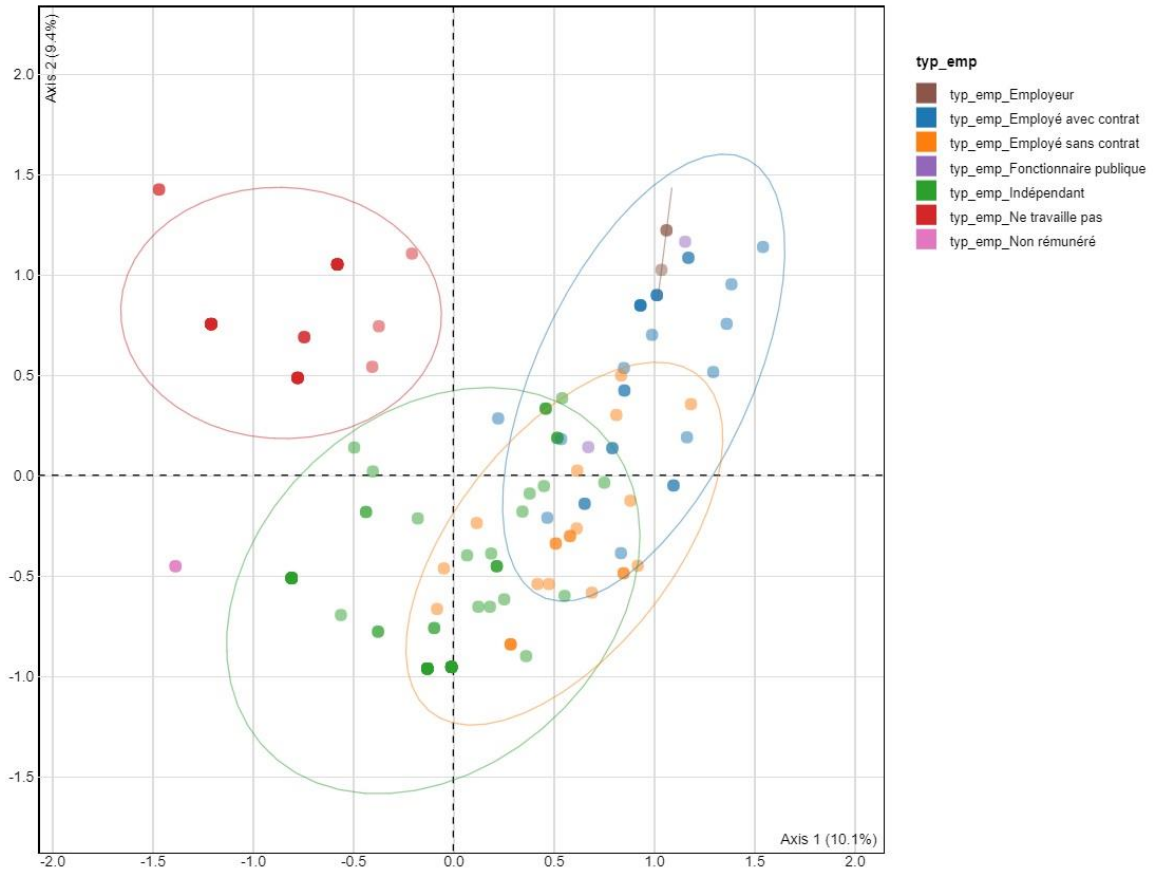
Après projection des variables supplémentaires sur le plan factoriel, chaque cohorte semble associée à un quadrant du plan, avec une opposition marquée entre les cohortes 1 et 2. Par ailleurs, nous observons qu'en haut et à droite de l'axe vertical se situent les revenus entre 3 et plus de 40 salaires minimums. En haut et à gauche se retrouvent ceux qui gagnent moins d'un salaire minimum. En bas de l'axe horizontal, se situent les revenus entre 1 et 3 salaires minimums seulement, avec une concentration des revenus entre 1 et 2 salaires minimums du côté gauche du plan, à proximité des occupations du secteur informel, comme nous avons vu plus haut.

Concernant la variable sexe, la modalité « femme » apparaît plutôt associée aux modalités du quadrant en haut et à gauche ; et « homme » aux modalités du quadrant en bas et à droite.

Pour résumer, deux profils semblent se dessiner sur ce plan factoriel. À droite de l'axe vertical, celui d'un migrant d'entre 10 et 29 ans de migration au Brésil, ayant acquis la nationalité brésilienne et travaillant sous contrat. À gauche, celui d'un migrant qui a entre 0 et 4 ans au Brésil, dont le niveau d'instruction oscille entre le fondamental complet et le supérieur incomplet, qui travaille à son compte. En haut à gauche, un troisième profil correspondant aux migrants qui ne travaillent pas se démarque.

En situant l'univers des individus sur ce plan factoriel, et en regroupant par des ellipses les contours correspondant aux modalités de la variable « type d'emploi », nous constatons que les 4 groupes ainsi dessinés sont bien différenciés, ce qui vient confirmer les cohortes construites à partir des données du terrain.

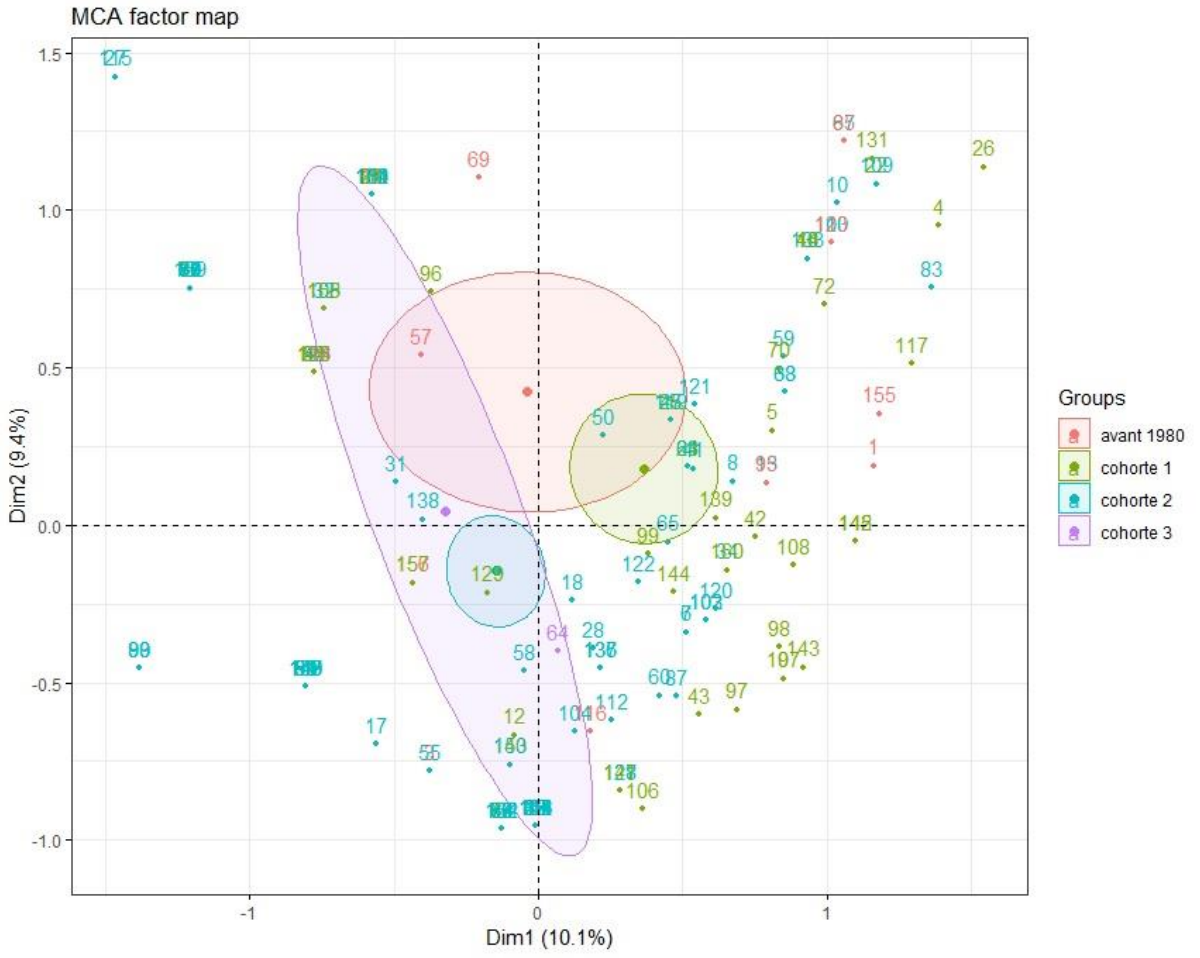
Graphe 5. ACM. Nuage d'individus. Ellipses de modalités de « type d'emploi »



Source : IBGE. Recensement 2010

Maintenant, comment ces profils qui se dégagent se situent-ils par rapport aux cohortes construites ayant pour fondement les données du terrain ? Une première approximation graphique nous en donne une idée, avec une nette différenciation des individus appartenant aux cohortes 1 et 2.

Graphe 6. ACM. Nuage d'individus. Ellipses des cohortes



Source : IBGE. Recensement 2010

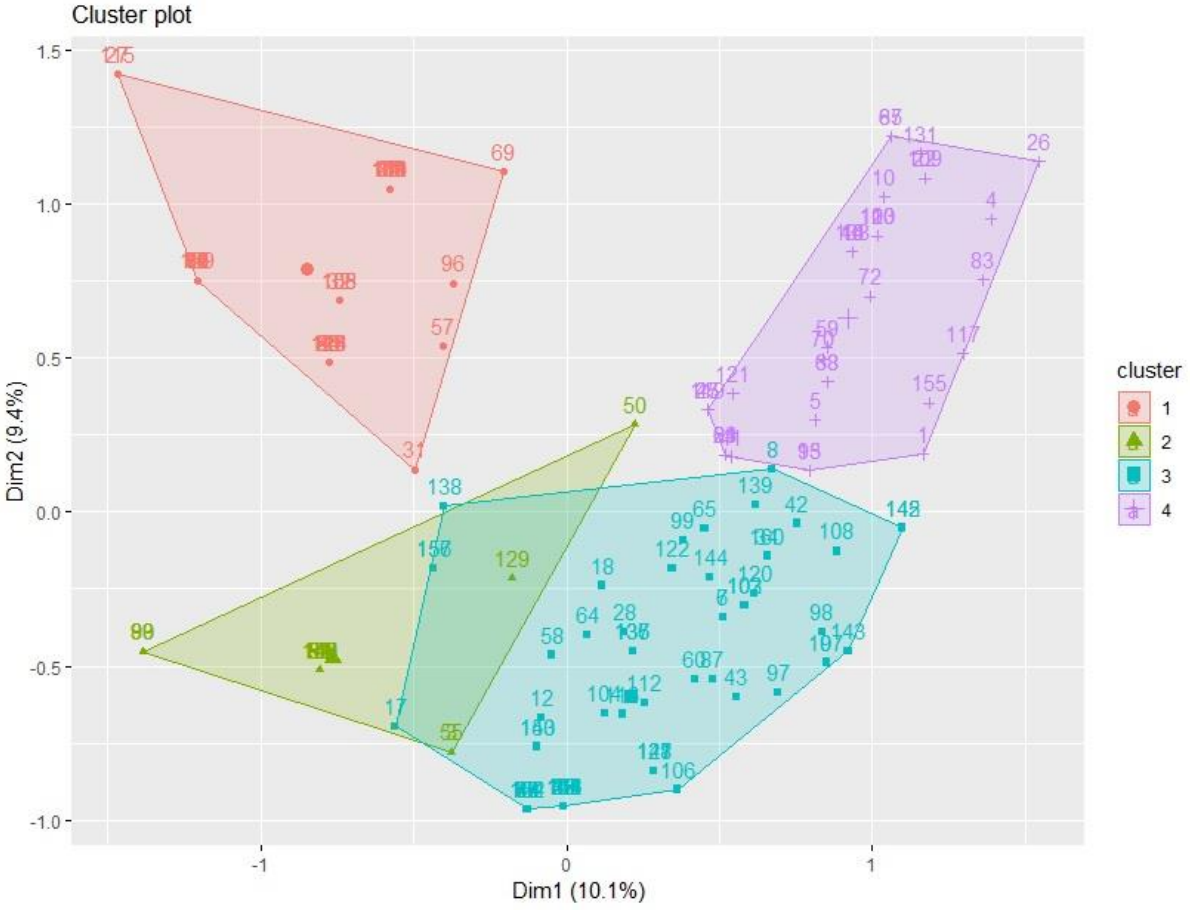
Pour essayer de répondre à cette question de manière plus précise, nous allons à présent explorer les résultats du clustering effectué sur base de cet ACM.

4.4.2 Le clustering

La technique du clustering ou analyse classificatoire, a l'objectif de « chercher à définir des groupes (ou classes) d'individus en fonction de l'homogénéité de leurs comportements, selon la proximité ou la ressemblance de leurs réponses aux questions » (Martin & de Singly, 2012, p. 109), le but étant, de constater si des groupes statistiquement cohérents (des « clusters ») émergent de cette analyse, comme des sortes de « profils-types » nous permettant de caractériser au mieux le jeu de données. Dans ce sens, « si les modalités choisies par deux individus à un ensemble de questions diffèrent en de nombreux points, ces individus sont très différents et devront donc être classés dans des groupes distincts, si les modalités choisies sont presque toujours les mêmes, ces individus sont très proches et pourront être classés dans le même groupe (Martin & de Singly, 2012, p. 110).

Ici, j'ai travaillé avec la classification ascendante hiérarchique au départ d'une analyse par correspondances multiples. Pour ma démarche, l'objectif était de voir dans quelle mesure les groupes "théoriques" identifiés par le clustering étaient similaires aux cohortes telles que nous les avons construites sur la base des données qualitatives recueillies au cours du travail de terrain.

Graphe 7. Clusters après ACM



Source : IBGE. Recensement 2010

Ce procédé est intéressant à plusieurs égards. Nous pouvons donc distinguer 4 groupes. Le cluster 1, en rouge, est constitué principalement par les actifs non occupés de l'échantillon. Le cluster 2, en vert, regroupe les Péruviens à la migration récente (associé à la deuxième et troisième cohorte), aux revenus plutôt faibles. Le cluster 3, en bleu, est une catégorie plus hétérogène, regroupant des travailleurs manuels et non manuels (travailleurs du secteur services et employés), au temps de migration plus long (jusqu'à 14 ans de migration) et ayant fait des études après leur éducation secondaire. Enfin, le cluster 4, en violet, est le groupe constitué par les Péruviens absents de mon travail de terrain : ceux aux études supérieures complètes, occupant des postes en haut de la hiérarchie statutaire et aux

niveaux de revenus élevés. Ainsi, les migrants appartenant au cluster 4 viennent compléter nos observations de terrain et contribuer à produire une caractérisation plus nuancée des migrants péruviens à São Paulo, en y regroupant des profils auxquels je n'ai pas eu accès : celui des migrants dits "hautement qualifiés", voire celui des étudiants arrivés au Brésil dans le cadre des études supérieures et restés dans le pays par la suite.

Maintenant, allons explorer les données de mon enquête empirique dans la quatrième partie de cette thèse, consacrée à l'analyse des cohortes de migration identifiées.

QUATRIÈME PARTIE. TROIS COHORTES DE MIGRATION — CARACTÉRISTIQUES, COMPOSANTES ET FIGURES DU MIGRANT-TYPE

À présent, je vais consacrer cette partie de la thèse à l'exploration et l'analyse du matériel empirique collecté, en articulant une double entrée par les cohortes de migration et par les trajectoires des migrants.

Comme nous l'avons vu dans la deuxième partie, les données quantitatives mettent en lumière la cohérence des cohortes que nous avons construites. Sur cette base, un premier objectif de cette partie est d'identifier les caractéristiques principales et les éléments qui structurent ces périodes, nous permettant d'identifier et de typifier un profil de migrant-type correspondant à chaque cohorte de migration.

Or, cette entrée ne nous permet qu'un regard partiel de la multiplicité d'expériences des migrants. C'est pourquoi je voudrais, dans un deuxième moment, porter une vue plus fine sur les trajectoires des migrants, qu'elles s'inscrivent ou pas dans les tendances générales qui nous ont permis de caractériser les cohortes, car la diversité de profils ne saurait pas être réduite aux seuls attributs du migrant-type de chaque cohorte. De cette manière, nous revenons vers ce qui fait le cœur et l'originalité de l'approche sayadienne par les « âges » de la migration : la distinction entre *simultanéité* et *contemporanéité* des trajectoires et parcours. Car si chaque cohorte de migration représente un noyau d'expériences communes pour une bonne proportion des migrants qu'y appartiennent – les *contemporains sociologiques* —, elle n'épuise pas, bien entendu, toutes les possibilités de parcours migratoires que j'ai pu identifier au sein de chaque période – des parcours qui sont donc *simultanés*, sans être *contemporains* au sein de la cohorte — .

Le deuxième objectif de cette partie est donc de présenter la richesse des trajectoires migratoires qui ont lieu dans la même période. Les trajectoires sélectionnées ne viennent pas simplement « illustrer » ce qui a été mis en avant avec la caractérisation des cohortes, mais font ressortir des éléments nouveaux à la compréhension des logiques sociales qui sont en œuvre. En outre, l'entrée par les trajectoires nous permet de nous pencher sur la capacité d'agentivité des migrants dans la mobilisation, cumulation et conversion des capitaux. Ceux-ci sont soumis certes à des contraintes structurelles, mais les trajectoires des migrants mettent en exergue la marge de manœuvre, la créativité et aussi la dimension contingente de la vie sociale.

Cette partie présente donc les trois cohortes de la migration péruvienne à São Paulo identifiées dans la période 1980-2015. Pour ce faire, chaque cohorte est exposée en deux moments. D'abord, caractérisée par les dynamiques de mobilité et les conditions d'incorporation des migrants qui y appartiennent. Dans chaque cohorte, les formes les plus répandues de ces deux caractéristiques nous conduisent à

identifier un profil de migrant-type. Puis, l'objectif est d'examiner ces cohortes en faisant appel aux dimensions analytiques choisies pour les construire, à savoir, celles qui configurent un régime migratoire particulier : les contextes de départ et de réception, les normes, valeurs et dispositions qu'on associe aux migrations, les politiques migratoires en vigueur et enfin les conditions d'accès au marché du travail et au régime social de l'emploi. De cette manière, nous pourrons comprendre quelles sont les conditions structurelles qui ont contribué à la fabrique du migrant-type identifié.

Dans le deuxième moment, j'entamerai l'analyse de quelques trajectoires de migrants faisant partie de chaque cohorte. Le but sera de se pencher sur des trajectoires individuelles, afin de comprendre quelles ressources mobilisent les migrants pour assurer leur incorporation à São Paulo — parfois en dehors du schéma le plus typique de la cohorte —, et observer comment, dans quelles situations et pourquoi certains agents activent certaines dispositions plutôt que d'autres (Lahire, 2004).

1. Cohorte 1 (1980-1998) : « On amenait de la boue et on rentrait avec des dollars ! ». Le parcours des artisans péruviens à São Paulo

Ce premier moment de la migration péruvienne à São Paulo est incarné par une génération de jeunes artisans, principalement des hommes, enfants d'agriculteurs et petits commerçants, originaires notamment du département andin de Cusco dont la première arrivée à la ville de São Paulo se situe entre 1980 et 1998. Il est marqué par des circulations commerciales transfrontalières constantes entre Cusco et São Paulo. Je voudrais adresser les questionnements suivants : quelles conditions structurelles ont permis l'émergence de ce que j'ai appelé des « entrepreneurs transfrontaliers » ? Comment leurs dynamiques de mobilité et parcours d'incorporation sont influencés par le régime migratoire qui les encadre ?

Pour ce faire, nous allons explorer dans cette section comment l'introduction d'une nouvelle activité économique dans le district de Pisaq (Cusco) a amené de profondes transformations sur le plan social et économique de la région. La pratique de l'artisanat a ouvert de nouvelles perspectives économiques à toute une génération de jeunes artisans, devenus par la suite des entrepreneurs transfrontaliers sur la base de ce commerce. Cette activité a contribué à configurer une migration constante et soutenue vers la ville de São Paulo d'abord, puis vers d'autres grandes villes du Brésil. Nous verrons qu'une dynamique de mobilité se dégage dans cette cohorte : l'imbrication des circulations commerciales et migratoires, sous la forme d'un circuit migratoire liant Cusco et São Paulo. De ce fait, le migrant-type de cette cohorte est la figure de l'artisan entrepreneur transfrontalier.

Par ailleurs, même si parmi nos entretiens nous trouvons des parcours migratoires qui ne sont pas passés par ce circuit précis, c'est-à-dire, des migrants issus des régions autres que Cusco, les données

recueillies sur le terrain nous conduisent à penser que celui-ci a bien été le principal « fournisseur » de migrants péruviens économiques dans la ville de São Paulo durant la décennie des années 80. Cependant, il est intéressant de noter que les trajectoires qui ont débouché par d'autres voies à São Paulo se sont tout de même insérées grâce au dispositif commercial installé par les migrants cusqueños autour de la vente d'artisanat. Ceci montre bien à quel point, au-delà des origines géographiques des migrants, la niche économique occupée par les Péruviens à São Paulo s'est constituée en lien avec l'essor de l'artisanat en tant que produit commercial.

Le chapitre s'organise de la manière suivante. Nous verrons d'abord les contextes nationaux brésilien et péruvien dans la période (1.1). Ensuite, nous nous pencherons sur les dynamiques de mobilité (1.2) et les conditions d'incorporation (1.3) des migrants au sein de la filière de l'artisanat. Puis nous ferons le point sur ce qui caractérise aujourd'hui les conditions de travail de ces migrants pionniers et l'impact de leur circulation sur le visage contemporain de Pisaq (1.4).

Après, il s'agira pour nous de comprendre la « fabrique » de ces entrepreneurs transfrontaliers à la lumière du régime migratoire qui structure la période (1.5). Ce régime migratoire sera analysé à partir des dimensions que nous avons identifiées dans la deuxième partie de cette thèse : le contexte de départ et la configuration de dispositions à la migration (1.5.1) ; les politiques migratoires (1.5.2) ; les conditions d'accès au marché du travail et au régime social de l'emploi (1.5.3) ; et les caractéristiques du contexte de réception brésilien à l'égard de la migration (1.5.4).

Enfin, à la lumière de quelques trajectoires de migrants de cette cohorte, nous analyserons la manière dont l'artisanat a transformé les hiérarchies sociales de Pisaq et dans le contexte migratoire, notamment à travers l'émergence d'une nouvelle classe *piseña* de petits capitalistes née de ce processus transnational (1.6).

1.1 Brésil et Pérou : contextes nationaux

Cette cohorte comprenant presque 20 ans, il n'est pas tâche facile de dresser un portrait à la fois complet et synthétique des contextes nationaux tant au Pérou comme au Brésil. J'ai dû opérer des choix pour me focaliser sur les processus socioéconomiques les plus saillants, à mon sens, pour comprendre le cadre de départ des migrants péruviens durant la période et le contexte qu'ils ont retrouvé au Brésil.

D'abord, concernant le Pérou, le choix pour les Péruviens de quitter le pays durant ces 20 années prend son sens à l'aune de deux processus : la période du conflit armé interne (CAI) déclenchée par les

groupes armés PCP-SL (Sentier Lumineux) et MRTA, et la catastrophe économique de la fin de la décennie de 1980, qui s'est soldée par l'entrée en force du projet néolibéral dans le pays.

En 1980, le Pérou était dans une phase de transition après une longue période de dictature militaire aux commandes du Général Juan Velasco Alvarado, d'abord (entre 1968 et 1975), puis du Général Francisco Morales Bermúdez (entre 1975 et 1980). Ce dernier s'était engagé dans la voie du retour à la démocratie en convoquant à des élections en 1978 afin de faire élire une Assemblée Constituante, organe qui allait produire la Constitution péruvienne de 1979. En mai 1980 eurent lieu des élections présidentielles qui virent devenir président, pour la deuxième fois, Fernando Belaúnde Terry, qui assuma cette responsabilité après avoir vu son premier mandant interrompu par le coup d'État militaire de Velasco Alvarado en 1975.

Ce coup d'état de 1975 marqua le début du dit Gouvernement Révolutionnaire des Forces Armées. Nous devons nous référer brièvement à cette période, lourde des conséquences pour le paysage socioéconomique du pays tant par ses effets visés comme par les conséquences non escomptées de ses réformes. Notons, déjà, que ces régimes militaires (en particulier la phase aux commandes de Velasco) se sont distingués des tendances dans la région. L'« expérience péruvienne » se voulait d'un agenda révolutionnaire, populaire et nationaliste, inspiré par des valeurs que nous pouvons schématiquement définir comme relevant d'un « réformisme de gauche ». Un des emblèmes du gouvernement de Velasco Alvarado fut en effet la proclamation de la Réforme Agraire qui, même si elle a représenté la fin du régime des haciendas, n'a pas transformé durablement les rapports de classe de la société péruvienne : celle-ci est devenue, au contraire, plus polarisée et instillée de mécontentement social (Lowenthal, 1985).

C'est dans ce terrain propice que s'est forgé le projet politique du groupe armé Sentier Lumineux, dont les actions violentes et la guerre déclarée auprès de l'État péruvien en 1982 se sont soldées par une période meurtrière sans égale. En effet, selon les données de la Commission de la Vérité et Réconciliation (2003), le conflit armé interne qui s'est déployé entre 1980 et 2000 a été le plus long, celui aux impacts les plus étendus sur le territoire national et le plus coûteux en termes humains et économiques de toute l'histoire républicaine péruvienne[39]. Ainsi, le processus de migration interne qui se déployait dans le pays depuis les années 40's, nommé par Cotler (1967) de « ruralisation urbaine et urbanisation rurale », s'est vu intensifié suite aux actions violentes du Sentier Lumineux et le MRTA (Contreras y Cueto, 2007:135).

[39] La CVR a estimé en 69000 morts et disparus le nombre le plus probable de victimes de cette période. Ce chiffre est supérieur au nombre de pertes humaines produites par les guerres d'indépendance, ou encore la guerre avec le Chili, soit les conflits les plus importants dans lesquels le pays s'est vu impliqué (Comisión de la Verdad y Reconciliación, 2003).

Sur le plan économique, le changement de gouvernement en 1985 amènera un lot de politiques économiques hétérodoxes, dont le refus du remboursement de la dette extérieure. Les politiques de soutien à l'industrie nationale et la stimulation de l'emploi public ont fini par augmenter la dépense publique à des niveaux insoutenables dans ce contexte d'isolement des bailleurs étrangers. Le résultat fut catastrophique : hyperinflation, chômage de masse, augmentation de la pauvreté extrême et un million de Péruviens de classe moyenne en fuite, sans compter les dégâts du conflit armé interne dans tout le territoire.

Face à cette débâcle, la politique d'ajustement structurel fut imposée de manière abrupte en 1987. Cette année marqua la fin de la politique d'industrialisation par substitution d'importations (ISI) et l'ouverture des marchés, très vite inondés par des marchandises bon marché en provenance de l'Asie de l'Est. Ce processus conduisit à un pic de la pauvreté et du chômage (Gonzáles de Olarte, 2007), ainsi qu'à la hausse du sous-emploi, la chute des salaires réels et la croissance de l'informalité (Massey & Capoferro, 2006). Pour l'économiste Francisco Verdera, l'appauvrissement de la population péruvienne au cours de la décennie de 1990 a été principalement causé par ces politiques macro-économiques d'ajustement instaurées en 1988, qui furent accompagnées par une politique fiscale qui priorisa le remboursement de la dette externe (Verdera, 2001, p. 128).

L'année 1987 marque aussi une mutation abrupte tant des probabilités de partir à l'étranger comme des motivations pour quitter le pays chez les migrants péruviens. Pour le cas de Lima, l'ajustement structurel aurait joué un rôle fondamental dans la reconfiguration des flux d'émigration depuis le Pérou, selon la recherche de Massey et Capoferro. D'après ces auteurs, avant l'introduction des politiques d'ajustement structurel, sous le régime de substitution d'importations, des emplois aux salaires en accord avec le niveau de vie de l'époque étaient largement accessibles ; les migrants de l'époque étaient plutôt ceux avec un bon « capital humain » cherchant à partir pour améliorer ses revenus. Au contraire, suite aux politiques économiques néolibérales, les taux d'emploi et les niveaux de salaire ont diminué radicalement, menaçant les conditions de reproduction matérielle des foyers et conduisant ceux avec une quelconque connexion à l'étranger à quitter le pays. La migration est devenue ainsi moins sélective et a commencé à se diversifier en termes de profils et destinations des migrants. C'est la stratégie qu'ils nomment « sauve qui peut ».

Mais ce n'est qu'en 1990, avec l'élection d'Alberto Fujimori, que le projet néolibéral s'installe en force dans le pays, sous l'égide des prémisses du Consensus de Washington. Fujimori, à dix jours de sa prise de pouvoir, instaura une sévère politique d'austérité alignée avec les diktats du Fonds Monétaire International (FMI). Le principe fondateur de ce « paquet » de réformes : une réduction massive de la dépense de l'État, réduisant son investissement en services sociaux et infrastructures. Cet « État Néolibéral » (Pease & Romero, 2013) fut ensuite consolidé après l'autocoup d'État impulsé

par Fujimori en 1992, qui signa l'instauration d'un régime autoritaire et allait perdurer pour presque une décennie.

En ce qui concerne le Brésil, cette période est marquée par de profondes transformations politico-économiques. Le pays était aussi sous les manettes d'un régime militaire (au pouvoir entre 1964 et 1985), mais celui-ci s'était emparé du pouvoir afin de contrer la « menace communiste » sous l'influence de la doctrine de sécurité nationale. Dès la fin des années 70's commence la « crise de la dette brésilienne », dont les causes sont en lien avec le modèle de substitution d'importations prôné par le gouvernement militaire, la dette externe, le taux d'inflation élevé et la crise fiscale et financière de l'État (Nobrega, 2014, p. 62). En 1983, cette crise eut comme conséquence une première application de politiques économiques néolibérales, sous l'égide du FMI. Parmi les principales mesures adoptées : la dévaluation continuelle de la monnaie, des coupures budgétaires massives dans les dépenses publiques, le gel des salaires. Pour le Brésil, ce plan marque son entrée de plain-pied dans ce qu'on a nommé par la suite « la décennie perdue », marquée par l'application des programmes d'austérité dans plusieurs pays de l'Amérique Latine.

Tout au long des années 80's, parallèlement aux conséquences liées à la crise de la dette, le Brésil a dû faire face à une sévère inflation, qui atteignit à la fin des années 80's un taux de 40 % (Buechler, 2014a, p. 12). C'est ainsi que les Brésiliens ont vu, jusqu'à la fin de la décennie, défiler plusieurs plans ayant pour but la stabilisation de l'économie brésilienne et la diminution de l'inflation galopante, tout en s'éloignant de l'orthodoxie du FMI : le *Plano Cruzado*, début 1986 suivi par le *Plano Cruzado II*, en novembre de la même année ; le *Plano Bresser* (du nom du ministre d'économie de l'époque) en 1987 ; puis le *Plano Verão* en 1989. Tous ont failli dans leur objectif de stopper l'augmentation de l'inflation. Dans ce contexte, le pays expérimenta une lente croissance de l'emploi informel : en 1989, l'emploi formel représentait moins de la moitié des travailleurs employés dans des activités non agricoles (Nobrega, 2014, p. 64). Entre 1990 et 1993, l'augmentation du chômage et de la précarité n'ont cessé d'augmenter dans un contexte de restructuration productive du pays (Garcia & Gonzaga, 2014, p. 129).

Les années 90's représentent l'entrée en vigueur des politiques issues du Consensus de Washington. En 1993, l'instauration officielle de la doctrine néolibérale au Brésil se produisit avec l'adoption d'un nouveau plan, cette foi dans la droite lignée de l'orthodoxie du FMI, le *Plano Real*. En 1994, un changement de monnaie s'est préparé avec l'introduction de l'URV (Unité Real de Valor), monnaie dont la valeur était liée à celle du dollar américain. En juillet 1994, la nouvelle monnaie, le *real*, remplaça officiellement le cruzeiro et suivirent quelques mois au cours desquels la nouvelle monnaie était en équivalence avec le dollar américain. Renforcé par le succès de ce plan, le ministre de Finances qui l'a promu — Fernando Henrique Cardoso — deviendra en 1994 président du pays. La

période fut une brève bouffée positive pour l'économie, avant que les crises internationales ne viennent changer la donne entre 1997 et 1999 (Garcia & Gonzaga, 2014, p. 130).

De prime abord, les processus macrosociaux des deux pays semblent conduire au même scénario incertain et décourageant. Pourtant, c'est dans ce Brésil décrit plus haut que nombreux péruviens trouveront des opportunités inimaginables dans leur pays d'origine.

1.2 Les dynamiques de mobilité : Pisaq, ses artisans et leurs circulations

Pour commencer, nous devons opérer un zoom sur Pisaq, district d'environ 10 000 habitants[40] qui siège dans la vallée de la rivière Vilcanota, situé dans la province de Calca, dans la Région de Cusco, au sud du Pérou. Ce district se trouve à 33 km de Cusco, la capitale régionale. C'est là-bas que cette histoire commence.

Pisaq est un district historiquement rural et *indígena*, de population quechua. Il est formé par deux « habitats géographiques, culturels et sociopolitiques bien différenciés, quoique non homogènes » (Pérez, 2004, p. 34) : d'un côté, la capitale du district, le « bourg », principalement composé par une population métisse (*mestizos*) et qui constitue le cœur du district de par ses activités commerciales ; et de l'autre, treize communautés *indígenas* quechuas, juchées dans les montagnes entourant la capitale entre 3400 et 4500 mètres d'altitude[41]. Avant la Réforme Agraire, déclenchée en 1969 par le

[40] Selon les données du dernier recensement péruvien, Pisaq recense 9 440 habitants (INEI, 2007).

[41] Il s'agit de deux groupes sociaux bien distincts et placés aux antipodes de la hiérarchie sociale locale. Dans un travail d'anthropologie appliquée menée à Kuyo Chico, une des treize communautés indigènes mentionnées plus haut, Núñez del Prado décrit de manière très précise les caractéristiques socioculturelles de ces deux groupes : « El "indio" ocupa el nivel más bajo de la escala social, vive generalmente en el campo, ya sea en tierras de hacienda o de comunidad, dedicado a la agricultura; es monolingüe quechua, analfabeto; no vota en las elecciones nacionales; viste con los llamados trajes típicos regionales de manufactura casera, caracterizados por calzones cortos, camisa de bayeta o tocuyo, lleva ch'ullu, poncho de colores vivos, y en ocasiones ceremoniales la montera circular; va descalzo o con ojotas de llantas de automóvil, y la mayor parte de su subsistencia es de auto-abastecimiento; mastica la hoja de la coca y soporta toda la presión de los otros grupos sociales; políticamente puede aspirar a ser "cabecilla" de su comunidad o llegar a alcalde de vara, jefe de banda o teniente escolar. (…) El "mestizo" se halla ubicado en el pináculo de la escala social de la zona. Es terrateniente, comerciante, empleado público; envía a sus hijos a colegios secundarios o centros de instrucción superior en las ciudades; ejerce alguna profesión liberal y dispone de servidumbre; si tiene tierras dirige la agricultura en ellas; sus relaciones con la capital del departamento y la capita1 provincial son intensas; participa activamente en la política y ocupa en el poblado cargos de juez de paz, alcalde municipal o miembro preeminente del concejo, gobernador, maestro de escuela. Las casas que ocupa se ubican en el centro del poblado y son más espaciosas; sus vinculaciones con la gente de la ciudad y de las altas esferas políticas le permiten detentar en su mano todas las formas de poder e influencia; viste telas de buena calidad, tratando de observar las insinuaciones de la moda; su lengua habitual es la castellana y conoce el quechua, que utiliza sólo en sus relaciones con gente indígena o cuando quiere humillar al mozo o al cholo. (…) El poder está bajo control de los mestizos de P'isaq, quienes dependen de las autoridades de la capital de la provincia, y estas autoridades dependen de las de la capital del departamento. »

gouvernement de Juan Velasco Alvarado, Pisaq était une zone d'implantation de latifundiums (*haciendas*[42]*)* appartenant à une poignée de riches familles de la bourgeoisie andine.

La production d'artisanat s'est insérée dans un contexte de transformations de la structure productive locale et n'était pas une activité économique endémique. Comme don Justo nous le dit clairement, dans les années 70's il n'y avait pas encore de production artisanale et Pisaq « vivait de l'agriculture » :

> J : Sí. Entonces así ¿no? Yo cuando salí de Pisaq no había esas cosas [la artesanía], entonces fui a Lima a estudiar, entonces yo cuando volví, la gente en ese momento estaba andando con eso y vi, y había futuro en eso…
>
> L : Entonces antes cuando usted salió no había…
>
> J : No había artesanía, no existía.
>
> L : ¿No había artesanos acá?
>
> J : No.
>
> L : ¿Y de que vivía principalmente Pisaq?
>
> J : Pisaq vivía de la agricultura, a nivel de Perú el turismo no era mucho.
>
> L : ¿En qué año salió usted de Pisaq?
>
> J : Yo, en 1971. (Entretien avec Justo[43], Pisaq, Cusco, 2016)

Wilbert Rosas, anthropologue *cusqueño,* affirme que c'est pendant la décennie des années 70 que Pisaq devient progressivement une puissance touristique et les paysans commencent à délaisser les

[42] Sur le système d'haciendas, il y existe une vaste littérature à laquelle il est impossible de faire référence in extenso ici. Soulignons cependant que dans les Andes sud du Pérou, elles ont eu des caractéristiques spécifiques. Comme le note Pérez Galán : « El surgimiento y la consolidación de la hacienda en la sierra sur del Perú, está relacionado con un proceso paulatino de mecanismos de acaparamiento de tierras por parte de distintos estamentos sociales que las obtenían haciendo uso de distintos mecanismos legales e ilegales: composiciones reales, mercedes de cabildos, gobernaciones, ocupaciones de hecho, contratos fraudulentos, desvirtuación de tributos y formas de trabajo, fusión de pueblos indígenas o reducciones, donaciones, ventas y pago de deudas, entre otros. Una vez reunidas las tierras por cualquiera de estos medios y establecidas las relaciones de explotación entre el hacendado y los feudatarios, las haciendas se organizan como unidades mono-productoras orientadas hacia el mercado de exportación. » . Au sein des haciendas, nous retrouvons aussi les rapports de domination entre mestizos e indígenas, notamment à travers de l'exploitation de la main d'œuvre indígena sous différentes modalités. Par exemple, Núñez del Prado signale : « (…) en la relación de los colonos con los hacendados, éstos adquirían algunos tipos de productos para negociarlos a su vez; muchos de los arreglos se vinculaban al sistema del "waki", consistente en que el propietario proporciona terrenos que el indígena cultiva poniendo sus propias herramientas, semillas y trabajo personal, debiendo entregar la mitad de sus cosechas al hacendado. En otros casos, el indígena vende al hacendado parte de sus productos a un precio menor, en base a la "persuasión" que él pueda ejercer." (1970, p. 14). Pour cet auteur, ces dynamiques de la relations entre indígenas et mestizos ont un caractère généralisé, vu que : « (…) *cualquier mestizo que tenga la oportunidad de hacerlo, aprovechará del indígena que se ponga en posibilidad de ser explotado*. » (1970, p. 15)

[43] Le cas de Justo sera présenté dans le chapitre consacré à la deuxième cohorte de migrants, étant donné qu'il assura la production d'artisanat dans son atelier à Pisaq pendant vingt ans avant de tenter lui-même le départ vers São Paulo.

champs pour se consacrer à l'artisanat. Celle-ci, en tant qu'activité économique, est arrivée à Pisaq grâce à la création d'une école de formation :

> À l'initiative de l'école d'artisanat, on retrouve José Félix García, un *cusqueño* qui a aménagé à Pisaq. Il était le directeur de l'école primaire local, qui était menacé de fermeture faute d'élèves. Pour échapper à ce sort et ne pas laisser la trentaine d'étudiants sans rien, il a voulu créer une école proposant une formation qui puisse intéresser les étudiants. Ainsi serait née la « Escuela de Arte Inicial ». L'idée était de proposer au sein de l'école des formations utiles pour une ville qui recevait de plus en plus de touristes (céramique, tissage et peinture). Cependant, García n'était pas artisan ni ne savait comment produire ces céramiques. Il a dû obtenir des informations auprès des communautés qui avaient une tradition de céramistes, comme à Chulucanas (ville du département de Piura, sur la côte nord du Pérou). Leur premier produit était des boucles d'oreille en terre cuite, peintes avec des motifs incas. L'école a fonctionné pendant environ dix ans. (Notes de l'entretien avec l'anthropologue Wilbert Rosas, Cusco, 2016)

L'école et la formation qu'elle proposait ont permis l'apparition de grands ateliers d'artisanat dans le district de Pisaq depuis la fin des années 70. Justo, comme d'autres ont pu installer son atelier de production d'artisanat autour de 1978, où il travaillait avec une soixante de peintres :

> L : Entonces Pisaq no es una zona que tenga una tradición artesana, eso se impulsó con la escuela entonces….
> J : Exacto, se impulsó desde esa fecha y así pasó pues ¿no? Entonces mucha gente así como yo formamos talleres grandes, yo trabaja como con 50, 60 pintores. Con poco ya me podía abastecer, lo procesábamos, hacíamos el acabado final y ahí comercializábamos. (Entretien avec Justo, Pisaq, Cusco, 2016)

Dans le même sens, Plácido, artisan parmi les pionniers à avoir entrepris le voyage au Brésil, raconte le rôle de l'école dans la reconfiguration de l'émigration à partir de Pisaq et de l'émergence du lien entre les villes de Pisaq et São Paulo :

> Cuando tenía 10 años, más o menos, había la escuela artesanal. El Sr. José Félix García, él ha dinamizado eso. Él era pata de Valentín Paniagua, que era diputado por Cusco en el primer gobierno de Belaúnde. Ahí manda un proyecto de ley y se hace la escuela artesanal. Ahí en Pisaq había de cerámica, carpintería y tejido, en la noche. Antes de eso, mucha gente de Pisaq se iba a Lima. Con la artesanía, la gente deja de viajar. Y después, si viajan, empiezan a viajar a Brasil. Por eso creo que hay 400, 500 piseños ahí en São Paulo. (Entretien avec Plácido, Pisaq, Cusco, 2016)

La date d'inauguration de l'école artisanale n'a pas pu être établie avec certitude. Certains récits la situent au courant du premier gouvernement du Président Fernando Belaúnde Terry, entre 1963 y 1968. Dans d'autres, les origines sont plutôt situées sous le gouvernement suivant, celui du Général Juan Velasco Alvarado. Quoi qu'il en soit, il est certain que vers la fin des années 60's, Pisaq bénéficiait déjà du fonctionnement de cette école ainsi que commençait à être témoin des changements démographiques et sociaux décrits par Plácido plus haut.

En effet, cette époque est aussi celle d'une transformation démographique liée aux dynamiques des migrations internes. D'un côté, le succès de l'artisanat représentera un frein de l'émigration des *Piseños* vers la capitale et d'autres villes. Mais de l'autre, les années 80's verront aussi l'arrivée de migrants d'autres villes, en particulier de Cusco et du département de Puno, venus s'installer pour profiter de l'expansion du marché de l'artisanat.

L'artisanat est vite devenu une activité lucrative qui attirait les enfants dès leur plus jeune âge. Ils apprenaient en jouant, et pouvaient par la suite s'assurer une rentrée d'argent pour leurs familles. C'est le cas de Lucas, qui à 8 ans travaillait déjà en tant qu'artisan pour quelqu'un d'autre, avant de devenir indépendant :

> L : Y esto es antiguo, no es reciente esto de la importancia que tiene la artesanía en Pisaq. Claro, en Perú más que todo. Y donde ya yo también empecé ya casi a cambiar mis estudios, los días domingo vendíamos en la plaza lo que producíamos, con nuestros amigos. Entonces yo ya trabajaba así.
> L : ¿Y ahí qué vendía, aretes?
> L : Claro, cosas que decoraban, collares y así.
> L : ¿Usted mismo hacía?
> L : Ya me independicé pues, porque trabajaba para otra persona a los 8 años.
> L : ¿A los 8 años trabajaba para otra persona, y le pagaban…?
> L : Claro sí, y no daba mucho [dinero], le daba a mi mamá y a mi hermana nada más. De repente me sobraba un poco y con eso me compraba algo que yo necesitaba. Pero eso ha hecho bastante que mi mamá también se tornaba a ayudarme ¿no? (Entretien avec Lucas, 25 de Março, São Paulo, 2016)

Pour Plácido aussi, son passage par l'école a fait qu'à l'âge de 12 ans il soit en charge de son propre petit atelier :

> L : ¿ Me dice que desde los 12 años tenía su taller ?
> P : Tenía un hermano mayor que puso su taller, y él se fue a Lima a vivir. Yo trabajaba haciendo artesanía y él se fue, a trabajar en otra cosa en artesanía. Entonces ahí me involucré

íntegramente. Éramos como a medias trabajando, y cuando se fue él, yo ocupé ya todo el taller. Comencé a producir cerámica, cuentas [perles] para aretes, collares… (Entretien avec Plácido, Pisaq, Cusco, 2016)

Avant son premier voyage au Brésil en 1980, raconte Plácido, la part importante de la production artisanale dans l'économie locale était déjà significative. Il affirme qu'avant 1980, « Pisaq ya era conocido por las cuentas [perles], las artesanías… Venían a comprar norteamericanos, holandeses, argentinos, brasileros, de Francia. » C'est grâce à cette activité commerciale que les artisans ont commencé à rentrer en relation de manière plus fréquente avec les touristes étrangers. De ce contact, de cette curiosité réciproque pour l'Autre, sont nés des échanges, des liens, voire des amitiés. Des partages et le renforcement des images autour des différences entre leurs pays étrangers, « développés » et « modernes », et le Pérou. Ces échanges, Alfonso les a vécus comme une « illumination ». Sa rencontre avec touriste suissesse lui a « éveillé la curiosité de l'Europe » et donné envie de voyager :

L : ¿Y cómo te enteras eso de que hay gente que está viajando al extranjero, ¿ahí en Pisaq mismo? ¿como que se corre la voz…?
A : Sí, claro, también, también… Como yo con 16 años yo ya tenía mi banquita en Pisaq y vendía las cosas que yo hacía. Mi mamá tenía una tienda de abarrotes, y ya a la calle yo sacaba mis cositas, mis aretitos y ya vendía, ¿no? Y también conocía extranjeros, ¿no? En la época, yo recuerdo que conocí una suiza, una turista suiza, tenía 27 años, así como que yo le llamé la atención, así, no sé… La chica vino, se me acercó, se sentó en mi banco, me agarró así, digamos, una hora así, que qué hacía, quería saber algo y yo también como ella, empecé a preguntar cómo es Suiza, en la época no había internet, no había nada…
L : Claro
A : Era todo más cerrado, ¿no? Entonces ella como que me abrió un poco, me despertó mi… mi… …
L : ¿La curiosidad?
A : Sí, la curiosidad de Europa, así… Entonces, ella se quedó todo el día conmigo, me invitó a viajar a Machu Picchu, que estaba yendo a Machu Picchu, como yo era estudiante, pensé… voy a faltar a la escuela, ¿no? Todo eso… No acepté la invitación, quería, en el fondo yo quería, ¿no?, porque era una chica bonita, y ya estaba con ese instinto de querer enamorarme… Pero ella me abrió bastante la visión, me habló de Suiza, de cómo era la vida allá, la juventud y más cosas que le preguntaba… Para mí era así una idea para mí salir para afuera… Y de ahí empecé a crecer así, yo también quiero ir a Europa, porque ella me habló tanto de Europa, me iluminé así. (Entretien avec Alfonso, 25 de Março, São Paulo, 2016)

Grâce à ces liens, les *Piseños* ont vu de nouvelles opportunités s'ouvrir à eux, qui étaient inimaginables avant. C'est le cas de Walter Baca, autre artisan parmi les pionniers de cette période :

> Walter a fini son éducation secondaire en 1980. Il avait, dit-il, « l'inquiétude, la curiosité d'aller à l'étranger, de connaître », notamment par influence des étrangers qu'il côtoyait. « Pourquoi tu ne vas pas au Brésil ? », ils leur disaient. À Pisaq, il avait rencontré des Brésiliens avec qui il est devenu ami. « Les Brésiliens ont une mentalité particulière, ils sont aimables. Ils attiraient mon attention parce que c'est une culture différente. Mon objectif n'était pas de voyager, mais le fait de rentrer en relation avec ces gens m'a donné l'envie ». (Notes de l'entretien avec Walter Baca, Lima, 2016)

L'histoire de Moisés, originaire de Taray — district adjacent à Pisaq — contient aussi des éléments communs aux deux précédentes. C'est son cousin qui s'est lancé d'abord à faire de l'artisanat, et il lui a appris. Ce cousin a fait un premier voyage à São Paulo en tant que routard de sac à dos (*mochilero)* avec des étrangers qu'il a rencontrés à Cusco. Puis il a amené Moisés et a commencé à amener des boucles d'oreille en argile au Brésil.

C'est ainsi que l'artisanat est devenu une activité économique majeure pour Pisaq. Sa massification est venue de la main de sa rentabilité : un faible investissement économique suffisait pour lancer sa propre production, souvent assurée d'abord dans une structure de production familiale, avec des enfants avides d'apprendre le métier, et seulement après dans de plus grands ateliers, où l'on travaillait en fonction de la demande et à la pièce, et non pas sous un régime salarié. En même temps que la demande devenait de plus en plus importante, plus de personnes voulaient produire et commercialiser. Ceci a créé une situation de concurrence commerciale entre les *Piseños* et les habitantes des communautés environnantes. Avec le temps, ce ne seraient plus seulement les étrangers ceux qui viendraient acheter l'artisanat, mais les Piseños eux-mêmes qui iraient à la rencontre de potentiels acheteurs.

Mais comment s'est opéré ce passage ? Comment quelques jeunes artisans sont devenus des commerçants transnationaux en espace de quelques années ? Pour comprendre ce processus, je mettrai en perspective les récits de ces migrants pionniers. Deux éléments fondamentaux semblent se dégager : une curiosité et désir d'exploration, alimenté par la rencontre des touristes étrangers ; puis l'existence d'une demande en plein essor de ces produits dans un marché de plus en plus globalisé.

1.2.1 L'« invention » de l'artisanat : Los Piseños face à la globalisation

Comme nous l'avons vu, Pisaq est un district historiquement rural et *indígena*, dont la configuration sociale et économique s'est profondément transformée au cours des dernières décennies, notamment à cause des transformations des activités économiques et productives. Ainsi, en tête de ces transformations, se trouve l'essor de l'artisanat et des activités commerciales liées à sa vente :

> « Desde mediados de los años cincuenta y en un proceso ininterrumpido de construcción de fronteras étnicas que continúa hasta hoy, los vecinos del pueblo de Pisaq han aprendido castellano, abandonado la agricultura y la ganadería como actividades productivas para dedicarse al comercio de artesanía y, lo que es más importante, han transformado su sistema de cargos tradicionales en un moderno complejo de mayordomías. » (Pérez, 2004, p. 34)

Pérez, dans son ethnographie du district, constatait ainsi en 1997 que les *Piseños* avaient abandonné l'agriculture et l'élevage comme activités productives pour se consacrer au commerce et l'artisanat. En effet, la transformation de la structure productive de cette zone, produite en quelques décennies seulement, a eu comme un de ces principaux tournants le développement du tourisme. Pisaq, en comparaison à d'autres districts de la région de la Vallée Sacrée, a été une zone privilégiée par le tourisme grâce au vaste complexe archéologique inca qui siège en hauteur de la ville. Notamment depuis l'inauguration de l'aéroport de Cusco en 1964, la ville et les sites archéologiques de la Valle Sacrée sont devenus plus accessibles et le tourisme a commencé progressivement à se massifier. De ce fait, Pisaq a été inclus très tôt dans le circuit touristique principal des visiteurs de Cusco. Parallèlement, la réorientation des activités économiques s'est vue impulsée d'abord par l'arrivée des commerçants textiles de Cusco, qui sont les premiers à avoir misé sur la production et commercialisation d'artisanat.

Il s'agit, selon Pérez Galán, de deux processus parallèles : le début de l'affluence continue de touristes dans la vallée et la reconversion économique vers l'artisanat. L'arrivée des flux de touristes a poussé les *Piseños* à penser comment tirer profit de ces visiteurs temporaires. La vente d'artisanat s'est vite imposée comme nécessaire pour satisfaire la demande de ces visiteurs, souvent fascinés par la culture inca et en quête d'exotisme. C'est ainsi que celle-ci est devenue une activité économique capitale pour cette zone qui, autrement, ne subsistait que par l'agriculture à moyenne et petite échelle. De fait, selon les entretiens que nous avons menés, l'émergence du « boom » de l'artisanat est intimement liée à l'essor du tourisme puisque Pisaq n'était pas, à l'origine, une ville de tradition artisanale. Les deux processus se sont mutuellement renforcés. D'ailleurs, face à une situation économique précaire – ce n'est qu'à partir de 1984 que les municipalités péruviennes ont pu commencer à recevoir des revenus directement de l'État et que les postes municipaux sont devenus des emplois rémunérés —, dès 1952 la municipalité de Pisaq s'est emparée de la question du tourisme, voyant une source pour pallier ce manque de rentes.

Comme corollaire de ces transformations, on assiste à l'urbanisation de la ville : à la fin des années 90's, autour de 30 % de la population du district se concentrait déjà dans la capitale, presque le double comparé aux données du recensement de 1971 (Pérez, 2004, p. 34). Cette urbanisation se fait aux dépens des départs de population des communautés rurales environnantes, ainsi que grâce à la présence d'autres migrants internes, de Cusco et ailleurs, attirés par les opportunités économiques du district.

L'essor de l'artisanat a transformé les « perspectives du possible » des jeunes piseños à l'époque. D'après Wilbert Rosas, dès 15 ans, il y avait des jeunes qui étaient déjà propriétaires d'un petit atelier de production. Cela a bouleversé les pratiques au sein des familles, à l'époque fondamentalement basée sur un modèle d'économie paysanne familial. Les enfants des familles paysannes apprenaient dès leurs plus jeunes âges les pratiques de l'agriculture et de l'élevage, et travaillaient avec leurs parents dans les champs. Cependant, avec l'agrandissement des familles, l'agriculture n'était plus une activité économique rentable pour assurer la reproduction des moyens de subsistance de tous les membres de la famille. Il était donc fréquent pour les enfants d'apprendre le métier d'artisan et de travailler pour d'autres en échange d'un pourboire. Puis, au fur et à mesure que la filière devenait de plus en plus dynamique, ils ont constaté que c'était dans leur intérêt de se mettre à leur compte.

Cette situation a très rapidement changé la situation des familles piseñas. Les parents, d'après Carmen, se plaignaient de cette nouvelle manière de gagner de « l'argent facile » de la part de ces adolescents et jeunes : « Ça leur plaît de gagner de l'argent en tripotant de la boue », disaient-ils. Les paysans affirmaient que leurs enfants *se malograban* (littéralement « pourrissaient », mais l'expression peut être traduite par « prenaient le mauvais chemin ») en touchant l'argile.

Progressivement, des communautés entières, comme c'est le cas de Cuyo Chico, se sont mises à produire de l'artisanat. La conséquence du « boom » de l'artisanat fut ainsi paradoxale. D'un côté, il représenta un frein de l'émigration des *Piseños* vers la capitale péruvienne et d'autres villes. De l'autre, il entraina d'importants gains économiques et contribua à la diffusion d'un imaginaire de plus en plus urbain. C'est ainsi que s'est façonné un terreau fertile pour la migration internationale de ces jeunes artisans.

1.2.2 Le goût et le profit du voyage

Dans les entretiens menés auprès des migrants de cette cohorte, c'est la rencontre des étrangers, et des Brésiliens en particulier, qui éveille de prime abord la curiosité du voyage.

Les différences dans les parcours de ces premiers voyages se dessinent après en fonction d'avoir ou pas un contact brésilien rencontré à Cusco. Pour Plácido, son ami brésilien avait un lien direct avec le commerce d'artisanat, puisqu'il avait déjà été son acheteur à Pisaq. Dans le cas de Walter, même s'il ne le dit pas, il est fort probable qu'il eut su des possibilités commerciales qui s'offraient à São Paulo par d'autres Brésiliens qui venaient à Pisaq. L'ami brésilien qu'il s'est fait sur la route vers São Paulo lui a permis d'avoir une entrée dans la ville, un logement et un endroit pour rester pendant qu'il faisait ses repérages.

Ces extraits montrent aussi à quel point le commerce de l'artisanat était un business profitable. Plácido, au moment de son premier voyage, n'avait même pas fini son cursus secondaire et il s'est retrouvé, à l'issue de son premier voyage au Brésil, avec une entrée de 6000 dollars. Joselito, qui à l'époque travaillait en tant que fonctionnaire à Cusco et bénéficiait donc d'un salaire fixe mensuel autour de 700 dollars, a vite fait les calculs. Sa nouvelle activité commerciale l'a amené à démissionner de son poste, il résume cette situation exceptionnelle de la manière suivante :

> J : Te estoy hablando del 91, 1991 porque el 92 renuncié al seguro. Me gustó, ¿no? Y empecé a viajar, entonces con esa base [de dinero] renuncié al Seguro [l'Assurance Maladie péruvienne], a los 8 meses me compre una combi, ¿no? Una combi cero kilómetros.
> L : Ocho meses haciendo idas y venidas hasta Quito, hasta Otavalo…
> J : Ocho meses… En 28 mil dólares compré [la combi]. Nunca en mi trabajo! Máximo mi sueldo era un promedio de 700 dólares, que era mucha plata porque un profesor ganaba 150 dólares y en esa época, yo te estoy hablando del 91. La cosa es que ahí es donde renuncié y ahí empecé a viajar a Santiago, Buenos Aires, Montevideo y me metí a Brasil […]. (Entretien avec Joselito, hôtel Itaúna, São Paulo, 2016)

La facilité de se lancer dans le commerce de l'artisanat se fondait sur le fait qu'il n'y avait pas besoin d'un capital exorbitant de départ et que, au contraire, le retour de l'investissement était très important. Un voyage suffisait donc pour donner le goût des affaires, d'où l'envie de commencer à multiplier les allées-venues. Plácido raconte : « En los 80's, viajaba 10 veces al año. Apenas llegaba [à Cusco], ya estaba alistando mis cosas para volver a ir [à São Paulo]. (…) Tuve la suerte de llegar a Landinho, que te podía comprar por 100 mil dólares de mercadería en una hora. »

Joselito surenchérit :

> L : Y ese primer viaje, ¿ahí ya se dio cuenta como era el mercado, cómo se abrían las posibilidades aquí en Brasil?
> J : Era una cosa escandalosa la ganancia, ganabas 2, 3 veces vendiendo al por mayor. Si lo comprabas a 50 centavos acá lo vendías a 2 reales, eso era el 92 que se puso uno

> por uno el dólar y el real. Yo cuando llegué, habían billetes como el inti, después el 94 entra Cardoso [l'ancien président brésilien Fernando Henrique Cardoso] y cambia la moneda por el real que valía incluso más que el dólar, el dólar valía 80 centavos, entonces fue alucinante el negocio. Ahí es donde empezó a llegar gente… (Entretien avec Joselito, hôtel Itaúna, São Paulo, 2016)

En effet, pour Joselito le profit fait avec la vente d'artisanat était « scandaleux », de deux à trois fois plus élevé comparé au prix d'achat des produits. Et l'équivalence de la monnaie brésilienne avec le dollar américain ne faisait que renforcer ces gains[44].

Osvaldo a à peu près le même souvenir. Pour lui, la première marchandise qu'il a amenée était les colliers de perles en argile :

> Con eso todo el mundo hicimos plata. Vendíamos 3 por 1 dólar y allá comprábamos el ciento por 100 soles, ganábamos, traías una maletita y regresabas con 1000 dólares, 500 dólares que en ese tiempo era plata y acá la moneda, el real valía un dólar. Después empezaron a venir los mismos productores, trayendo sacos, ya exageraron, por hacerse millonarios de la noche a la mañana y se fue todo al suelo… ya no tenía mucha variación… (Notes de l'entretien avec Oscar, Rue 25 de Março, São Paulo, 2016)

Au Brésil, de plus, le marché des bijoux artisanaux s'alimentait des éléments de la culture populaire locale comme les *novelas,* ces feuilletons brésiliens qui occupent une partie privilégiée de la production télévisée locale. Celles-ci répandent des modèles de consommation qui deviennent populaires, instaurant des modes de vêtements et bijouteries. Dans nos entretiens, plusieurs migrants ont signalé les *novelas* comme source d'inspiration pour la fabrication des nouveaux bijoux[45].

Moisés, lui, m'a résumé cette situation de succès avec une image assez parlante, qu'il a prononcé d'un air très amusé : « Llevábamos barro, y volvíamos con dólares… ¡ con dólares ! ». En effet, cette « boue » au Pérou était méprisée par la plupart des Péruviens et n'avait presque pas de valeur. À l'étranger, au contraire, elle était très appréciée et fut la base de la réussite économique de plusieurs de ces pionniers.

[44] Voir supra, section 1.1, concernant le Plan Real.
[45] On retrouve une référence similaire concernant le rôle des *novelas* dans le travail de Silva (2014).

1.2.3 Routes commerciales et conquête des marchés

Les premiers voyages des pionniers supposaient aussi la découverte des routes et des frontières, connaissances qu'ils allaient commencer à peaufiner au fil des voyages et quelques mauvaises expériences.

Le premier voyage de Walter l'a fait prendre le train Cusco-Puno. Puis un bus jusqu'à la ville de Desaguadero (Bolivie). Ensuite, un camion jusqu'à Santa Cruz, et de là un bus à Corumbá (ville brésilienne frontalière avec la Bolivie). Le voyage prenait plusieurs jours et n'était pas sans risques. Moisés raconte que la frontière du côté de Corumbá était de plus en plus protégée et contrôlée, et qu'il lui est arrivé de perdre des marchandises aux mains des douaniers. Il a dû essayer d'autres passages, comme celui de San Matías, ville bolivienne frontalière plus au nord.

Carte 10. Routes du circuit migratoire Cusco-São Paulo



Source : Google Maps. Réalisée par l'auteure.

Plácido, d'ailleurs, a vécu une mauvaise expérience à la frontière de Corumbá, qui a été un point d'inflexion de sa carrière. Son frère est resté deux mois en prison, car il s'est fait arrêter par

contrebande à la frontière. Cette mauvaise expérience et la perte de 120 000 dollars en marchandise l'ont fait suspendre ses voyages :

> En Corumbá, antes, yo decía cuánto estaba llevando, y había un señor que me apoyaba. Me daba los papeles. No era tan complicado. Pero el año 86, a mi hermano lo llevaron a la cárcel. Llevábamos en cantidad, harto pedido de Landinho, de unas chinas, un montón de gente me hace pedidos, ya estaba yo en otra etapa. Cuando yo llego a São Paulo, mis hermanos estaban en la cárcel de Campo Grande, dos meses. Pero nunca llegamos a recuperar la mercadería, eso era de valor creo de 120 mil dólares. Perdimos. Después de eso dejé de viajar. (Entretien avec Plácido, Pisaq, Cusco, 2016)

S'il y en a qui ont centré leurs voyages vers le Brésil, d'autres ont fait le choix de ne pas se restreindre à une destination, mais de diversifier les marchés et entamer des commerces multiples. D'autres destinations pour ces pratiques commerciales étaient le Chili, l'Argentine, l'Équateur et la Colombie. Les risques existaient aussi sur ces routes-là, comme raconte Ismael :

> A los 18 años [1988] empecé a viajar bastante, a Bolivia, Chile, Argentina, Colombia, Ecuador… Mi primer viaje fue a Bolivia, el segundo fue a Chile. Llevaba aretes, collares, dijes, ocarinas. En un viaje a Argentina, me incautan los productos. La mercancía era el trabajo de más de 10 familias. Ese episodio fue para mí como un trauma, me quedé con deudas en Argentina… (Notes de l'entretien avec Ismael, Pisaq, Cusco, 2016)

Ismael a vécu la perte de ses marchandises à la frontière de l'Argentine comme un « traumatisme ». La perte de ces produits, qui représentait « le travail de plus de 10 familles », l'a laissé endetté.

Alfonso, dont les premiers voyages à l'étranger ont été au Chili et en Argentine au cours de ses deux premières années de commerçant transnational, a élargi par la suite ses voyages vers l'Équateur et la Colombie les trois années suivantes :

> L : ¿5 años estuviste así entre idas y vueltas?
> A : Sí
> L : De los países y a Pisaq yendo a comprar…
> A : Sí, Pisaq, Colombia, Argentina, Ecuador, intercambiaba artesanías, compraba artesanías a Ecuador, por ejemplo, y me iba a Argentina, viajaba de Ecuador hasta Argentina… Todo por bus, algunas veces por avión. Lógico, me encontraba con amigos que hacían la misma cosa.
> L : ¿Piseños?

A : Piseños también. (Entretien avec Alfonso, rue 25 de Março, São Paulo, 2016)

En effet, une bonne partie de cette génération de jeunes piseños s'est lancée dans ce type de commerce et, ce faisant, a ainsi forgé une tradition de déplacements de piseños dans d'autres pays comme le Chili et l'Argentine, mais aussi l'Équateur et la Colombie. L'étendue de ces circuits commerciaux était possible par l'existence d'un marché florissant du commerce d'artisanat dans toute la région sud-américaine. À la pointe de cette expansion, nous trouvons la diaspora commerciale de la communauté d'Otavalo, en Équateur, qui s'est érigée en quelques années comme les spécialistes du commerce d'artisanat, en produisant, mais aussi en achetant de l'artisanat de diverses origines afin de le vendre dans le marché artisanal de leur localité[46]. Ce processus a été bien étudié notamment par David Kyle, qui a identifié deux événements marquants pour cette histoire au cours de l'année 1973 : l'ouverture de l'autoroute Panamericana, qui longe le continent, et l'inauguration du marché d'artisanat pour touristes au cœur de la ville d'Otavalo, connu sous le nom de *Plaza de los Ponchos*. D'après lui, ces deux événements marquent l'entrée des *otavaleños* dans la période actuelle de commercialisation globalisée (Kyle, 1999, 2000). Par extension, ces deux faits ont aussi contribué à l'insertion des piseños dans ce même marché global.

Joselito, par exemple, a fait son premier voyage en tant que commerçant d'artisanat précisément au marché d'Otavalo :

> « En la feria de Otavalo, las señoras me vieron *"¿peruano?" "sí" "ay, por favor, tráeme esto*". Me hicieron pedidos de collares, de alambre de alpaca, aretes, dijes, cerámica, las fuentes de cerámica. La misma mercadería que yo llevé me dijeron *"¿no tienes esto así? Yo te pago tanto*", al mejor precio y al contado esa mercadería que llevé, lo bueno de eso es que saqué pedidos, les pedí a cuánto compran, qué cantidad y llegando a Perú yo iba a cotizar y recibir, iba a confirmar si iba a llegar o no, si me convenía. Entonces me regrese así, con un paquete de pedidos, llegué a Lima y uno solo me compró toda la mercadería ecuatoriana en Polvos Azules, antes era Polvos Azules ahí en la Plaza de Armas, a su costado, en la feria antigua y me pagó. Total, me regrese con algo de 2500 dólares pero ya con pedidos. Ahí pedí un mes de permiso del trabajo y regresé, ¡increíble! Regresé, empecé a vender, eso fue más o menos por abril de 1991… » (Entretien avec Joselito, hôtel Itaúna, São Paulo, 2016)

[46] D'après Kyle, les *otavaleños* sont les principaux *brokers* d'artisanat latinoamericain : « Thus, trips abroad include not only selling opportunities but also the buying of indigenous textiles and crafts in countries such as Bolivia, Peru and Panama, which are then marketed as their own (most of the time) to unsuspecting tourists back in Otavalo or during selling trips to North America or Europe. In this respect, Otavalans are rapidly becoming the principal brokers of native crafts from Latin America ».

À l'issue de ce premier voyage, Joselito avait non seulement écoulé les produits qu'il avait amené, mais aussi revendu très facilement à Lima des produits achetés en Équateur. De plus, il était rentré au Pérou avec un carnet de commandes bien rempli par les commerçants otavaleños.

Néanmoins, pour ceux qui avaient l'expérience des voyages commerciaux dans d'autres pays, le premier voyage au Brésil en représentait une d'un tout nouvel ordre. Le marché brésilien leur sembla de prime abord beaucoup plus grand et friand de leurs marchandises. Joselito et Lucas décrivent de cette manière leurs impressions lors de leurs premiers voyages commerciaux au Brésil :

> (…) El Brasil es un mercado alucinante, ¡qué tal manera de consumir!, son adictos a la compra… el brasilero, ve una pulserita y dice "*que bonitinho, ¿quánto costa?",* se colocan, lo usan 1, 2 días, lo botan y así, no es como el peruano o la peruana que compra un par de aretes y eso lo usa 1 año, 2 años, lo guardan, todo. Es usar y descartar, es un movimiento muy infinito ¿no? es increíble, no se acaba. Desde que yo viajé, esas pulseras que ves ahí [il pointe du doigt des sacs en plastique entassés, remplis de marchandise] hasta ahora siguen pedido y eso mensualmente entran millones, y no se acaba, sigue…" (Entretien avec Joselito, hôtel Itaúna, São Paulo, 2016)

> L : ¿Y cómo le fue en ese primer viaje, qué recuerda de cómo fue esa experiencia?
> L : Bastante sacrificado, bastante… qué te digo, así no, con bastante *dúvida,* pero gracias a Dios creo que con ese conocimiento del estudio de las artes, de repente llegar, conocer para bien o para mal. Bueno me fue bien porque realmente **no esperaba tantas cosas que había conocido**, me sentí súper, o sea realizado porque no había pensado de tal manera... **Porque yo ya había viajado a Chile, yo había viajado ya a Bolivia y estas cosas yo no había visto.**
> L : ¿Qué es lo que era diferente de lo que ya había visto?
> L : O sea que **hay más movimiento acá**, más aceptación con ciertas cosas, hay más valor a nuestro trabajo. Eso es lo bueno que hay acá." (Entretien avec Lucas, Rue 25 de Março, São Paulo, 2016)

Pour Joselito le niveau de consommation des Brésiliens est « hallucinant », comme des « accros » aux achats. Dans cette même veine. Lucas pointe le « mouvement » inédit du commerce à São Paulo, d'après lui nettement plus important que celui des autres villes où il avait été.

Les commerçants piseños ont trouvé au Brésil un marché hors pair, et plusieurs d'entre eux ont décidé d'y consacrer tous leurs efforts. De plus, ils ont compris que ce pays fournissait des marchandises qui étaient recherchées aussi de retour au Pérou par les artisans, par exemple des pierres semi-précieuses, comme l'hématite. De ce fait, les piseños ont entamé un commerce à double sens : en amenant de l'artisanat en argile au Brésil, et en ramenant des pierres semi-précieuses au Pérou.

Si les premiers voyages se faisaient dans une dynamique « illégale », dans la mesure où les marchandises à être commercialisées au Brésil n'étaient pas déclarées et ne payaient donc pas d'impôts, les entrepreneurs commenceront après quelques années à utiliser les canaux réguliers pour l'importation commerciale :

> (…) Viajábamos con maletitas, tenías que hacerlo de poco en poco, entonces era difícil pero una vez que aprendí a hacer importación ya no hubo ningún problema, por Bolivia hacían un interpuesto de aduana para otra aduana y de ahí pasaba para acá, tenemos la razón social acá entonces se puede hacer importación. (Notes de l'entretien avec Oscar, Rue 25 de Março, São Paulo)

D'après Osvaldo, apprendre comment faire des importations réglementées a facilité leur croissance commerciale, en leur permettant de sortir du « commerce à la valise ».

Ce changement supposait, bien entendu, la formalisation des activités commerciales des entrepreneurs à São Paulo : la création d'une entreprise, l'obtention d'une raison sociale, et, préalablement, une régularisation du statut migratoire en tant que résident. Pour toutes ces raisons, la circulation des valises remplies d'artisanat se prolongera jusqu'à la première moitié des années 90.

Nous explorerons à présent quels étaient les espaces clés de cette circulation, ainsi que la dynamique qui l'a animée tout au long d'une décennie.

1.2.4 Entre nomadisme et sédentarisation : les circulations des commerçants transnationaux à São Paulo

Les circulations commerciales, auxquelles se sont adonnées ce groupe de piseños, se sont articulées autour de plusieurs phases. Au rythme des allées-venues, ces piseños ont réussi à se faire une place dans la ville et dans son bouillonnement économique. Ils sont passés de « simples » artisans à entrepreneurs à succès. Leurs dynamiques de circulation s'en sont vues modifiées, pour se rapprocher peu à peu d'une sédentarisation propre aux standards plus classiques des migrations.

1.2.4.1 Le lieu de débarquement : Praça da República

La première phase pour la consolidation des activités commerciales de ces commerçants était d'arriver à se faire des contacts à la Praça da República. En effet, dans de nombreux discours, cette place était le lieu de référence pour tout néophyte qui arrivait à São Paulo avec son lot de marchandise à vendre. La Praça da República, en plein cœur de la ville, était connue pour être un marché d'artisanat quasi permanent. Sur cette place et ses alentours, notamment le long de la rue Ipiranga, des *hippies* ainsi que

des artisans au profil varié vendaient leurs produits, tandis que des acheteurs venaient s'approvisionner en faisant des achats par gros lots.

Le paysage hétéroclite de cette place, où l'offre d'artisanat était très variée, contrastait avec le profil des vendeurs au début des années 80s. En effet, une bonne partie de Brésiliens, quelques boliviens remplissaient la place. Quand Plácido débarqua ici en 1980, il dit n'avoir rencontré aucun Péruvien. Au début des années 90, la situation avait déjà un peu changé, quelques péruviens étaient déjà sur place et vendaient leurs produits aux acheteurs brésiliens et d'ailleurs :

> L : ¿Y entonces cual era la indicación, a donde tenía que llegar, como tenía que hacer [en São Paulo] ?
> L : Bueno tuve que buscar la feria, digo la feria o la Plaza República, donde se exhibía la artesanía. Tuve que buscar ahí, y ahí me encuentro con mis paisanos pues… Sí, entonces "ya, donde estas, ya vente acá al hotel ahí." Y en una ya estaba allá, ya estaba allá… (Entretien avec Lucas, Rue 25 de Março, São Paulo, 2016)

> L : ¿ La primera vez que viniste ?
> A : La primera vez, fue difícil porque llegamos, preguntamos, ¿no? Pero llegamos a la República y después preguntamos donde podíamos vender nuestras artesanías que habíamos traído, unos aretes. Vendimos, aquí en la 25, conocimos unos chilenos en la época, que nos dijeron "yo te ayudo, pero me pagas tanto", ¿no? Un porcentaje. (Entretien avec Alfonso, Rue 25 de Março, São Paulo, 2016)

> L : Y de ese primer viaje a Brasil, ¿Qué recuerda? ¿Cómo fue?
> J : Bueno mi primer viaje… yo tenía un amigo, Vicente. Yo abrí una tienda en Cusco y este Vicente venía a comprar y él me decía "José, por qué no vienes a Brasil, llévame esto y esto yo te voy a comprar y llegas a la casa" y me dio la dirección y en una de esas me animé porque ya viajaba, y agarré mercadería, preparé y me vine directo. (…) Me dijeron "José no te preocupes, anda a São Paulo en la plaza la República, sábados y domingos hay feria, ahí lo vas a vender todo" y me vine a São Paulo, salí del metro y me encuentro con un argentino, él me mira y me dice "peruano ¿tienes mercadería?" "sí" "quiero ver" Todito me lo compró, Adrián se llamaba y él ni siquiera era de São Paulo… (Entretien avec Joselito, hôtel Itaúna, São Paulo, 2016)

La Praça da República était un point de référence pour la vente d'artisanat sud-américain en général, loin du paysage qu'elle montre aujourd'hui tous les dimanches. Joselito décrit l'ambiance de l'époque de cette manière :

> « Ahí conocí la Plaza República, ahora es una feria raquítica ¿no? Hay unos cuantos pelagatos. No podías caminar, era bien famosa y esta feria se malogra cuando el prefecto… entra un prefecto y él lo suspende la feria, o sea lo anula y ya no hay más feria de la plaza República. Eso sería hace unos 10 años, 12 años más o menos, y de nuevo entra otro prefecto y lo reabre la feria y ya es donde la feria en la plaza República se convierte una feria simple ¿no? una feria pobre como hasta ahora que ya perdió su prestigio, su tradición. (…) La feria era prácticamente el centro de todo el negocio sobre artesanía, artesanía paraguaya, argentina, uruguaya, boliviana, peruana, ecuatoriana, brasilera. Te traían artesanía cantidad, cristales, cuarzos, todo. La 25 todavía no existía… (…) Y así, como te decía, ese fue mi primer viaje ¿no? fue interesante, regrese con pedidos, conocí y en mis otros viajes venia directo a São Paulo. » (Entretien avec Joselito, hôtel Itaúna, São Paulo, 2016)

La Praça da República était donc un véritable nœud du commerce d'artisanat dans la région, un carrefour commercial où se rencontraient des vendeurs d'Argentine, Équateur, de la Bolivie ou du Paraguay. Mais, au fil du temps, ces Péruviens finiront par s'approprier un autre espace, non loin de la place, pour consolider leurs activités commerciales.

1.2.4.2 Le point d'ancrage : L'hôtel Itaúna

Il m'est difficile de situer le moment précis où l'aujourd'hui célèbre hôtel Itaúna est devenu un véritable *hub* pour les commerçants d'artisanat péruvien. Dans les entretiens, les dates ne coïncident pas toujours concernant le début des opérations commerciales là-bas : Walter situe ce moment pendant la première moitié des années 80, et souligne que la consolidation de l'occupation de cet espace par les Péruviens a eu lieu entre 1986 et 1987. D'autres, comme Lucas, signalent que lors de son premier voyage au début des années 90, il ne fonctionnait pas encore en tant que galerie commerciale. Quoi qu'il en soit, il est important de noter que l'appropriation de l'espace de l'hôtel Itaúna de la part des commerçants piseños marque une nouvelle étape dans l'histoire commerciale de l'artisanat péruvien à São Paulo.

Situé sur l'avenue Rio Branco, à sept minutes à pied de la Praça da República, l'hôtel affiche une façade décrépie, à l'image des bâtiments qui longent cette avenue. À l'entrée, un petit espace qui sert de hall de réception comporte une table et une chaise, où, la plupart de la journée, on trouve quelqu'un assis contrôlant l'entrée. Le contrôle est très aléatoire : j'ai pu rentrer à plusieurs reprises sans me présenter et en disant simplement « bonjour ». Des escaliers et un vieil ascenseur donnent accès aux quatre étages où sont reparties environ 80 chambres.

L'intérieur est à l'image de la décrépitude de l'extérieur. Murs dépeints, odeur d'humidité, des couloirs sombres. Il faut monter au premier étage pour trouver le long du couloir des portes fermées, d'autres entrouvertes, et quelques panneaux indiquant « *artesanato* ». Les couloirs ne renvoient pas l'image classique d'un hôtel, avec ces panneaux devant les portes et les énormes sacs de marchandises qu'elles laissent entrevoir, donnant un air de galerie commerciale.

Comment cet endroit est devenu, lui aussi, un point clé du circuit de commercialisation d'artisanat péruvien n'est pas très précis. Voici la version que j'ai entendue de la part de Walter :

> « Un samedi, il se faisait tard, et il est resté à l'hôtel Itaúna. Avec el Indio Roberto, ils ont quitté la Place de la République et se sont dit "on va continuer à recevoir les clients à l'hôtel". Il a pris une chambre pour le mois, et a commencé à dispatcher sa marchandise depuis celle-ci. (…) Entre 1986 et 1987, l'hôtel Itaúna s'est rempli de Péruviens comme lui, vendant de l'artisanat. Des Équatoriens ont commencé à arriver depuis 1989. L'hôtel fonctionnait, ainsi, à 80 % comme galerie commerciale » (Notes de l'entretien avec Walter, Lima, 2016).

Il aurait donc proposé à ses clients de continuer à les recevoir dans la chambre d'hôtel qu'il occupait à l'Itaúna.

Même si la paternité de cette idée ne peut pas être attribuée sans l'ombre d'un doute à Walter, le fait est que, progressivement, les Péruviens qui arrivaient pour vendre leur artisanat sur la Praça da República ont commencé aussi à recevoir leurs clients et acheteurs dans les chambres de cet hôtel, improvisées en commerce et vitrine de leurs marchandises.

Un personnage clé pour cette expansion commerciale fut Roberto, surnommé « el Indio », dont le nom est revenu dans plusieurs entretiens. C'était un Argentin qui achetait en tant que grossiste beaucoup d'artisanat péruvien :

> [En 1980] No había [peruanos], yo era el primero. No había nadie. Ya después, al tiempo conocí al Indio, no recuerdo cómo le decían, un argentino. (Entretien avec Plácido, Pisaq, Cusco, 2016)

> En 1982, il a rencontré « El Indio Roberto », un Argentin bien connu dans l'espace de la Place de la République qui travaillait aussi dans le commerce de l'artisanat. « Il était malin, il connaissait tout ! ». Entre 1984 et 1985, il a commencé à travailler avec lui en lui vendant ses produits. (Notes de l'entretien avec Walter, Lima, 2016)

> (…) Y acá había un argentino que nos compraba todo a todos los peruanos, acá en el 107 era su cuarto, acá en el hotel [Itaúna], y el indio argentino, se llamaba Roberto y el vendía, el conocía a los clientes, 2, 3 días y te pagaba... El ya murió ¿no? el Indio Roberto. Él fue el pionero de los compradores. (Entretien avec Joselito, hôtel Itaúna, São Paulo, 2016)

Les séjours à l'Itaúna, initialement de seulement quelques jours, se sont prolongés au fur et à mesure : les chambres ont commencé à être occupées par semaine, voire par mois, et non plus par nuit, permettant l'espacement des voyages entre São Paulo et Cusco. L'encrage à l'hôtel Itaúna a représenté un tournant pour les activités commerciales de ces commerçants, jusque-là entièrement nomades, partagées entre leurs circulations de quelques jours entre São Paulo (et d'autres villes du Brésil, en l'occurrence) et Cusco. La prolongation progressive des séjours a ouvert la porte à une dynamique commerciale un peu plus sédentarisée lors de leurs passages à São Paulo. Au moins jusqu'à la fin de la période couverte par cette cohorte, l'hôtel accueillait un grand groupe de commerçants cusqueños, plus de 300 si l'on croit la seule source secondaire d'information que j'ai pu retrouver concernant cet endroit. Il s'agit d'un papier publié en 2001 dans la revue brésilienne Braudel Papers, publication à fréquence irrégulière du *think tank* paulistano Instituto Fernand Braudel de Economia Mundial. Albino Ruiz Lazo, un chercheur péruvien, à l'époque en séjour de recherche à l'Institut, publia un article intitulé « De los Andes à São Paulo », où il décrivait les activités des migrants cusqueños à São Paulo et leur installation à l'hôtel Itaúna :

> Los comerciantes más pudientes adaptaron altillos en sus cuartos que sirven como literas y como almacén suplementario donde se guarda mercadería o colchones a ser tendidos en el suelo en las noches. Por día funcionan como bazares discretos para aprovisionar a los miles de peruanos, y otros feriantes que vienen de las calles o del interior del Brasil. Al centro un corredor central conecta la segunda fila de habitaciones y los servicios higiénicos desde cuyo interior, a media mañana, chorreando agua, semivestidos, salen algunos huéspedes rumbo a sus cuartos. Son los comerciantes mayoristas de vuelta del voraz mercado que surge desde las cinco de la mañana el mercado libre de São Paulo. El hotel hospeda a 350 cusqueños entre sus 80 habitaciones. (Ruiz Lazo, 2001, p. 6)

C'est ainsi que l'hôtel Itaúna est devenu une référence pour les Péruviens insérés dans les circuits de commercialisation de l'artisanat. Justo, un de mes interviewés de la deuxième cohorte le décrit comme une enclave de commerce dynamique qui fournissait des grossistes venus du Paraguay, de l'Uruguay, du Chili et de l'Argentine. Selon Raúl Aquino, un des cusqueños interviewés par Ruiz Lazo, lors de sa première arrivée en 1995 seulement 5 Péruviens étaient logés à l'Itaúna à cette époque. Sans citer de source, Ruiz Lazo affirme que « quelque 50 000 Péruviens, majoritairement de Cusco » sont arrivés à São Paulo au cours des dernières années pour y rester ou pour des voyages saisonniers (Ruiz Lazo, 2001, p. 6).

En 2001, Raúl Aquino n'habitait plus à l'Itaúna. Il s'était installé dans une chambre d'un bâtiment du quartier. En effet, l'histoire de l'appropriation « détournée » de l'Itaúna en tant qu'espace commercial est aussi directement liée, par la suite, à l'implantation résidentielle des migrants péruviens qui ont

commencé à rester vivre à São Paulo, emménageant dans des appartements du quartier qui fait face à l'hôtel, aux alentours de la Rue Aurora. Ainsi, un embryon de « quartier péruvien » est né dans cette zone mal famée de São Paulo, adjacente au quartier de Cracolândia. Ce quartier est encore aujourd'hui une zone de concentration résidentielle des Péruviens, où plusieurs migrants pionniers continuent à habiter, malgré leur situation économique plus confortable. En effet, comme nous l'avons vu dans la troisième partie de cette thèse, on y retrouve la plus importante implantation résidentielle des Péruviens habitant à São Paulo, d'après les données du dernier recensement brésilien[47]. De même, Baeninger et al. définissent la Rue Aurora de ce quartier comme « un important espace de la migration péruvienne dans la ville » (2014, p. 8-9).

En tant qu'enclave commerciale d'artisanat à São Paulo, des commerçants équatoriens, en particulier des *indígenas* de la région d'Otavalo, y ont aussi fixé leurs activités. Aujourd'hui, les seuls péruviens que j'ai pu trouver durant mon terrain étaient María, qui passe aujourd'hui encore trois mois à l'hôtel avant de regagner Pisaq et se fournir à nouveau de marchandises ; et Joselito, qui s'est lui installé à São Paulo. Il loue une de ces chambres de manière permanente ; elle lui sert comme dépôt de marchandises et bureau commercial de son entreprise. Les autres chambres que j'ai pu voir étaient occupées par des familles d'*otavaleños*. La fureur et l'ébullition décrite du temps d'or de la vente d'artisanat semble maintenant dépassée.

1.3 Les conditions d'incorporation : la consolidation de la filière de l'artisanat et des circuits migratoires et commerciaux (1994-1999)

La décennie des années 90 marque la consolidation de la filière de migration liée à l'artisanat, ainsi que la massification de la production : beaucoup de nos interviewés signalent que le « boom » de l'artisanat péruvien se situe au début de cette décennie.

Le succès des ventes à cette période a encouragé d'autres personnes à se lancer dans la course, tandis que les pionniers ont commencé à s'installer à São Paulo, afin arrêter les voyages permanents entre le Brésil et le Pérou. Dans ce sens, les Péruviens arrivés lors de la deuxième moitié des années 90 sont arrivés dans un moment crucial de changement entre une dynamique à succès, et les débuts d'un processus de déclin aux aurores de la décennie suivante. Ce n'est pas un hasard si nombre de ces migrants se sont reconvertis par la suite dans d'autres filières commerciales et ont dû changer de produits face à une concurrence de plus en plus accrue.

[47] Deux districts d'implantation résidentielle des Péruviens se démarquent dans la ville : le premier est República, qui concentre 23 % de la population d'origine péruvienne, et le deuxième est Brás 1 (0,6 %). Dans le reste de districts, ce chiffre ne dépasse jamais les 5 %.

Un espace apparaît comme le théâtre de ces processus : la région autour de la Rue 25 de Março et sa dynamique commerciale infatigable.

1.3.1 L'implantation : Le microcosme de la Rue 25 de Março

L'histoire de la région autour de la rue 25 de Março est mêlée à l'histoire même de São Paulo[48] et à celle de l'arrivée des immigrants qui ont changé le visage de la ville. En effet, entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle, la rue fut investie par des magasins de mercerie gérés par des migrants syro-libanais[49] et des *mascates* (vendeurs ambulants) qui proposaient des marchandises arrivées via le port de Santos. Ils se déplaçaient par la suite pour faire du commerce de porte à porte dans la ville et les provinces de l'intérieur de l'état de São Paulo. Par la suite, des commerçants juifs et italiens viendront s'ajouter aux Portugais déjà dans la zone ainsi que des Japonais fuyant la Deuxième Guerre mondiale. La connexion chinoise, quant à elle, peut être retracée jusqu'à 1970, avec l'arrivée massive de produits *Made in Taiwan* via le Paraguay. En 1969 vit le jour l *'União dos Lojistas da Rua 25 de Março e Adjacências,* délimitant officiellement le périmètre de 21 rues connues aujourd'hui comme la Région 25 de Março[50] (Véras & Oliveira, 2014, p. 82).

La région est, au moins depuis les années 60's, un espace de confluence de pratiques illégales, informelles et illicites (Piza, 2015) : travail informel, occupation irrégulière des terrains, commerce ambulant non réglementé, vente de produits issus de la contrefaçon. C'est ainsi que la rue 25 de Março est devenue un des marchés populaires de la ville de São Paulo le plus attrayant, de par ses prix bas et la diversité de produits qu'on y retrouve. Cet espace abriterait, d'après les journaux, le plus grand centre commercial à ciel ouvert en Amérique Latine.

La présence péruvienne dans la zone remonte aux premiers voyages des artisans-commerçants cusqueños. Plácido, par exemple, lors de son premier voyage au Brésil, a pu vendre ses produits à un commerçant de la région 25 de Março :

[48] Nommée après la date de la première Constitution brésilienne, en 1865, la rue 25 de Março a été connue sous plusieurs noms auparavant. Elle est localisée à la place du lit et de la plaine alluviale de la rivière Tamanduateí, par laquelle seraient arrivés les premiers habitants du village à l'origine de São Paulo. D'ailleurs, une des rues adjacentes qui donne sur l'actuelle rue 25 de Março, la rue Ladeira Porto Geral, au plusieurs de mes interviewés ont leurs magasins, tient son nom de l'ancien port, Porto Geral, par où étaient déchargées les marchandises qui arrivaient depuis le port de Santos. Ce n'est que depuis 1849 que des interventions successives modifient le cours de la rivière, pour en arriver en 1914 au paysage définitif qu'affiche la rue aujourd'hui. (Véras & Oliveira, 2014)

[49] D'après Oliveira (2010), l'implantation de ces migrants s'explique par les prix très accessibles de l'immobilier dans la zone, proie à des inondations constantes aux moments de crue de la rivière.

[50] Dans cette thèse, mes allusions à la Rue 25 de Março se référeront tant à la rue en elle-même, comme à celles environnantes faisant partie du même habitat connu comme Région 25 de Março. D'ailleurs, les péruviens qui y travaillent s'y réfèrent comme « la 25 », indépendamment des rues précises où se trouvent leurs magasins.

P : La primera vez que fui [à São Paulo], entonces fui a la Plaza de la República, y luego fui a la Ladera [Porto Geral, rue qui débouche sur la Rue 25 de Março] porque ahí conocí a un tal Landinho, Orlando Martínez era su nombre. Este, tuve la suerte, me compró muchísimo.
L : ¿Él dónde trabajaba?
P : En Ladera Porto Geral, ahí era su tienda, y me compró bastante, como por decirte ahora unos 3 mil dólares, el resto vendí en la Plaza de la República, otros lugares… Así conocí. (Entretien avec Plácido, Pisaq, Cusco, 2016)

Dès les années 80's, les Péruviens ont trouvé des clients parmi les propriétaires de magasins de la région. Par la suite, durant la deuxième moitié de la décennie de 1990, la fulgurante accumulation de capital dont ont profité certains commerçants d'artisanat a rendu possible la location de magasins en plein cœur de la Rue 25 de Março, dans le bâtiment « *Gaivota* ». C'est le cas de Lucio qui inaugura son premier magasin dans ce bâtiment en 1996. Aujourd'hui, plusieurs magasins d'artisanat tenus par des Péruviens s'étalent au long des 7 étages du bâtiment.

L'ouverture d'un premier magasin n'était pas possible pour tout le monde, vu que la majorité des Péruviens arrivés à cette époque sont restés en situation migratoire irrégulière. Ce statut compliquait énormément leurs possibilités de signer des baux, ouvrir des comptes bancaires et créer des sociétés. Il y a ceux qui ont réussi en s'associant à des Brésiliens, ou en empruntant le nom d'amis pour pouvoir signer des contrats de location. De plus, l'ouverture d'un magasin supposait d'abord de pouvoir compter sur un stock de produits important, et donc, d'un capital d'investissement fort.

Avant de franchir ce pas, plusieurs ont dû composer avec l'espace de l'hôtel Itaúna, ou travailler en tant que vendeurs de rue dans la Rue 25 de Março. D'ailleurs, ce n'est qu'en 2002 que la Rue 25 de Março commence à accueillir un marché populaire durant la nuit, une *feirinha da madrugada* qui est devenue une place commerciale incontournable pour ces migrants.

1.3.2 La consolidation d'une filière commerciale et migratoire

Pisaq est un de ces villages où tout le monde se connaît. Au cours des années 90's, le bruit courait autour du succès des ventes de l'artisanat au Brésil. Mais l'information pour pouvoir partir, elle, circulait à peine. Comme l'affirme David, ceux qui étaient déjà partis, « No te daban toda la información "mascadito" [prémâché] ». Alfonso, par exemple, fit un premier voyage au Brésil, « pour connaître et acheter des pierres ». À l'époque, il savait déjà que ses *paisanos* un peu plus âgés, Lucas et Lucio, étaient déjà à São Paulo. Mais les recels étaient grands, et l'information circulait au compte goûte :

L : Lucio y Lucas, ellos ya hacían esto y te habían contado que…

A : Claro…

L : Habían conversado...

A : De cierta forma, ¿no? Pero ellos nunca te van a decir “oye, Alfonso, estoy ganando"

L : Claro…

A : Siempre hay ese… … ese… cómo puedo decir… …

L : ¿Recelo?

A : Recelo, ¿no? Nadie quiere decir a nadie que está ganando, y en la época peor, ¿no? Y nadie te traía tampoco, hay que ser tu amigo íntimo… Y no eran mis amigos íntimos. Eran mis amigos de un pueblo pequeño, pero yo tampoco nunca les dije "oye, llévame". Yo también pensaba “yo también puedo ir”. (Entretien avec Alfonso, 25 de Março, São Paulo, 2016)

Alfonso signale ainsi qu’une certaine suspicion teintait les relations entre les jeunes de cette génération qui avaient commencé à voyager. Ses « connaissances » (Lucio, Lucas), par exemple, ne lui ont pas donné des informations détaillées sur ces voyages où ce qu’ils gagnaient.

Au début, ce sont tout d’abord des membres de la parenté proche qui feront le voyage pour épauler les circulations commerciales des pionniers et pour leur permettre d’amener un volume plus important de marchandises. Il s’agit de voyages « le temps des vacances », comme ce fut le cas de la sœur de Renzo et Alfonso, qui était institutrice et pouvait partir lors des grandes vacances scolaires d’été :

R : Nosotros vinimos así, Moisés vino primero aquí, llevaba las piedritas, a mi hermano le compraba, y vendía allá [en São Paulo]. El hermano de Moisés le dijo a mi hermana que si quería conocer aquí, ella dijo “sí”. Y se vino.

L : ¿Y, tu hermana, qué estaba haciendo allá?

R : Es profesora. Y ella suele aprovechar las ferias, las vacaciones para venir, se quedaba un mesecito y… unos días, una semana. (…) Y así mi hermana vino y me dijo a mí “Renzo, ¿quieres ir allá?”. Ah no, no, me dijo “me vas a ayudar”.

L : ¿Ella ya había venido cuántas veces a Brasil?

R : Varias veces, varias veces

L : Pero sólo por temporadas

R : Sólo temporadas, sólo temporadas

L : ¿Cuánto era así, como lo máximo que se quedaba?

R : Una semana

L : Ah ya, en verdad poquito tiempo…

R : Máximo unos 20 días se habrá quedado. Y así, van, van, van. (…) (Entretien avec Renzo, Rue 25 de Março, São Paulo, 2015)

Le succès de ces premières circulations incita à une progressive sédentarisation de ces activités. Cependant, pour acter le passage d'une dynamique commerciale nomade à une dynamique sédentaire, une transformation s'imposait : déplacer la production de Cusco à São Paulo. C'est le moment de l'expansion de la migration de cusqueños, de Pisaq et ses communautés environnantes, vers São Paulo. Ainsi, dans les années 90, la filière commerciale devient donc véritable filière migratoire.

Pour mener le recrutement de travailleurs dans le lieu d'origine, il y a eu deux pratiques courantes : l'appel à des membres de la famille et des réseaux de parenté, et le recours à des *paisanos* de la ville d'origine et ses alentours. Renzo, par exemple, est arrivé en 1997, quelques mois après l'arrivée de sa sœur, qui elle-même était venue à São Paulo par leur cousin Moisés, qui était un des pionniers dans le commerce d'artisanat. Mais bien avant eux, leur frère Alfonso était déjà venu une fois, même s'il s'était orienté pour le commerce avec d'autres pays.

Le cas le plus emblématique, parce que connu dans le milieu péruvien à São Paulo, est celui de la fratrie Quispe. Lucio, le premier à arriver à São Paulo, en 1989, est à l'origine de l'arrivée de ses frères Mariano, en 1991 ; Eloy, en 1996 ; et de sa sœur Hilda, en 1998. Cette dernière m'a partagé, en mode confidence, que son frère ne lui avait fait « aucun cadeau » à son arrivée. Dès le premier jour, sans qu'elle parle un mot de portugais, il l'avait laissée toute seule pour tester comment elle se débrouillait. Ismael son compagnon me dira par après qu'ils avaient dû, avec leur enfant, dormir sur des cartons à même le sol chez Lucio durant leurs premiers mois à São Paulo. Beatriz, par exemple, est arrivée en 1995, à l'âge de 26 ans à São Paulo. Elle dit être « une des premières femmes » à être arrivée. Au début, son séjour était prévu pour 6 mois, puis elle a décidé de rester. Artisane, elle a commencé en faisant des boucles d'oreilles qu'elle exportait pour l'Europe, puis des décorations peintes à la main sur l'argile. En l'espace de quelques années, elle a ramené à São Paulo quatre de ses frères et sœurs, en plus leurs de leurs conjoints respectifs.

Néanmoins, il y a des expériences ratées aussi. Luzmila m'a raconté qu'elle a fait venir sa filleule pour travailler et que l'expérience ne fût pas bonne. Pour elle, c'était une préoccupation permanente, un mal de tête d'avoir la responsabilité d'être en charge d'une jeune femme. Elle avait peur qu'elle retrouve un copain, elle la grondait et l'épiait tout le temps parce qu'elle avait peur qu'il lui arrive quelque chose. Elle a fini par faire rentrer la jeune fille à Cusco.

1.3.3 Artisans devenus patrons… et exploiteurs ?

Les liens de parenté, mais aussi les liens communautaires, peuvent servir à justifier et légitimer des formes multiples de travail non rémunéré, sous couvert d'un apprentissage « à la rude ». Au cours des

entretiens, les pionniers ont fait référence au besoin qu'ils ont eu de recourir à des personnes pour *les aider*. L'usage de ce terme n'est pas anodin à la lumière du type de relations de travail qui a émergé entre eux et leurs *paisanos* :

> L : Y en ese momento que empezó así, a haber trabajo y todo, ustedes también necesitaron ayuda, que vengan…
> R : Claro, hubo bastante peruanos que nos ayudaron. Hubo bastantes.
> L : Del mismo Pisaq, ¿así han venido?
> R : Todos. Hubo dos, creo, que trabajaron con nosotros, de Pisaq. Pero, originalmente, de otros lugares, sitios así… Pisaq tiene sus comunidades, ya, de ahí. Mucha gente vino así. Mucha gente trajo y yo creo que es por eso también que vinieron mucha gente. Que hubo una época donde se vendía… Cuando trabaja el brasilero, tiene derechos, muchos derechos. Y para evitar eso, han traído… Es por eso, creo que también mucha gente viene. Porque los chinos ahora también trabajan con los peruanos porque no les pagan derechos. (Entretien avec Renzo, Rue 25 de Março, São Paulo, 2015)

Dans le discours de Renzo, nous trouvons un élément clé qui explique la préférence de faire venir des travailleurs péruviens. Cela leur permettait d'éviter des liens contractuels formels, ainsi que les cotisations sociales comprises dans le paiement de salaire aux travailleurs. Au Brésil, un emploi déclaré — qui jouit donc de tous les avantages sociaux et légaux — se fait par l'intermédiaire d'une carte de travailleur délivrée par le Ministère du Travail. Cette *cartera de trabalho* est un document que l'employeur signe et fait rentrer la relation salariée dans le cadre de la législation en vigueur. Les travailleurs péruviens recrutés au Pérou ne recevaient pas ce traitement, ce qui rendait la relation salariée informelle aux yeux de la législation, et floue dans ses termes pratiques. Pour Renzo, « quand un Brésilien travaille, il a des droits, beaucoup de droits », ce qui suppose admettre qu'un travailleur péruvien, au contraire, n'en avait pas et n'était pas en mesure de les réclamer.

Un deuxième élément se dégage aussi de cette préférence pour le recrutement des travailleurs péruviens : la main d'œuvre disponible en permanence dans les communautés paysannes qui font partie du district de Pisaq. Ces recrutements ont pu mener à des relations d'exploitation et abus, comme nous analyserons in extenso dans le chapitre prochain consacré à la deuxième cohorte. À Pisaq, ces pratiques étaient connues de tout le monde. Pour David, ces employeurs « ne donnaient pas un traitement humain » à leurs travailleurs :

> Ha pasado muchas veces. La gente venía y se quejaban… Los llevaban con engaños, que les iban a pagar 250, 300 dólares, pero allá les descontaban el pasaje… No les daban un trato humano. Trabajaban de 2 am a 9pm, dormían en el corredor del baño. Cuando la gente tiene

ambición, no le interesa la integridad de la persona, su salud…. (Notes de l'entretien avec David, Pisaq, Cusco, 2016)

Lucas, au contraire, a une tout autre vision de ce type d'incidents qui ont pu avoir lieu dans le recrutement de *paisanos* piseños :

L: Por ahí escuché que hay algunos que vinieron después, y que… alguien los trajo, les prometieron tal cosa y no les pagaron… ¿Eso también ha ocurrido?
L: Sí, sí… O sea, la explotación de personas. Ha habido, sí. Conmigo no hubo porque yo no traje mucho, ¿no? Y si traje también fue determinado porque, si bien es cierto, no veía mucho interés de las personas… Porque yo hacía un contrato en Perú, en tal fecha, y si no hubiera pactado, no… Ha habido… sí, he escuchado también…
L : ¿Y por qué cree que puede pasar eso?
L: A veces tu sabes, eh… mira, la idiosincrasia de los peruanos, a veces el machismo y el temperamento de cada persona, somos diferentes ¿cierto? Tanto como en una pareja, el varón puede ser bien tosco, y la mujer es más asequible ¿no? Entonces al trabajador lo trata de cualquier manera, o lo hace de repente… lo trata mal. Pero tú sabes, ¿no? [El trabajador] tiene amigos, una persona así así, habla y habla e incentivan otra cosa, y ya pues, "que estás esperando, denúnciale, anda vete". Entonces ahí… se hace el problema; entonces todo se hace por causa de qué, de caracteres. O sea un profesional, que no tiene control de sí mismo de repente tiene un pequeño problema, lo soluciona y ya. No es que de repente evitar y desarrollarse, normal… Esas cosas pasan, lo he visto en personas que exclusivamente mis colegas ¿no? Entonces yo como he estudiado, yo ya se manejar personal; entonces me evito problemas, digo "mejor hasta acá, nomás". Y en eso hace mucho también el estudio. Todas las personas que han venido, tienen solo estudio básico y de repente no tiene control personal, no tienen trato personal…
L: ¿Porque han venido más personas de las comunidades?
L: Algo así, esa gente más… Que de repente no tiene conocimiento, y así… (Entretien avec Lucas, Rue 25 de Março, São Paulo, 2016)

Dans ce récit très confus de Lucas se dégagent deux éléments répandus au sein des migrants de cette cohorte. D'un côté, la reconnaissance que ce genre de situation s'est produit, sans pour autant se reconnaître comme auteur ou participant de ces faits (« oui, il y a eu de l'exploitation de personnes, mais pas avec moi »). D'un autre, la justification de ces pratiques par l'origine de ces travailleurs, qui seraient moins lettrés, moins éduqués, et donc plus susceptible de se voir immiscés dans des situations conflictuelles avec leurs patrons vu leur manque d'instruction et de dispositions au travail (« toutes les personnes qui sont venues n'ont qu'éducation primaire, basique… ils n'ont pas de contrôle

personnel »). Or, si la distinction s'opère en fonction de la dualité éduqué/non éduqué — les piseños issus des communautés étant moins éduqués et ayant plus difficilement accès à l'éducation complète — celle-ci cache bien d'autres critères, plutôt de classe et ethnoraciaux[51].

Le seul migrant de cette cohorte qui avoue avoir vécu lui-même cette expérience d'exploitation est Miguel, qui est de loin le moins « capitalisé » des migrants de cette époque-là, car il arriva seul et sans connaissance préalable de cette activité économique. Par ailleurs, il n'est pas passé par la filière migratoire de Pisaq, vu que ses patrons venaient de Lima. Ceci montre que l'explication sur l'origine de ces pratiques d'exploitation doit être cherchée non pas du côté de l'origine ethnique ou régionale des migrants, mais plutôt dans l'activité économique en elle-même et les exigences de production visées par ces nouveaux petits capitalistes. Nous explorerons ces pratiques plus en détail, du point de vue des travailleurs recrutés au Pérou et amenés à São Paulo, dans l'analyse de la cohorte suivante.

1.4 De São Paulo à Pisaq, en passant par la Chine : les nouvelles frontières des pionniers

Cette cohorte a pu profiter de « l'âge d'or » de la vente d'artisanat à São Paulo. Ces artisans et commerçants ont réussi à construire des entreprises qui se développent, qui ont survécu aux disloquements entrainés par des transformations économiques et sociales. Ce n'est pas un hasard si, parmi tous mes interviewés, toutes cohortes confondues, seulement ceux appartenant à cette première cohorte ont su non seulement survivre, mais aussi consolider une position stable avec des perspectives de croissance futures pour leurs activités économiques. Ce faisant, ils ont réussi une installation dans de bonnes conditions dans la ville de São Paulo. En effet, dans la stratification sociale de la région 25 de Março, ils sont arrivés au sommet : ils sont « *lojistas* », à savoir propriétaires — d'un ou plusieurs — établissements commerciaux dont la porte donne pignon sur rue[52]. Paraphrasant Freire (2014), ils sont passés « des rues aux galeries ». Or, une présence est venue modifier les activités commerciales des Péruviens : celle des marchandises et commerçants chinois.

1.4.1 De concurrents à fournisseurs : les commerçants chinois

[51] Cette discussion sera abordée plus longuement à la fin de la présentation des trajectoires, dans l'aparté consacré aux questions de classe, statut et distinction sociale.

[52] Piza (2015) relève, pour la diaspora commerciale chinoise dans la région 25 de Março, que les *lojistas* ont souvent une situation migratoire régularisée car ils sont depuis plus longtemps au Brésil, ou parce qu'ils avaient un capital économique de départ plus important. Les *lojistas* ont, à ce titre, des meilleures conditions de vie que les propriétaires de boxes. Nous pouvons faire un constat équivalent concernant les péruviens commerçants de la région.

Ver la fin de la décennie de 1990, la demande des produits d'artisanat commença un lent déclin. Deux éléments peuvent nous aider à comprendre ce changement. D'abord, la massification de la migration péruvienne liée à l'activité de l'artisanat, et l'excès d'offre qui entraina la baisse des prix des produits artisanaux. Pour Orlando, c'est lorsque les propriétaires des ateliers à Pisaq ont commencé à voyager à São Paulo par eux-mêmes qu'ils ont « gâché le marché ». Ils vendaient les produits beaucoup moins chers, pressés de rentrer à Cusco. Ils finissaient par brader les pièces. « Pour devenir millionnaires, du jour au lendemain, ils ont fini par tout gâcher » (Entretien avec Plácido, Pisaq, Cusco, 2016).

Mais un deuxième facteur rentra en jeu : la concurrence des produits asiatiques, dont les coûts de fabrication étaient moindres[53]. Cette présence a porté un coup, notamment aux industries locales de biens de consommation de masse, comme celle de vêtements (Nobrega, 2014, p. 73). Un processus équivalent, mais à une échelle plus modeste, peut être constaté dans l'artisanat quand les producteurs chinois commencèrent à copier l'artisanat péruvien :

> M : Bisutería en esa época se vendía mucho, se ganaba bien ¿no? Cualquier producto que hacías conseguías vender. Ellos fabricaban. Al comienzo cuando yo comencé a trabajar, ellos fabricaban y después comenzó a caer esa moda, acabó esa moda, comenzó a viajar y traer cosas de Chile, productos chinos que era prohibido llegar a Brasil.
> L : ¿A partir de cuándo fue eso que empezaron a ir a Chile, más o menos?
> M : Debe ser el 90, en el 89.
> L : Porque aquí estaba prohibido…
> M : acá estaba prohibido traer productos chinos
> L : ¿Y seguían fabricando, o fabricaban menos o ya no fabricaban nada?
> M : Muy poco, comenzó a entrar productos chinos, productos más baratos y en otro formato, entonces ahí comenzó a cerrar la fábrica. En una época fue cero, solo se dedicaron a comprar y vender. (Entretien avec Miguel, Rue 25 de Março, São Paulo, 2015)

> L: ¿Cómo cambió la situación cuando empezaron a llegar los chinos y a vender otra cosa; eso…?
> L: La artesanía que integraba acá en la Gaivota, ellos nos comenzaron a copiar, desde los aretes peruanos, hasta los gorros peruanos los han empezado a copiar.
> L: ¿El chullo?
> L: Sí, y lo trajeron pues a menos precio….
> L: ¿Pero lo hacían igualito?
> L: Entonces ha sido un problema… pero la gente lo que quería, era precios, no querían calidad, no querían natural ¿no? Cuando se ve la gente, cuando ya el producto que ha

[53] Je reviendrai sur ce point dans le chapitre consacré à la deuxième cohorte.

> comprado se ha deteriorado en menos de una semana o un mes, no es por decirle, que recién se lleva de lo barato. Por ejemplo, de los chullos dicen, no yo quiero peruano, ¿es peruano?, si es chino no quiero; igual, lo mismo de la bisutería, es peruano, todo bien, si es chino no queremos. Entonces ya ahí hay… o sea el cliente ya sabe. Claro que son más económicos los chinos, pero igualito que los celulares chinos, por ejemplo, uno cuesta 1000, pero ellos te venden a 100 reales; pero te dura un mes, por dos meses y ya está malogrado, ya no prende (Entretien avec Lucas, 25 de Março, São Paulo, 2016)

Malgré ce qu'affirme Lucas, avant que les acheteurs reconnaissent la qualité des produits péruviens faits à la main, il y eut bien une période de frénésie pour les produits chinois, ostensiblement moins chers, avec lesquels les producteurs péruviens ne pouvaient pas concurrencer. Dans une démarche de réduction de coûts, les producteurs péruviens ont employé des *paisanos* et piseños des communautés, capables d'accepter une cadence effrénée de travail et les conditions de vie qui allaient de pair.

Cependant, certaines limites se posaient à ces efforts de rationalisation de la production : les produits devaient rester artisanaux, faits à la main, car c'est cela qui fait leur charme et leur donne un caractère unique. L'équation était à long terme insolvable. La production artisanale finit par se réduire au fil du temps, jusqu'à devenir marginale. Aujourd'hui, le marché des bijouteries de fantaisie est amplement dominé par les produits chinois, et ces produits ont commencé à être achetés aussi par les Péruviens qui sont restés dans cette branche commerciale. C'est le cas de Lucas, qui importe des produits de bijouterie chinoise :

> L : Cayó, está bajo, las ventas. Todo eso ha afectado a todo el mundo, y el dólar se subió por causa de bajo movimiento del mercado de China. Imagínate. Y así pues estamos, siempre preguntándonos algo pues… Sí, ya importamos también de China, hemos viajado también porque necesitamos también productos de allá y tenemos que importar…
> L : ¿ Qué cosa es lo que importan ?
> L : Producto bisutería, todo lo que es para montaje para joyas, para collares, aretes. (Entretien avec Lucas, 25 de Março, São Paulo, 2016)

Cependant, concurrencer les commerçants chinois est une entreprise difficile. Les voyages en Chine pour se procurer des marchandises ne sont pas toujours rentables :

> L : ¿Y sigue yendo hasta China?
> J : No, ¿el problema sabe cuál es? Los chinos traen acá cantidad, pueden traer 20, 30 conteiners y te venden más barato que en la China. Yo traje unos productos de la China y esos productos que compré en la fábrica lo conseguí en la 25 más barato. Por decir, yo lo había

> comprado a un real el cambio y acá está a 80 centavos. Hay peruanos que están trayendo de la China bastante solamente que ellos ya tienen su rubro ¿no? Que no traen los otros chinos, más o menos hay que ser constante en ese mundo ¿no? (Entretien avec Joselito, hotel Itaúna, São Paulo, 2015)

> L : Y digamos, no todos están en las condiciones de hacer esos viajes a China para traer...
> R : Eh, también, no tienen donde vender tal vez, no, y también tienes que tener condiciones, porque es caro. Nosotros habremos traído hace cuántos años… habremos traído 2012 o 2011, hemos traído de China. Dos veces [hesitación], dos veces, para mi hermano, ha comprado esa tienda del frente y para traer cosas de fantasías. Ahí ha traído. Es caro. (Entretien avec Renzo, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Pour Joselito, l'importation de produits chinois n'est pas toujours rentable. Il lui est arrivé de trouver le même produit qu'il avait amené de Chine moins chère chez des commerçants chinois de la 25 de Março. Renzo note aussi qu'affréter des containers depuis la Chine est très cher.

Dans ce contexte, les frontières de ces entrepreneurs se sont élargies : Walter voyage de manière récurrente au Népal, en plus de la Chine, où il se rend une fois par an ; Lucio fait fabriquer ses modèles de bijoux en Inde, en Indonésie et aux Philippines, sur la base des modèles envoyés par Walter qui lui montrent ce qui est à la mode en Europe ; Renzo se procure de piercings en Thaïlande… Dans le marché globalisé de l'artisanat, toute l'information circule par des applications comme Whatsapp : la circulation de photos des designs, les commandes, les négociations… L'Asie est devenue le nouveau terrain de jeu de ces entrepreneurs transfrontaliers.

1.4.2 Pisaq aujourd'hui

Mon séjour à Cusco, en février 2016, m'a permis de me rendre à plusieurs reprises à Pisaq. Je voulais voir ce qui restait de cette période d'or de l'artisanat piseño, et rencontrer des personnes ayant eu une expérience de voyage ou de vie à São Paulo. De ce séjour résulteront 5 entretiens, avec Plácido, Ismael, Daniel, Justo et Cerapio.

L'accès à Pisaq est très facile par des *combis* — minibus — qui font la liaison entre Cusco et Calca. Lors de mon premier voyage, je reconnus dans le véhicule une femme de Pisaq que j'avais croisée dans une des galeries commerciales de la Rue 25 de Março, où elle offrait de l'artisanat à une propriétaire de box, péruvienne elle aussi. En me baladant dans la ville, essayant de retrouver

d'anciens migrants au Brésil auprès de commerçants, je me rendis compte que tout le monde connaît quelqu'un qui est déjà allé au Brésil.

Pisaq est aujourd'hui un point de passage incontournable pour les touristes qui se rendent à la Vallée Sacrée de Cusco. La ville vit clairement du tourisme. En arpentant ses rues, on se rend compte que les commerces sont principalement destinés aux consommateurs étrangers : hôtels et maisons d'hôtes, restaurants et cafés, magasins d'artisanat et souvenirs divers. La place centrale est occupée en permanence par une foire d'artisanat qui a remplacé l'ancien marché local. Les produits proposés aux touristes, eux, viennent de Pisaq, mais aussi de Lima, du Brésil, de la Bolivie, du Mexique et même de Chine. Il s'agit principalement d'artisanat, de tissus et de vêtements, ainsi que de souvenirs plus classiques comme on peut en trouver dans des magasins destinés aux touristes partout dans le monde. Les magasins qui entourent la place sont principalement destinés à la vente de produits d'artisanat un peu plus luxueux, comme de grandes tapisseries ou bijoux en argent qui eux sont produits à Lima, selon une confession de Plácido et Ismael.

On peut cependant noter des différences entre les magasins d'artisanat qui flanquent la place et ses rues environnantes. Certains paraissent extrêmement modernes, comme s'ils avaient été rénovés et remodelés récemment. Les présentoirs et vitrines sont grands et nombreux, la décoration soignée, et l'ambiance générale frôlent celle d'une boutique huppée. Il n'est pas un hasard que plusieurs d'entre eux appartiennent à des personnes qui ont eu une expérience de migration. C'est le cas du magasin propriété de Lucio, administré par son beau-frère Ismael, ou celui appartenant à Plácido qui se trouve sur une des rues débouchant sur la place. Ceux-ci sont, faudrait-il croire, à l'image du succès économique de ses propriétaires.

En contraste, celui de monsieur E., un autre artisan ayant voyagé à São Paulo dont on m'avait parlé, présente une autre allure :

> Je passer chercher monsieur E. dans son magasin qui donne sur la place. À l'entrée, devant la porte, une bassine contenant des pêches et affichant le prix au kilo. L'endroit est austère et à moitié vide, seulement quelques étagères en bois présentant des pulls, des écharpes en laine, des bonnets péruviens, et quelques tapisseries. Aucune décoration ni grande vitrine. Les murs sont défraichis. Au fond, dans un couloir qui semble donner accès à la maison, j'entrevois de grands sacs avec des bijoux en argile.
>
> C'est sa fille qui m'accueille, car monsieur E. est en train de travailler en haut, dans ses terres, à la cueillette des pêches. Sa fille me raconte que son frère est à São Paulo, il travaille à Brás avec des vêtements. Son papa a commencé à voyager à São Paulo pour aider Walter, mais il n'a pas été constant. Il est parti aussi au Chili et en Argentine. Son dernier voyage à São Paulo

date d'il y a un an, en 2015, après 4 ans. Il amène de l'artisanat : des bijoux, des colliers, des pulls.

Elle me raconte avoir été aussi à São Paulo, à travailler dans la rue en vendant des bijoux, mais seulement quelques mois. Lucas lui proposa de rester en charge de l'administration d'un de ses magasins, mais elle refusa. Je lui demande pourquoi. Elle me fait un geste marqué avec son poing fermé, symbole de radinerie. « Il est trop méfiant. Il ne fait confiance à personne ».

Je passe un jour plus tard, cette fois c'est la femme de monsieur E. qui est là. Elle me dit « va parler avec Carmela, c'est elle qui connaît mieux ». Deux jours plus tard, je tente une troisième fois. Cette fois, monsieur E. est là, avec sa femme, qui me reconnaît. Monsieur E., très évasif, me dit qu'il est allé seulement à Acre, et une fois à São Paulo de passage. Mes tentatives s'arrêtent là. (Notes du cahier de terrain, Pisaq, février 2016)

Monsieur E. est un de ces artisans qui n'a pas « percé », qui n'est pas « puissant », selon les mots de sa fille, comme l'est Walter. Les différences entre les uns et les autres s'affichent et se matérialisent dans la configuration de la ville elle-même, comme lorsque le neveu de Carmela, en me donnant les indications pour trouver la maison de sa tante, m'indiqua simplement « C'est assez facile, il n'y a que deux maisons en ciment dans la rue en question, la plus grande est celle de Carmela ». Effectivement, dans le paysage encore dominé par les constructions en adobe, les quelques maisons en ciment et brique, à plusieurs étages, se dégagent à la vue.

Ces changements ostensibles dans la configuration de l'espace vont de pair avec des transformations du tissu social. La concurrence commerciale laisse habiter la jalousie, des commentaires sur le succès des uns et des autres, et la méfiance entre nombre de piseños, mais aussi à l'égard des étrangers non-piseños comme moi. C'est précisément cette méfiance qui m'empêche de réussir à parler avec d'autres anciens migrants qui, comme monsieur E., se montrent réticents et évasifs. Carmela est peut-être le cas le plus flagrant, car c'est une femme à qui, malgré mes efforts, je ne réussirai pas à convaincre de me parler :

J'ai essayé de rencontrer Carmela, qui continue de faire des allées-venues entre São Paulo et Cusco. Je n'ai pas eu des références sur beaucoup de femmes qui font encore ces voyages, d'où mon grand intérêt de la rencontrer. J'ai été frapper à sa porte à l'hôtel Itaúna, et elle m'avait donné rendez-vous pour parler le lendemain. Le jour et l'heure venus, je ne l'ai pas retrouvée. Le jeune à l'accueil de l'Itaúna m'informa que Carmela était rentrée à Pisaq et qu'elle ne reviendrait à São Paulo que dans trois mois.

Par chance, un des premiers piseños sur lesquels je tombe lors de cette première visite à Pisaq est son neveu. Il tient un magasin de papeterie. Il me dit que lui aussi est parti à São Paulo,

mais que ça n'avait pas marché. Il me raconte que sa tante est bien à Pisaq, et me donne son numéro de téléphone et les indications pour retrouver sa maison.

Carmela ne répond pas au téléphone, je me dirige donc chez elle pour frapper à sa porte. Elle sort par la fenêtre du premier étage, et je me présente et résume la situation : « Bonjour madame, vous vous souvenez de moi ? On s'est rencontrées à l'Itaúna, j'étais passée vous chercher comme vous me l'aviez dit, mais vous étiez déjà partie… J'aimerais beaucoup pouvoir parler avec vous… » Un peu surprise et un brin agacée, elle me dit sèchement qu'elle ne peut pas parler à des inconnus. Je m'excuse, je lui dis que je ne voulais pas la déranger, que je pensais qu'elle était d'accord puisqu'elle m'avait donné rendez-vous à São Paulo. Je lui dis qu'il n'y a pas de problème et lui souhaite une bonne journée. Elle ferme la fenêtre el disparaît. J'aurais tout tenté.

Le lendemain de cet épisode, déjà de retour à Cusco, je reçois un appel d'un numéro inconnu. C'est Daniel, qui se présente comme fils de Carmela, et qui m'appelle à sa demande. Un peu inquiète, je lui explique ce que je fais à Cusco dans le cadre de ma recherche, et que je ne voulais pas embêter sa maman, que j'étais admirative de sa manière de travailler, mais que je comprenais qu'elle ne veuille pas me parler. Daniel, compréhensif, s'excusa de l'attitude de sa mère, m'expliquant qu'elle était très méfiante et que c'était normal qu'elle ne veuille pas me parler. Il me raconta qui lui aussi était parti à São Paulo, et me proposa une rencontre pour me raconter son histoire. (Notes du cahier de terrain, Pisaq, février 2016)

Les transformations dans la structure productive de la ville, agrémentées des processus de migration interne et internationale, ont, *in fine*, changé les rapports entre les piseños et consolidé des transformations de classe. Lors d'un de mes trajets de retour entre Pisaq et Cusco, j'aperçus un autre indice de ces transformations, sans comprendre tout de suite sa signification. En effet, dans le combi, le chauffeur mit un CD de musique « traditionnelle ». C'était un enregistrement de la musique jouée lors de la fête de la Virgen del Carmen, patronne de Pisaq, célébrée tous les juillets. Je ne savais pas de quand datait cet enregistrement, mais un détail attira mon attention. Sous fond de musique, un locuteur énumérait les participants à la danse *Majeño.* Parmi sa liste, j'entendis clairement : « *Majeño Lucio Quispe* ». Les liens entre migration, fête et transformations de classe étaient incarnés dans cette phrase. Nous explorerons cette dimension plus en détail dans la partie 1.6.3, consacrée à la discussion des trajectoires de ces migrants et leur rôle dans l'émergence d'une nouvelle classe sociale *piseña*.

1.5 La fabrique de l'artisan entrepreneur transfrontalier et les éléments du régime migratoire

Maintenant, nous nous attacherons à comprendre quel régime migratoire a permis l'émergence de ce que j'appelle les entrepreneurs transfrontaliers. Pour ce faire, nous devons passer en revue les éléments constituant le régime migratoire de cette époque : d'abord, la culture de la migration inscrite dans le contexte de départ ; puis les politiques migratoires en vigueur et le type de mobilité qu'elles ont façonné chez les migrants péruviens ; ensuite leurs conditions d'incorporation au marché du travail et au régime social de l'emploi ; et enfin la culture de la migration qui définit l'approche globale de la migration dans le contexte de réception.

1.5.1 Le contexte de départ et la configuration des dispositions à la migration

Les années qui voient commencer la circulation des artisans-commerçants péruviens au Brésil et ailleurs doivent être comprises à la lumière des caractéristiques de la société péruvienne de l'époque. La structure de classes du pays était marquée par des inégalités abyssales et une profonde fracture entre la capitale, Lima, et le reste du territoire.

Chaplin, par exemple, décrit la structure sociale péruvienne en 1961 sur la base des données du recensement de la manière suivante : un 1.5 % appartenant à une « upper class » de fonctionnaires et gestionnaires ; une « upper middle class » de 3.5 %, constitué par des professionnels et techniciens ; une « lower middle class » autour de 4.5 %, formée par des vendeurs et travailleurs de services ; une « upper lower class » de l'ordre de 19.7 %, formée par des mineurs, artisans, chauffeurs, ouvriers de l'industrie ; et enfin une « lower lower class », la plus nombreuse, autour de 63.2 %, constituée par des paysans et travailleurs domestiques. Dans les régions andines ou amazoniennes, cette dernière proportion pouvait monter jusqu'à 83.6 % (Ayacucho), alors qu'elle ne représentait à Lima que 36.3 % (1968, p. 550). Ce portrait du Pérou d'avant la réforme agraire est complété par l'auteur avec l'identification de trois voies possibles pour atteindre la mobilité sociale : l'éducation, les Forces Armées ou l'Église, parmi lesquelles l'éducation en était la principale, même si elle pouvait être vectrice de frustrations également :

> Education thus has to bear an especially heavy burden of responsibility for the ambition that it creates -or aggravates- and then frustrates, either because of its own poor quality or nonfunctional nature, or of the many obstacles over which it has little control that society places in the path of those attempting to rise by merit. (Chaplin, 1968, p. 566)

Vingt ans après, la situation au Pérou n'avait pas radicalement changé, et ce panorama explique les vagues successives de migration vers la côte, en particulier Lima, depuis la décennie de 1940. En effet, une bonne partie de ces migrants appartenaient à des classes défavorisées et arrivaient à Lima pour travailler en tant qu'employés domestiques, travailleurs du bâtiment ou vendeurs de rue. Tous étaient à la recherche de meilleures conditions de vie, de nouvelles opportunités de travail et d'éducation pour

leurs enfants, mais aussi d'un style de vie plus moderne. Par ailleurs, le mythe de l'éducation subsistait. Pour Carlos Iván Degregori (2013), dans un contexte national de modernisation dans les communautés paysannes, de migrations internes vers les villes et d'impacts culturels de l'expansion du système éducatif, un glissement s'est produit : d'un désir de retour vers un passé andin idéalisé (le mythe de l'Inkarri), on est passé à un désir de progrès accompli à travers l'éducation, le commerce et le travail salarié.

La migration est ainsi devenue une nouvelle stratégie de mobilité sociale. Ce processus, inédit pour le pays, en a changé son visage. Dans les sciences sociales péruviennes, il a été étudié comme un moment de rupture du XXe siècle qui marqua la fin d'un type de société traditionnelle, pour en préfigurer une nouvelle où les péruviens andins, d'origine *indígena,* ne pourraient plus être tenus à l'écart : c'est l'image d'un « débordement populaire » (Matos Mar, 1984).

Pour d'autres, ce processus marqua par ailleurs la genèse d'« une autre modernité » (Franco, 1991). D'après Franco, les migrations internes produisirent une nouvelle subjectivité qui se traduit par une stratégie culturelle dans l'incorporation des migrants dans leurs nouveaux contextes. Cette stratégie culturelle est caractérisée par : (1) l'organisation d'un réseau d'accueil et support des migrants par des *paisanos* du même village, district, province, département ou région ; (2) l'articulation de ces réseaux avec les communautés d'origine pour amplifier leur marge d'action ; (3) l'organisation productive dans une unité économique familiale ; (4) une modalité particulière de morale protestante, basée sur l'effort, la planification, l'épargne et l'usage réfléchi des ressources disponibles ; (5) la fixation d'objectifs (chiffrés) minimums à atteindre pour la reproduction de la famille et de l'unité productive ; (6) la combinaison changeante et hétérodoxe des intérêts familiaux et collectifs, privés et associatifs ; enfin (7) un style politique pragmatique, adaptatif, contestataire, clientéliste dans la recherche des ressources de pouvoir et d'influence.

Nous pouvons identifier plusieurs continuités de cette stratégie culturelle pointée par Franco dans les dynamiques qui caractériseront l'émigration internationale de Péruviens. Selon Paerregaard (2013), nous pouvons retracer les premiers flux d'émigration de Péruviens (en nombre réduit, mais d'importance vitale pour les réseaux qu'ils vont configurer dans le futur) jusqu'à la décennie 1930, avec le départ des politiciens persécutés appartenant au parti politique APRA, installés aux États-Unis, principalement à Chicago et à New York. Après la Seconde Guerre mondiale, l'épisode de prospérité d'après-guerre que le Pérou a connu entre les années 50's et 60's a motivé le départ de jeunes des classes moyennes et supérieures pour étudier en Argentine et en Espagne. Pendant la même période, des femmes des zones rurales *quechuahablantes* sont arrivées aux États-Unis pour travailler comme employées domestiques, de la même manière qu'elles l'avaient fait à Lima les années précédentes.

Au cours des années 80's, donc, l'émigration des Péruviens touche principalement les classes moyennes à la recherche d'un niveau de vie et d'une stabilité, mis à mal au Pérou par la crise économique et la violence politique. Ce n'est que vers la fin de la décennie que « la migration internationale devient une pratique significative ou, du moins, possibilité vraisemblable pour les péruviens andins non issus des élites (U. Berg, 2015, p. 5-8). À l'étranger, les migrants, comme ils l'avaient fait avant lors de leur arrivée dans les villes, s'appuieront sur leurs réseaux de parenté et *paisanaje,* ainsi que sur leur morale du travail pour se faire un chemin dans les pays d'accueil.

Le tournant de la migration internationale péruvienne s'est produit dans les années 1990, dans le contexte de désastre économique et social que nous avons vu plus haut. C'est au cours de cette période que la dynamique des départs du pays s'est intensifiée et que les migrants ont changé de profil : les protagonistes ont commencé à être des femmes, même celles qui avaient un bon niveau d'éducation et de qualification, souvent des études universitaires complètes. Ainsi, l'Argentine (depuis 1994) et le Chili (depuis 1999) sont devenus des destinations privilégiées pour l'émigration péruvienne. Ces flux, selon Paerregaard (2013), sont assez similaires à ceux du début des années 1990 vers l'Espagne et l'Italie. Dans les deux cas, il s'agit de migrations où les femmes ont été des pionnières, et qui ont trouvé dans le service domestique et l'économie du soin une niche privilégiée de travail.

Pour complexifier ce tableau, mon travail de terrain nous montre que des Péruviens andins non issus des élites partaient déjà au Brésil dès les années 1980, plusieurs d'entre eux ayant déjà cumulé quelques expériences de circulation dans d'autres pays de la région. Rappelons-le : c'est par l'arrivée de touristes étrangers que se produisit une forme d'articulation de cet espace périphérique que représentait Pisaq au début des années 1980 aux imaginaires globaux. Ce sont ces touristes les premiers véritables porteurs de la globalisation, et son incarnation aussi dans cette valorisation positive du voyage.

Par ailleurs, les rencontres avec ces étrangers activent des moteurs qui sont difficilement « mesurables » concernant les motivations des piseños migrants de cette époque : la curiosité et le désir d'exploration. En effet, le départ vers l'étranger apparaît comme une quête du moderne, du nouveau, du culturellement différent, mais aussi de l'aventure. Dans la littérature, ces facteurs n'ont reçu de l'attention que très récemment, et plusieurs auteurs plaident pour qu'on intègre dans nos analyses des aspirations liées à la migration "[…] l'attrait pour l'aventure, l'expérience et l'indépendance." (Carling & Schewel, 2017, p. 10) Cependant, ces aspirations ne relèvent pas exclusivement d'une construction individuelle du désir : au contraire, elles se forment dans « l'intersection des dimensions personnelles, collectives et normatives » (Carling & Collins, 2018, p. 7). De ce fait, l'image de la migration comme « aventure » correspond aussi à un contexte d'aspirations collectives et normatives de mobilité sociale. Nous rencontrons aussi ces pistes dans le

travail d'Eguiguren (2015) qui étudiant les circuits migratoires entre Cañar et Loja (Équateur) et les États-Unis, trouve que l'image de la migration comme « aventure » répond, d'une part, à l'articulation de ces espaces périphériques aux imaginaires globaux qui valorisent positivement le voyage ; d'une autre, au délitement des conditions qui étaient censées favoriser la mobilité sociale via l'éducation.

Dans ce sens, chez les migrants de cette cohorte apparaît de manière flagrante une inadéquation entre l'univers matériel et symbolique de la vie de leurs parents et le leur. Pour les parents, l'injonction sociale de l'éducation secondaire et supérieure était très présente, et se suffisait à elle-même pour assurer une élévation de leur statut dans la hiérarchie sociale. Pour les enfants, cet effort devait s'accompagner aussi d'autres rétributions matérielles et symboliques : un meilleur niveau de vie et revenus, l'accès à la consommation, l'adoption d'un style de vie plus urbain, et la fin du vécu de la discrimination ethnico-raciale. Ainsi, la migration rentre en jeu pour répondre aux expectatives d'éducation, qui seront par la suite réalisées ou non. Il s'agit des migrations vers la capitale du département (Alfonso), vers d'autres provinces (Lucas), vers Lima (Justo), impulsées par l'injonction des parents. Mais la migration apparaît aussi comme réponse à des projets frustrés en lien avec l'éducation : l'impossibilité d'étudier, ou les études qui n'ouvrent pas les portes que l'on espérait (Walter, Alfonso, Mariano).

1.5.2 Politiques migratoires et l'émergence d'entrepreneurs transfrontaliers

En ce qui concerne la politique migratoire du Brésil qui caractérise le régime que nous nous attelons à analyser, c'est la Loi nº 6.815 connue depuis sous le nom *d'Estatuto do Estrangeiro,* adoptée en août 1980 après une procédure d'urgence sous le régime de la dictature militaire, qui encadre la matière. Elle laissa la compétence de la gestion des permanences des étrangers dans le pays sous la responsabilité du Ministère de la Justice. Cette même loi acta la création du Conseil Nation d'Immigration (Conselho Nacional de Imigração - CNIg), organe rattaché au Ministère du Travail et de l'Emploi chargé de « coordonner et fiscaliser les activités d'immigration » (República Federativa do Brasil, 1980).

C'était une loi à fort substrat sécuritaire, à l'image de son contexte de production : inspirée par la doctrine de la « sécurité nationale », autoritaire, restrictive et frôlant la législation pénale, vu « qu'elle permettait de caractériser l'immigrant comme un potentiel ennemi » (Amaral & Costa, 2017, p. 214). Les migrants étaient des « affaires de police et leurs droits de manifestation politique et syndicale leur étaient niés » (Feldman-Bianco, 2018, p. 18).

En effet, elle prévoyait seulement des migrations de travailleurs spécialisés dans une perspective de contribution au développement national et a été critiquée par son caractère bureaucratique avec les difficultés qu'elle engendre pour l'obtention d'un statut de résident (Lopes, 2009). De plus, elle est

extrêmement contraignante pour les migrants : aucune procédure de régularisation migratoire n'est prévue, hormis le mariage avec un(e) brésilien(ne) et avoir des enfants nés au Brésil.

Suite au retour à la démocratie, la promulgation de la Constitution de 1988 vint rentrer en contradiction avec cette norme. En effet, elle inclut une déclaration d'égalité de tous les individus, « sans distinction d'une quelconque nature, garantissant aux Brésiliens et aux étrangers résidant dans le pays l'inviolabilité du droit à la vie, à l'égalité, la sécurité et la propriété » (República Federativa do Brasil, 1988). En mentionnant explicitement les étrangers résidant dans le pays, la Constitution acta la protection des droits sociaux fondamentaux des migrants, même ceux en condition irrégulière.

En matière migratoire, c'est au CNIg que l'on doit les efforts pour instiller à la politique migratoire brésilienne un caractère plus libéral. Cet organe tripartite constitué par des représentants des instances gouvernementales, des employeurs et des travailleurs avait la faculté de produire des résolutions normatives, bien qu'elles étaient, dans la structure hiérarchique des normes brésiliennes, de rang inférieur aux lois et donc au *Estatuto*. Dès lors, le CNIg avait une marge d'action réduite du fait de l'opposition explicite inscrite dans l'*Estatuto* aux migrations d'individus peu qualifiés. Quoi qu'il en soit, le rôle du CNIg a été capital pour mener trois amnisties migratoires au cours de cette période : en 1981, 1988 et 1998.

La politique migratoire brésilienne de l'époque abordait donc l'immigration principalement sous l'angle sécuritaire, ce qui explique le peu d'intérêt pour penser l'incorporation de migrants dans la société nationale (hormis les efforts exceptionnels que représentent les trois amnisties). Un facteur qui peut expliquer ceci est la transformation de la dynamique migratoire du pays lui-même : en effet, dès la décennie de 1980, on assiste à une émigration de plus en plus massive de ses citoyens vers de destinations comme les États-Unis, le Japon, certains pays d'Europe et le Paraguay. Ainsi, le Brésil passe d'être « un pays historiquement récepteur d'immigrants, à un intense expulseur de population » (Patarra, 2012, p. 9).

Au cours des années 90's, cette configuration se transforma à nouveau, avec un regain pour l'immigration issue cette fois-ci principalement des pays sud-américains voisins, qui représentait 40 % du total (Patarra & Baeninger, 2006, p. 90). En somme, ces migrations se sont produites donc aux dépens de toute volonté étatique pour s'emparer de la question. Comme résultat, la période est marquée par la migration irrégulière (CDHIC, 2013, p. 114). C'est dans ce contexte de relative indifférence que nous devons penser la dynamique de circulation et d'incorporation des migrants péruviens tout au long de cette période, dans la mesure où elles répondent à celui-ci.

Regardons d'abord les caractéristiques de cette mobilité. Elle a pris la forme, dans un premier temps, d'une circulation permanente entre le Pérou et le Brésil. Comme les otavaleños commerçants-circulants, les migrants péruviens auxquels on s'intéresse dans le cadre de cette cohorte incarnent un

cas paradigmatique d'entrepreneuriat transnational (Portes et al., 2002). À savoir, ils sont des individus insérés dans une dynamique de circulation, voyageant afin de vendre leurs marchandises et non pas leur force de travail, ce qui les distingue de la mobilisation internationale de main d'œuvre propre à la forme plus « classique » de migration de travail. Néanmoins, les piseños pionniers de la commercialisation d'artisanat péruvien à São Paulo sont des entrepreneurs transnationaux d'un type particulier. Nous les nommerons ici des entrepreneurs transfrontaliers.

En effet, ils s'apparentent aux figures des transmigrants nomades repérés dans les travaux d'Alain Tarrius (2001, 2015; Tarrius, Missaoui, & Qacha, 2013) comme étant des « colporteurs transfrontaliers ». Ces entrepreneurs transfrontaliers affichent donc une capacité de circulation entre des univers différents (Peraldi, 2007; Portes, 1995; Rosenfeld, 2013; Tarrius, 1995), au sein desquels ils font passer des marchandises au sens large : « les biens physiques qui donnent lieu à une valorisation monétaire, mais aussi les répertoires cognitifs, moraux et politiques composant les logiques institutionnelles » (Bergeron, Castel, & Nouguez, 2013, p. 270). L'entrepreneur transfrontalier profite du meilleur de deux mondes ; c'est de sa capacité à traverser des frontières physiques, culturelles, sociales ou autres qu'il tire profit économique et gagne de la richesse. C'est ce que certains auteurs nomment le « différentiel frontalier » comme base d'un régime de profitabilité (Missaoui, 1995; Peraldi, 2007).

Pour ces artisans-commerçants, le Pérou fournissait de la main-d'œuvre pas chère, la matière première et le savoir-faire de l'artisanat. De l'autre côté de la frontière, ils pouvaient compter sur le dynamisme économique du marché brésilien, fondé sur un fort consumérisme, sans paire avec le marché local au Pérou. En outre, la progressive dévaluation de la monnaie brésilienne par rapport au dollar a été déterminante pour leur processus d'accumulation de capital économique ainsi que pour leur future sédentarisation, car au début, les séjours à São Paulo coûtaient cher et le taux de change du dollar rendait onéreuses les dépenses d'hôtel. Profitant des différences du taux de change entre les monnaies péruvienne, brésilienne et le dollar, nombre de piseños impliqués dans ce circuit ont pu entamer un processus fulgurant d'accumulation de capital économique[54].

Par la suite, l'occupation de l'hôtel Itaúna en tant que place marchande informelle leur a permis encore de tirer profit de part et d'autre de la frontière : d'un côté, les artisans pouvaient commencer à augmenter la quantité de marchandises qu'ils amenaient, négocier leur prix, les écouler sans urgence et les stocker dans un même endroit ; de l'autre, ils pouvaient mieux organiser leurs retours à Cusco et anticiper les demandes de production aux artisans sur place.

[54] Cette génération d'artisans *piseños* a profité des transformations économiques produites au Brésil à la suite de l'entrée en vigueur des politiques issues du Consensus de Washington et l'instauration du Plano Real. En 1994, suite au changement de monnaie, suivirent quelques mois au cours desquels la valeur du real était équivalente à celle du dollar américain, ce qui fut très profitable pour leurs gains (voir supra, section 1.1).

Quant à la dynamique de voyages constante (pouvant aller jusqu'à une fois par mois), elle a représenté pour ces entrepreneurs transfrontaliers un cumul extraordinaire de capitaux autres qu'économiques : des expériences, des connaissances, des réseaux, et un « savoir migrer ». Ces compétences circulatoires font référence à l'acquisition « des savoir-migrer, savoir-circuler, savoir-faire institutionnel, savoir-faire nomade, savoir se débrouiller, savoir-faire ressource des frontières, grâce à une certaine habileté sociale pour toujours plus inventer et innover dans la transmigration » (Carnet et al., 2012, p. 88). Ces compétences migratoires, les artisans pionniers les ont développées en grande partie de manière individuelle. Comme l'affirme David, ceux qui étaient déjà partis « ne te donnaient pas toutes les informations « prémâchées »[55].

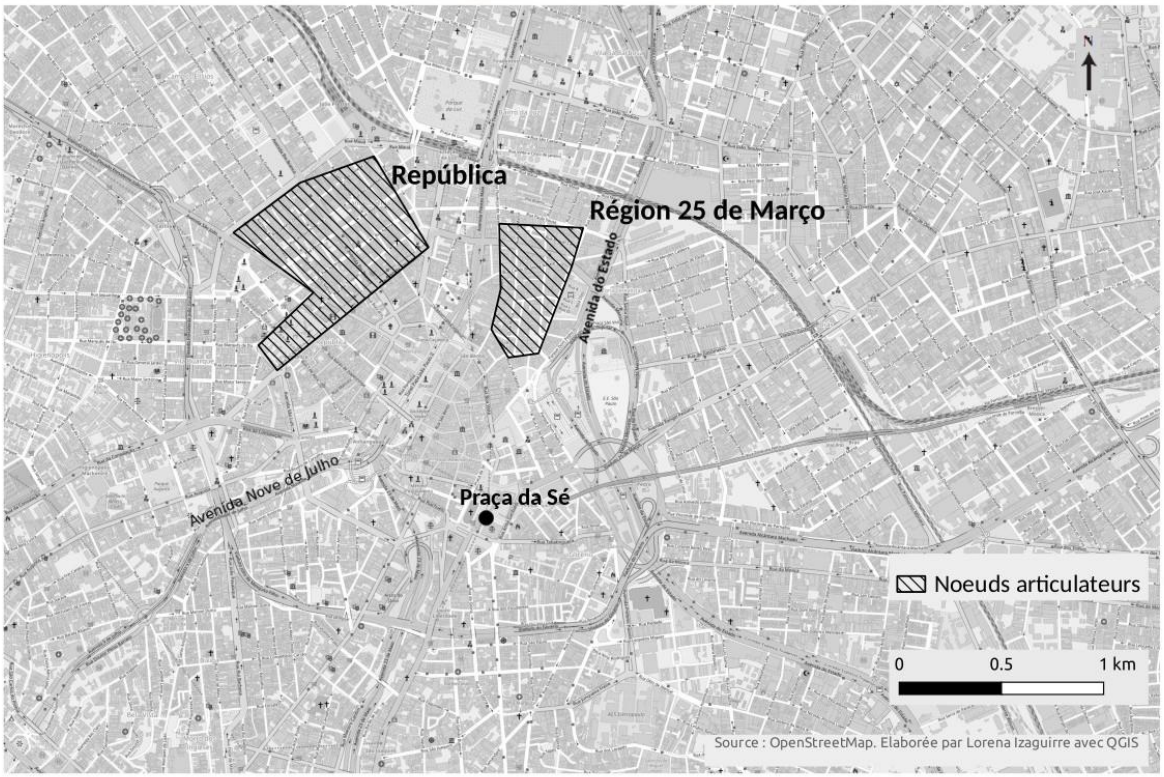
Si cette dynamique de circulation était nécessaire au type de commerce développé par ces entrepreneurs transfrontaliers au début de leurs activités, elle a été aussi subie du fait du caractère contraignant de la politique migratoire brésilienne de l'époque qui les obligeait à rester des migrants sans-papiers. Deux voies pour la régularisation migratoire se sont présentées aux membres de cette cohorte : l'amnistie de 1998 et la naissance de leurs enfants au Brésil. C'est ainsi que se sont ouvertes à eux de nouvelles opportunités commerciales, ainsi que la possibilité de s'installer à São Paulo et mettre fin aux dynamiques de migration circulaire qui caractérisent le début de cette période.

Penchons-nous dès à présent sur la forme prise par la circulation de ces entrepreneurs transfrontaliers. La manière dont celle-ci s'organise socialement dans le temps nous renvoie à la notion de circuit migratoire exposé dans le chapitre théorique. Pour Rivera Sánchez (2007), la notion de circuit migratoire permet d'inclure la dimension sociospatiale des mobilités humaines : le circuit permet d'appréhender les liens entre les personnes, mais aussi les relations entre les lieux, les biens symboliques et toutes les connexions qui se tissent entre eux (Rivera Sánchez, 2012b). Ce qui m'intéresse est de mettre en exergue les liens qui ont émergé entre deux pôles de ce circuit. La ville de São Paulo et le district de Pisaq représentent deux « ancrages historiques et géographiques » (Rivera Sánchez, 2007) d'un processus migratoire de plus grande ampleur. Gardons cependant en tête qu'un circuit migratoire se caractérise par sa multipolarité et que d'autres espaces, bien qu'ils ne soient pas analysés ici, appartenaient à ce circuit.

Dans le circuit migratoire Cusco-São Paulo, j'ai identifié trois nœuds articulateurs, trois espaces de la ville qui ont joué un rôle capital dans l'incorporation de ces Péruviens dans l'activité économique locale : la Praça da República, l'hôtel Itaúna (tous les deux dans le quartier de República) et l'espace commercial de l'Avenue 25 de Março (voir Carte 11).

[55] Daniel, commerçant, ancien migrant à São Paulo, Pisaq, 2016.

Carte 11. Nœuds du circuit migratoire dans le centre-ville de São Paulo



Source : OpenStreetMap. Réalisée par l'auteure.

Ces espaces ont été le terrain où les entrepreneurs transfrontaliers ont trouvé et puis développé une niche d'insertion de travail dans les marges du marché du travail paulistano de l'époque : le commerce d'artisanat.

1.5.3 Accès au marché du travail et régime social d'emploi

Comprendre les conditions d'incorporation en termes de travail et d'emploi des artisans-commerçants péruviens au cours de cette période passe par analyser deux dimensions : la dimension spatiale, avec les espaces investis et créés faisant partie du circuit migratoire ; et la dimension proprement liée au travail de l'artisanat et aux caractéristiques de cette niche économique. Ces deux dimensions ont en commun une caractéristique : une incorporation par les marges et à travers des canaux informels.

1.5.3.1 República : Place marchande et centralité migratoire ?

Certains « points d'entrée » des migrants dans les villes deviennent des centralités migratoires. L'articulation de certains espaces du quartier República au circuit Cusco-São Paulo peut être analysée comme l'émergence d'une centralité de ce type, que l'on peut définir comme :

> (…) ces espaces fonctionnent à la fois comme des places et des pôles, non seulement comme des quartiers populaires et composites de grandes villes, mais aussi comme des carrefours de mobilités et d'informations, des opérateurs de circulation économique et culturelle. En ces lieux convergent des dispositifs réticulaires qui se déploient à différentes échelles territoriales et donnent à ces quartiers des caractères de centralités alors même que localement, les morceaux de ville qu'ils forment apparaissent parfois comme des espaces restreints et spécifiques. En outre ils ne prennent pas la forme d'un territoire compact, mais d'une agrégation de microlieux entretenant entre eux des rapports de complémentarité et de concurrence, et générant localement des effets d'attraction en tant que centre d'achats pour des clientèles et des usagers proches par leurs origines nationales, participant du même univers d'approvisionnement (particuliers et professionnels, ménages et entreprises) et résidant dans l'agglomération et au-delà, alors que d'autres populations (y compris les autochtones) les fréquentent pour accéder à des lieux « exotiques ». (Battegay, 2003, p. 2)

Ces microlieux à l'allure désagrégée de prime abord, "[…] sont connectés à de multiples espaces, à l'échelle régionale, nationale et internationale." (Chabrol, 2011, p. 50) Le quartier autour de la Rua Aurora et l'avenue Rio Branco, où se situe l'hôtel Itaúna, en est un exemple : il fut un point d'entrée des Péruviens dans la ville de São Paulo, et devint après une centralité commerciale pour les entrepreneurs transfrontaliers. Ces espaces incarnent non seulement des nœuds articulateurs de circuits commerciaux transnationaux, mais aussi un espace de reproduction sociale et culturelle pour les artisans et commerçants piseños et cusqueños, et par la suite pour les Péruviens en général.

Une centralité est définie en effet par ses fonctionnalités et son contenu (administratif, commercial, culturel, économique, financier, politique, etc.) et sa capacité à proposer des biens et services à des populations extérieures. Ceci la distingue du centre, lui définit par sa position géographique. Les espaces dans le district de República auxquels je fais référence réunissent non seulement des fonctions commerciales, mais aussi d'habitation et d'alimentation, constituant un embryon de quartier péruvien.

Nous avons vu les caractéristiques de place marchande de la Praça da República et de l'hôtel Itaúna. Le quartier de la rue Aurora est, quant à lui, toujours un point de concentration du logement des migrants péruviens, ainsi que de nombreux pionniers qui continuent à y habiter, malgré leur situation

économique plus confortable qu'à l'époque de leur arrivée. De ce fait, on y retrouve la plus importante implantation résidentielle des Péruviens habitant à São Paulo, selon les données du dernier recensement brésilien[56]. Par ailleurs, le quartier a vu pousser une offre significative de restauration péruvienne (une dizaine de restaurants et deux postes de vente ambulante), sous l'impulsion de la célébrité du restaurant pionnier *Rinconcito Peruano*. La gastronomie péruvienne a été, en effet, une niche d'insertion de travail non négligeable pour nombre de migrants, notamment des femmes (Lucena, 2008).

Ce n'est pas un hasard si le créateur du *Rinconcito*, Edgar Villar, est lui-même un ancien vendeur ambulant d'artisanat de la Rue 25 de Março, arrivé à São Paulo en 2001. Le succès du *Rinconcito*, initialement pensé comme un restaurant pour des Péruviens, a amené de plus en plus de Brésiliens dans ce quartier, à la surprise de son propriétaire : « Pour que des Brésiliens viennent à Cracolândia, c'était difficile » (Globo, 2014). La région est en effet tristement célèbre pour abriter des consommateurs de crack, et incarne la ségrégation et paupérisation du centre-ville paulistano. Mais les Brésiliens sont là, et les week-ends de longues queues se forment pour accéder au restaurant. Villar est déjà à son septième local du Rinconcito à São Paulo, dont deux à Cracolândia.

Une offre plus populaire de restauration péruvienne a aussi vu le jour, du fait de la « brésilianisation » d'endroits comme le Rinconcito. À côté de l'entrée principale de l'hôtel Itaúna, dans la rue, tous les jours on voit s'installer un poste de vente de repas péruviens. La clientèle, constitué par des péruviens, mais aussi par des colombiens ou équatoriens, emportent leurs repas ou les mangent assis sur le trottoir de l'avenue Rio Branco. Le commerce marche à merveille et épuise leurs menus à 10 reais tous les jours. À sa tête, l'ex-belle-sœur de Moisés, un des pionniers dont nous avons parlé plus haut :

> La que vende comida en la Rio Branco es la hermana de ex-mujer de Moisés. Se separó Moisés de su mujer, Mari Luz se llamaba, y ella trajo a su hermana. Y ella no sabía qué hacer, así que se puso a vender comida. Y le va bien, ya se compró su apartamento y con comida nada más. (Entretien avec Renzo, 25 de Março, São Paulo, 2015)

En tant que nœud du circuit migratoire São Paulo-Cusco, le quartier de República est rentré aussi comme point de destination de tout ce qui rend possible les saveurs péruviennes : ingrédients, condiments, assaisonnements migrent aussi des Andes jusqu'au Brésil pour rendre possible la reproduction de cette gastronomie (Lucena, 2008, p. 78) et l'insertion de travail des péruviens qui en dépendent.

[56] En examinant les données, deux districts se démarquent nettement en relation à l'implantation résidentielle des péruviens dans la ville : le premier est República, qui en concentre 23 %, et le deuxième est Brás, qui en concentre 10,6 %. Dans le reste des districts, ce chiffre ne dépasse jamais le 5 %. Voir supra.

1.5.3.2 Artisanat : une insertion par les marges

Attardons-nous maintenant sur la principale niche d'insertion des Péruviens de cette cohorte : l'artisanat.

Partons d'un constat général : la production artisanale dans le monde est intimement liée à l'abandon de la petite agriculture et la désertion des campagnes pour des raisons démographiques, écologiques et économiques ; les conditions de travail et d'existence des artisans, quant à elles, se sont vues impactées par la globalisation (Nash, 1993; Scrase, 2003a, 2005). En effet, il s'agit d'une activité intimement liée à l'essor des industries touristiques, ce qui fait des artisans grandement dépendants des dynamiques saisonnières du tourisme et des aléas du marché (Scrase, 2003a).

D'après Scrase, la survie des artisans se fait souvent à la périphérie des économies capitalistes locales et globales, et cette marginalisation est due au fait que la production de masse, bon marché et standardisée, a remplacé une bonne partie de la production artisanale (2003b, p. 449). Sa recherche aborde le sujet en termes d'un processus de marchandisation de la production d'artisanat dans le cadre des marchés globalisés faisant partie d'un circuit global d'échange (Scrase, 2003b, p. 450). Les approches ethnographiques ont été très porteuses pour mettre en lumière la trame complexe de transformations sociales déclenchées au niveau local par ces filières de production. Les études pointent sa nature basée sur l'exploitation : production fragmentée, répétitive, fondée sur une division du travail axée sur la classe sociale et le genre (Scrase, 2003b, p. 452) [57].

Les *indígenas* otavaleños auxquels nous avons fait référence plus haut sont le cas le plus emblématique de commerçants-circulants en lien avec la production d'artisanat en Amérique du Sud[58]. Les parallèles entre les artisans otavaleños et piseños sont saisissants. Dans les deux cas, la massification du tourisme produit un point d'inflexion dans la production d'artisanat, qui devient principalement orientée vers les acheteurs étrangers et s'organise sur le principe de la flexibilité (Kyle, 1999, p. 431). Dans les deux cas, suite à cette inflexion, l'industrie artisanale cesse d'être un complément de revenu pour devenir l'activité économique principale des habitants (Kyle, 1999, p. 432). Enfin, chez les deux groupes, l'essor de la production d'artisanat est à l'origine des transformations de classe dans les communautés d'origine, avec l'émergence d'une classe mercantile qui n'était plus en lien avec la production agricole ni la production artisanale familiale (Kyle, 1999, p. 435).

[57] Ces éléments seront mis en évidence à partir des données du terrain dans le chapitre suivant consacré à la cohorte 2, qui analyse la production d'artisanat péruvienne délocalisée à São Paulo.
[58] Voir section 1.2.3.

Néanmoins, quelques différences importantes existent entre ces deux processus. D'abord, notons que la production artisanale de tissus des otavaleños existait bien avant le développement du tourisme dans la région, presque inexistant jusqu'aux années 60. Dès 1940, Kyle note que la production de tissus aux motifs autochtones était commercialisée en Équateur et Colombie. À Pisaq, comme nous l'avons vu, c'est le tourisme qui « crée » la production d'artisanat en argile. Ensuite, la production de tissus otavaleños a pu bénéficier d'une progressive industrialisation, qui a rendu possible une sensible augmentation de la production. Pour l'artisanat en argile des piseños, cette industrialisation n'était pas possible. La production a toujours eu la contrainte d'être faite et peinte à la main, ce qui a limité les possibilités de surproduction que Kyle a observé chez les Otavaleños[59]. En effet, l'auteur constate que la migration transnationale temporaire apparaît comme conséquence de cette surproduction : le marché local devient trop petit, d'où la nécessité de gagner de nouvelles niches et les garder précieusement (Kyle, 1999, p. 437). À Pisaq, au contraire, la migration transnationale temporaire semble d'abord avoir été incitée par l'image des touristes et la curiosité de l'étranger. Ce n'est que vers la fin de la décennie de 1990 qu'elle semble en lien avec une production de plus en plus massive et la concurrence accrue entre producteurs locaux, qui déterminera in fine le transfert de la production vers São Paulo.

Signalons, dès lors, deux éléments pertinents pour notre analyse. L'artisanat, en tant que pratique « inventée », a transformé radicalement Pisaq. Le tourisme a fourni l'opportunité pour le développement de cette production, modifiant la structure productive locale et impulsant un processus de marchandisation de l'identité, l'artisanat mobilisant le riche passé historique de la région. Les artisans que nous avons rencontrés ont tenté d'élargir leurs perspectives économiques à travers les circulations commerciales que nous avons décrites plus haut. Ce faisant, ils ont investi un marché régional en pleine expansion leur permettant d'opérer un glissement non seulement de métier, mais aussi identitaire. Ils sont devenus des entrepreneurs. Aujourd'hui, aucun des membres de cette cohorte ne s'identifie plus comme *artesano*, mais plutôt comme *empresario* [entrepreneur].

L'insertion de ces entrepreneurs transfrontaliers dans le marché du travail paulistano s'est faite par les marges. Le marché de commerce d'artisanat était une place marchande informelle, vastement alimenté par la contrebande et dépendante de l'hasardeuse traversée des frontières. Cette forme de « commerce à la valise » (Peraldi, 2001) a façonné la relation ces entrepreneurs transfrontaliers avec la ville durant plusieurs années : São Paulo était vu comme place marchande, comme plateforme pour accéder à d'autres marchés dans des villes différentes, et non pas forcément comme une destination d'émigration. Dans ce sens, les questions de protection sociale ne se posaient pas. Au fil du temps,

[59] Par ailleurs, c'est cette contrainte la principale cause du déclin de la commercialisation de cet artisanat péruvien à São Paulo, constaté vers les années 2000. Il fut la conséquence de la concurrence de plus en plus rude des commerçants chinois et de la bijouterie fantaisie *made in China*.

pour assurer la rentabilité de leur business, certains artisans sont devenus des commerçants transfrontaliers à temps plein, laissant la production d'artisanat à d'autres *piseños* restés au pays.

Mais la situation changea au cours de la décennie de 1990, quand la filière commerciale devint filière migratoire. Le déplacement de la production vers São Paulo, et le nécessaire recrutement de main d'œuvre pour l'assurer amenèrent des questions autour des conditions d'embauche, de travail et de permanence des futurs employés. Dans les pratiques qui ont caractérisé cette phase, nous retrouvons ce qu'Huber et Steinhauf ont rencontré chez les réseaux de production et commerce d'artisanat de la côte nord du Pérou, dont ils ont étudié la configuration à travers quatre générations :

> « Es sobre las redes familiares (familia nuclear y las redes heredadas) que se desarrolla la introducción y posterior ampliación de los negocios que emprenden los individuos. Las relaciones étnicas se afirman así como recurso en los procesos de aprendizaje e independización y también como reserva de mano de obra. De tal manera familia, parentesco y compadrazgo son recursos que ofrecen acceso a nuevos vínculos con comerciantes y productores. Al interior de las redes hay un flujo constante de mercadería, información y fuerza de trabajo. » (Huber & Steinhauf, 1997, p. 125)[60]

Au cours des années 90, dans le circuit Cusco-São Paulo, a commencé à circuler aussi de la force de travail. Dans un contexte de précarisation et marginalisation de l'activité face à la concurrence chinoise, la compétition entre artisans-commerçants est devenue rude, ce qui renforça des dynamiques a priori contradictoires : une augmentation des inégalités intracommunauté, mais aussi une consolidation de la solidarité ethnique (Colloredo-Mansfeld, 2002) [61].

1.5.4 Le contexte de réception à l'égard de la migration

La décennie des années 70 en Amérique Latine est marquée par la présence de convulsions politiques et la mise en place de gouvernements dictatoriaux, notamment dans le cône sud (Martínez, 2008). C'est dans ce contexte que le Brésil commence à recevoir un nombre significatif de sud-américains qui échappent à la répression, dont une partie des professionnels hautement qualifiés attirés par l'image accueillante du pays, et ceci malgré la dictature en place (Etcheverry, 2007 cité par Daniel, 2013).

[60] « C'est sur des réseaux familiaux (famille nucléaire et réseaux hérités) que se développe l'introduction et le développement ultérieur des business lancées par ces individus. Les relations ethniques s'affirment comme une ressource dans les processus d'apprentissage, pour devenir indépendant et aussi comme une réserve de main-d'œuvre. De cette manière, la famille, la parenté et le compérage sont des ressources qui offrent un accès à de nouveaux liens avec des commerçants et producteurs. À l'intérieur de ces réseaux, il y a un flux constant de marchandises, d'informations et de main-d'œuvre ».

[61] Dans son étude autour de la compétition entre artisans d'Otavalo et Tigua (Équateur), Colloredo-Mansfeld

En contraste avec cette migration qualifiée, de plus en plus de migrants sud-américains d'un autre profil ont commencé à arriver au Brésil. Les migrants péruviens de cette cohorte en font partie. Le contexte qui a été le cadre des circulations des entrepreneurs transfrontaliers au cours de cette époque est marqué, nous l'avons vu, par une politique migratoire de fermeture et un dédain général pour la situation des migrants. Certains des membres de cette cohorte ont vécu des expériences dans ce sens, notamment au moment du passage des frontières, où leurs marchandises ont été saisies à plusieurs reprises. Plácido nous évoqua même un passage en prison de ses frères lors d'une de ces opérations douanières.

Pourtant, dans les récits concernant l'expérience des migrants à São Paulo, la ville apparaît comme une place marchande cosmopolite pour le commerce d'artisanat sud-américain, et donc un endroit où cette fermeture ne se ressentait pas autant.

D'après Silva (1999), les migrants hispano-américains au Brésil sont victimes de discriminations dans la mesure où ils réunissent trois caractéristiques : s'ils sont originaires de pays pauvres, occupent des postes de travail non qualifiés et ont un phénotype indigène. Plusieurs des migrants péruviens de cette cohorte, notamment au début de leurs circulations, réunissaient ces caractéristiques. Or, le fait de s'insérer dans une niche économique comme le commerce d'artisanat, où être indigène pouvait s'avérer un atout pour la valorisation des produits d'artisanat, donnait au phénotype indigène une autre connotation. Les traits indigènes pouvaient dès lors être appréciés comme une sorte de capital symbolique[62].

D'ailleurs, du fait de leur circulation, la question de la réception de la société brésilienne n'est pas vraiment un sujet.

Vers la fin de la décennie de 1990, quand ces entrepreneurs transfrontaliers se sont sédentarisés et leurs enfants sont nés à São Paulo, ils ne pointent pas de difficultés particulières concernant l'accueil qu'ils ont vécu dans la ville. Notons aussi que, dans le récit des migrants *à succès* de cette cohorte, les expériences négatives sont minimisées ou carrément effacées.

1.6 Les trajectoires

Nous nous intéresserons dès à présent à explorer plus en profondeur les trajectoires de quelques migrants appartenant à cette cohorte. Un bémol doit être apporté d'abord : le travail de terrain m'a permis de rencontrer seulement les profils « à succès », car ceux qui n'ont pas réussi, pour diverses raisons relativement évidentes, ne sont plus à São Paulo. C'est un biais à garder en tête lors de la

[62] Nous reviendrons de manière plus détaillée sur cette idée dans le point 1.6.3.3 de ce chapitre, consacré à l'analyse de la composition des capitaux des migrants de cette cohorte.

lecture des analyses qui seront présentées dans les pages qui suivent. Dans ce sens, les récits des pionniers comportent une dimension de ce que Kaufmann (1996) a appelé les « fables de vie » : non pas tant par les mensonges qui auraient été dits, mais plutôt pour les omissions qui ont eu tendance à lisser les dimensions plus difficiles ou problématiques dans ces parcours. Il n'est pas un hasard que, dans plusieurs entretiens, l'interviewé ait dû évoquer face à mes questions des moments difficiles, en ajoutant aussitôt « mais de cela on en parlera un autre jour », jour qui, pour les conditions propres au déroulement de mon travail de terrain et aux disponibilités de ces entrepreneurs très occupés, n'est jamais arrivé.

Ces trajectoires s'inscrivent globalement dans ce que nous avons identifié comme étant les traits caractéristiques de la cohorte. Or, ces migrants aux positions sociales de départ équivalentes ont eu des parcours aux débouchés forts différents. Comment rendre compte de ces inégalités ? Un examen des capitaux que ces pionniers ont réussi à mobiliser, cumuler ou convertir nous apportera des éclairages sur les nouvelles hiérarchies sociales qui émergent dans le contexte post-migratoire.

1.6.1 Les piseños et les réseaux de l'artisanat

Les premières trajectoires que nous allons analyser dans cette section nous amènent à Pisaq. C'est dans ce cadre que démarrent les parcours que je vous présente à présent.

1.6.1.1 Plácido y Walter : deux pionniers, deux destins différents

Les deux protagonistes des migrations les plus anciennes que j'ai eu l'occasion de retracer à São Paulo sont, curieusement, les deux dernières personnes que j'ai interviewées lors de mon travail de terrain. J'ai pu rencontrer Plácido lors de mon séjour à Cusco en février 2016, au retour de São Paulo, tandis que j'ai enfin réussi à rencontrer Walter, qui habite maintenant en Espagne, mais fait plusieurs allers-retours entre ce pays, le Pérou et le Brésil, en décembre de 2016, lors d'un retour à Lima pour un séjour de recherche au sein de la Universidad del Pacífico, où j'avançais dans les analyses de mon corpus d'entretiens. Leurs récits ont été très importants pour dresser le portrait de la configuration de la migration d'*artesanos piseños* vers São Paulo, comme nous allons voir par la suite.

a. Plácido

Plácido, qui a 59 ans lors de l'entretien, est né à Pisaq. Il s'identifie comme « le premier piseño » à avoir voyagé au Brésil pour commercialiser de l'artisanat. Fils d'un père forgeron et d'une mère commerçante, Plácido était dès 9 ans étudiant de l'école piseña qui formait à la production d'artisanat.

À 12 ans, il travaillait déjà dans son petit atelier à la fabrication de perles en argile. Il est un artisan doué, qui manie aussi bien l'argile que les métaux comme l'argent.

> P : Siempre estuve muy inquieto de viajar. En el año 1979 me fui a Lima, y vuelvo y me voy a Brasil, por tierra, por Bolivia.
> L : ¿Ese fue su primer viaje al extranjero… y por qué a Brasil?
> P : Sí, fue la primera vez. Conocí a un amigo Mauro, un brasilero, que había venido a Pisaq y me compró artesanía. Me dijo "hermano, vamos a Brasil", fuimos en febrero de 1980. La primera feria que conocí, fue en la Plaza de la República. Nos alojamos en « Nosso Hotel », en la rua Aurora, ahí siempre íbamos. La primera vez que fui entonces fui a la Plaza de la República, y luego fui a la Ladera [Porto Geral, rue qui traverse la Rue 25 de Março] porque ahí conocí a un tal Landinho, Orlando Martínez era su nombre. Este, tuve la suerte, me compró muchísimo.
> L : ¿Él dónde trabajaba?
> P : En Ladera Porto Geral, ahí era su tienda, y me compró bastante, como por decirte ahora unos 3 mil dólares, el resto vendí en la Plaza de la República, otros lugares… Así conocí. Después me vine al Perú…
> L : En ese primer viaje, ¿cuánto tiempo se quedó en São Paulo?
> P : Creo que unos 40 días, con todo el viaje, la ida y la vuelta y el tiempo allá.
> L : ¿Y no había peruanos?
> P : No había, yo era el primero. No había nadie. Ya después al tiempo conocía al Indio, no recuerdo cómo le decían, un argentino. Esa vez no había ningún peruano. Yo era. Cuando volví a Perú, tenía mi taller acá, estaba trabajando mi gente y comencé de nuevo a preparar el segundo viaje.
> L : ¿Llevó mucha mercadería ese primer viaje?
> P : Traje como 6 mil, 7 mil dólares, era harta plata. […] Comencé a preparar el segundo viaje, pero yo todavía no había acabado el colegio, porque yo fui en vacaciones de verano del último año.
> L : ¿Y cómo fue ese primer viaje para usted, la primera experiencia de salir al extranjero?
> P : Fue excelente. Excelente porque de frente conocí el mundo pequeño de la venta al por mayor. Conocí Santos, Guarujá… En el segundo viaje, ya llevo de nuevo, y el señor me compra, conozco a otros más, todos eran brasileños. (Entretien avec Plácido, Pisaq, Cusco, 2016)

Le premier voyage de Plácido se fait grâce à un brésilien qui lui avait déjà acheté de l'artisanat à Pisaq. Un commerçant de la 25 de Marcço lui achète pour 7 mille dollars, et il rentre avec « plein d'argent » alors qu'il n'avait même pas fini l'école. Après ce premier voyage réussi, Plácido dit avoir

voyagé entre 1980 et 1986 plus de 50 fois. Il ne se limitait plus à São Paulo : il partait aussi à Belo Horizonte et Brasilia, mais le marché le plus important était à São Paulo, où venaient des acheteurs du Nordeste du Brésil et de Rio.

Plácido avait à l'époque deux ateliers de 60 travailleurs chacun. Mais cette dynamique se verra estompée par un coup dur en 1986 :

> P : Si te dijera… han trabajado conmigo como 500… Luego ya entro a etapa, a collares, luego a metales: alpaca, bronce; más años sigo viajando y ya llevaba enchapados en oro, anillos y pulseras de Lima, ya comienzo a ir a Lima, compro, llevo a Brasil… Hasta que a uno de mis hermanos lo llevaron a la cárcel.
> L : ¿ Qué pasó ?
> P : En Corumbá, antes, yo decía cuánto estaba llevando, y había un señor que me apoyaba. Me daba los papeles. No era tan complicado. Pero el año 86, a mi hermano lo llevaron a la cárcel. Llevábamos en cantidad, harto pedido de Landihno, de unas chinas, un montón de gente me hace pedidos, ya estaba yo en otra etapa. Cuando yo llego a São Paulo, mi hermano estaba en la cárcel de Campo Grande, dos meses. Pero nunca llegamos a recuperar la mercadería, eso era de valor creo de 120 mil dólares, perdimos. (Entretien avec Plácido, Pisaq, Cusco, 2016)

Son frère fut intercepté par les douaniers à la frontière, se retrouva en prison, et ils perdirent 120 mille dollars de marchandise. Suite à ces pertes considérables, il arrêta les voyages et se tourna vers la politique locale. Il fut d'abord conseiller municipal en 1990, puis maire de Pisaq en 1992 du parti Izquierda Unida. En 1990 il retourna au Brésil et rencontra beaucoup de piseños sur place. Il situe au début de la décennie le grand boom de l'artisanat pour Pisaq :

> El 92 ha sido el boom de los collares. Todas las comunidades de Pisaq eran productores de materia prima. Tuvimos que poner una oficina para exportar. […] Vendíamos 4 collares por dólar, venían diciendo "*quiero 50 mil*", de España, de Lima, de Brasil. Eso vendía yo para Italia en 1993. Del 90 hasta el 95 ha sido fuerte. Todos los pueblos aledaños producían en sus casas. En todas las casas se producía artesanía. (Entretien avec Plácido, Pisaq, Cusco, 2016)

En 1992, « toutes les communautés de Pisaq étaient des producteurs », les acheteurs étrangers débarquaient demandant « 50 mille colliers ».

En 1997, sentant le vent tourner, il changea de domaine. Il installa une boutique sur la place de Pisaq pour vendre des bijoux en argent et des tapisseries, qu'il tient jusqu'à aujourd'hui et où il me raconte son histoire. Il s'est tourné après vers des investissements dans l'immobilier et le bâtiment.

b. Walter

Walter, 55 ans lors de notre rencontre, est probablement le nom le plus connu de ces entrepreneurs transfrontaliers piseños de la décennie de 1980. Il est né à Pisaq, son père était un agriculteur qui avait des terrains à La Convención, province cusqueña limitrophe avec l'Amazonie péruvienne. Il y a habité jusqu'à ces 12 ans. De retour à Pisaq, il dit se rappeler seulement de deux personnes qui fabriquaient de l'artisanat en quantités : la famille Becerra, et M. Casaverde, qui venait d'Apurímac. « Il a été mon patron. Ma grand-mère lui a demandé de m'engager. » Walter évoque une situation familiale très difficile : pas assez d'argent pour nourrir les 6 enfants de la famille et une grand-mère qui le maltraitait physiquement.

D'abord, il travaillait pendant les vacances d'été de l'école. Il gagnait entre 15 et 20 soles par mois. À 15 ans, il avait déjà son propre atelier, où il brûlait et peignait de pièces. En 1975, une Argentine a bien apprécié son travail et lui a passé une grosse commande. Il a dû faire appel à 5 assistants pour finir la production.

Il a fini le secondaire en 1980. Il avait été un bon élève, et avait reçu une bourse pour aller faire ses études supérieures à l'Université Nationale San Antonio Abad de Cusco, mais sa famille étant pauvre, il n'avait pas les moyens financiers pour déménager à Cusco et pouvoir subsister là-bas. Il continua donc à travailler comme artisan, métier qu'il aimait bien. Il trouvait qu'il était un *bon artisan :* « *Je suis maître peintre sur la céramique brûlée* ». Il avait, dit-il, « la curiosité d'aller à l'étranger, de connaître », notamment par influence des étrangers qu'il côtoyait. « Pourquoi tu ne vas pas au Brésil ? », lui disaient-ils…

Lors de son premier voyage, il amena avec lui des perles en céramique peintes, des colliers, des boucles d'oreille, des bracelets, ainsi que des tasses et assiettes peintes en céramique. À Corumbá, il a rencontré un brésilien qui rentrait de faire du tourisme au Pérou. Il était de São Paulo, et l'a invité à venir avec lui. C'était un fonctionnaire qui travaillait à la Banque de l'État de São Paulo. Finalement, il restera 3 ans chez lui à São Paulo. Il lui a fait découvrir la ville. « *Ce voyage a changé ma vie* », dit-il.

C'est ainsi qu'il a connu la Place de la République. La nécessité du voyage lui a fait apprendre rapidement le portugais. Après un an à São Paulo, il avait envie d'étudier. Son ami, grâce à ses connexions, lui a procuré une bourse pour faire une formation technique d'un an en administration et commerce international. Il s'est familiarisé avec l'économie et la politique du pays. En 1983, ses deux frères arrivèrent à São Paulo. Ils réussissent à louer un appartement dans la zone nord de la ville, même si le chemin jusqu'à la Place de la République leur prenait une heure et demie.

En 1984, sa vie commerciale a changé. Il a commencé à travailler en tant que grossiste, notamment pour des Irakiens. Il a commencé à faire des efforts sur la publicité et à formaliser sa propre marque de produits : « WABA ». Entre 1984 et 1985, il a commencé à voyager à l'intérieur du Brésil. Il ramenait sa marchandise du Pérou, en le déclarant aux douaniers en Bolivie.

Petit à petit, il commençait à connaître les transporteurs, les hôtels et tous les acteurs importants dans ces zones de frontières. Il a commencé par ramener une demie tonne de produits d'artisanat, achetés à Lima, Cusco, Juliaca et Huancayo, allant des bijoux jusqu'aux répliques de crèches de Noël, en passant par des produits d'alpaga. Dès 1983, il achetait aussi des pierres semi-précieuses et du fil en fer au Brésil qu'il revendait à Lima, ce qui lui permit d'installer un bureau dans la capitale en 1984. Entre 1986 et 1987, il dit avoir créé une mode au Brésil : les bijoux plaqués or. « C'est devenu une guerre », dit-il. En 1985, il avait entre 15 et 20 Péruviens qui arrivaient avec les mêmes aspirations commerciales, puisque le bruit avait couru. Walter cherchait à épandre son business, il voyageait à d'autres villes comme Curitiba et Florianópolis, car là-bas il pouvait vendre ses produits plus chers. Puis il allait aussi vers les plages de l'état de São Paulo. C'est à cette époque qu'il louait une habitation au mois à l'hôtel Itaúna.

Avec le capital qu'il cumulait, il chercha à faire de nouveaux investissements. En 1989 il inaugura une entreprise de transport à Cusco qui fit faillite par la suite, à cause du terrorisme, dit-il. Vers 1989, il fit une pause et n'amenait plus de produits au Brésil, car la concurrence était trop rude. Il perdit à l'époque deux bus avec une cargaison valorisée à 40 000 dollars.

Dans les années 90 commença l'expansion de ses activités commerciales vers l'Espagne, où il s'était déjà rendu comme touriste. Dès 1993 il exportait des produits d'artisanat péruviens, brésiliens et boliviens. C'est depuis l'Espagne qu'il fit son premier voyage en Chine en 1998 pour importer un produit qui ne marcha pas commercialement par la suite. Suite à ce voyage, il commença à voyager au moins une fois par an en Thaïlande pour acheter de la bijouterie en argent ; en Inde pour l'encens, des vêtements et accessoires ; en Indonésie et au Népal. Quelques années plus tard, il régularisera sa situation migratoire via une amnistie en Espagne. En 2005, il acquiert enfin la résidence permanente au Brésil.

À l'heure de notre rencontre, Walter considère que son entreprise en Espagne est encore en voie de développement. Il a une cinquantaine de travailleurs entre Madrid et Barcelone, ainsi qu'une trentaine dans ses magasins de Lima et Cusco. Le groupe WABA compte, en plus des entreprises liées à l'importation et au commerce des bijouteries et artisanats, des investissements dans le tourisme, le transport, l'immobilier. Walter se décrit comme un homme persévérant, « capable de monter n'importe quel type d'entreprise ». Il dit ne pas avoir été égoïste, et avoir montré le business à d'autres qui voulaient apprendre, comme Lucio, qui était son apprenti quand il était enfant et qu'il a emmené en Chine pour faire grandir son commerce.

1.6.1.2 Lucas : d'artisan à entrepreneur

J'ai rencontré Lucas dans son magasin dans le bâtiment *Gaivota*. Il y est installé depuis l'an 2000, quand il a pu rester à São Paulo après une décennie d'allées et venues entre cette ville et son Cusco natal.

Né dans la région de Cusco, à Pisaq exactement, sa maman était petite commerçante de denrées alimentaires, et son père élevait des animaux dans ses terres. Depuis l'enfance, Lucas a dû travailler, parce que ses parents « *no te daban lo que quieres* » [ne lui donnaient pas ce qu'il voulait], surtout dans une famille de 5 enfants comme la sienne. Lucas s'est vite intéressé à l'artisanat, fasciné par les découvertes de *huacos*[63] dans la région. Enfant, il a fait la formation de nuit en artisanat dans le *Centro Artesanal* local pendant un an. Il a appris à préparer la terre cuite, masser, *quemar* [brûler] et peindre les pièces qu'il vendait aux touristes tous les dimanches sur la place de Pisaq, avec ses amis. À 8 ans, il travaillait déjà dans l'atelier d'un artisan, tout en continuant d'aller à l'école. Puis il s'est mis en son compte, vu que la demande d'artisanat était grande. Lucas ne dit pas que sa famille était « pauvre », mais laisse entendre que les conditions de vie n'étaient pas faciles et que ses parents devaient travailler beaucoup. Dans ce contexte, les enfants aussi avaient la responsabilité de contribuer à l'économie familiale. Cependant, ses parents tenaient à cœur qu'il finisse l'école et fasse des études :

> Sí, claro, también era una casa grande, entonces tenías que ayudar para que se haga el acabado, todas esas cosas. Ya pues, entonces… en ese proceso he estado hasta quinto de media. Entonces yo estudié, ingresé a la universidad; y bueno al ver que mi familia no era tan… esto… y este problema de gente de mi familia es que se casaron ya mayores. Y no vivían tan bien ¿no? Entonces, claro que trabajaban, pero, ¿casarse para eso? No... Mi papá me decía siempre que "tienes que hacer algo más, tienes que estudiar, a ser profesional; sólo así el país va a cambiar". Entonces en vacaciones iba bastante, y gracias a Dios tuve buenas relaciones con buenos profesores, con buenos compañeros. Y bueno… primero ingresé a la universidad San Antonio Abad de Cusco, y ya pues, ingresé a Ciencias Contables. (Entretien avec Lucas, 25 de Março, São Paulo, 2016)

Le mantra de son père était « tu dois faire quelque chose de plus, tu dois étudier, tu dois devenir un professionnel ». Ainsi, pour Lucas, c'est l'université qui a représenté un tournant dans sa manière de concevoir son futur commercial. Il a appris les finances et la comptabilité, rencontré des gens et su voir le potentiel du marché de l'artisanat :

[63] Le mot "huaco" désigne les pièces en céramique, utilitaires ou décoratives, qui étaient produites par les civilisations précolombiennes et ultérieurement par les Incas. Au Pérou, dans les sites archéologiques, il est courant encore aujourd'hui de déterrer ce genre de pièces, que certains *huaqueros* vendent par la suite aux meilleurs posteurs.

> Entonces ahí nace… Sabes, en la universidad ya uno tiene otra visión ya, y ya pues tuvimos que afianzar a unos. Si estudiamos, estudiamos, ya conocimos campos comerciales que de repente se relacionan con el gobierno. (…) Entonces en Cusco nos inscribimos, y cualquier evento, una feria internacional así, a los que nos interesaba, teníamos que pagar una cuota mensual. Ya pues, como te digo yo más bien me he relacionado con mucha gente, yo pagué pues me quiero afianzar con las personas del Ministerio de Industria y Turismo. Entonces esa vez ahí ha habido una intención de parte del gobierno, para recibir a nosotros a Lima. (Entretien avec Lucas, 25 de Março, São Paulo, 2016)

L'université lui a donné « une autre vision ». Elle lui a fait découvrir des ouvertures commerciales avec le gouvernement. À l'époque, le marché d'artisans de Pisaq était devenu une association de producteurs reconnue. Pour Lucas, entrer en relation avec l'État, qui organisait via le Ministère de l'Industrie et du Tourisme des foires artisanales à Lima, fut une opportunité majeure. Il a commencé à voyager et rencontrer des clients étrangers et des exportateurs. Il décida donc de s'affilier à l'Association d'Exportateurs, ce qui lui a permis de voyager à des foires artisanales internationales. Son premier voyage à l'étranger fut à Taiwan.

C'est par trois cousins de Cusco qu'il a appris les potentialités du marché de l'artisanat à São Paulo. Ils voyageaient depuis 5 ans et avaient beaucoup de succès. Lucas a reçu quelques recommandations sur la quantité d'argent à amener, les produits qui se vendaient bien et le nom de la place où il pouvait les vendre. L'aide s'est arrêtée là, il a donc dû se débrouiller et « s'ouvrir ». C'était en 1992.

Avec ses expériences de voyage préalables (Taiwan, Bolivie, Chili), Lucas avait déjà une bonne connaissance du marché et du business. À São Paulo, la bonne acceptation des produits l'a impressionné et il a continué à faire des allées et venues pour vendre non seulement ses produits en argile, mais aussi des tissus en alpaga et des sacs à dos en tissu andin.

En 1996, Lucas s'était décidé à rester au Japon. Après un mois de foires artisanales dans ce pays, il s'était rendu compte qu'il s'agissait d'un marché exceptionnel. Mais au retour de ce voyage, pendant qu'il s'apprêtait à retourner au Japon, un événement a changé le cours de l'histoire. Les péruviens furent interdits de voyager au Japon suite à la prise d'otages que le Mouvement Révolutionnaire Túpac Amaru orchestra à la résidence de l'ambassadeur du Japon de l'époque[64]. Lucas devait donc réorienter ses plans, et décida de stabiliser sa situation à São Paulo. En 1998, il bénéficia de l'amnistie migratoire du gouvernement brésilien, en présentant un projet en tant qu'entrepreneur qui voulait investir au

[64] En décembre 1996, lors d'un cocktail diplomatique organisé par l'Ambassade du Japon au Pérou pour fêter la naissance de l'Empereur Akihito, une faction de 13 membres du groupe armé MRTA débarqua au milieu de la soirée et lança la prise d'otages la plus spectaculaire de l'histoire péruvienne. La « crise des otages », comme on l'a appelé par la suite, dura plusieurs mois, jusqu'en avril 1997.

Brésil. Avec son statut migratoire en règle, en couple avec une femme péruvienne rencontrée au Pérou, il a pu louer le magasin du bâtiment Gaivota en l'an 2000. À l'époque, il se souvient qu'ils étaient seulement 5 Péruviens à louer des magasins dans le bâtiment.

Lucas continuait à ramener des marchandises du Pérou, mais il s'est mis à les produire aussi à São Paulo. Il engageait des Brésiliens et des Péruviens, piseños aussi. Il décrit une partie de ses travailleurs comme « voulant se la couler douce » :

> L : ¿Ah, y los peruanos eran sus paisanos que venían de Pisaq también?
> L : Sí, porque dominaban ¿no?, si una persona que no domina, cómo vas a hacer. Pero parece mentira, las chicas que han empezado conmigo, han aprendido y ya pues; sólo que ellos que trabajan de repente diez días al mes, ya están ya cansados… y sus historias, ¿no? Ya te dicen algunas sí permanecen, pero muchos no son para trabajar; quieren la vida fácil… (Entretien avec Lucas, 25 de Março, São Paulo, 2016)

Lucas a dû s'adapter aussi aux aléas du marché. Il raconte avoir ressenti une baisse de l'activité commerciale autour de l'artisanat depuis 2005. Il pense responsables de ce déclin les Chinois et la manière dont ils ont commencé à copier les produits péruviens. Il s'est vite mis aussi à importer des produits chinois :

> L : ¿Y cómo fue esa experiencia de empezar a hacer negocio con China, de ir y traer, importar?
> L : Fue diferente, más que todo gané mucha experiencia, tuve otra relación social, económica, mediante ellos conocí bastante, mucho más. Sí, sí, realmente esa gente practica mucho principio de marketing, y lo aplican. Por eso son grandes en el mercado también; pero todo eso ha incentivado el gobierno, ha apoyado el gobierno a sus empresarios chiquitos… (Entretien avec Lucas, 25 de Março, São Paulo, 2016)

Ses business avec la Chine lui ont fait « gagner de l'expérience, avoir un autre type de relation sociale et économique ». Aussi, ces voyages lui ont permis de consolider son entreprise, qui se porte bien économiquement. Elle exporte aussi des produits de sa propre marque.
Une sœur de Lucas tenta de faire son chemin à São Paulo, mais finalement retourna à Pisaq. Un autre frère fait toujours des allers-retours commerciaux. Le reste de la famille est restée à Pisaq, où ils possèdent toujours des terres. La maison de Lucas à Pisaq est en construction, même si le retour ne semble pas pour demain :

> L : ¿Y le gustaría en algún momento regresar a vivir a Cusco, a Pisaq?

> L : Sí, sí, claro que sí, aquí es para un trabajo, y allá es mi tierra… es ahora, es mi casa para remembrar [sic], revivir las cosas naturales que siempre hemos consumido ahí. Sí, mis papás tienen su tierra, muchas ganas de compartir con mi familia (…)
> L : El plan nunca fue estar acá y quedarse acá…
> L : Ah no, yo voy a quedarme, voy a ir a ver cómo va, y ya veremos, entonces mucha gente dice, "no, voy a estar unos años más, ya me voy." No, no, para mí no; gracias a Dios está, me va bien, solo lo que me falta es un poquito más de… qué te digo… de educación y creo estoy para más. (Entretien avec Lucas, 25 de Março, São Paulo, 2016)

São Paulo est l'endroit « pour travailler » et où il ne compte pas rester, alors que Pisaq c'est « sa terre ».

Le plus grand regret de Lucas semble n'avoir pu finir ses études universitaires. « *Me quedé así* » [je suis resté comme ça], dit-il. Il a compensé ce manque par une éthique du travail inébranlable, qui le fait travailler même « *el 31 de diciembre, sin parar* », et « *sin haber conocido su aniversario* », comme il le dit à ses enfants.

1.6.1.3 La famille Quispe

La famille Quispe est populaire parmi les migrants péruviens qui travaillent à la région 25 de Março. Ils sont connus comme « les frères », les « forts ». Le premier entretien de mon terrain fut avec Mariano, un des frères de la famille.

c. Lucio et Mariano, les premiers de la fratrie

Ils sont frères d'une fratrie de huit frères et sœurs. Lucio est le deuxième et Mariano le troisième. Leur mère est morte quand Lucio avait 13 ans. Lucio décrit une famille très pauvre, un père alcoolique, et des enfants un peu laissés à leur sort. Walter, son « oncle » l'aidait pour qu'il puisse étudier. Il voulait devenir policier. C'était facile et il avait un autre membre de sa famille qui était déjà majeur dans la police. C'était la fin des années 80's, époque du terrorisme, et il y a eu un attentat du PCP-SL à Pisaq, sa ville[65]. Walter lui dit : « *quand tu es policier, on te donne des ordres. Tu es un chien. Je ne sais pas si tu vas survivre. Je te suggère ne pas le faire. La vie de policier finit mal. Je vois que tu travailles dans l'artisanat, là tu peux exceller* ». En effet, dès leur enfance les frères ont appris à travailler les céramiques, à mettre les pièces dans le four et à peindre, à « *fondear* » et « *quemar* ». Durant son éducation secondaire, il habitait avec Walter et dès 15 ans, il assurait la gestion de l'atelier que ce

[65] Selon le Rapport Final de la CVR, en mai 1987 un attentat du Sentier Lumineux au poste de police de Pisaq se solda par la mort d'un policier (CVR, 2003, p. 268). C'est la seule action violente recensée par la CVR à Pisaq.

dernier avait à Pisaq, où travaillaient 8 artisans-peintres. Les dernières années du lycée, ses frères ont emménagé avec lui.

Quand il finit l'école, Walter partit pour l'Espagne lui céda son atelier. Le premier voyage de Lucio pour vendre son artisanat fut au Chili, à la ville de Santiago. Le premier voyage s'est bien passé, il a appris ce qu'était « toucher de l'argent ». Le deuxième, il a tout perdu. Malgré cet échec, Walter l'aidait en lui passant commande et lui donnant une avance. C'est lui qui lui suggéra de partir au Brésil.

Avec les indications de Walter, Lucio commença ses voyages à São Paulo en 1989. Il logea à l'hôtel Itaúna, et *l'Indio Roberto* devint son acheteur. C'est lui aussi qui l'amena vendre son artisanat aux plages de l'état de São Paulo. Deux ans après, en 1991, il amena son frère Mariano qui avait dû rester à Pisaq, car il avait déjà des responsabilités familiales et travaillait déjà dans la police péruvienne.

Walter retourna à São Paulo en 1992 et lui montra des contacts dans la région 25 de Março, qu'il connaissait bien déjà. Lucio dit que jusqu'à aujourd'hui il a des acheteurs de la 25 de Março rencontrés à cette époque grâce à Walter.

Vers 1996 il rencontra sa femme à Pisaq et devint parent. Cette nouvelle situation familiale lui imposa la nécessité de s'installer et d'avoir quelque chose de plus stable. Mais dans sa condition de migrant irrégulier, il avait du mal à trouver quelqu'un qui puisse louer un magasin et signer un bail pour lui. Il dit avoir imploré un ami brésilien de le faire, et c'est grâce à lui qu'il réussit à ouvrir son premier magasin dans le bâtiment Gaivota. Là, encore, Walter fut d'un grand soutien, car il n'avait pas de capital économique. Il lui prêta 10 000 dollars pour se lancer dans l'achat d'aimants décoratifs qu'il faisait venir de Lima. Lucio voyageait, et sa femme restait à São Paulo chargée des ventes.

Grâce à l'amnistie migratoire de 1998, ils ont pu régulariser leur situation. Ceci lui permit de formaliser son entreprise et créer sa propre marque de produits en l'an 2000. Depuis, il n'a pas arrêté de travailler. Ils ont réussi à ouvrir 5 magasins différents, mais n'en ont gardé qu'un. Pour Lucio, deux facteurs ont contribué à sa réussite. Walter, d'abord, sans qui, dit-il, il serait dans la même position que tous les autres. Puis, le sacrifice. Il dit avoir épargné de manière continue, et de s'être restreint dans les « dépenses sociales ». C'est dans ce sens qu'il a voulu former ses frangin-e-s qui sont venus travailler à São Paulo. Il dit que seulement deux d'entre eux sont venus pour travailler pendant une saison directement avec lui, les autres ont reçu des conseils et de l'orientation : *« Yo he sido sufrido. Sabía cómo es la vida. Quería que aprendan desde abajo, ¡con sudor! ».* Car, pour lui, « *Esto no es vida, es un infierno. No hay tamtos asesinatos en Perú. Este no es un país seguro [….] Mucho se trabaja y poco se disfruta.* » Le fait d'avoir « souffert » lui a donné la légitimité pour chercher que ses frères et sœurs apprennent « à la sueur de leur front ». La vie à São Paulo, « un enfer », d'après lui, est une vie de « beaucoup de travail et peu de plaisir ».

C'est peut-être cette attitude qui est pour quelque chose dans la relation que Lucio entretient avec sa famille aujourd'hui. La relation entre les frères semble tendue, ils ne se rendent même pas visite : *« A veces, ni nos visitamos. Hay celos, a veces problemas con los esposos, así que prefiero evitar problemas. Con algunos soy más cercano* ». La jalousie, les ragots, les rumeurs, dit-il, l'ont rendu malade à une époque.

Toute la famille est dans la même branche, et la compétition semble inévitable. Lucio fait fabriquer ses produits en Chine, Indonésie, Inde et Philippines, car « la main d'œuvre est meilleur marché ». Mais, comme disait Walter, dans le business, l'information se vole. Lucio se plaint de produire de nouveaux modèles, créés par lui-même ou par sa femme, qui sont ensuite copiés par ses frères et par les Chinois.

Lucio est très méfiant. Il me dit que ses travailleurs ne savent pas que le magasin lui appartient, ils pensent qu'il n'est que le gérant. Il ne fréquente pas des Péruviens non plus : *« No me junto con peruanos. Solo juego pelota con mis amigos brasileros ».*

Lucio habite toujours dans le Cracôlandia, dans le quartier de Santa Ifigênia. « Je reste humble. Je suis commun », dit-il, en contraste avec d'autres gens de « classe moyenne » qui sont « prétentieux ». Même si c'est de ses enfants que vient la demande de déménager parce que leurs amis ne veulent pas venir chez eux. Il se dit « fier de n'être parti de rien » et espère avoir la reconnaissance de sa famille, et ne veut plus « se tuer » à travailler : *« Me siento orgulloso surgiendo de la nada. Desde abajo. Me lo reconocerán mis hijos, mis familiares […] Ahora me digo para qué te vas a matar, más abarcas, más problemas*… ». Il a ouvert un magasin à Pisaq pour assurer sa vieillesse. Il aimerait rentrer pour vivre dans la vallée de l'Urubamba.

En ce qui concerne Mariano, je l'ai rencontré un an avant mon entretien avec Lucio. Il me reçut dans son magasin de la rue 25 de Março. Assis devant un bureau, il contrôlait en face les images des caméras de sécurité des magasins de sa propriété, situés dans la même rue et dans le quartier du Brás. Au fond, on entendait la musique d'une radio locale de Cusco. Un jeune, *cusqueño* aussi, travaillait à l'emballage de produits pendant que nous parlions.

Comme ses frères, enfant, il s'est formé à l'école d'artisanat et travaillé dans un magasin de Pisaq. Puis, il a intégré la police péruvienne jusqu'à l'année 1991, travaillant dans les communautés de la Vallée Sacrée. Il est arrivé à São Paulo à la fin de cette année-là, à 19 ans, grâce à Lucio. Il a commencé par vendre des boucles d'oreille peintes en céramie, des colliers en cuir, à l'époque faits par lui-même. Puis des couvertures boliviennes et des colliers de coquillages brésiliens. Il s'est mis à

fabriquer des vêtements, en particulier des ceintures qu'il vendait au « varejo »[66]. Il régularisa sa situation migratoire avec l'amnistie de 1998.

Aujourd'hui, il a une entreprise d'importation de produits de la Chine et de l'Inde. Il vend en « atacado » des lots qui peuvent aller jusqu'à 10 000 pièces. Dans son magasin on y retrouve des lots de bijouterie (boucles d'oreille, colliers, bagues), des bonnets dits « péruviens » (chullos), des écharpes, etc. Tous des produits importés, qui arrivent par bateau dans des commandes de 50 mille tonnes.

De son frère aîné, Lucio, il dit sobrement qu'il réussit bien, parce qu'en plus de ses magasins de bijouterie et artisanat, il possède un hôtel.

Mariano et sa famille, ainsi que d'autres membres de la fratrie sont impliqués dans l'organisation de la « yunza » péruvienne à São Paulo. La yunza est une fête carnavalesque des Andes péruviennes ; sa réalisation à São Paulo a été une initiative reprise par une ONG travaillant sur la question migratoire et coordonnée par une migrante péruvienne (CDHIC — Centro de Direitos Humanos e Cidadania do Imigrante). Mariano et sa femme ont été les « parrains » ou *mayordomos*[67] d'une des dernières éditions de cette fête (d'ailleurs, il apparaît dans l'affiche annonçant l'édition de 2016, voir image ci-dessous).

Image 3. Affiche de l'édition 2016 de la Yunza organisée par des migrants péruviens à São Paulo



Source : Facebook (2016)

[66] "Varejo" c'est la vente commune de produits en petites quantités. « Atacado », au contraire, c'est la vente en grandes quantités.

[67] Le mot *mayordomo* évoque une responsabilité dans le système de *cargos*, qui est dans « la littérature anthropologique américaniste une des formes d'organisation le plus emblématiques de l'identité indigène » (Pérez, 2004, p. 11, ma traduction). Le système de *cargos* a été analysé comme une source de statut social au sein des communautés (Pérez, 2004, p. 131).

d. Ismael, le beau-frère

Ismael est piseño. Sa mère l'était aussi, alors que son père était de San Sebastián, un quartier de Cusco. Il était commerçant et venait d'une famille d'éleveurs de vaches. Il travaillait dans la région de Puno, où il avait un restaurant et un hôtel. Voulant quitter le commerce pour l'agriculture, le père d'Ismael acheta une parcelle de café, cacao et coca. Ismael et ses six frères et sœurs s'installèrent à Pisaq. Depuis ses huit ans, il fabriquait déjà des pièces en céramique et aidait au travail dans les champs.

Après avoir fini l'école, à 18 ans, il commença à voyager. Le premier voyage fut en Bolivie, le deuxième au Chili. Suivirent des voyages en Argentine, en Colombie et en Équateur, où il amenait des boucles d'oreille, des colliers, et des ocarinas à vendre. Lors d'un voyage en Argentine, il s'est fait confisquer ses marchandises, produit du travail d'une dizaine de familles. L'épisode l'a traumatisé et laissé avec des dettes en Argentine.

Entre 1990 et 1996, il se souvient que le business de l'artisanat battait son plein. Il y avait beaucoup de concurrence entre artisans, mais les ventes étaient très bonnes. C'est durant cette période que sa sœur partit au Brésil avec Lucio, car ils étaient en couple. Son premier voyage au Brésil fut en 1997. Il y est resté 4 mois, accueilli par Lucio. À son retour, son fils ne le reconnut pas et l'appela « oncle ». Il décida que s'il devait partir, il le ferait avec sa famille. Ainsi, lui, sa femme et son fils partirent pour São Paulo en 1998. Ils sont restés deux mois chez sa sœur et Lucio, dormant sur des cartons posés par terre.

Il commença donc à travailler pour sa sœur. Les nuits, il fabriquait des boucles d'oreille. Il se souvient son premier jour à la feirinha de la Rue 25 de Março : il gagna 75 reais. Le deuxième, 350 reais.

Par la suite, il loua une chambre dans l'hôtel Itaúna pour 450 reais le mois. Il se concentra sur la fabrication d'artisanat, et embaucha deux jeunes boliviens. La production augmenta, et il loua une deuxième chambre. Quatre Brésiliens furent embauchés pour assurer la production.

Le travail dur paya pour Ismael et sa famille. En trois mois, il avait réussi à percer et se constituer un capital. Assez vite il se trouva à la tête d'un atelier de vingt travailleurs à São Paulo, qui fournissait principalement un acheteur venant de Foz de Iguazú. À l'époque, lui et sa famille étaient en situation migratoire irrégulière, et il ne pouvait pas ouvrir un compte en banque. Ces acheteurs lui versaient de l'argent sur le compte de sa sœur. Pour 1000 douzaines de boucles d'oreille, il pouvait gagner entre 15 000 et 16 000 reais. Mais la cadence de travail était infernale, son enfant ne s'alimentait que des pizzas : « *Mi hijo comía pura pizza. Nosotros no tomábamos desayuno, no almorzábamos* ». En 1999 arriva son deuxième enfant, une fille. Du fait de sa naissance au Brésil, la famille a réussi à obtenir sa régularisation migratoire.

En 2001, il apprit qu'un magasin se libérait dans le bâtiment Gaivota. Il consacra 35 000 reais à la location et l'aménagement du magasin. Il réalisa un grand investissement d'argent pour le remplir de marchandises. Ils ont dû arrêter la production. Il regretta par la suite son choix : « *Me lamento de esa inversión, mi trabajo era producir, no vender* ». Il ouvra aussi un box dans une galerie de la Rue 25 de Março, où il fut extorqué. On lui demandait 500 reais par mois pour pouvoir travailler tranquillement[68].

Pour essayer de calmer la situation, il partit à Minas Gerais pour un mois. Mais il continua à recevoir des menaces, et dut engager des agents de sécurité pour la protection de ses enfants. Cette situation de stress devint intenable, et ils décidèrent de rentrer au Pérou. On lui disait que le retour allait lui faire sentir mal : « *Al regresar a Pisaq te vas a sentir mal, por qué no haces otro viaje* ». Mais il voulait seulement rentrer. Il céda son magasin pour seulement 10 000 reais, la famille fit ses valises et rentrèrent à Pisaq. C'était en 2005.

Il se mit à travailler avec son frère, et avait aussi des revenus de la location d'une maison qu'il avait réussi à acheter à Cusco. Mais le retour s'avéra difficile, notamment pour sa deuxième fille. Elle avait 6 ans et ne s'adaptait pas à la vie à Pisaq et ne voulait pas aller à l'école, clamant que « le Brésil était son pays » : « *Brasil es mi tierra, ahí yo nací* ».

Depuis 2014, il travaille comme gérant d'un grand magasin d'artisanat que Lucio possède dans la place centrale de Pisaq. La relation ne semble pas être d'entière confiance. Il me confie l'existence de « beaucoup de jalousies » et regrette que « ceux qui ont déjà beaucoup en veulent encore plus » : « *Hay bastante recelo, incluso dentro de la misma familia. ¡Teniendo tanto, quieren más! Los empresarios grandes vienen aquí a quitarnos nuestro pan… ».*

Je comprends que, dans cette affirmation, il vise directement des membres de sa famille et de la famille de sa sœur.

1.6.1.4 Renzo et Alfonso

Renzo et Alfonso sont deux frères piseños, d'une fratrie de 4 frères et une sœur, enfants d'un père agriculteur et d'une mère commerçante. Ils sont tous installés à São Paulo à l'exception de Delia, la sœur, qui habite à Pisaq avec leur mère. J'ai rencontré d'abord Renzo dans son magasin dans une des rues autour de la Rua 25 de Março. Autour d'un café, un soir après la fermeture du magasin, il me raconta comment sa migration est une affaire de famille.

[68] Selon des informations recueillies dans le cadre d'un autre entretien, Ignacio aurait été menacé de mort par une *funcionária* qui travaillait pour lui.

Ses cousins, Moisés et Sergio, faisaient un commerce double : ils achetaient de l'artisanat fait par Alfonso, qu'ils vendaient par la suite à São Paulo, et ils se fournissaient de pierres semi-précieuses qu'ils vendaient à leur retour au Pérou. C'est Sergio qui a proposé à Delia de voyager avec lui à São Paulo pour l'aider. Delia, qui était institutrice, profitait donc des grandes vacances d'été pour voyager à São Paulo afin d'acheter des pierres, et de vendre aussi des produits artisanaux boliviens (des tissus, des sacs en bandoulière, des bonnets).

En 1997, à 17 ans, Renzo venait de finir le secondaire et s'était préparé pour passer le concours d'admission à l'université. Après un premier échec, il accepta la proposition de Delia — qui avait déjà plusieurs voyages à son actif — et l'accompagna à São Paulo. Lors de ce premier voyage, sa sœur est rentrée à Cusco et il s'est vu rester 6 mois pour assurer la vente de la marchandise. Ce fut une expérience très dure pour lui :

> L : Tú te quedaste seis meses. ¿Cómo fue esa experiencia, así, de trabajar esos seis meses acá?
> R : Pésimo, yo quería irme, ya. Es que solo, solo es difícil.
> L : Tú habías llegado para ayudar a tu hermana y tu hermana al final se fue…
> R : Se fue, claro, me dijo "vamos", y le dije "voy a quedarme más una semana", porque había mercadería. "Ah ya, entonces te vienes". "Sí", le dije. Quería, un poco, divertirme también. Ahí me quedé solo así, vendía en la 25 de Março. Y ahí me quedé, me quedé a comprar… Pero, al final, mucha… presión al pagar alquiler, nunca había pagado, y me… y me sentía solo, la verdad que sí, impotente a veces… (Entretien avec Renzo, 25 de Março, São Paulo, 2015)

La solitude et la « pression pour payer le loyer » lui firent vouloir rentrer plus d'une fois. Renzo a très vite compris qu'il aurait besoin de sa famille pour continuer à percer dans cette activité. C'est ainsi qu'il s'est retrouvé avec Delia et Alfonso, tous les trois, ensemble pendant 4 ans pour faire décoller leur activité commerciale.

Alfonso c'est celui qui a le lien le plus fort avec l'artisanat. À 12 ans, il travaillait déjà comme artisan, fabriquant de petits objets en céramique. C'est son père qui insistait sur l'importance du travail, sur le fait qu'il devait « travailler, même gratuitement, mais travailler » : « *Tienes que trabajar, aunque sea gratis, pero trabajar* », il lui disait. C'est ainsi que pendant les grandes vacances scolaires, Alfonso se souvient d'aller travailler chez des connaissances de son père, gratuitement. À 16 ans, il installait son propre stand de vente au marché artisanal de la place de Pisaq pour vendre ses productions. À la fin de ses études secondaires, Alfonso savait que des *paisanos* partaient à l'étranger pour gagner de l'argent :

> Después, fui creciendo, y cuando acabé el colegio… más o menos no sabía que iba a hacer, pero yo ya había escuchado de mucha gente que… gente mayor que yo que estaba viajando…

> Que ya estaban viajando, saliendo del país y que también estaban ganando dinero, entonces, me despertó eso: yo también quiero viajar, esa curiosidad… (Entretien avec Alfonso, 25 de Março, São Paulo, 2016)

Il avait entendu que ses aînés « voyageaient et gagnaient de l'argent ». Mais la pression de ses parents pour qu'il fasse des études était plus forte, d'autant plus qu'ils avaient les moyens économiques pour la financer. Delia, l'aîné, étudiait à l'époque à l'Instituto Pedagógico pour devenir institutrice. Lui, ne sachant pas de manière précise vers où s'orienter, commença une formation technique en agriculture et élevage dans la ville d'Urubamba. Il dit avoir étudié « car ses parents l'ont obligé et non pas parce que ça lui plaisait ».

> A : Entonces… … mis papás, mi papá y mi mamá decían "tú tienes que estudiar" ¿no?, yo quería viajar, decía "yo me voy a ir", "no, tienes que estudiar, nosotros podemos educarte", tenían condiciones… Como había acabado el colegio, me presenté a la normal en Urubamba, a un instituto superior, ingresé a la carrera de agropecuaria. Entonces, me quedé estudiando 3 años ahí… estudié una carrera técnica… Pero ya con esa idea siempre de que… decía "voy a acabar y tengo que irme"… …. Estudié más, yo pienso que estudié más por porque mis padres me estaban obligando, no porque me gustaba. Porque ellos me obligaban, "tienes que estudiar"…
> L : Bueno, y en la elección de la carrera agropecuaria, ¿eso sí te gustaba o…?
> A : Me gusta, me gustaba y… también no había mucha opción en la época… Había solo agropecuaria, o pedagógico para profesor… o había una carrera de forestales que es solo de plantas. Entonces, eran las únicas carreras que habían. Inicial [maternelle], pero profesor de inicial [maternelle], entonces me… Yo conocía algo de agricultura, ¿no? por mi padre…
> L : Por tus papás, ¿ no ?
> A : Entonces, él me inscribe a agropecuaria. (Entretien avec Alfonso, 25 de Março, São Paulo, 2016)

Même le choix de sa formation fut un non-choix, car « il n'y avait pas beaucoup d'options à l'époque ». Il connaissait les questions d'agriculture et élevage par son père, et c'est lui qui l'inscrivit.

Dès la fin de ses études techniques, Alfonso est revenu à son rêve initial, de partir à l'étranger. À 21 ans, en 1990, il faisait son premier voyage commercial en Bolivie. D'abord, c'étaient des voyages de *mochilero*, style *hippie* comme il dit, où il partait avec sa production d'artisanat et continuait à en faire sur la route. Après, il s'est rendu compte qu'il pouvait vendre ses produits par gros lots, et que certains magasins avaient besoin de produits qu'il pouvait trouver facilement au Pérou. Pendant cinq ans, il sillonnera avec succès la région — le plus souvent en bus, quelques fois par avion — entre la

Colombie, l'Équateur, le Chili et l'Argentine, à chaque fois se fournissant d'artisanat qu'il revendait par la suite dans un autre pays. Il n'arrivait plus à produire les quantités dont il avait besoin, donc il rentrait à Pisaq et commandait les produits à ses *paisanos* pour leur acheter leurs productions. Une mauvaise expérience lors de ce premier voyage lui fera éviter cette destination les années à venir – d'ailleurs, cette information c'est Renzo qui me la partagera, et non pas Alfonso lors de notre entretien— .

En 1995, la rencontre d'une touriste l'a amené à quitter le pays et s'installer en Norvège, par amour. Là-bas, c'était le paradis, dit-il, au point qu'il ne pensait plus retourner vivre en Amérique Latine. Il rentrait deux fois par an au Pérou et s'est débrouillé pour continuer à vendre de l'artisanat dans son nouveau pays. Au bout de quelques années, après la naissance de son premier enfant et des difficultés personnelles, son divorce a soldé la fin de cette période en Europe. Il rentrera au Pérou en 1999, pour se poser et *« tomar distancia »* [prendre du recul]. Mais son retour à Pisaq sera bref. Delia, en pleine saison d'été à São Paulo, l'appela pour lui demander de lui ramener de la marchandise, des boucles d'oreille en céramique qu'elle n'avait plus en stock. C'est ainsi qu'il partit retrouver son frère et sa sœur à São Paulo, et finit par y rester.

Maintenant, Renzo tient un magasin de t-shirts et piercings. Alfonso a aussi changé de marchandises pour en faire un magasin de déguisements. Les deux se trouvent à quelques mètres d'écart dans le quartier de la 25 de Março. Loin des artisanats d'antan, ils essayent de consolider leurs entreprises et songent à rentrer au Pérou dans le futur.

1.6.2 Les Péruviens d'ailleurs arrivés à la filière de l'artisanat

Outre les migrants-artisans piseños, d'autres migrants péruviens qui ne venaient pas de Pisaq et qui ne connaissaient pas grand-chose à l'artisanat ont fini par s'insérer dans cette filière qui commençait à bien s'établir. C'est le cas de Joselito et Miguel, que je vais vous présenter.

1.6.2.1 Miguel : se forger un futur ailleurs

Miguel me reçut un lundi matin dans sa bijouterie dans le bâtiment Gaivota. Il faisait une pause et s'assit avec moi un peu à l'écart pour entamer l'entretien ; sa femme, brésilienne, restait derrière le comptoir et assurait l'accueil des clients avec un autre travailleur, mais sans jamais être très loin de notre conversation. Miguel est arrivé à São Paulo en 1986, à l'âge de 24 ans. Né d'une famille de migrants de Huancavelica habitant à Lima, sa vie à l'époque n'avait pas beaucoup de perspectives, et

son départ répondit principalement aux difficultés économiques auxquelles sa famille faisait face. Son récit commença de cette manière :

> Cuando yo vivía en Perú, tenía un problema financiero, económico. En esa época era muy difícil conseguir trabajo, si quería ir a la universidad no lo conseguía porque tenía que pagar, hasta para hacer el examen tenías que pagar, la San Marcos, la UNI [noms des principales universités publiques de Lima], yo no tenía ni dinero para las inscripciones, en la época era muy difícil conseguir trabajo y aparte mi papá era alcohólico… Entonces digo si yo me quedo en Perú no voy a surgir, voy a quedarme en lo mismo, máximo me voy a convertir en albañil, o salgo para poder progresar o me quedo en Perú para quién sabe… inerte ¿no? Quedarme en un nivel que no iba a crecer más. Entonces yo decidí por esos motivos salir del Perú. Aparte el gobierno en esa época… el gobierno, para mí, era el peor gobierno, no había una perspectiva de mejoras, cada vez era peor, el terrorismo… yo tuve muchos amigos terroristas que murieron. (Entretien avec Miguel, Rue 25 de Março, São Paulo, 2015)

Sa vie au Pérou fut marquée par un problème « économique » et un père alcoolique. Il n'avait pas d'argent pour pouvoir payer les concours d'admission à l'université. Il avait peur de « rester inerte », de surcroît dans le contexte d'un gouvernement qui « était le pire » et la situation avec le terrorisme « sans perspectives ». En effet, Miguel est un de seuls migrants à évoquer précisément la question du terrorisme au Pérou pour expliquer son départ. Dans son quartier, Morón — situé à Chaclacayo, un des 43 districts de la province de Lima —, la présence du Sentier Lumineux dit-il, était importante : « j'ai eu plusieurs amis terroristes qui sont morts ».

Sans orientation et sans informations, son départ au Brésil s'est fait un peu à l'aventure. Un ami d'enfance connaissait quelqu'un qui habitait au Brésil, qui était de passage au Pérou et qui allait y retourner. C'est lui qui l'avait averti de la bonne situation dans ce pays. Mais ce contact ne s'avéra pas utile : quand il alla à la maison de cet homme, sa famille lui dit qu'il était déjà parti. Miguel me dit que cet homme ne voulait certainement pas voyager avec lui, probablement par méfiance. Sans se décourager, il est quand même parti, 50 dollars en poche comme tout capital. Mais, par une hasardeuse coïncidence, dans le train entre Santa Cruz (Bolivie) et Corumbá (Brésil), il rencontra un homme à « l'accent péruvien ». Cet homme faisait aussi le même trajet, et les deux prirent le bus ensemble de Corumbá à São Paulo. Il s'appelait Segundo, et il était la connaissance dont son ami d'enfance lui avait parlé. En arrivant à São Paulo, il partit aussitôt, lui laissant son numéro de téléphone. Miguel se débrouilla pour se trouver un hôtel cette nuit, et l'appela le lendemain.

C'est grâce à lui que Miguel a réussi à avoir son premier emploi à São Paulo, avec un couple de *limeños* qui travaillait dans la production de bijouterie artisanale. Leur relation, au début, était marquée par la méfiance. Miguel restait enfermé à clé par ses patrons, jusqu'à ce qu'un jour il trouva, en faisant

le ménage, un paquet de 10 000 dollars que ses patrons pensaient perdus. Même en leur restituant honnêtement cet argent, il n'a pas profité de la confiance de ses patrons dont les signes de méfiance n'avaient pas disparu. Le contrôle se relâcha un peu et les patrons ne l'enfermaient plus, mais les conditions de travail isolé continuaient :

> L : Era un trabajo dentro de la fábrica, sin contacto…
> M : Era un trabajo encerrado… No me dejaba salir, no me llevaba a ningún lugar. Bueno, también por miedo de yo adquirir más conocimiento y salir de ellos, ¿no? Aquí hay mucha gente que hace así, lo usa con maldad, yo entiendo ese lado también.
> L : ¿En qué sentido?
> M : Es que hay mucha gente que aprende el trabajo que están haciendo y ahí agarran, quieren hacer lo mismo, perjudicando a la persona ¿no? con quien aprendió. Por ejemplo, el comercio en el mercado, lo voy a vender más barato o voy a vender el mismo tipo que él vende y no es un comercio legal, un comercio… una competencia, perjudicando al otro. Yo pienso que ellos tenían esa mentalidad ¿no? (Entretien avec Miguel, Rue 25 de Março, São Paulo, 2015)

Il ne pouvait pas sortir, car, à son sens, ses patrons « avaient peur de qu'il acquiert plus de connaissances » et devienne « leur concurrence ». En effet, l'isolement est le meilleur moyen de garantir que le travailleur restera seul, qu'il n'aura pas les idées ni les moyens pour se mettre à son compte. Pour garantir l'isolement, les longues journées et le logement dans le même lieu de travail sont nécessaires.

> L : Y su ritmo de trabajo ¿cómo era la rutina? ¿su horario…?
> M : No tenía horario. En la mañana me levantaba a las 6 de la mañana para hacer el desayuno y llevar a su hijo al colegio, ahí volvía, me ponía trabajar en la fábrica ahí en la tarde, cocinaba la cena porque a ellos no les gustaba cocinar.
> L : Hacia todo en realidad…
> M : Yo lo hacía porque quería, porque como te digo, yo soy una persona que quiero ayudar para yo también tener cierto respeto ¿no? No lo hacía porque era obligado. Ganarme la confianza y el cariño de las personas ¿no? tenía que… yo no lo hacía por imposición, yo quería demostrar que yo quería alguna cosa, yo nunca había venido aquí para estar en retracción, cosas malas, yo hacía eso en cuestión de ganarme la confianza de la persona, el cariño. Inclusive me pasó un dato con ella, me encontré una vez con Lucia, después de años me encuentro con ella en el metro "*Hola Lucia ¿Cómo estás?"* y me mira al rostro y me dice "*¿tú no me odias?". "¿ Por qué ?"* le digo; *"todo el mundo que ha trabajado conmigo me odia". "Yo no"* le digo *"¿ Por qué te voy a odiar yo ? Tú me ayudaste en el momento que más*

necesitaba ¿Cómo te voy a odiar? Fuiste una persona bien rigurosa, pero eso es parte de ti" y ella se quedó sorprendida." (Entretien avec Miguel, Rue 25 de Março, São Paulo, 2015)

Miguel n'avait pas d'horaires. Il faisait tout, car il voulait « gagner la confiance et l'affection » de sa patronne. L'anecdote à laquelle se réfère Miguel dans cet extrait est très symbolique des relations patron-funcionário dans un contexte d'exploitation et paternalisme. Lors d'une rencontre fortuite avec son ancienne patronne, des années après, elle rétorqua à son « bonjour, comment ça va » un estomaqué « tu ne me hais pas ? ». Miguel répondit non, car « elle l'avait aidé au moment où il avait le plus besoin ». Pour Miguel, les conditions de travail imposées par son ancienne patronne se justifient dans la mesure où elle lui a donné sa chance quand il n'avait rien. Cette idée répond au *derecho de piso* ou droit d'entrer qu'un travailleur doit « payer » pour avoir une chance et faire ses preuves. Nous reviendrons plus largement sur cet aspect dans le chapitre suivant, où nous verrons comment ce *derecho de piso* structure le recrutement des travailleurs péruviens comme Miguel au sein des ateliers d'artisanat paulistanos.

Après un an de travail, Miguel réussit à se mettre à son compte en s'associant avec un autre péruvien, lui aussi ancien travailleur de sa patronne, pour continuer à produire des bijoux.

L : ¿y de su familia después que usted vino acá, tiene hermanos que quisieron venir a Brasil, quisieron quedarse?
M : Vinieron, vino mi hermano Reinaldo, Marina y Luis. Reinaldo y Marina volvieron para Perú, Luis vive todavía aquí pero se volvió y después se retornó de nuevo porque teníamos negocios en Perú nosotros, éramos tres socios, Reinaldo, Luis y yo, éramos los tres socios, después se acaba la sociedad… después de cierto tiempo Luis vino aquí, Luis vive ahora aquí, en Brasil
L: Y en Perú, trabajando aquí lograron hacer cosas en Perú ¿no?
M : claro, tenemos tiendas en Perú.
L : ¿del mismo rubro o de…?
M : Vendíamos *golfield, golfield,* oro 14 que le llaman
L : ah ya
M : entonces nosotros tenemos tiendas en el centro de Lima, en el mercado central, en el antiguo banco de Tokio, por el congreso ahí
L : si veo más o menos que la mayoría vende así bisutería de plata ¿no?
M : por ahí teníamos tienda, tienen, yo no tengo, ellos tienen todavía la tienda, mi hermana ¿no? en el banco de Tokio ellos tienen sus propiedades, creo que mi hermano Luis no trabaja más, el alquila las salas de él. Mi hermano Reinaldo vendió sus tiendas y él tiene en la antigua Polvos Azules, la casona creo que se llama, no sé, ya no me acuerdo, él tiene su tienda ahí de

> artesanía. Siempre hay una divergencia por eso yo no tengo mucho contacto con el sobre el comercio, no le pregunto. (Entretien avec Miguel, Rue 25 de Março, São Paulo, 2015)

Miguel dit mener une vie tranquille, agitée seulement pas les aléas du marché des bijouteries. Sa femme et lui n'envisagent pas, pour le moment, de quitter le pays pour s'installer au Pérou.

1.6.2.2 Joselito : de fonctionnaire à entrepreneur transfrontalier

J'ai rencontré Joselito à l'hôtel Itaúna, où une des chambres lui sert de bureau pour son entreprise commerciale. Contre les murs s'entassent aussi de grands sacs remplis de marchandises diverses : des colliers, des bracelets, des boucles d'oreille, du type qu'on peut trouver couramment dans les foires artisanales du Pérou et du Brésil. Sur la porte de la chambre, un papier écrit à la main consigne son numéro de portable et son prénom.

Joselito est très bavard et fait une pause pour me raconter son expérience. Originaire de la ville de Cusco, *mestizo*, seul homme de 5 enfants, fils d'une mère commerçante et un père policier, Joselito dit avoir travaillé toute sa vie comme bureaucrate. Pourtant, sa mère était déjà une commerçante prospère. Elle vendait des fruits au marché, mais avait aussi deux dépôts où elle vendait en tant que grossiste des fruits qu'elle achetait de Lima, Ica et Tacna.

Le premier travail de Joselito fut un poste de *gestor* judiciaire au sein de l'Institut Péruvien de Sécurité Social (IPSS, l'institution chargée de l'assurance maladie à l'époque), après avoir fait des études de droit à l'université San Antonio Abad de Cusco. Il devait contrôler et faire passer des audits aux entreprises, et cette mission l'amenait à passer la plupart de sa journée en dehors du bureau. Il occupa ce poste pendant dix ans, dix ans au cours desquels il décrit une ambiance de « déchéance totale » au sein de cette institution publique : des journées de travail raccourcies, rythmées par des sorties aux bars, des frais de déplacement pour des missions inexistantes…

C'est le hasard qui va mettre sur le chemin de Joselito le monde du commerce d'artisanat. En 1991, lors d'un déjeuner avec un ami à Pisaq, ils ont rencontré un groupe de piseños au restaurant. Entre bières et conversations jusque tard dans la nuit, un d'entre eux parlait d'une foire artisanale en Allemagne, du fait qu'il devait livrer des marchandises en Espagne, et un autre d'un voyage en Équateur :

> J : (…) Y él dijo "yo voy a viajar a Ecuador pero estoy indeciso, porque también tengo que viajar a Brasil y no, no tengo tiempo" Y a mí me propone: "Oye amigo, tú porque no viajas a Ecuador… eh, tengo pedido y no te preocupes, yo te doy los datos y…" Y yo lo tomaba de una manera deportiva, sin mucha importancia. Porque no era mi mundo. Y… nos pusimos a tomar y nos quedamos a dormir en la casa de este amigo. Nos llevó y ahí a continuar, hizo

> preparar comida y, al día siguiente, nos levantamos y a curar la cabeza. Y me dijo "Oye amigo, ya ahora vamos te voy a enseñar a los talleres donde preparan la mercadería para que tú lo lleves" "Pucha, ya pues, vamos…" por curiosidad. Llevamos unos collares de barro que los peruanos jamás usan, los hippies los venden allí en la Plaza de Armas. Y ahí se están muriendo de hambre, yo los veía mosqueándose. "¡Quién va a usar eso!", yo los veía y me daba pena. Y él me dice: "este es mi pedido, estos son collares de barro… Lleva, el nombre es tal y en Tumbes [ville péruvienne frontalière avec l'Équateur] te debe esperar El Burro, él es el pasador y después él mismo te va a despachar. Te vas a Quito, de Quito tomas tu ómnibus y te vas a Otavalo, entregas, te va a pagar y, si quieres, te traes un poco de mercadería. Te aseguro que vas a duplicar tu capital." Pucha y yo lo vi, lo analicé y él me habló con una seguridad increíble, ¿no? ¡ Que me sacudió ! (Entretien avec Joselito, hotel Itaúna, São Paulo, 2015)

Lors de cette rencontre, par curiosité, on l'amena voir un des ateliers d'artisanat, où il vit « des colliers en argile » en pensant « Mais qui va à porter ça ! Ça fait pitié ». Un des piseños lui expliqua que c'était ces colliers qu'il devait livrer en Équateur, à Otavalo, et lui proposa de faire la livraison en lui assurant « qu'il allait pouvoir doubler son capital » avec ce voyage. Avec sa femme de l'époque, il décida de se lancer. Il avait besoin d'un capital de 1700 dollars, qu'il réussit à trouver. Ce premier voyage fut un succès : il vendit les colliers en Équateur, il fut payé pour cela avec 700 dollars et d'autres marchandises (de l'artisanat équatorien : des bracelets taillés en bois, des pashminas) qu'il réussit à vendre d'un coup à Lima. Il retournera avec un carnet de commandes bien rempli des demandes de commerçants de la place artisanale d'Otavalo. Total des gains de l'expérience : 2500 dollars. Au retour, Joselito posera un mois de vacances au travail pour continuer avec ces voyages. Après 8 mois, déjà en 1992, il démissionnera à son poste pour se consacrer à plein temps au commerce d'artisanat. Son premier voyage au Brésil se produisit un an après, en 1993 :

> L : Y de ese primer viaje a Brasil, ¿qué recuerda? ¿Cómo fue?
> J : Bueno mi primer viaje… yo tenía un amigo, Vicente. Yo abrí una tienda en Cusco y este Vicente venía a comprar y él me decía "José porque no vienes a Brasil, llévame esto y esto yo te voy a comprar y llegas a la casa" y me dio la dirección y en una de esas me animé, porque ya viajaba… y agarré mercadería, preparé y me vine directo. Entré por Bolivia, por Desaguadero, en Quijarro agarré el bus directo hasta Río de Janeiro y yo no conocía que existía São Paulo, pero me fui directo a Río, me bajé en la terminal, me fui a Plaza Sáenz Peña… él me dijo "yo los sábados y domingos hago feria en la plaza Sáenz Peña" y me fui directo, y me encuentro con él justo en la puerta de su puesto. "Hola José", me abraza, increíble. Ahí es donde hice mi primer viaje, solamente que en esas fechas la artesanía todavía no se conocía en Brasil, o sea se conocía amargamente [sic] ¿no? No era muy… no existía tiendas de artesanato, mas era bisutería, telas, ropa, todo eso y se vendía por docenas y tenías

> que ir a vender así en las bancas, a los hippies, a los artesanos, comprar algo de 15, 20 dólares a cambio ¿no? Y así. Lo que yo llevé en mi primer viaje, me lleve tres maletines y a Río llegue a vender como un maletín más o menos y me dijeron "José, no te preocupes, anda a São Paulo, en la plaza la República, sábados y domingos hay feria, ahí lo vas a vender todo"… Y me vine a São Paulo, salí del metro y me encuentro con un argentino, él me mira y me dice "peruano, ¿tienes mercadería?" « sí » « quiero ver ». Todito me lo compró, Adrián se llamaba y él era de Foz de Iguazú, ni siquiera era de São Paulo, él me compró mi maletín y medio que me había sobrado… (Entretien avec Joselito, hotel Itaúna, São Paulo, 2015)

Joselito ouvrit un magasin à Cusco, et c'est par l'intermédiaire d'un de ces acheteurs brésiliens qu'il fit son premier voyage. Il lui amena des produits jusqu'à Rio de Janeiro, et vendit le reste de sa marchandise à São Paulo.

Depuis, Joselito est resté dans le business de l'achat et revente d'artisanat et a fait sa vie en voyageant. Après six ans d'allers-retours continuels entre Cusco et São Paulo, il décida de s'installer au Brésil en postulant à l'amnistie migratoire de 1998. Il se sépara de sa femme et ses trois enfants restèrent au Pérou. Pour une raison qu'il ne comprenait pas, sa résidence n'avait pas été renouvelée et lors de notre entretien, il allait demander la résidence sous l'accord Mercosur.

1.6.3 Discussion

Selon Pérez Galán, au moins jusqu'à la décennie des années 50's, il y avait une « unité ethnique » entre les habitants de Pisaq et des hauteurs, fondée sur une organisation sociale et une cosmovision commune, basées sur un système d'autorités traditionnelles et de dévotions religieuses. La différenciation sociale s'opérait plutôt avec les *mistis,* des propriétaires d'haciendas et des autorités locales en dehors du système d'autorités traditionnelles. Cependant, le panorama s'est transformé, et la distinction entre Pisaq et ses communautés environnantes dans les hauteurs s'est revêtue d'une nouvelle dimension ethnique :

> El declive paulatino del sistema tradicional de tenencia de la tierra (las haciendas) y la aparición de nuevas fuentes de recursos como la artesanía, se traducen en el paulatino debilitamiento y, en algunos casos, la desaparición, de los antiguos mistis. La apertura de nuevas vías de comunicación y la generalización de otros canales de movilidad social como la educación a la que comienzan a acceder todos los piseños, transforma poco a poco a los descendientes de los antiguos runas en una incipiente burguesía de carácter mercantil dedicada al negocio de la artesanía. Estos nuevos mistis, para diferenciarse de los runas como sus padres y abuelos, y sobre todo de los runas de las comunidades, van construyéndose a nivel étnico una identidad mestiza. (Pérez, 2004, p. 125-126)

Cette bourgeoise naissante mercantile dont parle Pérez Galán, débarrassée peu à peu de ses origines *indígenas* et rurales, se trouve aussi à l'origine de la plus récente bourgeoisie entrepreneuriale transnationale forgée par la migration internationale. En effet, dans une ville où la majorité des habitants se reconnaissent maintenant comme *mestizos*, la migration internationale rentre en jeu pour fournir de nouveaux critères de distinction sociale, afin de renforcer l'idée que tous les *mestizos* ne sont pas du même genre.

Pour analyser ces transformations, il nous faut d'abord comprendre qui sont — sociologiquement parlant — ces pionniers, sur quelles ressources ils se sont appuyés pour développer leurs pratiques migratoires, et comment ces parcours ont débouché sur des positionnements sociaux différents que ceux qu'ils affichaient à l'origine.

1.6.3.1 Qui sont les pionniers ?

Qui sont ces pionniers de la migration piseña ? Nous avons pu déceler deux moments au sein de cette cohorte. D'abord, les arrivées dans la décennie de 1980 jusqu'aux premières années de la décennie de 1990 sont les pionniers à proprement parler, ceux arrivés généralement seuls et à leur compte (Plácido, Walter, Miguel, Lucas, Joselito, Osvaldo, Joselito) ; puis nous retrouvons des migrants affichant un lien de parenté avec ceux arrivés avant, et dont la migration est incitée par ces liens (Lucio, Mariano, Alfonso, Renzo Daniel, Roberto). Malgré cette différence, qui est certes capitale, ces migrants font partie de la même cohorte parce que leurs parcours se déploient dans la même dynamique, sous les mêmes déterminations macrosociales, et affichent une forte homogénéité sociale. De plus, ils font partie, en termes démographiques de la même génération : ils sont nés entre 1957 et 1970.

Ces migrants partagent des caractéristiques communes à celles identifiées dans la littérature académique concernant les migrants pionniers, comme nous le verrons par la suite.

Parler de « pionniers » dans le cadre des migrations, suppose aux moins ces deux conditions : ce sont de migrants qui, au moment de leur migration, n'ont pas retrouvé d'autres migrants avec des origines sociales similaires ; et qui n'ont donc pas pu profiter des bénéfices d'un flux migratoire bien établi dans l'espace de destination (Wessendorf, 2017).

Cependant, d'après Bakewell, de Haas et Kubal, parler de migrants pionniers suppose un effort de contextualisation à l'égard de chaque histoire spécifique de migration :

> We therefore contend that from the analytical perspective, it might be helpful to distinguish pioneer migrants specific to each wave in the migration history and to each migration (sub)system that can be identified under the 'national' label (see above), due to the

> complexities, diversification and discontinuities within the migratory movements. The role of pioneers will therefore be conceptualized and contextualized with regard to the specific group, time-frame and locality (of origin, and settlement), and type of migration. As a result, the term 'pioneer', as instrumental for further migration processes, cannot be conceived in absolute historical terms. This theoretical clarification enables greater flexibility (and accuracy) in investigating the role of pioneer migrants in bridging the links between the initiation and continuation of migration. (Bakewell, de Haas, & Kubal, 2011, p. 14)

Ainsi, même parmi les pionniers d'une même origine nationale, on doit distinguer des sous-groupes en fonction des périodes d'arrivée, des modes de migration et des raisons pour le faire. De ce fait, les groupes nationaux peuvent être formés par plusieurs sous-groupes — même sans relation les uns aux autres —, originaires de différentes régions, villes, ethnicités, groupes religieux, classes sociales ; migrant à des moments différents, et ayant accès à différents statuts légaux dans les espaces de destination (Wessendorf, 2017, p. 5).

D'après la littérature, la plupart des pionniers ont été reconnus comme des individus prenant des risques plus élevés que les migrants qui leur succèdent ; ils sont souvent plus entreprenants, relativement plus aisés et mieux éduqués que ceux qui les suivront (de Haas, 2010) ; quand ils manquent de capital économique, c'est leur capital culturel qui compense cette situation, et sont animés par de grandes aspirations de mobilité sociale ascendante (Piore, 1980). Par ailleurs, ils sont le plus souvent jeunes, célibataires, et avec pas ou peu d'engagements familiaux et économiques dans leurs lieux d'origine (Lindstrom & Lopez Ramirez, 2010, p. 2). Bref, ce sont ceux qui ont le moins à perdre dans le cas d'une migration ratée.

Ils comptent sur des « liens faibles » — si l'on suit la distinction classique de Granovetter (1973) — pour migrer, même sous la forme d'une simple adresse écrite sur un but de papier. Au contraire des migrants appartenant à des « chaînes migratoires », tout est à construire pour eux : ils doivent s'investir plus activement dans leur intégration économique et sociale (Wessendorf, 2017, p. 4).

Au stade de la migration des pionniers, la migration est un plutôt un phénomène de niveau individuel ; un comportement d'innovation sans ou avec très peu de support sociaux et institutionnel (Lindstrom & Lopez Ramirez, 2010). Néanmoins, les migrants pionniers peuvent être à l'origine de l'émergence de systèmes migratoires, si des mécanismes comme la circulation d'information entre le contexte de destination et d'origine viennent soutenir cette dynamique :

> Migration systems thus 'link people, families and communities over space in what today might be called transnational or translocal communities', and they consist of places which 'exchange relatively large numbers of migrants, and are also characterized by feedback mechanisms that connect the movement of people between particular countries, areas, and even cities to the

> concomitant flows of goods, capital (remittances), ideas and information' (Bakewell et al., 2011, p. 418) (Wessendorf, 2017, p. 4)

La perpétuation des systèmes de migration dépend des capitaux des pionniers : plus ceux-ci sont hautement qualifiés et riches, moins ils sont dépendants de la famille, des réseaux de parenté et des réseaux ethniques d'affaires pour migrer et pour s'installer dans les lieux de destination. De même, ils sont plus prônes à être attirés par des opportunités d'emploi et moins enclins à se regrouper dans les espaces de destination, ce qui diminue la chance de formation d'un système migratoire (Bakewell et al., 2011, p. 17).

Mais dans quelle mesure les pionniers piseños que nous avons présentés correspondent aux constats de la littérature ?

D'abord, signalons qu'à partir des données du terrain, je ne suis pas en mesure d'affirmer qui a été le pionnier de cette migration vers le Brésil et São Paulo de manière univoque. Plácido, Walter et Moisés semblent, d'après mes données, avoir été les premiers. Il est cependant intéressant de noter que le fait de s'attribuer le statut de « pionnier » semble être une dispute symbolique sur celui qui a eu l'idée, le courage, la détermination et le succès de commencer à faire ces voyages réguliers.

Ceux que nous avons appelés pionniers le sont dans la mesure où leur arrivée à São Paulo n'a pas été la suite d'un flux de migration déjà bien établi. Certes, il se peut que d'autres migrants péruviens soient arrivés avant, mais je n'ai pas pu constater de connexion avérée ni de transmission d'informations ou de connaissances avec la migration des entrepreneurs transfrontaliers de l'artisanat. En termes pratiques, ces migrants sont arrivés *comme* des pionniers.

Dans les trajectoires que nous avons présentées, ce ne sont pas des « liens forts » qui leur permettent une première entrée dans la ville et une première entrée — en force — dans le monde du commerce d'artisanat paulistano. Ces piseños avaient tout à gagner, et rien à perdre, du recours à la migration comme stratégie de recherche d'opportunités qu'ils ne trouvaient pas à Pisaq.

Au-delà de quelques différences concernant leur niveau éducatif au moment de la migration, le groupe de pionniers est socialement fort homogène. Ils ne se trouvent pas, à quelques exceptions près — Walter, la fratrie Quispe, Miguel — parmi le segment le plus défavorisé : fils de commerçants, producteurs et commerçants eux-mêmes dès leur plus jeune âge, ils avaient des ressources économiques suffisantes pour tenter ces premiers départs. Jeunes, célibataires et sans personnes qui dépendaient d'eux, ils étaient animés par une grande curiosité et d'un esprit entrepreneurial. Or, une question émerge : où sont les femmes dans ce processus ?

1.6.3.2 La (non) présence des femmes

À l'époque qui nous occupe, les protagonistes sont principalement des migrants hommes. Néanmoins, cela ne veut pas dire que le rôle des femmes a été subsidiaire.

Les pionniers ont été certes des hommes, jeunes, à l'époque célibataires et sans enfants. Leurs voyages continuels ont été possibles aussi parce que cette période de la vie y contient moins de responsabilités familiales. Par ailleurs, ces circulations pouvaient se faire en 15 jours de trajet à l'époque et sur des routes qui n'étaient pas sans danger, circonstances qui ont pu dissuader les femmes de s'y lancer.

Toutefois, si nous regardons de plus près, les femmes ont joué un rôle par la suite des trajectoires de ces entrepreneurs transfrontaliers. La plupart se sont mis en couple au cours de cette phase de voyages récurrents, et ceci a probablement influencé leur décision de s'installer de manière plus permanente à São Paulo. Ces femmes ont dû certainement cumuler le travail commercial et le rôle reproductif du foyer, permettant que les hommes se consacrent exclusivement aux activités de leurs magasins.

Il est frappant que, dans les récits que j'ai pu recueillir auprès des hommes migrants, leurs femmes soient complètement absentes. Quand leurs femmes étaient présentes aux magasins, une image a été récurrente lors de mes visites : l'homme derrière le comptoir d'accueil, en mode patron ; leur femme en marge, un peu en arrière-plan, en train de ranger et d'organiser la marchandise. Cette invisibilité en dit long sur la matrice des rapports de genre propre à ce profil d'hommes andins péruviens. Cela ne veut pas dire, cependant, que ces rapports ne se sont pas vus transformés du fait de la migration. C'est une dimension qui n'a pas pu être explorée dans le cadre de cette recherche, mais la littérature l'a déjà démontré dans plusieurs études[69].

Certains cas aussi montrent des femmes qui ont été pionnières de la migration au sein de leurs familles. C'est le cas de Carmela, et c'est ce qui est arrivé à Beatriz, qui est à l'origine de l'arrivée de ses frères et sœurs — et leurs familles — à São Paulo. Il est aussi intéressant de noter que, parmi les entretiens faits auprès des hommes, personne n'a fait référence à des artisanes femmes. Or, Beatriz, qui se définissait comme *artesana* lors du début de ses voyages au Brésil, montre bien comment cette réalité est rendue invisible dans et par le discours des hommes.

Enfin, notons aussi que la prédominance des hommes dans les migrations durant cette période corresponde aussi à ce qui était la mouvance globale de l'émigration péruvienne, notamment au cours des années 80's (INEI, 2012). Cette tendance s'est par la suite inversée avec la féminisation

[69] Par exemple, voir à ce propos les travaux de Tanja Bastia sur la migration bolivienne (Bastia, 2011; Bastia & Busse, Erika, 2011) ; ceux de Laura Merla et Asuncion Fresnoza-Flot (Fresnoza-Flot & Merla, 2018), entre autres.

progressive des flux : dans la cohorte suivante, en effet, nous constaterons parmi nos interviewés un nombre plus important de femmes.

1.6.3.3 Quels capitaux, pour quelle incorporation ?

Essayons à présent de dresser un bilan à partir de l'analyse de ces trajectoires. Les membres de cette cohorte, étaient-ils pour autant des « candidats naturels » à l'émigration ? Quels capitaux ont pu être transférés, réinvestis, ou accumulés au cours de ces circulations ?

Pour ceux qui ont été les premiers à partir dans leurs familles, ils n'étaient pas des « candidats naturels » au départ. C'est en bonne partie la structure d'opportunités (marquée par le tourisme, l'invention de l'artisanat et son succès commercial) qui a configuré un scénario propice pour le déclenchement de ces trajectoires dans la migration. À ceci, nous devons ajouter l'importance de la curiosité et le désir d'exploration face à l'ouverture d'un nouveau « faisceau de possibles ». Ceux-ci ont été un des puissants mobilisateurs pour les entrepreneurs transfrontaliers piseños de l'époque. Aucun d'entre eux n'avait une connaissance directe ou pratique de ce qu'est vivre à l'étranger, mais plutôt des images quelque peu idéalisées, arrivées via les récits de touristes étrangers. Le projet de mobilité spatiale pour configurer une mobilité sociale ascendante revêt une signification différente pour ceux dont les familles étaient dans une logique de survie économique (Walter, Lucio, Mariano, Miguel) et ceux pour qui le désir de nouveauté, la curiosité et l'exploration étaient peut-être plus urgents que les besoins matériels (Lucas, Alfonso, Renzo, Joselito).

En ce qui concerne le rôle des capitaux, commençons par signaler que le capital économique[70] n'a pas été déterminant pour le déclenchement des parcours de ces migrants. Bien que j'aie constaté une certaine sélectivité (ce ne sont pas les jeunes les plus pauvres ceux qui partent), chez les migrants de cette cohorte leur capital économique est plutôt un résultat de leurs circulations qu'une condition préalable au départ. Dans ce sens, on est face à une migration qui se présente comme un horizon possible pour ces jeunes, malgré leurs origines modestes. Aucun des migrants rencontrés n'avait un capital économique cumulé pour se lancer dans ces circulations commerciales, à l'exception de Joselito qui était fonctionnaire et avait une épargne pour faire ses premiers voyages et investir dans l'achat de marchandises. Les membres de cette cohorte ont pu cumuler, dans et par leurs circulations, des ressources économiques importantes qu'ils ont mis du temps à transformer en véritable capital économique. Leurs principaux obstacles furent leur impossibilité d'ouvrir des comptes bancaires et signer des baux, du fait de leur situation migratoire irrégulière, ainsi que les difficultés à stocker et circuler avec ces grandes sommes d'argent. Pour la plupart, ils ont dû naviguer entre ces contraintes

[70] Notons que, en suivant la mise en garde de Chauvel, le capital économique ne peut pas être assimilé au seul revenu (Chauvel, s/d, p. 16).

grâce à leurs réseaux faits au Brésil, et attendre leur régularisation migratoire pour pouvoir consolider leurs entreprises.

Quant au capital culturel institutionnalisé, il est relativement homogène chez ces migrants, tous ayant fait leur éducation secondaire complète dès le départ. Seul Walter semble avoir fait des études et acquis du capital culturel au Brésil. Bien que ce type de capital ne semble pas avoir marqué de différences significatives parmi ces parcours, notons que les attentes symboliques qui découlent d'une formation universitaire existent toujours, sous la forme d'une frustration personnelle ou familiale. Lucas, par exemple, regrette de ne pas avoir fini ses études universitaires. En se comparant à ses anciens camarades universitaires, il pense être mieux qu'eux économiquement parlant, mais « dans le champ des études » il ne se voit pas dans la même position sociale qu'eux. Alfonso, qui a suivi une formation technique par pression de ses parents avant de commencer les voyages, dit recevoir encore des remarques de sa mère parce qu'il ne travaille pas dans son domaine. L'injonction sociétale autour de l'éducation le poursuit jusqu'à aujourd'hui, malgré son parcours relativement bien réussi :

> Y hasta ahora yo converso con mi mamá, y mi mamá, en la forma de pensar de ella es "yo te he educado, yo he gastado mi dinero para que tú no ejerzas la carrera". Para mi madre yo debería ser técnico y trabajar como técnico, ella no acepta que yo me haya dedicado a la artesanía. Hace poco conversé con ella : « yo no sé para qué has estudiado, por qué (-) te has ido a otro país y trabajas en otra cosa ». Es la forma de pensar de ella, ¿ no ? Siento una crítica, no sé si es constructiva o… [rit] es su forma de pensar… (Entretien avec Alfonso, 25 de Março, São Paulo, 2016)

La mère d'Alfonso lui réclame de l'avoir éduqué « pour qu'il n'exerce pas son métier : « À quoi bon avoir étudié si c'était pour partir à l'étranger et faire autre chose ». En effet, la famille joue un rôle important dans l'incorporation de cette injonction sociétale. Chez Alfonso comme chez Lucas, leurs parents ont poussé les enfants à faire des études, convaincus que le diplôme serait un levier d'ascension sociale. Chez d'autres, ce discours n'existe pas. C'est le cas de Walter ou Lucio, tous les deux venant de familles qu'ils décrivent comme très pauvres et où la priorité était la survie familiale, pas les études. D'où cette affirmation de Walter : « les études, ce n'est qu'une partie minime de la réussite » ; il valorise plutôt des qualités personnelles — qu'il identifie chez lui — telles qu'être persévérant, analytique, chercheur et autodidacte.

En termes de capital culturel donc, ces migrants avaient un niveau d'études supérieur à la moyenne du contexte de réception (São Paulo). Mais le capital culturel ne se restreint pas aux compétences acquises par l'éducation formelle. Le bagage en tant qu'artisans a été très important pour eux : outre les compétences manuelles liées au métier, ces artisans ont développé une connaissance profonde du

marché globalisé de l'artisanat : ce qui plaît, ce qui est à la mode, quels produits sont préférés dans tel ou tel marché. De plus, comme nous l'avons vu, un « savoir-migrer » et savoir circuler (Carnet et al., 2012) s'est développé pour dominer la traversée des frontières, reconnaître des acteurs clés dans ces espaces, contourner les douaniers et apprendre à faire passer des marchandises, etc.

Le capital social est l'atout principal pour le parcours des migrants de cette cohorte. Pour des migrants jeunes et issus de milieux modestes, c'est le réseau effectivement mobilisable qui a fait la différence. D'abord, ces migrants ont développé un savoir pour rentrer en contact avec des individus de milieux culturels et sociaux différents et avaient une aisance relationnelle acquise par leur fréquentation à Cusco des étrangers et touristes, et des amis « hippies », comme ils les nomment. Dans la circulation c'est aussi un « savoir-faire lien » (Arab, 2013) qui est mobilisé pour rentrer en contact, faire des amitiés, repérer les « personnes-ressources ». Cette capacité se peaufine et se cumule, et fait partie du capital social construit dans la migration.

Le réseau de ces migrants est construit au fur et à mesure des voyages et permet d'assurer une bonne insertion commerciale à São Paulo. Il opère dans la communauté d'origine pour assurer la bonne marche des ateliers et le recrutement de main d'œuvre à amener au Brésil par la suite. Il marque une différence entre ceux qui peuvent s'appuyer sur leurs réseaux familiaux et ceux qui ont dû se débrouiller sans. D'ailleurs, les migrants le reconnaissent eux-mêmes. Lucio n'aurait pas pu se lancer dans cette activité sans le soutien de Walter, soutien qui s'est traduit par des informations, de l'argent et d'autres ressources matérielles ; Mariano et les autres frères et sœurs n'auraient pas pu y participer sans la stabilité acquise par Lucio. Plácido était dans le commerce transfrontalier avec ses frères. Renzo et Alfonso ont fait un projet commun à certains moments de leurs parcours, en coopération avec leur sœur. Miguel a aidé à l'émigration de ses frères.

Or, ces réseaux de solidarité et entraide peuvent être aussi des réseaux de compétition et de méfiance. Paerregaard (2018, p. 91-92), en explorant le rôle des liens forts et faibles dans les pratiques entrepreneuriales des migrants péruviens, affirme que les relations basées sur la confiance sont indispensables pour qu'un migrant doté de faibles capitaux au départ puisse avoir une voie de sortie et contribue à la croyance que les réseaux fermés protègent mieux ce type de migrant. Néanmoins, il ne mentionne pas le revers de la monnaie de cette réalité. Certes, ce sont des réseaux de confiance et d'aide, mais souvent non sans contrepartie : d'où l'idée, par exemple, évoquée par la sœur de Lucio, qui disait que son frère « ne lui avait pas fait de cadeau et l'avait laissée se démerder seule ». Ou l'amertume d'Ismael quand il se rappelle que sa famille a été accueillie à São Paulo par sa sœur et son mari (Lucio) avec des cartons posés par terre pour dormir. Ou encore la réflexion de Miguel sur les relations tendues avec sa fratrie, après leur migration. Famille et communauté jouent ainsi un rôle ambivalent : la famille fournie capital social utile pour le développement des entreprises, mais en même temps « elle ne fait pas de cadeaux » ; la communauté est source de main d'œuvre, mais aussi de

concurrents qui se lancent avec leurs propres projets convoitant le succès des pionniers. À cet égard, il est intéressant de noter que dans plus d'un entretien, la personne interviewée se vantait d'avoir « ramené » tel ou tel personne à São Paulo. Comme si le fait de « ramener » quelqu'un, de lui donner une opportunité représentait pour le coup l'émergence d'une dette symbolique ineffaçable, malgré le temps passé et le succès des uns et des autres, en plus d'un signe de prestige pour celui qui a rendue possible cette migration.

Le capital social construit par ces migrants pionniers peut être associé à ce que Anthias (2007) nomme « capital social avantagé positivement », un capital social effectivement mobilisable par la détention d'une position avantageuse dans la structure hiérarchique et fondé par l'exclusion de certains individus. Vers la fin des années 90's, en effet, ces pionniers se distinguaient par leur succès économique et leur position dans l'espace social d'origine — qui n'était plus paysanne, et qui était devenue plus *mestiza* en juxtaposition aux communautés *indígenas* —. Ils ont utilisé leurs réseaux pour gagner plus d'argent et investir dans leurs commerces, et ces gains provenaient largement de l'utilisation d'un surplus de main d'œuvre à laquelle ils pouvaient faire appel.

Enfin, un dernier élément d'analyse pertinent : l'existence d'un capital « ethnique » en possession de ces migrants. Leur origine *cusqueño,* andin, voire *indígena* est souvent mise en avant, et s'accompagne de la valorisation de l'artisanat comme pratique et comme produit apprécié. L'identité, tout comme le produit artisanal, devient marchandable dans le contexte du marché globalisé dans lequel ces migrants s'insèrent et contribue à renforcer l'authenticité, et donc la valeur marchande du produit d'artisanat.

Dans cette cohorte, le cas de Miguel est atypique par rapport au reste des migrants. Provincial, membre d'une famille de migrants à Lima, travaillant pour des patrons liméniens à São Paulo, il semble désavantagé à l'égard des autres migrants de l'époque. Sans connaissances préalables du métier ni du pays vers lequel il émigrait, seul et sans réseau à São Paulo, son parcours a été plus difficile et anticipe ce que nous rencontrerons plus fréquemment parmi les migrants de la deuxième cohorte : une incorporation via une situation d'exploitation et de confinement qui profite de cette condition fragile de départ.

L'analyse de la mobilisation et de l'accumulation de capitaux dans un contexte migratoire ne peut pas être aboutie sans la compléter par une dimension plus structurante de cette pluralité d'expériences : la dimension de classe. Qu'en est-il des positions de classe des individus dans l'espace social, suite à leurs parcours migratoires ? Au-delà de la mobilité sociale ascendante, pouvons-nous parler de l'émergence de classes sociales nouvelles dans la migration ? Nous nous attèlerons à ces questions dans la section suivante.

1.6.3.4 Classe, statut et critères de distinction sociale chez les migrants pionniers

La période qui nous intéresse peut être caractérisée aussi comme celle de l'émergence d'une classe de petits capitalistes transnationale et *piseña*, une classe sociale qui s'insère dans le cadre plus vaste des transformations de la société péruvienne. Pour illustrer ces transformations, je reviendrais sur les liens entre migration, fête et transformations de classe à Pisaq mentionnés rapidement plus haut.

a. El Majeño Lucio Quispe. Autour de la festivité de la Virgen del Carmen

La festivité de la Virgen del Carmen en tant que patronne de Pisaq est relativement récente et s'inscrit dans une démarche de doter d'une aura plus *mestiza* les coutumes du district. La participation à cette fête est, selon Pérez Galán, un des moyens d'ostentation sociale les plus efficaces pour les habitants de Pisaq. Le peuple s'y prépare tout au long de l'année : « Cuanto mayor sea el derroche de riquezas y recursos, mayor será el prestigio conseguido, quizá por eso existen listas de espera de varios años. » (Pérez, 2004, p. 126-127)

Lors de notre entretien, Lucio me raconta qu'il avait accepté un *cargo* pour la fête de la Virgen del Carmen cette année-là, en 2016. Il me proposa de venir si j'étais au Pérou à cette période, parce que ça allait être un grand événement pour Pisaq. J'ai compris pourquoi cette invitation était symbolique pour lui en parlant avec Renzo.

> R : Entonces, sabes qué pasa, yo creo que mucha gente de Pisaq no venía. Solo que como ellos vinieron… y cuando en Pisaq hay unas fiestas, fiestas del pueblo…
> L : ¿ Cuándo es la fiesta de Pisaq ?
> R : En Julio…. 15 de julio… Ahí ellos acostumbran hacer esas fiestas así… les gusta parecer, sabes así…
> L : ¿Cómo así… como mayordomos…?
> R : Mayordomos, esas cosas… cervezas de Brasil, de esa época… ahí la gente dice "Ah, estos tienen plata", ¿no? Y yo creo que mucha gente ha abierto los ojos, ¿no?, de Brasil, y cómo está Brasil… así. Y hubo una época que venían muchos de Pisaq, como hacen artesanía… con los aretes y vendían, ¿no?, vendían. Muchos se quedaron, y así pues. (Renzo, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Renzo détaille comment les migrants « aiment paraître » à la fête de Pisaq, et donne comme exemple les que les migrants qui avaient des *cargos* amenaient des « bières brésiliennes » à la fête. Ces démonstrations, d'après lui, auraient fait « ouvrir les yeux » aux autres piseños, qui auraient ainsi compris que ces migrants « avaient de l'argent ».

En février 2016, j'entendais à la radio de la *combi* qui m'amenait de Pisaq à Cusco un locuteur énumérer les participants à la danse *Majeño*. Parmi sa liste, j'ai entendu clairement : « *Majeño Lucio Quispe* ». Lucio, ainsi que ces frères et sœurs, participe tous les ans aux festivités de la Virgen del Carmen de manière très active, que ce soit en assumant des *cargos* ou participant aux confréries de danseurs.

La danse Majeño a été importée des festivités de la Virgen del Carmen à Paucartambo (une autre province de Cusco), où elle occupe une place importante. Son prestige prend son origine dans le fait que, anciennement, les danseurs étaient les *hacendados* [grands propriétaires terriens], remplacés aujourd'hui par leurs enfants et les commerçants. (Portal iPerú, 2016) Être un Majeño signifie donc incarner ce prestige et le *performer* devant toute la communauté. C'est un marqueur de statut.

Pour Pérez Galán, cette festivité en même temps qu'elle renforce les liens et la solidarité, fait valoir des formes d'exclusion et différenciation. Les *cargos* les plus onéreux sont occupés par des étrangers non-piseños de Cusco et Lima, ou piseños à présent installés à Barcelone ou Madrid. On peut penser que les piseños du Brésil comme Lucio rentrent aussi dans cette catégorie.

Forts de leur succès économique, ces piseños ne peuvent pourtant pas échapper à leurs origines sociales préalables à la migration. Autour de la fratrie Quispe, par exemple, les commentaires d'autres piseños les renvoient à leur différence : leurs origines non-piseños, car ils sont nés « dans un annexe », leur (nouvelle) foi évangélique. L'argent et la réussite économique ne semblent pas suffisants pour que d'autres piseños leur reconnaissent leur nouveau statut et classe sociale :

> Je lui demande si elle aussi connaît les Quispe. Elle me reprend : « Les Quispe ne sont pas de Pisaq. Ils sont de Huancalle, de l'annexe Taray[71]. Ils ne sont plus catholiques. Walter, lui, est d'un autre niveau maintenant, il vient et se parade avec ses voitures, des femmes… » (Conversación avec Rita, fille de E., Pisaq, Cusco, 2016)

> Ils ne disent plus qu'ils sont nés à Huancalle. Maintenant ils sont importants, ils se disent *piseños*. Ils sont puissants ! (Notes de l'entretien avec Daniel, Pisaq, Cusco, 2016)

Cependant, même contestée, leur nouvelle place dans la hiérarchie sociale *piseña*, représentée à chaque fête de la Vierge, a été vitale pour la configuration d'un imaginaire de succès autour de la migration vers le Brésil.

[71] Huancalle est, en effet, une communauté paysanne [*comunidad campesina*] faisant partie du district de Taray, adjacent au district de Pisaq. Administrativement, il s'agit d'un *centro poblado*, la plus petite unité administrative du territoire péruvien (500 habitants, selon le dernier recensement de 2007).

b. Le processus de formation d'une classe sociale au croisement d'autres dimensions d'inégalité

À partir d'un regard historique sur la configuration du circuit migratoire Cusco-São Paulo, nous pouvons identifier des éléments pour l'analyse des classes sociales comme processus en formation (Thomson, 1963), afin de pallier au délaissement de la question des classes sociales au profit de l'étude d'autres dynamiques transnationales (Rouse, 1992).

Ainsi, par apport au circuit migratoire reliant le Pérou et le Brésil autour de la filière de l'artisanat, il est important d'analyser le rôle qu'a joué la circulation de ces entrepreneurs transfrontaliers dans l'émergence d'une classe de petits capitalistes [*petty capitalists*] à Pisaq, animée par un « imaginaire capitaliste » (Harvey, 2000) à savoir, une envie, un attrait pour le profit et l'accumulation capitaliste. Cette classe, symbole de fortune, a contribué à la reproduction du circuit migratoire, grâce à la transmission d'images de richesse matérielle et succès produits par cette expérience migratoire. La communauté d'origine est devenue le théâtre des retours de ces migrants à travers des pratiques ostentatoires visant à affirmer leurs nouvelles places dans la société, mais aussi à mettre en place une certaine forme de redistribution par le biais de la fête afin d'assurer leur prestige.

Pour comprendre ce processus dans le contexte péruvien, penchons-nous d'abord sur l'appellation « les Rois de la Pomme de Terre » [los Reyes de la Papa], qui est communément utilisée pour se référer aux agriculteurs d'origine paysanne qui ont atteint une réussite économique et sociale par le biais de la culture de pomme de terre dans les montagnes des Andes Centrales, depuis 1950 (Ponce Romero, 2016, p. 57). Par extension, cette dénomination est venue s'appliquer à tout individu issu d'un milieu social non éduqué, paysan, rural, pauvre, ou *indígena* — car, dans le sens commun péruvien, ces mots apparaissent souvent comme des synonymes interchangeables — qui est devenu un entrepreneur riche et à succès. Dans l'imaginaire populaire, ces « rois » incarnent le succès des entrepreneurs d'origine andine qui ont surmonté les épreuves et ont pu grimper dans l'échelle sociale d'une société profondément stratifiée telle que la société péruvienne.

En fait, plusieurs membres de cette cohorte pourraient incarner cet archétype de mobilité sociale. Ce n'est pas un hasard, si, pendant la rédaction de cette thèse, j'ai trouvé une vidéo partagée par Walter sur son compte Facebook, intitulée : *Walter Baca, el Rey de la Bisutería* [Walter Baca, le Roi de la Bijouterie Fantaisie] (TV Perú Noticias, 2018). Il s'agissait d'un reportage réalisé par le journal télévisé de la télévision publique péruvienne présentant « l'histoire à succès » de Walter. Ses amis ont posté des commentaires pour le féliciter, et il répondait amusé : « *¡ Mañana seré el Rey de la Papa !* » [Demain je deviendrai le Roi de la Pomme de Terre!]. Walter se reconnaît donc dans ce label, l'assume et l'affiche avec fierté.

Ces « rois de la bijouterie », comme Walter, Lucio, Mariano et Lucas, sont, en réalité des *petty capitalist* : ils ne sont pas des capitalistes de grande échelle ni de « simples » commerçants. Ils ne sont plus d'origine paysanne ni ne se reconnaissent comme des artisans : ils sont des entrepreneurs. Dans ce sens, ils constituent une nouvelle classe sociale qui ne rentre pas dans les catégories classiques d'une bourgeoise rurale. De plus, ils ne sont plus *indígenas*, mais ils ne sont pas complètement « blanchis » non plus.

Dans d'autres régions du Pérou, les classes petites-bourgeoises se sont constituées en grande partie sur la base de l'agriculture et de la production paysannes[72]. Même si ces acteurs avaient par la suite des activités économiques diversifiées, car la plupart d'entre eux n'étaient pas qu'agriculteurs, c'est l'agriculture en tant qu'activité économique principale qui leur a donné cette impulsion première. En revanche, cette classe de petits capitalistes *piseños* s'est constituée non pas par le développement de l'agriculture, mais par le développement de la production et commercialisation d'artisanat. Ici, on est donc face à un processus de configuration d'une classe sociale tout à fait différente, presque en rupture avec ce qui représente une mobilité sociale ascendante via la paysannerie et le travail de la terre. Chez les petits capitalistes *piseños*, cette mobilité sociale ascendante s'est ancrée plutôt dans une dynamique de mouvement vers l'étranger et de commerce transnational. Bref, elle est ancrée dans une condition de transnationalité (Faist, 2016). Nous assistons donc à un processus de différenciation sociale au sein d'un groupe qui appartenait à une seule classe sociale auparavant. Grâce aux circulations transnationales, un groupe d'artisans a concentré les revenus les plus importants, qui ont réussi à capitaliser leurs entreprises, et par la suite à s'approprier de la plus-value du travail des artisans qu'ils employaient.

Le capitalisme dont sont représentants les membres de cette élite entrepreneuriale est un capitalisme encastré dans les dynamiques sociohistoriques locales. En effet, pour Mallon (1983), c'est par le biais du système d'haciendas que le capitalisme a pénétré le milieu rural au Pérou. De ce fait, l'auteure constate, dans son étude des Andes centrales péruviennes, des imbrications particulières des formes capitalistes et communales de relations économiques, sociales et culturelles. Ces configurations produisent des personnages qui jonglent et composent avec « différents systèmes de relations de travail et d'organisation de la production, tirant avantage de liens personnalistes et paternalistes » (Mallon, 1983, p. 321-324). Le capitalisme dont font preuve les petits capitalistes de cette cohorte, fondé initialement sur la production à petite échelle, n'en est pas pour autant un capitalisme plus « doux ». Le développement de leurs activités économiques et commerciales puise, nous l'avons vu, dans leurs relations familiales et communautaires ; il s'est basé tantôt sur l'exploitation du travail salarié dans des conditions précaires, tantôt sur celle du travail non rémunéré.

[72] Voir, par exemple, le travail de Ponce (2016) sur l'émergence d'une bourgeoisie à Jauja liée à l'agriculture de la pomme de terre.

De ce fait, les inégalités qui existaient déjà dans le contexte d'origine prennent des formes nouvelles sous l'égide de l'essor capitaliste de certains artisans. La nouvelle configuration de classe qui en résulte accentue les frontières entre ceux qui sont « exploitables » et ceux qui vont les exploiter. Une différenciation sociale se renforce de cette manière : d'un côté, les mestizos habitant Pisaq, dédiés à l'artisanat, souvent descendants des anciens habitants des communautés rurales ; de l'autre, les habitants des celles-ci, eux *indígenas*. Dans cet ordre, les plus pauvres, les plus *indígenas*, les moins éduqués ; bref, les habitants des communautés paysannes environnantes sont légitimement plus exploitables que les mestizos de Pisaq.

Nous assistons dès lors à l'imbrication d'autres dimensions avec les positions de classe, car celles-ci ne peuvent pas se réduire aux relations dans la sphère de la production. Le Pérou est, en effet, un pays de hiérarchies multiples, dont certaines fondées sur des considérations ethnoraciales, de genre, de lieu d'habitation. Par exemple, comme en Afrique ou en Asie, les individus urbains, habitant des villes, des plaines ou de la côte tendent à se percevoir comme plus civilisés que ceux des montagnes où de l'arrière-pays, eux perçus comme sauvages où arriérés (Li, 2014, p. 12). Cette frontière se retrouve à Pisaq, entre la ville *mestiza* et les communautés environnantes de paysans pauvres et illettrés.

Par ailleurs, les assignations ethnoraciales jouent un rôle double. Nous avons vu plus haut que le marché de l'artisanat a pu être profitable pour nombre d'artisans *piseños* parce qu'ils ont réussi à faire recours à une identité *cusqueña*, andine, voire *indígena*. En effet, vendre dans un marché globalisé comme celui-ci nécessite d'avoir un produit artisanal encastré dans une localité avec une tradition unique, ou du moins de donner cette impression (Colloredo-Mansfeld, 2002). Ce succès est aussi une forme de revanche pour ces *piseños* qui évoquent leurs productions comme des objets méprisés et dévalorisés par d'autres Péruviens de milieux plus favorisés. Walter, par exemple, invité en tant qu'exportateur à succès à faire des interventions à l'Association d'Exportateurs, une corporation regroupant des entrepreneurs de tout le pays, me dit « ne pas se sentir appartenir » à ce monde. Il ne se sent pas à sa place, car dans ce milieu, dit-il, « l'artisanat es un truc de *cholitos* », alors que pour lui « c'est une industrie importante ».

L'évocation par Walter de la notion de *cholo* est assez symptomatique. Un *cholo*, au Pérou, évoque la figure d'un individu aux origines indigènes ou andines qui a incorporé de nouvelles manières plus épurées — plus « blanches » — pour « s'adapter » au contexte urbain. Le *cholo* représente une image de l'entre-deux qui puise ses origines dans la période coloniale (U. Berg, 2015, p. 15-16). Cette catégorie devint pourtant critique lors des migrations rurales-urbaines massives qui se produisirent à partir de la décennie de 1950 au Pérou, quand le *cholo* incarna un « conflit culturel » (Quijano, 1980). La catégorie est donc complexe, car elle représente à la fois une assignation de classe, statutaire et ethnoraciale placée au bas de la hiérarchie sociale péruvienne, d'où que dans le langage populaire elle soit couramment utilisée comme insulte (« *Cholo* de merde ! »).

Couronnés de succès, mais *cholos,* en fin de compte : ainsi pourrions-nous résumer la nouvelle situation sociale de ces petits capitalistes. Leurs trajectoires ont permis une mobilité sociale ascendante pour eux et leurs familles à Pisaq, à Cusco, à Lima, tandis qu'à São Paulo la place qu'ils occupent est invisible pour le reste de la société, mais visible pour les autres migrants péruviens lors de certaines occasions. C'est peut-être ce relatif anonymat à São Paulo qui a fait la différence avec ce qu'ils auraient pu vivre, avec des trajectoires équivalentes, dans une ville comme Lima : un quotidien marqué par le racisme les ramenant continuellement à leur place subalterne de *cholos*.

1.7 Conclusion

À la lumière de ce que nous avons discuté, le tableau 19 synthétise les principaux éléments de cette première cohorte de migration, celle de la construction du circuit migratoire Cusco-São Paulo.

Comprendre les parcours des migrants de cette cohorte nous a amenés à interroger les conditions de production de leur migration. Au Pérou, les échecs successifs des processus d'industrialisation du pays ont renforcé les inégalités entre Lima et les provinces. Ces inégalités se sont creusées par la suite avec la massification de la migration rurale-urbaine à partir des années 60. Vers les années 80, le profil du pays s'en est vu bouleversé : le Pérou est devenu un pays à caractère urbain. Parallèlement, nous avons assisté à la crise de l'agriculture péruvienne à l'échelle nationale et à l'apparition de nouveaux mécanismes de mobilité sociale ascendante. L'éducation, qui était peut-être le plus important d'entre eux, a rapidement montré ses limites dans un contexte caractérisé par un marché de l'emploi qui ne permettait pas l'incorporation de tous. C'est là que la migration internationale rentra en jeu : elle apparut comme une opportunité pour ces jeunes dont la mobilité sociale semblait barrée par le biais des canaux classiques de l'époque, notamment via l'éducation universitaire.

Ainsi, la dynamique de circulation de ces artisans-entrepreneurs transfrontaliers — originaires de Pisaq principalement, majoritairement des hommes —, structurée sous la forme d'un circuit migratoire dès le début des années 80, est venue bousculer la structure sociale d'origine, transformant les rapports de classe et les perspectives de vie ; faisant rentrer le Brésil dans leur imaginaire comme un pays où l'on peut réussir. À cet égard, mon étude est intéressante pour mettre en lumière l'imbrication entre les circuits commerciaux et migratoires. *In fine*, le développement de l'activité économique de l'artisanat incita à la migration transnationale. Au fil du temps, voyant comment les étrangers appréciaient leur travail et le rémunéraient à une hauteur qui était impensable pour le niveau économique d'un pays comme le Pérou, quelques jeunes se sont décidés à ne pas attendre que les acheteurs viennent à Cusco, mais d'aller les chercher directement chez eux, à l'étranger. De cette manière, le circuit migratoire Cusco-São Paulo est né.

Notons, pourtant, qu'un circuit migratoire est défini par sa multipolarité. J'ai retrouvé des indices de cette multipolarité dans le récit des entrepreneurs transfrontaliers, dans la description de leurs circulations migratoires entre différents pays comme l'Argentine, le Chili, la Bolivie, l'Équateur, la Colombie et le Brésil. Des villes comme Juliaca, au sud du Pérou, faisaient partie aussi de ce circuit. Dans le cadre de ma recherche, je me suis concentrée sur deux pôles de ce circuit : São Paulo et Pisaq, dans un effort pour reconstruire ces dynamiques a posteriori. Tandis que quelques artisans ont continué à sillonner plusieurs pays, d'autres se sont progressivement focalisés sur un seul. On assiste donc à une spécialisation des circuits et des artisans qui se concentrent sur le marché brésilien.

Le régime migratoire en place dans la période couverte par cette cohorte produisit une migration péruvienne *irrégulière* à São Paulo. Ceci peut expliquer aussi la préférence de ces entrepreneurs transfrontaliers péruviens pour une dynamique de circulation permanente au cours de presque deux décennies. Au fils du temps, et avec l'impulsion de leur impressionnante cumulation de capital économique, la question de l'installation s'est posée pour la plupart d'entre eux, et ils ont dû composer avec les contraintes que ce régime leur imposait. Leur incorporation plus sédentaire dans la ville l'en a transformé, avec les émergentes centralités migratoires dans les quartiers du centre de São Paulo. Qui plus est, l'installation d'ateliers de production d'artisanat à São Paulo a eu comme conséquence l'augmentation de la présence péruvienne et la conversion de cette filière de production en filière migratoire, comme nous l'analyserons dans le chapitre suivant.

En regardant de près les trajectoires de ces migrants, nous constatons que leurs expériences migratoires se sont soldées majoritairement par des processus de reclassement et par l'émergence d'une classe de petits capitalistes à succès. Ce reclassement s'est fondé sur une dynamique transnationale, des investissements dans la communauté et le pays d'origine, ainsi que sur le développement à São Paulo d'entreprises d'importation d'artisanat et bijouterie insérées dans le marché global (voyages et liens commerciaux en Inde, Chine, Indonésie et autres). Le capital social a été leur atout principal. En effet, pour ces jeunes issus de milieux modestes, c'est le réseau qui a fait la différence. Celui-ci est construit au fur et à mesure des voyages et leur permit d'assurer une bonne insertion commerciale à São Paulo. Il opéra dans la communauté d'origine pour assurer la bonne marche des ateliers d'artisanat fournissant la marchandise, et le recrutement de main d'œuvre à amener au Brésil une fois que la production fut déplacée vers São Paulo au milieu des années 90. Le capital social marqua aussi une différence entre ceux qui peuvent s'appuyer sur leurs réseaux familiaux et ceux qui ont dû se débrouiller sans. Cette classe de petits capitalistes, symbole de fortune, a contribué à la reproduction du circuit migratoire, grâce à la transmission d'images de richesse matérielle et succès.

Tableau 19. Principales composantes de la première cohorte

	Régime Migratoire								Conditions d'infraestructure		Migrant-type
Paramètres	**Politique migratoire**			**Dynamique de mobilité**	**Accès au marché de travail**	**Accès au régime social de l'emploi**	**Normes et pratiques autour des migrations dans les deux contextes**		**Régulation, disponibilité, prix**		
Critères	**Accords migratoires binationaux/ régionaux**	**Statut migratoire**	**Amnisties migratoires de l'État Brésilien**	**Configuration des migrations au cours de la période**	**Niche économique d'insertion privilegié**	***Carteira de Trabalho* et droits sociaux**	**Dispositions à l'émigration au Pérou**	**Approche global de la migration et des migrants au Brésil**	**Infraestructure et routes terrestres**	**Accèsibilité des prix des voyages**	
Cohorte 1: Construction 1980-1998	Inéxistents	Arrivée en tant que touristes, régularisation éventuelle par naissance d'enfants ou amnistie migratoire	1988 et 1998	Circulations commerciales et migratoires qui débouchent sur une installation stable	Secteur informel. Production et commerce d' artisanat	Peu d'emplois formels. Droits sociaux des étrangers garantis par la Constitution dès 1988.	Option désirable et encouragée dans un contexte de crise économique et sociale. Mobilité sociale ascendente stompée	Vision sécuritaire représenté par l' *Estatuto do Estrangeiro.* Brésil comme pays d'émigration	Moyennes	Voyage terrestre abordable, voyage aérien très cher	L'artisan entrepreneur transfrontalier

Source : Élaboration par l'auteure

2. Cohorte 2 (1999 – 2009) : De l'atelier à la rue. Prolétaires de l'artisanat à la recherche de nouvelles voies

Le début des années 2000 marque un tournant dans l'histoire de la migration des Péruviens à São Paulo. Ce deuxième moment s'est configuré de pair avec le succès des migrants pionniers de la première cohorte. Le « boom » de l'artisanat péruvien à São Paulo s'est consolidé par l'arrivée de nouveaux artisans voulant profiter de cette conjoncture positive, ainsi que de jeunes hommes et femmes issus des milieux rural et urbain, venus travailler pour des péruviens déjà installés dans la ville. Ces travailleurs ont été engagés au Pérou et ont réussi par la suite à sortir du travail pour autrui afin de travailler pour leur propre compte. Deux questions me semblent ici d'intérêt : quelles conditions structurelles ont permis le recrutement et la circulation de ces migrants au sein de la filière de production d'artisanat ? Comment leurs dynamiques de mobilité et parcours d'incorporation ont-ils été influencés par le régime migratoire qui les encadre ?

Pour ce faire, nous allons examiner la manière dont la production d'artisanat fut délocalisée à São Paulo, faisant de ces ateliers le principal dispositif organisateur de la mobilité de travailleurs entre Cusco et São Paulo. Nous verrons qu'il s'agit de « mobilités dépendantes », organisées en fonction des besoins de production des ateliers d'artisanat, qui placent le migrant dans un régime de travail non-libre. Le migrant-type de cette cohorte est donc le prolétaire de l'atelier d'artisanat.

Le chapitre s'organise de la manière suivante. Nous explorerons d'abord les contextes nationaux brésilien et péruvien durant cette période (2.1). Ensuite, nous nous pencherons sur les dynamiques de mobilité (2.2) et les conditions d'incorporation (2.3) des migrants au sein de la filière commerciale et migratoire de l'artisanat, dans son moment de plus grande expansion. Après, nous ferons le point sur ce qui caractérise aujourd'hui les conditions de travail de ces migrants dans l'univers commercial de la ville de São Paulo (2.4).

Par la suite, il s'agira pour nous de comprendre la « fabrique » de ces prolétaires des ateliers d'artisanat à la lumière du régime migratoire qui structure la période (2.5). Ce régime migratoire sera analysé à partir des dimensions déjà évoquées : le contexte de départ et la configuration de dispositions à la migration (2.5.1) ; les politiques migratoires (2.5.2) ; les conditions d'accès au marché du travail et au régime social de l'emploi (2.5.3) ; et les caractéristiques du contexte de réception brésilien à l'égard de la migration (2.5.4).

Enfin, à la lumière de quelques trajectoires de migrants de cette cohorte, nous nous intéresserons à la manière dont la filière de l'artisanat a forgé des parcours de mobilité sociale contrastés chez les anciens prolétaires des ateliers paulistanos, différents de ceux que nous avons analysés dans le cadre

de la cohorte précédente. En outre, nous explorerons des chemins alternatifs pris par des migrantes en dehors de cette filière et leurs débouchés (2.6).

2.1 Brésil et Pérou : contextes nationaux

Au Pérou, la fin des années Fujimori laissa des traces ineffaçables dans le pays, avec un exercice du pouvoir encastré dans une longue tradition de présidentialisme, paternalisme et clientélisme (Degregori, 2016). L'extrême personnalisation de l'exercice du pouvoir vint de la main d'une entreprise visant à délégitimer toutes les institutions politiques, ce qui eut comme conséquence l'effondrement du système de partis et la mise à mal de la démocratie, encore fragile (Tanaka, 2005). D'où le fait que la période puisse être associée à une « décennie de l'anti-politique » (Degregori, 2016). Pourtant, un bon contrôle de l'hyperinflation (que passa de 7654 % en 1990 à 74 % en 1992, et 24 % en 1994) permit une récupération de la croissance, qui atteignit des chiffres inédits au cours de la période (Gonzáles de Olarte, 2007). La fin de dix années de gouvernement sous la tutelle dictatoriale de Fujimori arriva à la suite de scandales de corruption qui entrainèrent la fuite du président et sa démission à distance. Cette fin est donc marquée par les propres contradictions internes du gouvernement et non pas par une mobilisation massive (Tanaka, 2005), mettant en évidence le désenchantement des citoyens face à la politique.

Dans ce contexte de grave crise politique, un gouvernement de transition se mit en place (2000-2001) pour l'organisation de nouvelles élections, où fut élu Alejandro Toledo (2001-2006). Sous son gouvernement, le modèle primaire-exportateur se consolida avec l'application d'une ligne économique orthodoxe. Le résultat fut une augmentation des inégalités (coefficient de Gini de 0.55 en 2004 et stagnation des niveaux de pauvreté dans le pays). Pendant le gouvernement Toledo, ainsi, le contexte économique fut stable, mais le mécontentement social augmenta : ce dynamisme économique contrastait profondément avec une grande instabilité politique et précarité institutionnelle (Ballón, 2006, p. 19-20).

Le retour au pouvoir d'Alan García (2006-2011) fut assimilé à un « quinquennat perdu » de « croissance avec exclusion » (Desco, 2011). Dans un contexte de faible institutionnalisme, ce fut la protestation sociale liée à des conflits socio-environnementaux incarnée par l'opposition à un régime qui ne se lassait pas d'afficher ses bons résultats économiques. En effet, entre 2002 et 2008, le Pérou expérimenta une croissance économique moyenne de 13 %.

Du côté du Brésil, à la suite de l'application du plan Real, entre 1996 et 2003 le pays — et en particulier São Paulo — a vu une notable accélération d'arrivée de flux de capitaux. À l'origine, la privatisation massive des industries étatiques, mais qui ne s'est pas traduite par une amélioration générale des conditions de vie des travailleurs, spécialement à São Paulo (Buechler, 2014a, p. 12-13). Un autre volet des politiques néolibérales concernait l'ouverture des marchés et la libéralisation du commerce, qui devinrent frappantes dès 1990. Cette ouverture commerciale a été à l'origine de l'importation massive de biens de consommation, notamment provenant des pays asiatiques (Nobrega, 2014, p. 64). Ainsi, l'ouverture des marchés et l'augmentation de la concurrence globale ont produit, de manière directe et indirecte, des conditions favorables pour l'informalisation du marché de l'emploi (Buechler, 2014b, p. 29-30). Pour cette auteure, l'informalité n'est pas seulement un effet de capitalisme global, mais elle est un de ses principaux moteurs.

Un changement politique majeur s'opère dans le pays avec l'arrivée au pouvoir de Luiz Inácio Lula da Silva, du Parti des Travailleurs en 2003. Or, l'ajustement néolibéral, qui avait commencé avec le Plan Real du président précédent, a bel et bien continué lors du premier mandat de Lula : il n'avait pas un mandat pour un changement radical et a dû faire face à plusieurs signes d'alarme des marchés (dégradation des bonds brésiliens, la dévaluation du real, entre autres) (Buechler, 2014a, p. 9). Lors de son deuxième mandat, Lula introduira des politiques néo-développementalistes au cœur des politiques macroéconomiques néolibérales déjà en place, résultant en une politique économique de nature hybride. L'idée derrière ce néo-développementalisme était d'instituer un État fort, dont « la précondition d'existence était un développement avec équité sociale » (Morais & Saad-Filho, 2011).

Les politiques sociales, notamment celles fondées sur le transfert monétaire, ont représenté pourtant des acquis sociaux inédits pour le pays. Quelques indicateurs pointent dans ce sens : un coefficient de Gini qui s'est réduit à 17,8 %, quand le taux de pauvreté s'est réduit de 61,8 % entre 2003 et 2012 (Pochmann, 2014). Le programme Bolsa Família [Bourse pour la Famille] fut l'emblème de cette période. De ce fait, une tranche de la population a expérimenté une mobilité sociale ascendante : « 29,46 % des membres de la classe D sont passés dans la classe C entre 2002 et 2008 […] 10 % de la population brésilienne est passée de la classe D et E à la classe C en l'espace de six années, soit une évolution impressionnante. » (Cary, 2010, p. 77-78).

Ce type de croissance, appelé « croissance basée sur la consommation », a été aussi fondée sur des investissements en infrastructures (autoroutes, voies ferrées, centrales hydroélectriques) et dans les domaines du pétrole et du gaz (Carleial, 2015), notamment dans le cadre du lancement, en 2007, d'un vaste programme d'investissement fédéral, le Pacte d'accélération de la croissance (PAC). En effet, lors du deuxième gouvernement Lula, la politique économique expérimenta une certaine flexibilisation par le biais de mesures visant à élargir les crédits à la consommation, l'augmentation du salaire minimum, l'adoption de programmes de transfert monétaire et la création du PAC, l'élargissement de

l'action de la Banque Nationale de Développement pour encourager l'investissement public et privé, ainsi que des mesures anticycliques pour combattre la crise internationale de 2008 (Teixeira & Pinto, 2012, p. 923).

Entre 2003 et 2010, le Brésil expérimenta sa plus grande croissance économique des trois dernières décennies : le PIB augmenta de 4,1 % par an, pratiquement le double de la croissance constatée entre 1980 et 2002. Par ailleurs, sur fond d'excédents budgétaires, le gouvernement fut capable de diminuer l'endettement public et cumuler des réserves (Teixeira & Pinto, 2012, p. 923). Ainsi, au moment de la crise économique mondiale de 2008, le Brésil affichait une situation économique plutôt enthousiasmante, et l'impact de la crise fut peu ressenti par la population (Fernandes, 2015, p. 24).

Cependant, comme le note bien Vidal, toutes ces transformations portent moins sur une remise en question fondamentale des inégalités que sur une préoccupation pour augmenter la croissance économique du pays :

> Dans le Brésil de Lula comme dans celui des années 1950, la question de la justice sociale n'est envisagée qu'en supposant préalablement que l'économie pourra donner aux plus démunis une plus grosse part. Ou, pour reprendre une expression courante sur la nécessité d'« augmenter le gâteau » (« fazer o bolo crescer »), c'est à la poursuite de la croissance qu'on s'en remet plutôt qu'à une réflexion de fond sur les inégalités, leurs causes et leurs conséquences. (Vidal, 2010, p. 20)

C'est dans ce Brésil en pleine expansion économique que les migrants péruviens de cette cohorte rentrent en scène.

2.2 Les dynamiques de mobilité : le boom de la filière de l'artisanat

La mobilité des migrants péruviens de cette cohorte semble avoir été marquée principalement par les besoins de la filière de production d'artisanat. De ce fait, les déplacements individuels ont continué à garder les caractéristiques de ceux de la cohorte précédente. Mais un nouveau type de mobilité rentre en jeu : les mobilités dépendantes, qui actent le passage de la filière commerciale autour de l'artisanat à une filière migratoire.

2.2.1 Des artisans qui surfent tardivement sur la vague

Au début des années 2000, le paysage de l'hôtel Itaúna était agité avec les arrivées périodiques d'artisans péruviens, notamment *cusqueños*. Richi, qui était arrivé à São Paulo en l'an 2000 comme touriste, mais accompagné par un ami artisan de Cusco, découvrit l'hôtel Itaúna par hasard et se souvint de l'ambiance de l'époque :

> Los aretes peruanos… en esa época, todos los peruanos vendían. No había peruano que trabajara con otra cosa, ni ropa, ni cosas de los chinos, nada. Era lo más fácil, y también daba. Todos trabajaban con eso… […] Yo veía, cuando iba a visitarlos [à l'hôtel Itaúna], ahí estaban todo el día con sus alambres, todo el tiempo… (Entretien avec Richi, Santa Ifigênia, São Paulo, 2016)

Tout le monde, dit Richi, « travaillait à la fabrication de boucles d'oreille artisanales, toute la journée, tout le temps ».

Or, l'essor de l'artisanat n'a pas nécessairement conduit tous les artisans à tenter l'aventure de la migration commerciale à l'étranger. Il y eut aussi ceux qui se sont concentrés dans la production, assurant la marche des ateliers à Pisaq et fournissant ceux qui avaient commencé à enchaîner les voyages commerciaux à l'étranger. C'est le cas de Justo et Cerapio, que j'ai pu rencontrer à Pisaq.

Le moment de décider de partir à São Paulo a fait la différence entre le destin de ces premiers pionniers, devenus « millionnaires » selon Justo, et les autres qui comme lui sont restés « seulement » des artisans. Il raconte qu'à l'époque, ils étaient « 15 artisans forts », qui possédaient des ateliers et produisaient à grande échelle, et puis d'autres artisans plus petits qui seulement produisaient à petite échelle. La concurrence était intense. À sa meilleure époque, il pouvait assurer la production, par exemple, de 30 000 ocarinas par mois :

> L : Usted se dedicó a la producción neta entonces…
> J : Sí, por eso es que mucha gente me conoce. O sea, los que han salido en esos años que estuve empezando, mucha gente ha salido, así al ver nomas, se dedicaban a la comercialización y salieron y cayeron de suerte a distintos países, a Europa o Brasil, porque era novedad.
> L : ¿En los 70s así, casi 80s?
> J : Entonces yo converso con los primeros que llegaron, tú llegabas a São Paulo y en dos horas tu mercadería ya estaba comprado, solo por una persona, el precio no les interesaba porque era novedad. Entonces mucha gente son millonarios ahora.
> L : ¿Quiénes han sido los primeros piseños que fueron con artesanía allá a São Paulo?

J : Los que han ido bastante son la familia Aranzábal. Ellos se fueron, entonces capitalizaron, ahora tienen millones, ¡millones ganaron!

L : ¿Ellos viven todavía en Pisaq?

J : No, ya no están aquí. Tienen su tienda en Lima, en España. Los años que teníamos contacto, tu tenías venta en Río, Miami, Japón, México… Porque aquellos que han salido antes… Tienen ahorita sus tiendas.

L : ¿Qué otros?

J : Incluso uno de mis trabajadores en São Paulo es número 1.

L : ¿Quién?

J : Lucio, ese es mi trabajador mío.

L : ¿ Él trabajaba en su taller ?

J : Es mi trabajador, yo lo tenía desde chiquito. Así como otros que han ido… (Entretien avec Justo, Pisaq, Cusco, 2016)

C'est avec un mélange étrange de fierté et de mélancolie que Justo me raconta que Lucio, dont la trajectoire a été présentée dans le chapitre précédant dans la première cohorte de migrants, était « son travailleur » depuis tout petit. Lucio appartient, d'après lui, à la catégorie des « millionnaires » de l'artisanat.

En effet, les ascensions fulgurantes des pionniers présentés dans la première cohorte ne sont pas passées inaperçues à Pisaq. À l'époque où Justo a commencé à voyager au Brésil, en 2001, les marqueurs de différenciation sociale entre ceux qui avaient réussi à São Paulo et les autres se faisaient de plus en plus flagrants. Les Péruviens bien installés à São Paulo lui disaient : « Tu devrais avoir [de l'argent], nous n'avons été que tes petits acheteurs ! ».

L'époque d'or de l'artisanat péruvien n'a pas profité exclusivement aux *piseños*. Italo, à l'époque un jeune *limeño,* a aussi fait fortune grâce à ce produit. Justo affirme qu'« il est venu le remercier », car « grâce à Pisaq il est là où il est aujourd'hui » :

L : Todo el mundo en São Paulo me habló de Ítalo, pero Ítalo no es de aquí ¿no?

J : Ítalo tiene ahorita tiene su cadena de tiendas en Miami, California…Es limeño pero con la artesanía de Pisaq se ha hecho fama, gracias a la artesanía de Pisaq es número uno. Mucha gente dice « *gracias a Pisaq estoy donde estoy* ». Mucha gente me ha venido a agradecer ¿ no ? "*estoy bien posicionado, tengo dinero, tengo casa, no me falta nada*". […] entonces él es muy agradecido a Pisaq, ese limeño, gracias al producto de Pisaq él tiene un señor capital, ¿no? Tiene su tienda, en São Paulo también tiene tiendas en diferentes lugares, tiene cantidad de empleadas…

L : y Ítalo por ejemplo ¿le compraba a usted cosas en su taller y llevaba?

J : Eso. Como yo me dedicaba a producir se llevaban mis productos. (Entretien avec Justo, Pisaq, Cusco, 2016)

Pour Cerapio, l'histoire est similaire. Lui, qui assurait la production dans son atelier depuis 1981, avait un beau-frère bien installé à São Paulo, ce qui lui a permis de faire son premier voyage en 2001 aussi. Tous les deux ont été impressionnés de l'extraordinaire demande de ses produits au Brésil :

> Son beau-frère l'accueillit pendant un mois et demi. Il a vendu 7000 boucles d'oreille et touché beaucoup d'argent pour la première fois de sa vie. En parallèle, il accompagna son beau-frère à la feirinha de 25 de Março, et travaillait pour gagner son déjeuner. Les produits se vendaient très, très bien : « Las *araras*[73] estaban llenas… ¡como hormigas se llevaban todo! », se souvient-il. (…) « Eras un rey cuando llegabas con tu mercadería, te traían cerveza, comida… ¡como cuando jalas un ratón con un queso! » (Notes de l'entretien avec Cerapio, Pisaq, Cusco, 2016)

Aucun des deux n'a réussi à franchir le pas de s'installer à São Paulo. Dans le cas de Justo, il dit avoir voyagé deux ou trois fois par an au Brésil entre 2001 et 2008, mais à l'époque ça devenait de plus en plus difficile d'en vivre, car il gagnait de l'argent « seulement pour manger » :

> Cuando viajé, regresé y tuve que cambiar de… porque ya no estaba dando, ya tenía que buscar otro medio para vivir y ahorita en estos momentos ya casi nada, si ganas, ganas para comer pero para otra cosa no te da, aquella fecha sí, te daba para todo, para comprar una casa, lo que quieras, pero ahorita ya no. Ni comprador, si compran vienen a preguntar, como ahora la gente a nivel internacional quiere mercadería barata y el chino está fabricando de todo […] (Entretien avec Justo, Pisaq, Cusco, 2016)

Une autre difficulté pointée par Justo était les passages à la frontière Bolivie-Brésil. Il raconta que plusieurs piseños avaient dû passer des séjours en prison, « traités comme des délinquants ». Enfin, il dit que sa femme ne lui aurait pas permis de le faire, vu que « les tentations sont grandes ». Cerapio, qui voulait ouvrir un box à São Paulo, dit que sa femme « l'a piégé » en tombant enceinte pour l'empêcher de partir. Lors de notre rencontre, en 2016, Justo administrait l'hôtel qu'il a ouvert à Pisaq. Avec ses gains il a acheté un terrain et fait bâtir l'hôtel, ainsi qu'envoyer à l'université ses trois enfants. Il est loin de l'argile et l'artisanat. Cerapio, lui, est toujours fier de se définir comme *artesano*, et continue à produire des pièces dans son atelier.

[73] Mot portugais qui désigne des présentoirs, généralement en métal, constitués de deux supports et d'une tige pliable, où l'on accroche des vêtements ou des produits divers dans les magasins. Ces présentoirs sont très utilisés pour le travail dans la rue et dans les *feirinhas*.

2.2.2 La filière de l'artisanat recrute à tour de bras : espoirs et déceptions des funcionários

Pendant cette période, des travailleurs péruviens ont continué d'arriver afin d'assurer la production de bijouterie artisanale sur place, à São Paulo. Des migrants de la première cohorte, déjà bien installés, ont fait venir des membres de leurs familles (auxquels ils étaient liés par des liens de parenté ou pas[74]), d'abord, et des *paisanos* de leur village et ses alentours, par la suite.

Assurer la production sur place était une étape nécessaire pour pouvoir faire fleurir les commerces et suivre le rythme effréné de la demande. Le « boom » de l'artisanat se fonda ainsi sur de nouvelles logiques de production, ainsi que sur une rationalisation de l'usage des ressources matérielles et humaines. Maintenant, nous allons explorer les caractéristiques de cette filière migratoire et de travail, reconstituant les phases de recrutement et de voyage, ainsi que les conditions de production et de travail dans les ateliers.

2.2.2.1 Stratégies de recrutement et promesses

Pour assurer l'arrivée de main d'œuvre pour leurs ateliers à São Paulo, les patrons recourraient systématiquement au recrutement parmi leurs réseaux familiaux, de parenté et amicaux. Le but, bien entendu, était d'employer des travailleurs péruviens à Cusco, qui allaient percevoir des salaires nettement inférieurs à ceux qu'aurait eus droit un travailleur brésilien.

Le recrutement de *funcionários* — mot portugais pour « employé », repris par tous les Péruviens interviewés — se fait le plus souvent auprès des personnes qui avaient déjà un lien avec le milieu de la production artisanale à Cusco. Il mobilise les réseaux étendus de confiance des recruteurs, et c'est cette confiance qui permet des arrangements assez rapides, oraux et sans contrat de travail formel par écrit, actés par les dispositions que le recruteur prend pour la réalisation du voyage.

Claudia, par exemple, a été recrutée par sa marraine de grande communion. C'était une femme qu'elle respectait et appréciait, et pour qui elle avait de l'affection sans être une membre de sa famille consanguine. Benjamín, lui, a été contacté par son beau-frère, qui lui a présenté un ami qui travaillait avec le commerce d'artisanat avec le Brésil. Cet homme, piseño comme lui, lui a proposé d'aller travailler à São Paulo, et il se décida à partir avec son cousin. Andy, quant à lui, travaillait dans un atelier tenu par une tante lointaine à Cusco. Une fois qu'elle arrêta de circuler entre Cusco et São Paulo transportant de l'artisanat et s'installa à São Paulo avec son compagnon, il est arrivé pour travailler pour eux durant trois ans. Marcela, elle, travaillait déjà à Cusco dans l'artisanat, avec un voisin de son quartier. Cela était gage de garantie pour ses parents, qui hésitaient à la laisser partir :

[74] Dans le monde andin, les liens de parenté ne se réduisent pas aux liens consanguins, mais peuvent être liés à des amitiés proches entre familles, à la protection des « filleuls » de type divers.

« El señor primero nos dijo "*ya, para que no desconfíen sus padres, por tres meses les voy a llevar, después vamos a volver y ustedes deciden si quieren quedarse allá o volver acá*" ». (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015).

Il n'y a donc pas de contrat écrit, même si dans les entretiens plusieurs personnes se réfèrent à ces accords en utilisant le terme « contrat ». Ce sont donc des engagements de parole, souvent flous, qui misent notamment sur l'attrait des jeunes en recherche de nouvelles perspectives. Une perspective incarnée par un voyage à l'étranger avec les frais payés, et de plus, les possibilités d'une augmentation de salaire si le travailleur répond aux attentes :

> L : ¿Qué te prometió cuando te dijo para ir a Brasil, así? ¿Cómo fue?
> M : Ah me dijo que tenía esto, así me dijo, *"Vamos a ir a Brasil, vamos a trabajar a una loja",* tienda, ¿no? « *En una tienda »*, me dijo. *« Nosotros nomás vamos a estar, no es mucho »,* me dijo. 100 dólares tenía que pagarme en un mes, tenía que aumentarme.
> L : Ya, ¿te dijo cuánto te iba a pagar o no?
> M : *« 100 dólares »*, me dijo, « *Estos meses te voy a pagar 100, hasta que aprendas yo te voy a pagar 100 dólares, de ahí te voy a aumentar, hasta 300 dólares te puedo pagar »*. (Entretien avec Melba, Brás, São Paulo, 2015)

Melba, par exemple, affirme qu'on lui avait promis « de travailler dans un magasin » et de gagner « 100 dollars le premier mois, avant d'être augmentée jusqu'à 300 ».

Les recruteurs, sans trop d'efforts, présentent la possibilité de partir à l'étranger comme la découverte d'un nouveau pays et comme une expérience positive et enrichissante. Certains, comme le patron de Marcela, non sans un brin de cynisme, arrivent même à expliquer que c'est dans l'intérêt économique du travailleur de partir faire le même travail au Brésil, puisque les dépenses consacrées auparavant à l'expédition des marchandises vers São Paulo viendraient plutôt grossir le salaire des employés. Ce qui n'a jamais été le cas par la suite, comme nous le verrons plus tard.

> Entonces ahí él nos dijo, *« ¿Ustedes quieren ir? Es así el trabajo, van a ir allá, van a trabajar así, cómo ahora estamos trabajando. Al ir allá, yo les voy a pagar normal sólo que ustedes van a tener la facilidad de que van a conocer otro país. Ahora sí ustedes van a avanzar más, va a haber más trabajo también, va a ser mejor para ustedes porque va a ser mejor sueldo. Ustedes están viendo, acá no estamos avanzando mucho, lo que yo estoy llevando de acá [Cusco] a allá [São Paulo] también es gasto de pasaje… El pasaje se me hace más. Mejor en lugar de tener gastar en eso, prefiero pagarles a ustedes, allá más… Entonces ya menos problemas estar llevando la mercadería, hacer esas cosas. Más facilidad vamos a tener allá*

trabajando (...) Tienen que pensar, decidan ». (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Une autre technique de recrutement rencontrée au cours des entretiens est celle des petites annonces postées dans des endroits stratégiques de la ville de Cusco, comme le bureau de la poste ou les cybercafés [*cabinas de internet*]. C'est de cette manière que la sœur de Piccolo[75] a été recrutée à Cusco par la famille Quispe, tout juste après sa sortie du lycée. Elle qui ne pouvait pas recevoir le soutien financier de sa famille pour étudier à l'université, a préféré partir au Brésil :

W : En ese momento, cuando era niño todavía, el 2002, mi hermana acabó la secundaria y acá en Brasil había una familia Quispe, fue la primera familia peruana que llegó […] La familia Quispe ponían "necesito tal persona" en Perú ¿no?
L : ¿Dónde ponían?
W : Así por correos, en el internet, ponían en Perú "se necesita tal chica pa' Brasil y con todos sus documentos" y eso mi hermana vio, entonces como no había apoyo de mi familia, no había dinero, mi hermana quería estudiar, quería entrar a la universidad pero no había pues. Mi hermana dijo "mejor me voy allá a Brasil". (Entretien avec Piccolo, Brás, São Paulo, 2015)

En ce qui concerne le détail des conditions de travail, l'offre est présentée sous la formule du travail « *cama adentro* », c'est-à-dire, le travailleur logera et sera nourri chez l'employeur. Les promesses de salaire, quant à elles, oscillent entre les 100 et 150 dollars par mois. Par exemple, pour Marcela, le deal était le suivant : elle partait pour faire la cuisine, et son compagnon pour peindre l'artisanat. L'horaire : de 4 h à 6 h Le salaire : 120 dollars par mois, *todo incluido*, la nourriture et le logement chez la patronne. Les billets de bus du voyage étaient eux aussi pris en charge par la patronne, pour un voyage via la Bolivie.

Le système de travail *cama adentro*, comme nous le verrons par la suite, met d'emblée le futur funcionário dans une situation de grande dépendance économique et sociale.

2.2.2.2 Les routes et la traversée des frontières

Pendant cette période, les passages continuent à se faire par la frontière boliviano-brésilienne, soit par la route San Matías-Cáceres ou Puerto Quijarro-Corumbá. Mais les conditions sont de plus en plus

[75] Piccolo, lui, est arrivé à São Paulo en 2012. Sa trajectoire sera présentée dans le chapitre consacré à la cohorte 3.

difficiles, les contrôles plus fréquents et les voyages deviennent plus longs, faute de pouvoir répondre à toutes les exigences des contrôles migratoires opérés par la Police fédérale.

Pour montrer à quel point cette expérience pouvait virer au cauchemar, nous allons nous attarder en détail sur le récit de Mario, qui à 23 ans, voyageait avec les instructions de sa sœur déjà installée à São Paulo depuis deux ans. Son récit du passage de la frontière par la zonde de Cáceres est très riche pour mettre en évidence les aléas auxquels pouvaient être confrontés les migrants lors de cette traversée. Ainsi, le voyage qu'il prévoyait de faire en une journée est devenu une halte forcée de près d'un mois à la frontière boliviano-brésilienne. D'abord parce qu'il avait oublié son certificat de vaccination et avait dû se refaire vacciner contre la fièvre jaune. Il devait donc attendre les dix jours réglementaires pour pouvoir passer le contrôle de migration et faire tamponner son passeport :

> (…) entro para Bolivia y me vengo con una señora que era familiar de la señora con la que estaba trabajando mi hermana, entonces era familiar, entonces yo me vengo acompañado con ella en el transcurso. Atravesamos Bolivia, todo perfecto, ya tranquilo ya, y es cuando comienzan las cosas para a mí a ponerse medio feas, en la frontera. Llegamos acá a la frontera, pasamos el puesto policial que es al lado de Bolivia y nos venimos para migración.
>
> L : ¿ Ahí en Corumbá ?
>
> R : No, yo no me vine por Corumbá, yo me vine por Cáceres, más arriba. Ahí es cuando llegamos… hay una parte donde está la caseta federal que es migraciones, ahí es cuando comienza todo. Ahí normal, me vacunan todo y yo tenía el carné de vacuna ¿no? Yo me recuerdo que yo me vine con el carné de vacuna solo que me olvide en el Perú, yo tenía el carné de vacuna que era obligado de la fiebre amarilla. Yo me lo olvide allá, no lo traje y me vacunan en la caseta de la policía y nos vamos entrando a Cáceres para el poblado mismo, teníamos que ir a la caseta federal de lo que es migraciones.
>
> L : Para migraciones de Brasil…
>
> R : Claro, el lado brasilero para que me pongan el sello, entonces cuando llegué a la frontera, ellos no vendían pasaje sin documento, tenía que tener el documento y el sello de migración, entonces como ellos recién me habían vacunado y tenía que pasar aquello 10 días de que tiene que hacer el efecto del inyectable de la fiebre amarilla, ahí me niegan el sello y ella ya se tenía que venir, me va dejando a mi solito en un hotel. Ahí me deja en el hotel, en el hospedaje, ahí yo no sabía nada, ni hablar ni pio ni nada.
>
> L : ¿Cuantos años tenías?
>
> R : En la época, 23 tenía y no sabía nada, absolutamente nada, entonces me dejó aquella noche, en la tarde ella se vino porque estaba con su hijita también, llamó a mi hermana y le dijo *"sabes qué, le negaron el sello a tu hermano porque tiene que quedarse los 10 días".* Ahí mi hermana habló con el señor del hotel y le dijo *"sabes qué, va a estar por 10 días en ahí, después de los 10 días va a irse"*. Ahí pidió la cuenta y todo, cuánto va a salir más o menos

> para que le deposite de acá para allá porque yo en realidad en la época que yo me estaba viniendo ni con 100 soles, solo mi pasaje que había pagado y tenía…. No, miento, tenía 200 soles. Supuestamente el pasaje de Cáceres para acá era más o menos 200 soles entonces yo tenía ese dinero para el pasaje nada más y cuando llegamos allá me fui en el hotel, ella se vino para acá, mi hermana habla con el amigo "ténganlo ahí nomás porque tiene que esperar los 10 días" y me voy quedando allá, no sabía ni hablar. Me recuerdo el primer día que yo fui a comer ¿no? al día siguiente ¿Qué hago? no salí a tomar mi desayuno, tampoco nada, miraba para afuera ¿Qué hago? ¿ A dónde voy ? (Entretien avec Mario, Brás, São Paulo, 2015)

Mario se retrouve ainsi seul et coincé à la frontière pendant dix jours, sans autre argent que le montant exact pour pouvoir acheter le billet de bus à destination de São Paulo. Heureusement, c'est la rencontre des compatriotes qui change la perspective de dix jours de galère. L'un d'entre eux, qui vendait de l'artisanat sur une place, l'amène travailler avec lui en échange de l'argent pour ses repas. Les dix jours passés, il voit une fois encore refusée son entrée au Brésil, car il n'avait pas suffisamment d'argent pour justifier son voyage en qualité de « touriste » :

> (…) si no fuera por los dos amigos que me ayudaron y se fue pasando los 10 días… En las tardes nos encontramos, el amigo trabajaba, a veces yo lo ayudaba, a veces lo acompañaba porque como no tenía nada que hacer en el hotel, yo salía con ellos a veces, él trabajaba con artesanato que era aretes y todas esas cosas, él trabajaba en la plaza, montaba su tipo kiosquito ¿no? aquí le dicen banca y se ponía a trabajar ahí entonces yo lo acompañaba (…) Se pasaron los 10 días y volví, cuando estaba volviendo me van pidiendo la bolsa de viaje y yo me recuerdo que en la época mi hermana… el único número que tenía era de ella y no tenía el numero ni del amigo de ella ni de nadie, de la señora con la que estaba viajando no tenía el número, solo tenía el número de ella y perdió su celular, prácticamente estaba incomunicado. Ese día me recuerdo que me dicen "*tienes que tener bolsa de viaje porque sin bolsa de viaje no puedes ir ¿A dónde vas? ¿Por cuantos días?"* me preguntan (…) Después de eso me dijeron *"no, no se puede, cuando tengas tu bolsa de viaje*[76] *vuelves y ¿la dirección? ¿Dónde te vas a hospedar? ¿Por cuánto tiempo te vas a aquedar?"* la señora me dijo *"si te preguntan esto vas a decir que estas yendo a visitar a un familiar"* entonces yo le di el nombre de mi hermana, mi hermana está en Brasil, estaba registrada pero yo no tenía como entrar en contacto con ella para avisarle, y como estaba en el hotel y me dijo el señor del *hotel « ya*

[76] Au Pérou, le terme *bolsa de viaje* est utilisé pour se référer au montant d'argent dont une personne a besoin pour subvenir à ses besoins lors d'un voyage à l'étranger. Dans le contexte qui nous occupe, les 1500 reais exigés correspondaient à l'estimation des agents de la police qui réalisaient le contrôle migratoire de l'argent nécessaire pour couvrir ses dépenses en tant que touriste au Brésil. Ce montant pouvait être variable, ce qui montre que les officiers de contrôle de la frontière agissaient de manière discrétionnaire. Benjamin, par exemple, qui tenta le passage de frontière par Corumbá, raconte que là-bas le montant de la *bolsa de viaje* exigé pour 15 jours de voyage était de 1000 reais.

pasaron diez días ¿cuándo te vas a ir? Tienes que pagar un día »… Al final, el amigo me dice "*vamos a mi casa*" y me fui con él, me salí del hotel y me fui a casa de él y lo ayudaba donde estaba trabajando. (…) Me marcó ahí en la frontera, después de ese día que no pude entrar en contacto con mi hermana yo pensaba regresarme ¿y ahora qué hago? Me regresare nomás *"ya estás aquí, ¿qué vas a hacer? ¿Cómo vas a irte? Si vas a ir a São Paulo, tienes que llegar".* (Entretien avec Mario, Brás, São Paulo, 2015)

La sœur de Mario l'attendait au terminal de bus après les 36 heures que normalement dure le trajet entre Cáceres et São Paulo. Ne le voyant pas arriver, elle le contacta à nouveau à l'hôtel de Cáceres, et Mario lui expliqua ses difficultés, notamment l'exigence de présenter 1500 reais comme argent pour le voyage. Sa sœur, à l'époque travailleuse dans un atelier d'artisanat, n'avait pas d'argent à lui envoyer :

Entonces mi hermana me dice que no tenía ¿no? y el contrato que ella tenía era trabajar un año y les pagaban terminando el año, vino pues con su contrato ¿no? Entonces no tenia en el momento lo que estaba pidiendo entonces ahí mi hermana fue a hablar con ellos [ses patrons], que ya era dos años y el primer año que estaba ya lo había mandado para el Perú, para mi mamá, para que nos ayude allá ¿no? entonces eso fue una ayuda. Ahora, el segundo año recién estaba corriendo, en esa época ella no tenía, ahí habla con el señor que estaba trabajando para que le adelante y supuestamente el señor no tenía, porque ya le había dado adelanto para que pague el hotel, que no sé qué y ya pues, entonces ahí dijo que no podía, entonces ahí mi hermana me dice *"¿y ahora qué hago?"* y empezó a llorar y le dije *"cálmate, sino me regreso nomas pues" "que ¿con quién estas ahí?" "estoy con un amigo peruano, estoy tranquilo, no te preocupes estoy viviendo en la casa del amigo, le ayudo, me da de comer y ya, estoy tranquilo. Sino ya pues, yo me regreso, no te preocupes, tengo para mí pasaje no te preocupes" "ya, voy a ver una amiga*"… (Entretien avec Mario, Brás, São Paulo, 2015)

Mario se voyait déjà jeter l'éponge et rentrer au Pérou. Son ami péruvien, révolté, imagina un stratagème pour qu'il puisse partir malgré tout. Il proposa d'acheter lui-même le billet de bus, à son nom, pour échapper ainsi aux exigences des contrôles migratoires.

« Sabes qué, tu hermana no puede comprar pasaje, pero yo puedo ». El amigo tenía documento, tenía a su esposa, tenía hijos, en la época estaba con sus documentos completos. Dijo *"ella no puede, pero yo puedo. Ahora vamos a hacer una cosa, préstate solamente el valor del pasaje, te lo compro el pasaje y yo te embarco a tu hermana*" y ahí viene la duda porque ¿cómo yo voy a subir al ómnibus con el nombre de otro pasajero? Ellos piden el documento antes de subir, entonces *"¿Qué hacemos? ¿Arriesgas o no arriesgas*?" (…) Mi hermana se prestó de una amiga, mandó el valor del pasaje, me acuerdo que era 200 reales el pasaje. Mandó y fuimos a comprar el pasaje y me embarco, yo me recuerdo que el ómnibus salió a las 5 de la mañana y me voy embarcando, para eso habían pasado 23 días más o

> menos. (…) Era tres de la mañana "*suban, suban*" llegamos un poco atrasados inclusive, yo me recuerdo que en esos días que había estado, había gastado y justo el ultimo día el amigo me dice préstame y como me había ayudado todo, los 100 que tenía le preste, y ya pues estaba misio ¿no? hicieron inclusive una cuotita, el otro amigo, el otro y una amiga brasilera más que estaba ahí, me dieron ahí para el camino ¿no? que yo me estaba viniendo ya de cero, ya pues, tampoco no le cobre porque él me había dado la mano, ya no le cobré tampoco, no le dije nada tampoco y ya pe, ni modo. Me embarco, llegamos atrasados y me subí. (Entretien avec Mario, Brás, São Paulo, 2015)

Cependant, Mario n'en avait pas fini avec les problèmes dans cette frontière. Son bus a été arrêté contrôlé par les douaniers peu après le départ, et renvoyé à Cáceres. Les agents avaient trouvé de la drogue dans des bagages appartenant à des voyageurs colombiens, et Mario fut suspecté d'être avec eux.

> Más o menos el ómnibus, habrá andado unas dos horas, vienen los patrulleros detrás del ómnibus, llegan ¿no? y los patrulleros se van adelantando y se van parando delante del ómnibus y se bajan armados, como era la policía… ¿Qué habrá pasado? ¿Será más adelante la cosa? Dentro de mi ¿no? solo que ya yo me asusté también por mi documento. Inclusive en ese momento me puse a pensar si habían venido solo por mí. Subieron al ómnibus y dijeron "*los extranjeros que bajen*" y yo pensé que yo era el único, y no, habían tres colombianos y dije "*señor, menos mal*" porque si era el único, era yo. Yo me puse a pensar dentro de mí en el documento ¿Cómo va a hacer? ¿ Qué hago ? Dijeron "*señores, sus equipajes*" nos mandó a abrir, los brasileros se quedaron ahí arriba, bajamos los 4... (…) yo no tenía muchas cosas, me estaba trayendo los libros de la academia porque supuestamente iba a estar repasando, estudiando porque iba a regresar en un año y así. Y ya, abrieron *"¿a dónde estás yendo?" "A São Paulo, donde mi hermana" "¿a qué hacer?"* como han encontrado libros, por lo menos ya pues. *"¿esos son tus equipajes?" "sí, eso es todo"*. En los otros encontraron drogas, después revisaron todito el ómnibus, todo el mundo ese día nos regresamos, eran las 8 de la mañana y nos estaban llevando a la delegación de policía, de regreso a Cáceres…Me quedé de nuevo, regresamos de nuevo al mismo lugar. Ellos pensaban que tenía que ver con la droga. Ahí me van llevando devuelta para la delegacía, en la delegacía nos meten rayos X, calatos, parados, todo así. Asu… qué día más horrible. Todo preguntan, no me creían, *"no, tú estás con ellos [les Colombiens chez qui ils ont trouvé de la drogue]", "No, señor no, yo estoy por este motivo aquí*" les tuve que explicar ¿no? "*ya, ahora te regresas"* y ya pues, no me dijeron nada, no sé qué habrán hablado, la cosa es que más se centraron en ellos. Ese día estuve ahí con los colombianos, la forma en la que me revisaban, me hicieron pasar a un cuarto así, nos metieron a los perros… Pasé un día horrible… Tuve que regresarme a la casa del amigo pues,

(…) Yo estaba pensando en regresarme… prácticamente Brasil no quiere que vaya para allá, São Paulo no quiere que vaya para allá. (Entretien avec Mario, Brás, São Paulo, 2015)

Il a dû rester travailler avec son ami péruvien, qui continua à l'héberger. Sa sœur, entre temps, avait réussi à se faire prêter par une autre amie les 1500 reais requis pour passer la frontière. Mario tenta alors un nouveau passage, encore sans succès. Il ne comprenait pas ce qu'on lui disait en portugais, il pense que son nom avait été « fiché » à la suite de l'incident de la drogue dans le bus. Frustré et fatigué, un mois après sa première tentative de passage, il ressaya avec une nouvelle idée de son ami péruvien. Il lui acheta un billet de bus seulement jusqu'à la ville de Cuiabá.

Mi amigo me dijo « *he comprado pasaje y no me han pedido nada hasta Cuiabá, de Cuiabá para São Paulo ya no piden documento porque lo principal era ahí en la frontera, porque de allá para allá no piden, tú muestras cualquier documento, ellos te escriben tu nombre y pronto* ». Ya pues, yo ya estaba psicoseado con eso, "*si no me resulta yo me voy al Perú*", le dije. (…) Así como él dijo, dicho y hecho, no me pidieron documentos, solo me pidieron el pasaje, como era un viaje corto de dos horas hasta Cuiabá, no me pidieron documentos nada, me embarqué, me vine para acá. Voy llegando para aquí, entro al terminal, salí del terminal ya con el portugués, un poquito entendiendo… (Entretien avec Mario, Brás, São Paulo, 2015)

Après 40 heures de voyage, Mario arriva à São Paulo sans avoir pu prévenir sa sœur.

Bien que l'expérience de Mario ait été particulièrement éprouvante, elle reste assez démonstrative du renforcement des contrôles à la frontière pendant cette période. Le tamponnage du passeport par la Police Fédérale, à lui seul, faisait office d'entrée légale dans le territoire brésilien. Or, d'après les récits recueillis, les agents de contrôle agissaient de manière discrétionnaire pour déterminer qui avait le droit d'entrer dans le pays au pas. Benjamin, lui aussi, se souvient d'un passage difficile de la frontière de Corumbá : pour un voyage de 15 jours on lui exigea une *bolsa de viajes* de 1000 dollars, sous menace de se voir déporté à la frontière. Alberto, quant à lui, s'est vu refuser deux fois le tampon d'entrée au poste de contrôle de Corumbá, parce qu'il n'avait pas l'argent de la *bolsa de viajes.* Pour lui, la solution est venue d'un Péruvien qu'il a rencontré à la frontière, qui « connaissait quelqu'un » pouvant procurer ce tamponnage si convoité.

A : (…) en Curumbá para poder pasar aquí, para Brasil la policía de migración no me quiso sellar el pasaporte…
L : ¿ Por qué ?
A : Porque no tenía bolsa de valor, una bolsa de viaje me estaba pidiendo.
L : ¿Pero y en esa época no era así como ahora, que cualquiera entra?
A : Sí es como ahora, solo que hay un rato que te dejan entrar y un rato que es controlado, y yo para mala suerte llegué en la hora que es controlado. Como yo no entendía el idioma, el policía

me dice *"bolsa"* y yo le doy la mochila [sac à dos], no entendía, ya pues, me rechazó la bolsa, no me lo selló. A la siguiente, me quede un día, fui con otra ropa, di todo y no me selló. Ya estaba triste, queriéndome regresar para Perú.

L : o sea dos veces te han…

A : la primera no me lo selló, pero la otra, ya me lo iba a sellar, pareciera que me reconoció, me selló que yo no podía entrar ya, como me vine con poco dinero, con unos 350 dólares o 400 dólares, algo así. Con 350 dólares casi vine, el promedio para llegar era 250 dólares. (…) Un boliviano me vió y me dice « *conversa con tu paisano* », conversé con él y no sé, de la nada me dijo que me iba a ayudar y él también se preocupó pues *« ¿tienes un familiar? ¿ alguien que este allá que te va a recibir ? ». « Sí tengo ». « A ver, deme su número ».* Él llamó, él mandó pasaje de allá a aquí, mando pasaje a media noche. No sé, como tenía amistades, me consiguió un sello.

L : ¿Quién te consiguió el sello? ¿El peruano de allá?

A : Sí. Me lo consiguió, me hizo el favor.

L : ¿No te cobró por eso?

A : Sí me cobró pero ya pues, me cobró una parte. En mi cabeza ya no me importó, la cosa era subir al carro. En eso subí a media noche, él me lleva, me acompaña todo, se despidió de mí, Ángel se llamaba. Subí, normal, entré y tuve otro problema con la policía… (Entretien avec Alberto, Brás, São Paulo, 2015)

Il réussit donc à passer la frontière moyennant un paiement qui lui permettra d'avoir le tampon sur son passeport. Il eut à faire à un des multiples opérateurs de la frontière, qui font affaire avec la vente des tampons pour les personnes qui se sont fait refouler lors du contrôle migratoire. Mais le contrôle frontalier ne finit pas là : Alberto raconte que, au moment de monter dans le bus, parce qu'il était « le seul immigrant dans un bus rempli de Brésiliens », la police l'a fait descendre du bus pour fouiller ses affaires.

A : Ajá, puro brasilero, y yo era el único. Me bajó todo, y ahí me preguntaron *"¿Qué estas llevando?".* Yo no entendía pues, no entendía lo que me decían, me rebuscó la mochila, los zapatos, todo

L: ¿ Antes de salir de Corumbá o cuándo… ?

A : Cuando ya habíamos salido me hicieron bajar. Ya normal, no tuve problemas, subí, pero ya estaba asustado. (Entretien avec Alberto, Brás, São Paulo, 2015)

Les conditions de traversée des frontières, nous l'avons vu, étaient très aléatoires et dépendantes des fonctionnaires à qui ces migrants avaient affaire. Une fois cette étape franchie, le plus difficile restait à faire : l'arrivée à São Paulo et la confrontation avec la réalité du travail.

2.3 Les conditions d'incorporation : confinement, domination et exploitation dans les ateliers d'artisanat paulistanos

Une fois arrivé à São Paulo, le désenchantement chassait rapidement l'enthousiasme initial, quand le travailleur se rendait compte que les conditions d'emploi énoncées par le recruteur étaient loin d'être vraies.

2.3.1 El destajo : le travail d'arrache-pied

Les routines quotidiennes décrites dans les entretiens montrent à quel point les travailleurs étaient soumis à un régime d'exploitation intense, avec des cadences intenables et des temps très limités de repos. Marcela travaillait de 6 h jusqu'à 2 h du matin. Griselda, par exemple, dit que l'arrangement fait avant le voyage était pour travailler de 8 h à 17 h, pour un salaire de 150 dollars. Mais en arrivant, elle travaillait « comme esclave », selon ses mots, de 3 h à minuit. Sa routine était éprouvante. Réveil à 3 h du matin pour aller vendre à la Feirinha jusqu'à 6 h du matin. Puis elle s'occupait de la fille de la patronne jusqu'à 10 h. Elle enchaînait avec les tâches ménagères : cuisiner pour tout le monde à 11 h, passer le balai et s'occuper de la maison. « Je n'avais pas le temps de tout faire […] Je travaillais sans jour de congé, je ne m'arrêtais même pas le dimanche. On se reposait seulement s'il n'y avait pas de travail ». Comme Griselda, souvent les femmes voient leur charge de travail décupler avec leur assignation au travail domestique et la garde des enfants des patrons. Ce fut la situation aussi de Melba, qui travaillait sans répit dès 6 h du matin jusqu'à 21 h le soir, s'occupant aussi des tâches ménagères :

> M : Yo trabajaba desde seis de la mañana hasta ocho de la noche, nueve de la noche, corrido. Tenía que hacer en la casa comida, lavar la ropa, planchar ropa, atender sus hijos, y ya abrir las lojas en la mañana madrugada. Muy cansado era también… Tiene acá encima [Brás] otra loja. Otra loja tenía en la ferina… Después tenía que ir a abrir acá. Siete de la mañana, así tenía que abrir. De ahí tenía que ir a la 25 a abrir, en 25 tenía otro loja. De ahí a Gaivota, allá también tiene loja.
> L : ¿Cusqueña también ella era?
> M : Cusqueña también, de Pisaq. De ahí me iba a cocinar, a lavar. De ahí tenía que traer comida. Mucho era, trabajar en la tienda, fabricar brincos, así. (Entretien avec Melba, Brás, São Paulo, 2015)

De surcroît, ces routines pénibles se prolongeaient longtemps avant que les travailleurs puissent toucher leurs salaires. En effet, une pratique courante que j'ai pu recenser dans les entretiens était de

promettre un premier versement de salaire seulement à la fin du sixième mois de travail, voire après un an de travail. Souvent, l'excuse avancée était l'obligation du travailleur de rembourser le prix du voyage qui avait été avancé par le patron. Griselda, par exemple, a encaissé 120 dollars seulement à l'issue de sa première année de travail. Après 3 ans, sa patronne l'a augmentée à 160 dollars. Pour Marcela, au fur et à mesure que les ventes augmentaient, le patron voulait diminuer ce qu'il payait, prétextant que lui-même était payé en chèques :

> M : Empezamos a trabajar más y más. También cómo siempre sucede, también el señor, cuando ya estaba empezando a ganar más y más, estábamos vendiendo, nos escondía dinero. Empezó a disminuirnos, más bien.
> L : ¿A pesar de que trabajaban más?
> M : A pesar de que trabajamos más. Él estaba vendiendo. (…) Ya empezó a decirnos, *"mejor vamos a firmar un cuaderno de cada mes cuánto han hecho, y después voy a venir a entregar el dinero".* Ahí fue donde empezamos nuestros problemas. *"Ahorita está habiendo, yo estoy entregando, pero nos lo están pagando en cheques y todo eso, y no va a ser tan fácil a así. Entonces yo ya, cuando tenga tiempo lo cobre todo en el momento, yo ya se los entrego mirando lo que es cuenta de cada uno".* (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015)

C'est ainsi qu'apparaît « le cahier ». Le système de registre de la production de chaque travailleur dans des cahiers était censé être la garantie pour les funcionários qu'ils allaient toucher le salaire qui correspondait à leur travail. Mais Marcela s'est vite aperçue que la situation était problématique. Ses collègues attendaient des paiements depuis longtemps, de l'ordre de 2000 ou 4000 reais :

> M : Más y más meses se juntaron y no nos estaba pagando…
> L : ¿Cuánto tiempo así?
> M : Estábamos con él algo de tres meses, me quedé más todavía, algo de 4 meses estaba, me pagó solo de dos y dos me estaba faltando. Por eso le digo, "*no, ahora yo voy a volver".* Otros también se dieron cuenta, ya han trabajado con él, no quisieron. *"Nos está estafando, se está aprovechando de nosotros porque a mí me debe más de 4 mil, de hace tiempo*". "*¿Ah sí?" Sí. "A mí ya me debe 2 000, no me paga".* (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015)

D'autres excuses étaient mobilisées pour retarder les paiements. Vera a reçu comme réponse de sa patronne « qu'elle devait d'abord payer ses autres travailleurs » :

« *Si usted no me paga, yo no puedo trabajar, no sé cómo quiere que trabaje sin sueldo, yo no voy a trabajar sin sueldo señora, a mí me paga los 7 meses y yo voy a seguir trabajando, si no, no.* » le dije. *« Ay, qué cosa* ». De ahí su esposo viene y me dice a mí "*Vera yo no te voy a pagar porque yo tengo que pagar primero a mis otros trabajadores*" "*Pero, ¿por qué?*" le digo, "*¿que no paga todo por igual?*" le digo. "*Yo creo que tienes que pagar todo por igual. No por el hecho de que yo vine último, no me vas a pagar después, o ¿no me quiere pagar? dígame si usted no me quiere pagar, si quiere que yo le trabaje gratis, yo no voy a trabajar gratis*". Eso es lo que yo le dije… (Vera, Rua Aurora, São Paulo, 2015)

Ces pratiques étaient donc courantes dans la filière, et bien connues des Péruviens qui étaient passés à un moment ou un autre par celle-ci.

Néanmoins, tout le monde n'a pas eu l'endurance de Griselda pour rester 3 ans avec son même patron. Plusieurs se sont fait virer sans pouvoir toucher un centime. Claudia, par exemple, n'a rien reçu après 6 mois de travail. Ídem pour Melba, dont la patronne qui l'amena de Cusco ne lui paya rien après 6 mois de travail, arguant les dépenses du voyage et de sa manutention. Sonia, quant à elle, reçut seulement 50 reais après une année de travail. Dans le cas de Vera, sa patronne s'était engagée à lui payer à la fin de 7 mois de travail. Puis, elle a changé d'avis, et n'a pas voulu la payer, prolongeant ce délai à un an. Elle a été payée seulement 200 dollars à son départ.

2.3.2 El destajo : Le travail à la pièce

Les activités des funcionários incluent souvent des formes de travail à la pièce (*a destajo*), grâce auxquelles ils peuvent se faire un peu d'argent « en dehors » du salaire convenu au début. Cette modalité permet aux funcionários d'avoir accès à un peu d'argent liquide sans attendre les délais de paiement de salaire imposés par les patrons. Par exemple, une boucle d'oreille était payée à la pièce 10 centimes.

Cependant, les récits font référence à une deuxième modalité pour avoir accès à de l'argent liquide : les patrons donnent aux funcionários, à des intervalles de temps irréguliers, de l'argent liquide afin qu'ils puissent acheter des produits d'hygiène personnelle, des vêtements, des chaussures, selon leurs besoins. Griselda, par exemple, affirme qu'elle demanda autour de 80 reais les dimanches pour ses dépenses.

Dans le récit de Vera, ces deux modalités de réception d'argent liquide se confondent, et ce n'est pas clair si l'argent qu'elle recevait faisait partie de sa rémunération pour le travail à la pièce, ou bien s'il

s'agissait d'un avancement du salaire pour l'achat de ses produits personnels. Ce qui montre, une fois de plus, la nature brumeuse des accords concernant le salaire :

> M : Ahí yo le dije « *ya, yo voy a trabajar a destajo ».* De mi destajo ya sacaba dinero, de mis trabajos fuera del sueldo que tuve.
> E : Ah ya, ¿pero eso tampoco le pagaba?
> V : No, eso sí. Me pagaba para comprarme jabón, shampoo, mis zapatillas, ella me daba.
> E : ¿Pero era tipo una cantidad fija o cuánto dinero le daba?
> V : No, digamos… Destajo es cuando, digamos has hecho 100 aretes y digamos de esos 100 aretes, 10 centavos te daban, por pieza. Solo eso nomas te paga. Yo hacía, mi esposo también, de los dos, eso juntábamos. (Entretien avec Vera, Rua Aurora, São Paulo, 2015)

À la fin de ces 7 mois de travail, Vera et son compagnon avaient perçu autour de 300 reais grâce à cette modalité. Une épargne non négligeable dans la perspective d'abandonner l'atelier, comme nous le verrons plus tard.

2.3.3 Le travail pénible

Le régime de travail dans ces ateliers de production artisanale relevait de la véritable exploitation. Mais à cela s'ajoutaient aussi des conditions de travail et de vie pénibles. Souvent, ces rapports opèrent sous couvert des relations d'affection. Marcela raconte la situation de certaines personnes qui travaillaient dans l'atelier avec elle :

> M : Este chico ni siquiera había terminado su colegio. Era su sobrino (…) Y este vivo, le trajo acá. Ni siquiera ha terminado su estudio todo, lo ha traído, cómo a su empleado lo tiene en la casa…
> L : ¿Era de la familia?
> M : Era familia. Ahora hay otros, los había engañado, *"te voy a pagar*", y la chica cómo es así del campo no sabe nada, sus papás nada también. Más todavía la había engañado, mira cómo la tiene. El señor les dice *« hijo, hija »* a ellos. La chica no sabía ni siquiera pronunciar bien, del campo mismo. No pronunciaba bien las palabras todas, del campo mismo era. "*Ah ya ¿ Cómo te ha traído" "No, me ha dicho que me va ayudar*", así me dijo. "*Ah, te va a ayudar y, ¿ te ayuda ?" "Sí me ayuda" "¿Por qué?" "Me compra una ropita hay veces, me da"* Ella no sabe nada, *"Ah, ¿ te da ?" "Si, mira lo que me ha dado"*, una blusa así usada que le había dado, no era ni para su cuerpo de la chica. "*¿Eso te ha dado?" "Sí, eso me ha regalado" "Ah ya, está bien".* No le dijimos nada ahí… (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Un des travailleurs était le neveu du patron, un jeune « qui n'avait même pas fini l'école ». Une autre, une fille « de la campagne qui ne sait rien ». Le patron avait promis de « les aider », et se référait à tous les deux comme « fils » et « fille ».

Les relations de domination sous couvert de paternalisme étaient donc courantes. Le dénominateur commun était l'origine sociale de ces funcionários : jeunes, moins lettrés, plus pauvres, d'origine rurale, liés au patron par un quelconque lien de parenté, et ne connaissant personne à São Paulo. Dans ces conditions de dette morale et économique, le travail se fait même en dépit des conditions de santé des funcionários. C'est ce qui est arrivé à Melba, chez sa deuxième patronne à São Paulo. Elle tombait malade en permanence, et sa patronne ne la laissait « aller à la pharmacie » qu'à la fin de son travail : « De ahí sí, me salí. Mucho ya enfermaba. Un día estaba arrojando, arrojando y mi patrona me dijo "*ya, anda corre a la posta*". Yo le dije "*estoy mal seño*" y me dijo "*trabaja rápido, en la tarde irás a la farmacia*". De eso me amargué, me salí, me fui a donde china a trabajar. » (Entretien avec Melba, Brás, São Paulo, 2015).

Une des situations évoquées dans les entretiens qui montre la pénibilité du travail concerne l'usage de produits dangereux pour la santé. Benjamin, par exemple, m'a raconté que dans son atelier, les travailleurs laquaient les produits avec du vernis, et une fumée toxique se dégageait. Ils n'avaient aucun outil de protection, et ils en tombaient malades souvent. Plusieurs ont pris la TBC. Il m'a dit que même 2 travailleurs en sont morts.

Marcela a vécu la même expérience dans le deuxième atelier où elle travailla, où une infirmière les mit en garde sur la nocivité du produit utilisé et sur l'insalubrité de ces conditions de travail :

> M : (…) El chico estaba laqueando, con el olor fuerte de la laca, ese era su trabajo de él. No se alimentaba el chico, ya hubo un problema con el chico, por eso es que cuando (vino aquí una enfermera, a la casa, ahí preguntamos. Todavía no estaba el dueño en la casa. Entonces preguntamos, "hay un chico que hace esto". *« ¿Quién? »*, me dijo. De ahí nos asustamos, no quisimos dar nombre. *"No puede hacer eso, si ese joven va a estar haciendo acá eso va a morir". "¿ Por qué ?». «Tiene que alimentarse bien". "Eso es fuerte. Tiene que tomar leche todos los días". "¿Leche?". "Sí, leche tiene que tomar todos los días, por lo menos una taza, desayuno, almuerzo, y comida. Eso le ayuda, su alimento tiene que ser más fuerte, porque se está haciendo mucho daño, con eso se intoxica, se está haciendo mucho daño. ¿No le lleva al médico?". "No sé"*, le dije. Ya no hemos abierto la boca, no mucho. *"No sé"*, le dije.
>
> L : ¿Cómo se apareció esa enfermera ahí?
>
> M : Es que hay enfermeras que vienen ahora, así a los predios todos, y cada departamento paran tocando las casa. Revisando si hay criaturas o alguien necesita de ayuda (…)

L : ¿Y ahí han dicho?

M : Ahí, lo consultamos con la señora, con la enfermera. Entonces, ella nos dijo *"No pueden hacer eso, si ese chico va a seguir así, ahora, hay dónde denunciar, pueden hacer, ustedes si ven algo anormal, anónimo lo pueden poner, una denuncia, el señor se va la cárcel"*, nos dijo. "*¿La cárcel?" "Sí, porque no pueden hacer eso. Ya acá el chico están esclavizando, están aprovechando de los trabajadores, están ahí engañando, no pueden hacer eso." "Ah, está bien entonces, ¿cómo es eso?"*. Nada más, hasta número nos dio para llamar a la policía. "*Eso y ustedes denuncien". "Ya, ya ahí van a poner al señor a la cárcel" "¿Pero cómo? ¿Así es?" "Acá se tiene que respetar a la gente, acá no es para esclavizar a la gente, que trabaja. Gana su dinero, se le entrega y eso tienen que tienen que también ustedes hacerse respetar. No porque están en otro país, así"*. Buena, ya nos explicó todo. *"Ah ya está bien, gracias" "¿Tú estás así, de algo mal?". "No, estamos bien así". "¿Dónde están haciendo ese laqueado?" "Allá, en el balcón" "Allá en el balcón, pero es peligroso… Ustedes están en dónde?" "Estamos en la sala". "Cuando vayan a hacer, ustedes se van a tapar la nariz"*, así nos dijo no, que ese olor es bien fuerte. Y cuando va a hacer eso, "*Traten de no estar ese momento ahí, donde está ese olor" "Ah ya",* dijimos. (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Cette infirmière, probablement travailleuse d'un des programmes de santé communautaire de la Préfecture de São Paulo, observa que les travailleurs étaient « mis en esclavage » et donna aux funcionários les arguments pour comprendre que leur situation relevait de l'exploitation, et que c'était dans leur droit de porter plainte. Cependant, comme le montre le récit de Marcela, les travailleurs avaient peur et ne se décidaient pas à agir. Dans ce cas particulier, les informations fournies par cette infirmière ont été utiles par la suite pour qu'un des travailleurs s'évade et dénonce le patron à la police. Marcela relate le dénouement de cet épisode :

M : (…) [Un día] tocan la puerta y la policía entro, ya *"¿Quién es Sebastián?",* Sebastián era el nombre del señor. "*Ya, queremos hablar con usted, que hay una denuncia" "¿Quién es?" "De tal persona" "¿Quién es?"* La chica *"yo".* Ya es ella, ya *"¿documentos?",* Ya, "*¿Cuánto tiempo esta acá ella?"*, comenzaron a preguntarle. "*¿ Usted por qué no le paga ? Ella quiere retirarse »*, la chica también ha dicho *« yo quiero salir ». D*ijo *« sí, no me paga, tanto tiempo he trabajado, no me paga* ». Entonces, *"Ah ya, entonces, a la cárcel" "¿Cómo, pero cómo?*" No sabía qué hacer el señor. Entonces, *"No, no, no. Tiene que ir. Esto ya no es normal. Usted está aprovechándose de la inocencia de esta persona, usted en este país no puede hacer eso"*. Entonces "*¿ no ?" "No, ahora no hay nada, estamos hablando con la policía*" (…) Entonces ya está bien, entonces ahí también, se fue… Los trabajadores empezaron a hablar. "*Ha caído en esto, se lo merecía",* decían, "*si no me paga, yo voy a irme",* empezaron a hablar.

L : ¿Sus trabajadores?

M : Sus trabajadores. Entonces ya, allí, llego su esposa, buscando a su marido, y no estaba. *"Dónde está" "Se lo llevó la policía" "¿ La policía ?"*. Entonces, llamó, desesperada se fue también. Nos dejos a su hijito y se fue. De ahí regreso y nos dijo, *"No, no le han soltado, dicen que mañana debo pagar fianza, todo eso".* Si y empezó la señora a desfogarse sobre la chica, que denunció, a insultarla. *"Va a ver que con este se ha metido, ahora no le va ir bien, ¿Qué, que cosa piensa?, conmigo estaba bien, yo le trataba bien, todo…"*

L : ¿Cómo si ellos tuvieran razón?

M : Sí, como si tuvieran la razón. La chica era la que había errado. Entonces allí nosotros nos fuimos… Después ya, volvimos a encontrarnos con uno de sus funcionarios *"¿Saben cuánto ha pagado" "¿Cuánto?" "6000".* El precio que le debía a la chica. *« Sí, 6000, al día siguiente llegó en la tarde ». « La chica ha desaparecido »… « Y ahora el otro joven, el otro que trabaja, al que le decía hijo también, él también está diferente, no sé, está tonteando, ya no está tanto así trabajando ».* Le hemos dicho al chico, « *si tú no tomas la leche que tienes que tomar… ».* Ya le empezó a decir a la señora, *« dicen que tengo que tomar, he ido al hospital y me dijeron que tengo que tomar leche, me tiene que dar ». « Ya ».* Había empezado la señora a darle. "*Me tengo que alimentar así…* O sea con ese miedo que había tenido con la policía su marido…

L : ¿Cambiaron?

M : Ya empezó a darle al chico la leche, la comida… Los otros [funciónários] dijeron no, *"con lo que le ha hecho la otra chica, ya no va a querer a nosotros igual, va a estafar, nos va a explotar".* "P*or eso yo me voy a salir, pague o no pague yo me voy".* Y ese chico también se escapó, y luego se habían salido todos. (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015)

L'intervention de la police dans l'atelier se solda par la détention du propriétaire de l'atelier. Sa femme dut payer une caution pour qu'il puisse sortir en liberté. Dans son récit, Marcela insiste sur le fait que le montant payé comme caution (6000 reais) était équivalent à ce que le patron devait à la travailleuse à l'origine de la dénonciation. Finalement, cette femme disparut, un autre travailleur commença à exiger de meilleures conditions d'alimentation et d'autres commencèrent à quitter l'atelier. Les patrons, quant à eux, ont pris peur.

Cet épisode montre bien l'équilibre fragile qui pèse sur ce type de relations de travail. Ici, une dénonciation agit comme le déclencheur d'une vague d'évasion de funcionários, conscients du fait que, même apeuré par l'intervention de la police et sa nuit au commissariat, le patron n'allait pas changer fondamentalement les conditions de travail ; celles-ci pourraient même se voir empirer du fait de la grosse perte économique que le paiement de la caution représentait.

Assurer l'activité des ateliers avec des travailleurs soumis à ce régime exigeait, cependant, des mécanismes de contrôle au-delà même des tâches de production en elles-mêmes. C'est là que la surveillance et le contrôle rentraient dans la scène.

2.3.4 Surveiller et contrôler

Dans ce régime de production, un bon travailleur devait être disponible à longueur de journée, ce qui fait du logement du travailleur dans le lieu de production un impératif. L'espace de vie et l'espace de travail étant les mêmes, des pratiques de surveillance et contrôle de la vie des travailleurs, au-delà de l'exercice de son travail, se mettent en place de manière progressive. Le but est, d'une part, d'assurer une disponibilité permanente pour le travail, mais d'une autre de maintenir le travailleur sous la mainmise du patron. Les récits recueillis décrivent ainsi une panoplie de pratiques qui vont dans ce sens.

Le premier mécanisme : la rétention des documents, dont le passeport, afin d'éviter toute tentative d'évasion. La patronne de Marcela lui demanda, dès son arrivée, son passeport, qu'elle refusa de donner. Elle apprit que ses collègues dans l'atelier ont tous étés privés de leurs documents.

Puis, le contrôle des sorties, pour éviter la rencontre d'autres personnes, externes au travail, qui puissent être de mauvaise influence pour les travailleurs. Ils doivent rester désinformés pour ne pas pouvoir contester leurs conditions de vie et de travail. Quand Griselda commençait à poser des questions sur ses conditions de travail, sa patronne lui demandait : « qui est-ce qui te conseille, hein ? ». Même expérience pour Vera : « No quería que yo salga, porque yo conocía a varios [cusqueños] así de allá, conocía acá. "*Ay no salgas*". Mi domingo era libre tenía, pero ella no quería que salgamos domingos, solo quería que trabajemos con ella." (Entretien avec Vera, Rua Aurora, São Paulo). D'ailleurs, dès qu'elle commença à interpeller sa patronne pour le non-paiement de son salaire, menaçant de ne plus travailler gratuitement, sa patronne rétorqua : 'Estás demasiado *malcriada* [mal élevée], Vera'.

Mais cet isolement se produit même à l'égard des membres de la famille au Pérou, comme raconte Griselda : « Elle a cherché à m'isoler de ma famille. Ma maman n'a pas eu de mes nouvelles pendant 3 ans. Elle et ma sœur appelaient à la patronne pour me parler, elle disait qu'elle allait me passer le message. Mais elle ne m'a jamais rien dit, du tout. » (Notes de l'entretien avec Griselda, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Par ailleurs, le contrôle des sorties permet aussi d'assurer l'enfermement du travailleur, qui doit connaître le moins possible la ville. Celle-ci doit rester un espace hostile, dangereux. Ainsi se renforce le sentiment de dépendance à l'égard des patrons, sans qui les travailleurs se sentent démunis en dehors de l'espace de travail. Benjamin se rappelle que son patron lui faisait du chantage : « Si tu veux

sortir, je te ramène de retour au Pérou ». Pour Mario, les patrons « te mettaient dans la tête la peur ». Dans le même sens va Griselda : 'Elle [la patronne] m'interdisait de sortir. Elle disait « *Tu ne peux pas parler aux autres », « C'est très dangereux de sortir, c'est pour votre bien* ». (Notes de l'entretien avec Griselda, 25 de Março, São Paulo).

Le contrôle des fréquentations va jusqu'à la surveillance des relations intimes. Pour Claudia, le harcèlement de sa patronne-marraine commença quand elle initia une relation avec un autre péruvien, qui travaillait avec elle. Sa marraine les suivait, racontait des rumeurs sur elle et son copain pour les monter l'un contre l'autre. Elle me raconta cette expérience lors d'une conversation dans son box : « C'était de la maltraitance psychologique. » Baissant sa voix d'un cran, au milieu du fourmillement de la galerie commerciale, elle ajouta : « Elle m'a frappée ». Elle changea vite de sujet et ne me parla plus de cette situation.

Dans ce contexte, la rumeur constitue par ailleurs une puissante arme de contrôle social dans un milieu relativement fermé. Les patrons brandissent une arme commune pour menacer ses travailleurs : la diffamation. Dans plusieurs entretiens, des représailles sont monnaie courante pour punir un travailleur qui s'est plaint ou a contesté les conditions de travail, ou même dénoncé un mauvais traitement. La rumeur la plus mobilisée est l'accusation de vol. Le travailleur se voit accusé d'avoir volé du matériel, de la marchandise, voire de l'argent. Ces pratiques systématiques visaient à atteindre la réputation et le bon nom des travailleurs, souvent un des seuls sur lesquels ils pouvaient compter : ternir leur image représentait une stratégie pour les priver de l'accès à de nouvelles ressources, à de nouveaux liens, et, in fine, à de nouvelles opportunités d'emploi. Mario, par exemple, me signale que le patron de sa sœur l'a accusé de voleuse au moment de son départ, c'est pourquoi elle décida de changer de branche commerciale et ne plus travailler dans l'artisanat, pour échapper aux effets de cette mauvaise réputation.

Dans certains cas, l'objectif est même d'ébranler l'honneur du funcionário dans sa communauté d'origine, auprès de ses proches : famille, voisins, amis. C'est ce qui est arrivé à Vera, qui était partie sans avoir été entièrement payée, après avoir réclamé pour ses conditions de travail. Après son départ, ses patrons se sont fait braquer à l'atelier en deux occasions par des délinquants armés[77], et ils ont fait courir la rumeur à São Paulo que ces braquages étaient commandités par elle :

> E : Y de esta experiencia que pasó con esta señora, al final ¿ya nunca más le volvió a reclamar que le pagara lo que le debía?

[77] Ces braquages n'étaient pas rares chez les ateliers d'artisanat péruviens, car il était connu que la plupart de ces patrons, en situation migratoire irrégulière, ne pouvaient pas ouvrir des comptes bancaires et devaient forcément garder leur argent en cash chez eux.

V : Me contaron que cuando yo me salí, supuestamente su funcionario a le había robado bastante, hasta con armas dice que le ha llevado, dice que le han agarrado con la pistola en la cabeza y la ha subido hasta su cuarto. Y le habían robado el dinero que tenía, ahí su sobrina me dice "*pero mi tía dice que tú le habías hecho robar*" me dice. [Risas] "¿ Sabes qué ? Mi mente no es maliciosa" le digo, "*si fuera otra persona, pero a mí mi madre y mi dios me han hecho así*" le digo. Ahora, en su consciencia está de la señora, "*¿por qué esas cosas le pasan?*" le digo. (…) Ahí luego pasó unos meses a su esposo también lo llevaron, hasta su cuarto en su casa.

E : ¿ En su casa ? ¿Dónde vivía ella?

V : Aquí nomás, arriba del restaurante, hay un departamento, ahí vivía y dos veces le han vaciado la casa. A mí también me acusaron de hacer eso. Les dije "*¿Cómo voy a ser yo si esa época no hablaba mucho con los brasileros? Hay muchos malucos en la esquina. Pero está bien, piense lo que sea"* le dije, de ahí pasó un mes así, pasó meses, y una enfermedad le agarró creo a la señora y se fue hasta Perú a hacerse tratar y ahí había hablado de que yo le había robado mercadería, y con eso estuve bien. Esa época ya no salía [ça ne se vendait pas] el artesanato, solo chinés (…) Allá mi cuñada me dice "*¿Vera, dicen que tú a la señora le has robado este artesanato*?"

E : ¿Allá también contó?

V : Ajá, en Pisaq. Le dije "*yo no tengo por qué robar barro*" "¿Cómo?" me dice "*Esos barros no sirven más allá, ya no sirven, ahora chinés es todo lo que se vende, ahora ya no se vende el artesanato, ha caído bastante el artesanato*" le digo. "*No, pero ella habló de que tú le habías robado, de que por eso no te iba a pagar…*" (…)

E : Y ¿a ti no te preocupaba que hablara así mal allá en Pisaq?

V : No, porque no era verdad. De ahí yo le dije a mi prima « *En Pisaq nadie me conoce a mí y yo no sé de Pisaq también, en Colla también poco me conocen, no he vivido mucho en allá, poco es lo que me conocen, sabes qué, Dios solo sabe que estoy hablando la verdad* » le dije (…) Difícil es, "*yo he trabajado con muchos diseños, y nunca le he robado ni un alambre, ni un pedacito de un alambre"*, le dije. *"Hasta el pequeño alambre he devolvido* [sic]." (Entretien avec Vera, Rua Aurora, São Paulo, 2015)

Les rumeurs sont même arrivées à Pisaq, lors d'un voyage de la patronne de Vera. Là-bas, elle a accusé Vera de lui avoir volé de la marchandise. Vera l'a appris par sa belle-sœur, au téléphone.

Alors même que la relation de travail est finie, la patronne continue donc à exercer un pouvoir sur l'ex-funcionário, par le biais du discrédit de son honorabilité auprès des autres membres de la communauté. Mais étant donné que Vera ne se sentait pas vraiment membre de ces communautés (Pisaq, Colla) parce que sa vie s'était déroulée fondamentalement ailleurs (à Lima, en l'occurrence),

ces imputations ne l'ont pas atteinte. Toutefois, ce sont les rumeurs que sa patronne a répandues auprès de son compagnon qui l'ont le plus touchée et révoltée. Celle-ci a semé la zizanie dans son couple en instillant le doute sur le « passé » de Vera auprès de son compagnon :

> V : A mi esposo, lo puso en mi contra, un día que él fue a cobrarle, le puso en mi contra, le dijo "*Ay, tú no sabes cómo era la Vera en Perú, que no sé qué*" así…
> E : Empezó a hablar mal de ti…
> V : De mí, a mi esposo.
> E : Y ¿él le creyó?
> V : Ajá. Ahí yo le dije, "*discúlpame, si tú crees a la señora, vete"* le dije, "*sí, yo iba a las fiestas, pero me divertía sanamente"* le dije. "*A mí nunca me ha gustado tomar, hasta ahora no tomo tu sabes muy bien*" le dije. Entonces, ahí empezó a desconfiar de mí. Le dije "*si tú desconfías, normal, puedes irte…*" (Entretien avec Vera, Rua Aurora, São Paulo, 2015)

Le panorama que j'ai décrit montre bien pourquoi plusieurs funcionários ne consentent plus à ces conditions d'exploitation et de contrôle, et se décident à mettre fin à la relation de travail. Cette entreprise s'avère pourtant périlleuse, et souvent, comme nous le verrons, se fait aux dépens du travailleur. Le patron, lui, ne se retrouve jamais perdant dans cette affaire.

2.3.5 Les voies de sortie

Les possibilités pour sortir du régime de travail imposé aux funcionários n'étaient pas nombreuses. Le funcionário pouvait s'évader, alternative dont la mise en action était compliquée, spécialement si le patron était en possession de son passeport, et qui signifiait renoncer à tout espoir d'être payé. Une autre option était de menacer de le dénoncer auprès de la police, ce qui pouvait éventuellement permettre au funcionário de récupérer au moins une partie du salaire qui lui était dû.

Ces ruptures incluent souvent un exercice mathématique de calcul de ce que le funcionário doit recevoir comme salaire. Sauf que dans la pratique, ces calculs visent souvent à démontrer que le travailleur doit encore de l'argent au patron. Vera me raconta que sa patronne a même inclus les dépenses d'eau de la maison dans le calcul de ce qu'elle lui devait, afin de la forcer à rester travailler encore plus longtemps :

> (…) He sufrido todavía para que paguen. Los pasajes se descontaba, ¡hasta del agua se ha descontado! « *Que mal señora* » le dije, « *Eso no me va a hacer ni pobre ni rico »,* le dije. (…) Ahí me dijo « *Ay, pero Vera, tienes que trabajar hasta febrero* ». "*No*", le dije. « *Si usted no me paga, yo no puedo trabajar, no sé cómo quiere que trabaje sin sueldo, yo no voy a trabajar*

sin sueldo señora, a mí me paga los 7 meses y yo voy a seguir trabajando, si no, no. » le dije. (…) De ahí su esposo viene y me dice a mí "*Vera, yo no te voy a pagar porque yo tengo que pagar primero a mis otros funcionários*" "*Pero, ¿por qué?*" le digo, "*¿qué no paga todo por igual?*" le digo. "*Yo creo que tienes que pagar todo por igual. No por el hecho de que yo vine último, no me vas a pagar después, o ¿no me quiere pagar? Dígame si usted no me quiere pagar, si quiere que yo le trabaje gratis, yo no voy a trabajar gratis*". (Entretien avec Vera, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Marcela aussi a eu des surprises, car son patron, qui lui avait dit qu'il allait l'amener à São Paulo gratuitement, a voulu lui prélever le prix du voyage (un mois de salaire) en prétextant le fait que grâce à lui, « elle découvrait un autre pays » :

M : Cuando uno de los chicos dijo "*yo me voy a ir, me vas a pagar",* el señor dijo *"el primero de los meses es de tu pasaje"*
L: ¿Te descuenta?
M : Le descuenta ahí, recién. *"Pero usted me dijo "te voy a traer gratis". Así me dijo."* Ahí nos admiramos todos. Ya si lo está diciendo en voz alta, es para todos, ya tenemos que saber. *"No te voy a traer gratis. Si el pasaje de acá para allá no está caro, eso tienes que pagarme tú". "Entonces aquí por gusto he trabajado un mes». «Estás en otro país, estas conociendo".* Entonces nos dimos cuenta que el pasaje también teníamos que pagarlo nosotros (…) Como te digo, prácticamente nos ha engañado. (Entretien avec Marcela, Rua Aurora, São Paulo, 2015)

L'argument du patron de Marcela est pour le moins symptomatique. Non seulement il s'agit, en effet, d'un non-respect sur ce quoi ils s'étaient mis d'accord, mais celui-ci est justifié par l'opportunité exceptionnelle qui a été fournie. Pour lui, être dans un autre pays, connaître une nouvelle réalité, et pouvoir y travailler constitue déjà une forme de rémunération symbolique. C'est le patron qui a fourni un service en amenant ces travailleurs à l'étranger.

Pour Griselda, après avoir souffert d'une manipulation émotionnelle visant à l'empêcher de partir (elle s'occupait aussi du bébé de la patronne, à qui elle s'était attachée), l'heure des comptes fut problématique. Sa patronne se justifiait, car « elle lui avait acheté quelques t-shirts ». Elle a dû attendre des mois pour être payée, moins de que ce qu'elle aurait dû recevoir, et à la suite d'une menace de dénonciation de la part de son copain.

Une autre manière de quitter est possible par la gestation d'un exode progressif et collectif de funcionários. C'est ce qui s'est passé dans l'atelier où travaillait Marcela :

M : [En parlant de ce que disaient ses collègues à l'atelier] *« Yo, así me pague, no me pague, yo me voy ».* Como ellos ya conocían el movimiento acá, ellos ya estaban empezando a salir con el señor, ya conocen, ya el negocio de la calle ya lo conocían. "*Yo me voy a ir, yo ya voy a conocer. Con lo que me pague, algo me dará, me voy entonces. Ahí me voy a hacer algo, me voy a comprar una pequeña mercadería y empiezo a trabajar*", así nos dijeron. *"Tienen que salir",* empezaron a salirse los chicos. También una mujer, también igualito, también se salió. También el señor decía *"que yo te voy a pagar*", volvía la chica, no le pagaba. Cuando se escapó le dijo, "*no, tú te has escapado, yo no tengo la culpa, porque te has ido, yo te iba a entregar*". Ya llego ahí, hasta quería denunciar, ha estado con eso, pero el señor no hacía caso.
L : ¿No le importaba?
M : No le interesaba. Entonces había más personas, entonces ahí donde más nos conocimos y nos volvimos amigos, no. "*Cuánto tienes, hay que hacer un negocio, de ahí nos repartimos, nuestro negocio va a crecer y seguimos"*. Y así hicimos. (…) Entonces ahí le dijimos *« No, no podemos más, también nos fuimos* ». Ahí fuimos tres, le dijimos, *"Nos vamos a retirar, nos tiene que pagar". "No, yo no les voy pagar, si recién me van a pagar a mí"*, y así el mismo cuento de siempre que nos hacía. *"No, pero nosotros tenemos que también hacer nuestro negocio, ya no queremos trabajar acá", "Que yo les estoy pagando" "Usted, no nos está pagando cómo debe ser, cuánto tiempo ya nos debe, nosotros también necesitamos, tenemos que mandar".* Cómo ellos, tenían su familia también allá, ya cada uno también sus cosas, *"Tengo que mandar a mi mamá".* El otro, "*tengo que mandar a mi esposa",* así decía. Entonces el señor, *"pero yo no tengo la culpa". "No, no vamos a poder, nos vamos retirar". "Ya váyanse, pero cuando tenga regresan, yo les voy a pagar".* Que íbamos a hacer, nos fuimos con lo poco que nos dio, no nos dio todo. A mi quedó debiéndome algo de 400 reales. A la otra chica más de 2000 le debía, al otro casi 1000 y tantos. Es que ellos, ya trabajaban más antes ahí. (Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Dans ce cas, il s'est produit une prise de conscience collective, qui a poussé les travailleurs à agir de manière groupée et coordonnée pour exiger leurs salaires impayés. Face à la difficulté, leurs liens se sont renforcés et ils ont décidé de collectiviser leurs ressources pour pouvoir se mettre à leur compte. De ce fait, cette transition a été moins éprouvante à vivre. Pour Griselda, la sortie de ce travail s'est faite par l'impulsion de son compagnon, qui dit-elle, l'a amenée à se rendre compte de sa situation. C'est son compagnon qui s'est pointé face à sa patronne en menaçant d'aller porter plainte à la police. La stratégie a bien marché, et ils ont pu se mettre à travailler à deux dans la rue.

L'évasion peut aussi se produire en solitaire. Ce qui est arrivé à la sœur de Piccolo, qui, d'après lui, a fini par s'évader de l'atelier des Quispe pour fuir leur exploitation. Pendant les deux ans qu'elle a

travaillés dans l'atelier, sa famille à Cusco n'a jamais eu de ses nouvelles. Voici ce que son frère rapporte de cette expérience :

> L : ¿Y qué les ha contado de cómo había sido para ella cuando llegó?
> W : Ella llegó en el 2003, trabajó para ese tal Quispe, trabajo como 2 años, pérdida de tiempo esos 2 años porque le pagaba unos 100 dólares mensual, algo de 200 reales, 250 reales, la explotaban, trabajaba de la mañana hasta la media noche, mi hermana lloraba mucho "*por las puras he venido acá a Brasil*". Quispe tenía funcionarios que la explotaban, entonces dos años trabajó ¿no? Mi hermana agarro su DNI, se conoció con mi cuñado, se conoció con todas las personas, su mente se abrió, entonces conoció a mi cuñado, mi cuñado enamoró a mi hermana y normal… entonces mi hermana ya no aguantaba más. […] Entonces agarro su DNI y se fue, sin ropa, sin nada, se fue en su amiga "*voy a trabajar en la playa, no aguanto, mucho me explota, no me da de comer, me da las sobras*". […]
> L : ¿Pero le ha pagado al menos?
> W : Le pagaba… de medio año no le ha pagado… ha trabajado un año y medio y medio año no le ha pagado. Mi hermana se fue donde su amiga, su amiga la ayudo ¿no? "*yo te voy a prestar plata para tu ropa, compra tu ropa, descansa en mi cama. Te voy a prestar plata para que compres mercadería y trabajes y poco a poco me pagas*". (Entretien avec Piccolo, Brás, 2015)

Après deux ans de travail avec un salaire de 100 dollars par mois, la sœur de Piccolo se sentait exploitée, souffrait beaucoup, « mangeait les restes ». Finalement elle a quitté l'atelier avec seulement les vêtements qu'elle avait sur elle. Une amie l'a soutenue financièrement pour démarrer comme vendeuse ambulante.

D'autres expériences ont été plus difficiles et solitaires. Sonia, par exemple, s'est vue forcée de partir à la suite des fausses allégations à son encontre. Son employeur et sa femme lui ont reproché d'avoir perdu des marchandises, et lui ont réclamé des dettes parce qu'ils l'avaient logée et nourrie, ainsi que payé un voyage de travail à Bahia. Donc, à 21 ans, après un an de travail sans toucher de salaire, elle s'est retrouvée à la rue seulement avec 50 reais en poche. Elle n'a jamais réclamé puisqu'« elle ne savait rien à l'époque ». Claudia, qui a été mise dans un bus de retour au Pérou avec son copain par sa patronne-marraine, a réussi à détourner ce plan. Arrivés en Bolivie, son copain lui a acheté un autre billet pour qu'elle retourne à São Paulo, tandis que lui a pris finalement la route de retour à Cusco. De retour à São Paulo, sans argent, Claudia a commencé à faire des boucles d'oreille pour les vendre à la feirinha.

Dans les deux cas, il est intéressant de noter que les espaces de travail (et de vie) continuent à être partagés avec les anciens patrons, avec qui les relations sont des fois diplomatiquement cordiales, des fois pour le moins glaciales.

> Griselda me dit d'un air sérieux *« Je n'ai pas traversé beaucoup de situations difficiles. D'autres en ont eu pire. La patronne, pourquoi elle a fait ça ? Qu'est-ce qu'elle avait dans la tête ? Je ne sais pas.* » Au moment où elle me dit cela, une dame péruvienne traverse le corridor d'en face, et elle lui dit bonjour d'un air neutre. « *C'est elle, ma patronne* », me dit-elle. « *Elle n'amène plus des gens pour travailler, je crois qu'elle a eu peur de la police.* » (Notes de l'entretien avec Griselda, 25 de Março, São Paulo).

Des fois, la honte se situe dans le camp des anciens patrons. Marcela affirme que quand elle recroise ses deux anciens patrons, « ils baissent la tête et vont ailleurs ».

> M : [En parlant de son ancien patron] Ahí empezó con la bisutería china, entonces ya, seguía con ese negocio. Después, así cuando lo vemos en la calle, el señor agacha la cabeza, ya no nos habla.
> L : ¿Ah sí?
> M : Agacha la cabeza, así cuando nos vemos, callado se va.
> L : ¿Ahora?
> M : Ahora. El otro todavía peor, él que te dije así, que no nos ha pagado, que hemos trabajado con él.
> L : ¿El que te trajo a trabajar?
> M : También lo mismo. Así en la calle, agacha y se va a otro lugar. Ese señor sí se fue a la quiebra. (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo)

Néanmoins, malgré le tableau que nous avons dépeint, il y avait aussi des funcionários qui restaient travailler dans ce régime. Je n'ai pas pu y avoir accès pour les interviewer, mais mes interviewés connaissent des personnes qui sont toujours des travailleurs comme eux le furent autrefois :

> L : ¿Y cuándo usted se salió me dijo, habían otros que se quedaron igual, no? ¿Por qué cree que había gente que igual se quedaba, a pesar de que el trabajo era difícil, que no pagaba? ¿Por qué no todo el mundo se salió, crees?
> M : Uno de ellos hasta ahora sigue con el señor.
> L : ¿Hasta ahora? ¿Desde esa época?
> M : Desde que el señor llegó… uno de los chicos de ahí, desde que el señor había venido acá.
> L : Ah, o sea, ¿antes que usted llegará incluso?

M : Antes, todos ellos nos dijeron, pero ¿Por qué?, ahí le preguntamos. *"¿Sabes por qué? porque este es un sonso. Es un tonto, le da nomás, ya se satisface con eso, no le gusta trabajar, no despierta, no quiere más"* (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo)

Intéressons-nous maintenant à la voie de sortie la plus évidente, souvent la seule pour ces migrants : le travail de rue.

2.3.6 La « correría » : tous les chemins mènent au commerce populaire de rue

Si le commerce populaire de rue était une alternative plausible et profitable, c'était aussi parce que la période couverte dans cette cohorte a vu le développement d'espaces emblématiques pour cette activité : les *feirinhas*, ou marchés de nuit, qui sont apparues dans la rue 25 de Março d'abord, puis dans le quartier de Brás. Dans leur recherche de nouvelles perspectives d'emploi, les échappés et les déçus des ateliers d'artisanat ont dû regarder vers la rue et ces marchés populaires. Certains d'entre eux avaient commencé à connaître ces espaces quand ils combinaient la production en journée avec la vente la nuit dans la rue.

Mais quelle est l'origine de ces *feirinhas* ? Dans la version la plus répandue, la *feirinha da madrugada*[78] remonte à une initiative des vendeurs de rue de la région 25 de Março qui cherchaient à pouvoir travailler au cours de la nuit et éviter les conflits entre vendeurs de rue et commerçants des magasins. Ainsi, en 2002, grâce à l'initiative d'Afonso Camelô et du Sindicato dos Camelôs Independentes de São Paulo (SINDICISP), cette *feira* vit le jour dans la rue 25 de Março pour fournir les vendeurs ambulants des produits en *atacado.* Cette *feira* fut ensuite transférée sur la rue Oriente, dans le quartier de Brás, dès 2004 en vertu d'un accord du propre Camelô avec la gestion municipale de l'époque, même si dans la pratique le résultat fut l'existence de deux *feiras* car celle de la rue 25 de Março continue toujours à fonctionner. La rue Oriente commença à accueillir une grande circulation pendant les nuits, en le SINDICISP se chargea de la gestion de l'espace : de l'occupation des puntos, du nettoyage et de la sécurité. Cette feira da madrugada fut l'objet de multiples disputes par la suite, soldées même par la mort d'Afonso Camelô[79].

Parallèlement, en 2005, un terrain connu sous le nom de Pátio do Pari qui servait comme parking de bus, fut habilité par une entreprise privée pour la location de box à des commerçants. Le terrain offrait des avantages face au commerce dans la rue, ce qui motiva nombre de commerçants à louer des box

[78] L'historique que je présente à continuation concernant les origines des *feirinhas da madrugada* est basé sur le travail de Freire (2014, p. 63-71).
[79] Camelô fut assassiné dans le siège du SINDICISP, dans le quartier de Brás. Ce ne fut pas le seul meurtre en lien avec le contrôle du commerce de rue dans le quartier. Pour un recueil détaillé des conflits entre les vendeurs ambulants et la municipalité, voir Hirata (2017).

pour vendre leurs produits sans devoir passer par les vendeurs ambulants. En 2009, l'espace comptait entre 5 et 7 milles box. En 2013, la location d'un box pouvait atteindre les 2500 reais (autour de 760 euros selon le taux de change de l'époque), et la valeur de celui-ci monter jusqu'à 450 000 reais (soit plus de 137 000 euros). Cet espace est passé aussi par plusieurs administrations privées, avant de revenir sous gestion de la municipalité de São Paulo en 2010, sous le nom de Feirinha da Madrugada, connue aussi comme « la feirinha de la préfecture »[80]. Toute cette région est d'un dynamisme impressionnant. En 2012, autour des boxes cadastrés et les 2000 *pontos* dans les rues environnantes, circulaient 35 000 personnes par jour, ce qui représentait un mouvement économique de R $ 200 millions par mois environ (S. C. da Silva, 2012, p. 251)

Le succès de ces espaces fut un aimant pour l'installation durable du commerce ambulant. De ce fait, tant la région de la rue 25 de Março que celle de Brás, ont fait l'objet de la mise en place de dispositifs de contrôle et lutte contre ces activités commerciales, notamment depuis l'Opération Déléguée (*Operaçao Delegada*), qui fut appliquée le 2 décembre 2009 et consistait à faire intervenir la Police Militaire dans le contrôle du commerce ambulant :

> « Sur la base de la loi municipale 14.977, de septembre 2009, la Préfecture Municipale [Mairie] et le Gouvernement de l'État de São Paulo signaient un accord en vertu duquel la PM [Police Militaire] aurait des fonctions permanentes de contrôle des ambulants irréguliers et de saisie de leurs produits dans la rue 25 de Março et ses alentours. » (Piza, 2015, p. 73, ma traduction)

La politique d'intervention dans le commerce irrégulier eut deux fronts de lutte : l'Opération Déléguée et les confiscations du fisc. Ces initiatives s'encadrèrent dans une politique municipale de lutte contre le commerce irrégulier, où la cible prioritaire était la région de Brás et la *feirinha da madrugada*. Dans les alentours de la rue 25 de Março, ces mesures se sont traduites par l'interdiction de la vente ambulante non régularisée — ce qui eut comme effet une désertification des rues — et par des opérations de confiscations de marchandises issues de la contrefaçon, raison pour laquelle les trois plus grandes galeries furent fermées au cours de l'année 2011 (Piza, 2015, p. 73).

Ce fut dans ce contexte que les migrants péruviens s'incorporèrent massivement dans le commerce de rue. Plusieurs alternatives s'ouvrirent à eux : continuer à produire de l'artisanat à son compte pour le vendre ; acheter des marchandises à d'autres péruviens qui continuent dans une dynamique d'entrepreneurs transfrontaliers ; ou bien se lancer dans le commerce d'autres produits (bijouterie

[80] Dès maintenant, je ferai référence à la Feirinha da Madrugada — en majuscules — pour parler de celle sous la gestion de la Municipalité. Les allusions aux feirinhas da madrugada — en minuscules — feront référence aux marchés populaires dans les rues, soit de la région 25 de Março, soit dans le quartier de Brás.

chinoise d'importation, vêtements)[81]. Ils ont un mot pour décrire ce type de travail, dans des rues occupées par la Police Militaire et la Police Municipale : la *correría*. La *correría* équivaut à courir de long en large dans les rues du centre-ville paulistano pour éviter les saisies de leurs marchandises. Dans d'autres récits, les vendeurs de rue nomment cette dynamique *guerrear*, « aller à la guerre ». D'après Vera, souvent la *correría* est plus rentable que la feirinha :

> A veces en la ferinha ni se vendía. Se vendía diez reales, veinte reales. A veces que ni vendía. ¿ Para qué ir a veces a la ferinha si a veces ni se vende ? De ahí, así estábamos también más bien… más vendía en la *correría* que en la ferinha. (Entretien avec Vera, Rua Aurora, São Paulo)

Le premier pas pour le vendeur ambulant en devenir est donc de se procurer une marchandise, quelle qu'elle soit, et commencer à la vendre pour construire un petit capital pouvant être réinvesti par la suite. C'est ce que fit Vera. Avec ses 200 dollars et son expertise pour faire des boucles d'oreille, elle commença à travailler dans la rue :

> E : Y al final, ¿ saliste y no te dio nada ?
> V : 200 dólares, es lo único que me dio, 200 dólares.
> E : ¿Cómo aun así decidiste salir? ¿ Qué pensabas ? ¿Cómo ibas a vivir con la plata y conseguir trabajo?
> V : Como yo ya había aprendido en ahí a agarrar *artesanato*, a hacer aretes, así… Dije como está de temporada… estaba saliendo el arete con plumas. Se vendía bien. Así que yo dije voy a comprar de poquito en poquito, solo trabajo para alguien, así comencé a trabajar. Y me salí así sin conocer casi a nadie ¿no? (Entretien avec Vera, Rua Aurora, São Paulo)

Vera a eu la chance d'avoir un cousin à Rio qui lui a envoyé de l'argent pour qu'elle puisse acheter les matériaux pour se mettre à fabriquer et commencer à travailler à la feirinha de la rue 25 de Março. Pour Andy, ce sont ses amis qui lui ont montré la voie pour se lancer dans le commerce de rue, pour pouvoir remonter dans la chaîne de production et réussir à acheter directement au Bolivien qui fabriquait les t-shirts qu'il a commencé à vendre.

> L : Y cuando empezaste así a guerrear ¿cómo así elegiste vender camisetas?
> C : Es lo que se vende
> L : Pero también hay bastantes que venden camisetas, ¿no?
> C : Cuando yo he empezado casi nadie vendía camiseta. Esa vez tenía un amigo, él estaba vendiendo, él y un peruano más, unos shorts. Él me dijo "*sal a trabajar a la calle y vende eso"*

[81] D'autres, moins nombreux, chercheront à cerner des opportunités dans le milieu de la restauration, comme c'est le cas du propriétaire du Rinconcito Peruano, que nous avons évoqué dans le chapitre sur la cohorte précédente, ou de Violeta, dont nous présenterons la trajectoire dans la section 2.6.

"ya pues, dime dónde se vende y dónde compro". El me llevó a Brás a comprar, ahí ya éramos 3 con shorts, ya ahí las personas que vendían empezaron a sacar shorts…

L : Y por ejemplo, ¿el peruano, a dónde te llevo para que compres? ¿Era otro peruano o era un boliviano?

C : Era una china… coreana es. Entonces ahí la coreana compraba a un boliviano que fabricaba. Nosotros no conocíamos, entonces ya poco a poco fuimos descubriendo quién era el fabricante en Brás…

L : Porque claro, si tú no sabes, Brás es tan grande que… ¿cómo sabes dónde ir?

C : Tenía un amigo que había descubierto primero, también ha empezado a vender shorts, después de mí, entonces me dijo *"¿a cuánto compras estos shorts?". "a 7 reales*". A fin de año los shorts subieron a 7.50, le aumentaron el precio, entonces me dijo "*yo conozco a un boliviano que fabrica ¿Por qué no hacemos un pedido que nos fabrique a nosotros y nos va a dar a 6.50?" "ya pe*". Conversamos con el boliviano y nos trajo 400 piezas para los dos. En Brás han venido fabricantes y ahora les oferta a todos, ahora todos compran del shopping Juta de Brás. (Entretien avec Andy, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Lui s'est orienté vers les vêtements, trouvant même le moyen d'en faire fabriquer par un atelier de confection d'un Bolivien. Benjamin, quant à lui, commença avec des boucles d'oreille importées de chine, marchandises qu'il garda pendant deux ans. Puis, il s'est mis à la confection de ceintures en tissu, un produit fabriqué par beaucoup de Péruviens, domaine dans lequel la concurrence était rude. Mais l'expérience de la rue n'est pas toujours facile à vivre, spécialement pour ceux qui avaient fait des études au Pérou. C'était son cas : « Ça m'a choqué de vendre des trucs dans la rue. J'avais honte. Mais en voyant que tout le monde travaillait de la même manière, je m'y suis fait. C'est mieux que de travailler pour d'autres. ». Malgré les violences auxquelles ils doivent faire face quotidiennement dans les rues : il dit avoir subi la violence de l'action de la police, qui les menaçait en pointant leurs armes et les traitait « comme des terroristes, fichés comme des délinquants ».

Ne plus travailler pour d'autres semble être la seule garantie de ne pas passer par la même expérience d'exploitation des ateliers. Dans cette ligne, Andy raisonne de cette manière pour expliquer sa préférence pour le travail dans la rue :

> […] acá en Brasil el sueldo mínimo es 800, pero trabajando en la calle nosotros ganamos más. A veces ganamos 100 reales por día, a veces hasta más, así como a veces podemos ganar menos… Por eso queremos trabajar en la calle, no pagamos nada, solo la comida, pasaje, es más plata para mi. (Andy, 25 de Março, São Paulo, 2015)

En effet, travailler dans la rue peut rapporter plus qu'un salaire minimum brésilien autour de 800 reais. Et les gains sont nets, car il n'y a pas de location de magasin à payer.

Ces débuts de carrières dans le commerce ambulant ont eu des résultats variables. Plusieurs ont pu profiter du travail dans les feirinhas de la rue Oriente et de la 25 de Março. D'ailleurs, selon Piza (2015), la feirinha de la rue 25 de Março survécut à sa fermeture en bonne partie grâce à la pression faite par les migrants latino-américains, qui étaient partis au Brás, mais qui ne pouvaient pas vendre leurs produits en journée. Dans cette cohorte, nous y rencontrons tout autant des migrants qui, 7 ans après leur arrivée, continuent à travailler dans la rue en tant qu'ambulants, ainsi que ceux qui ont pu s'installer dans des box, loués ou dont ils sont propriétaires. Une réflexion autour de ces différences de parcours sera proposée dans la section consacrée à l'analyse des trajectoires.

2.3.7 Un monde qui s'écroule : la diaspora commerciale chinoise s'impose

Les migrants qui sont arrivés dans la filière de l'artisanat au courant de cette époque ont assisté à une période de chamboulement. Dans les récits, la fin de la décennie des années 2000 est associée à une période de baisse de travail, conséquence d'une chute dans la demande des produits artisanaux. Tous s'accordent pour signaler un responsable du déclin de cette activité économique : les migrants chinois. La diaspora commerciale chinoise a fini par imposer sa présence et ses règles au cours de cette période. Les migrants péruviens ont dû s'adapter, soit pour faire face à cette concurrence, soit pour faire des commerçants chinois leurs nouveaux partenaires. Quoi qu'il en soit, c'est au courant de la fin de la décennie que l'activité commerciale à São Paulo dans les marchés populaires changea de visage avec l'incursion et la consolidation de ces nouveaux acteurs.

En effet, le contexte de l'essor des marchés populaires de São Paulo, comme la *feirinha* de la rue 25 de Março, est lié aux conditions de libéralisation économique que nous avons décrites plus haut, ainsi qu'à la réduction des impôts sur les importations et la massification des produits chinois pas chers. C'est dans ce cadre que s'insèrent les flux de migration chinois les plus emblématiques dans São Paulo :

> Quelques migrants, munis d'un certain capital, rentrent dans le dispositif commercial de la région de la rue 25 de Março comme commerçants des galeries [commerciales], seuls ou en famille (comprise dans le sens étendu du terme) ; d'autres finissent comme employés des premiers. Dans plusieurs cas, il y a des expériences migratoires multiples antérieures e même une certaine dynamique pendulaire, plus en lien avec l'établissement de nouvelles relations commerciales qu'avec des migrations de retour intermittentes. (Piza, 2015, p. 104, ma traduction)

Les deux facilitateurs de la présence chinoise sont les propriétaires des galeries commerciales et les importateurs, qui sont les véritables propulseurs de la circulation de produits *made in China* dans la région. (Piza, 2015, p. 76)

Dans les récits que nous avons recueillis, la présence chinoise est encore timide au début des années 2000. Pour César, en 2004, il n'y avait presque pas de chinois. Il pense que c'est la crise économique en Argentine qui les a fait fuir le pays et s'installer massivement à São Paulo. Ce récit coïncide avec celui de Piccolo, dont la sœur, après son évasion d'un atelier d'artisanat en 2004, s'est retrouvée dans la rue à vendre des bijouteries chinoises, marchandise encore rare à l'époque :

> W : […] ella dice que trabajo con bisutería en ese tiempo, la bisutería costaba porque como recién los chineses traen bisutería, y acá como no conocen mucho bisutería, en esa época no había ¿no? había poco y costaban caro…
> L : Ella compraba de los chineses y vendía después
> W : Ajá, en la *rua*, caro. […] Mi hermana vendía brincos, pulseras, carito vendía pues, la ha levantado, le iba bien, escapaba de la calle porque era peligro y riesgo ¿no? entonces ya, se levantó… […] El 2005, 2006 mi hermana compró en la 25, en la ferinha, compró un punto pequeño, barato, como 500 reales
> L: Porque ahora caro es, ¿no?
> W : Sí. Después, ella tiene los puntos, después mi cuñado agarró un punto atrás, era como 6 metros, grande. El de mi hermana apenas era de acá hasta acá [écarte ses mains d'un mètre], pero ese punto le daba buenas ventas. Ahorita le ha dejado a mi primo eso. Después ya con bisutería le llevaban valor de 1000, 2000, 3000 reales diarios. (Piccolo, Brás, São Paulo, 2015)

C'est autour de 2006 et 2007 que cette présence commence à être perçue comme massive de la part des Péruviens. Benjamin se remémore de l'année 2007 comme une année clé. Il se souvient que le marché était partagé entre la bijouterie chinoise et l'artisanat péruvien. Vera se rappelle l'époque où elle a commencé à voir de plus en plus de chinois, en 2009. C'est la période aussi où les marchandises chinoises ont commencé à baisser de prix, devenant ainsi plus accessibles aux commerçants avec de petits capitaux :

> V : Artesanato es más lo que tu trabajabas, lo que tú haces. Y en esa época todos los peruanos, eran puro así que trabajaban con eso. Y ahí han entrado los *chineses*, que antes en la 25 no había. Nadie, nadie trabajaba con *chines*; nadie trabajaba porque era demasiado caro, yo mismo no trabajaba, porque era carísimo, digamos un ciento de aretes era 30 o 40 reales.
> E : ¿En qué época, usted, se acuerda en que los chinos empezaron a vender así barato la bisutería, que la gente ya no hacía artesanato y solo compraba?

V : Eso fue en el 2009, 2010, empezaron a vender más barato. Llegaron más chinos… De ahí llegaron un montón de chinos y la 25 se llenó de chinos. Con lo primero que empezaron fue con la bisutería. (Entretien avec Vera, Aurora, São Paulo, 2015)

Comme le signale Miguel, dont nous avons présenté le profil dans le chapitre précédent, l'entrée de la concurrence chinoise fut un coup dur pour les producteurs locaux, notamment autour des produits de bijouterie. Il désigne la concurrence chinoise comme responsable de la fermeture de « 95 % de l'industrie de la bijouterie au Brésil » :

Antiguamente era solo producto brasileño, nacional, entonces tenías que fabricar y vender tu producto, que era producto nacional. Hoy en día el chino tomo casi el 90% del mercado entonces hoy día está más difícil por eso. Competir con la industria china es muy difícil, es muy complicado. Las industrias de bisutería en Brasil, un 95% cerraron. (Entretien avec Miguel, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Du point de vue des producteurs, comme Justo, l'incursion de la diaspora commerciale chinoise est assimilée au « vol » des produits d'artisanat péruvien :

J : […] ¿ Qué es lo que acontece en este asunto ? Que la artesanía fue copiada por los chinos, por los japoneses y lo fabrican más barato que en el Perú que fabricaba más ¿no? Los chinos ahora fabrican definitivamente…
L : ¿Qué es lo que están fabricando los chinos ahorita?
J : La artesanía peruana.
L : ¿Pero qué exactamente han copiado?
J : Varios productos. Entonces…la gente no se ha… la están pasando mal por los chinos porque no se ha patentizado, entonces los chinos aprovechan eso. Cuando algo esta patentizado no se puede tocar, como no estaba patentizado copiaron todo, son varios productos.
L : ¿Como por ejemplo?
J : Dentro de artesanía hay cerámicas sueltas, aretes, son diferentes ¿no? Variedad y así como te digo. Esa fue su caída de la artesanía, el chino sacó sus productos peruanos pero lo venden menos que el 50%, en plástico han sacado.
L : Pero eso que los chinos han copiado ¿afectó principalmente el negocio con Brasil o con varios otros países también?
J : Con otros países… no solo con Perú-Pisaq, fue todo. Hace poco he escuchado un tejido africano que han copiado los chinos, y ese tejido lo vendían a menos de la mitad, hace poquito, hace 15 días he escuchado eso. (Entretien avec Justo, Pisaq, Cusco, 2016)

En fait, dans plusieurs récits apparaît cette dénonciation de l'imitation de l'artisanat péruvien de la part des Chinois. Justo pointe « les Chinois et Japonais » — dans un amalgame langagier courant au Pérou — comme les véritables destructeurs du marché de production d'artisanat. Le problème, dit-il, serait l'absence de « brevet » ou « patente » protégeant ces produits, qui sont ensuite facilement copiés par les Chinois. L'accusation de Justo n'est pas sans base. Déjà en 2005, un reportage journalistique avait constaté que des produits typiques de l'artisanat de différentes régions du Pérou, vendus dans une boutique exclusive de l'aéroport international de Lima, étaient en fait des pièces fabriquées en Chine sous commande. Les artisans péruviens auparavant présents dans l'aéroport s'étaient vus expulsés sous la nouvelle administration du site (Wiener, 2005). Pour Justo, la décennie de 2000 a intensifié ce changement rendant difficile la possibilité pour les artisans de vivre de leur production :

> L : Para vivir ¿hasta qué año fue más o menos bueno?
> J : Hace 18 años. De ahí ya no. Cuando viajé, regresé y tuve que cambiar de… porque ya no estaba dando, ya tenía que buscar otro medio para vivir y ahorita en estos momentos ya casi nada. Si ganas, ganas para comer pero para otra cosa no te da, aquella fecha sí, te daba para todo, para comprar una casa, lo que quieras, pero ahorita ya no… (Entretien avec Justo, Pisaq, Cusco, 2016)

Or, les importateurs chinois ne sont pas seulement des concurrents, mais aussi des employeurs des migrants péruviens. Quand les conditions de travail dans la rue deviennent difficiles, beaucoup de Péruviens vont travailler dans les entreprises d'importation tenues par des migrants chinois. C'est ainsi qu'une amie, travaillant dans une de ces entreprises, lui proposa des produits moins chers.

> V : Una chica, que trabajaba así, que sacaba de la importadora de los chinos, cantidad de bisutería, le había sobrado, me dijo "*Vera, te lo voy a pasar a un precio barato una parte nomás, pero ahorita no te voy a dar porque yo no tengo, solo que tú me esperes una semana*" pero, vendí, se lo devolví, no. Ahí, ahí, de nuevo seguí trabajando, de ahí dije "*no, me voy a irme a otro lugar a trabajar, en la 25 mucho están quitando solo trabajaban. Feo feo ese lugar era*" -ahí dije "*no »*
> E: No es como ahora
> V : La rua Direita es silencio… Había brasileros, ahora está lleno de peruanos. Era la única peruana que trabajaba ahí. Un brasilero me dijo "*Yo trabajo con aretes*" ahí me dijo "*tú, trabajabas con tu bebe, entonces ponte acá*", "*ya pues*" le digo, ahí todos trabajábamos en la rua, todos vivíamos de la rua y en un solo momento solo uno desaparece. Algunos se fueron a trabajar en importadoras de los chinos… (Entretien avec Vera, Aurora, São Paulo, 2015)

D'autres se font embaucher comme vendeurs dans les box tenus par des Chinois, et rapportent des expériences de travail désastreuses. Les Chinois gagnent progressivement une image de patrons abusifs et exploiteurs. Ce fut l'expérience de Marcela, qui n'a pas duré longtemps à travailler pour une femme chinoise :

> Explotan demasiado, no te pagan lo que debe ser. Y te exigen demasiado, te humillan también, *chineses* así han sido, pero demasiado, para el dinero son bien duros, más te explotan que otra cosa. Entonces ahí te tienen y no daban. (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015)

D'autres, comme Melba, tombent sur des employeurs chinois bien plus respectueux des conditions de travail que ces précédents employeurs péruviens. Elle dit « avoir été tranquille » dans ce travail où on respectait ses horaires et ses pauses pour manger. L'expérience, bien positive, lui a fait ne plus vouloir retourner travailler auprès d'employeurs péruviens.

> L : ¿Y cómo ha sido para ti, entre ese primer trabajo que estuviste seis meses y luego te fuiste donde otra peruana…
> M : Difícil ha estado. Desde que he trabajado con chino, tranquila he estado. Ya, no trabajo así, ya. Cómo me han hecho trabajar peruanos, ya no.
> L: ¿ Por qué ?
> M : A chino, casi no hago caso. He trabajado unos tres meses, cuatro meses con la china con miedo todavía, de ahí no… Porque ella solita hacia todo… No me ha dicho la china, a mi nada, porque clientes ya me conocían más, querían comprar de mí. Siempre se preguntan, *"¿ Qué hay de Melba ? ¿ Qué hay de Melba ?"*
> L : Ya… ¿Por qué te parece que es tan diferente trabajar con peruanos y con chinos?
> M : Porque donde peruanos mucho es trabajo, demasiado trabajo. No te dejan descansar, nada. Hora de comida, también comiendo estás trabajando. Con los chinos tienes horario para que comas. Una hora te dan para comer. Tienes horario para que salgas, qué hora tienes que salir y qué hora tienes que entrar también. Tienes horario…
> L : ¿Y el hecho que sean tipo así, tus paisanos, no ayuda para que digan *"ah, es mi paisana, entonces le voy a dar buen trato"…* ¿ No ?
> M : No, a mí no. Trabajar con peruano no, yo ahora no trabajaría nunca más. (Entretien avec Melba, Brás, São Paulo, 2015)

Claudia, qui possède deux box dans des shoppings de la région 25 de Março et qui travaille avec des bijoux qu'elle achète à un commerçant chinois par gros lot, sait que des péruviens partent en Chine pour se fournir directement des produits à des prix plus compétitifs qu'à São Paulo. Sa belle-sœur, Liz,

a entendu d'un voisin de box chinois que la dernière fois qu'il était rentré en Chine son avion était rempli de Péruviens. Claudia n'a jamais essayé parce qu'elle considère que ce n'est plus rentable.

2.4 La rue, les box, les magasins : faire sa place dans l'univers commercial

La massification des produits chinois, allant de pair avec la baisse de leurs prix, amena à un changement dans l'organisation de la filière de production d'artisanat. Les migrants péruviens dans ce commerce ne faisaient plus venir de travailleurs pour la production, mais plutôt pour la vente dans la rue, dans les box et les galeries.

Pour les anciens producteurs dans les ateliers d'artisanat, nous l'avons vu, la rue est la première étape dans le périple de commerçant qui travaille à São Paulo. Marcela, Vera, et Melba travaillent toutes les trois dans la rue depuis qu'elles ont quitté les ateliers d'artisanat. Elles n'ont pas réussi à capitaliser à la hauteur de leur permettre un investissement dans l'achat ou la location d'un box. Tout de même, à de multiples égards, le travail en tant que vendeur ambulant est positivement perçu parce qu'il comporte des avantages. D'un côté, très peu de contraintes horaires et une disposition libre du temps (même si, comme signalé avant, des fois les journées de travail commencent à 2 h du matin et finissent vers 18 h le soir). D'un autre, la possibilité de ne pas avoir de patron et d'être plus indépendant donne un sentiment d'autonomie, d'être maître de ses propres projets.

Marcela profite de la journée pour continuer à vendre autour de la rue 25 de Março, en fonction de ce que lui permet la présence policière de la journée. Elle travaille avec des t-shirts sportifs, des contrefaçons Nike et Adidas. Vera vend ses produits en journée dans le centre, dans les rues adjacentes à la Praça da Sé, la place centrale de São Paulo entourée par des rues piétonnes et commerciales, et sur le pont de Sao Bento. La nuit, elle travaille à la feirinha de Brás. Elle vend des vêtements pour enfants, décorés des personnages à la mode. Melba, quant à elle, fait produire des vêtements pour enfants avec le logo de la marque Hollister. Elle doit s'occuper de son bébé au long de la journée, et profite pour faire de l'artisanat (des boucles d'oreille) chez elle. Elle travaille les nuits à la feirinha de Brás.

Ceux qui ont relativement stabilisé leurs activités commerciales en s'installant dans des box ont tous abandonné l'artisanat assez tôt au profit de nouvelles marchandises. Griselda travaille avec des sacs à main dont le profit oscille entre 3 et 5 reais par pièce. Mario vend des casquettes dans un box situé dans une galerie de la rue Tiers, au Brás. Claudia vend des bijouteries *made in China*, et quelques bijoux d'artisanat péruvien dans deux box situés dans la région de la 25 de Março.

Mario, qui travaille avec des produits de contrefaçon, raconte que dans le shopping où il a son box, les commerçants paient un *acerto*[82] mensuel visant à contenter la police pour qu'ils ne fassent pas des interventions et saisies à l'intérieur. Au moment de l'entretien, ces R $ 1 000 qu'il devait avancer tous les mois devenaient durs à fournir, car les ventes étaient en berne.

2.5 La fabrique du prolétaire de l'atelier d'artisanat et les éléments du régime migratoire

Dans cette section, nous essaierons de comprendre comment sont liés le régime migratoire de l'époque et l'augmentation de la migration péruvienne à São Paulo, correspondant à un profil bien précis : celui des prolétaires des ateliers de production d'artisanat. Avec cet objectif, je passerai en revue les éléments clés du régime migratoire en question pour déceler les continuités et changements par rapport à celui de la cohorte précédente : d'abord, la culture de la migration inscrite dans le contexte de départ à la suite de ces 20 années de continuité du circuit migratoire Cusco-São Paulo ; puis les politiques migratoires en vigueur et le type de mobilité qu'elles ont façonnée chez les migrants péruviens ; ensuite leurs conditions d'incorporation au marché du travail et au régime social d'emploi ; et enfin la culture de la migration qui définit l'approche globale de la migration dans le contexte de réception.

2.5.1 Le contexte de départ et la configuration des dispositions à la migration

En termes généraux, entre 1999 et 2009, d'après les chiffres des soldes migratoires du pays, le nombre d'émigrants péruviens a augmenté de manière constante pour dépasser 1 million 800 milles. Ce n'est qu'à partir de 2009 que la tendance devient négative (INEI et al., 2016, p. 18-19). En effet, ces migrations s'appuient, au-delà du contexte national, sur des dynamiques globales qui contribuent à les façonner :

> El incremento sin precedentes del número de peruanos emigrantes que se observa a partir del año 2002, no sólo ha sido producto de factores económicos o de inestabilidad política interna sino responde también a elementos relacionados con demandas específicas de los mercados

[82] Hirata a mis en évidence comment cet *acerto* ou pot-de-vin fait partie d'une « interaction décisive » entre des commerçants ambulants et des représentants du contrôle étatique : « Contrairement à ce qu'une personne de sens commun informée par les médias pourrait penser, ces points de vente n'existent pas "en parallèle" ou dans des espaces laissés vides par les institutions publiques. Bien au contraire, ils reçoivent des autorisations illégales de la part d'agents de contrôle étatique en charge des interdictions, par exemple par des pots-de-vin versés aux contrôleurs lors d'une saisie. C'est pourquoi j'insiste sur l'importance de cette "interaction décisive" entre les agents directs du contrôle gouvernemental du commerce ambulant et les acteurs de ces marchés. Dans la langue locale, cette interaction décisive entre policiers et marchands est surnommée *o acerto* (le règlement), *a madeira* (le bois) ou *pagar pau* (payer le bâton). » (2016, p. 4). Visiblement, la pratique de l'*acerto* est aussi répandue dans des espaces qui, vus d'un œil extérieur, pourraient sembler moins « informels », comme les galeries et les shoppings dans ces zones de commerce populaire à succès.

> globales de trabajo, a las redes transnacionales de emigrantes que antecedieron a los flujos actuales, y al acceso masivo a tecnologías modernas de comunicación que permiten mayor cercanía de los emigrantes con sus comunidades en los países de origen." (Arteaga, 2010: 31)

En ce qui concerne plus précisément notre étude de cas avec l'organisation de la filière migratoire et de travail entre São Paulo et Cusco, nous sommes face à un processus classique de ce que la littérature appelle « causalité cumulative » [*cumulative causation*]. Au fur et à mesure que le nombre d'individus qui émigrent au sein d'une même communauté augmente, les coûts liés à ces départs diminuent, rendant plus accessible la migration à d'autres membres de la communauté. Ces idées étaient déjà présentes dans le travail de Piore (1980), ici reprises par d'autres auteurs :

> At the initial or pioneer stage, migration is highly selective not only because of the high costs of migration, but also because the incentives for migration are more limited to aspirations for economic mobility. The gradual spread of migration creates new incentives for migration so that it becomes a self-perpetuating process. The return flow of migrant earnings alters the relative income distribution in the community of origin, it increases the price of land and residential real estate, it creates new income opportunities locally, and it alters consumption preferences. All of these changes create new demand for income, which in turn spurs on more migration (Lindstrom & Lopez Ramirez, 2010, p. 4)

En conséquence, nous nous trouvons face à un *pattern* de migration bien structuré, qui était suffisamment solide pour se perpétuer dans le temps, même après le déclin de la filière de l'artisanat. En outre, comme nous l'avons vu dans la section consacrée à la première cohorte, les images de réussite autour des migrants partis au Brésil s'étaient répandues, alimentant les envies de départ. Bien évidemment, les liens entre cette cohorte et la première n'épuisent pas la totalité des migrations de Péruviens à São Paulo au long de cette époque.

Il me semble aussi que la migration internationale vient épauler l'éducation supérieure comme projet de mobilité sociale ascendante. Nous retrouvons des projets migratoires de nature plutôt instrumentale, qui visent à assurer un capital économique permettant par la suite d'accéder à des études supérieures. C'est le cas de Mario, qui rejoint sa sœur à São Paulo parce qu'il voulait rentrer à l'université publique d'Arequipa quand sa famille n'avait pas les moyens de financer sa période de préparation au concours d'admission. Il dit avoir voulu « gagner un argent de poche pour étudier, pour rentrer » :

> (…) yo vengo con la intención de venirme por un año nada más, supuestamente yo a trabajar, juntar para mi estudio y regresar de aquí a un año. Entonces esa fue mi forma de pensar para venirme acá, esa fue la decisión que me trajo para acá. Supuestamente allá en Brasil ganan así, de barrendero, de lo que sea, pero vas a ganar no sé cuánto, no sé tanto, esa era la ilusión ¿no?

> Y yo realmente… yo quería ganar un sencillo para venir a estudiar, para regresar. Quería trabajar, con 5 meses voy a pagar mi estudio, yo sacaba mis cuentas ¿no? Cuando yo llego aquí la realidad era otra. (Entretien avec Mario, Brás, São Paulo)

Comme nous le verrons dans l'analyse des trajectoires, dans la même situation se retrouve Griselda et ses envies frustrées d'étudier ; Jimena et son impossibilité de continuer à étudier et travailler avec son modique salaire au Pérou, Richi et son envie de faire des études en mécanique. Ses projets éducatifs resteront empêchés, car la migration réussit à pourvoir une voie plus assurée pour que ces jeunes gagnent leur vie. En effet, les données de l'enquête Jeunesse, Emploi et Migration de 2009 pointaient déjà la forte présence de la migration dans les projets des jeunes péruviens : 73,9 % des jeunes enquêtés ont manifesté leur désir d'émigrer pour des raisons d'amélioration de leur situation économique, de chômage ou pour trouver un meilleur contrat de travail, principalement (OIM, 2012).

2.5.2 Politiques migratoires et le recrutement des prolétaires des ateliers d'artisanat

En ce qui concerne la politique migratoire Brésilienne, même si l'*Estatuto* continue à être en vigueur, un tournant se dessine grâce à la politique du gouvernement Lula et la manière dont celui-ci conçoit le rôle du Brésil sur la scène internationale. De plus, la conjoncture politique de la région y était propice, avec ce qu'on a appelé le « basculement à gauche » de l'Amérique Latine, dont les protagonistes et pionniers ont été les mandataires des pays du cône sud[83].

En 2006, deux chercheuses des politiques migratoires brésiliennes notaient déjà l'orientation de la politique du gouvernement Lula dans la matière :

> Dans le domaine du Mercosur, le président Lula et sa politique extérieure semblent se diriger vers le renforcement du bloc d'intégration ; dans la conjoncture, avec Kirchner en Argentine — pays rival, mais aussi allié —, la stratégie politique semble favoriser un plus grand dynamisme et un relatif avancement des politiques sociales touchant directement ceux qui se déplacent à l'intérieur des pays du bloc […] (Patarra & Baeninger, 2006, p. 84, ma traduction)

Et c'est ce à quoi nous avons assisté. Cette période s'est caractérisée aussi par un renforcement des politiques régionales en matière migratoire, via une multiplicité d'instruments et d'acteurs impliqués[84].

[83] En effet, ce virage a démarré en 2002 avec la victoire de Lula au Brésil, suivi de celles de Néstor Kirchner en 2003 en Argentine et Tabaré Vázquez en 2004 en Uruguay. Ce cycle électoral s'est soldé par l'élection de présidents de gauche modérée ou radicale partout dans le continent, à l'exception de la Colombie et le Mexique (Dabène, 2007).

[84] Parmi eux, nous pouvons citer : les États, la Conférence Sud-américaine de Migrations (CSM) et la Conférence Régional sur la Migration (CRM-Proceso de Puebla), tous les deux faisant partie des Processus Consultatifs Régionaux (PCR) ; les processus d'intégration régionale comme le Marché Commun du Sud (Mercosul), la Communauté Andine de Nations (CAN) ou encore l'Union de Nations Sudaméricaines (Unasur).

Ici, celui qui m'intéresse tout particulièrement est le processus entamé dans le cadre du Marché commun du Sud (Mercosur)[85].

D'après Margheritis, le Mercosur développa rapidement des politiques migratoires régionales grâce au rôle joué par trois facteurs principaux. D'abord, les conditions sociales et un flux sans précédent de migrants intra régionaux catapulta les questions de mobilité humaine au centre des agendas de négociation des pays du bloc au cours de la décennie des années 2000, et cela dans un contexte d'instabilité socio-économique et de consolidations démocratiques encore inachevées. Ensuite, le virage rhétorique et institutionnel des gouvernements de la région vers la gauche de l'échiquier politique depuis les années 2000, avec un éloignement des politiques publiques orientées par le marché. Dans ce contexte, nous avons assisté à un retour des politiques plus interventionnistes au niveau socio-économique, en même temps qu'à l'expansion et la promotion des processus de coopération régionale. En troisième lieu, enfin, les actions gouvernementales autour de la question migratoire ont été animées par la coopération, le consensus et la gestion multilatérale. Le rôle joué par les fonctionnaires chargés des politiques dans les pays du Mercosur a été capital pour instaurer une vision des migrations fondée sur une perspective des droits de l'homme et une vision positive des liens entre mobilités, développement national et intégration régionale (Margheritis, 2015, p. 73-74).

Un des produits phares du processus d'intégration régionale animé par le Mercosur fut « l'Accord de Résidence pour les nationaux d'États membres du Mercosur et Associés »[86], qui fut élaboré et souscrit par quelques pays du bloc en 2002. Son but était « la protection des migrants et la reconnaissance de la cohésion sociale comme objectifs du processus d'intégration », pour lesquelles « l'application d'une politique de libre circulation [était] indispensable » (Martínez, 2008, p. 76).

Ce fut sous les présidences *pro tempore* du Brésil et de l'Argentine au Mercosur que la perspective de droits de l'homme fut particulièrement promue, notamment avec des accords de régularisation migratoire et de résidence (Villamar, 2018, p. 141). Ainsi, le Brésil, l'Argentine et l'Uruguay ont décidé d'implémenter l'Accord de Résidence dès 2006, grâce à des arrangements bilatéraux (OIM, 2018, p. 41). Ce n'est qu'en 2009 que l'Accord de Résidence fut ratifié et exécuté par tous les pays du bloc et par les pays associés (la Bolivie et le Chili).

Pour une analyse du rôle de certains de ces acteurs dans l'inclusion des questions migratoires dans l'agenda régional, voir Villamar (2018).

[85] Le Mercosur, à l'origine une initiative de coopération économique régionale, qui fut lancée en 1991 par l'Argentine, le Brésil, le Paraguay et l'Uruguay, est aujourd'hui constitué aussi par le Venezuela (depuis 2012, mais actuellement suspendu). Y sont associés également la Bolivie (en attente de devenir État membre), le Chili, la Colombie, l'Équateur, le Pérou, la Guyane et le Suriname.

[86] En espagnol : « Acuerdo sobre Residencia para Nacionales de los Estados partes del MERCOSUR y Asociados », dorénavant « Accord de Résidence ».

L'Accord de Résidence du Mercosur a significativement simplifié les conditions de régularisation migratoire, sans exigences de contrat de travail ni de niveau de qualification pour les migrants (CDHIC, 2013, p. 129). Selon le décret nº 6.975, un permis de résidence temporaire est octroyé pour un délai de 2 ans pour les migrants originaires des pays signataires qui ne présentent pas de casier judiciaire. Par la suite, le migrant peut transformer ce document en permis de résidence permanent sous certaines conditions (ex. des revenus pour assurer sa subsistance dans le pays) (São Paulo Cosmópolis, 2017, p. 66).

Cet accord a représenté un véritable changement de régime migratoire pour la région. Par exemple, dès 2009, date de son entrée en vigueur, on constata une augmentation significative de la présence de résidents péruviens (ainsi que boliviens et paraguayens) dans la ville de São Paulo (Instituto de Políticas Públicas en Derechos Humanos del MERCOSUR & OIM, 2017, p. 31). Si l'augmentation de résidents boliviens et paraguayens peut être expliquée par l'accord, celle des résidents péruviens — qu'à l'époque, n'en bénéficiaient pas — peut être liée avec un autre aspect de la promulgation de celui-ci.

En effet, pour préparer l'entrée en vigueur de cet accord, le Brésil appela à une quatrième amnistie migratoire, à l'initiative du CNIg. À la différence de celles qui l'ont précédée, il y eut un effort particulier pour simplifier la procédure administrative, réduire le nombre de documents sollicités ainsi que le prix de la démarche (Patarra, 2012, p. 12).

En 2009, le président Lula s'empara de la question et présenta la loi d'Amnistie Migratoire avec un discours pointant la tradition du Brésil comme un pays d'accueil et l'importance d'opérer un virement vers un traitement humanitaire de la question migratoire :

> Au long de beaucoup de décennies, le Brésil a toujours accueilli des Européens, Asiatiques, Arabes, Juifs, Africains, et plus récemment, nous avons reçu de forts courants migratoires de nos frères de l'Amérique du Sud, des pays africains et d'Amérique Latine. […] Nous défendons que la question de la migration irrégulière ait des aspects humanitaires et ne puisse pas être confondue avec la criminalité. […] Nous ne voulons aucun privilège pour aucun brésilien, nulle part dans le monde. Nous voulons juste que vous vous comportiez avec les Brésiliens qui sont à l'étranger comme nous nous comportons avec les étrangers ici au Brésil : comme des frères, comme des amis et comme des Brésiliens. (Lula da Silva, 2009, ma traduction)

Selon les données de la Police fédérale, jusqu'à février 2008 le pays comptait 877 286 migrants régularisés ; parmi eux, 39 000 Argentins, 33 000 Boliviens, 28 000 uruguayens et 10 000 péruviens (Milesi & Andrade, 2010 cités par Dutra, 2013, p. 96). En 2009, grâce à l'amnistie, plus de 41

000 migrants en situation irrégulière ont obtenu un permis de résidence ; parmi eux, quelque 4 000 Péruviens, la troisième nationalité la plus concernée par le processus, après les Boliviens et les Chinois (CDHIC 2013, p. 115). Nous l'avons constaté, nombre des Péruviens de cette cohorte ont pu en bénéficier. Ces résultats ont été, pourtant, en deçà des expectatives gouvernementales[87].

Tableau 20. Bénéficiaires de l'Aministie de 2009

Pays/Continent d'origine	Bénéficiés
Boliviens	16881
Chinois	5492
Péruviens	4642
Paraguayens	4135
Coréens	1129
Libanais	1042
Africains	2700
Européens	2390
Total	**38411**

Source : CDHIC, 2013.

En suivant Feldman-Bianco, nous devons contextualiser tous ces efforts dans le cadre d'une volonté d'imposer le Brésil comme un « *global player* » sur la scène internationale, volonté qui a orienté les investissements publics du gouvernement Lula. Par exemple, le Brésil, pour renforcer son image de protagoniste, coordonna la MINUSTAH (la Mission des Nations Unies pour la Stabilisation d'Haïti) en Haïti, assuma un rôle majeur dans le Mercosur et participa à la création de l'Unasur (Union des Pays sud-américains) en 2008 (Feldman-Bianco, 2018, p. 13).

Pour l'auteure, toute cette panoplie d'actions peut s'interpréter en termes d'application de ce qu'elle appelle des « politiques d'échelle ». Ainsi, à l'échelle nationale, le gouvernement présenta une première version de projet de Loi des Migrations (connu comme « Projet Lula »), présenta la Loi d'Amnistie migratoire au Parlement et inclut la protection des droits des Brésiliens de l'étranger, en même temps qu'il s'investit dans l'Unasur et le Mercosur. Or, en parallèle, il approuva la Politique

[87] Cette amnistie a mis en évidence le caractère discrétionnaire de l'application des normes en matière migratoire, d'une ville à une autre, même d'un agent à un autre. Ainsi, le premier décret de cette amnistie établissant comme une des conditions pour la régularisation « l'exercice d'une profession ou emploi licite ou la propriété des biens suffisants pour la manutention propre et de sa famille » a été appliqué de manière divergente, engendrant de l'incertitude juridique et des pratiques discriminatoires. Comme conséquence, depuis 2011, un règlement qui définit sans ambiguïtés les conditions nécessaires pour la transformation d'une résidence temporelle à permanente a été produit avec le concours de la société civile (CDHIC, 2013, p. 119).

Nationale de Combat à la Traite de Personnes, signa la Convention Internationale pour la Suppression du Financement au Terrorisme et s'aligna avec la politique globale de lutte contre le trafic de drogues, la criminalité organisée et le terrorisme international, s'alignant, *in fine*, au régime global de contrôle des migrations (2018, p. 28).

2.5.3 Accès au marché du travail et régime social de l'emploi

J'essaierai à présent de proposer une lecture analytique de l'incorporation en termes de travail et emploi des migrants-type de cette cohorte, à savoir ceux qui s'insèrent dans la filière de production d'artisanat en tant qu'ouvriers. Pour ce faire, nous devons d'abord comprendre les traits qui définissent cette filière : son lien étroit avec deux caractéristiques fondamentales des mobilités de travail au Pérou (*enganche* y *derecho de piso*), son recours aux formes de travail non-libre et son organisation productive dans un contexte de flexibilisation et de concurrence commerciale avec la diaspora chinoise.

Dans cette période, encore, l'incorporation des migrants péruviens se fait via l'économie informelle. La différence plus grande avec la cohorte précédente réside dans le type de mobilité prédominant, à savoir, une mobilité dépendante.

2.5.3.1 Des (nouvelles ?) relations de travail en contexte de migration

Nous avons vu, plus haut, que la plupart des anciens funcionários rencontrés ont travaillé sous un régime d'exploitation. Cela dit, parler d'exploitation ne nous permet pas de comprendre l'origine de ce type de relations de travail, comment elles ont pu se perpétuer et se répandre, et pourquoi un nombre de travailleurs aussi important y a consenti pendant de longues périodes.

D'abord, notons que je ne parle pas des cas isolés. La recherche de terrain me permet de dire que ces pratiques étaient largement diffusées dans la filière de production artisanale, et que certains patrons y ont eu recours de manière systématique. D'ailleurs, les anciens funcionários interviewés — qui se connaissaient, au mieux, de vue, voire pas du tout — ont tous travaillé pour des patrons différents. Dès lors, nous ne pouvons pas chercher à expliquer ces méthodes par les seules caractéristiques personnelles des patrons, qui seraient plus ou moins abusifs ou plus ou moins arnaqueurs. Au contraire, ses origines sont à trouver dans la logique même du régime de production de la filière de l'artisanat à cette époque-là. Nous allons explorer ces éléments par la suite.

a. De l'hacienda aux migrations transnationales : l'historicité du « enganche »

Un premier élément de compréhension, notamment en ce qui concerne les pratiques de recrutement que j'ai décrites dans la section précédente, concerne les similitudes que nous y décelons avec la pratique de l'enganche, mécanisme de recrutement au cœur du système d'haciendas dans le Pérou pré-réforme agraire, qui est par ailleurs assez répandu dans divers pays d'Amérique Latine[88]. Il y existe des antécédents concrets de la pratique de l'enganche à Pisaq, qui était, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, une zone sous régime d'une hacienda.

Pour comprendre comment opérait ce système, voici en exemple la description faite par les anthropologues qui ont étudié la zone au cours des années 60[89]. À l'époque, l'enganche servait au recrutement de main d'œuvre pour le travail agricole dans les haciendas voisines, dans les communautés paysannes environnant Pisaq :

> « Otra forma de relación está constituida por los llamados "enganchadores", que son agentes mestizos para conseguir peonaje para las haciendas de la zona tropical en que **se requieren los brazos de hombres para el trabajo rudo y la labor de las mujeres y niños para la recolección del café, la coca y los servicios domésticos.** El "enganchador" recibe sumas de dinero que proporciona el hacendado para distribuirlas como adelantos a las gentes de las comunidades de la sierra, a quienes persuade para tomarlos y personalmente los lleva a lugares de trabajo, **pagándoles los pasajes** a las regiones de La Convención, Quincemil o O'osñipata, en donde siendo la vida más cara y los brazos menos abundantes, los salarios son mucho mayores que los pagados en la región de P'isaq. Los indígenas, con la perspectiva de recibir jornales para ellos elevados y la posibilidad de utilizar el tiempo en que disminuye la labor agrícola, se ilusionan y **hacen contratos verbales** o suscritos con intervención del juez de paz de P'isaq, **cuyos términos de duración y condiciones generalmente ignora el contratado por ser analfabeto**.
>
> Los "enganchadores" generalmente trabajan bajo la modalidad de "gratificaciones por habilito" en que se establece ciertos montos de su retribución, de acuerdo al número de peones

[88] Pour une discussion théorique et méthodologique exhaustive sur le système d'enganche en Amérique Latine, voir le chapitre que lui consacre Brass (1999).

[89] Ces données nous parviennent du projet Kuyo Chico, un ambitieux programme d'anthropologie appliquée mené entre 1959 et 1969 avec la participation de chercheurs états-uniens (dont le célèbre sociologue William Foote Whyte) et péruviens de l'Université de Cusco. L'objectif était l'amélioration des conditions de vie des communautés paysannes d'origine *indígena* de la région de Pisaq. À ce propos, voir le rapport final du projet en Núñez del Prado (1973). Par ailleurs, Brass (1999), lui aussi, a consacré une de ses études de cas à la pratique de l'enganche dans la vallée de La Convención, une autre province du département de Cusco (voir le chapitre 2 du livre, titré *Bonded Labour in Eastern Peru).*

que hayan llevado. De este modo, a ellos les interesa conseguir el mayor número de peones y poner en juego todos los recursos posibles de la persuasión.

Aunque existen leyes de protección a la infancia y regulación del trabajo de menores, los "enganchadores" las burlan constantemente y hacen que los muchachos salgan de sus casas aun sin el conocimiento de sus padres.

Una vez en las haciendas, los hacendados tienden a retenerlos aun contra su voluntad, y muy por encima del tiempo estipulado, y es usual que los salarios prometidos no se paguen. (Núñez del Prado, 1970, p. 15-16, mon surligné)

L'*enganchandor* c'est le personnage qui agit comme opérateur de l'enganche, en échange d'une rémunération de la part du hacendado en fonction de la quantité de « pions » amenés. Les caractéristiques décrites ci-haut, à savoir, les contrats verbaux, souvent flous, dont les termes sont ignorés par le pion, qui est par ailleurs illettré ; le financement du voyage jusqu'au lieu de travail ; la rétention des travailleurs contre leur volonté, le non-paiement des salaires ; vont dans le sens de ce qu'affirme Brass (1999) qui définit cette pratique comme une institution d'exploitation fondée sur la coercition.

Historiquement, l'enganche était donc au cœur du système d'approvisionnement de main d'œuvre dans le cadre des migrations de travail saisonnières au Pérou. Il le restera encore par la suite, mais sous de nouvelles formes, en apparence moins contraignantes. Par exemple, la figure de l'enganchador devient de plus en plus rare. La personne qui facilite les recrutements n'est plus payée pour cette mise en lien, qui est assurée par des connaissances, amis ou un membre de la parenté. Prenons, par exemple, les pratiques au cours des périodes successives d'intenses migrations internes au Pérou, celles qui ont fait passer le pays d'un monde foncièrement rural, à un monde principalement urbain. En effet, nombre de scientifiques péruviens, notamment dans le cadre des recherches consacrées aux migrations internes vers Lima au cours des années 80, ont décelé des relations « patronales » qui s'apparentent à celles décrites plus haut. Ainsi, ces modalités de recrutement s'inscrivent dans une longue tradition de relations patron-client, commune à toute l'Amérique Latine. Ces relations sont fondées sur « un accord réciproque qui lie des membres des strates sociales diverses, non dans des termes d'égalité sociale ou économique, mais à partir d'obligations réciproques de type inégal. » (Gillin 1960 cité par Paerregaard, 2013, p. 60-61).

> "Los migrantes más antiguos [à Lima] entraban en relaciones patrón/cliente con la burguesía limeña e incluso –como en este caso– con extranjeros que parecían adaptarse con facilidad a los usos y costumbres, utilizándolos con lo que podríamos llamar una mayor racionalidad y sutileza. Esos migrantes, más mestizos, relativamente más urbanos, actuaban a su vez como intermediarios que enganchaban a parientes o paisanos, llegados posteriormente y

relativamente menos urbanos, en trabajo doméstico." (Degregori, Blondet, & Lynch, 1986 : 90)

Encore ici nous retrouvons la figure de l'enganche, cette fois-ci pratiqué au sein d'une parenté, ou entre des paisanos, impulsée par ceux qui sont arrivés comme migrants pionniers dans la capitale. Plus tard, ces mêmes pratiques seront exportées et se retrouveront à la base de la progressive massification des migrations internationales au départ du Pérou. Paerregaard (2013), par exemple, parle d'enganche transnational pour rendre compte de l'expansion des migrations péruviennes vers les États-Unis. Ici, ce sont de vastes réseaux familiaux et amicaux des migrants pionniers, souvent des femmes d'origine andine arrivées pour travailler dans le service domestique, qui ont fourni les migrants protagonistes des mouvements les plus anciens de migration péruvienne vers ce pays.

Le recrutement par l'enganche est donc une pratique étroitement liée aux migrations de travail péruviennes, soient-elles internes ou internationales. Mais l'on ne peut pas le comprendre sans le situer comme une étape dans un système de rapports sociaux plus vaste, où les positions occupées par les individus sont l'objet des disputes. C'est là que la notion de *derecho de piso* rentre dans l'équation.

b. Un « derecho de piso »[90] *qui devient transnational*

L'expression « *derecho de piso* » fait référence au besoin de se faire une place dans la structure sociale. C'est une expression couramment utilisée en Amérique Latine pour faire allusion aux efforts, voire souffrances qu'un individu doit endurer au début d'une carrière — notamment professionnelle —, avec l'objectif de faire sa place et de la rendre légitime auprès des autres. L'idée est que la galère initiale sera remplacée ensuite par la reconnaissance d'avoir franchi les échelons, d'avoir monté une marche dans la hiérarchie sociale, d'être « devenu quelqu'un ». L'expression « *pagar derecho de piso* » signifie que cette place se paie avec travail et effort, mais seulement parce que cette domination à laquelle on se soumet est perçue comme légitime.

Dans un contexte de migration, le *derecho de piso* s'applique sous la même logique, mais la note est alourdie par des circonstances aggravantes. Le migrant arrive dans un endroit qui lui est étranger, où probablement il ne connaît personne, et dont il ne maîtrise pas les codes, en commençant par la langue (c'est qui est le cas des migrants péruviens à São Paulo). Miranda (2016), dans son travail sur les migrations de travailleurs boliviens dans les ateliers de confection à São Paulo, a proposé le terme de *derecho de piso transnacional* pour rendre compte de cette dynamique à l'échelle des migrations internationales. Cette notion développe la réflexion construite entre l'anthropologue Silvia Rivera

[90] L'expression peut se traduire par « avoir le droit de marcher sur les pieds (d'un autre) » afin de pouvoir soi-même progresser.

Cusicanqui et des collectifs de travailleurs boliviens dans les ateliers de confection à Buenos Aires, autour des conditions de travail de ces derniers dans cette branche à la capitale argentine :

> Hay algo que se llama "dominación legítima", basada en la noción de "derecho de piso", donde el primer escalón involucra un alto nivel de sacrificio, pero una vez superado, se tiene un cierto derecho a otra cosa, para luego ascender otro peldaño (…) (Cusicanqui, 2010, p. 23)

Le cœur de ce système serait, pour l'anthropologue, un principe de « réciprocité différée », où « celui qui fut exploité a le droit d'exploiter à son tour » :

> Subordinación, explotación, una mano de obra que está pagando derecho de piso migratorio, para en el primer escalón recibir lo que se llama una reciprocidad diferida. Eso es lo que hacen tus papás contigo y tú tienes la obligación de hacerlo con tus hijos. Tu mamá te ha cuidado a tu hija, tú tienes que cuidar a la hija de tu hija, como una devolución a tu mamá. Diferido en el tiempo, se trata de un circuito de devolución: este fue explotado, ahora le toca explotar. (Cusicanqui, 2010, p. 21)

L'idée d'une « réciprocité différée dans le temps » est porteuse pour comprendre la prédominance de ce type de pratiques. Elles sont répandues parce que légitimes, parce qu'elles traduisent un ordre social qui est perçu comme juste. Dans cette trame de relations, la réciprocité différée dans le temps est celle qui autorise aux anciens exploités de devenir des exploiteurs à leur tour. De plus, cette domination légitime n'est pas absolue, mais opère sous certaines contraintes. Pour Cusicanqui :

> (…) no puede ser una condición de servidumbre permanente. Por eso no es esclavitud. Hay reglas muy claras de manumisión. Y un proceso progresivo de manumisión. Cuando pasaste el primer escalón tienes un cierto derecho a otra cosa, de ahí pasas a un segundo y ya te puedes considerar autónomo y puedes interactuar de igual a igual con tu antiguo explotador. (Cusicanqui, 2010, p. 23)

Le temps joue ici un rôle clé. Il s'agit bien d'un processus de soumission, comme le dit l'auteure, qui est perçu comme légitime parce qu'il est censé être temporaire et comporte une promesse de progrès dans le futur : les travailleurs boliviens en dialogue avec l'anthropologue parlent ainsi d'un « calcul différé ».

Enfin, notons que Miranda (2016) associe ce *derecho de piso* transnational aux circulations migratoires qu'il appelle dépendantes, à savoir, celles des boliviens qui arrivent à São Paulo recrutés dans leurs villes et villages d'origine, et amenés par un *paisano* qui prend en charge financièrement le voyage. Ainsi, le *derecho de piso* se comprend à la lumière de cette première dépendance économique, qui justifie par la suite toute sorte d'abus de la part des patrons. Dans cette logique, *enganche* et

derecho de piso transnacional sont deux processus étroitement liés. L'*enganche* permet d'assurer le recrutement de la main d'œuvre pour la filière, tandis que le *derecho de piso transnational* permet par la suite de légitimer des pratiques en dehors du pacte initialement conclu entre employeur et employé.

Remarquons, dès lors, que dans cette condition de dépendance du funcionário à l'égard du patron se retrouve un élément clé des mécanismes d'exploitation que nous nous attachons à comprendre : l'institutionnalisation des formes de travail non libre. Élément que nous allons à présent aborder.

2.5.3.2 Le recours aux formes de travail non libre

Accords non respectés, salaires non payés, contrôle de la mobilité, dettes contractées par le voyage, la nourriture, les services basiques… autant de manifestations de contraintes qui caractérisent non seulement le récit des anciens funcionários, mais la réalité des conditions de travail de millions de travailleurs dans le monde. Il s'agit, en effet, d'un sujet d'une contemporanéité saisissante :

> Esclavage de fait, *péonaje*, travail sous contrat pour rembourser une dette contractée pour passer des frontières de plus en plus coûteuses à franchir, travail dont la mobilité géographique, sociale, professionnelle est entravée, bridée par divers mécanismes largement institutionnels qui forment une grande partie de l'intervention des États, tel est le tableau complet du marché du travail mondial qui ne ressemble pas à une absorption linéaire d'un réservoir de main-d'œuvre rurale dans le salariat canonique. (Moulier-Boutang, 2005, p. 1077)

Dans plusieurs des récits recueillis, le mot « esclave » est apparu. Les anciens funcionários se plaignent d'avoir travaillé et été traités « comme des esclaves ». Il s'agit donc d'une catégorie « émique » (Olivier de Sardan, 1998), qui appartient au langage commun des interviewés et qui est à la fois révélatrice d'un ordre de représentations et d'une réalité partagée par plusieurs migrants de cette cohorte. Dès lors, ce qui m'intéresse ici est de comprendre quel type de rapport de travail se cache dans la généralité du terme « esclave ». La pratique d'une forme d'*enganche* comme mode de recrutement de main d'œuvre nous fournit déjà de premières pistes : ces relations de travail patron-funcionário sont ancrées dans de rapports sociaux historiques, où l'on a recours systématiquement à des formes de contrainte, violence ou de domination. Ce sont donc des formes de travail qui comportent des composantes de non-liberté ou de semi-liberté, d'où mon choix de les dénommer, en suivant certains auteurs, des formes de travail non-libre (*unfree labor*, en anglais) (Brass, 1999, 2011; Décosse, 2015; Moulier-Boutang, 2005).

a. Travail non libre : origines et contemporanéité

Un prérequis indispensable pour un marché de vente et d'achat de force de travail, c'est la liberté de ceux qui y participent de pouvoir commercialiser leur force de travail et la vendre. Or, d'après Munck,

ce qui est saisissant dans le monde du travail contemporain c'est la part dominante occupée par des formes de travail non payées ou subalternes, qui peuvent prendre plusieurs manifestations :

> While 'free' wage labour is the heart of the Marxist class theory and political project, it was unpaid subsistence labour which was, and remains, the dominant form from a global perspective. Domestic labour, while crucial to the reproduction of the working class, has always been unpaid labour. Van der Linden proposes a greater focus on the way in which labour power is commodified by capitalism in different forms and suggests that the concept of 'subaltern labour' should be extended to also embrace self-employment, sharecropping, indentured labour and chattel slavery. (Munck, 2013, p. 756)

La contemporanéité des formes de travail non-libre a donné une visibilité importante — notamment médiatique — à la thématique ces vingt dernières années, en particulier au Brésil, exprimée par des campagnes visant à combattre le travail dans des conditions analogues au travail esclave dans différents secteurs productifs de l'économie du pays[91].

Le débat autour de la notion juridique du travail analogue au travail esclave[92] excède la portée de cette thèse, et le but de cette section n'est pas de faire une révision exhaustive sur la thématique du travail non-libre. Plutôt, pour poursuivre notre réflexion, il convient de partir d'une définition opératoire de ce que j'entends par travail non-libre, empruntée du travail de Brass :

> […] a worker is free in the sense that he/she possesses an ability personally to commodify or recommodify labour-power at any moment in an agricultural cycle, an ability which the worker in question must retain throughout the whole agricultural cycle itself. Where such a capacity is constrained, either wholly or in part, because of debts owed to his/her employer, the worker in question cannot be considered to be free. (1999, p. 10-11)

Deux éléments sont clés dans cette définition : le travailleur doit donc être en capacité de vendre ou revendre sa force de travail ; et cela sans être contraint, par exemple, par des dettes auprès de son employeur. Longtemps, les formes de travail non-libre ont été assimilées à des modes de production périphériques ou « arriérés », propres à la préhistoire du développement capitaliste. Toutefois, comme

[91] L'ONG Repórter Brasil (https://reporterbrasil.org.br), une initiative de journalisme et de recherche, a été un des acteurs clés de la visibilisation des formes de travail analogue au travail esclave dans des secteurs comme l'agriculture, le service domestique et l'industrie de la confection, entre autres.

[92] Pour une révision détaillée sur la thématique du travail esclave au Brésil et à São Paulo, en particulier en relation aux migrations de travail boliviennes à destination des ateliers de confection, voir entre autres Vidal (2012b, 2012a), Miranda (2016, 2017) et Laffont (2017). Nous reviendrons sur certains éléments de la métaphore du « travail esclave » en relation aux « migrants de la couture » à São Paulo dans le chapitre suivant, consacré à la troisième cohorte.

le montre Brass, historiquement, ces formes ont bel et bien survécu à toutes les législations visant à abolir la servitude et l'esclavage, en particulière par rapport au développement de l'agriculture :

> In the case Germany, the United States, and Britain, unfree production relations (peonage, debt bondage, convict leasing, gangmasters) not merely endured well beyond abolition (of serfdom, slavery) but consolidated as a 'fully functioning' capitalist agriculture developed. (Brass, 2011, p. 275)

Ainsi, ces formes auraient continué à être préférées aux autres types d'emploi dans certains secteurs, même dans le cadre de ce que l'auteur qualifie d'une agriculture capitaliste « *fully functioning* ». Pour lui, la dette opérerait comme un mécanisme pour acter une deuxième dépossession des travailleurs :

> Under capitalism proper, however, the object of debt – as effected by means of debt bondage or debt peonage – is to acquire control over the labour-power of a worker, a process that results in a production relation that is not free but unfree. This entails separating a worker not from the ownership of his/her means of production (land, implements) but from the ownership of his/her labour-power, thereby preventing its subject from personally commodifying it. (Brass, 2011, p. 165)

Si l'on suit cette ligne argumentative, les formes de travail non-libre sont plutôt complémentaires aux autres formes de travail dans le monde contemporain (Moulier-Boutang, 2005, p. 1084). Qui plus est, Brass affirme que le rôle du travail non-libre s'assemble à celui de la technologie, dans le sens où le capital se sert de ces deux pour faire baisser les prix du travail salarié, le discipliner et le remplacer progressivement (Brass, 1999, p. 9).

Dans le contexte actuel de restructuration productive, le recours à des formes de travail non-libre va de pair avec des mécanismes comme la généralisation de la sous-traitance ou la réduction d'effectifs des entreprises, c'est-à-dire, avec une volonté de diminuer les coûts du travail pour les employeurs. Comme le note Brass :

> In other words, the multiple shift in employment patterns – from permanent to casual, local to migrant, and to other locations – in a number of instances corresponded also to a shift from a workforce that was free to one that was unfree. All these shifts have in common the search by capitalist producers for cheaper sources of labour-power. Far from being systemically peripheral, economically marginal or indicative of primitive accumulation, therefore, unfree workers are central to a pattern of labour regime change that characterizes a 'fully functional' twenty-first century capitalism. (Brass, 2011, p. 276)

Comme avant donc dans le développement de l'agriculture, le travail non-libre est intimement lié aux exigences de production du capitalisme contemporain, et ne constitue pas une exception. En décrivant ces pratiques dans le contexte du travail agricole, Brass souligne l'existence de deux conditions principales qui les rendent possibles :

> (…) this capacity on the part of capital currently to employ workers that are unfree is in turn facilitated by two conditions that are both currently a feature of neoliberal capitalism.
> The first is that in many contexts of the Third World, agricultural production is for export. This means that one of the usual objections to employing unfree labour – that driving down the wages of a domestic workforce simultaneously deprives agrarian capitalists of consumers, thereby negating the economic advantages of using bonded labour – no longer holds. And second, a consequence of seemingly limitless global migration patterns is that rural producers in many contexts – metropolitan capitalist nations no less that developing countries – now possess an ability to drawn upon a large industrial reserve army of labour. (Brass, 2011, p. 163)

Si l'on transpose ces deux conditions (l'usage du travail non-libre pour des productions vouées à l'exportation et la grande disponibilité de main d'œuvre dans le cadre de la configuration des migrations globales) au contexte qui nous occupe, nous constatons qu'elles sont toutes les deux pertinentes. D'abord, la filière de l'artisanat que nous avons décrit produit fondamentalement pour une consommation non locale. Nous avons vu comment son développement est foncièrement lié à l'essor du tourisme à Cusco, et que c'est dans une logique d'aller chercher les acheteurs étrangers potentiels dans leurs pays — et non plus d'attendre qu'ils viennent au Pérou — que les premiers circuits de migrations d'artisans se sont mis en place. Par la suite, une fois ces filières installées à São Paulo, la logique continue à être la même. L'artisanat n'est pas un produit qui vise majoritairement des acheteurs péruviens. L'usage des formes de travail non-libre, donc, a du sens d'un point de vue économique, dans la mesure où les producteurs ne sont pas en train de se priver de potentiels acheteurs s'ils ne paient pas ses travailleurs péruviens. En ce qui concerne la deuxième condition, elle rejoint le scénario que nous avons vu plus haut. Les migrations fournissent, en effet, des effectifs de main d'œuvre de manière permanente, en particulier quand des jeunes se retrouvent avec des opportunités bloquées dans leurs pays. La globalisation n'a fait que renforcer ce trait des migrations contemporaines en rendant des travailleurs virtuellement disponibles tout le temps.

Il y a bien un double avantage dans le recours à la force de travail qui est migrante et qui travaille sous des conditions (au moins partiellement) non libres :

> (…) it permits an employer not only to pay less for labour power than s/he would otherwise have to, but also to avoid the kind of costs associated historically with maintaining a permanent workforce – composed of chattel slaves or attached labour – during the off-peak season. In short, capital gets the best of all worlds: a workforce that has neither the cost disadvantages of being employed on a permanent basis, nor the ideological/organizational advantages of being a modern proletariat. (Brass, 2011, p. 164)

Le recours à la force de travail non libre permet donc à l'employeur de cumuler le meilleur de deux mondes : une force de travail sans les contraintes et coûts de ceux qui sont employés de manière permanente, mais aussi sans les ressources idéologiques ou organisationnelles dont bénéficient les travailleurs du prolétariat moderne.

Parmi la panoplie de modes de travail non-libre recensés, il y en a deux qui nous intéressent particulièrement pour cette recherche. Le premier est connu comme *debt bondage*, ou servitude par dettes. Elle serait la forme la plus fréquente de travail non-libre dans le monde contemporain. Il s'agit du contrôle de la force de travail par le biais de dettes contractées par le travailleur, sur lesquelles il n'a pas de contrôle. Les dettes peuvent donc être manipulées par l'employeur à sa guise :

> (…) a debt bondage relation may be said to exist in circumstances where cash or kind loans advanced by a creditor (usually – but not necessarily only – a landlord, a merchant, a moneylender, a labour contractor, or a rich peasant) are repaid in the form of labour-service, by the debtor personally and/or by members of his domestic/affinal/fictive kin group (poor peasants or landless labourers plus spouses, sons, daughters, co-parents and godchildrens). (Brass, 1999, p. 11)

Il s'agit d'un accord inégal qui se manifeste par le travail gratuit du travailleur, sans salaire versé pendant des semaines, des mois, voire des années, en plus de taux d'intérêt élevés et des salaires au-dessous du niveau salarial de la branche. À cela s'ajoute l'encaissement d'argent pour l'alimentation et les services basiques consommés par le travailleur durant la période du lien de travail. (Miranda, 2016, p. 192).

Une deuxième forme qui nous concerne est l'apprentissage. Il s'agit d'une période de formation non payée, fondée sur le principe de départ que celui qui forme fournit un service à l'apprenti. Cette formule lie souvent des membres d'une même parenté, proche ou étendue : parrains et filleuls, oncles et neveux, parents et enfants. Cette relation se fonde donc sur des liens affectifs propres à la famille, ce qui tend à passer sous couvert des formes de travail dissimulé, de la surexploitation et des relations de travail abusives, où le pouvoir et l'autorité s'exercent d'une partie sur l'autre (Miranda, 2016, p. 193).

Ces formes ont par ailleurs été identifiées et analysées dans le contexte de la migration bolivienne à São Paulo et le travail dans les ateliers de confection tenus par des patrons boliviens (Freitas, 2014; Laffont, 2017; Miranda, 2016). En effet, dans le développement du capitalisme en Amérique Latine, on constate historiquement un recours aux travailleurs non libres ou semi-libres : l'inégalité dans l'accès aux droits fondamentaux des travailleurs apparaît ainsi façonnée par les conditions de classe, genre, ethnie et, plus récemment, de statut migratoire (migrants réguliers vs irréguliers) (Stefoni, 2018, p. 29). Dans ce sens, les similitudes entre les modes de fonctionnement de la filière de la confection et de la production artisanale à São Paulo sont saillantes, notamment parce que les deux font recours au système de travail *cama adentro*.

b. Le travail non-libre au cœur de la filière de production artisanale

À l'instar de Miranda (2016), qui parle d'une institutionnalisation propre aux ateliers de confection boliviens, nous pouvons constater aussi une institutionnalisation dans l'organisation des ateliers de production d'artisanat. Fondée sur des arrangements tacites et flous, il s'agit bien d'une institutionnalisation précaire qui se réplique, qui est connue et reconnue par les individus qui y sont passés.

Le cadre qui structure la relation de travail non-libre au sein des ateliers d'artisanat va au-delà de l'activité productive en elle-même du travailleur. Celui-ci vend sa force de travail ; hélas ce n'est pas seulement sa vie en tant que « producteur » qui est contrôlé par le patron, mais aussi la reproduction de sa vie. En effet, nous avons vu que, du fait de sa domiciliation dans le lieu de travail (le travail *cama adentro*), la circulation, les horaires et, en général, tous les aspects de la vie privée du funcionário sont contrôlés *in fine* par le patron. Par exemple, il n'est pas libre de se reposer quand il veut ni de manger quand bon lui semble. Ce qu'il mange, et quand il le mange, dépendent du bon vouloir du patron. Du fait de ne pas disposer d'un espace privé, les conditions de repos sont soumises aux impératifs du patron : souvent, les funcionários dorment dans des espaces collectifs, sur des matelas à même le sol. Les horaires de repos, eux aussi, sont rythmés par les besoins de la production et par la décision du patron. Toutes ces règles sont imposées aux funcionários, qui n'ont pas de mot à dire sur ces arrangements de la vie quotidienne. Ces impositions actent une relation de forte dépendance entre les deux parties, qui n'est pas propre d'une relation salariale classique, mais d'une relation marquée par la contrainte.

Malgré cela, le schéma *cama adentro* s'avère utile pour un migrant primo-arrivant à São Paulo, ce qui explique que les travailleurs y trouvent leur compte, au moins dans les termes où le « contrat » est annoncé au moment du départ et au début de l'expérience. Ce schéma implique l'épargne des frais de location, transport, nourriture. Les deux premières occupent la place la plus importante dans le budget

des habitants de São Paulo[93]. Dans des études autour de la filière de la confection textile, il a déjà été pointé la situation paradoxale engendrée par ces régimes de travail. Souchaud (2012), concernant les Boliviens travaillant dans la confection à São Paulo, note que ce type d'insertion ne peut pas se réduire exclusivement à l'exploitation de la main-d'œuvre migrante. Au contraire, les conditions d'informalité et de flexibilité de ces organisations facilitent aussi l'incorporation au marché de travail, la formation professionnelle et la réalisation des objectifs du projet migratoire. Donc, ce sont aussi des espaces d'ascension sociale pour des migrants qui auraient dû avoir très peu de chances de rester dans la ville, vu leur situation migratoire, leur méconnaissance du marché du travail et de la langue. À cette même conclusion arrive Ceccagno dans son étude de la filière de la confection textile à Prato (Italie), occupée en sa majorité par des migrants chinois : c'est un système qui favorise certes la création du profit pour les propriétaires des ateliers, mais en même temps, il agit en faveur des attentes de mobilité sociale ascendante des travailleurs. Pour elle, le système de travail *cama adentro* –qu'elle n'appelle pas de cette manière, mais il s'agit d'un arrangement similaire — et la grande mobilité interateliers par les travailleurs chinois constituent un régime de mobilité qui rend possible une grande capacité d'agentivité pour ceux-ci (Ceccagno, 2017, p. 169).

Enfin, un autre élément qui démontre que la relation patron-funcionário est marquée par la coercition est le mode dont se déroulent les ruptures de la relation de travail. Nous avons remarqué que celles-ci passent souvent par la fuite du travailleur, ou par des mécanismes de rétention du salaire parce que la rupture de la relation de travail est perçue par le patron comme un affront personnel. D'autant plus si la relation de travail s'appuie sur des liens de parenté et d'autorité préexistants. En gros, le funcionário ne peut pas mettre un terme librement à la relation de travail quand il n'y trouve plus son compte. Ses marges d'action se trouvant réduites, l'abandon du travail et l'évasion sont fréquents, comme nous l'avons vu dans la section précédente. Ce mode de rupture du consentement nous indique qu'on n'est pas dans un marché de travail tout à fait libre.

2.5.3.3 L'organisation productive de l'atelier d'artisanat

Pendant la période couverte par cette cohorte, les salaires proposés par les recruteurs, au taux d'échange de l'époque[94], étaient très proches du salaire minimum légal au Pérou qui était de 410 soles en 2001 et de 550 en 2009[95]. Il faut souligner, cependant, qu'une bonne partie des interviewés travaillait dans le secteur informel avant de quitter le Pérou, et donc qu'il est fort probable que les valeurs de cette rémunération minimale n'aient pas été respectées pour eux. En tout cas, il est intéressant de noter que même si la proposition de travail au Brésil comportait une amélioration

[93] Au moment du l'enquête de terrain, un ticket de métro coûtait R $ 3.50, soit presque 1 euro.
[94] Selon les données de la Banque Centrale péruvienne (Banco Central de Reserva del Perú). Voir : https://estadisticas.bcrp.gob.pe/estadisticas/series/anuales/resultados/PM05242PA/html
[95] http://data.ccpaqp.org.pe/info_al_dia/indicadores_vncmtos/il_evoluc_rmv.html.

salariale pour beaucoup de ces migrants, le gain économique n'était pas toutefois proéminent. L'écart entre les deux pays se ressent plutôt en rapport à l'accès au service de santé publique, par exemple, et aux politiques sociales impulsées par le gouvernement Lula dont certains migrants ont pu bénéficier[96]. Or, si des formes de travail non-libre ont pu être le moteur du développement de la production d'artisanat péruvien à São Paulo fait par des migrants péruviens, c'est que les conditions dans lesquelles se sont déployées ces migrations ont contribué au fonctionnement de cette machine, au-delà des promesses salariales.

Un régime, quel qu'il soit, façonne non seulement les travailleurs, mais aussi les employeurs. Lutz (2008) et d'autres ont démontré à partir d'une perspective de genre, par exemple, que les régimes de sécurité sociale modèlent les employeurs pour créer une demande particulière de travail domestique. Nous pouvons en dire de même sur les régimes migratoires : ils façonnent tant les mobilités des migrants eux-mêmes, comme les pratiques des employeurs traitant avec ces travailleurs migrants. Dans le cas qui nous occupe, il se trouve que ces employeurs sont aussi eux-mêmes des migrants, mais dont le statut a changé depuis qu'ils ont pu obtenir la régularisation de leur statut de résidence. Ils ont créé une demande spécifique de travail : des travailleurs possédant un savoir-faire de l'artisanat, prêts à travailler dans une maison dans des conditions de confinement, *al destajo*, et en dehors du régime général du travail. De cette manière, le régime migratoire en place leur a permis de tirer parti de la vulnérabilité des migrants fraîchement arrivés.

En effet, les conditions de travail dans les ateliers d'artisanat paulistanos ne sont pas en accord avec la législation locale : le travailleur n'est pas déclaré, il fournit des journées de travail à rallonge, ne possède pas de *carteira de trabalho* et n'est donc pas protégé par le régime social de l'emploi, et enfin les salaires ne respectent pas les exigences du salaire minimum brésilien[97]. Un autre élément clé de cette organisation constitue le travail *al destajo*, dont la rétribution dépendante de la productivité est encouragée. Comme cela a été montré auparavant, le paiement à la productivité transforme les relations entre travailleurs (Burawoy, 1982) : les ouvriers rentrent en compétition entre eux et la logique du capital reste dissimulée ; in *fine*, cette forme de travail fait penser au travailleur que sa situation personnelle ne dépend que de lui-même, et encourage la logique de « produire plus pour gagner plus ».

Les travailleurs péruviens de la production artisanale ne se sont jamais retrouvés en position de pouvoir pour négocier des améliorations dans leurs conditions de travail. Trois différences se dégagent ainsi en relation aux ateliers de confection étudiés dans le cadre des migrations boliviennes. En premier lieu, il n'y avait pas de concurrence entre ateliers pour engager de la main-d'œuvre, car ceux

[96] Voir, à ce propos, l'exemple de la trajectoire de Janet (section 2.6.3.2).
[97] Entre 2014 et 2016, période de la recherche, le salaire minimum au Brésil est passé de 724 à 880 reais.

qui quittaient un atelier cherchaient rarement à travailler pour un autre patron. Les outils et matériaux pour produire de la bijouterie artisanale étant très peu onéreux, les travailleurs préféraient donc se mettre directement à leur compte et faire leur propre production avec l'expertise gagnée dans l'atelier. Quitter un atelier et commencer de zéro était bien plus envisageable pour ces prolétaires de l'artisanat que pour les ouvriers de la confection, qui eux auraient dû faire face aux prix des machines à coudre, bien moins abordables, à fin de se lancer à produire pour eux-mêmes. Cette non-concurrence pour la main d'œuvre entre ateliers d'artisanat explique la faible capacité de négociation de ces travailleurs, car à part les menaces de dénonciation auprès de la police, ils n'avaient pas d'autres moyens de pression face aux patrons exploiteurs. La condition de travail *cama adentro* ne facilitait pas non plus la connaissance de la ville, de la langue et d'autres personnes pouvant offrir des ouvertures en dehors de la production d'artisanat. Enfin, notons aussi que la main d'œuvre était toujours disponible au Pérou pour deux raisons. D'un côté, les conditions structurelles concernant les opportunités d'emploi pour les jeunes étaient toujours les mêmes ; d'un autre, l'apprentissage du métier, des techniques de maniement de la tenaille et du fil en métal, se faisait de manière relativement facile, créant des candidats au départ de manière quasi permanente.

Une deuxième différence est en lien avec le « régime de mobilité » de l'atelier d'artisanat. À la différence des ateliers de confection étudiés dans le cadre des migrations boliviennes, plusieurs ateliers de production d'artisanat fonctionnaient avec un degré de captivité effective des travailleurs (contrôle des sorties, confiscation des documents d'identité, rétention des salaires). La liberté partielle de mouvement des travailleurs peut ainsi être associée à une forme d'exploitation. Nonobstant, cela ne nous conduit pas à embrasser une équation simplificatrice qui assimilerait la non-mobilité à l'exploitation et la mobilité à la liberté, car une injonction au mouvement peut aussi être assimilée à une forme d'exploitation (Ceccagno, 2017; Glick Schiller & Salazar, 2013). Par exemple, Ceccagno identifie une pression à la mobilité permanente dans les ateliers de confection à Prato (Italie), conséquence du régime productif global de la filière de la confection où les travailleurs chinois ne sont pas dans un système salarial qui les incite à rester dans les ateliers, et où les entrepreneurs chinois font de ce trait un avantage compétitif.

La troisième différence peut être associée aux représentations du travail dans l'atelier et la manière dont les travailleurs se perçoivent eux-mêmes. Tandis que le mot « esclave » est, nous l'avons vu, une catégorie émique des discours des prolétaires des ateliers d'artisanat péruvien, chez les ouvriers de la confection bolivienne le même mot renvoie plutôt à une catégorie imposée de l'extérieur et pas propre aux discours des individus concernés. Elle a été incorporée largement par la population de São Paulo

pour désigner les migrants boliviens (Vidal, 2012a, p. 74) et est rejetée par les ouvriers de la confection, car très stigmatisante[98].

Dès lors, qu'est-ce qui détermine ces conditions de travail, voire d'exploitation, dans les ateliers d'artisanat ? Peut-on réduire l'explication aux seules caractéristiques personnelles des artisans devenus patrons ? Tant s'en faut. Pour répondre à cette question, il faut nous pencher sur la piste fournie par la littérature autour du processus de restructuration capitaliste, car ces conditions ne sont pas exclusives des ateliers d'artisanat tenus par des Péruviens à São Paulo à l'époque vue par cette recherche. Ces caractéristiques se retrouvent dans d'autres types de manufactures au Brésil, et ailleurs dans le monde. Leur dénominateur commun : l'imposition de la flexibilité.

Un régime de flexibilité apparaît afin de permettre des extractions de profit plus avantageuses. D'après Harvey, des régimes globaux d'accumulation flexible se sont développés dès les années 1970 sur la base d'une flexibilité en ce qui concerne « les processus de travail, les marchés de travail, les produits et les modes de consommation (Harvey, 1989, p. 147), créant de nouvelles frontières pour le capital. Dans ce contexte, les relations flexibles de production :

> […] in some instances [permit] older systems of domestic, artisanal, familial (patriarchal), and paternalistic ('god-father 'guv'nor, and even mafia-like) labour systems to revive and flourish as centerpieces rather than as appendages to the production system. » (Harvey, 1989, p. 152).

C'est alors dans ce cadre structurel de restructuration du capital que doivent être analysées ces pratiques de production, dont le recours à la main d'œuvre immigrée pas chère est un trait parmi d'autres. En effet, la flexibilité existait déjà dans la production de biens pour la consommation de masse au Brésil avant la multiplication de ces ateliers de production d'artisanat. L'exemple le plus flagrant vient de l'industrie de la confection, et cela même avant l'arrivée massive de travailleurs et propriétaires d'atelier boliviens (S. A. da Silva, 2012). La flexibilité répond donc à des impératifs d'un marché global qui modèlent tant les travailleurs que les patrons. Comme le pointe bien Ceccagno, ce contexte global met dans des conditions de précarité aussi les producteurs, qui des fois arrivent seulement à être des « entrepreneurs de subsistance » : des individus à la recherche de succès via leur propre exploitation, l'exploitation des membres de leur famille et de quelques travailleurs (2017, p. 110).

Dans les travaux consacrés à l'entrepreneuriat ethnique, il existe une tendance à expliquer ces conditions d'exploitation avec une perspective culturaliste et, ce faisant, essentialiser des processus d'exploitation qui sont systématiques dans des filières de manufacture. Pour Ceccagno, il faudrait lire ces processus plutôt en fonction de ce qu'elle appelle « l'ethnicité comme compression de la diversité

[98] Nous reviendrons plus en détail sur cet aspect dans le prochain chapitre, à partir des données concernant les travailleurs péruviens dans la filière de la confection.

de la force de travail » (Ceccagno, 2017, p. 199-200), à savoir, comme une stratégie visant à simplifier la production, et donc à maximiser les profits. En effet, pour l'auteure, en réduisant la diversité des travailleurs dans les ateliers de confection de Prato, les migrants chinois visent à (1) réduire les efforts de médiation dans l'espace de travail au minimum, fait qui serait difficile à assurer, par exemple, si les travailleurs parlaient plusieurs langues ; et (2) rendre les arrangements de travail plus faciles en engageant des travailleurs qui partagent des caractéristiques de base et qui ont probablement les mêmes attentes concernant l'environnement qui les attend. C'est ainsi que Ceccagno arrive à la conclusion que les pratiques et l'emplacement des migrants chinois dans la *fashion industrie* ne répond pas à des caractéristiques ethniques, mais est plutôt le résultat de l'interaction des politiques de production aux échelles globale et locale avec l'agentivité des migrants. Dans cette ligne, nous pouvons comprendre la filière migratoire qui fournit la production d'artisanat en recrutant des travailleurs au Pérou comme une pratique au service des besoins de production capitaliste de l'atelier. Ainsi, l'homogénéité ethnique existe au service de la maximisation du profit, car embaucher des *paisanos* facilite le travail par le partage des codes, de la langue et des référents culturels. En effet, dans mes entretiens, je n'ai eu que deux références à des travailleurs non péruviens dans ces ateliers durant la période du « boom » de l'artisanat (une référence à la présence d'un travailleur bolivien et une autre à un brésilien).

Cependant, il faudrait introduire une nuance à ce propos. Les *paisanos* qui sont embauchés appartiennent par ailleurs à une classe sociale différente de celle des patrons. Cette caractéristique était déjà identifiée par certains auteurs qui ont étudié les ateliers de production installés par les migrants andins à Lima :

> Il est particulièrement intéressant que dans les cas où des ateliers, des manufactures ou d'autres groupes de coopération directe entre migrants se forment, dans presque tous les cas observés ceux-ci s'avèrent fondés sur une différenciation de classe des travailleurs qu'y participent, occultée par des relations d'entraide, de contre-prestations dans le cadre d'obligations de parenté, qui obligent le propriétaire à une sorte de tutelle permanente, mais qui, d'un autre côté, permettent des relations de travail non rémunéré, des rémunérations en nature, du travail en échange de logement, etc. (Adams & Golte, 1990, p. 60-61, ma traduction)

En effet, le temps et l'énergie (le travail) des migrants prolétaires de l'atelier d'artisanat paulistano servent à la capacité des patrons, devenus des petits capitalistes, à avoir eux-mêmes du temps et de l'énergie. Ce rapport est consubstantiel à une compréhension relationnelle des classes sociales (Skeggs, 2015, p. 217). Car si les patrons pouvaient partager les origines sociales de certains de leurs employés, leurs positions dans l'espace social d'origine avaient déjà changé : ils commençaient à faire fortune, ouvrir des magasins, avoir des biens au Pérou. Cette différence de classe assurait, au moins

pendant la phase de recrutement et un certain temps à l'atelier, une certaine loyauté, un engagement de réciprocité de la part des employés qui se sentaient redevables d'avoir la possibilité d'obtenir un travail, qui plus est dans un autre pays. Les prolétaires, nous l'avons vu, répondaient au *don* de la migration par une disposition inébranlable pour le travail.

Les relations de classe se décèlent aussi à un autre niveau. Pour Miranda (2016, p. 265), plusieurs propriétaires boliviens d'ateliers de confection ont profité de la pratique de transgressions aux accords, et l'ont répliqué sciemment afin de renouveler la main d'œuvre de l'atelier sans être obligés de la rétribuer. Il est plausible de penser que cette pratique a pu avoir la même fin chez les patrons des *funcionários* que j'ai pu rencontrer : une pratique systématique de ce schéma conduit, en effet, à quelque chose qui s'apparente — en termes marxistes — à une « accumulation primitive de capital ». Le *derecho de piso* transnational agit, dans ce sens, permettant une accumulation primaire. Combien de succès, dont ceux de certains des migrants que nous avons présentés dans la première cohorte, seraient fondés sur ce schéma d'exploitation répétitif, sur cette accumulation primaire ? Impossible de l'estimer à coup sûr. Or, les conditions que nous venons d'exposer au long de ce chapitre — des relations de travail qui comportent des formes de travail dissimulé et non payé — peuvent contribuer à l'explication des circonstances dans lesquelles les pionniers ont pu élargir leurs commerces, les faire (sur) vivre au cours du temps et ceci dans un contexte de rude compétition, conséquence de l'arrivée massive des commerçants chinois. Au moins jusqu'à l'an 2000, selon les données récoltées, des migrants péruviens continuaient à arriver nombreux pour travailler chez d'autres Péruviens, dans la filière artisanale. Cette pratique continue jusqu'à présent, même si elle est devenue marginale.

2.5.4 Le contexte de réception

Entre 2003 et 2010, le processus de « croissance économique avec inclusion sociale » déclenché au Brésil fut un important facteur d'attraction pour des migrants internationaux. Parmi les flux les plus notables, celui des migrants chinois, dont j'ai mis en lumière l'impact sur les parcours d'incorporation des migrants péruviens. En effet, si la migration chinoise à São Paulo date du début de la décennie de 1990, ce sont les flux des deux dernières décennies qui ont alimenté massivement le dispositif commercial de la rue 25 de Março, avec des migrants s'incorporant soit en tant que commerçants, soit en tant qu'employés de ces premiers (Piza, 2015, p. 104).

En ce qui concerne les mobilités intrarégionales vers le Brésil, elles augmentèrent en volume et diversité. La présence de migrants péruviens commença à être significative dans les données du recensement de l'an 2000, où les Péruviens se distinguaient — avec les Argentins et le Chilien — par leur haut niveau de scolarité (Patarra & Baeninger, 2006). À São Paulo, les migrations de sud-américains gagnèrent progressivement en visibilité, notamment avec la tenue dès 2006 de fêtes populaires et religieuses de la communauté bolivienne dans l'espace public du Mémoriel de

l'Amérique Latine, intégrées au calendrier d'activités touristiques de la ville (S. A. da Silva, 2018, p. 150). Cette visibilité vint de la main de l'implantation d'un imaginaire social autour de la migration bolivienne l'associant à la pauvreté, la souffrance et au semi-esclavage (Simai & Baeninger, 2012, p. 198).

Plus généralement, et à l'encontre de l'image du Brésil comme un pays ouvert où les migrants ne seraient pas discriminés, Vilela (2011) pointa l'existence de dynamiques de discrimination structurant le marché du travail brésilien, trouvant que l'origine ethnique et nationale avait une influence sur l'insertion des migrants internationaux (qualifiés et non qualifiés) sur celui-ci. À partir des données du recensement brésilien de 2000, l'auteure montra que le capital humain était insuffisant pour prédire les revenus des individus (Vilela, 2011, p. 110). Par exemple, les revenus des migrants boliviens, paraguayens, péruviens et uruguayens étaient moindres en comparaison de ceux des Brésiliens qui étaient des migrants internes. Ces nationalités apparurent souffrant une discrimination négative : les migrants péruviens, par exemple, affichaient des revenus inférieurs en 9 % vis-à-vis des migrants internes brésiliens (Vilela, 2011, p. 106).

2.6 Trajectoires

Les trajectoires que je présenterai dans cette section s'inscrivent globalement dans ce que nous avons identifié comme étant l'élément structurant de la cohorte à savoir, l'expansion de la filière de la production d'artisanat et la dynamique de recrutement de main d'œuvre pour les ateliers paulistanos. Mon choix s'est porté vers les parcours des femmes (9 sur les 22 migrants de mon échantillon), car elles étaient sous-représentées dans la cohorte précédente. Seules les deux premières trajectoires correspondent à des hommes artisans *piseños,* car leurs profils sont assez distincts de ceux des prolétaires des ateliers d'artisanat. Ces parcours sont intéressants dans la mesure où ils éclairent les contraintes et obstacles dont font l'objet particulièrement les femmes andines. Si ces migrantes avaient des positions sociales de départ équivalentes — à l'exception de Marcela, la seule à avoir des études supérieures — et leurs migrations avaient débuté par le même travail de prolétaires des ateliers d'artisanat, les états de leurs parcours au moment de l'enquête présentaient de fortes inégalités. L'examen des capitaux qu'elles ont réussi à mobiliser, cumuler ou convertir, au croisement de leurs positionnements en tant que femmes, andines, mères nous apportera des éclairages sur le devenir de leurs projets migratoires. Enfin, deux autres parcours en dehors du monde de l'artisanat viennent apporter de nouveaux éléments de compréhension des opportunités d'incorporation que se présentent aux femmes migrantes péruviennes à São Paulo.

2.6.1 Artesanos piseños en départ tardif : la tentative et le retour de Cerapio

Cerapio a 50 ans, est piseño et se définit comme artisan. Il m'a reçu dans son atelier chez lui, pendant qu'il travaillait ses pièces sur le tour. Il est un « pur produit » de l'essor de l'artisanat à Pisaq. « Aquí, todo el pueblo trabajaba con arcilla », m'a-t-il dit. Il a appris tout seul, en commençant par la peinture des pièces quand il était petit.

Il travaille depuis l'âge de 10 ans, quand il perdit sa mère. Un oncle l'amena à Cusco à 11 ans pour travailler comme son ouvrier, ou plutôt son pion. Son travail était de préparer l'argile, pendant que son oncle travaillait sur son tour enfermé dans son atelier. Cerapio récupérait les morceaux cassés d'argile, les recollait, et les vendait pour se faire un peu d'argent. Il travailla avec cet oncle deux ans, pendant les vacances d'été.
De retour à Pisaq, il travailla pour un autre artisan en échange de pourboires. Il faisait de la peinture sur les céramiques. À 13 ans, il produisait des pipes en argile. À 14 ans, il se retrouva à charge de ses frères et sœurs à cause de l'alcoolisme de son père, et un an après il rencontra celle qui deviendrait sa femme, orpheline elle aussi. « Entre huérfanos nos entendimos ». Ensemble, ils ont acheté leur premier tour, en 1981 : « Con ese torno hice mi casa y eduqué a mis hijos », dit-il fièrement. Il se souvint que depuis les années 70's, des « tonneaux d'argent » rentraient à Pisaq grâce à l'artisanat. Mais la concurrence était rude. Il devait travailler jour et nuit.

Avant d'aller à São Paulo, il avait tenté d'autres voyages à l'étranger, sans trop de succès. En Argentine, il a délivré de la marchandise, mais il s'est fait arnaquer, et on ne l'a jamais payé. Deux autres tentatives furent infructueuses. Il alla au Chili aussi, mais il s'est fait saisir ses produits. Il se souvient encore amèrement de ces pertes, qui lui font encore du mal. Il aurait pu s'acheter une voiture avec l'argent qu'il espérait gagner.

Ce n'est qu'en 2001 que l'opportunité pour aller à São Paulo arriva. Son beau-frère, installé là-bas depuis 10 ans dans la rue Rio Branco, avait un atelier. Sous le conseil de sa femme, Cerapio partit avec un lot de boucles d'oreille en céramique. Il savait que beaucoup de piseños vivaient à São Paulo et que le commerce d'artisanat marchait très bien. Avec ces 7000 boucles d'oreilles vendues, il a gagné beaucoup d'argent, même s'il les a vendues à un prix moins élevé que celui du marché. Il resta un mois et demi avec son beau-frère, découvrant l'univers de la feirinha de la Rue 25 de Março.

Depuis, il s'y rend tous les étés. Si les ventes marchent bien, il y va plusieurs fois par an, tandis que sa femme reste pour produire les marchandises. Son dernier voyage date de novembre 2015, il rentra à Pisaq pour Noël. Il amena des attrape-rêves et des boucles d'oreille faites avec des plumes. Ses acheteurs sont d'autres péruviens, installés dans les magasins du bâtiment Gaivota et de la rue Senador Queiroz (rue parallèle à la rue 25 de Março).

Au fil de ces voyages, il laissait des marchandises parce que son idée était de rester à São Paulo et ouvrir un box. En 2005, il annonça à sa femme : « *te dejo la casa, todo, me voy a São Paulo* ». Mais sa femme tomba enceinte une deuxième fois. « *Elle m'a piégé* », dit-il. Il a dû retourner au Brésil pour se débarrasser de toute la marchandise laissée. Il a même voyagé à l'intérieur de São Paulo pour la vendre. Avec cet argent, ils ont réussi à ouvrir un magasin à Pisaq. Il a une vision critique de ce qui est arrivé à la filière de production d'artisanat. Il affirme que « l'artisanat est mort il y a 10 ans quand les gens ont commencé à produire en pensant seulement à l'argent » :

> La cerámica murió cuando empezaron a hacer pensando en el dinero. Ha muerto hace 10 años, pero está volviendo à Pisaq poco a poco… Yo soy artesano y he viajado con mi arte. Los de São Paulo son comerciantes. No valoran el arte, regatean… Mi arte me gusta, pero es doloroso llevarse el arte a la tumba… (Notes de l'entretien avec Cerapio, Pisaq, Cusco, 2016)

Dans ce sens, « ceux de São Paulo sont commerçants », contrairement à lui, qui se définit comme artiste et artisan. Quand je lui ai demandé ce qu'il imagine, ce qu'il serait devenu s'il était resté à São Paulo, il répond : « Me hubiera vuelto comerciante, ya no sería artesano ».

Image 4. Cerapio Medina travaillant au tour dans son atelier chez lui



Source : Photo de l'auteure (Pisaq, janvier 2016)

Au moment de l'entretien, en décembre 2016, il venait de se remettre au tour. Il vend ses produits par gros lots à des acheteurs qui viennent de Lima, mais aussi de la Bolivie et l'Équateur. Et il continue à voyager au Brésil de temps en temps.

2.6.2 Les femmes de la filière de l'artisanat

2.6.2.1 Vera

Vérónica fut un des premiers longs entretiens que j'ai réalisés. Dans un *lanchonete* de la Av. Rio Branco, face à la rua Aurora où elle habite avec son compagnon et leur fille, Vera m'a partagé l'histoire de sa migration à São Paulo.

Née à Coya, dans la province de Calca, sa mère meurt lors de l'accouchement. Elle ne parla pas beaucoup de son père, qui dit elle l'a « donnée » quand elle était encore bébé à plusieurs membres de sa famille pour qu'elle soit gardée. Finalement, à trois ans, elle fut « adoptée » par une dame qu'elle nommait sa mère. Elle se sentait seule, et n'avait pas beaucoup de relations avec sa famille de naissance. À huit ans, à la suite de la mort de son père, Vera arriva à Lima chez la fille de sa mère, qui elle, resta à Cusco. Dès 10 ans, Vera travaillait comme employée domestique, en faisant toutes les tâches ménagères et en allant à l'école.

À 14 ans, elle décida de retourner à Cusco parce qu'elle entendit qu'un de ses frères était malade et seul. Logée un mois chez une sœur alors qu'elle s'occupait de son frère, elle décidait de partir parce que celle-ci était froide avec elle, et elle était déçue de se retrouver avec la sensation de ne pas avoir de famille.

C'est ainsi qu'elle trouva un travail à Pisaq, chez une piseña qui fabriquait de l'artisanat. Elle était chargée de la cuisine et apprenait aussi la production de bijoux, à enchâsser des perles en céramique peintes à la main pour faire des boucles d'oreille. À l'époque, en 2002, ses patrons faisaient déjà des voyages à São Paulo pour vendre leurs produits. Elle décrit sa patronne comme « bonne », et me raconte même qu'à la mort de son frère, elle s'était retrouvée à devoir gérer toute seule, elle l'avait aidé en lui avançant de l'argent pour prendre en charge les frais des démarches légales et des funérailles.

Sans aucun membre de sa famille de sang dont elle était proche à Cusco, elle retourna à Lima en 2003, pour travailler toujours chez la fille de sa mère adoptive. C'est là qu'elle rencontra son compagnon, cusqueño aussi, qui travaillait dans une laverie, propriété de sa patronne. Le fait de se mettre en couple fut perçu comme une faute pour sa mère adoptive, qui réprouvait la relation. Une rupture entre elles s'opéra. Rejetée par la seule famille qui lui restait, Vera emménagea avec son compagnon, et par un concours de circonstances, rencontra des cousins artisans qui travaillaient à Lima. Ils faisaient de l'artisanat avec l'argile, et son compagnon, qui savait bien peindre, a commencé à travailler avec eux. Petit à petit, Vera, elle aussi, apprit à peindre les motifs géométriques incas qui décoraient ces pièces artisanales.

Cependant, ce moment était envahi de doutes concernant son couple. Son compagnon était excessivement jaloux, et il avait des moments de violence. Par une amie de Pisaq, elle apprit que son ancienne patronne partait à São Paulo et amenait un groupe de travailleurs pour faire de l'artisanat. Vera la contacta et lui dit qu'elle aussi voulait partir. Elles se sont donc arrangées pour qu'elle vienne à Cusco. Vera planifia ce voyage en cachette et prétexta une visite à sa maman pour voyager à Cusco. Mais son compagnon insista pour venir avec elle, et une fois arrivés, elle finit par lui raconter son projet d'aller au Brésil. Lui voulut venir aussi et fit des modèles de bijoux peints pour démontrer qu'il savait travailler. Mélanie, la patronne, finit par accepter de l'engager lui aussi.

Ainsi, en 2005, Vera partit à 18 ans pour travailler au Brésil. Les 7 mois suivants, allaient être ardus : cuisine, départ tous les matins à 4 h pour vendre les produits dans la feirinha de la rue 25 de Março, sans être payée excepté pour les travaux à la pièce qu'elle faisait les dimanches. En effet, des paisanos de Colla rencontrés à São Paulo l'avaient mise en garde : sa patronne a une mauvaise réputation et elle ne paie pas ses travailleurs.

Vera réussit à quitter cette patronne en 2006 grâce à un cousin qu'elle avait à Rio de Janeiro. Sans être très proche, dans le besoin, il lui a envoyé 200 dollars pour qu'elle puisse quitter la maison où elle vivait et travaillait. Avec cet argent, et ce qu'elle avait épargné avec son compagnon comme produit de leurs travaux à la pièce, ils se retrouvaient avec 500 reais dans la rue.

Ils commencèrent à vendre à la feirinha de la rue 25 de Março des boucles d'oreille faites par eux-mêmes, et en 2007 à faire des voyages à Rio de Janeiro pendant deux mois en été. La concurrence étant rude, et l'hiver arrivant, Marcela commença à travailler avec des marchandises « de froid » : bonnets péruviens et gants qu'elle achetait à un chinois. En 2008 naquit sa fille, et elle continua à travailler dans la rue avec son bébé sur les épaules, non plus à la 25 de Março mais dans les rues piétonnes du centre-ville. Elle tenta avec la bijouterie de fantaisie chinoise, dès qu'elle baissa de prix en 2009. Ces années de *correría* furent ponctuées par de nombreuses pertes, parce que son compagnon s'était fait confisquer à plusieurs reprises leurs marchandises par la police municipale qui combat le commerce ambulant. Vu les difficultés à travailler dans la rue et la nuit avec sa fille, elle fut embauchée quelques mois dans un restaurant péruvien pour faire du nettoyage. Puis elle repartit à travailler la nuit à feirinha de Brás, avec les marchandises d'une amie en 2012.

Je la rencontrai dans la feirinha de Brás la nuit, vendant des t-shirts et shorts Nike et Adidas de contrefaçon, qu'elle achetait à un bolivien. Une paisana de Colla gardait sa fille la nuit pendant qu'elle travaillait, en échange de 10 reais.

Donc, dix ans après son arrivée à São Paulo, Vera continuait à travailler dans la rue, au jour le jour, dans une logique de subsistance.

2.6.2.2 Marcela

J'ai rencontré Marcela un après-midi, lorsqu'elle travaillait dans la région 25 de Março avec des t-shirts et shorts Nike et Adidas de contrefaçon. Marcela est l'ainée et a 4 frères : deux sont instituteurs et habitent à Cusco, et l'autre est arrivé à São Paulo après elle et travaillait à ce moment-là comme commerçant dans l'état de São Paulo. Née à Santiago, district de la province de Cusco, Marcela vient d'une famille de paysans.

Elle a fait des études pour être institutrice, mais me raconta que c'était très difficile d'avoir un poste dans les écoles publiques à Cusco. Elle enchaînait des contrats courts de remplacement et était frustrée « d'être professionnelle et ne pas réussir à gagner sa vie ». Pour s'assurer un revenu, Marcela travaillait aussi dans l'atelier d'artisanat d'un voisin de Santiago. À l'époque, elle et les autres travailleurs ne savaient pas que leur patron faisait des voyages et commerçait avec le Brésil, jusqu'au moment où il leur proposa de partir avec lui à São Paulo pour travailler. La promesse était de les amener pour travailler comme ils le faisaient au Pérou, pour l'espace de trois mois, et les laisser voir s'ils voulaient rester par la suite.

Marcela avait 28 ans à l'époque, mais consulta ses parents sur cette opportunité. Malgré leur opposition, elle partit finalement. Elle avait envie de connaître un nouveau et pays et crut à la promesse du patron, qui offrait de meilleurs salaires à ceux qu'ils recevaient à Cusco. Elle arriva à São Paulo avec deux autres travailleurs en 2007.

Comme nous l'avons vu plus haut, cette expérience se solda par l'évasion de Marcela et d'autres travailleurs, suite au non paiement des salaires et l'exploitation qu'ils subissaient. Elle s'associa avec eux et commença à travailler à la feirinha de la rue 25 de Março. Ils vendaient de l'artisanat qu'ils faisaient eux-mêmes, puis de la bijouterie chinoise.

Elle réussit à régulariser sa situation migratoire grâce à l'amnistie de 2009, deux ans après avoir commencé à travailler dans la rue. A ce moment, elle et ses associés se séparèrent, continuant chacun avec son commerce et ses produits. Elle dit avoir cherché du travail dans une *importadora* tenue par un chinois, mais avoir vite désisté, car elle se faisait exploiter et humilier. Elle préfère la feirinha car elle n'a pas « un patron qui lui engueule derrière elle » :

> L : […] ¿En algún momento intentó buscar otro trabajo que no sea así en la feriña?... ¿Otro tipo de trabajo?
> M : Si, hay veces intenté. Intente eso de importadora. Para así vender, de vendedora me dijeron. Fui pero también explotan demasiado. Los chineses explotan demasiado, no te pagan lo que debe ser. Y te exigen demasiado, te humillan también, chineses así han sido pero demasiado, para el dinero son bien duros, más te explotan que otra cosa […] Ya más estaba así

> sufriendo, prefiero estar en la calle trabajando… Que estar así, que a esa persona me esté explotando, me estoy matando por la misma cosa. No nos va ni así en la feriña. Pero del todo día lo estoy haciendo con él [son bébé]. La misma cosa […] Después me voy a la casa, estoy un rato descansando, en la casa mismo. Tranquila, sin ningún temor que la policía está acá o que me va a gritar el patrón, nada. Estoy acomodando ya mis cosas. (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015).

Marcela préfère travailler dans la rue aussi parce qu'elle dit avoir appris à socialiser dans ce milieu : à apprendre la langue, savoir s'exprimer auprès des gens, savoir créer des liens avec des gens issus de pays différents. D'ailleurs, ce sont les facteurs les plus positifs qu'elle associe à son expérience au Brésil, car sa migration lui a permis de « connaîtres des choses supérieures et avancées qu'on n'a pas au Pérou » :

> L : De toda su experiencia, ¿qué sería lo mejor que ha pasado acá?
> M : Para mí, conocer otra gente, otro ritmo de vida, de cómo son. Ahora, por ejemplo el idioma, ahora tengo también eso. No solo conozco tan solo brasileros, conozco norteamericanos, conozco africanos; casi más de así de más naciones… Hasta con ellos ya estoy hablando todo […] ¿Cómo vive así, la gente más avanzada? Todas las cosas que tienen acá más avanzadas, ¿qué tienen? Algo que no tenemos allá; allá donde estamos nosotros. ¿En qué cosa estamos así más bajos?; Ya estoy como te digo, estoy conociendo más cosas superiores. Superiores a las que no tenemos allá. (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015).

Elle dit avoir changé et acquis du courage et de la maturité pour se débrouiller toute seule, de l'autonomie en tant que femme. Elle est devenue plus ouverte aussi. Ceci est reconnu par sa famille, un de ses frères le lui rappelle souvent qu'elle est « courageuse » d'être partie même « en étant une femme » :

> M : Mi hermano me dice *"Date cuenta, ¿tú dónde estás?, tú ya no estas acá, tú estás en otro país. Ninguno de nosotros hemos salido pero tú has tenido ese valor, siendo mujer te has ido. […] ahora dependes de ti mismo. Ya sabes más cosas… […] Tú solita, aprendiendo, como me dices y acá no eras así […] tú tienes así más conocimiento de tus cosas. Acá para nosotros, eres más, más que nosotros, al menos para mí que no soy nada"*. Así dice mi hermano. ¿ Por qué ? Porque así siempre nos dice eso, cuando nosotros conseguimos algo de aquí, nos incentiva, nos valora más. *"Tú ya eres profesional, ya has ido a otro país, ya sabes otras cosas, conoces otras cosas, personas, nosotros seguimos en el campo como podemos […] Imagínate como nos ponemos nosotros, llegas tú de otro país. No estás*

viniendo de Lima, de Huancayo, de otro lugar; vienes de otro lugar, de otro país, ¡Como te esperamos acá!. Tú vienes de otro país. Es diferente, tú también ponte a pensar… (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015).

Marcela reproduit avec fierté les propos de son frère, qui lui reconnait, du fait de sa migration, « d'être plus qu'eux [le reste de sa famille à Cusco] » qui sont restés au pays et sont toujours « dans les champs ». Pourtant, elle n'a pas réussi à épargner de l'argent pour s'assurer des biens au Pérou. C'est le problème de ne pas être arrivée directement comme « indépendante » :

> Si hubiese sido así, independiente desde esa vez que llegué… Allí sí hubiese hecho dinero pero yo estaba trabajando para otra persona. Recién nosotros estamos queriendo hacer. Ya en esas… los chineses después de dos años, nomás, llegaron, lo mataron todo, ya no podíamos. (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015).

Au moment de notre entretien, Marcela s'inquiétait de la difficulté du travail dans la rue, avec les problèmes de plus en plus fréquents avec la police et la crise qui a fait baisser les ventes. En même temps, il n'a pas vraiment été question de retourner au Pérou : quoi faire là-bas ? se demanda-t-elle :

> L : ¿Ya pensó antes en regresar, en algún momento pensó?
> M : Si, pensé en volver allá, seguir con mi profesión. Pero tengo también mis hermanos, son dos hermanos. Uno trabaja en educación primaria, y otra educación física. Entonces pregunté también, como están pagando, y está muy difícil. Para lo que es educación ha bajado demasiado. El trabajo de educación es bien bajo el sueldo. Y para buscar reemplazos, así está muy difícil. Ya me voy informando de ellos, mejor sigo acá. Allá, ¡ qué voy hacer ! (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015).

Marcela avait rencontré une cusqueña qui avait fait des études d'odontologie et qui voulait ouvrir son propre cabinet. Elle lui avait proposé de devenir son assistante, mais elle devrait dans ce cas travailler et reprendre des études pour suivre une formation. Elle restait dans l'attente de nouvelles sur cette perspective pour arrêter de travailler dans la rue.

2.6.2.3 Griselda

J'ai rencontré Griselda dans son box au centre commercial de la rue 25 de Março connu sous le nom de « Buraco » (trou, en français). L'espace était rempli de sac à main pour femmes de variétés

différentes — mais sans marques, parce qu'elle ne veut pas avoir des problèmes avec la DEIC [99]—, ainsi que de sacs à dos en tout genre, spécialement ceux pour enfants, vu la proximité de la date de la rentrée scolaire au Brésil.

Griselda est née à Ayaviri, dans le département de Puno. Au moment de finir le lycée, elle voulait étudier pour devenir comptable ou infirmière, mais n'ayant pas les moyens, elle est partie rejoindre sa sœur à Cusco, où elle travailla pendant une année dans la production d'artisanat dans un atelier avec huit autres travailleurs. Sa sœur travaillait depuis toute petite à produire de l'artisanat. Elle, au contraire, a dû apprendre dès son arrivée à Cusco, grâce aux leçons de ses tantes. Elle travailla pendant deux ans à Cusco.

Son patron était un piseño qui vendait sa marchandise au Brésil. C'est ainsi qu'elle est partie, avec 6 autres filles, pour São Paulo en 2008. Griselda habitait chez ses patrons, dans le quartier de Brás, « un quartier sans Péruviens » à l'époque, d'après ses souvenirs. Elle dit avoir travaillé comme esclave, et que changer sa situation lui a pris du temps : "Je me suis rendu compte de la situation quand j'ai commencé à *namorar* [flirter, sortir avec quelqu'un]. Je me suis rendu compte et je ne travaillais plus les dimanches. À 8 h du matin, j'étais déjà à la porte pour sortir de la maison, pour aller à la 25 de Março". En effet, en 2009, elle commença à sortir avec un Péruvien, un cusqueño qui travaillait dans une entreprise d'importation chinoise. Encore en 2010 elle continuait à travailler pour la même patronne, pour qui elle faisait tout le travail domestique de la maison. Elle me dit qu'elle sentait qu'il y avait beaucoup moins de travail pour l'artisanat. Quand elle s'est décidée de partir, réclamant qu'elle ne gagnait pas assez et qu'elle voulait rentrer au Pérou, sa patronne lui rétorquait : « Tu dois m'accompagner encore. Tu ne peux pas partir, pense à la petite ». Griselda s'occupait aussi de bébé de la patronne, et elle dit en avoir souffert pour s'en séparer.

À la suite de son départ, elle et son copain se sont mis à travailler dans la feirinha de la rue 25 de Março. Ils ont commencé par la vente de t-shirts pendant la nuit, et puis en journée. Ils ont réussi à faire augmenter leur capital, ce qui leur permit de louer un stand dans la rue 25 de Março, et changer de marchandise vers les sacs à main pour femmes. Ce produit leur était plus rentable. Un revers survint : ils perdirent R $ 7 000 lors d'une transaction commerciale où ils se sont fait arnaquer. Ne pouvant plus payer leur stand, Griselda se retrouva encore comme vendeuse ambulante et son compagnon retourna travailler dans l'*importadora*.

Depuis 2011, ils ont acquis une situation beaucoup plus confortable. Ils ont acheté un *punto* dans la rue 25 de Março pour R $ 1 000 et acheté un box en 2013 dans la galerie où je l'ai rencontrée. Ils sont devenus parents en 2013, et Griselda a pu régulariser sa situation migratoire grâce à la naissance de sa fille, car sa patronne ne lui permit pas de bénéficier de l'amnistie migratoire de 2009. Leur plan était

[99] DEIC est l'acronyme de *Departamento De Investigações Sobre Crime Organizado*, organe de la Police Civil de l'État de São Paulo chargé de la lutte contre le piratage et la contrefaçon.

de rentrer au Pérou dès qu'elle sera en âge d'aller à l'école. Griselda se dit fière d'avoir mûri grâce à ses expériences, malgré toutes les difficultés qu'elle a rencontrées dans son parcours.

2.6.2.4 Melba

Mon entretien avec Melba s'est déroulé chez elle, pendant qu'elle s'occupait de son bébé de 6 mois. Elle est la migrante la plus récente dans cette cohorte, arrivée en 2009.

Melba, 29 ans à l'époque, vient de Lares, dans la province de Calca, département de Cusco. Membre d'une fratrie de 7 frères et sœurs, elle est fille d'un couple de paysans *quechua hablantes* qui vivent du travail de leur *chacras* autour de Lares. Elle a été la première de la famille à arriver à São Paulo. Son frère Rolando l'a suivi quelques années plus tard[100].

Melba a travaillé toute sa vie. À l'âge de douze ans, elle partit à Arequipa rejoindre sa sœur, qui travaillait déjà comme employée domestique là-bas. Melba travaillera pendant dix ans avec la même famille, sans pouvoir continuer d'aller à l'école, pendant dix ans. De retour à Lares, elle tomba enceinte. Sa fille naquit en 2007, et Melba enchaîna les boulots pour pouvoir assumer ses dépenses puisque le père était absent et n'assumait aucune responsabilité financière.

Avec sa fille, elle se mit à tisser des *mantas*[101] pour les vendre et faisait de la cuisine pour des ouvriers de la construction. Séparée du père de sa fille, elle partit à Cusco pour travailler chez une femme âgée malade. Une femme de Chumbivilcas (province dans le sud du département de Cusco) lui proposa de l'amener travailler à Puerto Maldonado pour faire de la cuisine dans un restaurant. En arrivant elle se rendit compte que c'était pour travailler dans un bar d'une zone de campement d'exploitation minière informelle, au milieu de la jungle. Sa patronne voulait qu'elle vende de la bière et accède aux sollicitations des clients. Elle voulait qu'elle se prostitue. Melba fuit clandestinement ce travail et arriva de nouveau à Puerto Maldonado, où elle rencontra des jeunes de la province d'Abancay qui travaillaient avec leur père. Grâce à leur aide — ils lui donnèrent de l'argent pour son trajet de bus pour retourner à Cusco —, elle réussit à rentrer. Elle retourna quelques semaines à Lares, et puis retourna à Puerto Maldonado pour travailler avec cette famille d'Abancay. Ils l'amenèrent à nouveau dans la jungle, dans un campement, où elle devait faire de la cuisine pour les miniers. Sur un radeau avec sa fille, elle cuisinait pour les 8 personnes qui travaillaient dans ce campement. Pendant un an, elle resta travailler avec eux, jusqu'à que sa fille faillit mourir en tombant du radeau dans l'eau.

[100] Le parcours de Rolando sera évoqué dans le chapitre suivant, consacré à l'étude de la troisième cohorte de migrants.
[101] Châles en laine tissés à la main, accoutrement typique des vêtements des femmes andines.

Melba quitta ce travail qu'elle trouvait dangereux pour sa fille, et partit pour Lima. En arrivant, une cousine lui proposa un travail chez une dame. Elle commença à travailler comme employée domestique et s'occupa d'une fille de 9 ans. Elle y resta 9 mois, et décida de retourner chez elle pour consulter un médecin, puisqu'elle était tout le temps malade.

De retour à Cusco, son état empira et elle dut subir une chirurgie. C'est à l'hôpital, pendant sa rémission, qu'elle rencontra sa future patronne, une piseña qui lui proposa de l'amener travailler à São Paulo. Elle décida de laisser sa fille avec ses parents à Lares et partir toute seule. On lui avait dit qu'elle devrait s'occuper d'un magasin et qu'elle serait payée 100 dollars par mois au début, avec une augmentation progressive jusqu'à 300 dollars. Sa mère encouragea le voyage, pour qu'elle puisse s'éloigner du père de sa fille.

En 2009, elle arriva donc à São Paulo. Elle quitta ce travail au but de 6 mois, sans être payée. Elle embaucha comme employée domestique chez une autre piseña, qui l'exploita aussi et qui la fit travailler même très malade. Le ras-le-bol lui fit quitter aussi ce travail après quelques mois. Elle ne sera payée que 700 reais.

Ne voulant plus travailler avec des patrons péruviens, elle embaucha cette fois-ci chez une Chinoise propriétaire de magasins de bijouterie. Elle y travaillera deux ans, et en parallèle elle commencera à travailler pour elle-même à la feirinha de la Rue 25 de Março, où elle acheta un *punto* pour 500 reais. Elle était en couple avec un piseño rencontré à São Paulo, c'est lui qui l'obligea à travailler dans la rue. Melba dit qu'il l'amena « de force », alors qu'elle « avait honte de travailler dans la rue » :

> M : Él me ha traído a la fuerza… Yo no quería venir a la calle porque no estoy acostumbrada a trabajar en la calle. Tenía vergüenza trabajar en la calle. […] me daba vergüenza, mi mamá nunca me ha hecho trabajar así, no. (Entretien avec Melba, Brás, São Paulo, 2015)

En 2013, Melba retourna au Pérou 3 mois pour s'occuper de sa mère malade et voir sa fille. A son retour, elle embaucha chez sa patronne chinoise à nouveau. Après son premier jour, de retour au travail à la fin de la journée quand elle rentrait chez elle, elle découvrit que son compagnon était parti. Il avait pris la télé, l'ordinateur, ses affaires, et les 8000 reais qu'elle gardait comme épargne. La marchandise qu'elle stockait chez elle avait aussi disparu.
Melba dut recommencer de zéro après cette fourberie de son compagnon. Heureusement, elle fut payée par sa patronne chinoise quelques jours après et put recommencer avec son business.

Elle travailla pendant deux ans toute seule à la feirinha, jusqu'à qu'elle rencontre son nouveau compagnon, un jeune ami de son frère récemment arrivé. Ils finirent par habiter ensemble, parce que Marina loua une grande maison et avait de la place pour sous-louer des chambres. Elle tomba enceinte et son enfant naquit en 2015.

Au moment de l'entretien, elle travaillait à la feirinha de Brás. Elle louait son punto à la feirinha de la rue 25 de Março à un autre péruvien, où elle vendait des vêtements pour enfant, contrefaçon de la marque Hollister, qu'elle faisait confectionner par des boliviens. En parallèle, elle continuait à faire de l'artisanat, des boucles d'oreille et des bracelets qu'elle vendait par gros lot. Son projet était de rentrer au Pérou en décembre pour sa fille, afin de ne plus prolonger le temps loin d'elle. Elle voudrait acheter un terrain, installer une épicerie, ou un magasin de vêtements à Cusco, mais ne souhaite plus habiter à Lares ni travailler dans les champs, car cette vie-là lui semble triste :

> L : […] ¿Pero querrías regresar a Cusco o no, a tu pueblo?
> M : No, a mi pueblo regresar no. No, ya no quiero. No quiero estar como mi mamá yo.
> L : ¿ Por qué ?
> M : No, mi mamá, triste esta su vida de mi mamá. Trabajar en la chacra. Hay veces llueve, no tiene leña, barro, no. No quiero eso. Allá no cuesta nada, no. Vende su papa barato, vende su maíz barato, no alcanza para nada. No, yo no quiero regresar a mi pueblo.
> L : ¿Ninguno de los hermanos quiere trabajar así, en la chacra?
> M : Si. Otro hermano tengo mayor. No sé, pero él también trabaja acá vendiendo pero bien ayuda a mi mamá. No sé… él se quedará en el pueblo o cómo, ya es mayor ya, pero no tiene mujer. Porque bien tranquilo es ese hombre.
> L : Ah, ¿Ayuda allá en la chacra pero igual tiene otro trabajo?
> M : Tiene, camioneta trabaja él… […] Nadie creo, quiere quedarse en el pueblo, de mis hermanos. Me apena, mi hermanita, tengo todavía una hermanita chiquita… (Entretien avec Melba, Brás, São Paulo, 2015)

Melba ne veut pas « finir comme sa mère » à travailler dans la *chacra* et recevoir un salaire « qui ne suffit pas ». Et elle n'est pas la seule : parmi ses frères, personne ne veut de cette vie.

2.6.3 Les chemins périphériques

2.6.3.1 Violeta et l'insertion par la cuisine péruvienne

L'histoire de Violeta est un peu atypique comparée aux profils des autres membres de cette cohorte. Non seulement par son âge au moment de son arrivée à São Paulo (46 ans), mais aussi parce que sa décision de quitter le Pérou est intimement liée à un désir de changement de vie, dans un contexte de crise conjugale.

Violeta était mariée et avait quatre filles. Son époux, policier, avait parallèlement une autre femme et d'autres enfants. Violeta et ses filles avaient donc droit à la moitié de son salaire, le reste allant pour l'autre famille. Ce n'était pas suffisant pour vivre et Violeta ne pouvait pas travailler, parce que son époux lui interdisait, craignant qu'elle « puisse rencontrer d'autres hommes et le tromper ». Puis, avec quatre filles, rester au foyer lui permettait de bien s'occuper d'elles :

> L : ¿ Qué estaba haciendo en Perú antes de venir ?
> V : Nada. Porque mi esposo no dejaba que trabaje. Sabes que en Perú son machistas los hombres… Mi esposo decía « ¡yo prefiero ser pobre que cachudo [cornu]!", decía. Entonces, él pensaba que si yo voy a trabajar, [risas] le voy a sacar la vuelta… (Entretien avec Violeta, Santa Ifigênia, São Paulo, 2016)

Violeta s'est décidée à quitter son mari et sa maison parce qu'un oncle lui proposa de l'héberger. Mais quand cet oncle mourut, elle s'est vue expulsée de la maison par ses cousins. C'est là qu'elle décida de quitter le pays, suivant les conseils d'un autre cousin. En effet, Violeta est cousine de deux Péruviens qui ont fait fortune à São Paulo, dont j'ai entendu parler à plusieurs occasions lors de mes entretiens. Joel et David Herrera, originaires de Tacna, étaient arrivés à São Paulo au cours des années 80's et avaient aussi fait partie de la génération de péruviens qui a pu fleurir grâce au commerce de l'artisanat. Au début, ils amenaient des pierres semi-précieuses de Lima à Cusco, où ils travaillaient comme vendeurs ambulants fabriquant des boucles d'oreille. Violeta me dit que ses cousins « ont poussé comme l'écume » pendant les années 90's, réussissant à avoir trois grands magasins de bijouterie à São Paulo et deux autres à Rio de Janeiro. Violeta énuméra les avoirs de son cousin fortuné : argent, maisons, etc. « Tenía tres barracas [baraques] de revistas. Tenía plata, tenía carro, carro del año, su señora, él. Estaba en Vila Mariana [quartier huppé et bohème de São Paulo], en apartamentos de grupo vivía. » (Entretien avec Violeta, Santa Ifigênia, São Paulo, 2016)

À son arrivée à São Paulo, en 2006, c'est le cousin cadet, David, qui l'accueillit elle et ses filles, âgées à l'époque de 25, 23, 22 et 17 ans. Il les installa dans une maison à lui, meublé, et leur remplit le garde-manger pour un mois. Violeta se souvint émue de la générosité de son cousin, qui au final l'hébergea dans cette maison pendant trois ans.

Ne voulant pas profiter de la générosité de sa famille, Violeta chercha de quoi gagner son pain. En allant à la rue 25 de Março, c'est sa cousine qui lui dit que personne ne vendait de petits-déjeuners pour les commerçants de la rue. C'est ainsi que Violeta commença à préparer des petits-déjeuners comme ceux qu'on trouve dans les rues au Pérou, à des prix populaires. Elle commença par vendre 25 rations par jour, puisque la logistique était difficile. La maison de son cousin se trouvait de l'autre côté de la ville, et elle devait se trimbaler entre des métros et des bus, en compagnie de ses filles, avec

ses grands seaux et ses sandwichs. En deux ans, elle épargna 10 000 reais et commença à réfléchir à louer un restaurant.

En 2008, Violeta et ses filles ouvrirent un petit restaurant dans un local du Shopping Saara, un des grands centres commerciaux du quartier 25 de Março. Elles équipèrent le local avec leur épargne. L'affaire décolla vite : les menus partaient vite, et elles devaient engager des commis pour arriver à suivre le pas de la clientèle formée par des Équatoriens, Boliviens, Brésiliens et, bien sûr, des Péruviens. La qualité de vie de Violeta et sa famille s'en améliora. Violeta acheta une voiture pour faciliter la logistique de son restaurant. Grâce à l'amnistie migratoire de 1998, elles réussirent à régulariser leur situation dans le pays, ce qui permit à une de ses filles de préparer un concours d'entrée à l'université et s'inscrire à une faculté de droit.

Mais en janvier 2015, la situation changea dramatiquement. Un incendie ravagea le Shopping Saara[102] et Violeta perdit tout l'équipement et les produits qu'elle avait sur place. D'un ton resigné, elle affirme que « c'est comme ça la vie » :

> ¿ Qué voy a hacer ? Perdimos, la vida es así… Pero no nos hemos quedado por decir, sin nada. Porque yo ya había comprado mi departamento ya, tenía carro, tenía un poco de dinero. Ya como una gran inversión, como dicen, había ahorrado (…) (Entretien avec Violeta, Santa Ifigênia, São Paulo, 2016)

Pourquoi ne pas avoir suivi le chemin du commerce, ou s'être lancé dans la filière de ses cousins ? À son arrivée à São Paulo, Violeta raconta que le marché de la bijouterie n'était plus ce qu'il était auparavant. De plus, trouver les informations pour savoir comment monter un commerce n'était pas accessible à tout le monde, car « personne ne dit rien ». Elle dit avoir loué un box, pour finalement se rendre compte qu'elle n'avait pas la moindre idée de quoi proposer comme produit :

> Una vez, alquilamos en el Shopping Saara, en la parte de abajo, alquilamos un box y no sabíamos qué vender (risas). No sabía. *¿Qué vendemos? Esto no*. ¿Y acaso te dicen dónde son las importadoras? No te dicen, la gente. No te dicen dónde, dónde compran. Nosotras no sabíamos porque nosotras preguntábamos en la calle, en otro lugar, y ya *¿cómo vamos a vender? ¿cuánto vamos a ganar?*, decíamos. Pasamos a otra persona [el box] y seguimos con la comida… (Entretien avec Violeta, Santa Ifigênia, São Paulo, 2016)

[102] Plusieurs commerçants péruviens ont été affectés par cet incendie. Voir à ce propos : https://oglobo.globo.com/brasil/incendio-atinge-mini-shopping-na-rua-25-de-marco-centro-de-sao-paulo-15056650 (O Globo, 2015)

Violeta se sentait tranquille avec sa vie à São Paulo. Elle réussissait à s'occuper de sa mère au Pérou, elle soutenait les études de droit de sa fille à São Paulo, ainsi ce que ceux d'une autre de ses filles rentrée au Pérou. Elle aimerait avoir une maison au Pérou où pouvoir rentrer, parce que son ancienne maison est à présent occupée par son ex-mari et sa nouvelle famille. Au moment de l'entretien, Violeta avait réussi à refaire un petit restaurant de menus de midi, mais loin de quartier 25 de Março. La zone n'étant pas très commerciale, les quelques clients étaient des habitués qui l'avaient suivi dans ce nouvel emplacement, ou des gens de passage. C'était une solution transitoire, puisque Violeta préparait l'ouverture d'un nouveau restaurant, cette fois-ci dans le quartier autour de Rua Aurora, où elle allait rentrer en concurrence avec les autres restaurants péruviens de la zone. Le local était encore en travaux et attendait l'installation d'un grand four pour la préparation du *pollo a la brasa.*

2.6.3.2 Jimena et l'insertion par le service domestique

Jimena, que j'ai rencontré sur le pont Sao Bento, vendait des habits pour petites filles — d'où son surnom « *Señora Frozen* », du dessin animé La Reigne des Neiges, motif des produits qu'elle vendait alors. Elle me reçut pour parler chez elle, au huitième étage d'un ancien bâtiment de bureaux au centre-ville, devenu une occupation organisée par le mouvement des Sem Teto [Sans Toit] à São Paulo.

Jimena vient d'une famille nombreuse de province, avec un père absent. Dès ses 18 ans, c'est elle qui a dû assumer la responsabilité de la famille à la suite de sa sœur. La famille aménagea à Lima à la recherche de meilleures conditions. Jimena travaillait comme vendeuse et étudiait en même temps pour être aide-soignante, mais son emploi était très mal payé et elle cherchait d'autres opportunités.

C'est ainsi qu'une amie qui travaillait à São Paulo comme employée domestique lui proposa de l'aider pour lui trouver un travail. C'est ainsi qu'elle débarqua en 2006, à 22 ans, à São Paulo pour travailler dans une famille brésilienne. Elle dit qu'arriver au Brésil fut comme « naître à nouveau », car son adaptation ne fut pas facile, surtout par rapport à la langue.

Sentant qu'elle n'allait jamais s'adapter au Brésil, Jimena trouva un emploi dans un atelier de confection de Péruviens pour quelques mois, dans l'espoir d'épargner et partir au Chili. Finalement, ce travail lui permit de rencontrer de nouvelles personnes et se faire des amis, ce qui la motiva à abandonner son projet de départ pour le Chili. Après cette expérience, et grâce à son réseau, elle se réinséra dans le travail domestique, où elle dit que les femmes péruviennes étaient très recherchées « car elles savent travailler ». Elle travailla ainsi pour une famille argentine ; puis pour une famille carioca. Le travail domestique fut une violence symbolique pour Janet, au point qu'elle était incapable de se référer à son employeur comme « son patron ». Le mot était « trop fort » pour elle :

J : Porque a veces tú vienes- tú eres tipo limeña, vives en Lima… "*Yo no trabajo en casa*". Por ejemplo, cuando yo llegué aquí, yo no decía a mi amiga "es mi patrón". *¡Estás loca! ¡será mi patrón!" yo decía así.* [Soupir] Conforme fue pasando el tiempo, yo comencé a hablar esas palabras…[…] Yo ahora lo hablo… "Mi patrón".

L : ¿ Por qué ? ¿En esa época qué significaba para ti esa palabra?

Era una palabra muy fuerte. Yo lo sentía fuerte. ¿Patrón? O sea, tú eras sirvienta, tú eras…[…] Conforme fue pasando, cambié de idea… « *Es mi patrona, mi patrón* » así. Fui… a los pocos, lo que yo estaba así… bajé a los pocos, fui bajando… fui viendo la realidad. (Entretien avec Jimena, República, São Paulo, 2015)

Jimena commença donc « à descendre », à « voir la réalité ». Elle rencontra son compagnon, un Péruvien qui travaillait dans la confection, et ensemble ils montèrent leur propre atelier. C'était en 2008, et pour elle, la crise économique ne lui permit pas de s'en sortir. La gestion de l'atelier était une source de stress, un travail « esclave » dit-elle, qui devait travailler de 7 à 22 h, cuisiner pour les travailleurs, sortir pour chercher des services chez des Coréens. Une amie leur avait permis d'acheter les machines à crédit, car ils n'avaient pas de documents régularisés. Ils étaient endettés.

Son fils naquit en 2010, au moment où Jimena et son compagnon avaient réussi à obtenir leur résidence au Brésil via l'amnistie migratoire de 2009. En 2011, elle retourna travailler dans le service domestique, car les conditions étaient bonnes. L'atelier ferma quelques mois plus tard. Avec la naissance de son deuxième enfant, les conditions pour travailler comme employée domestique devenaient plus compliquées à gérer. De plus, son deuxième enfant rencontra de graves problèmes de santé, ce qui poussa Jimena à arrêter de travailler pour s'occuper de lui.

Depuis sa régularisation migratoire, Jimena était très au courant de ses droits comme citoyenne. Elle fit les démarches pour commencer à toucher la subvention *Bolsa Família*[103], et se renseigna pour déménager, en 2014, dans un des bâtiments occupés par le mouvement des Sem Teto pour réduire ses dépenses de loyer. Elle et sa famille avaient dû faire déjà trois occupations différentes. Elle trouva un travail à mi-temps dans le télémarketing, qu'elle compléta par un autre comme agent de nettoyage du métro de São Paulo.

La vie de Jimena était intense et rythmée par le travail. Elle cherchait un travail qui soit plus compatible avec son désir de s'occuper de ses enfants, comme sa belle-mère, qui avait commencé à travailler dans la rue comme ambulante vers la fin de 2014 :

[103] Tous les migrants vivant en situation régulière dans le pays et correspondant aux critères d'attribution (familles où le revenu par personne monte jusqu'à R $ 89 par mois, ou R $ 178 dans s'il y a des enfants jusqu'à 17 ans) peuvent toucher l'allocation de Bolsa Família.

J : […] Fue tanta la insistencia de mi suegra, mi suegra ella trabajaba en la calle, me decía "*Jimena sal a la calle, en la calle hay plata"* me decía, porque si yo hubiese conocido antes la calle que no tuviese como ahora.

L : ¿En todo ese tiempo nunca habías…?

J : Nunca había experimentado qué es trabajo en calle…

L : ¿No habías escuchado?

J : Escuchado sí, pero me daba miedo. La pareja de mi suegra trabajaba antes, me decía vamos pero nadie se atrevía. Toda la familia trabajaba en firmas, trabajaba en esas cosas. Como la pareja de mi suegra viajó, mi suegra se quedó con su mercadería y trabajaba en costura en su casa… quería dejar la costura, se mataba tanto para ganar una miseria. Mi suegra comenzó a salir en octubre del año pasado y yo seguí trabajando en casa, veía que mi suegra en una hora se ganaba sus 150, 100 reales, en un ratito y después mi suegra se comenzó a ir al Brás. Llegó la pareja de mi suegra, se fueron al Brás

L: ¿ Al principio dónde trabajaban en la calle ?

J : Por aquí nomás, por el centro. Se fueron al Bras en la madrugada, […] juntaron mercadería y vendieron, llegaron a conseguir un punto allá y en ese tiempo ellos llegaron a hacer un buen capital… en 3 meses. O sea mi suegra vio dinero. Yo en ese tiempo me fui a Perú a dejarla a mi mamá y le dije *"ya suegra cuando venga*" y mi suegra me insistía *"Jimena trabaja así" "ya, ya cualquier día"* yo veía pero yo quería seguir trabajando "*más que todo por tus hijos, no hay quien recoja a tus hijos"*. Fue más la fuerza que mi hijo el mayor sale a las 4 hasta que yo tome la decisión. Mi suegra compró mercadería, yo me iba en la madrugada a la 25, vendí todo […] le compré mercadería a mi suegra, le di un poco de dinero a mi suegra y mi suegra me dio más y de a poco fui pagando, y así me fui a la 25 a trabajar, con mi propio esfuerzo. Mi cuñada trabajaba en el puente, yo me iba al puente también a trabajar y así, así poco a poco fui y gracias a Dios ahora si quiera me puedo ir al Perú con algo. Lo que yo no conseguí en 9 años, lo estoy consiguiendo recién con mi esfuerzo, con mi trabajo, sacándome la michi, luchando, yendo para acá, para allá. (Entretien avec Jimena, República, São Paulo, 2015)

Le travail dans la rue permit à Jimena d'obtenir des gains sans équivalent comparé aux salaires qu'elle avait pu percevoir dès son arrivée au Brésil. Cette impulsion lui a permis d'envisager un retour au Pérou, où elle avait réussi déjà à acheter un terrain pour construire sa maison. Être vendeuse ambulante fut d'abord un choc pour elle, qui avait honte de travailler de cette manière. Après s'y être habituée, elle en apprécia la sociabilité qui émergeait de la rencontre des gens dans la rue ; elle se fit des amis, elle rigolait. C'est la vie sociale qu'elle n'avait pas par ailleurs.

Au moment de notre entretien, Jimena disait que sa famille préparait un retour au Pérou au cours des deux prochains mois. Sa crainte était de ne pas savoir comment ce retour pouvait se passer, surtout parce que son compagnon ne voulait plus du tout retourner au Brésil. Elle était inquiète car elle s'était habituée « à avoir son propre argent, que personne la prenne en charge », et ne savait pas si cela pourrait continuer au Pérou:

> Él [son compagnon] se cansó de esta rutina, la rutina es la que te cansa más… Pero por ejemplo yo no puedo prohibirle, si a mí me gusta un zapato voy y me lo compro, yo no me prohíbo en ese sentido, ya nos prohibimos mucho hace muchos años donde ahora yo pienso que… Yo me sigo prohibiendo a veces un poco… porque a mis hijos no les hace falta nada, les tengo que dar lo mejor de mis posibilidades, lo que yo nunca tuve se lo doy a mis niños, pero siempre hay un límite. En Perú no sé cómo va a ser, yo me he acostumbrado a tener mi dinero, no me gusta que mi marido me mantenga, yo misma me busco ideas de que puedo hacer allá […] (Entretien avec Jimena, República, São Paulo, 2015)

Jimena ne souhaitait pas perdre l'autonomie financière qu'elle avait gagnée pendant toutes ces années de travail au Brésil. Pour elle, le retour à Lima serait, comme le fut son arrivée à São Paulo, naître à nouveau, et elle n'écartait pas la possibilité de revenir au Brésil à nouveau, ou d'émigrer ailleurs, vers l'Espagne ou l'Italie:

> J : […] vamos a ver cómo nos va en el día a día, porque de repente yo voy a volver a nacer en Lima… Conozco, he vivido mi financia, mi adolescencia; pero no he vivido con mi familia entonces voy a ir a una experiencia más… a vivir, si no, vengo un año más aquí en Brasil, trabajo para hacer alguna cosa y hacer ¿no? […]
> L : ¿Y piensas que ya no te irías a otros países a comenzar de cero?
> J : Sería Italia o España, creo que lo pensaría… (Entretien avec Jimena, República, São Paulo, 2015)

2.6.4 Discussion

Pour comprendre les parcours d'incorporation des membres de cette cohorte, il nous faut nous pencher tant sur les trajectoires des prolétaires des ateliers d'artisanat comme sur les trajectoires de ceux dont les expériences ne passent pas par cette filière. Ces différences pointent vers deux constats : d'un côté, les prolétaires des ateliers d'artisanat s'insèrent dans un circuit migratoire déjà consolidé, ce qui veut dire que le Brésil comme pays de destination n'est pas forcément un choix en lui-même. De l'autre, en

dehors de ce circuit migratoire, d'autres voies amènent au Brésil, car le pays jouit dans cette période d'une image de pays prospère et leader de la région.

Dans cette présentation des trajectoires, nous avons privilégié celles des femmes, quasi absentes dans la cohorte précédente, éminemment masculine. Ce faisant, l'objectif est de nourrir nos analyses avec ces expériences genrées afin d'aborder la question des inégalités de trajectoires entre hommes et femmes.

2.6.4.1 Le bilan des capitaux

Essayons à présent de dresser un bilan à partir de l'analyse de ces trajectoires. Qu'est-ce qui différencie dans la composition de leurs capitaux, les migrants de cette cohorte par rapport à la précédente ? Quels capitaux ont pu être transférés, réinvestis, ou accumulés au cours de ces migrations ?

D'abord, notons que l'origine sociale des membres de cette cohorte est relativement homogène. Ils sont tous jeunes, ont entre vingt et trente ans (à l'exception de Violeta et Cerapio) et leur migration répond à la recherche d'un emploi avec de meilleurs revenus que celui qu'ils et elles avaient au Pérou. Ils sont fils et filles d'agriculteurs et commerçants, ou de travailleurs manuels, à l'exception de Jimena, fille d'un professionnel universitaire. Ces origines sociales apparaissent à certains égards plus défavorisées que ceux de la cohorte précédente, ce qui se reflète dans les conditions dans lesquelles la mise en migration se produit : en dépendance, pour les prolétaires des ateliers d'artisanat ; et avec de faibles ressources pour les autres. Quelques différences commencent à se dessiner entre ceux qui étaient dans une logique d'accumulation (Cerapio), de survie économique au pays (Vera, Marcela, Griselda, Melba, Violeta, Jimena), et de besoin matériel redoublé par un besoin d'émancipation personnelle (Melba et Violeta toutes les deux cherchant à s'affranchir d'une relation amoureuse conflictuelle).

En ce qui concerne les ressources économiques, ces migrants en sont pour la plupart dépourvus, car ils ont entrepris un voyage financé par leurs futurs patrons (Vera, Marcela, Griselda, Melba) ou avec le soutien de connaissances déjà sur place (Justo, Violeta, Jimena). Aucun d'entre eux ne part avec un fonds d'épargne ou une *bolsa de viajes* conséquent. Par la suite, leurs parcours à São Paulo ne leur ont pas permis par ailleurs de cumuler du capital économique. Cerapio, qui a installé un magasin d'artisanat à Pisaq après son retour du Brésil avec ses gains, n'est pas dans une position avantagée dans la hiérarchie sociale de Pisaq et sa capacité d'investissement est limitée. Jimena, qui a acheté un terrain à Lima avec le fruit de son travail à São Paulo, n'est pas encore dans une situation où son travail dans la rue lui permet d'investir son argent et lui garantir une stabilité future. Griselda semble plus à même de profiter d'une situation relativement bonne grâce au développement de son commerce,

qui lui a permis d'investir dans son box à São Paulo. Pour le reste, elles travaillent toutes encore à la recherche d'une situation économique plus stable, souvent dans une logique de subsistance.

En termes du capital culturel institutionnalisé, nous pouvons distinguer ceux qui ont une scolarité complète, et donc qui avaient des attentes de continuer/conclure des études supérieures (Marcela, Griselda, Jimena) et ceux qui n'ont pas conclu leurs études secondaires (Cerapio, Vera, Melba). Dans ce groupe, la seule personne ayant des études supérieures est Marcela, qui utilise ce critère pour se distinguer du « commun » des vendeurs ambulants. Voici comment elle me raconte qu'elle conseille une autre femme qui travaille comme elle, dans la rue :

> *¿Tú profesión es ser madre de familia?",* le dije. […] *hay que tener tu profesión". "Acá se vende, se gana fácil" "Se vende, se gana fácil, pero negocio traicionero".* "*¿De negocio vas a vivir? Ahora que tengas tu hijo, a tu hijo le vas a decir yo soy comerciante. ¡No es!",* le digo. "*Tienes que pensar así, en tu conocimiento. Tu capacidad debe ser más, tu conocimiento. No depender de vender y vender. ¿Qué tú que cosa piensas? ¿Esto es conocimiento? ¿En sí, qué cosa es la que sabes tú? Sólo vender, comprar y vender, eso es profesión para ti".* (Entretien avec Marcela, 25 de Março, São Paulo, 2015)

« Acheter et revendre », ce n'est pas une profession pour Marcela. Au fond, dans ce passage elle m'a transmis la manière dont elle a rationalisé son séjour à São Paulo et son travail dans la rue, après huit ans de migration. Son diplôme d'institutrice n'est pas reconnu dans ce nouveau contexte : à défaut d'avoir pu transférer son capital culturel, elle se contente de pouvoir l'utiliser pour se distinguer symboliquement. Elle est, certes, une vendeuse ambulante, mais avec une profession. Elle n'a pas à avoir honte.

Cette stratégie de distinction n'est pas la seule parmi les migrants péruviens. Même ceux comme Vera, qui n'ont pas fini l'école, s'accordent pour pointer les Brésiliens comme des « analphabètes » et « ignorants », et dédaigner la qualité de leur système éducatif. Dans leur positionnement dans l'espace social brésilien comme de « simples » vendeurs ambulants, ils se confortent dans la perception de se sentir mieux éduqués que les Brésiliens qui viennent acheter leurs produits. L'apprentissage de la langue portugaise apparaît aussi comme une ressource culturelle qui distingue ceux qui la maîtrisent (Vera, Jimena, Marcela, Griselda) de ceux qui ne l'ont pas apprise. Dans les récits, parler portugais prouve non seulement la possession d'une capacité intellectuelle, mais s'avère aussi un outil pour faire face à de potentielles situations de discrimination de la part des locaux. Vera, par exemple, s'enorgueillit de son habileté pour apprendre le portugais. Elle n'a pas eu de difficultés pour aller aux contrôles de sa grossesse à l'hôpital. Elle sait « se défendre » si quelqu'un l'insulte :

> E : Y por ejemplo para ir al médico, a los controles de embarazo, todo eso con el idioma ¿no te hizo difícil?

V : No, porque yo hablo el idioma. Lo bueno es que yo aprendí a los pocos meses de trabajar con la señora, aprendí a soltarme rápido… aprendí a hablar rapidito porque yo, a mí me gusta aprender las cosas rapiditas.

E : Porque sí hace una diferencia, ¿no? entre la gente que no aprende y la que sí…

V : Sí, hay muchas personas que me decían "*cómo vas a aprender en dos días portugués*" "*Yo he aprendido",* le digo, porque también… a ver, si alguien me está insultando, me tengo que defender, hay que saber con los brasileros. Hay brasileros buenos, hay brasileros malos. (Entretien avec Vera, Rua Aurora, São Paulo, 2015)

Une autre source de capital culturel informel chez certains de ces migrants provient de leurs expériences préalables de migration au Pérou. Vera, Griselda, Melba et Jimena sont devenues particulièrement aguerries du fait de ces expériences, ce qui leur a permis d'avoir un sens de la débrouillardise dès qu'elles ont dû quitter leurs premiers emplois à São Paulo. Marcela, quant à elle, dit avoir acquis cette qualité du fait de son expérience au Brésil.

Notons enfin un autre type de capital qui joue un rôle dans les parcours d'incorporation des migrants arrivés dans le cadre d'une mobilité dépendante. Il s'agit d'un capital de type moral : la réputation. Nous l'avons vu, le départ de Vera en mauvais termes avec sa patronne est un élément récurrent dans plusieurs entretiens. Dans ce contexte, le « capital réputation » du migrant est entaché. Le fait de se mettre à travailler à son compte répond donc à cette double contrainte. D'un côté, la mauvaise expérience dans la relation patron-employé fait que le migrant voit avec de meilleurs yeux la possibilité de ne pas avoir un patron et gérer soi-même son activité. De l'autre, même si la personne essaie de trouver un autre travail auprès d'un autre patron, les calomnies et les imputations font qu'il est difficile d'échapper à cette réputation dans un milieu relativement fermé et petit, où l'information circule facilement.

Le cas de Cerapio est différent, car il est un migrant de retour à Pisaq. Il illustre la difficulté pour les individus avec moins de ressources pour mener à bien leurs projets migratoires. Cerapio, en effet, vient d'un contexte familial difficile, s'est mis en couple très jeune avec une femme orpheline comme lui, et a travaillé durement en couple depuis son adolescence pour pouvoir construire sa maison à Pisaq. Il avait moins de marge de manœuvre pour construire son commerce à São Paulo et pour y rester, car il est parti notamment pour la première fois à 36 ans avec la responsabilité d'une famille, et quelque temps après des pertes considérables d'argent à la suite des voyages commerciaux à l'étranger malencontreux. Finalement, du fait de ce parcours, Cerapio se distingue symboliquement des membres de la première cohorte (qui en termes générationnels aurait pu être la sienne) parce qu'il s'identifie comme artisan et artiste, alors que « ceux de São Paulo ne sont que des commerçants et ne valorisent pas l'art, ils le marchandent ».

2.6.4.2 La place des femmes

Les femmes de cette cohorte ont toutes en commun d'être les pionnières de la migration de leurs familles. En tant que pionnières, elles ne comptaient pas sur un « filet de sécurité » — famille ou réseaux solides sur place, et elles ont donc eu plus de difficultés à trouver des appuis pour s'assurer une situation économique prospère, notamment dans un contexte de transformation de l'activité économique commerciale de São Paulo.

Parmi les parcours des quatre prolétaires de l'artisanat se dressent des différences significatives. Vera est celle dont la migration est la plus ancienne. Elle semble avoir su tirer profit de ces quelques liens faibles pour trouver du travail et voir des options s'ouvrir. Ces ressources semblent avoir compensé l'absence de capital économique au départ de sa trajectoire migratoire. D'ailleurs, c'est grâce à ces liens faibles qu'elle réussit même à se voir prêter de l'argent pour continuer à travailler. Cependant, dans sa situation, cela ne suffit pas pour lui assurer une insertion de travail lui permettant d'améliorer ses conditions de vie. Le fait d'avoir une fille rend plus difficile sa subsistance, surtout dans un contexte où son compagnon ne semble pas avoir le même entrain ni le même flaire pour le commerce qu'elle.

Griselda, dont le profil de départ ressemble à celui de Vera, a réussi à assurer une stabilité économique grâce au succès de son commerce. Arrivée trois ans plus tard que Vera, elle a travaillé dans la rue avec son compagnon dès son départ de l'atelier d'artisanat et ils ont un pu s'acheter un box. Quelques éléments semblent différencier les deux parcours : le bon choix du produit à vendre fait par Griselda (des sacs à main de fabrication chinoise, sans marque), qui lui a épargné des pertes liées aux confiscations de la police.

Marcela est la seule des femmes à avoir un niveau d'éducation supérieur et à être arrivée avec un âge « avancée » par rapport à la moyenne de ces jeunes migrantes (28 ans). Dans son cas, son niveau de formation plus élevé n'a pas représenté pour elle un avantage pour se faire une place plus stable à São Paulo, car elle n'a pas réussi à convertir son capital culturel faute de processus d'homologation formelle. Sans famille sur laquelle compter, célibataire, elle continue à travailler dans la rue sans envisager un futur clair pour elle à São Paulo. Son principal acquis semble être le capital symbolique, conséquence de sa migration au Brésil, qui est reconnu par les membres de sa famille quand elle rentre à Cusco.

Le parcours de Melba à São Paulo est marqué par une responsabilité lourde : elle a laissé une fille au Pérou, et doit s'en occuper. Ses expériences de couple lui ont été aussi néfastes, tant d'un point de vue économique comme émotionnel. Laborieuse et déterminée, elle compense son manque initial de ressources par du travail acharné. Devant à présent aussi s'occuper de son enfant né à São Paulo, elle

essaie de suivre ses intuitions commerciales et de mener son business de manière séparée de celui du père de son enfant, en qui elle n'a pas vraiment confiance.

Violeta, quant à elle, est un cas atypique, car sa migration se produit tard dans son parcours de vie et se déclenche face à une situation de couple insoutenable pour elle. Épaulée par des cousins déjà en bonne position à São Paulo, elle s'est fait un chemin avec le peu de ressources personnelles qu'elle avait : son talent pour la cuisine. Elle a pu profiter d'une niche de travail qui n'avait pas encore été occupée à l'époque, à savoir la restauration populaire accessible aux vendeurs ambulants qui travaillaient dans les marchés de nuit. Elle et ses filles y ont travaillé de manière acharnée pour se faire un capital économique à investir dans des restaurants de cuisine péruvienne.

Pour Jimena, une toute autre niche de travail lui a permis de s'insérer à São Paulo : le service domestique, où elle a pu profiter des informations d'une amie qu'y travaillait, ainsi que de la bonne réputation des employées domestiques péruviennes. En s'accommodant aux attentes des employeuses hispanophones concernant les employées domestiques péruviennes (les Péruviennes « savent travailler », sont « dévouées »), elle a pu enchaîner les contrats dans ce secteur grâce à son réseau. L'insertion de travail de Jimena est atypique en relation à d'autres Péruviens, car elle combine des emplois des niches propres aux migrants et d'autres où ces derniers sont moins présents. Jimena finit par « découvrir » le travail dans la rue assez tard dans son parcours, et préfère cette niche parce qu'il est plus compatible avec les soins qu'elle doit à ses deux enfants. Malgré l'instabilité, Jimena avait réussi à se faire d'un petit capital et préparait un retour imminent au Pérou les mois suivant notre entrevue.

Enfin, pour Vera, Melba et Jimena, être devenues mères pendant leur migration a alourdi encore la tâche de leur insertion de travail. Elles cumulent le travail dans la rue et celui à la maison. Elles ont moins de temps pour sortir travailler, doivent faire face aux contraintes horaires et économiques liées à la prise en charge du soin des enfants, et, de surcroît, elles doivent composer avec des compagnons peu investis.

À présent, il nous reste à explorer le capital social de ces migrants, dimension à laquelle je consacrerai la prochaine section.

2.6.4.3 Les effets du capital social

Les parcours de cette cohorte nous permettent d'analyser plus en détail les ressorts du capital social de ces migrants, car au fur et à mesure que les âges de la migration avancent, cette ressource devient centrale pour les parcours des nouveaux arrivés. Parmi les trajectoires présentées, à l'exception de Violeta et Jimena, et celle de l'artisan *piseño* Cerapio, toutes commencent par un lien patron-employé et par un recrutement au Pérou. Ce lien structure le départ du migrant, son arrivée à São Paulo et les

conditions de son insertion les premiers mois — voire années —. Ce lien, enfin, place le migrant dès le début de sa trajectoire migratoire dans un réseau bien précis.

Nous allons analyser le rôle de ce capital social à la lumière de deux questions : la nature des liens mobilisés par les migrants et la discussion autour de ce que la littérature a nommé « solidarité ethnique ».

a. Liens forts, faibles, jetables et la question de la confiance

Pour Granovetter (1973, p. 1361), « la force d'un lien résulte d'une combinaison (probablement linéaire) du temps passé ensemble, de l'intensité émotionnelle, de l'intimité (la confidence mutuelle) et des échanges de services réciproques ». Pour ce qui est de la mise en migration dans le cadre des mobilités dépendantes, le lien qui lie le potentiel migrant avec son futur patron répond bien à ce que Granovetter nomme un lien faible, dont une des caractéristiques est de rendre possibles les opportunités de mobilité sociale. C'est le cas, nous l'avons vu, des migrants pour qui le départ au Brésil aurait été très difficile par d'autres moyens (Vera, Marcela, Griselda, Melba). Ceci correspond aussi à ce qui est arrivé à Jimena, dont une amie au Brésil lui trouve en emploi.

Par la suite, la socialisation dans la rue semble être une étape fondamentale pour la création du lien des migrants fraîchement arrivés. Pour les prolétaires des ateliers d'artisanat, ce sont leurs premières sorties dans les *feirinhas* dans le cadre de leurs emplois, ou les premières sorties de repos les dimanches dans ces mêmes espaces, celles qui leur permettent de rencontrer d'autres migrants et d'autres Péruviens auprès de qui se procurer des informations et commencer à comprendre l'univers de la rue. Des fois, comme nous l'avons vu (avec Vera, Marcela, Griselda), ces rencontres renforcent aussi une prise de conscience sur leurs conditions d'exploitation et leurs salaires de misère.

Ces rencontres, souvent hasardeuses, sont précieuses pour les migrants isolés qui arrivent via des arrangements de mobilité dépendante. Potot (2006), dans son étude des réseaux de migrants roumains, elle signalait ce type de rencontre fortuite comme source d'informations concernant des possibilités d'emploi ou logement, mais notait qu'elles n'étaient pas suivies. Dans le cadre des récits des migrants péruviens de cette cohorte, ces rencontres ont une durée dans le temps plus importante. Elles débouchent sur des collocations, sur des pistes pour aller se fournir des marchandises pas chères, sur des sorties à plusieurs aux *feirinhas*. Ces liens s'apparentent à ce que Desmond (2016)[104] a nommé des liens jetables [*disposable ties*], à savoir, des liens de court terme qui sont à la fois fragiles et issus d'un échange intense entre individus, et le fruit d'une reconnaissance entre semblables du fait de partager une mésaventure commune. Tandis que les liens faibles créent des opportunités de mobilité, les liens jetables fonctionnent simplement comme des outils de survie. Les liens se créent dans des conditions

[104] L'article original date de 2001, et fut publié en anglais (Desmond, 2012).

de grande difficulté et appellent à une instrumentalisation des relations qui est souvent voilée. Pour Desmond, ils échappent à la classification binaire entre liens forts/faibles :

> S'ils ne peuvent pas du tout être décrits selon un modèle qui oppose liens forts et liens faibles, c'est qu'ils impliquent le mélange d'attributs d'ordinaire perçus comme diamétralement opposés et qu'ils réunissent des caractéristiques qui n'ont souvent rien à voir les unes avec les autres. Les liens jetables représentent un cas où la distinction binaire (et par ailleurs souvent appropriée) entre liens forts et liens faibles n'est plus pertinente. […] (Desmond, 2016, p. 77)

Pour Desmond le concept de « liens jetables » présuppose des conditions d'égalité entre les individus qui rentrent en lien. Les individus se reconnaissent, en quelque sorte, dans la même galère. Mais se reconnaissent-ils pour autant comme des individus socialement égaux ? Il me semble que cet aspect n'est pas pris en compte dans le développement de Desmond. En général, les travaux qui s'articulent autour des réseaux des individus, voire du capital social, tendent à passer outre les composantes de hiérarchie ou de domination qui peuvent exister au sein de ses relations. Nous allons explorer, dans la section suivante, comment cette omission peut être aussi présente dans l'analyse des liens sociaux et des réseaux dans des contextes de migration, en particulier dans le développement de l'entrepreneuriat ethnique.

b. Paisanos, mais pas égaux : vers la redéfinition de la « solidarité ethnique »

Parmi tous, quels liens sont effectivement mobilisables par les migrants ? Dans l'article de Karsten Paerregaard concernant l'entrepreneuriat ethnique des migrants péruviens au Chili, en Espagne et aux États-Unis, l'auteur notait que le succès des migrants péruviens dépend, à défaut d'avoir du capital économique ou culturel, de leur capacité à convertir leurs capacités personnelles et leurs expériences professionnelles en « capital humain », et leurs réseaux en capital social (Paerregaard, 2018). En effet, les réseaux ne sont pas du capital social sauf lorsqu'ils peuvent être effectivement mobilisés ; pour Anthias (2007), le quid de la question est de s'intéresser à la *mobilisability*, que l'on pourrait traduire comme l'aptitude à mobiliser des ressources. Cette capacité est inégalement distribuée parmi les membres d'un même réseau, et cela même dans les réseaux « ethniquement homogènes » que certains travaux assimilent automatiquement comme des producteurs de « solidarité ethnique ».

L'étude des réseaux migrants dans le cadre des économies d'enclave a eu tendance à pointer les effets positifs de la solidarité ethnique et passer sous silence leur versant d'exploitation et de domination. Or, les données du terrain conduisent à mettre en évidence les ambiguïtés et l'écueil que représenterait de mettre l'accent uniquement sur cette solidarité ethnique. Dans les relations en contexte de migration dans lesquelles les migrants interviewés sont insérés, nous sommes face à un mélange d'assistance

économique et d'exploitation de travail ; de solidarité, jalousie et compétition, et ceci même dans le cadre du réseau familial ou de parenté. Ce type d'ambiguïtés a été pointé dans d'autres recherches — encore peu nombreuses — en contextes migratoires : Rosales (2014) dans son étude des vendeurs ambulants mexicains à Los Angeles, ou encore à São Paulo, dans l'étude des migrations bolivienne (Freitas, 2014; Miranda, 2016; Preturlan, Renata Barreto, 2012) ou chinoise (Piza, 2015).

En effet, dans les travaux qui se sont penchés sur l'entrepreneuriat ethnique, l'idée de la solidarité a une place importante pour expliquer le succès de ces entreprises. Le type de liens qui soutiennent cette solidarité est nommé *bonding ties*. Comme le souligne Anthias, ce type de lien est souvent perçu comme une « ressource communale », ce qui « ignore le différentiel de relations de pouvoir au sein des groupes, ceux de genre, classe et génération y compris » (Anthias, 2007, p. 791). En fait, la tendance a été de mobiliser une vision réductrice de l'identité qui ne tient pas compte de la multiplicité de positionnements d'un individu. De ce fait, un défaut courant est l'amalgame entre classe et ethnicité : tandis que l'ethnicité est soulignée, la position de classe individuelle et collective du migrant est négligée ; le présupposé étant que les individus d'un même groupe ethnique partagent la même position de classe et, par conséquent, les mêmes « résultats » sur le marché du travail. Ce que Zulema Valdez appelle « la confusion de la classe avec l'ethnicité » (2011, p. 26-27).

Prenons l'exemple du travail de Rosales (2014). Dans l'étude de cas de l'auteure, aucune mention n'est faite sur le fait que les migrants-patrons profitent d'une situation de classe différente que les migrants-vendeurs, qu'ils exploitent. Même si les uns comme les autres appartiennent à la même communauté d'origine au Mexique, les positions qu'ils occupent dans l'espace social là-bas et dans la ville d'émigration ne sont pas les mêmes, car les premiers ont réussi à cumuler des capitaux — économique, social, symbolique —, là où les derniers n'en possèdent pas du tout. Certes, ils partagent (à l'exception d'un des migrants-patrons) un même statut d'illégalité, car ce sont des migrants qui risquent l'expulsion à tout moment. Mais hormis ce point commun, il y a bien une différence de classe qui les distingue.

Tout cycle d'exploités qui deviennent des exploiteurs à leur tour est inscrit dans des rapports sociaux spécifiques. Pour Cusicanqui, qui se penche sur ce type de rapports dans le contexte des migrants boliviens de la confection en Argentine, il s'agit des rapports fondamentalement de classe :

> Pareciera que fuera muy cruelmente colonialista, pero no es colonial esta regla. En todo caso sería una relación de clase. Porque no se consideran salvajes a los explotados. Los consideran aprendices (…) (Cusicanqui, 2010, p. 21)

Cusicanqui ne voit donc pas une pratique d'origine coloniale, dans la mesure où ceux qui sont exploités ne sont pas, aux yeux des exploiteurs, des Autres d'une « nature » différente. Cependant, sur la base de mes données de terrain, il faudrait ajouter aux réflexions de Cusicanqui que cette relation

peut comporter, en plus d'une dimension exclusivement de classe, une composante ethnico-raciale. Dans mes entretiens, la domination patron-funcionário se légitime aussi par l'origine plus andine, plus rurale et plus pauvre du travailleur. Il s'agit certes d'un rapport de classe, mais qui est traversé par d'autres hiérarchies qui jouent un rôle dans la production de ces situations d'exploitation : l'origine rurale et paysanne, l'âge, ou encore le genre.

Melba me dit que le fait d'être *paisana* n'a jamais eu d'effets positifs sur la manière dont elle a été traitée par ses patronnes *cusqueñas*. Mario décrit ces situations de cette manière : « De los campos, de las alturas de Cusco, han traído bastantes trabajadores. Los han tratado como esclavos. ¡ Los han humillado ! » (Mario, Brás, São Paulo, 2015). Il pense à sa sœur, arrivée comme prolétaire de l'artisanat pour travailler pour une patronne de Cusco. L'explication de Vera va dans le même sens :

> V : Es que la mayoría [de patrons] no trae del pueblo, como Cusco… por ejemplo una cusqueña no va a traer a una cusqueña, trae del campo, ellos solo traen del campo, igualito en Pisaq, no son piseños… Digamos un piseño trae todo del campo, de las comunidades, en las alturas… la gente que realmente necesita, esa es la gente que trae. […] El trabajador no es del pueblo mismo, no es piseño, es de la altura. Ahí por eso, yo, una vez… [la patronne] me quiso faltar el respeto… pero es que a veces me sacó ya de mis casillas, ahí ya le dije "*No,* ***usted trata así a la gente porque son de sus comunidades***" le dije. "***Yo no soy de altura, usted no sabe de dónde soy, soy de Coya, tampoco soy de la puna, pero yo he sido tan ingenua como para caer en su empresa, usted trajo a tantas personas y no pagó***" le dije, "*¿Cómo sabes que no pagué?*" me dijo, "*Es lo que me han contado las personas que me he conocido, me han contado. Ese recurso de que he vivido en Pisaq y he trabajado, me conozco con algunas personas*" le dije, "*y me han contado que usted no paga*" le dije. "*Eso es mentira, que no sé qué…*" "*Ah ya, si es mentira, será mentira, pues, ah ya…*" (Entretien avec Vera, Rua Aurora, São Paulo, 2015)

Cette déclaration de Vera est assez parlante pour comprendre les hiérarchies qui structurent les rapports entre migrants péruviens. Les patrons font venir des travailleurs qui se situent dans une position inférieure dans la hiérarchie sociale de leur lieu d'origine. Dans ce passage, Vera conteste ce fait, car face à une attitude irrespectueuse de sa patronne, elle lui rétorque qu'elle n'est pas « des hauteurs » [de la montagne], « de la puna[105] ». Elle est de Coya, un district voisin de Pisaq, qui comme lui appartient à la même province, est urbain et différent des communautés paysannes qui se situent dans les hauteurs des montagnes. De ce fait, elle ne peut pas être traitée de la même manière que les employés issus de ces communautés.

[105] Mot quechua qui désigne les terres « hautes et froides ». Source : www.runasimi.org

Mettre en lumière les positionnements divers des individus permet de soulever, d'après Anthias, une autre manière de mobiliser ses ressources en tant que capital social qui n'est pas celle propre aux individus bénéficiant des positions avantageuses dans la structure : le « capital social avantagé négativement » (Anthias, 2007, p. 794). Cette forme de mobilisation se fonde sur des « stratégies d'adaptation » et une « orientation défensive » qui peuvent se déployer sous la forme d'usurpation. L'idée est que, dans un contexte où l'individu est désavantagé à tous égards, ce qui lui reste est de défendre le peu qu'il puisse avoir, et éventuellement prioriser des sorties de survie. C'est dans ce cadre que nous pouvons comprendre la manière dont s'instaurent des rapports de compétition dans l'atelier, mais aussi en dehors de celui-ci. Le cadre informel dans lequel se déroulent tous ces échanges rend les migrants plus vulnérables à des situations d'escroquerie, même parmi ceux qui, à priori, ne se retrouvent pas dans une relation de pouvoir du type patron-employé. Le contexte de concurrence commerciale qui caractérise le quotidien des travailleurs de rue nourrit cette situation, car dans la rue chacun doit arracher sa place et la méfiance peut aussitôt s'installer. Cela peut se transposer à d'autres dimensions pratiques de la vie.

Vera me raconta, par exemple, qu'elle a emménagé avec un autre couple parce que son amie lui a proposé de partager les dépenses du loyer, 400 reais par couple. Mais chaque mois, cette amie lui disait que les factures augmentaient et lui demandait de plus en plus d'argent. Le mois où elle lui a dit que le compte revenait à 1200 reais par couple, Vera s'est acharnée à travailler pour pouvoir lui payer. Dans l'impossibilité de continuer dans cette situation, Vera a dit à son amie qu'elle allait chercher un autre hébergement plus en accord à ses moyens. Elle fut surprise de voir que, au lieu de chercher un nouveau colocataire, son amie décida de partir aussi de l'appartement. C'est son compagnon qui a déduit ce qui se passait vraiment :

> De ahí ya mi esposo me dice : "*demasiado caro, Vera*", me dice, *"fácil lo estamos pagando nosotros, ellos nunca han pagado nada"*. Ahí yo le dije a la chica : *"Sabes qué flaca, yo me voy a ir"*, le digo, "*yo no tengo ahorita dinero para, soy gente sin capital*" le digo, "*no tengo capital para yo pagarte".* Ahí ella me dice, « *Ay sí, yo también me voy a ir* ». De ahí mi esposo dice *« ¿Te das cuenta, Vera? si ellos también estuvieran pagando, diría ah ya, no hay problema…* ». ¡Nos estaba prácticamente viviendo a nosotros! Le digo « *es normal, déjale, déjale* », le dije. "*Yo no tengo hijos no tengo nada todavía*", le digo. Justo ella estaba embarazada de su bebé… (Entretien avec Vera, Rua Aurora, São Paulo, 2015)

Bien que Marcela ait réussi à mobiliser son lien avec cette amie péruvienne dans un moment de besoin pour trouver un logement, elle s'est retrouvée dans une situation où cette amie prenait avantage de cette relation pour s'assurer une entrée d'argent. Vera n'a jamais rien réclamé à son amie. Pour elle, c'était « normal », et le fait que son amie soit enceinte, et que donc, soit dans besoin économique plus

grand qu'elle pour l'arrivée du bébé, justifiait ce recours à cette « ruse ». Nous pouvons interpréter ceci comme une autre conséquence du *derecho de piso* transnational. Ici, le *derecho de piso* opère d'une manière non institutionnalisée, différente de celle dans les ateliers de production. C'est une assomption tacite : à un moment ou un autre, il faudra se faire avoir. Comme si c'était une étape inéluctable à subir, à laquelle on fait face avec résignation et un certain fatalisme.

Les liens avec d'autres péruviens ont permis à certains d'accéder à des informations et des ressources pour commencer à travailler après le départ de l'atelier (Vera, Marcela, Griselda, Melba) ou pour avoir une insertion de travail à leur arrivée à São Paulo (Justo, Violeta, Jimena). Ces liens les ont dirigés vers l'économie informelle et le commerce populaire de rue. Seulement Jimena a eu des emplois qui ne correspondent pas à cette niche économique plus associée aux migrants (opératrice de télémarketing, agent de nettoyage).

2.7 Conclusion

Entamons la fin de ce chapitre par la présentation synthétique des principaux éléments de cette deuxième cohorte de migration, celle de l'institutionnalisation et expansion du circuit migratoire Cusco-São Paulo (voir tableau 21).

Une différence se dessine entre cette cohorte et la précédente : le positionnement social dans une structure *transnationale*. La deuxième cohorte est constituée, en grande partie, par des individus qui arrivent à São Paulo afin de travailler pour les migrants pionniers. Ces pionniers avaient les mêmes positions sociales de départ que les migrants de cette cohorte, mais ont grimpé dans la hiérarchie sociale du fait du succès de leur migration. De ce fait, l'incorporation des migrants de cette cohorte se déroule dans le cadre d'une relation préalable complexe et ambivalente faite de don et contre don, de solidarité, mais aussi de paternalisme et d'exploitation.

Se situant dans des positions sociales précaires dans la société d'origine, la dynamique de mobilité de ces migrants fut marquée par cette vulnérabilité. Les ateliers d'artisanat installés à São Paulo par les pionniers devinrent, dès la fin de la décennie de 1990, le support et le dispositif organisateur de la mobilité de migrants péruviens au cours d'une dizaine d'années. Ce processus évoque celui déjà mis en lumière dans le cadre de la migration bolivienne à São Paulo, où l'atelier de confection était le support de la circulation des migrants ouvriers boliviens (Côrtes, 2013).

Le régime migratoire en place dans cette période continua à produire une migration péruvienne *irrégulière* à São Paulo, dont les patrons des ateliers d'artisanat ont tiré profit. Nous avons nommé les mobilités de cette cohorte des « mobilités dépendantes », car elles le sont à deux égards. Premièrement, elles s'inscrivent dans une démarche de recrutement de force de travail dans la société

d'origine. Les prolétaires de l'atelier d'artisanat correspondent à la figure du migrant travailleur, dans notre cas inséré dans une filière migratoire de production d'artisanat où la mobilité est entièrement prise en charge par le recruteur. Par ailleurs, les patrons font venir des travailleurs qui se situent dans une position inférieure dans la hiérarchie sociale de leur lieu d'origine. Deuxièmement, elles sont dépendantes parce qu'elles placent le migrant dans un régime de travail non-libre (Brass, 1999, 2011; Moulier-Boutang, 2005). En effet, tous les migrants passés par les ateliers d'artisanat que j'ai rencontrés ont travaillé sous un régime de servitude par dettes, qui contrôle la force de travail par le biais de dettes contractées par le travailleur, sur lesquelles celui-ci n'a pas d'emprise. Plusieurs migrants ont été employés dans ces ateliers des mois — voire des années — sans être payés et n'ont pu mettre fin à ce lien qu'en s'évadant. Les relations de travail dans ces ateliers sont marquées non seulement par les impératifs de la production flexible, mais insérées dans une trame complexe de relations sociales qui précèdent à la relation patron-*funcionário*.

L'examen des trajectoires et des capitaux mobilisés dresse un tableau contrasté de ces migrations. Étant des migrants « décapitalisés », ceux qui ont réussi à avoir une position plus stable au fil du temps sont ceux qui ont pu construire un capital social important leur permettant de pallier leur manque de capital économique de départ. La capacité « à faire lien » dans la migration se traduit dans des sociabilités commerciales, des associations avec d'autres commerçants dans les phases initiales de leurs entreprises, le choix de travailler en couple. Cette capacité a permis à certains d'être aujourd'hui des commerçants propriétaires de leurs magasins. Pour eux, leur migration s'est traduite par une mobilité sociale ascendante.

D'autres migrants de ce même âge n'ont pas eu le même sort. Après plus de 10 ans de migration, ils se trouvent toujours dans des situations précaires comme vendeurs ambulants, sans perspectives claires. Dans un contexte de méfiance et concurrence acharnée, ils n'ont pas pu compter sur des liens leur permettant de dépasser leur manque de capitaux. Il n'est pas un hasard si la plupart de migrants dans cette situation sont des femmes, devenues mères de famille après leur arrivée à São Paulo, qui ne peuvent compter que très peu — voire pas du tout — sur leurs compagnons. Les dépenses économiques liées aux enfants atteignent leurs capacités d'épargne et de réinvestissement pour stabiliser leurs activités commerciales. Ces parcours apparaissent donc comme immobiles et se ressemblent à ceux des « précaires durables » identifiés par Schmoll (2004) dans son travail sur les migrants de la place marchande de Naples.

Tableau 21. Principales composantes de la deuxième cohorte

	Régime Migratoire								Conditions d'infraestructure		Migrant-type
Paramètres	**Politique migratoire**			**Dynamique de mobilité**	**Accès au marché de travail**	**Accès au régime social de l'emploi**	**Normes et pratiques autour des migrations dans les deux contextes**		**Régulation, disponibilité, prix**		
Critères	**Accords migratoires binationaux/ régionaux**	**Statut migratoire**	**Amnisties migratoires de l'État Brésilien**	**Configuration des migrations au cours de la période**	**Niche économique d'insertion privilegié**	***Carteira de Trabalho* et droits sociaux**	**Dispositions à l'émigration au Pérou**	**Approche global de la migration et des migrants au Brésil**	**Infraestructure et routes terrestres**	**Accèsibilité des prix des voyages**	
Cohorte 2: Institutionalisation 1999-2009	Inéxistents	Arrivée en tant que touristes, régularisation éventuelle par naissance d'enfants ou amnistie migratoire	2009	Mobilités dépendantes qui débouchent sur une installation précaire	Secteur informel. Production et commerce d'artisanat, commerce de bijouterie fantaisie importée de Chine, production et commerce de vêtements, restauration péruvienne	Peu d'emplois formels. Droits sociaux des étrangers garantis par la Constitution.	Option désirable et encouragée pour contrer des processus de déclassement social. Migration comme stratégie de survie	Continuité du *Estatuto* et consolidation du Brésil comme destination des flux intre-régionaux (ex. migration bolivienne)	Bonnes	Multiplication de l'offre de liaisons terrestres. La liaison aérienne reste chère	Le prolétaire de l'atelier d'artisanat

Source : Élaboration par l'auteure

3. Cohorte 3 (2010 – 2015) : Les allées-venues de la « génération Mercosur »

Le troisième moment de la migration péruvienne à São Paulo est caractérisé par la diversification géographique des origines des migrants. La plupart de régions péruviennes y sont représentées. Cette cohorte de migration est ainsi constituée par des jeunes de 19 à 27 ans, des hommes et des femmes enfants d'agriculteurs, commerçants ou de travailleurs manuels. Plusieurs ont par ailleurs fait des études techniques après le secondaire. Ils connaissaient pour la plupart déjà quelqu'un (parent ou ami) à São Paulo. On constate aussi quelques cas de « cavaliers seuls », des migrants qui débarquent sans grande connaissance du pays et sans contacts. Le changement de profil des migrants m'amène à me poser deux questions : quelles conditions structurelles permettent la circulation de ces migrants du Mercosur ? Et comment leurs dynamiques de mobilité et parcours d'incorporation sont-ils influencés par ce nouveau régime migratoire ?

Pour ce faire, nous allons examiner la manière dont deux éléments ont joué un rôle significatif dans la configuration et réorientation des flux migratoires vers le Brésil. D'un côté, l'Accord de Résidence du Mercosur, dans un cadre de processus bilatéraux et multilatéraux d'intégration politique et économique régionale, a marqué une nouvelle ère pour des migrants péruviens qui ont pu accéder à un statut migratoire régulier en tant que résidents au Brésil. Les dynamiques de mobilité de la période ont été rendues plus flexibles, marquées par des allées venues. De l'autre, l'autoroute Interocéanica, emblème de l'intégration entre le Brésil et le Pérou, a facilité l'accès au pays atlantique et a représenté une voie pour des moyens de transport moins chers : en effet, la plupart de nos interviewés arrivés à São Paulo durant cette période l'ont fait en bus en empruntant cette voie. À différence de la cohorte précédente, les migrants de cette période répondent moins à des processus de recrutement de main d'œuvre ; leurs projets migratoires semblent plus autonomes et leur incorporation passe principalement par l'informalité. Ainsi, le migrant-type de cette cohorte est le vendeur ambulant entrepreneur de lui-même. Il s'agit en effet de vendeurs « ambulants » à deux niveaux : parce qu'ils s'insèrent dans le commerce populaire de rue paulistano, mais aussi parce que ces migrations semblent ne pas tendre vers une installation à long terme dans la ville. J'ai nommé ce type de mobilité des « mobilités précaires ».

Le chapitre s'organise de la manière suivante. Nous présenterons d'abord les contextes nationaux brésiliens et péruviens dans la période (3.1). Nous nous pencherons ensuite sur les dynamiques de mobilité (3.2) et les conditions d'incorporation (3.3) des migrants à travers le travail informel et le commerce populaire de rue, principalement autour du secteur de la confection. Les migrants péruviens sont des acteurs tant de la production comme de la commercialisation, notamment en raison de leur travail dans les *feirinhas* ou marchés de nuit de la ville. Nous explorerons l'organisation de ces

dispositifs commerciaux ainsi que d'autres voies d'insertion appartenant aussi au bouillonnement commercial de la ville.

Sur cette base, il s'agira pour nous de comprendre la « fabrique » des vendeurs ambulants entrepreneurs d'eux-mêmes à la lumière du régime migratoire qui structure la période (3.4). Ce régime migratoire sera analysé à partir des dimensions mobilisées pour les deux premières cohortes : le contexte de départ et la configuration de dispositions à la migration (3.4.1) ; les politiques migratoires (3.4.2) ; les conditions d'accès au marché du travail et au régime social de l'emploi (3.4.3) ; et les caractéristiques du contexte de réception brésilien à l'égard de la migration (3.4.4).

Enfin, à la lumière de quelques trajectoires de migrants de cette cohorte, nous nous intéresserons aux devenirs forgés au sein de différentes filières d'insertion : l'artisanat, la confection et le commerce ambulant (3.5). S'agissant de jeunes dont la migration était relativement récente, nous verrons que ces parcours apparaissent très marqués par les aléas du contexte économique, avec des perspectives de mobilité sociale très contrastées et faisant face à des possibilités réduites de planification à long terme.

3.1 Brésil et Pérou : contextes nationaux

Au Pérou, cette période marque la fin du gouvernement d'Alan García, ce qui a été interprété comme un surprenant « virage à gauche » du Pérou avec l'arrivée au pouvoir du président Ollanta Humala (Levitsky, 2011). Un des facteurs de cette victoire, d'après Levitsky, fut le mécontentement massif de la population malgré les bons résultats macroéconomiques du pays. Pour l'auteur, cette désaffection s'explique par la faiblesse de l'État, « un des plus faibles de l'Amérique Latine à l'égard de toute mesure » (2011, p. 88). Le vote en faveur d'Humala fut en même temps « un vote radical de protestation, concentré dans les provinces, et un vote des classes moyennes anti-Fujimori, concentré sur Lima et la côte » (Levitsky, 2011, p. 90-91).

Humala trouva un pays avec une économie solide, forte d'une croissance stable tout au long d'une décennie. Celle-ci était basée sur l'exportation de matières premières, en particulier les minerais, dont les prix étaient en pleine montée (Ghezzi & Gallardo, 2013). À ces bons résultats s'ajoutaient une faible inflation, des réserves internationales au plus haut niveau, un bon équilibre fiscal et des investissements à la hausse (Gonzáles de Olarte, 2012). Une fois au pouvoir, cependant, Humala opéra un redressement de sa politique vers la droite, continuant en « pilote automatique » les grandes lignes économiques de ses prédécesseurs. Si certains avaient exprimé des craintes sur la possibilité qu'il devienne un nouveau Hugo Chávez pour la région, en fin de compte le gouvernement Humala ne

suivit pas Chavez ni s'approcha même du modèle de Lula, malgré un effort pour faire de sa politique sociale la marque du gouvernement (Muñoz & Guibert, 2016). En effet, avec la création du Ministère du Développement et l'Inclusion sociale, des programmes sociaux de transfert monétaire furent lancés (Pensión65) et élargis (Juntos).

Or, dès 2011, l'économie commença à présenter une tendance à la baisse : 2014 fut l'année de la moindre croissance économique en dix ans (2.36 %) ; les taux de pauvreté et pauvreté extrême, bien que continuant une évolution positive (16,6 % de diminution en 2013 en relation à 2007), affichaient une diminution en franche décélération (Muñoz & Guibert, 2016, p. 318). En 2015, dans la dernière ligne droite, le gouvernement Humala fut marqué par une stagnation de l'économie du pays, qui amenait à se questionner « à quel point les bons résultats économiques avaient-ils contribué à la diminution des inégalités sociales, au renforcement des institutions et à l'augmentation du bien-être des citoyens péruviens en général. » (Muñoz & Guibert, 2016, p. 321) Dans les mots des auteures, le pays affichait toujours une démocratie précaire, supportée par une forte fragilité politico-institutionnelle et un fossé de plus en plus marqué entre le monde politique et la société.

Du côté du Brésil, cette période marque la continuité du « Lulisme », avec l'élection en 2010 de Dilma Rousseff, ancienne ministre du gouvernement Lula et chargée de sa succession politique. Les projecteurs se sont dirigés vers le pays, car il organisait deux mégaévénements : la coupe du monde de football en 2014, et les Jeux olympiques en 2016.

Le gouvernement Rousseff s'est vu affecté dès 2011 par le contexte international : la baisse de la croissance des économies émergentes, spécialement la Chine et l'Inde, la crise de l'euro et le scénario incertain de l'économie étasunienne (Carleial, 2015). Malgré cela, l'économie brésilienne a mieux résisté que d'autres pays à la crise mondiale de 2008 : « Elle profite de ses grandes ressources agroalimentaires et énergétiques — enrichies par la découverte de gisements de pétrole *offshore* —, et de la poursuite des investissements infrastructurels du Programme d'accélération de la croissance (PAC). » (Gutmann, 2013, p. 733-734) Cette période marque aussi la continuité des politiques sociales entamées lors du gouvernement Lula, spécialement à travers le programme « Brasil sem miséria » [Brésil sans misère], à l'origine de la sortie de la pauvreté absolue de 13 millions de familles, d'après le gouvernement (Gutmann, 2013, p. 734).

Mais le deuxième mandat Rousseff, qui débuta en 2014 dans un scénario de profonde polarisation politique du pays, acte le retour des politiques néolibérales, notamment avec des coupures dans la dépense publique de l'ordre de 70 billions de reais, et ceci dans un contexte de récession économique du pays jamais vu. Ainsi, entre 2014 et 2016, le revenu per capita des Brésiliens diminua de 11 %, affichant une baisse supérieure à celle de la « décennie perdue » (O Globo, 2017).

L'année 2015 fut en effet celle de la réduction des ressources destinées au PAC, aux services de santé publique et à l'enseignement supérieur — en particulier les budgets des universités et ceux de programmes destinés au soutien de la recherche (Ciência sem Fronteiras) — ainsi que de la modification des conditions d'accès à l'assurance chômage (Carleial, 2015). De même, le gouvernement fit un pari avec l'austérité fiscale et salariale, ainsi que pour la dévalorisation du real face au dollar, opérés tous les deux dans un *timing* politique plus que contestable, ce qui aura eu comme résultat in fine le processus d'*impeachment* et le coup parlementaire qui mettra fin à la présidence Rousseff : un « austericide », selon certains auteurs (Bastos, 2017, p. 47).

3.2 Les dynamiques de mobilité : partir, rester, circuler

Cette cohorte est constituée en grande partie par des jeunes. L'âge médian de nos interviewés est de 24 ans ; les plus jeunes n'ont que 19 ans, et seulement 4 personnes ont plus de 35 ans. Cette donnée est importante pour comprendre le type de dynamiques de mobilité dans lesquelles ces migrants s'engagent. En effet, il s'agit d'une migration en lien avec une période de vie d'expérimentation, d'essais et de recherches personnelles.

Les migrations de cette période sont marquées par ailleurs, par l'image du Brésil comme un pays puissant dans le continent, à la suite de la place qu'il occupait dans l'échiquier international consolidée lors des gouvernements Lula. Voilà, par exemple, l'image qui motive Franklin pour prendre la route vers São Paulo : le Brésil, « troisième économie mondiale », « les États-Unis de l'Amérique du Sud ».

> L : ¿ Cómo se te ocurrió Brasil ? ¿Alguien te había dicho algo?
> F : Sí, me había enterado en el colegio que Brasil era tercera economía mundial, todo eso… en el colegio, por estudios, sabía que en América del Norte es Estados Unidos, aquí es Brasil, entonces más cerquita es Brasil, por eso he decidido. (Entretien avec Franklin, Santa Ifigênia, São Paulo, 2016)

Les mobilités de cette période s'appuient le plus souvent sur les réseaux familiaux ou amicaux de migrants arrivés comme *funcionários* dans la période couverte par la cohorte précédente. Piccolo Chen, Rolando, Chino, Magui et Brisa arrivent grâce à l'insertion — plus ou moins réussie — de membres de leurs familles, qui financent le voyage et contribuent à faire les arrangements pour que le déplacement ait lieu.

Chen se rappelle que ses frères ne lui donnaient pas trop de détails quand il les interrogeait sur leur vie au Brésil. De toute manière, il n'avait pas spécialement en tête de travailler, mais plutôt « connaître » et « découvrir ». Ses frères lui disaient « qu'il fallait souffrir pour gagner de l'argent », mais qu'il fallait « qu'il voit par lui-même ».

> L : ¿Qué es lo que ellos contaban de cómo era Brasil, de cómo se trabajaba, que decían?
> C : Bueno, la realidad era que se sufre para conseguir el dinero, siempre me decían *"¿quieres ir allá a conocer? Tú mismo ve a ver si te gusta"*. Siempre mi hermano me decía *"no te puedo decir nada"* y claro, yo era curioso. "*Acaba todo y te mando tus pasajes",* me decía. Me vine para acá a conocer.
> L : ¿Pero ellos en esa época en que trabajaban? ¿Trabajaban en la rúa también?
> C : Sí.
> L : ¿Pero ellos decían "trabajamos en la calle", así?
> C : Claro, en la familia contaban, ¿no?, pero para otra gente casi no, porque tú sabes, cuando estás en el Perú, algunos salen para el extranjero algunos piensan que ganan dinero pero a veces no es, yo pienso que no es, a veces se pasan peores cosas…
> L : ¿Entonces tú estabas informado de cómo se trabajaba acá?
> C : De veras, no, mi curiosidad no era así de trabajar. (Entretien avec Chen, Santa Ifigênia, São Paulo, 2015).

Dans les lieux d'origine, un certain secret existe autour de la manière dont les migrants gagnent leur vie. Les frères de Chen ne racontaient pas en dehors du cercle familial qu'ils travaillaient comme vendeurs ambulants. Dans le cas de Chen, qui n'était pas au courant du type de travail exercé par ses frères, cette ignorance répond plutôt à son désintérêt, car l'objectif de son départ n'était pas de travailler, mais dans d'autres la rétention de l'information est volontaire. Max se souvient ainsi que son père ne lui avait pas dit qu'il travaillait comme vendeur ambulant dans la Feirinha de la 25 de Março. Chino, lui, dit que son frère l'a fait venir à São Paulo « en se servant de tromperies » pour qu'il l'aide à travailler. Il lui avait dit « qu'il avait un magasin où il allait travailler comme vendeur », alors qu'à son arrivée il s'est retrouvé comme « ambulant », « à pousser des chariots dans la rue ». Il n'avait jamais fait cela de sa vie :

> C : […] La verdad él, como que me trajo aquí con engaños, él me dijo que tenía tienda, entonces yo vine, yo soy una persona que cuando ayuda, ayuda de verdad, yo me entrego a ayudar, yo me entrego a querer hacer las cosas, yo no espero que tú me digas nada, yo lo estoy haciendo por adelantado... […]
> L : Y cuando tú dices que te trajo con engaños ¿a qué te refieres? ¿No te dio toda la información de cómo era la situación acá en ese momento?

C : No, no me dijo

L : […] ¿qué panorama te pintó?

C : Él me dijo que tenía una tienda, que había alquilado una tienda para yo vender, entonces cuando yo llegué aquí me puse a trabajar vendiendo en la calle, él tenía un punto en la calle de ambulante, aquí en Brás. Yo trabaje así, a empujar carretas, yo nunca en mi p*** vida había hecho eso. Yo le decía, le refutaba eso. (Entretien avec Chino, Brás, São Paulo, 2015)

Piccolo se souvient encore des retours en vacances de sa sœur à Cusco, quand il était encore adolescent. Il était marqué par l'image de succès et richesse qu'elle projetait et pense qu'assister à cela lui ait donné la curiosité pour voir comment était le Brésil :

W : El 2009 mi hermana dijo "*me vengo a Perú*", ya en 2009 tenía 13 años creo. A mí, mi hermana me dejó a los 7 años, 8 años, cuando se vino acá, yo la veo crecer también […] Cuando llegó mi hermana me puse a llorar, me abrazó, "*hermanito ¿Cómo estás?"* y así… Mi hermana visitó a todos mis hermanos y me contó todo lo que ella había pasado, todo me contó. […] se quedó como 3 meses, vino el 15 de junio para fiestas de Cusco, el Inti Raymi, fuimos al Inti Raymi, nos compró ropa a todos, a mis hermanos, a mi papá, yo decía "*tiene harta plata*". Ella veía que nosotros no teníamos ropa.

L : ¿Ella no mandaba plata a tus papás?

W : Mandaba. Como nosotros éramos los hermanos menores, nos compraba harta ropa a mi hermanito y a mí. A mi papá le compró también, a mi mamá no mucho le compró porque mi hermana también tenía ropa, le regaló "*este es de Brasil mamá, esto es mejor*". Mis hermanos mayores, mis dos hermanos mayores que siguen adelante "*a ustedes les voy a comprar poco, porque son mayores, ya están grandes, ya tienen que trabajar. Yo les estoy comprando porque ellos son niños*" y así. Pasamos bonito pues, Inti Raymi, fuimos a comer. (Entretien avec Piccolo, Brás, São Paulo, 2015)

Lors de ses trois mois de vacances au Pérou, la sœur de Piccolo amena toute la famille à la fête de l'Inti Raymi, acheta des vêtements pour toute la fratrie et pour son père, apporta des vêtements brésiliens pour sa mère, invita tout le monde au restaurant. Piccolo s'est dit en ce moment « elle a plein de fric ».

Pour d'autres, les passages à l'acte sont plus hasardeux. Dans les cas plus rares de Micaela et Franklin, ils ne connaissaient personne au Brésil au moment de leur arrivée ni n'avaient d'informations utiles pour leurs premiers jours à São Paulo. Franklin est arrivé en bus depuis Buenos Aires avec pour seul plan de chercher quelqu'un « avec une tête de parler espagnol » dans le terminal de bus, lui parler « joliment » et se proposer de l'aider un mois sans recevoir de salaire, juste pour apprendre. Il a fait

cela en arrivant à la gare de São Paulo. Il s'est adressé à un homme qui s'est avéré être bolivien et l'a convaincu de partir avec lui. Il est resté un mois chez lui, à l'aider dans son atelier de couture. Micaela, partie aussi seule de Cusco sans aucun plan concret, a fini par être hébergée chez une autre passagère du bus, péruvienne elle aussi, et s'est retrouvée à travailler pour elle dans son atelier de confection.

Parmi ces jeunes, une bonne partie a eu des expériences de migration préalables à leur arrivée au Brésil. Par exemple, Micaela et Franklin sont partis auparavant en Argentine. Sheila, Jhony, Robin, Magui et Brisa ont tous eu des expériences de déplacements au Pérou liées à la recherche de meilleures opportunités de travail. Ce sont des migrants qui abritent par ailleurs l'espoir de pouvoir partir dans d'autres pays par la suite, faisant de São Paulo une plateforme pour de futurs projets migratoires : au Chili, ou encore en Europe. Dans cette logique, leurs projets sont envisagés plutôt sur le court terme, très déterminés — du moins dans les discours — par les aléas de l'économie et de « comment se portent les ventes ».

Ces temporalités dans les parcours migratoires sont par ailleurs influencées par la simplification des déplacements entre le Pérou et le Brésil. Le pays est devenu plus facile accès depuis l'inauguration de l'autoroute Interoceánica[106] et par la multiplication des connexions directes par voie aérienne entre Lima et São Paulo, entre Cusco et São Paulo (cette dernière existe au moins depuis 2010). La multiplication de l'offre, accompagnée d'une relative baisse des prix, a permis aux migrants d'envisager leurs parcours de manière plus flexible et d'inclure des allers-retours.

Par exemple, Chen, à São Paulo depuis 2012, est retourné à Cusco pour investir l'argent qu'il avait gagné en un an et quatre mois de travail. Il s'est acheté une voiture et un terrain, mais s'est vu obligé de retourner au Brésil parce que son travail à Cusco comme boulanger ne lui permettait pas de rembourser les prêts qu'il avait contractés pour payer son terrain. Quand je l'ai rencontré au Brésil en 2015, il n'était pas prêt de rentrer, car il n'avait pas cumulé suffisamment d'argent. D'autres, comme Maradona, partent avec l'idée de ne pas revenir, et finissent par le faire parce qu'ils ne s'habituent plus.

Max, lui, qui ne s'imagine pas rester vivre au Brésil, car il déteste le pays, met en avant une relation instrumentale à sa migration. Au moment de notre rencontre, il s'apprêtait à rentrer à Cusco pour préparer des documents qui lui permettraient d'étudier au Brésil. Son objectif était donc de retourner au Brésil et rester « tout le temps qu'il faut pour profiter du soutien du pays ». Dans ses mots : « Estudio, dinero, estudio, dinero y nada más » (Entretien avec Max, 25 de Março, São Paulo, 2015).

[106] Nous y reviendrons dans la section 3.4, dédiée à l'analyse du régime migratoire de la période.

En ce qui concerne les voyages et le passage des frontières, la plupart des migrants de cette cohorte sont arrivés par voie terrestre, profitant de la connexion directe entre Lima-Cusco-São Paulo. Je n'ai pas eu d'échos concernant des difficultés à rentrer dans le territoire brésilien comme celles que j'ai présentées dans les chapitres concernant les cohortes précédentes. Sans doute, sous l'Accord de Résidence du Mercosur, les migrants péruviens sont moins l'objet de suspicion qu'auparavant.

3.3 Les conditions d'incorporation : la rue et ses possibles

Pour les membres de cette cohorte, deux filières semblent être des entrées dans le monde du travail. D'un côté, les rémanences de la filière de production d'artisanat ; de l'autre, la filière de la confection dans ces différentes phases.

3.3.1 La filière de l'artisanat s'essouffle

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, face à un marché qui arrivait à un point de saturation, les pionniers de la filière de l'artisanat ont cherché à répandre leurs activités en dehors de São Paulo. Ainsi, des migrants péruviens sont partis s'installer dans d'autres villes du pays ; les villes côtières et les stations balnéaires leur ont été particulièrement attractives : avec leur large afflux de touristes pendant la saison d'été — qui va de décembre à mars —, les magasins d'artisanat marchent bien et vendent bien plus que leurs pairs à la même saison dans une ville comme São Paulo. C'est ainsi que la filière de l'artisanat continue à recruter, cette fois-ci non pour assurer la production, mais plutôt pour la vente des produits en boutique ou dans la rue.

C'est le cas de Jhony, qui est arrivé de Cusco à Curitiba, afin de travailler pour un autre cusqueño qui possédait des magasins dans les cités balnéaires de Caoibá et Guaratuba. C'est de cette manière qu'il décrit les conditions de vie des travailleurs des magasins pendant la saison d'été à la plage :

> Y : […] De noche todos vivíamos en la misma casa, el dueño con el que yo trabajaba era el tío del patrón de Mar, como ahí alquilan casa por temporada, ahí vivíamos todos, los funcionarios del patrón de Mar y de mi patrón. Y éramos yo y él nomás. Su sobrino tenía dos funcionarios que eran Mar y otro muchacho. [Además tenía] otros funcionarios que tenía en otra playa, pero ellos vivían en el local nomás porque era más grande. Y así vivimos ahí, los meses, trabajando, la vida era tranquila, era bien bonito. Sino que…qué te puedo decir… aún se ve eso que cuando te traen, como bien dicen, te explotan. Porque yo me despertaba a las 7 y cerraba la tienda 8, 9 de la noche. Y era así, sin parar el trabajo. Almorzabas un rato en la

tienda, tenías que estar viendo la tienda, porque la tienda era bien grande, y yo sentía eso. Yo tuve la oportunidad de hablar con un pata allá, provinciano, y él me contaba cómo le explotaban sus patrones, le pagaban 550 al mes con comida con todo. Y yo le decía: *"¿Por qué solo 550?".* Y él me decía: "*Es porque ellos me han traído, y más no me quieren pagar".* […]

L : Y sobre tu horario en Curitiba, tú en ese momento sentías… lo que me contabas sobre tu amigo que lo estaban explotando… ¿sentías eso contigo?

E : Yo sentía, cuando a veces quedaba vacía la tienda, me ponía a pensar, yo digo, yo tal vez no soy solo yo. Cuanta gente está pasando por esto, no tan solo yo, tanta gente, ya mi amigo me contó eso. Pero no entendía, ¿no?, qué vas a hacer, a veces uno por necesidad o por querer juntar algo de dinero, llega a eso. Eso de que se aprovechen de uno, siempre va a existir, bueno el trato del señor era así. A mí me habían dicho que iba a trabajar de 7 am a 4 o 5 de la tarde, y cuando llegué acá era distinto. Además como no conocía a nadie ahí, entonces tenía que trabajar nomás, tenía que poner de mi parte.

L : ¿En algún momento le pudiste decir "eso no era lo que habíamos acordado"?

E : Le dije, le dije, sobre el sueldo: "¿Cuánto va a ser mi pago, así, mensual?" Porque a mí me habían dicho que iba a trabajar de Lunes a Sábado y no Domingo. « El pagó acá en playa es 800 », me dijo. "Acá se trabaja en temporada hasta domingo", me decía. Pero 800, sabiendo eso yo me hubiera quedado en Lima y esos 800 yo los sacaba semanal. Y no me hubiese venido acá. Porque a mí por celular me hablaron y me dijeron otra cosa.

L : ¿Él mismo te había hablado por celular?

E : No, me habló otra persona, y me dijo: "*No, pero el trato era así, de repente se ha equivocado, si tú no quieres, te pongo el pasaje y regresas".* Yo le dije : *« Ya, está bien ».* Pero luego lo vi como una persona honesta. Además era paisano mío. (Entretien avec Jhony, Brás, São Paulo, 2015)

Les pratiques continuent à être foncièrement les mêmes que celles que nous avons présentées dans le chapitre précédent. L'histoire se répète avec Jhony : le non-respect des accords, les journées interminables de travail… Il travaillait de lundi à dimanche de 7 h à 21 h, avait le temps à peine pour manger, mais décrit l'expérience à la plage comme « jolie ». D'après lui, le fait que les employeurs profitent et exploitent leurs travailleurs « existera toujours », mais la nécessité « pousse à ça » et, comme il ne connaissait personne de toute manière, il devait « faire sa part ». Lors de notre entretien, Jhony affichait une attitude un peu fataliste face au non-respect des accords, mais ne mettait pas en doute la bonne foi du patron. Pour lui, « c'était quelqu'un d'honnête », et les tromperies auxquelles il a dû faire face ne sont pas venues souiller cette perception. De plus, il n'avait pas à se plaindre de la nourriture, car le patron était « attentionné ». Il insista pourtant sur le fait que cette cordialité était la conséquence de sa bonne volonté de travail.

Dans ce contexte, on retrouve encore les difficultés concernant le payement des salaires. Quant à l'issue du premier mois de travail il apprit que son patron comptait le payer à la fin de la saison, il se voyait déjà se faire escroquer. En effet, le patron prétextait devoir payer « ses dépenses, des prêts » avant de pouvoir lui payer son salaire. À la fin, il recevra moins que ce qui avait été accordé, et son patron ne lui payera pas le billet de bus pour rentrer à São Paulo sous prétexte que Jhony ne pouvait pas lui garantir qu'il allait bien rentrer au Pérou et non pas rester à São Paulo. Le contrôle de la mobilité du travailleur s'exerce même une fois que le lien de travail est arrivé à la fin :

> Y : […] no había quedado como iba a ser el pago. Yo le dije cuando acabe el primer mes, *"¿cómo va a ser sobre mi sueldo?" "A fin de temporada te vamos a cancelar, cuando termine la temporada, porque ahorita estoy pagando sólo mis gastos, los préstamos que hice. Y a ti terminando la temporada, faltando dos, tres semanas, vamos a trabajar para lo que es mi ganancia y tu pago".* Y yo ya me puse en la cabeza, no me vaya a engañar. Ya me prevenía yo, ya me estaba previniendo yo.
>
> L : O sea, ¿tu pensabas que ellos no?
>
> M : Que no iban a pagar nada, como ya me habían contado que lo hicieron ya.
>
> L : ¿Y eso no te hizo…?
>
> M : Me hizo dudar un rato si pero yo siempre tenía un cartón [carte prépayée pour appeler au Pérou] ahí peruano. Para cualquier cosa yo podía llamar, decir donde estoy y tratar de salir de eso. Siempre tenía en mente y que pasó cuando termino la temporada Y le dije que me cancelará porque ya tengo que irme. El señor se fue y me dijo *"mi esposa, lo tiene el dinero".* Y de los tres meses y medio que estuve me dieron solo 3 000. Porque el trato era que si yo me iba a volver para Perú, ellos me iban a pagar el bus de vuelta. Y yo le dije *"¿ Te vas para São Paulo ?" "No, yo me voy para Perú. Yo le dije me voy para São Paulo un rato y de ahí para Perú".* Y cuando me dieron los 3 000, yo les dije *"en el trato, ¿Estos 3000 es mi pago?" « Si » « Y ¿el pasaje de vuelta para Perú? » « Está incluido en tu pago » « pero el trato no era sí. » « No y de dónde nosotros sabemos que si es cierto que te vas a volver a Perú. De repente te vas a quedar en São Paulo » « No, yo tengo que volver al Perú si o si y yo necesito, como ustedes habían quedado que me iban a devolver el pasaje, es por eso que yo me quede, hasta los últimos días les acompañe » « No que el trato era solo así y que mucha gente de acá se va a Perú y al final termina en São Paulo ».* Y yo no soy mucho de discutir, mucho de reclamar. « Ya », le dije « está bien », me dio los 3 000. (Entretien avec Jhony, Brás, São Paulo, 2015)

Micaela eut une expérience similaire. Son deuxième emploi à São Paulo fut pendant la saison d'été, en tant que vendeuse d'un magasin d'artisanat dans une ville balnéaire de Curitiba, dont elle ne se souvient pas le nom. Elle travaillait les mois de février et mars, tous les jours, de 9 h à presque minuit,

pour un salaire de 700 reais par mois. À son retour à São Paulo elle apprendra par la rencontre d'autres Péruviens que ces emplois à la plage sont payés entre 1000 et 1500 reais.

Encore, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, c'est le commerce de rue lié à la filière de la confection celui qui offre une nouvelle possibilité de travail pour ces migrants, par le biais de l'auto-emploi.

3.3.2 La confection et ses circuits de production, distribution, commercialisation et consommation

La confection est une industrie historique de São Paulo intimement liée aux flux migratoires vers la ville :

> Situé à proximité de la rivière Tietê, dans les quartiers nord de la région centrale, à cheval sur les districts du Bom Retiro, Brás et Pari, le quartier de la confection s'étend sur environ 1 000 hectares. La formation de ce secteur urbain remonte à la toute fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, lorsque São Paulo, modeste ville provinciale d'environ 30 000 habitants en 1872, connaît, à partir de la décennie suivante un développement sans précédent, porté par l'industrialisation et une immigration internationale. Le Bom Retiro, le Brás, le Pari surgissent alors comme des quartiers péricentraux, industriels, immigrés et ouvriers. Les activités textiles sont, à cette époque, essentielles à ce développement. (Souchaud, 2017, p. 2)

Les travailleurs de cette industrie ont été d'abord des femmes provenant d'autres états du Brésil (le Nordeste, Minas Gerais et Paraná principalement), puis, depuis 1970, des migrants internationaux : coréens, boliviens, paraguayens et, dans une moindre mesure, des péruviens (Freire & Côrtes, 2017; Miranda, 2016; S. C. da Silva, 2012; Souchaud, 2012a)[107]. Le processus de restructuration productive traversée par le secteur a dynamisé les flux migratoires vers la ville (Rizek, Georges, & Freire, 2010), faisant des ateliers « le principal mécanisme à travers lequel s'organise la mobilité internationale vers la région » (Freire & Côrtes, 2017, p. 7). Bien que cette affirmation soit associée à la présence prédominante dans le secteur des migrants boliviens, d'autres collectifs nationaux y participent, en particulier les migrants paraguayens et péruviens. En effet, la confection est une niche économique d'insertion pour de nombreux migrants dans la ville (Souchaud, 2012a). Nous allons explorer, par la suite, les différents modes d'insertion des migrants péruviens dans ce secteur.

[107] Souchaud (2012a) constatait que, bien que la présence de main d'œuvre brésilienne fût toujours majoritaire, le secteur faisait face à une situation inédite : une main d'œuvre étrangère et en provenance des pays du Sud commençait à se substituer progressivement aux travailleurs nationaux.

3.3.2.1 La production : le travail dans les *oficinas* de costura

Alerté par des commentaires qui faisaient état d'une présence de plus en plus nombreuse de migrants péruviens dans des ateliers de confection, j'ai essayé d'en rencontrer afin de les interviewer. La tâche ne fut pas facile, car les ateliers sont des univers clos et d'accès difficile. Lors de mon premier séjour à São Paulo, j'avais pu voir des machines à coudre entreposées dans le salon de l'appartement que Sonia partageait avec d'autres *cusqueños*. Une femme y travaillait en faisant des ceintures. Au cours de mon deuxième séjour, j'ai pu rencontrer un Péruvien qui tenait un atelier de confection chez lui. La maison se situait dans la même rue que celle où habitait Franklin, dans le district de Santa Ifigênia, et de l'extérieur on pouvait très bien entendre la rumeur des machines. « Décembre est un mois très compliqué, on travaille sans arrêt », m'informa le voisin de Franklin. L'entretien n'a pas pu se réaliser.

Parmi les migrants de cette cohorte, ceux qui sont passés par une première insertion dans les ateliers de confection sont ceux dont la migration s'est faite en solitaire, et qui étaient dans les conditions les moins aptes à refuser une offre d'emploi. C'est le cas de Franklin (avec un propriétaire d'atelier bolivien), Micaela et Maradona (dans des ateliers tenus par des Péruviens)[108]. L'exception, c'est le cas de Magui et Brisa, qui sont les deux seules personnes qui travaillaient, au moment de l'entretien, en tant que couturières. Dans leur cas, c'était dans un atelier familial, chez elles, en plein cœur de Brás, avec cinq machines à coudre dans leur salon. Le mini-atelier était tenu par leur frère et elles produisaient des ceintures. Le frère était très méfiant et je n'ai pas pu réussir à l'interviewer, mais j'ai pu m'entretenir avec Magui et Brisa dans un *lanchonete* en face de chez elles.

Paolo, lui, est une autre exception. Il est arrivé à São Paulo parce que son frère y vivait déjà. Son insertion dans le milieu de la confection s'explique parce qu'il connaissait déjà le métier, car il travaillait à Lima comme couturier expérimenté dans le quartier de confection de Gamarra[109]. Un premier travail *cama adentro* lui convenait aussi pour pouvoir épargner. Il a travaillé pendant trois mois dans un atelier tenu par un Péruvien, avec des horaires qui allaient de 7 h jusqu'à minuit, et où le payement était à la pièce. Il produisait des sacs à dos en tissu, autour de 350 par jour, payés à 30 centimes de real la pièce. Au but de trois mois, il a annoncé à son patron son départ pour lancer son propre business, car il pouvait compter avec le soutien de son frère :

[108] L'atelier où vivait et travaillait Micaela lors de son arrivée à São Paulo était situé dans le district de Casa Verde, voisin de Bom Retiro, où des chercheurs ont déjà pointé une forte présence d'ateliers de couture employant des travailleurs boliviens (Laffont, 2017, p. 68). En effet, ce district figure parmi les cinq à plus forte présence d'ateliers de confection à São Paulo (S. C. da Silva, 2012, p. 196).

[109] Gamarra, connu aussi sous le nom tape-à-l'œil de « *Emporio Textil de Gamarra* » (« Haut Lieu Textil de Gamarra »), est la place commerciale la plus grande et connue du Pérou. Cet important pôle de production de vêtements est situé dans le district de La Victoria, à Lima, et concentre des fabriques textiles et des galeries commerciales dont l'origine remonte aux années 1960, quand des migrants internes devenus commerçants du marché grossiste de fruits et légumes « La Parada » ont fait incursion dans le commerce de vêtements (Ponce Monteza, 1994, p. 85).

> Cosía mínimo 300, 350, para eso pagaban 30 centavos por cada mochila, entonces tenía que sacar esa cantidad para sacar 30 reales, 35 reales. Entonces era bajo pues. Así he trabajado porque necesitaba ¿no? Entonces bueno, trabajé bien, contrato para trabajar 3 meses y ya cumplí al señor 3 meses y bueno anticipado le dije "*sabe qué, yo también quiero trabajar*" yo le dije "*te voy a apoyar 3 meses*" porque yo no era aprendiz, yo cualquier prenda normal lo hacía, entonces le dije "*yo puedo hacer cualquier prenda, yo voy a ser como un apoyo, 3 meses voy a trabajar con usted"* y cumplí tres meses "*ya cumplí contigo, hare un negocio*" el señor me agradeció ¿no? *"si no te va bien en el negocio, trabajamos*" entonces bueno, gracias a Dios sí me ha ido bien en el negocio, con la ayuda de mi hermano mayor me ha ayudado en una parte para hacer el negocio. (Entretien avec Paolo, Brás, São Paulo, 2016)

Cette situation est différente de celle rencontrée par Micaela. Dans l'atelier où elle travailla deux mois, l'horaire était de 7 h à 21 h, mais elle n'a pas été payée à la pièce. Le salaire reçu à la fin du mois était de 150 dollars.

Paolo a voulu ensuite se lancer dans la production lui-même, compte tenu de ses compétences et son bagage dans le métier. Mais les profits sont faibles dans ce type de travail, surtout au début :

> P : Mi hermano tiene su máquina de coser, entonces él me prestó máquina, entonces habiendo eso también aproveché en hacer la mercadería. Pero no da mucho ya…
> L : Cuándo usted mismo lo hace ¿a cuánto le sale una mochila?
> P : Eso salía de 3 reales, 3.50
> L : Y están vendiéndola luego a 4 ¿no?
> P : Sí, a 4. No es mucho pero bota rápido. Produces rápido, lo botas en 5 minutos, en menos tal vez he botado. Así he botado y también vende cantidad. Reparten así por 100, por docenas, entonces rápido se bota esa mercadería. Repartía por 200 piezas, así. (Entretien avec Paolo, Brás, São Paulo, 2016)

Paolo estimait le coût de production (par lui-même) d'un sac à dos entre 3 et 3,50 reais, alors qu'il las vendait à 4 reais. Les avantages de travailler de cette manière résident donc dans la rapidité avec laquelle la marchandise produite est écoulée. Le profit fait par pièce n'est pas très important, mais la possibilité de « se débarrasser » du stock promptement est intéressante pour le producteur, qui récupère vite son argent et peut le réinvestir aussitôt. Notons cependant que la vitesse de circulation des marchandises tient aussi du fait que les acheteurs ne sont pas très exigeants en relation à la qualité des produits. Ceci est un élément qui revient de manière récurrente dans nos entretiens. Les standards de qualité auxquels s'attendent les acheteurs dans ces *feirinhas* brésiliennes ne sont pas très élevés, préférant la présence d'un signe distinctif (le logo d'une marque reconnue, par exemple).

> P : […] Cuando yo llegue acá para el mundial, veía los polos que hacían acá en Brasil, pero los polos no tenían forma… Allá [au Pérou] cuestan 10 soles, 15 soles, pero son polos de algodón, bien hechos. *"¿Y así pagan?". « Sí »,* me dice y es lo más barato ¿no? […] Producen pero son acabados pésimos. Acá por el color, por el bordadito así… […] Acá cuando es un coso bonito, normal compran, en Perú el acabado es primero, los clientes te revisan de todo, voltean, todo revisan, el acabado tiene que ser de primera. [Aquí] los jeans no duran, en un 2x3. Comparas un jean de Perú con el de acá, el de acá es como descartable, el de Perú te dura. (Entretien avec Paolo, Brás, São Paulo, 2016)

D'après Paolo, les acheteurs au Pérou sont bien plus exigeants, car « ils regardent tout, retournent [les vêtements] dans tous les sens » pour avoir de belles finitions. Au Brésil, poursuit-il, les vêtements sont « jetables », alors que ceux du Pérou sont faits pour durer.

Venant de ce secteur de travail, la comparaison avec l'industrie de confection péruvienne était inévitable pour Paolo. Comme lui et d'autres l'ont souligné, les produits de l'industrie textile péruvienne bénéficient d'une excellente réputation. Selon Paolo, quand des Péruviens rapportent des vêtements produits au Pérou, les commerçants « payent sans rien dire, parce qu'ils savent que c'est de la bonne qualité ». Ceci ouvre une autre opportunité de business pour certains péruviens, comme nous le verrons dans la section consacrée aux « importateurs informels ».

3.3.2.2 La consommation : le quotidien des vendeurs ambulants dans les feirinhas da madrugada

D'après Silva, le circuit inférieur de l'économie permet aux pauvres urbains de survivre, car ils y trouvent du travail (bien que précaire) en même temps qu'ils peuvent acheter de produits à des prix très bas (S. C. da Silva, 2012, p. 32). Les vendeurs ambulants figurent ainsi parmi les principaux consommateurs du circuit inférieur de l'industrie de la mode à São Paulo, où ils se fournissent de produits qu'ils revendront par la suite dans les rues ou porteront eux-mêmes. L'espace de travail de ces vendeurs est fondamentalement les *feirinhas da madrugada* et les rues du centre-ville. Nous allons explorer à présent comment les migrants péruviens s'insèrent dans ce circuit.

a. La Feirinha da madrugada du quartier de Brás

La première fois que j'ai mis les pieds à la Feirinha da Madrugada du quartier de Brás fut avec Mirella, lors de mon premier séjour de terrain à São Paulo en 2014. J'avais rencontré Mireilla sur le pont Sao Bento, où elle travaillait en journée comme vendeuse de rue. Elle me proposa un jour de l'accompagner à la fameuse « feirinha », m'avertissant cependant qu'il fallait se lever tôt.

Ce jeudi, elle m'a donné rendez-vous à 6 h du matin à la sortie de la station de train de Brás. Je l'ai suivie après dans un labyrinthe de rues remplies de magasins de vêtements et de gens qui circulaient partout. Elle chercha un endroit où se poser, et choisit un coin de l'avenue Vautier pour s'installer de la même manière qu'elle le faisait tous les jours sur le pont Sao Bento. Trouver un emplacement ne fut pas difficile et personne ne vint nous gêner au cours de la matinée, jusqu'à l'arrivée de la police à cheval à 11 h que fit s'éclipser tous les vendeurs qui avaient occupé la rue. Ce jour-là, Mirella vendit seulement quelques t-shirts. Ce produit était le plus vendu par les vendeurs de rue, et donc la concurrence était rude. Mireilla trouva qu'il était plus rentable de continuer ses ventes sur le pont, et ne retourna pas de manière continue à la feirinha. Je ne me souviens pas avoir été impressionnée par Brás et son commerce de rue lors de cette première incursion. L'heure à laquelle Mirella est arrivée pour travailler m'a paru certes étrange, mais pour le reste, le quartier me faisait penser un peu à la zone commerciale de Gamarra, à Lima.

Un an après, lors de mon retour sur le terrain en août 2015, la situation du commerce de rue avait changé et j'ai pu m'en apercevoir dès le premier tour fait dans les rues piétonnes du centre de São Paulo. Le pont Sao Bento était rempli de vendeurs ambulants, dont plusieurs Équatoriens que je n'avais pas pu voir l'année précédente. Entre les vendeurs, tous commentaient à quel point les ventes à la feirinha marchaient bien, mieux que dans les rues du centre.

Au cours de mes premiers jours de ce deuxième séjour, j'avais convenu une rencontre avec le Consul du Pérou à São Paulo. Lors de notre entrevue, je lui ai demandé ce qu'il connaissait sur la situation des Péruviens qui travaillaient comme vendeurs ambulants. Il en avait entendu parler, mais ne savait pas s'ils étaient vraiment nombreux. Je lui transmis ce que j'avais entendu auprès d'autres péruviens : qu'il y avait de plus en plus de péruviens qui travaillaient la nuit dans la feirinha de Brás et qu'il me paraissait important de les rencontrer et connaître leurs besoins. Le consul trouva que c'était une bonne idée d'aller à la rencontre de ces concitoyens et me demanda si j'étais intéressée de venir avec lui à la feirinha. J'acceptai aussitôt. En réalité, j'essayais à l'époque de trouver une manière de me rendre à la feirinha en sécurité. Je n'avais pas beaucoup d'options, car j'habitais loin du centre et la seule manière de m'y rendre aurait été de prendre un taxi. Mais ne connaissant pas suffisamment la zone, je me voyais mal arriver toute seule au milieu de la nuit. J'ai donc trouvé dans la proposition du Consul un bon moyen pour faire une première visite, prendre des repères et trouver un moyen de pouvoir y retourner par la suite.

Ma deuxième visite à la feirinha de Brás, donc, fut dans le cadre d'un cortège un peu étrange. Le Consul, son adjoint, une jeune fille, amie de sa famille en visite à São Paulo et moi. Nous sommes arrivés vers 4 h à la feirinha, et avons commencé notre parcours dans les rues de Brás à la recherche de vendeurs ambulants péruviens. Cette fois-ci, mon impression fut tout autre. J'ai cru débarquer dans un pandémonium sans nom. Les rues étaient bourrées de gens, sur les trottoirs, sur les rues où quelques

voitures peinaient à avancer, dans les galeries et magasins ouverts en pleine nuit. Tout était affolement et agitation. Une énorme fourmilière à ciel ouvert, en pleine nuit paulistana.

Image 5. Feirinha da Madrugada de Brás, 4 h du matin



Source : Photo de l'auteure. Décembre 2015

Le Consul arpenta ces rues de Brás suivi de loin par son adjoint — qui lors des 3 prochaines heures de marche, ne parlera à personne —, la jeune fille et moi. Il accostait les gens qui lui « paraissaient » être péruviens, interpellant lors de passage pas mal de Boliviens aussi. Il s'était donné la mission d'informer les Péruviens sur la manière d'obtenir leur permis de résidence dans le cadre du Mercosur. En effet, pas mal d'entre eux n'avaient pas encore fait leur permis de résidence. Il distribua un petit encart avec les informations de la prochaine réunion d'information du consulat, qui allait se tenir dans les deux semaines. Moi, derrière, j'essayais de me tenir un peu à l'écart du Consul pour parler avec les gens. Je leur demandais de quelle partie du Pérou ils venaient, depuis combien de temps ils habitaient à São Paulo. Je regardais quels produits ils vendaient. J'essayais d'enregistrer le nom des rues qu'on traversait pour pouvoir y revenir, en notant où se concentraient les commerçants péruviens. C'était un trop plein d'informations difficiles à gérer.

Cette nuit-là, nous avons marché pendant presque trois heures. D'abord, au contact des vendeurs dans les rues, puis en rentrant dans les galeries, où nous avons trouvé des péruviens travaillant dans des box de bijouterie et de vêtements, et enfin, dans la Feirinha da Madrugada de la Préfecture, où nous avons

fini le tour. Ce fût cette nuit celle qui me permit de rencontrer par la suite Franklin, et de retourner dans la feirinha.

Une journée de travail à la feirinha

Aujourd'hui, la région de Brás comprend le centre commercial la Feirinha de la Madrugada, sous gestion de la préfecture, qui comporte des milliers de box, des mini-stands de vente. Aux alentours, au long d'une cinquantaine de rues, on y retrouve plus de cinq mille établissements consacrés à la mode : de vêtements pour femmes, hommes et enfants, qui sont les espaces de distribution de la production de milliers d'ateliers de confection situés dans la région. Ces mêmes rues sont aussi le théâtre du commerce de rue au cours de la nuit. Le public qui fréquente Brás est varié, allant des simples particuliers, aux propriétaires de shoppings de l'intérieur de l'État de São Paulo et des boutiques de vêtements de tout le pays, en passant par les vendeurs ambulants Brésiliens ou étrangers, et même des clients venus d'autres pays (comme l'Argentine et le Paraguay) (Miranda, 2016).

Entre novembre 2015 et janvier 2016, j'ai pu accompagner Franklin et son cousin Alex lors de ses nuits de travail à la feirinha de cette région de Brás, au rythme d'une ou deux fois par semaine. La maison qu'ils occupaient dans le district de Santa Ifigênia se trouvait à 10 minutes à pied de la zone où s'installe la feirinha. Franklin partageait sa chambre avec son cousin et Micaela, une jeune *cusqueña*. La chambre avait été construite sur le toit de la maison à des fins de location avec des planches en bois et un toit en zinc. L'espace était petit. Assez pour placer un lit à une place, un lit superposé et deux commodes pour ranger les affaires.

Quand je les accompagnais, je restais dormir la veille chez eux. Ils avaient l'habitude de se coucher autour de 20 h, car les réveils commençaient à sonner à partir de 3 h du matin. Franklin préparait la veille au soir son *carrinho*, une sorte de grand diable capable de transporter des marchandises lourdes, où il les attachait, le reste étant stocké dans le salon de la maison. Parce qu'il habitait près de la feirinha, Franklin pouvait faire des allers-retours pour se fournir, s'il en avait besoin, au long de la nuit. D'autres commerçants louent des espaces de stockage dans le quartier de Brás qu'ils appellent des *guardavolume*. Nous allions à pied jusqu'à la rue Líbero Badaró, où lui et son cousin avaient l'habitude de s'installer. Les dix minutes de marche étaient toujours une source de stress pour moi. Les rues de São Paulo la nuit, et spécialement celles des quartiers du centre qui sont désertes, ne sont pas les espaces les plus sûrs pour marcher. J'avais aussi en tête les histoires ceux qui se sont fait braquer violemment dans ces rues sur le chemin de la *feirinha*.

Une fois arrivés, le rituel commençait chaque fois par la pose de cartons et grands morceaux de plastique sur le sol pour étaler les produits dessus. Puis, il fallait présenter les produits de manière

ordonnée, veillant à mettre en avant les couleurs et tailles différentes. Attendre. Annoncer les produits, la marque et le prix de temps en temps. Parler aux voisins de *punto.*

Image 6. Samedi matin à la feirinha, au « punto » de Franklin



Source : Photo de Franklin. Décembre 2015

Au moment du travail de terrain, l'ambiance autour de la feirinha de Brás était agitée, même si les ventes, elles, ne décollaient pas. Les vendeurs baissaient leurs prix, faisant le choix de gagner un peu moins par pièce vendue, mais de faire tourner rapidement sa marchandise et son capital. Voici comment Micaela décrivait la situation :

> Es igual que… yo por ejemplo, antes ganaba 3 reales ahora gano 1 real, la diferencia es que lo muevo más rápido que la camiseta, la camiseta se vendía bastante cuando yo no tenía mucha competencia solo que casi por ahí también se hace con las blusitas que yo estoy vendiendo ahora, entonces casi lo mismo. (Entretien avec Micaela, Santa Ifigênia, São Paulo, 2015)

Micaela préférait gagner 1 real (au lieu de 3 quelques mois avant), car elle pouvait « faire bouger » sa marchandise beaucoup plus vite. La baisse du profit à la pièce se voit compensée, selon elle, par la vitesse à laquelle elle récupère de l'argent comptant à réinvestir par la suite.

L'organisation sociale de la feirinha de Brás

Dans ce qui s'apparente à un chaos urbain, il y a un ordre et de multiples modes d'organisation émergent pour assurer aux vendeurs de rue l'accès aux « *puntos* ». Des services de sécurité, fournis majoritairement par des Brésiliens, demandent aux vendeurs de payer pour assurer leur protection et le respect de l'emplacement où ils « montent » leurs marchandises. Les montants à cotiser, quotidiennement ou hebdomadairement, ont évolué au cours de mon enquête de terrain, ce qui ne manquait pas de révolter les vendeurs ambulants, contraints de payer sous peine de se voir empêchés de s'installer. Ce mécanisme est censé garantir que les *« puntos »* soient utilisés seulement par les vendeurs qui cotisent, évitant l'arrivée des « parachutistes » qui débarquent et essaient de s'approprier d'un bout de trottoir. Mais le service de sécurité est censé aussi veiller au bon déroulement des échanges commerciaux sans le concours de voleurs et truands. Ainsi, le rôle des *seguranças,* d'après eux-mêmes, vise à protéger tant les commerçants comme les acheteurs.

Depuis 2015, Rolando raconte que des personnes ont commencé à réclamer de l'argent aux vendeurs ambulants qui montaient pendant la nuit sous prétexte d'offrir un service de « sécurité ». Ainsi, lui se souvient plus clairement que depuis mars 2015 on lui a exigé un payement de R $ 10. Lors de mon séjour, entre août 2015 et janvier 2016, le prix avait augmenté à R $ 25. Ceux qui ne payent pas peuvent se voir dénoncés, même par ses voisins de punto, devenant une méthode pour éliminer la concurrence. La pression est particulièrement forte à la suite de l'arrivée, au cours de ces dernières années, de nombreux vendeurs de rue qui concurrencent les magasins et box qui ouvrent leurs portes au public pendant la nuit.

Dans certaines rues, comme Monseñor Andrade, ou Franklin « montait », certains vendeurs ambulants payaient et d'autres refusaient de le faire. Franklin, par exemple, restait ferme dans sa position que la rue est un espace public et qu'il ne devait payer personne pour pouvoir y travailler. Cependant, il s'acquittait du tarif de « sécurité », qu'il payait assez souvent (mais pas tous les jours) à un Brésilien qui faisait office d'agent de sécurité dans la rue.

La rue est un espace de tensions entre les propriétaires des galeries commerciales et box, et les vendeurs ambulants qui travaillent dans la rue. Chez ces derniers, plusieurs suspectent les interventions de la police pour « nettoyer » les rues d'être aussi « motivées » par des payements de la part des premiers, afin d'avoir moins de concurrence. Ce que raconte Rolando, par exemple, concernant une intervention de la Police Militaire dans l'Av. Vautier, un des axes le plus prisés par les vendeurs ambulants. Il associe une des opérations de la Police Militaire à la demande d'un « libanais actionnaire d'un grand shopping de Brás » :

> P : […] Cuando cierran es porque no han pagado. La Vautier la han cerrado. Es libanés.
> L : ¿El libanés es dueño de boxes?
> P : Accionista […] tiene un hotel y también fábricas al frente de un shopping grande…
> L : ¿Ahí mismo en Brás?
> P : Sí, ellos pagan, si ellos no quieren que venda la gente, los que venden en la calle, ellos van, pagan y tal fecha van a entrar y te pueden sacar. Justamente eso ha habido la semana pasada, se han juntado 60 brasileros que trabajan y querían hacer eso con la Vautier. El año pasado también venían y tenías que sacar.
> L : Entonces tú dices que son dueños de esos shoppings o los accionistas…
> P : No será el mismo, sino que la administradora… Pagan a la policía para que los boten. Es una estrategia que hacen los mafiosos […] (Entretien avec Rolando, Brás, São Paulo, 2015)

Les luttes pour l'usage des « puntos » se voient exacerbées par la présence quasi permanente de la police à la suite de l'Opération Déléguée. Il n'est pas exclu que des arrangements se produisent entre des groupes d'individus qui veulent contrôler l'installation des vendeurs dans des puntos et la police pour « nettoyer » certaines rues. Par exemple, Rolando dit avoir été ouvertement menacé par un Brésilien, alors qu'il loue son punto à un autre Brésilien. Ce *malandro*[110] lui aurait dit « tu sortiras mort d'ici » en brandissant un couteau :

> P : Han cerrado a una parte del otro lado, lo ha cerrado la policía…entonces no nos han dejado montar, a nosotros nos han dejado instalado, tres días pasó, se han juntado y han dicho "*mañana hay que venir desde las 8 y vamos a marcar nuestros puntos, vamos a quitar"* y justamente un malandro a mí me toca… y yo monto de un brasilero y yo le digo "*yo monto aquí". "No, usted no va a montar aquí*". Yo le digo *« este no es mi punto, es de un brasilero »*, le digo y me muestra su cuchillo « *muerto vas a salir de aquí »*. Algo así, me mostro el cuchillo.
> L : ¿ Y eso delante de la gente ?
> P : Sí, toda la gente ha visto…

[110] En français : un filou, un voyou.

L : ¿Y nadie ha dicho nada?

P : Nadie se va a meter. Son dueños y son varios. (Entretien avec Rolando, Brás, São Paulo, 2015)

Le marché des *puntos* ne semble pas se fonder sur des bases claires. Rolando, par exemple, tient son punto d'un Brésilien qui lui a cédé l'espace avec bonne volonté, car il connaissait son oncle :

L : ¿ Cómo hiciste ? ¿Cómo así cogiste el punto de una brasilera?

P : Han empezado a agarrarse puntos los primeros que han montado ahí, todavía estaba mi tía y con ella ya se habían conocido, amigas, buena gente es…Eran vecinos, le daba espacio. Entonces la brasilera no llegaba a la hora y le decía "*vaya montando, vaya trabajando*". De ahí trabajó mi tío, empezó, a ella lo ha dejado trabajar el mismo brasilero, no es como los otros. Después el otro brasilero también me dice, tres eran, el otro día me dijo que me iban a dejar vender y voy trabajando ahí. Entonces lo que trabajo, donde yo trabajo, mi tío empezó a trabajar ahí. De ahí mi tío se fue… Yo tenía en otro lado.

L : O sea el tuyo te lo han quitado, el que estaba en Vautier

P : Ajá. (Entretien avec Rolando, Brás, São Paulo, 2015)

Cet arrangement tient du fait que l'oncle de Rolando travaillait déjà là, et était en bons termes avec les brésiliens propriétaires des puntos. De ce fait, il ne paye pas une location comme d'autres le font. Le système de payements pour assurer sa place est la norme dans la *feirinha*, même si cela ne garantit pas par la suite que les places soient respectées *ad vitam eternam*. Des formes d'organisation émergent aussi pour faire appel à des services de sécurité privée. Rolando signale que des commerçants de la rue Tiers se sont organisés pour engager leurs propres services de sécurité.

Rolando raconte que son voisin de punto, un bolivien, s'est vu arrêté lors d'une opération de police contre la contrefaçon. Il vendait des t-shirts Adidas et Nike, la police l'a embarqué lui et sa marchandise, et de surcroit lui ont pris l'argent de ses gains. « C'est comme ça qu'ils font ici », dit-il.

En contraste, l'organisation de la feirinha de la Rue 25 de Março semble plus institutionnalisée. L'occupation de puntos est respectée et il est inenvisageable qu'un nouvel arrivant puisse « monter » sa marchandise dans la rue sans avoir un accord préalable. Comme le signalent Paolo et Jenny, « là-bas, les puntos sont respectés » et des payements hedomadaires sont effectués pour assurer la sécurité :

L : ¿ y en la 25 es más tranquilo ? Ahí ya la mayoría los puntos son de propietarios ¿no? ¿ahí nadie puede ir y decir yo monto acá no?

P : ahí si se respeta

J : ahí también hay Seguranza y sabe Seguranza quien monta y quien no monta

L : ¿y también pagan por semana?

J: Sí

P : Ahí sí se respetan los puntos (Entretien avec Paolo et Jeny, Santa Ifigênia, São Paulo)

Chen, quant à lui, a acheté le punto de son beau-frère pour 8000 reais. Il décrit le même système de gestion de la sécurité que nous avons décrit pour la feirinha de Brás : elle est sous-traitée et assumée par des vigiles privés, des individus brésiliens qui connaissent la feirinha et ses dynamiques :

C : Son *seguranças*, pero eso es pura mafia. Nosotros ponemos *seguranças* y dicen *"sabes qué, no voy a dejar que entren los ladrones, el cupo va a ser por semana tanto o por mes tanto, entonces mientras ustedes me paguen nadie les va a quitar ese lugar"*, y la gente para estar segura les paga.

L : ¿Nadie reclama, pagan nomás?

C : Claro, les conviene. Bueno, se toman un mayor lucro, yo pienso

L : ¿Y estos que hacen de *segurança* son brasileños o…?

C : Son brasileños, como somos extranjeros es difícil. […] (Entretien avec Chen, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Les conflits pour l'appropriation de l'espace sont monnaie courante, même dans cet espace que certains décrivent comme mieux organisé que la feirinha de Brás. Max me raconta par exemple la dernière menace dont il avait été victime, un mois avant notre rencontre, lors d'une journée de travail à la 25 de Março. Lui et un Brésilien en sont venus aux mains, et le brésilien aurait sorti un couteau pour l'agresser. Deux autres brésiliens l'auraient défendu :

M : Me he peleado con varias veces, me he peleado. Y no, a las peleas no les temo, temía… Como me han quitado ese punto en la madrugada, y acá un brasilero puso en su lugar un carriño, me lo ensució todo de mercadería, no aguanté, no aguanté… era una explosión para mí… […] Todos los perfumes se cayeron al suelo, todos se reventaron. Nos peleamos, después, lo he golpeado, nos hemos peleado. Hemos salido así, a hacerme respetar, a ganarme el respeto. "*Peruano, Perú, box, box",* me dicen ahora.

L : ¿Pero esa es la persona que te ha amenazado con cuchillo?

M : Me ha amenazado con cuchillo.

L : ¿Ahí mientras se estaban peleando?

M : Ahí mientras estaba…

L : ¿Y tú cómo has reaccionado?

> M : No, me quedé callado, qué podía hacer, contra la pared le he dicho “mano a mano”. Ellos, ningún brasilero te pelea a mano. […] Si el brasilero te quiere pegar, si tú le has ganado, te manda a matar. A mí me han mandado como 2 veces, 2, a amenazar con cuchilla. Quienes me han defendido son 2 brasileros de al frente. (Max, 25 de Março, São Paulo, 2015)

L’épisode que Max raconte s’est produit autour de la dispute d’un *punto*. Il est arrivé pour « monter » et ce Brésilien est arrivé avec son carrinho de marchandise, et l’a mis sur les t-shirts que Max avait installés par terre. Max affirme avoir réagi violemment, parce que ce soir même, à la feirinha de Brás, il avait déjà eu une autre altercation concernant le *punto* que son père possède :

> […] horas más antes en la madrugada, el punto que yo tengo en Brás, es un pequeño espacio así de el tamño de esta mesa [signale la petite table où l’on est installés dans le lanchonete], me la han quitado. Se han apropiado los brasileros. Entonces hemos ido a reclamar, porque o sea durante 15 años mi papá ha estado en ese lugarcito, ha vendido bien, entonces ahora ese espacio sí está valorizado entre 5 mil, 6 mil reales. (Max, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Un Brésilien aurait voulu le déposséder du *punto* de son père, où ce dernier a travaillé les quinze dernières années. Le *punto*, dit-il, est actuellement valorisé en 6 000 reais.

Réclamer, mais à qui ? Alors que la possession de ces puntos ne répond à aucune règle écrite, mais plutôt à des accords actés par la coutume qui se légitiment au fil des années d’usage de l’espace, à qui réclamer quand ce genre de conflits émergent-ils ? Comme dans le cas de Max, le mieux est d’espérer que les gens qui montent autour prennent la défense de l’usager. Mais face à la pression croissante des mafias qui monnayent ces espaces et des services de sécurité qui vont avec pour garantir la propriété de ces puntos, les travailleurs des feirinhas font face à une grande incertitude.

Il y a, parmi ces travailleurs de rue, la sensation que le Brésil est un pays beaucoup plus corrompu que le Pérou. À ce constat vient s’ajouter l’idée que, du fait d’être des étrangers, les Péruviens sont dans une situation plus vulnérable et plus exposée aux abus des uns et des autres. Dans la section suivante, nous explorerons le rôle joué par les identités nationales assignées par les différents acteurs dans un espace aussi divers que la feirinha.

b. Péruviens, Boliviens, Équatoriens : rencontres de l’altérité

Les sud-américains qui travaillent dans la feirinha sont principalement des Boliviens, Péruviens et Équatoriens. Les origines andines et les ressemblances de phénotype conduisent à des amalgames, situation que les Péruviens vivent particulièrement mal.

Le collectif Bolivien est sans doute le plus connu et le plus visible parmi les migrants sud-américains à São Paulo. De ce fait, dans plusieurs entretiens, les Péruviens se plaignent d'être confondus avec les Boliviens. Parmi les Péruviens, le stéréotype du migrant bolivien est ambivalent. Ils sont associés à des travailleurs soumis, dociles, exploités ; des gens timides et silencieux, incapables de se révolter et réclamer pour se faire respecter. En même temps, ce sont en général des migrants plus anciens, et donc mieux installés et plus fortunés que les Péruviens. Ce double registre apparaît dans le récit des Péruviens que j'ai pu rencontrer.

Voici, par exemple, la manière dont Max caractérise les migrants boliviens :

> M : La diferencia es que nosotros los peruanos sabemos hablar. Defendernos. Gritar. Soltarnos nuestras mañas. O si no hablar con educación. En cambio, el boliviano no. El boliviano se queda, si tú le dices algo, se calla, no te responde. En especial a los brasileros. Ningún boliviano se ha atrevido hasta ahora a voltearle o a reclamarle donde ellos venden. Nadies. ¿ Por qué ? Porque acá como somos recientes no conocemos cómo es el trato de ellos. Porque acá abajo en la madrugada, solo dura 4 horas, entonces no sabemos cómo es el trato. Entonces estos hombres de allá abajo hacen que los bolivianos tengan más miedo. Solo es, como unos niños se dejan mandar. Entonces ellos cuando necesitan apoyo, solo dan dinero a los brasileros. *"Sabes qué, amigo, sácale a ese señor de ese punto, que te voy a pagar"*, entonces al brasilero… el brasilero es vago, o sea por naturaleza los brasileros son perezosos, por naturaleza. Entonces eso hace que los brasileros reaccionen así contra nosotros. Esa sería la primera diferencia. Segunda diferencia es que solo bolivianos, es muy diferente también en la forma de tratarse. Cuando hay pelea un peruano con boliviano, el peruano sale perdiendo. ¿ Por qué ? No es por la habladuría, sino por el dinero. Los bolivianos son los más fuertes en acá.
>
> L : Tienen más plata…
>
> M : Tienen más dinero. Más estables. Y se creen. (Entretien avec Max, 25 de Março, São Paulo, 2015)

D'après Max, les Boliviens « qui se laissent commander comme des enfants », compensent leur attitude « silencieuse » et « sans courage pour réclamer leurs droits aux Brésiliens » avec leur argent, forts de leur position économique. De plus, ils feraient recours aux brésiliens pour garder leurs arrières, en les proposant de les payer car les brésiliens sont « fainéants ».

Rolando dit avoir noté aussi cette attitude passive chez les Boliviens quand ils font face à des injustices, notamment de la part des Brésiliens qui « volent leurs marchandises pour les vendre »:

P : […] la mayoría de brasileros son así [malandros], los que trabajan en la feriña. Generalmente le quitan a los bolivianos y eso lo venden. […] Y el boliviano normal. […] Ya se han acostumbrado, los dejan ¿ no ? (Entretien avec Rolando, Brás, São Paulo, 2015)

Dans le récit de Max, il est « une offense » de se faire traiter de Bolivien. C'est synonyme pour lui d'être « sot », de « se laisser dominer » :

M : […] el brasilero nos dice *« tú eres boliviano, por qué no te regresas a tu país »*. Y bueno en parte ya a mí me ofende mucho. Porque cuando me dicen boliviano me hace sentir como si fuera un tonto, un ignorante.
L : ¿Así lo sientes tú?
M : Así yo lo siento, un golpe. O sea tú sabes cómo son los bolivianos, tontos, la palabra es sonso, sonsos, al dejarse dominar. Yo, yo lo veo así. Cuando alguien me dice Bolivia, yo le respondo de una manera horrible, o sea no sabes, con lisuras, me incomoda demasiado, porque no saben distinguir. Son ignorantes, o sea para mí son ignorantes, todos. Todos, porque hasta ahorita no me ha tocado ningún brasilero que me diga *"oh, Perú".* En cambio, cuando tú les explicas que es así la diferencia, que ellos son más bajos, son más morenos y gorditos, ellos hacen que dicen *"ah ya bueno está bien"*, o sea se ofenden todavía cuando tú les has enseñado cuál es la diferencia. […] Para ellos peruano, ecuatoriano… Todo es igual. Es igual. Es igual, te lo dicen de una manera fresca. "*Tú eres Bolivia, te pareces*", *"no soy",* "*pero te pareces*". Pero cuando tú les respondes se ofenden, es una ofensa para ellos. (Entretien avec Max, 25 de Março, São Paulo, 2015)

En ce qui concerne les migrants équatoriens, ils sont les derniers Sud-Américains à être arrivés à São Paulo, et à l'espace de la *feirinha* de Brás en particulier. J'ai pu constater leur présence plus importante parmi les vendeurs ambulants lors de mon dernier terrain en 2015, en comparaison à ce que j'avais vu en 2014.

Les Équatoriens seraient arrivés et auraient « cassé le marché ». Voici les explications de Max à ce sujet :

Ahora, cuando llegaron los ecuatorianos, pegaron [ont pris] el mismo mercado, misma mercadería que los peruanos. Misma mercadería, o sea competencia, misma competencia. […] los ecuatorianos vienen con fuerza desde su país, han venido con fuerza. Solo eran peruanos y han aparecido ecuatorianos, afectándonos a nosotros a los peruanos. Bajando el precio del precio normal al que nosotros vendíamos. Una camiseta, digamos que se vende a 15, y la camiseta se compra en el mercado, al por mayor, nosotros compramos a 10, lo vendíamos a 15, porque la gente que compraba porque era escaso, nosotros los peruanos teníamos el

> negocio, solo los peruanos. Aparecieron ecuatorianos entonces, ellos lo venden más barato. Lo han malogrado el negocio. El mercado lo han malogrado, ¡lo han malogrado todo! Por eso es que los peruanos odiamos, en especial, a los brasileros, bolivianos… tercero podrían ser los ecuatorianos. (Entretien avec Max, 25 de Março, São Paulo, 2015)

En travaillant avec les mêmes produits, les Équatoriens se sont mis en concurrence directe avec les commerçants péruviens. Et en proposant des prix moindres pour ces mêmes produits, ils ont directement affecté le niveau des gains des vendeurs ambulants péruviens du centre de São Paulo et de la feirinha.

Max affirme aussi avoir constaté un mode spécifique d'arrivée de certains Équatoriens qui travaillent dans la rue. Ils feraient partie d'une migration organisée qu'il assimile à une forme de « trafic d'êtres humains » :

> […] Entre personas de allá de su país, Ecuador, hacen un contrato por un año. Entonces no hay que gastar su sueldo, que el pasaje… Entonces se vinieron 17 personas de los ecuatorianos. Entonces eso hace que esa persona que los trajo, dé mercadería a todos ellos y él mismo les pone en un punto, tú vas a trabajar acá, acá tú, acá tú. O sea, dispersados. En la tarde al regresar, él va a contarles el dinero, como un capitán, como un jefe parece. O sea se podría decir un poco tráfico de personas, algo así se podría decir del trabajo… (Entretien avec Max, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Notons, enfin, que ces stéréotypes négatifs concernant d'autres migrants de la région sont révélateurs de la concurrence accrue dans laquelle se retrouvent ces migrants au sein d'un espace comme celui de la feirinha, truffé et saturé de vendeurs ambulants. En effet, ces images de l'Autre existent aussi pour faire sens de ce contexte de compétition quasi permanente entre des migrants qui font face à la précarité quotidiennement, où personne ne veut apparaître comme « plus subalterne » que l'autre.

Souvent, ces stéréotypes se voient confrontés aux liens qui émergent entre ces migrants partageant un même espace de travail. Lors de mes journées à la feirinha, les « voisins » de punto de Franklin et Alex étaient des péruviens et des équatoriens. L'ambiance était plutôt d'amusement et bonne humeur. Par ailleurs, Franklin et ses amis se retrouvaient avec ces jeunes équatoriens de manière hebdomadaire pour un match de football, dans une salle qu'ils louaient dans la Région 25 de Março. Dans d'autres entretiens, plusieurs Péruviens m'ont signifié avoir noué des liens d'amitié avec des jeunes boliviens ou équatoriens.

c. Le vécu de la violence

Travailler à la Feirinha suppose aussi des risques d'être exposé à la violence d'une ville comme São Paulo.

Un premier niveau de violence vient du fait que la *feirinha* est un espace où circule énormément d'argent. Les vendeurs ambulants qu'y travaillent doivent faire face aussi aux vols avec violence. Jhony, par exemple, lorsqu'il se dirigeait à son deuxième jour de travail à la feirinha de Brás accompagné de sa copine, fut victime d'un braquage suite duquel ils perdirent une bonne quantité d'argent et leurs téléphones portables. Jhony associe cet événement au fait de « payer *derecho de piso* » : les gens « savaient qu'ils étaient des néophytes ». Pour lui, c'était quelque chose « qui devait se produire tôt ou tard » :

> Pero qué te puedo decir, al primer día que yo vine, primer día fuimos a trabajar normal, el segundo día cuando nos fuimos a Brás a trabajar de madrugada, nos asaltaron, nos robaron todo el dinero, nos robaron los celulares que habían comprado para poder comunicarse, me robaron en sí la cartera. Y gracias a Dios no se llevaron la mercadería. Y ya, nos sentimos un poquito, así, tristes. Se llevaron dinero más que todo que era para comprar la mercadería, pero qué íbamos a hacer, nos habían asaltado. Claro que Mar se llevó un gran susto. Bueno, yo casi no, porque como yo vivía en Lima y se cómo es, me habían hablado de que Brasil es así, yo tenía en mente que tarde o temprano iba a tener que suceder, sí o sí. Como bien dicen, a donde vas tienes que pagar derecho de piso. Yo creo que habían avisado que éramos nuevos y ya, nos asaltaron. Y así nos bajamos al Brás. Bueno Mar estaba atemorizada pues. Y ya, empezamos así a bajar con más precaución. (Entretien avec Jhony, Brás, São Paulo, 2015)

Franklin, lui, a été escroqué de 13 000 reais lors d'une livraison de marchandises dans le quartier de Brás. Il s'est rendu à l'endroit de la livraison, pour se retrouver avec des individus qui étaient armés et qui lui ont volé les produits qu'il avait amenés. Rien à faire. Dans sa vie quotidienne, pourtant, Franklin, avec son petit gabarit, a développé ses propres techniques d'intimidation pour éviter de devenir une proie facile quand il arpente les rues de São Paulo durant la nuit. Quand je l'accompagnais, il était particulièrement alerte, estimant qu'être avec une femme supposait un vrai désavantage. « Marche vite. Tête haute, mais sans fixer les gens que tu croises. Fais comme si tu n'avais pas peur. Les *malandros* sentent la peur ». Des fois, Franklin enlevait son t-shirt, l'enroulé autour d'un bras, et marchait d'une allure bizarre, en parlant tout seul, prétendant être fou. Cette technique marchait assez bien, puisque ce sont les autres qui traversaient la rue quand ils le voyaient arriver.

Une deuxième source de violence est celle en provenance de la police, qui dans les récits est associée à des abus systématiques à l'encontre des étrangers. Max dit avoir gagné le respect des autres « en se battant », car il ne pouvait pas faire confiance à la police. Il dit avoir eu recours aux policiers en plusieurs occasions, et avoir eu comme toute réponse un « rentre à ton pays ! ». D'après lui, les policiers sont, en général, « racistes » :

> M : Yo me he ganado el respeto, acá peleando. Porque si tú te dejas pegar, quién te va a respetar ¿Quién? […] Porque si tú estás al lado de brasileros estás corriendo peligro. Bien que te pueden matar, bien que te pueden robar. Porque el hecho de que estés tú acá en su país, son dueños ellos, son dueños. "Esto es mío, dámelo, estás en mi país". Cuando tú pides justicia a la policía, la policía se pone ignorante contigo.
> L : ¿No ayuda?
> M : No te ayuda. La policía te dice, "*qué haces tú acá, por qué no te regresas a tu país"*. Así me han dicho varios policías a mí. Me han dicho varias veces los policías así, cuando he querido denunciar… Entonces la policía también, los policías también son racistas. ¡Racistas! (Entretien avec Max, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Un troisième niveau de violence siège dans les rapports entre vendeurs ambulants et commerçants de la feirinha. Nous avons évoqué quelques exemples de ces pratiques dans la section précédente. Rolando, lui aussi, m'a raconté avoir eu des menaces en provenance de travailleurs brésiliens de la *feirinha*. Les intimidations et les techniques pour faire peur, notamment aux étrangers, agissent comme des stratégies pour diminuer le nombre d'ambulants qui rentrent en compétition, souvent avec les mêmes marchandises.

Les vendeurs de rue péruviens partagent cette activité économique non seulement avec d'autres migrants (latino-américains, africains, haïtiens…), mais aussi avec des Brésiliens qui ont trouvé dans le commerce informel de rue une alternative de subsistance face à la récession économique de ces dernières années. Et c'est à ce niveau que se jouent d'autres critères de distinction et d'exclusion : les Péruviens incarnent à ce titre une position paradoxale, dans la mesure où ils sont dans des conditions de séjour régulières, mais dans la pratique ils se sentent comme des sujets sans-droits face aux abus des vendeurs brésiliens. Des institutions comme la police viennent renforcer ce sentiment d'exclusion, en agissant de manière discrétionnaire lorsqu'elles se trouvent face à un migrant (Péruvien ou autre) ou un citoyen brésilien. Des Péruviens qui ont tenté de dénoncer ce type d'abus auprès de la police rapportent qu'on leur dit que « la loi n'est pas pour eux ». Ou, comme me l'a bien résumé Jenny, « un Brésilien ne perd jamais ».

Une quatrième expérience de la violence se produit en dehors de l'espace de travail des jeunes vendeurs ambulants. Il s'agit de la violence symbolique vécue du fait de la discrimination dont ils font

l'objet en tant qu'individus racisés et appartenant aux classes subalternes. Franklin, à cet égard, me partagea son mécontentement à la suite de plusieurs expériences humiliantes lors de ses sorties entre amis aux *shoppings* [centres commerciaux] de la ville. Il me raconta que les vendeurs étaient sous leurs gardes dès qu'ils rentraient dans un magasin, et qu'ils s'étaient déjà fait expulser par la sécurité de ces *shoppings* alors qu'ils ne faisaient que regarder les produits. « Ils nous prennent pour des voleurs, alors qu'on ne fait que se balader ! », m'a confié Franklin, révolté, sans associer à cette expérience le mot « discrimination ».

d. Le vécu de la honte

Le travail dans la rue n'est pas facile à assumer de prime abord pour ces migrants. Rolando, par exemple, dit avoir appris à travailler dans la rue, et pour cela il a dû vaincre sa honte. Même au sein des familles, l'information qui circule autour des possibilités et conditions de travail au Brésil n'est pas entièrement fidèle à la réalité.

C'est le cas de Chen, qui avant d'arriver à São Paulo, ne s'imaginait pas que ses 3 frères et sœurs travaillaient dans la rue dans la région 25 de Março. Au début, cela lui faisait honte, mais il s'est fait à l'idée en constatant que « tant de péruviens travaillent comme ça » :

> L : ¿ Te imaginabas trabajar en la rua ?
> C : No, yo pensé que iba a trabajar en una loja [magasin]. Yo estaba más acostumbrado a trabajar dentro de casa…
> L : Eso te había imaginado…
> C : Sí, más o menos así. Ya cuando llegué, a la 25, mis hermanos tenían punto en la rua… salí así afuera a montar, me daba un poquito de vergüenza… [rires]
> L : ¿ Te daba roche [honte] ?
> C : Sí… Un poco de roche porque nunca había vendido así… Pero luego me acostumbré, vi tantos peruanos que vendían así…Así trabajé en la rua con mi hermano durante un año y cuatro meses. (Entretien avec Chen, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Pour Max, les récits de réussite de son père lui avaient fait construire une autre image du quotidien de travail de celui-ci à São Paulo. Il a découvert la réalité au moment de son arrivée et sa première sortie pour travailler avec lui. D'après son récit, le moment où il apprend la vérité apparaît comme un « aveu » de son père, qui lui parle avec gravité de ses conditions de travail. Il s'est senti « embarrassé » et avoue avoir pensé « C'est pour ça qu'il m'a fait venir ? » :

[…] Cuando llegué acá mi papá me dijo "*hijo",* durante el viaje *"hijo trabajas así en la calle, negocios, así".*

L : Eso te contó durante el viaje ya…

M : Durante el viaje. Yo decía "*está bien papá, cualquier trabajo me gusta*". Primer día fui, y te juro que cuando mi papá me dijo que ya se había superado, yo pensaba que tenía un local así grandazo. Que todo era su mercadería, me imaginaba… Entonces un día me agarró mi papá y me dijo "*ven hijo, siéntate*". Me contó toda la verdad. Me dijo que había pasado así, que había vendido el local que tenía… me hizo entender. […] El primer día que salimos solamente tenía una tela, la extendió en el piso, puso unas bermudas y unas camisetas. Entonces… yo… yo me sentí avergonzado ese rato de mi papá. Avergonzado…

L : ¿ Sí ?

M : Avergonzado. O sea un poquito más y le digo *"¿Para esto me has traído? ¿Para esto?"* Me aguanté. Pero lo pensé. […] (Max, vendeur ambulant, 25 de Março, São Paulo, novembre 2015)

Max dit avoir compris « combien on gagne d'argent » au fil de sa journée de travail, et du coup avoir changé d'idée sur le travail dans la rue après avoir « touché dans sa main 1100 reais » : « Te juro que nunca en mi vida yo había agarrado… en mi mano mil cien [1100 reais] ». En effet, la dynamique commerciale de São Paulo vient compenser cet a priori : les migrants comprennent que le travail de rue peut être associé à un gain économique qui n'est que pour soi-même. Il n'en reste pas moins que les premiers jours de travail dans la rue restent difficiles. La honte initiale est progressivement diluée dans la sociabilité propre à la feirinha, car le fait de voir que « tous les Péruviens travaillent comme ça » rend le quotidien un peu plus facile. La feirinha devient aussi l'espace des amitiés, des blagues, des rires.

e. La précarité

Enfin, la vie en tant que vendeur ambulant est soumise à plusieurs aléas. Les changements de situation peuvent se déclencher assez vite, laissant les migrants dans une précarité flagrante. Deux scénarios catastrophes sont ainsi possibles.

D'abord, la saisie des marchandises. Si le vendeur ambulant était bien chargé ce jour-là, la perte peut monter vite à plusieurs centaines, voire milliers de reais. Il est difficile de se remettre économiquement après une saisie importante, mais il est peut-être plus dur de se reprendre émotionnellement d'un coup semblable. Dans mes entretiens, plusieurs migrants racontent avec une douleur vive la perte de leurs produits, et la manière dont cela a atteint leur confiance en eux-mêmes.

Ensuite, le vol. L'insécurité est monnaie courante dans les marchés populaires de São Paulo. Les voleurs connaissent la grande circulation d'argent qui passe dans ces transactions quotidiennes. En effet, dans la rue les opérations marchandes se font *a vista,* c'est-à-dire que les acheteurs, notamment les *atacadistas* achètent leurs produits en argent comptant. De ce fait, les commerçants peuvent se retrouver avec des quantités considérables d'argent dans les poches, constituant ainsi un terreau attirant pour des malfaiteurs divers.

Ainsi, en très peu de temps peut se produire un retournement de situation dramatique. Rolando, par exemple, envisageait un retour au Pérou au moment de notre rencontre. Il avait en effet perdu sa marchandise, il s'était fait voler un téléphone assez cher dans la feirinha, et l'appartement qu'il louait avait des chambres vides, car ses colocataires lui avaient fait faux bond. Trois événements après lesquels il n'était pas sûr de pouvoir rebondir.

Ajoutons à cela le scénario économique morose du pays entre 2014 et 2016. La récession était évoquée dans tous les entretiens, et constituait la principale raison pour considérer un retour au Pérou ou une reémigration dans un autre pays. Lors de mon dernier terrain à São Paulo, les migrants péruviens semblaient être dans une situation d'attente incertaine, sans savoir très bien vers où se tourner pour réorienter ses projets.

3.3.3 D'autres voies d'insertion

Au-delà des marchés populaires, mais en lien avec ces espaces de consommation, d'autres voies d'insertion s'ouvrent pour les migrants péruviens de cette cohorte. J'en présenterais deux : les activités de contrebande de vêtements *Made in Peru* et le travail dans les entreprises d'importation tenues par des migrants chinois.

3.3.3.1 Les voies de la contrebande

Un autre type d'activité économique pour certains migrants péruviens consiste à « importer » des vêtements de marque rentrés en contrebande au Brésil. En effet, il existe un marché des « importateurs informels » qui rapportent, par avion ou voie terrestre, des vêtements de marques connues (par exemple Armani, Lacoste, Polo Ralph Lauren, Tommy Hilfiger, Calvin Klein…), dont les routes passent par le Pérou, car ces marques fabriquent une partie de leur production à Lima (Rangel, 2015). Franklin, par exemple, s'est retrouvé lui-même à travailler en proposant des t-shirts — contrefaçons de marques connues, mais d'excellente qualité — à des magasins au sein du centre commercial Shopping 25 de Março.

Franklin n'a jamais été très clair sur l'origine de ces marchandises. C'est par l'intermédiaire d'une femme bolivienne qu'il les recevait à São Paulo, et se chargeait de leur vente. D'après lui, cette femme avait de bons contacts à la frontière entre la Bolivie et le Brésil. Les t-shirts étaient des marchandises qui auraient été confisquées par les douanes brésiliennes à la frontière, mais qui se retrouvent ensuite revendues par des agents de manière illégale. D'ailleurs, cette origine illicite expliquait, par exemple, que les lots ne soient pas complets : il n'y avait jamais une même quantité de pièces par modèle ou par taille ; quelquefois sur un même lot il n'y avait pas toutes les tailles disponibles. Cette hétérogénéité du lot rendait souvent compliquée sa revente à São Paulo, d'où l'importance des négociations pour trouver un accord sur les prix.

La première fois que Franklin a reçu un de ses lots grâce à son contact bolivien, il s'agissait de t-shirts pour homme de la marque « Emporium Armani », affichant le logo grand et bien visible sur différents motifs. J'ai pu l'accompagner dans ces tractations pour les vendre :

> Franklin doit vendre un lot de marchandises (des t-shirts « Emporium Armani » arrivés du Pérou). Il me propose de l'accompagner pour l'offrir à des box dans le Shopping 25 de Março. Franklin prend avec lui seulement 4 modèles de couleurs et motifs différents, et le reste de la marchandise reste chez lui.
>
> Une fois arrivés, on s'approche d'abord d'un box qui vend exactement ces mêmes t-shirts, tenu par un jeune Brésilien. Franklin lui dit « Tengo Armani », présentant les modèles qu'il a amenés. Le brésilien regarde attentivement, intéressé, l'échantillon. Il regarde les coutures, scrute les motifs, observe la texture du coton. Il nous raconte que la semaine passée il venait de recevoir un chargement directement de Lima, où ces associés se sont rendus pour acheter ces mêmes marchandises. Il me montre la carte de visite que son associé a rapportée, qui consigne les informations d'un producteur de t-shirts de marque (Armani, Lacoste, Ralph Lauren) situé à Gamarra, le cluster de production textile le plus important de la région. L'échange est accidenté, parce que Franklin ne comprend pas toujours ce qui lui dit le brésilien. Je me trouve à intervenir à plusieurs moments pour traduire pour Franklin, où pour parler en portugais avec le brésilien. Il s'avère que, vu qu'il vient de recevoir un lot, il ne veut que quelques modèles et quelques tailles spécifiques (pas de petites tailles, par exemple, qui se vendent moins bien). Ceci fait échouer la transaction. Il nous propose de repasser dès que nous aurions les modèles précis qu'il veut.
>
> On arpente les petites rues du shopping. Franklin observe bien et hésite avant d'interpeller un commerçant pour lui proposer sa marchandise. Après plusieurs refus, il accoste une commerçante chinoise qui a, elle aussi, les mêmes t-shirts dans son box. Elle regarde à peine les modèles que Franklin lui montre. Elle a l'air de connaître les produits et se garde de se montrer intéressée. Elle dit directement « 25 Reais ». Franklin, qui a prévu de vendre cette marchandise à 30 Reais la pièce, refuse et essaie de négocier. L'échange est très difficile et par

> moments incompréhensible, Franklin et moi ayant des problèmes à saisir les mots en portugais que cette femme prononce avec un accent marqué. Elle parle à voix haute avec ces « voisins » de box en chinois, ils semblent se moquer, ils parlent fort, et nous on se sent un peu bêtes, ne comprenant rien à ce qui se passe. La femme chinoise lui dit d'aller voir son frère, situé à un étage supérieur, qui serait intéressé par ces t-shirts.
>
> On se déplace. Franklin semble agacé. Il me dit qu'avec les Chinois « c'est toujours pareil », qu'ils ne veulent rien payer, qu'il est impossible de négocier avec eux. Il a besoin de vendre et récupérer l'argent, pour lui et pour son contact bolivien qui doit partir le lendemain.
>
> On retrouve le box du commerçant chinois. Sa sœur arrive et met la pression pour que Franklin vende vite, en lui disant que « absolument personne ne lui payerait dans ce shopping 30 Reais pour ces t-shirts ». Finalement, Franklin réussit à augmenter la proposition initiale de la commerçante chinoise à 26 Reais. Ils se mettent d'accord pour qu'il amène le lendemain matin le lot entier. Il sera aussitôt payé en argent comptant.
>
> Nous quittons le shopping. Franklin semble résigné. Contre les Chinois, « qui sont forts », rien à faire, me dit-il. (Extraits du cahier de terrain, 04.01.2016)

La production textile péruvienne semble avoir un marché important dans la ville. En effet, après cet épisode, je commence à être plus attentive et à repérer un peu partout à São Paulo ces fameux t-shirts Armani qui habillent les jeunes hommes. Ce t-shirt pour lequel Franklin s'est vu payer 26 reais la pièce, est en vente dans le box du Shopping autour de 40 reais. S'il semble plausible qu'une partie de ces produits fabriqués à Lima arrivent au Brésil par des canaux d'importation formels, la plupart doivent sans doute passer par les voies de la contrebande. En effet, si Franklin se retrouve à vendre ces t-shirts, c'est aussi parce que quelqu'un d'autre (Un Brésilien ? Peut-être un Péruvien ?) s'est vu confisquer un lot de marchandise lors de son passage à la frontière.

Pendant mon séjour à São Paulo, Franklin fera à plusieurs reprises ce type de travail en partenariat avec cette femme bolivienne. Mais il apprendra aussi de ses erreurs.

Deux semaines après, il me montre chez lui un grand tas de t-shirts emballés. Autour de 150 pièces, que je l'aide à ranger par modèle et par taille. Cette fois-ci, ce sont des t-shirts pour homme imitations de la marque californienne « Hollister ». Pour un œil non expert comme le mien, rien ne me permet de distinguer ces t-shirts de ceux qui seraient des originaux de la marque, car les pièces sont d'une très bonne qualité. Cette fois-ci, Franklin décide de ne plus aller les offrir au Shopping 25 de Março. Il s'est baladé dans d'autres quartiers, repérant des boutiques qui vendent des produits de cette même marque dans des centres commerciaux — les *shoppings* tant appréciés par les Brésiliens —. Il fera alors une tournée de ces magasins, où il ne devra plus faire face au marchandage au rabais des Chinois. À la fin, il écoulera ce lot en quelques jours, vendant chaque t-shirt à 40 reais.

Image 7. T-shirts « Hollister » fabriqués au Pérou et arrivés de contrebande au Brésil



Source : Photo de l'auteure, décembre 2015

3.3.3.2 Le travail dans les magasins d'importation

Une autre option pour s'incorporer sur le marché du travail, c'est de travailler en tant que *funcionário* [employé] dans les entreprises d'importation qui fonctionnent dans la région de la 25 de Março, tenues en majorité par des migrants chinois. Ces entreprises d'importation de produits *Made in China* ont commencé à fleurir dès la décennie de 2010.

La routine de travail dans ces entreprises représente quelques avantages : un horaire de travail plus « normal » entre 8 h et 18 h du lundi au vendredi, et une demi-journée les samedis ; la possibilité d'avoir comme employé quelqu'un qui respecte les horaires et les salaires ; et un travail moins physique, souvent à ranger et trier des marchandises. Mais le poste de travail par lequel un travailleur commence dans la hiérarchie de l'*importadora*, est souvent celui de « estoque ». C'est un travail très physique assuré par un travailleur qui fournit des marchandises aux camions situés dans les hangars autour de la région 25 de Março, qui opèrent comme lieux de stockage des magasins et des box, aussi dans une logique de minimisation des pertes en cas de descente de la police pour la saisie de marchandises illégales (Piza, 2015, p. 49). De ce fait, l'« estoque » se charge du déplacement des marchandises sur des *carrinhos*, en arpentant les rues souvent escarpées du quartier.

Pour Maradona, son deuxième travail à São Paulo fut chez une *importadora*, où son patron était un Chinois et les vendeuses des Brésiliennes. Il a commencé comme *estoque* :

> Cuando yo entré por ejemplo, esos chinos al comienzo no sabían nada, no hablaban nada, solo ellos agarraban y decían "amigo, entrega"[…] Yo no entendía a veces, y los otros chicos me decían "quieren que vayas a hacer entrega, que entregues la caja cerca" yo no sabía nada por eso tuve ese interés de aprender. Pasando los días, semanas, meses aprendí y los chinos también… (Entretien avec Maradona, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Maradona pointe les difficultés de communication qu'il a eues avec ses patrons au début, mais qui ont été vite dépassées. Il gagnait 700 reais, ce qui était plus que le salaire minimum de l'époque[111]. En 2014, il changea d'*importadora*, mais cette fois-ci il exigea de meilleures conditions et un salaire en correspondance avec l'expérience qu'il avait acquise dans la 25 de Março. On lui proposa 900 reais, il a dû négocier. Il avait à son avantage sa connaissance de la région — il a dit à l'employeur « je connais tout ici, tous les endroits, pour faire les livraisons je n'ai même plus besoin des adresses » — et les contactes qu'il avait fait avec d'autres commerçants. D'ailleurs, c'est quand des clients du magasin l'ont reconnu et l'ont recommandé auprès de l'employeur chinois qu'il a pu négocier un meilleur arrangement :

> Me fui a andar por la 25, preguntando, hasta que vi ese letrero que estaba ahí "se necesita personal" entonces entré, pregunté si necesitaban personal, entonces empecé a trabajar desde el día lunes. "¿Pero cómo va a ser? ¿Cuánto voy a ganar?" "900 los primeros 3 meses y después 1000". "No quiero". "¿ Por qué ?". "Yo ya trabajé en ese tipo de trabajo, yo te conozco todo esto de aquí, todos esos lugares yo me conozco, me mandas a hacer una entrega y yo lo llevo nomás, no necesito dirección para yo llegar". No me creía el chino. "Conozco representantes también". No me creía. […] Entonces empezaron a llegar los clientes ¿no? y esos clientes que yo conozco fueron a comprar ahí también, la mayoría que yo conozco, todos me conocen, entonces me vieron "Maradona, ¿ahora estas trabajando aquí?" "sí, todo bien, tranquilo, ahora estoy aquí". "¿ Y cómo va a ser ?". "Me están queriendo pagar poco". "Déjame hablar, yo voy a hablar con él". Eso es lo que yo necesitaba, alguien que… que te puedo decir, como un… una carta de recomendación y él no fue el único, fueron como 4, 5 que hablaron, le dijeron "este chico de aquí es un buen trabajador, yo lo conozco a él, es Maradona" y el chino de ahí me empezó a creer. Todos los que entraban me conocían y el chino se quedaba con la boca abierta, "eras conocido de verdad". Entonces al comienzo como era nuevo, como en todo trabajo, cuando eres nuevo, los primeros meses, el primer mes te agarran a ti como si fueras… entonces agarré durante un mes full entregas, yo nomás era el chico de las entregas. Pasó los 2 meses, 3 meses manda a otro chico para que haga entrega y de ahí todos hacíamos entregas. De ahí agarró y me dijo "pasa un mes, durante un mes vas a ganar mil reales, pasando el mes yo te voy a aumentar 400 reales ¿puede ser?". "Ahí está

[111] En 2011, le salaire minimum brésilien était de R $ 545.

> bien". Le pregunto "¿pero ahí va a estar incluido mi comida?". "No, tu comida te voy a dar aparte". "¿ Qué más voy a querer ?". "Ya bacán". Entonces agarré, acepté, me hizo firmar un papel… desde ese momento que yo estoy trabajando ahí. (Entretien avec Maradona, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Maradona, malgré son expérience et les recommandations des clients de l'*importadora* qui le connaissaient de son emploi antérieur, doit payer, encore une fois, un *derecho de piso* dans ce travail. Pendant un mois, il est chargé de la tâche la plus dure, faire « estoque » et de répartir les marchandises. Mais sa progression salariale se fit seulement en 4 mois : il est augmenté à 1400 reais par mois, sans compter les repas de midi qui sont aussi fournis par son employeur. Ce dernier détail n'est pas anodin. Pour ceux qui travaillent dans les rues comme dans les box, les dépenses quotidiennes en nourriture constituent un budget non négligeable par mois. En effet, au moment de mon travail de terrain, les options pour se restaurer à midi dans la région étaient plutôt autour de 10 reais pour un menu.

Depuis 2013, d'après lui, les contrôles de l'inspection du travail se font de plus en plus récurrents chez les *importadoras,* ce qui explique pour lui que les employeurs chinois soient relativement soucieux des conditions de travail et d'embauche de leurs employés. Avant, les employeurs chinois étaient « russés », mais ils doivent composer par « peur » avec la législation de travail en vigueur pour éviter des soucis avec la police :

> Antiguamente, cuando el chino no quería pagar, la mayoría iba donde policías o abogados a quejarse para que le paguen sus beneficios, porque el chino a veces te pagaba tu… Por ejemplo, este mes tú ya no vas a trabajar, este mes tú solo vas a trabajar y te vas a retirar, y chino agarraba y te pagaba tu mes y ya no te daba nada y no era justo. Entonces la mayoría hacia así, agarraban, se iban al abogado y traían policías, el policía lo ha amenazado "tú pagas todos los beneficios o vamos a ir al abogado y van a cerrar tu local". Entonces el chino por miedo… Antiguamente los chinos eran así, vivos, y hacían eso pero ahora no, ahora ya es diferente. Desde que entró la fiscalía, los fiscales… Ven si tiene personal que estén así asegurados, con papeles. Ahora están así, ahora sí buscan ese tipo de cosas. Si todos los funcionarios están recibiendo sus beneficios y si hay algún trabajador, algún funcionario que trabajaba sin papeles ni nada, lo sacan. (Entretien avec Maradona, 25 de Março, São Paulo, 2015)

En effet, des informations auprès des interviewés que j'ai rencontrés indiquent que jusqu'en 2014, travailler pour les employeurs chinois était relativement facile, car ils ne demandaient pas de documents et payaient souvent à la journée. Micaela s'est vu proposer ce type de travail par un ami péruvien : une Chinoise qui avait un box dans la 25 de Março recrutait une vendeuse payée 50 reais la journée. Micaela fit très vite ses comptes et arriva à la conclusion que ce salaire, qui n'incluait pas les repas, n'était pas rentable et arrêta après un mois.

Donc, pour Maradona, les conditions de son travail dans l'*importadora* sont bonnes, même s'il estime que les tâches sont routinières et qu'il s'ennuie souvent. Dans le contexte économique du Brésil à l'époque, il ne pouvait pas espérer mieux. Il pense que tous les Péruviens qui travaillent dans la rue sont en difficulté et n'aimerait pas être à leur place.

3.4 La fabrique du vendeur ambulant entrepreneur de soi et les éléments du régime migratoire

Dans cette partie, nous nous attèlerons à comprendre la relation entre le régime migratoire inauguré avec l'entrée du Pérou dans les Accords de Résidence Mercosur, et l'arrivé des migrants péruviens qui correspondent au type que nous avons nommé le vendeur ambulant entrepreneur de soi. Pour ce faire, nous verrons les éléments clés de ce nouveau régime migratoire pour en déceler les principales transformations : d'abord, la culture de la migration inscrite dans le contexte de départ péruvien ; puis les politiques migratoires en vigueur et le type de mobilité qu'elles ont façonné chez les migrants péruviens ; ensuite leurs conditions d'incorporation au marché du travail et au régime social de l'emploi ; et enfin la culture de la migration qui définit l'approche globale de la migration dans le contexte de réception.

3.4.1 Contexte de départ et la configuration des dispositions à la migration

Dans le Pérou contemporain, la migration s'est installée comme une alternative possible et plausible pour les Péruviens non issus des classes moyennes et hautes, devenant un phénomène hétérogène et dispersé qui touche toutes les couches, toutes les classes sociales, ainsi que tous les groupes régionaux et ethniques (U. Berg, 2015; Paerregaard, 2013). La migration internationale est devenue un fait structurant de la vie et de l'identité péruvienne, déplaçant la migration interne qui avait, quant à elle, toujours été une réponse aux aléas des catastrophes naturelles et de la vie politique et économique nationale (Anderson, 2012). En effet, dans le pays s'est progressivement installée, pour reprendre les termes de Kandel et Massey, une « culture de la migration » internationale transmise à travers les générations et entre les individus par leurs réseaux (Kandel & Massey, 2002, p. 981). Les départs sont facilités par les membres de la famille ou les amis déjà installés à l'étranger. En ce qui concerne cette cohorte, les départs avec le soutien des réseaux du migrant dépassent notablement les entreprises individuelles.

Le pays a vu le nombre de ses ressortissants à l'étranger augmenter pour attendre 9,3 % du total de la population estimée jusqu'à 2015, même si au cours de la période 2010-2015 la tendance était à la baisse. D'après les données de l'année 2015, plus de 2 millions 800 mille Péruviens auraient émigré

(INEI et al., 2016, p. 18-19). Néanmoins, encore jusqu'en 2016, le pays pouvait être caractérisée comme « d'immigration basse et d'émigration élevée » (OIM, 2018, p. 30)[112]. Il est intéressant de noter que cette dynamique d'émigration s'est maintenue malgré dix ans de croissance économique presque ininterrompue, situation que nous avons discutée dans la description du contexte national péruvien[113].

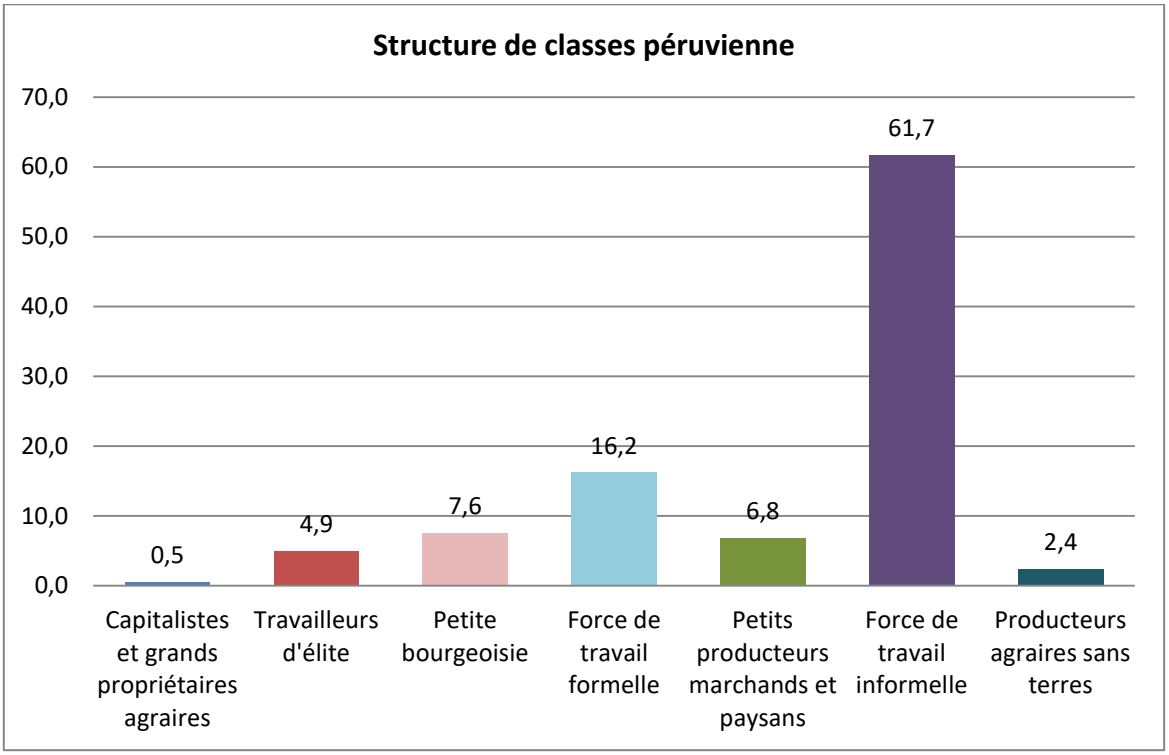
Un élément à ne pas perdre de vue pour comprendre ces dispositions est la manière dont est configurée la structure de classes de la société péruvienne. En effet, si le contexte macroéconomique peut sembler favorable, la part de travailleurs de l'économie informelle s'est maintenue relativement stable. En effet, entre 2010 et 2014 – année de départ des derniers migrants de l'échantillon de cette cohorte – le taux d'emploi informel s'est maintenu sur le seuil de 71 % (77 % en 2010 et 72 % en 2014, par exemple) (Ministerio del Trabajo y Promoción del Empleo, 2014, p. 69). Dans ce sens, lors d'une recherche précédente que j'ai pu mener sous la direction d'Orlando Plaza, nous avions cherché à dresser une carte de la stratification sociale péruvienne sur la base des données de l'Enquête Nationale de Foyers (ENAHO) de 2010. Le résultat montrait l'ampleur de cette classe prolétaire informelle dans le pays (graphe 8), ainsi que sa composition principalement par des travailleurs dépendants et indépendants urbains (graphe 9).

En contraste avec ce que nous avons trouvé dans la deuxième cohorte, il semblerait que la migration apparaît de plus en plus comme un projet de mobilité sociale (ascendante) concurrençant l'éducation, qui elle semble ne plus produire les résultats escomptés. Les données de l'Enquête Nationale de la Jeunesse (ENAJUV) pointent dans ce sens : parmi les jeunes de 15 à 29 ans qui ont planifié de quitter le pays, 49,5 % le feraient pour une amélioration économique ; 21,8 % pour des études ; 11,9 % pour un contrat de travail, et 7,4 % pour cause de chômage, entre autres (OIM, 2012, p. 81).

[112] Cette situation s'est profondément modifiée lors depuis. En effet, la crise économique et humanitaire au Venezuela est à l'origine d'une émigration de ses ressortissants de proportions ahurissantes pour la région. Le Pérou est devenu ainsi, en espace de quelques mois, un pays d'immigration pour 728 mille Vénézuéliens (données de mars 2019), ce qui constitue un scénario d'immigration inédit pour le pays (OIM & UNICEF, 2019, p. 6).

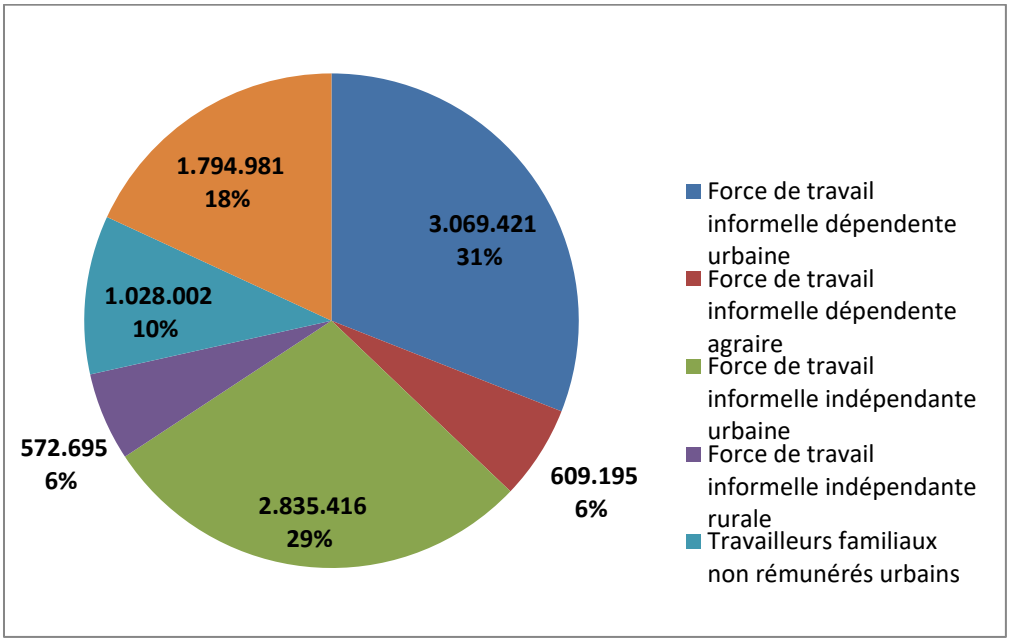
[113] Voir section 3.1 de ce chapitre.

Graphe 8. Structure de Classes péruvienne, inspirée du modèle de Portes et Hoffman (2003)



Plaza, Orlando et Lorena Izaguirre (2012). Projet "El Perú frente a la globalización: Clases, ciudadanía y procesos de racionalización"
Source: INEI - ENAHO Anual 2010. Résultats Nationaux

Graphe 9. Composition du prolétariat informel national



Plaza, Orlando et Lorena Izaguirre (2012). Projet "El Perú frente a la globalización: Clases, ciudadanía y procesos de racionalización"
Source: INEI - ENAHO Anual 2010. Résultats Nationaux

3.4.2 Politique migratoire : les accords de résidence Mercosur et la recherche de l'intégration régionale

Ce qui marque le scénario global pour les migrations au Brésil au cours des années comprises dans cette dernière cohorte, c'est la consolidation du pays comme une destination attirante pour des migrants du monde entier, motivés par la croissance et la stabilité économique du pays : le Brésil était, en effet, le sixième PIB au monde en 2011 (Wikipedia, s. d.). Ainsi, pour avoir un ordre d'idées, d'après les chiffres du Ministère de Justice, le pays comptait 916 mille étrangers en situation régulière en 2010 ; une année plus tard seulement, ce chiffre s'élevait à 1 million 466 000 étrangers en situation régulière (Patarra, 2012, p. 7). Entre 2008 et 2011, par ailleurs, le nombre de visas de travail et de résidence octroyés à des étrangers grimpa de 60 %, passant de 43 993 à 70 524 (Patarra, 2012, p. 9).

L'Accord de Résidence du Mercosur eut par ailleurs un impact sur les flux migratoires intrarégionaux à destination du Brésil. En effet, le Pérou et l'Équateur (en 2011), ainsi que la Colombie (en 2012), y ont adhéré en qualité d'États Associés (OIM, 2018, p. 30). En vertu de cet accord, à l'an 2016, le nombre total de résidences temporaires octroyées au Brésil était de 141 550, alors que celui de résidences permanentes était de 43 241 (OIM, 2018, p. 61-63). Ces chiffres faisaient du Brésil le troisième pays de la région en fonction du nombre total de résidences (temporaires et permanentes) octroyées dans la période 2009-2016, concentrant 7,9 %, après l'Argentine et le Chili (OIM, 2018, p. 60). La distribution de ces résidences selon les nationalités était diversifiée, avec une majorité de ressortissants de la Colombie (26 %) et la Bolivie (23 %), suivi des ressortissants de l'Argentine (17 %), le Pérou (11 %), l'Uruguay (8 %), le Paraguay (8 %) et le Chili (4 %) (OIM, 2018, p. 67). Notons par ailleurs qu'au cours de la période 2009-2016, les péruviens constituent la troisième nationalité bénéficié — en termes absolus — par les résidences Mercosur (13 %), après le Paraguay (33 %) et la Bolivie (28 %) (OIM, 2018, p. 71). Le Brésil est le pays qui occupe la troisième place parmi les demandes de résidence temporaire des migrants péruviens (8,2 %), après l'Argentine (largement en tête avec 75,9 % des demandes) et la Bolivie (8,9 %) (OIM, 2018, p. 70).

Avec le changement de gouvernement et l'élection de Dilma Rousseff en 2011, les politiques de migration et des frontières ont continué à opérer sur des échelles différentes (Feldman-Bianco, 2018). D'un côté, on y retrouve le travail en amont pour la formulation d'un nouveau projet de Loi des Migrations, inspirée des avancées progressistes en la matière de pays comme l'Argentine et l'Uruguay. En effet, depuis 2009, un projet de Loi visant à actualiser l'*Estatuto* était bloqué à la chambre des députés. Sa modification devra attendre 2017, année de la promulgation de la nouvelle Loi des Migrations. Cette nouvelle loi fut le résultat d'un très vaste processus participatif, qui demanda la mobilisation de migrants, acteurs de la société civile, chercheurs et représentants gouvernementaux. Malgré les significatives modifications et vetos imposés par le gouvernement en place à l'époque, elle

représente une avancée notable et un changement de paradigme pour la politique migratoire brésilienne vers une conception du migrant comme sujet de droit[114].

Cependant, de l'autre côté du décor, on constate un alignement plus rigoureux que celui du gouvernement précédent avec les politiques globales des organisations internationales (OIM et autres), concernant la double protection des personnes et des frontières. Feldman-Bianco pointe ainsi les copieux investissements faits dans la Politique de Combat contre la Traite des êtres humains et dans la Stratégie Nationale de Frontières (ENAFRON), avec un croisement volontaire « des politiques de sécurité contre des opposants internes et des politiques de défense nationale contre des ennemies externes autour du combat contre les drogues, la criminalité internationale organisée, la traite des êtres humains et le terrorisme » (Feldman-Bianco, 2018, p. 28, ma traduction). Il en résulte donc une politique en tension constante entre une perspective de droits de l'homme et une de sécurité nationale, tension qui s'est vue sensiblement accrue depuis le processus de destitution de la Présidente Rousseff et le contexte international post-victoires du Brexit en Angleterre et Trump aux États-Unis (Feldman-Bianco, 2018, p. 29).

Un autre point d'inflexion important pour la simplification et la facilitation de la circulation de personnes entre le Pérou et le Brésil caractérise la période : l'inauguration en juillet 2010 de l'autoroute *Interoceánica*, reliant l'Est brésilien avec des villes de l'Amazonie péruvienne et des Andes péruviens. Le projet de cette autoroute s'insérait dans le cadre de l'Initiative pour l'Intégration de l'Infrastructure de l'Amérique du Sud (IIRSA)[115]. Dans la foulée, en octobre de 2010, une entreprise de bus inaugurait sa route Lima-Cusco-São Paulo, 5800 kilomètres de voyage direct en 4 jours, à des prix plus économiques que les billets d'avion (El Comercio, 2010). Cette route, qui traversait déjà les villes de Nazca, Abancay, Cusco, Puerto Maldonado, et la ville frontalière d'Iñapari, au Pérou, pour continuer par la suite à Rio Branco, Porto Velho, Cuiabá jusqu'à São Paulo, a été amplifiée par la suite en 2016 jusqu'à Rio de Janeiro (El Comercio, 2016). Parallèlement, la

[114] Le 25 mai 2017 fut publiée la Loi 13.445 qui proclame la nouvelle Loi des Migrations (*Lei de Migração e sobre os direitos e deveres do migrante e do visitante, regula sua entrada e estada no País e estabelece princípios e diretrizes para as políticas públicas para o emigrante*), davantage en accord avec la Constitution de 1988. L'acquis le plus important de cette loi est la déclaration d'un nouveau principe recteur pour la politique migratoire brésilienne : la non-criminalisation de la migration, à l'encontre de l'air du temps contemporain. Le processus démarra avec une série d'auditions publiques convoquées par le Secrétariat National de Justice, entre 2012 et 2014, autour des questions migratoires, et conclut avec la réalisation de la première Conférence Nationale sur les Migrations et l'Asile (Comigrar), en mai 2014. Je n'y m'attarderai pas, car les implications de ce nouveau cadre politique et législatif échappent la période analysée dans cette thèse (pour plus de détails concernant la nouvelle Loi de Migration, voir entre autres: Amaral & Costa, 2017; Feldman-Bianco, 2018; A. T. R. de Oliveira, 2017).

[115] Cette initiative émergea en 2000 lors d'un sommet de présidents de l'Amérique du Sud à Brasilia, avec la participation de la Colombie, l'Équateur, le Pérou, la Bolivie, le Brésil, l'Argentine, le Paraguay, l'Uruguay, le Chili, le Venezuela, le Guyana et le Suriname. L'objectif était de créer un mécanisme institutionnel pour la planification de l'infrastructure du continent avec une vision régionale, portant une attention particulière aux projets de transport, énergie et communications (Consejo Suramericano de Infraestructura y Planeamiento, 2019).

multiplication des connexions directes par voie aérienne entre Lima et São Paulo, et entre Cusco et São Paulo (cette dernière existe au moins depuis 2010) est venue s'ajouter au développement du transport terrestre de passagers.

La mise en place de cette infrastructure a modifié les patrons de mobilité vers le Brésil, rendant ces déplacements plus accessibles. La plupart de nos interviewés arrivés à São Paulo durant cette période l'ont fait en trajet direct de bus par l'autoroute Interocéanica. Lors de la fin de mon travail de terrain, j'ai pu me rendre moi-même à Cusco en prenant ce bus. Le voyage dura 5 jours au lieu de 4, conséquence d'une panne technique du véhicule. Plusieurs Péruviens faisaient le trajet pour les vacances, tandis que d'autres disaient rentrer définitivement au pays. La plupart avaient déjà pris le même bus au moins une fois.

Pour conclure cette section, notons deux éléments importants. D'abord, une différence notable avec les cohortes précédentes réside dans le fait que les mobilités se déroulent dans un cadre favorable aux migrants, protégés par les Accords de Résidence Mercosur. En effet, dans la littérature qui explore les liens entre les politiques migratoires et les affectations de classe des migrants, un lien a été pointé entre la mise en place d'un type particulier de politiques migratoires et la sélection de certains migrants en fonction de leur profil plus éduqué ou plus avantagé socio-économiquement (Bidet, 2018). Or, ce que nous constatons avec la mise en place de l'Accord de Résidence Mercosur, c'est que cette politique migratoire ne va pas dans le sens d'une fermeture d'accès à certains profils. Nous l'avons vu plus haut, les migrants interviewés n'ont pas eu d'expériences de refoulement ou de sélection à la frontière. Les migrants de cette « génération Mercosur » qui partent à la recherche de meilleures perspectives économiques au Brésil sont issus des classes populaires. Leur profil se ressemble à celui d'autres migrants péruviens dans la région, car la relative proximité géographique, la possibilité de faire le voyage en bus et la non-exigence de visa agissent en faveur des migrants avec peu de ressources[116]. Dans ce sens, la politique migratoire brésilienne dans le cadre des accords du Mercosur semble aller à contresens de pratiques visant à poser des restrictions à l'entrée de migrants.

Enfin, et en lien avec les transformations dans la politique migratoire du pays que nous venons d'exposer, São Paulo affiche une nouvelle dynamique migratoire caractérisée par sa « reversibilité », c'est-à-dire « les permanences ont tendance à se raccourcir et le mouvement se caractérise par des allées-venues, en plus des retours définitifs » (Ferrari, 2011, p. 84, ma traduction).

[116] C'est le cas de la migration de péruviens vers l'Argentine et le Chili, qui sont devenues des destinations attractives dès le début des années 90's pour ceux qui ne pouvaient pas venir à bout d'un voyage en Europe, aux États-Unis et au Japon (Paerregaard, 2013).

3.4.3 Accès au marché du travail et régime social de l'emploi

Maintenant, nous essaierons de proposer une lecture analytique de l'incorporation en matière de travail et d'emploi du migrant-type de cette cohorte, à savoir, le vendeur ambulant entrepreneur de lui-même qui s'incorpore à la filière de la confection. En effet, comme nous l'avons vu, dans cette cohorte les travailleurs sous un régime salarié sont rares (dans notre échantillon, seulement Maradona).

Pour ce faire, nous devons d'abord comprendre quelques fondements de la filière de la confection pour explorer le rôle des migrants péruviens et les spécificités de leur travail en tant que vendeurs ambulants dans cette vaste économie informelle. Enfin, nous interrogerons, à partir de la figure du vendeur ambulant entrepreneur de lui-même, la manière dont l'informalité peut être comprise comme une forme d'entrepreneuriat, rendue possible par un cadre normatif et culturel propre au néolibéralisme.

3.4.3.1 La confection : « circuit inférieur » et *fast-fashion*

Mon objectif dans cette section n'est pas de proposer une analyse exhaustive du développement de l'industrie de la confection paulistana, mais de soulever quelques éléments qui nous aident à comprendre la manière dont les migrants péruviens s'incorporent comme acteurs du secteur[117].

Notons, d'abord, que la transformation du secteur est intimement liée avec la massification des produits manufacturés chinois, très bon marché et de qualité moyenne (souvent de la contrefaçon des grandes marques). Comme le souligne Pochmann (2014), la « société *low cost* », produit de la massification de la consommation de biens et de services pour les secteurs les plus défavorisés, a eu comme point de départ la généralisation d'un nouveau paradigme de production : le capital de haute technologie et la main d'œuvre bon marché — dans des régions comptant sur une infrastructure adéquate — ont donné origine aux chaînes globales de production. Ainsi, ces produits viennent satisfaire la demande d'une classe moyenne brésilienne appauvrie en besoin de consommation. Cette logique a touché de plein fouet l'industrie de la confection brésilienne, qui s'est emparée des prémisses de la « *fast fashion* » à une vitesse ahurissante[118]. Cette stratégie est définie de la manière suivante par Ceccagno :

[117] Plusieurs travaux ont analysé les caractéristiques de cette industrie de manière fournie et détaillée, en relevant son lien avec les migrations de travailleurs boliviens et paraguayens vers São Paulo (petite liste, non exhaustive: Freire & Côrtes, 2017; Freitas, 2014; Laffont, 2017; Miranda, 2016; S. C. da Silva, 2012; Souchaud, 2012a).

[118] L'implantation de la stratégie fast fashion dans la production textile à São Paulo est arrivée avec des migrants coréens (Souchaud, 2012a) et serait à la base du recours massif au travail dans des conditions « analogues au travail esclave » (Laffont, 2017).

> « Fast fashion is a business strategy developed in Europe to serve markets for people who want trendy and relatively inexpensive clothing. The key ingredient of fast fashion is the ability to track consumer preferences quickly and to identify potentially popular new designs through daily proximity to fashion markets, fashion images, and fashion makers. Fast refers to design, sourcing, production, and marketing. In fact, design capability is coupled to supply chains that are required to quickly obtain fabrics, manufacture samples, and start marketing products with far shorter lead times than those of the traditional production calendar. » (Ceccagno, 2017, p. 56)

La RMSP et l'état de São Paulo jouent un rôle clé dans la production du secteur dans le pays. En effet, l'état de São Paulo héberge, à lui seul, 49 % des unités formelles de cinq employés ou plus qui opèrent dans le secteur (7 584 sur 25 270 dans le pays). Le nombre de travailleurs actifs du secteur employés dans l'état de São Paulo et dans la RMSP est aussi à la hausse, d'après les données du recensement brésilien de 2010 (Souchaud, 2014, p. 135-136).

Pour Souchaud, c'est la concentration résidentielle de migrants boliviens à São Paulo dans les quartiers centraux paulistanos comme Bom Retiro, Brás et Pari, et leur présence dans la confection grâce à de vieilles associations avec des migrants coréens, qui est à l'origine de la perception — erronée — de leur monopole dans les ateliers de confection de taille moyenne et petite. Il serait aussi erroné de croire qu'ils sont les seuls migrants dans ces quartiers (2012a, p. 77)[119]. Or, il serait plus pertinent de parler, en suivant Tiago Rangel Côrtes (2013), de « migrants de la couture », catégorie qui fait référence à la mobilité des Boliviens, Paraguayens et Péruviens dans le cadre d'une insertion dans cette niche économique[120]. En effet, d'après Silva, depuis la décennie de 1990, se sont construites dans São Paulo de nouvelles formes de travail à partir de l'utilisation d'une force de travail migrante et sans-papier ; ces migrants s'insèrent dans le circuit spatial de production de la confection, concentré spécialement dans le quartier de Brás et Bom Retiro (2012, p. 5). Dans son travail de terrain, Côrtes affirme ne pas avoir eu à faire à des ateliers employant exclusivement des travailleurs péruviens, ce qui était le cas pour les migrants boliviens et paraguayens (2013, p. 33).

[119] Ces perceptions erronées sont alimentées aussi par la grande difficulté d'enquêter sur le secteur. En effet, les ateliers sont des univers cloîtrés, qui concentrent dans un même espace la vie, le travail et le repos des travailleurs. Nombre de recherches concernant l'insertion de migrants boliviens dans cette niche économique ont montré ces difficultés (voir, entre autres: Côrtes, 2013; Freitas, 2014; Laffont, 2017; Nobrega, 2014). Le travail de Miranda (2016) se démarque des autres, car il a mené une recherche ethnographique, en se faisant recruter lui-même comme couturier des deux ateliers différents.

[120] Dans le nouveau contexte migratoire de São Paulo, Côrtes affirmait à l'époque qu'il ne serait pas surpris de voir apparaître dans le secteur des migrants d'origine haïtienne ou africaine. En effet, en 2014 la presse locale signalait la première intervention policière d'un atelier de confection où deux boliviens apprenaient le métier à douze migrants haïtiens, tous travaillant dans des conditions dégradantes (Folha de S. Paulo, 2014b).

Pourtant, les données de terrain indiquent qu'il existe des ateliers de confection tenus par des Péruviens. Lors de mon deuxième terrain, en août 2015, j'ai pu assister à une réunion de la Comission Estadual pour l'Éradication du Travail Esclave à São Paulo (Coetrae-SP). Un inspecteur qui y participait comme représentant du Ministère du Travail estimait à 12 000 le nombre d'ateliers (formels et informels) dans tout l'État de São Paulo. Il me confirma qu'ils avaient à faire à un nombre croissant de migrants péruviens lors des opérations de contrôle et fermeture d'ateliers de confection dans la ville. Déjà en mars 2014, la presse péruvienne — action rare pour ce type de fait divers — relayait une information concernant la « libération » de 17 Péruviens travaillant dans un atelier de confection tenu par un compatriote dans le quartier de Cangaíba (El Comercio, 2014; Folha de S. Paulo, 2014a).

Image 8. Gros titres des journaux *El Comercio* et *Folha de São Paulo* concernant une intervention dans un atelier de confection paulistano



SÁBADO 08 DE MARZO DEL 2014 | 15:36

Brasil: 17 peruanos trabajaban en condiciones de esclavitud

Resistían jornadas laborales que duraban hasta 16 horas diarias en un taller de costura de propiedad de otros peruanos

Confecção na zona leste é acusada de usar peruanos em trabalho "escravo"

ADRIANA FARIAS
DE SÃO PAULO

08/03/2014 11h35

Source : (El Comercio, 2014; Folha de S. Paulo, 2014a)

Ces gros titres constituent un exemple du progressif amalgame qui s'est construit, dans la presse comme dans l'imaginaire social, entre les ouvriers de la confection étrangers et l'image du « esclave ». Les migrants boliviens sont ceux qui ont subi et subissent encore de manière plus flagrante ce stigmate, qu'ils rejettent sans ambages. Dans ce sens, on est face à une situation différente de celle que nous avons explorée dans le chapitre précédent, en analysant l'organisation des ateliers d'artisanat. Si pour les migrants péruviens qui se remémorent leurs conditions de travail dans ces ateliers la catégorie « esclave » est une catégorie émique qui traduit une expérience partagée, pour les migrants boliviens elle est une catégorie stigmatisante imposée de l'extérieur par les Brésiliens. Dans ses travaux, Dominique Vidal a pointé la « faiblesse heuristique de la métaphore de l'esclave » (2012a, p. 74) pour rendre compte des conditions de travail des migrants boliviens à São Paulo. Ainsi, pour l'auteur, cette dénomination sert plutôt à classer des rapports sociaux qu'à décrire la réalité des conditions de travail de ces migrants.

Pour les « migrants de la couture », l'atelier de confection, comme celui d'artisanat que nous avons présenté dans l'analyse de la cohorte précédente, est l'espace qui fournit des conditions d'insertion de

travail et d'habitation. Il garantit un travail pour ceux qui n'ont pas de qualification, ou dont celles-ci sont peu ou pas reconnues dans le pays de réception. Il finance les mobilités — dépendantes — de ceux qui ne pourraient pas le faire autrement. Il assure l'alimentation — même insuffisante ou de mauvaise qualité — et donc la reproduction de la vie des migrants. Bien que je n'aie pas pu rencontrer directement des Péruviens-migrants de la couture (dans le sens donné par Côrtes), ceux-ci existent et travaillent dans le secteur. Leur présence est une piste à suivre pour des recherches futures, afin de comprendre si les mécanismes qui agissent dans leur recrutement sont les mêmes que ceux identifiés par les études relatives aux migrants boliviens et paraguayens de cette niche.

Or, celle-ci n'est qu'une des insertions rendues possibles grâce au dynamisme du secteur de la confection, qui s'articule le long d'une chaîne d'acteurs divers : des ateliers de confection, des sous-traitants, des commerçants des magasins ou galeries et des vendeurs ambulants. D'après Silvana Cristina da Silva, ces acteurs opèrent autour de trois circuits de l'industrie de la mode dans les quartiers de Bom Retiro et Brás : le circuit supérieur, le circuit supérieur marginal, et le circuit inférieur. L'auteure, en se basant sur le travail de Milton Santos sur l'économie urbaine, distingue le circuit supérieur, celui des grandes entreprises, de l'inférieur, utilisé « par les populations pauvres […] qui génère des bénéfices à partir d'activités d'organisation simple, qui dépendent d'une main d'œuvre intensive avec peu ou aucun capital. » (S. C. da Silva, 2012, p. 4) La *feirinha da madrugada* du quartier de Brás est l'espace le plus emblématique de ce circuit inférieur, et fait partie d'un circuit de commercialisation qui dépasse les limites de la ville de São Paulo, s'étendant à l'échelle nationale (S. C. da Silva, 2012, p. 250). Cette *feirinha*, une initiative originalement des vendeurs ambulants, « a fini par générer un circuit commercial qui altéra beaucoup las dynamiques urbaines de la région centrale. […] Il s'agit encore d'un marché dont la structuration s'est déroulée dans un champ tendu de relations politiques. » (Freire, 2014, p. 71)

Dans ce sens, le caractère populaire de cette région ne peut pas s'assimiler à un espace de pauvreté, bien au contraire : il s'agit d'un endroit qui articule une grande circulation de richesses, bien connecté avec la dynamique de l'économie globale (Freire, 2014, p. 15). La *feirinha da madrugada* constitue un dispositif commercial et non pas une niche ethnique (Souchaud, 2012a), dans le sens d'une concentration de commerces à destination d'une clientèle principalement constituée par une « minorité ethnique » où d'autres membres de cette minorité travaillent en trouvant des conditions économiques peu favorables.

Nous l'avons vu, les vendeurs ambulants, dont les migrants péruviens, sont des acteurs de ce circuit notamment à partir de leur travail dans la *feirinha*. Ils s'insèrent dans une nouvelle phase du commerce ambulant à São Paulo, qui expérimente une sorte de nouveau boom ces dernières années. C'est donc à partir de l'informalité « classique » de l'auto-emploi que la majorité de migrants de cette cohorte font

leur insertion, ce qui va nous permettre de discuter dans la section suivante les liens entre migrations et informalité.

3.4.3.2 De l'informalité à l'entrepreneuriat : le néolibéralisme comme cadre des projets de mobilité

Nous avons remarqué au fil de l'analyse de ces cohortes que les migrants péruviens que nous avons rencontrés tantôt choisissent, tantôt subissent, une insertion par l'économie informelle paulistana de manière majoritaire. Sans prétendre rentrer dans l'immense débat autour de l'informalité, qui notamment en Amérique Latine remonte aux années 70 et inclut des controverses théoriques et méthodologiques[121], l'idée de cette section est plutôt de pointer la continuité entre la discussion autour de l'informalité et celle autour de l'entrepreneuriat [*emprendedurismo*], qui apparaît sous le contexte de l'hégémonie du projet néolibéral.

D'abord, concernant les conditions d'insertion des migrants dans des contextes d'informalité, Castells et Portes définissent l'existence d'une économie informelle comme un processus de génération de revenus caractérisé par une non-régulation par les institutions de la société. En analysant l'économie étasunienne, ils critiquent la thèse qui postule que l'informalité serait une stratégie de survie des migrants issus des pays pauvres, et donc qu'il s'agirait d'une informalité sans relation structurelle avec l'économie du pays. Or, pour Portes et Castells, c'est l'augmentation de l'informalité dans certains secteurs de l'économie qui permet une participation plus importante des migrants dans ce secteur, et non pas le contraire (Castells & Portes, 1989, p. 18-23). De ce point de vue, notons que l'économie informelle ainsi comprise est typiquement capitaliste et intégrée au système.

À cette « vieille » informalité caractérisée fondamentalement par l'auto-emploi et typique d'une économie de subsistance, est venue s'ajouter une « nouvelle » informalité, conséquence du manque de régulation du marché de travail : celle des nouveaux arrangements productifs, soumis à des changements organisationnels dans les entreprises, basés sur des contrats atypiques. Bref, une informalité qui incorpore les dernières transformations du capitalisme :

> La notion de « nouvelle informalité » permet de capter les changements récents et les variations présentes dans les activités déréglementées, y compris en ce qui concerne les

[121] Pour des références détaillées autour de ce débat, voir Machado da Silva (2002), Salas (2006) et Lima et Rangel (2015), entre autres. Notons que, parmi la polyphonie de définitions, quelques prémisses communes se dégageaient : (1) le terme informalité était mobilisée fondamentalement pour comprendre les dynamiques d'emploi en milieu urbain ; (2) il était assumé que le moteur de l'économie était le secteur secondaire, donc l'emploi salarié était la référence pour les discussions; (3) il était présupposé une évolution vers la mercantilisation de toutes les sphères de la vie économique ; (4) le plein emploi apparaissait comme objectif, ou du moins comme possibilité (Machado da Silva, 2002, p. 88-89). Dans le débat contemporain, les critiques à la capacité heuristique du terme sont multiples. Il y a ceux qui réclament l'abandon définitif du terme face à la multiplication des critères mobilisés pour le définir (Machado da Silva, 2002; Salas, 2006), ou ceux qui critiquent son glissement conceptuel vers de notions comme « flexibilité » (Lima & Bezerra, 2006).

> changements de ce que veut dire être inséré dans les activités informelles. Nous pouvons affirmer que le concept a renoué avec son caractère heuristique en représentant la reconfiguration d'un ensemble d'activités qui coexistent avec le capitalisme régulé et qui, dans un contexte de déréglementation, sont perçues comme des formes diverses d'entrepreneuriat et de travail flexible. Elles ne sont plus seulement des activités de pauvres destinées aux pauvres, mais sont aussi incorporées dans la dynamique globale du capitalisme, dans lequel s'insèrent des activités formelles et informelles, légales et illégales, illicites ou régulières, à l'intérieur d'un marché toujours plus globalisé. (Lima & Rangel, 2015, p. 52)

Pour Lima et Rangel, parler de « nouvelle informalité » permet de rendre compte d'activités a priori différentes comme le travail des informels dans les industries de l'habillement et le travail des camelots et passeurs, car les deux font face à la même exigence de « se flexibiliser et se transformer en entrepreneur de soi-même » (Lima & Rangel, 2015, p. 66). Ainsi, la « nouvelle informalité » concerne non seulement de nouveaux groupes de travailleurs qui s'insèrent à partir de cette condition, mais aussi de nouvelles significations autour de ce qui représente ce type de travail : non plus comme une activité temporelle, mais comme un horizon en soi. Il y a bien des conditions objectives ainsi qu'une mobilisation subjective de l'individu, dont « l'esprit d'entrepreneur » en est le moteur (Rangel, 2015, p. 60).

Pinheiro-Machado, elle aussi, postule un lien entre un certain *ethos* et le fait que les sujets légitiment l'option de travailler dans l'économie informelle, à partir du désir d'être patron, de travailler pour soi-même, et d'être aux commandes. Selon l'auteure :

> Nous pouvons dire, lato sensu, que le travail informel est le résultat tant des conditions matérielles productrices d'inégalité, comme de la subjectivité des individus, motivés par un esprit entrepreneurial. Tel esprit entrepreneurial, entretemps, ne paraît pas être en lien avec une éthique religieuse — comme le suggérerait une analyse weberienne —, mais plutôt à un phénomène contemporain de la culture du travail, défini par Machado da Silva comme « employabilité/entrepreneuriat ». (Pinheiro-Machado, 2008, p. 120)

En effet, cette réflexion s'inspire de la voie marquée par Machado da Silva, en parlant du binôme « employabilité/entrepreneuriat ». Pointant un changement vers une nouvelle culture du travail distincte de celle historiquement associée au salariat, Machado da Silva caractérise l'employabilité/entrepreneuriat comme « […] de nouveaux modes d'exploitation capitaliste, dont la caractéristique fondamentale est l'individualisation et la subjectivation des contrôles qui organisent la vie sociale, en incluant ce qui se réfère à la production matérielle. » L'objectif de ce changement serait de répandre « une culture du travail adaptée au chômage, au risque et à l'insécurité » (Machado da Silva, 2002, p. 101-102, ma traduction).

Comment ce cadre normatif et culturel entre-t-il en lien avec les migrants de cette cohorte ? Rappelons-nous, d'abord, que le Pérou fut transformé par les réformes néolibérales qui ont commencé à s'appliquer dans les années 90. Bien que les migrants de la « génération Mercosur » ne soient pas ceux qui ont été directement expulsés par l'effet de ces politiques — voir Massey et Capoferro (2006) —, une bonne partie d'entre eux sont nés et ont grandi pendant le processus d'installation et de légitimation de ces politiques. Les migrants jeunes que nous avons rencontrés sont donc le produit de ces réformes. Le produit culturel, dans le sens où leurs subjectivités ont été forgées dans la cadre des impératifs culturels du projet néolibéral. Ce n'est donc pas un hasard si ces individus mobilisent un discours qui prône l'entrepreneuriat et l'idée du sujet comme acteur et maître de leur propre destin.

Ces jeunes ont rêvé d'une insertion professionnelle et de la reconnaissance qui va avec. Mais le pacte n'a pas été respecté. Ils ont travaillé avec une éthique de travail inébranlable, été « bons », « responsables », ils ont « sué », « se sont efforcés » ; à la fin, pourtant, ils n'ont pas vu ces efforts rétribués. Être un « bon employé » ne garantit plus avoir les faveurs d'un « bon patron ». À quoi bon travailler pour quelqu'un d'autre ?

Lima et Rangel notent que, dans des industries comme la production de chaussures et la confection, les travailleurs manifestent toujours le désir d'être salariés :

> Cette « culture du salarié » (entendue comme le désir d'occuper un emploi stable et protégé) est encore très présente parmi les travailleurs, et constitue un obstacle à l'incorporation des valeurs associées au fait d'être entrepreneur de soi-même, et des risques qui l'accompagnent. Ainsi est bien perçue, et verbalisée comme telle, la condition vulnérable dans laquelle est inséré le travailleur informel. Invariablement, les travailleurs informels se caractérisent plus par le fait d'« entreprendre par nécessité », dont le fondement est le manque d'options compte tenu des conditions du marché du travail, encore qu'il y ait des variations selon les dynamiques contextuelles des divers pôles analysés. (Lima & Rangel, 2015, p. 62)

Dans mon terrain, cette « culture du salarié » semble de moins en moins présente. Elle reste un objectif pour les professionnels et ceux qui ont fait des études après leur scolarité secondaire, car il s'agit de la frange pour qui le travail dans la rue représente un déclassement social symbolique, même s'il n'est pas toujours un déclassement économique. Le travail dans la rue semble aussi la seule alternative pour eux, car leurs diplômes ne sont pas reconnus au Brésil. Plus que l'emploi salarié, ce qui est visé est le travail non manuel, l'emploi de bureau, le métier de « col blanc », plus en accord avec les expectatives alimentées par leurs études. Chez les autres migrants, bien que soient pointés la vulnérabilité et le risque du travail à son compte, le travail salarié n'est plus un horizon désirable, ni au Brésil ni au Pérou. « Avoir ses propres choses » semble être le nouveau mantra.

En effet, la génération Mercosur serait la génération des jeunes sans opportunités, où la mobilité sociale qui devait s'atteindre par l'éducation et la cumulation de capital culturel ne s'est pas enclenchée. Dans un contexte où le capital culturel ne s'avère plus utile pour « progresser » dans l'échelon social, la mobilité sociale ne peut passer que par l'accumulation de capital économique. Ainsi, le travail informel, dans la rue, précaire parce que fortement dépendant des aléas du marché, de la météo, des réglementations urbaines, devient un moyen efficace pour travailler et cumuler, avec l'espoir de pouvoir monter son propre commerce dans le futur.

De plus, il y existe bien un discours autour de la « nécessité du sacrifice » qui est mobilisé pour donner du sens à des expériences qui peuvent se montrer comme matériellement difficiles. Au cœur de ces discours, on y retrouve aussi l'excessive valorisation que l'image de l'« entrepreneur » a eue au Pérou au cours de ces dernières années, dans la lignée de l'exaltation faite aux « informels » deux décennies auparavant[122]. La figure de l'entrepreneur, telle qu'elle est comprise dans le sens commun péruvien, est plus largement liée au répertoire culturel que l'implantation du néolibéralisme a laissé dans la société péruvienne. Dans ce sens-là, le néolibéralisme en tant que système de valeurs, a fait de la figure de l'entrepreneur le stéréotype du *self-made-man*, qui « se fait » soi-même en dépit des conditions structurelles et des contraintes matérielles[123]. Comme le souligne Gisela Cánepa :

> In the context of the neoliberal reforms initiated during the dictatorship of Alberto Fujimori in the 1990s, entrepreneurship has gained normative force operating as a social and moral imperative, as well as the very condition to be recognized as Peruvians. […] In the public debate, such cultural ethos is being invoked to explain the outstanding economic growth of the last two decades. At the same time, it is summoned as the foundation for a new national utopia that gives way to a new social contract that would be inclusive of cultural diversity. (2013, p. 10)

Effectivement, le modèle néolibéral suppose un nouveau cadre normatif et culturel, où la figure centrale est l'individu qui se fait lui-même. C'est la figure de « l'entrepreneur de lui-même » en termes foucaldiens (Foucault, 2004). Dans ce sens, le néolibéralisme en tant que système de valeurs doit être

[122] Durand avait déjà pointé le lien entre la figure de « l'informel » d'avant et celle de « l'entrepreneur » contemporain. D'après lui, « les informels » étaient déjà les héros d'Hernando de Soto dans son livre devenu classique *El Otro Sendero*, dont la thèse était que des obstacles comme les coûts de la formalisation, la corruption ou encore l'excessive bureaucratie empêchaient le développement économique de ces entrepreneurs populaires. Pour Durand, l'exaltation de la figure de l'entrepreneur répond ainsi à une nouvelle mythification idéologique (Durand, 2011, p. 38).

[123] La figure de l'entrepreneur semble avoir touché son paroxysme dans le cadre de la construction d'une narrative nationale sous l'égide de la marque-Pérou [Marca Perú]. L'initiative vise à faire la promotion du pays et ses atouts, et l'entrepreneuriat apparaît parmi eux. Comme le signale Cánepa, « Celebrating the entrepreneurial spirit of Peru as an intrinsic characteristic is therefore an ideologically and problematic thing, since it puts all the weight on the individual. If a Peruvian fails to participate in the terms established by the campaign of Marca Perú it might be due to his incapacity to perform properly ». (Cánepa 2013, p.14)

pris en compte comme cadre d'analyse pour donner du sens à ces discours de réussite et d'accomplissement de soi, ainsi qu'aux projets de mobilité qui l'animent.

Par ailleurs, nous pouvons faire un lien avec la figure du migrant (interne) à succès dont nous avions discuté dans le cadre de la première cohorte. Le *rey de la papa*, tout comme *le rey de la bisutería* et tout autre figure de migrant issu de la province péruvienne ayant réussi et fait fortune à Lima, représentaient les « conquérants d'un Nouveau Monde », pour paraphraser le célèbre livre de Degregori et al. (1986). Cependant, si auparavant les supports collectifs de ces succès étaient mis en avant (les réseaux familiaux et de *paisanaje*), dans la construction rhétorique de l'entrepreneur contemporain ses victoires ou échecs ne semblent être responsabilité que d'eux-mêmes.

Tel est le terrain fertile pour que les migrants péruviens embrassent les prémisses de l'entrepreneuriat, nourri par les impératifs du nouveau monde du travail flexible et insécurisé. Pour Rangel (2015), une « éthique du travail » aurait remplacé les identifications avec les métiers et professions propres d'une « éthique de l'emploi ». Le travail s'associe à la capacité de réussir malgré un contexte d'insécurité. Pour une partie des migrants péruviens de cette cohorte — et la précédente —, travailler est devenu, tout simplement, synonyme de lutter.

3.4.4 Le contexte de réception

Jusqu'en 2016, le Brésil pouvait être considéré comme un pays à faible immigration (0.1 % de population immigrée relative à la population totale du pays), et ceci malgré sa place de troisième économie de la région (après le Chili et l'Argentine) (OIM, 2018, p. 30). Contrairement à la tendance régionale, les migrants originaires d'outre-mer représentaient une proportion plus importante que ceux originaires de la région (Martínez & Orrego, 2016, p. 16).

Entre 2010 et 2015, São Paulo est devenu un scénario clé des multiples flux migratoires vers le Brésil. Sans doute, la migration de citoyens haïtiens vers le pays fut le fait le plus marquant de la période, car l'ampleur et la vitesse d'arrivée de ces migrants ont représenté un grand défi pour le pays, qui a dû mettre en place des politiques d'accueil sans précédent[124]. Avec eux, font partie de ces « nouveaux flux » les migrants sénégalais et nigérians, ainsi que des réfugiés syriens, angolais ou guinéens (Baeninger et al., 2018). En 2015, d'après les données de la Police Fédérale, les migrants haïtiens étaient en tête des arrivées de migrants au Brésil pour la deuxième année consécutive (14 535), suivis

[124] De manière plus générale, la migration haïtienne (à destination principalement du Brésil) constitua un nouveau scénario en Amérique du Sud, faisant émerger des questions autour du traitement des flux migratoires de transit (pour le cas du Pérou, par exemple, voir Vásquez, Busse, & Izaguirre, 2015) et des dispositifs humanitaires d'accueil et insertion adaptés à ces migrants en situation de grande précarité. Voir à ce propos le dossier spécial consacré à la migration haïtienne produit dans le cadre d'un programme régional de l'OIM (OIM, 2014).

par les migrants boliviens (8 407). Les Péruviens figuraient à la dixième place (4 403 migrants arrivés) (Globo, 2016).

Néanmoins, dès 2014, la crise économique internationale impacta l'économie du pays et se refléta par une augmentation du taux de chômage, notamment dans les principaux États brésiliens (Magalhães, Bógus, & Baeninger, 2018, p. 405). Le nouveau contexte exacerba des attitudes xénophobes à l'égard des migrants en général, faisant bondir le nombre dénonciations pour cause de xénophobie dans le pays de 633 % entre 2014 et 2015, avec São Paulo en figure de proue (HuffPost, 2016). Les migrants péruviens de cette cohorte qui travaillent dans la rue m'ont fait part, à de multiples reprises, des commentaires et agressions racistes et xénophobes dans le contexte de leur travail quotidien, venant notamment d'autres vendeurs de rue brésiliens. Au moment de la fin de mon travail de terrain et départ du Brésil, le pays se retrouvait dans la pire récession de son histoire (O Globo, 2017), ce qui n'a certainement pas contribué à une meilleure acceptation du nouveau scénario de migration du pays. Dans ce contexte, il est important de noter qu'en 2016, dans le cadre de la gestion municipale du Parti des Travailleurs à São Paulo, la ville signa la première normative du pays définissant les politiques publiques envers la population migrante à l'échelle municipale (Instituto de Políticas Públicas en Derechos Humanos del MERCOSUR & OIM, 2017, p. 115).

Pour conclure, notons une particularité du contexte de réception brésilien. Dans la littérature sur les migrations sud-américaines vers São Paulo, plusieurs auteurs ont pointé l'existence d'une « affinité entre le travail informel et l'immigration clandestine » (Freire, 2009, p. 10). Ce lien est incontestable chez les migrants appartenant aux deux premières cohortes, où les mécanismes de régularisation migratoire étaient inexistants pour ceux n'appartenant pas au profil de migrant « hautement qualifié ». Cependant, le lien est moins flagrant si l'on regarde les migrants de la troisième cohorte. Il s'agit en effet d'une main d'œuvre flexible et pas chère, mais qui profite majoritairement d'un statut migratoire régulier[125]. Or, cela n'empêche pas les migrants de se concentrer sur des activités économiques informelles et illégales. Ceci ne découle pas, comme c'est le cas dans des migrations des *undocumented* aux États-Unis, ou de « sans-papiers » en Europe, d'un statut migratoire, mais d'un choix, au moins partiel, vu la largeur de l'économie informelle au Brésil et des conditions d'incorporation relativement facile qu'elle permet. Migration régulière et travail informel vont de pair.

[125] Les données du terrain m'indiquent, en effet, qu'ils sont très peu nombreux ceux qui n'ont pas obtenu un statut de résident régulier grâce à l'Accord du Mercosur. Une de ces exceptions au moment de l'enquête était Franklin.

3.5 Trajectoires

Les trajectoires que je présenterai dans cette section correspondent globalement à la figure du migrant-type vendeur ambulant — à l'exception de Maradona —. Ces jeunes ont travaillé, à un moment ou à un autre, dans le commerce populaire de rue. Or, leur rapport au commerce ambulant est varié : certains s'y inscrivent plus durablement, tandis que d'autres de manière plus circonstancielle, espérant que cette activité soit une plateforme pour d'autres, moins éprouvantes et de plus grande reconnaissance symbolique. Dans une grande mesure, ces parcours sont pointés par des « coups » : des opportunités d'affaires à saisir qui peuvent garantir une certaine stabilité économique, sans forcément représenter une inflexion de la trajectoire du migrant.

Une dimension intéressante est celle de l'autonomisation des projets migratoires. La présence de « cavaliers seuls » montre des parcours qui s'éloignent des projets migratoires familiaux, et apparaissent comme des voies d'affirmation de ces jeunes face à leurs parents et leurs familles.

L'examen des capitaux mobilisés, cumulés et convertis s'avère plus difficile, car le temps de la migration est relativement court. Cependant, il nous apporte des éclairages sur le devenir potentiel de ces projets migratoires, dans un contexte de grande instabilité social et économique à São Paulo.

3.5.1 Les traînards de la filière de l'artisanat

3.5.1.1 Sheila

Sheila a 20 ans et est arrivée à São Paulo en mars 2014, l'année précédente à celle de notre rencontre.

Née à Tingo María, dans la région de Huánuco, Sheila a émigré à Lima avec sa famille quand elle avait 13 ans. C'est là-bas qu'elle a fini le lycée et commencé aussitôt une formation technique de 3 ans, encouragée par un oncle qui voulait qu'elle fasse des études supérieures et qui pouvait les lui payer. Pressée par son oncle de choisir une profession, elle lui dit « n'importe » et il finit par l'inscrire à une formation en Télécommunications « parce qu'elle aime beaucoup parler au téléphone ».

Sheila travaillait dans un petit café et étudiait en même temps. Sa formation lui plaisait et à son travail, elle montait les échelons pour devenir la responsable du café. Lors de sa deuxième année de formation, c'est par son institut qu'elle réussit à avoir un travail en lien avec ses études. La paye était en fonction de la productivité et du nombre d'appels réussis qu'elle passait pour exiger des impayés au nom d'entreprises.

Sheila avait un rythme de vie assez éprouvant, entre ses études, son travail et un copain. Mais en janvier 2014, elle tomba malade de fatigue et de stress. La relation avec son copain finit et elle déménagea toute seule à la suite de conflits avec sa famille. C'est là qu'un événement vint changer radicalement ses plans :

> […] no sé qué habrá pasado, no sé hasta ahora, nunca supe. Alguien entró a mi cuarto y se llevó todo: dinero, laptop, artefactos de mi cuarto, todo lo que tenía. Dinero tenía algo de 6 mil soles, era para mí bastante, bastante tiempo junté ¿no? Cuando me roban ese dinero yo dejo de estudiar, no acabé. El mes de marzo andaba deprimida, no tenía cabeza para nada, no comía para ahorrar… Ese dinero fue siempre para mi estudio, siempre lo tenía escondido pero desapareció de la nada, yo era una chica que pensaba más en el futuro y bueno me robaron y me quedé sin nada para pagar mensual el cuarto donde yo vivía, no tenía, y justo tenía que pagar mi instituto porque en ese tiempo mi tío ya no me pagaba, además había perdido el trabajo, imagínate… No sabía absolutamente nada… En eso yo tenía un amigo acá en Brasil, siempre hablaba por Facebook, siempre me decía que Brasil era el país más grande que otros países, yo me imaginaba, pues. (Sheila, Brás, São Paulo, 2015)

Un voleur est rentré dans sa chambre et pris toute son épargne, autour de 1 500 euros. Cet événement l'a déprimé, l'a fait abandonner ses études et se priver de manger, car elle n'avait plus d'argent pour payer son logement. C'est dans ce moment critique que s'est configuré son idée de partir au Brésil, car un ami qu'elle avait là-bas lui disait « que c'était le pays le plus grand ».

Sans repères et sans argent à la suite de ce malencontreux revers, Sheila partit au Brésil grâce au soutien de cet ami, qui lui paya le billet de bus et promit de l'aider. À son arrivée, cet ami la présenta comme « sa copine », l'hébergea chez lui et voulait en faire sa fiancée. Mal à l'aise avec la situation, endettée auprès de cet ami et dépendante de lui, Sheila passa un premier mois terrible :

> E : Yo no trabajé casi al comienzo porque no me sentía bien, me daba vergüenza salir a la calle, no sé hablar portugués, ¿cómo iba a hacer? […] No salía por miedo, un mes no salía.
> L : ¿Tu amigo no te llevaba… como para que conozcas?
> E : No le gustaba, creo, que yo saliera. […] Creo que tenía miedo que conozca a otra persona, no me sacaba… […] me sentí triste, extrañaba mi estilo de vida, mi vida era llorar y llorar un mes, me volví flaquita y ahí agarre fuerzas ¿no? Trabajé por la 25 con una peruana, la señora necesitaba, me llevaron, me presentó y me dijo la señora que iba a ganar 800 [reais] más mi almuerzo, acepté el trabajo. (Sheila, Brás, São Paulo, 2015)

Tout ce premier mois, au cours duquel sa vie était « pleurer et pleurer », elle ne sortait pas, car « elle avait honte », elle ne parlait pas portugais et « elle avait peur ». Son ami « n'aimait pas qu'elle sorte »,

parce qu'il avait peur « qu'elle rencontre quelqu'un ». Son arrivée au Brésil fut donc marquée par cette attente implicite de son ami bienfaiteur, qui espérait avoir une relation amoureuse avec elle.

Elle commença à travailler dans un magasin d'artisanat tenu par un couple de Péruviens dans le quartier de la Rue 25 de Março, et peu après quitta la maison de cet ami. Les patrons ont toujours été bons avec elle, mais le travail était physiquement éprouvant pour elle : fatigue, mal de dos, longues journées de travail… À la 25 de Março, elle commença à s'intéresser aux gens qui travaillent dans la rue, à la feirinha :

> […] Siempre he escuchado de la gente que dice que trabajaban para ellos mismos, yo era bien así… hacía que no escuchaba pero escuchaba, prestaba atención siempre, hablaban de la feirinha de madrugada, que la venta era fuerte, que los chicos que venden solos salen adelante y ganan más. […] Tenía una hora de refrigerio, iba a la 25 a ver… Yo veía y decía ¿Por qué no puedo trabajar así? […] Veía chicos y chicas vendiendo y ahí siempre en el camino me encontraba con un peruano, me decían que por qué no vendía en la feirinha. Así poco a poco me hablaban, gracias a Dios habían personas que me decían que podía vender, cuál era mi ganancia, así ¿no? Me explicaron y rapidito invertí mi capital. (Sheila, Brás, São Paulo, 2015)

Elle « écoutait en faisant semblant de ne pas écouter » les conversations d'autres jeunes sur la feirinha et le travail dans la rue. Pendant sa pause déjeuner, elle allait « regarder » à la 25 de Março comment on y travaillait, et rencontra des gens qui lui ont expliqué « ce qu'elle pouvait vendre et combien allait-elle gagner ».

Ainsi, Sheila entreprit de vendre des vêtements pour petites filles à la Feirinha de Brás en août 2014. Constatant qu'il y avait du potentiel, un mois après elle appela sa sœur au Pérou et lui demanda de venir travailler avec elle. En quelques mois, elle décida de se lancer dans la fabrication de ses propres modèles, inspirée par le secteur de Brás où elle travaillait, qui est fréquenté principalement par des fabricants boliviens. Elle les créait, achetait les tissus et les coupait, pour les amener ensuite les faire coudre dans un atelier. Ce mode de travail lui a été très rapporteur. Elle a réussi à se faire des réseaux d'acheteurs venant de Rio de Janeiro et d'autres états, et pour cela elle se rendait à la feirinha tous les jours à 7 h du matin. Ses horaires étaient moins éprouvants, elle se sentait moins stressée avec la sensation d'accomplissement en juste une année. Cependant, elle voyait son futur au Pérou, où elle aimerait retourner pour conclure ses études et être près de sa famille.

3.5.1.2 Jhony

Jhony est originaire de la ville de Cusco, même si une bonne partie de sa vie il a habité à Lima. Au moment de notre entretien, il n'avait même pas un an de séjour au Brésil, où il est arrivé en décembre 2014.

C'est à Cusco qu'il a suivi une formation de technicien en prothèses dentaires. Voulant se spécialiser, il retourna à Lima pour passer un concours d'entrée à une formation dans une université prestigieuse. Mais, arrivé en retard, il rata l'examen et devait attendre 6 mois pour pouvoir le repasser. Ce contretemps le déçut et le démotiva. Il décida de se mettre à travailler en tant qu'ouvrier d'installation de carrelages avec son oncle, faute d'autres opportunités. Il vient d'une famille où son père a fait des études supérieures, et sa fratrie a suivi la même voie.

> Y así me acostumbré y ya pues, pero habían días en los que me sentía mal porque me decía, si yo había estudiado algo, ¿por qué estaba así? Me sentía frustrado por no haber cumplido mis promesas. Y que pasa, cuando de nuevo iba a dar ese examen para la capacitación, la conocí a Mar. Mar vino acá de Rio de Janeiro a Lima. Y ella me dijo: "Vente aquí para diciembre, a modo de que conozcas. Donde yo trabajo, del dueño su tío, quiere un joven así para que trabaje en la playa, por qué no vas esos dos, tres meses que requiere de personal". Me habló maravillas. Y yo le dije que ya. No dudé en decirle porque Brasil era Brasil, entonces dije: "Voy, además que voy a conocer. De repente voy a estar más al lado tuyo". Y así me vine a Brasil. Llegué a trabajar en la playa de Curitiba, en Caiobá, en Paraná. (Entretien avec Jhony, Brás, São Paulo, 2015)

C'est donc par l'intermédiaire d'une autre *cusqueña* qui travaillait déjà au Brésil qu'il a pris connaissance de cette opportunité. Ils ont voyagé ensemble, et il s'est retrouvé à travailler dans le magasin d'artisanat d'un *cusqueño* originaire de San Salvador (district limitrophe de Pisaq), lui-même arrivé en tant que *peón* [prolétaire] pour produire de l'artisanat pour un *piseño*. Son patron était au Brésil depuis quinze ans, et s'était installé sur les plages de l'état du Paraná après quelques années de travail à São Paulo.

Jhony fit deux mois de travail à la plage de Guaratuba, puis un mois et demi à la plage de Caiobá. L'expérience fut pour lui ambivalente : il garde de l'affection pour son ancien patron, en même temps qu'il abrite le sentiment d'avoir été exploité et trompé. À la fin de la saison, lui et Mar, sa copine, se sont installés à São Paulo pour y travailler. Les deux vendaient des vêtements à la feirinha de Brás pendant la nuit, et sur le pont Sao Bento en journée. Le quotidien de vendeur ambulant était une grande source de frustration pour lui, car il travaillait dans la rue et non pas « en tant que professionnel ». Il décrivait cette réalité d'une manière assez saillante, à la fin de l'entretien : « Tengo 27 años bien vividos, y un año de esclavitud » [« J'ai 27 ans bien vécus, et un an d'esclavage »].

Jhony est déçu de sa situation au Brésil et pense qu'il serait mieux au Pérou. Il perçoit que la situation économique là-bas est plus stable, et n'encourage pas les membres de sa famille ou ses amis à venir au Brésil.

3.5.1.3 Piccolo

Piccolo, originaire du district de Santiago, dans la ville de Cusco, vient d'une famille de 4 frères et une sœur. Ses parents sont commerçants, sa mère gère un poste de vente de viande dans le Marché Central de Cusco. Il dit venir d'une famille avec beaucoup de problèmes. Il décrit ses parents comme « mauvais », car son père le battait depuis son enfance. Sa sœur, l'ainée, est la seule parmi les enfants à avoir fini ses études secondaires.

Il pense que l'éducation de son père ne l'a pas incité à continuer l'école. Enfant difficile, il a redoublé deux fois pendant ses études primaires, ce qui a fait que ses parents ne le soutenaient pas dans sa volonté de continuer ses études. Il a dû commencer à travailler dès 12 ans comme vendeur ambulant pour pouvoir payer son inscription à l'école. Mais, en deuxième année de secondaire, il l'a quittée définitivement, car sa petite amie est tombée enceinte. Cette nouvelle est arrivée quand, avec l'aide de sa sœur, il était au milieu des préparatifs pour partir travailler avec elle au Brésil. Le voyage ne se réalisera pas finalement, car sa famille apprit de la grossesse et sa sœur refusa de l'amener au Brésil, lui demandant d'être responsable.

Avec la nouvelle responsabilité de cet enfant, Piccolo enchaîna les emplois. D'abord comme charpentier, jusqu'à la naissance de son fils en 2012. Un accident de travail l'empêcha de travailler pendant des mois, car sa main s'était fracturée et il fut mal soigné. Il changea de travail et commença un business de lavage de voitures. Mais la situation avec sa copine était problématique, chargée de disputes concernant le travail et les responsabilités de chacun. Leur relation se dégradait et les rapports devenaient de plus en plus violents. La famille de Piccolo était au courant de la situation et l'incita à partir. Sa mère parla avec sa sœur, qui lui proposa une deuxième fois de venir avec elle au Brésil. Il était partagé entre son envie de se séparer de sa copine, et la tristesse de laisser son enfant.

Piccolo était encore mineur à l'époque. Il a dû faire des démarches avec ses parents pour pouvoir voyager. Deux de ses frères avaient déjà rejoint sa sœur au Brésil, sans vouloir y rester. Ils étaient rentrés à Cusco un an (le premier) et quelques semaines (le deuxième) après la tentative. Un cousin, lui, était resté au Brésil.

Piccolo fit le voyage en bus par la connexion directe Cusco-São Paulo sans inconvénient. À son arrivée, il fut accueilli par sa sœur et son beau-frère, un autre *cusqueño* de Quillabamba. Après une journée de repos, il commença directement à travailler à la Feirinha de la 25 de Março, où sa sœur avait des « puntos » (un à elle et un autre de son compagnon). Il affirme que sa sœur l'a traité « joliment » pendant deux semaines, mais après la situation changea. Elle le sermonnait quand il ne rendait pas correctement la monnaie et lui disait de « ne pas voler » :

> Trabajaba en la ferinha, iba a su box, no sabía nada de portugués, me trataba bonito ¿no? Me hacía comer harto, lo que yo no comía en Perú, harto me hacía comer, comida no faltaba. Entonces me dijo… una semana trabaje junto con mi hermana, me acompañaba a la ferinha, como yo no sabía ni hablar portugués para vender sus bisuterías "vas a observar lo que voy a hablar porque tú la próxima semana vas a salir a vender solito". Yo le digo « tengo miedo ». « Vas a poder tú, tienes que aprender cómo es la vida ». Mi hermana me ayudaba, ¿no? La próxima semana salí solito, yo no creía que nadie me iba a comprar pero la bisutería se vende pues… […] A veces daba mal troco, a mi hermana le daba las cuentas, todo el dinero y faltaba, pensaba que yo le estaba escondiendo pero no sacaba bien mis cálculos, ¿no? No cuadraba bien. « ¡ No me estés robando ! », me dijo. « Me vas a hacer quedar mal, van a decir que mi hermano es un ratero ». "No hermana, no voy a hacer eso" entonces poco a poco ya aprendí a vender, pero bisutería es difícil de vender, son tamaños, alargadores, cuál es el milímetro, cuánto está, a dónde va esto. (Entretien avec Piccolo, Brás, São Paulo, 2015)

La routine de travail de Piccolo était de faire la feirinha pendant les nuits, puis d'aller dans le box de sa sœur, et partir en début d'après-midi travailler avec ses propres marchandises dans les rues du centre. Sa sœur lui a appris à travailler à son compte dans la rue, et c'est comme ça qu'il commença à travailler dans la vente de t-shirts de contrefaçon Nike et Adidas. Pour Piccolo, l'expérience du travail dans la rue pour lui-même lui « ouvra l'esprit » et le motiva à se mettre à son compte et arrêter de travailler pour sa sœur, avec qui les différends étaient permanents. Dès qu'il commença à travailler uniquement pour lui-même, sa sœur commença à exiger le payement du loyer, des charges, de la nourriture. Ceci motiva Piccolo à déménager et s'installer avec un ami dans un vieux bâtiment occupé du centre de São Paulo.

Depuis 2014, donc, Piccolo travaille les nuits à la feirinha de Brás et dans les rues du centre en journée. Il dit s'être fait saisir sa marchandise plus d'une trentaine de fois par la police. Malgré cela, il aime bien travailler dans la rue, car « si tu es persévérant, tu fais de l'argent ». De plus, « tu rigoles avec les gens » et « tu travailles quand tu as envie » :

> Si tu pones tu empeño en la calle, sales temprano, haces dinero, pero si no pones empeño… en la calle sales, trabajas, te das tus gustitos, te ríes con la gente, hablas con la gente, haces hora, si quieres no trabajas, si quieres trabajas, eso es lo que me gusta de la calle, en cambio cuando estás de funcionario no hay tiempo. (Entretien avec Piccolo, Brás, São Paulo, 2015)

Piccolo aimerait investir dans un box pour avoir quelque chose à lui. Sa sœur a promis de l'aider en lui fournissant des marchandises dès qu'il aura épargné 10 mille reais. Vu la situation difficile du Brésil au moment de notre entretien, Piccolo disait pouvoir attendre un peu que l'économie s'améliore. Il

n'écartait pas non plus la possibilité de tenter dans un autre pays, comme le Chili, même s'il ne connaissait pas grand-chose de la situation économique là-bas. Il ne voudrait pas, en tout cas, rentrer « sans rien ».

3.5.2 Les « cavaliers seuls »

3.5.2.1 Franklin

Franklin a été ma principale entrée sur le terrain au Brésil. Né dans une famille nombreuse (6 enfants) de commerçants de classe populaire à Huancayo (province du centre du Pérou), son père travaillait dans le commerce de détail et par gros lot de légumineuses. Il finit sa scolarité à Lima, où il habitait chez une tante, après quelques années problématiques.

Il avait 21 ans au moment de notre rencontre, et est arrivé à São Paulo en juillet 2013, après un séjour de quatre mois à Buenos Aires (Argentine). Avant de partir, il aidait son père à vendre ses produits en porte à porte. Franklin est parti en Argentine rejoindre un frère ainé et un cousin qui travaillaient déjà là-bas dans le secteur de la construction. Il ne voulait pas partir, mais la promesse de son frère de l'aider pour qu'il puisse étudier là-bas l'avait motivé. C'était ça, l'affaire pour lui : « Yo te ayudo en lo que sea, pero tú te encargas de hacerme estudiar ingeniería electrónica ».

À Buenos Aires, Franklin aidait son frère dans des chantiers de construction en échange d'un pourboire. Puis, il a essayé plusieurs idées de business. Il a été « agent immobilier » informel, repérant des propriétés à vendre et faisant l'intermédiaire pour amener de potentiels acheteurs en échange d'une commission ; il a travaillé en tant que brodeur dans un atelier de confection appartenant à un Bolivien ; il s'est acheté des casseroles et ustensiles divers afin de se lancer dans la restauration, mais il n'a pas trouvé d'investisseur pour s'y associer. Parallèlement, Franklin a vu la situation économique de son frère se dégrader et sa promesse s'évanouir progressivement. Son frère lui a dit qu'il ne pouvait plus l'aider et a commencé à envisager un retour au Pérou, car il ne pouvait plus envoyer de l'argent pour sa femme et son enfant au Pérou.

Déçu, Franklin ne voulait pas rentrer. Il décida de partir au Brésil, pays où il ne connaissait personne. Son frère devait le rejoindre quelques mois après, mais finalement décida de rentrer au Pérou laissant Franklin l'attendre.

Une fois arrivé à São Paulo, il se proposa comme travailleur gratuit à un Bolivien rencontré dans le terminal de bus. Le Bolivien l'amena à la rue Coimbra pour chercher un travail, mais personne ne voulait lui en donner parce qu'il était péruvien. Il l'a aidé un peu dans son atelier de confection. Puis il travailla quelques samedis, payé 60 reais par journée, pour un bolivien qui avait un restaurant dans

cette fameuse rue pour les migrants boliviens. C'est au travers de différentes personnes rencontrées dans cette rue qu'il a connu le quartier de Brás et sa *feirinha,* où il a commencé comme vendeur ambulant de bouteilles d'eau. Par un autre ami rencontré à Coimbra, il prit connaissance d'un travail dans un commerce d'importation tenu par un Péruvien.

C'est ainsi qu'il rencontra un Péruvien qui fabriquait des sacs à dos en tissu plastifié, avec le logo de marques connues. Il s'est encore proposé de travailler avec ce Péruvien pendant un mois, pour apprendre. Il l'aidait 2 heures par jour, payé 15 reais, à tirer le *carrinho,* à installer la marchandise, et à vendre les sacs à dos dans la Rue 25 de Março. Il travaillait donc dans le magasin d'importation en journée, et dans la rue le soir.

Après avoir appris comment fonctionnait le mouvement de la rue, Franklin s'est mis à son compte. Il a commencé à acheter lui-même les sacs à dos à 4.50, pour les vendre à 10. Il a commencé à travailler dans la rue 25 de Março de cette manière, ce qui lui permit de se faire un capital et louer un box dans le quartier. Il a été escroqué à hauteur de 13 000 reais lors d'une livraison de marchandise par des clients armés, ce qui l'obligea à laisser tomber le box. Depuis, il s'est mis à faire confectionner des vêtements et à travailler dans la feirinha de Brás la nuit, et sur le pont Sao Bento en journée, mais la crise l'a amené à changer ses plans. Avant, il pouvait se faire entre 300 et 600 reais en une journée, alors qu'en décembre 2015 il n'en faisait que 100. Il ne réussissait plus à épargner. C'est dans ce contexte que le plan de vente de vêtements de contrebande péruviens lui accorda la possibilité d'avoir d'autres revenus.

Franklin a un véritable sens de la débrouillardise. Il est curieux et apprend vite. Il était inspiré par la biographie de Donald Trump, un des deux livres qu'il avait avec lui à São Paulo. Il admirait cet homme puissant « fait de rien » bien avant qu'il soit élu président et devienne mondialement connu. Franklin avait comme projet d'apprendre plus sur le commerce extérieur et pouvoir avoir un business « légal ».

3.5.2.2 Micaela

Micaela est née à Coya, seule fille dans une famille où elle compte deux demi-frères et un petit frère. Micaela était la colocataire de Franklin en 2015. Je la voyais souvent à la maison et à la feirinha. J'ai commencé à faire un entretien formel pour connaître son parcours, mais nous n'avons pas pu le conclure. Elle est partie en décembre 2015 à Rio de Janeiro, et ses colocataires ne savaient pas ce qu'elle faisait ou quand elle allait rentrer. Je l'ai revue une seule fois, quand elle préparait un autre voyage pour Rio de Janeiro.

Même si mes informations sont incomplètes et ne présentent que les détails de sa « mise en migration », je tiens à les présenter, car elles me semblent une très bonne illustration de ce que

représente une migration en solitaire pour une jeune femme, en contrepoint des parcours de Franklin et Maradona.

Micaela a fini ses études secondaires et suivi une formation technique de trois ans à Cusco pour devenir infirmière. À 22 ans, elle partit en Argentine précipitamment, car elle avait beaucoup de problèmes dans sa famille, avec un père alcoolique et infidèle. Un ami lui parla d'une connaissance en Argentine, et elle accepta. Cette femme, depuis l'Argentine, lui envoya l'argent pour son billet de bus et elle partit sans plus d'informations. À l'arrivée, elle a travaillé dans un atelier de confection pendant deux ans, un travail qu'elle ne voulait plus faire. Mais l'expérience fut globalement positive, car elle voulait « quitter le pays et gagner des nouvelles expériences » :

> Mi meta era salir del país o ganar otras experiencias… o sea, nuevas experiencias que allá no y eso me sirvió de mucho. Cuando me fui para Argentina aprendí algunas cosas… yo también era un poco más callada así, no socializaba con la gente, en Perú no mucho de amigos, salidas, poco; pero en Argentina me ambienté y ya pues, ahí tuve mi enamorado y todo eso ¿no? Ya salía y así, o sea de ahí yo me fui conociendo […] yéndome de Argentina para Perú yo quería abrir un negocio y seguir estudiando, porque ese era mi objetivo ¿no? Y para que me ayuden y todo eso tenía que poner un negocio, más o menos ya tenía visto ya para hacer ese negocio. Estaba haciendo eso solo que no se pudo hacer porque… ya había averiguado todo: local, tarimas, tenía contacto con el gerente y todo eso solo que con mi papá tuve un poco de problemas y se cayó todo. (Entretien avec Micaela, Santa Ifigênia, São Paulo, 2015)

L'objectif de Micaela à son retour au Pérou était de continuer avec sa spécialisation et pouvoir travailler en tant qu'infirmière, ce qu'elle n'avait pas réussi à faire avant son départ vers l'Argentine. Pour ce faire, elle devait s'assurer une rentrée d'argent, et elle avait déjà réfléchi à un projet de business. Elle voulait ouvrir un magasin de matériaux de construction. Avec cette idée en tête, elle demanda le soutien de son père. L'argent dont elle disposait n'était pas suffisant, et son père devait se porter garant pour qu'elle puisse faire un prêt à la banque. Les arrangements étaient pris : elle avait les contacts, avait un plan pour la location du magasin, avait investi dans des présentoirs, et la banque lui avait prêté 30 mille soles. Or, au dernier moment, Micaela décida de tout lâcher et quitter le pays. Voici comment elle raconte la tournure des événements :

> […] Entonces ya pues, yo con mis hermanos había hablado ya y como que me iban a ayudar ¿no? Porque la mayoría de mi familia está metido en la construcción y todo eso, ellos conocían más o menos entonces yo dije ya pues "ya sé que voy a hacer" dije y mi papá es un poco negativo en ese aspecto, como que él dice "ah, sabes de cada fierro no vas a ganar mucho, vas a ganar solo 2, 3 reales". ¡Pero se mueve pues! […] Yo nunca he trabajado así independientemente ¿no? no sabía mucho del negocio así y a veces yo pienso que será por

algo que pasan las cosas ¿no? entonces lo dejé todo… Como mi mamá hablo, o sea dijo "estás haciendo mal, vas a ganar poco, ¿Cómo vas a pagar?", muchos problemas y el préstamo que estaba haciendo era con la casa, entonces muchas cosas así… A los finales yo decidí, sabes qué, como mi mamá ya es un poquito mayor, mayorcita de edad ya, entonces yo dije "sabes qué, tal vez se puede poner mal por mi culpa o por lo que está renegando". Mi padre no ha sido directo en decirme a mí, sino que él simplemente le decía a mi madre y o sea como que ella era la culpable ¿no? si pasaba algo, cualquier cosa. Yo dije "mejor lo devuelvo la plata y el depósito que le había dado de la casa entonces que me lo devuelvan y la tarima ya las llevo a la casa y que se deshaga mejor todo". […] Ya pues, al día siguiente lo devolví el dinero, "¿ Qué hago ? No puedo quedarme más tiempo aquí por la situación". Tuve una fuerte discusión con mi padre…[…] Yo le dije « te lo voy a demostrar, ni a mí me puedes ayudar que soy tu hija, siendo la mujer ». Y él dijo "tú no puedes…". Simplemente le dije "te voy a demostrar, yo sé que voy a poder", dije. (Entretien avec Micaela, Santa Ifigênia, São Paulo, 2015)

Micaela ne s'est pas sentie soutenue. Ses parents questionnaient la faisabilité de son projet. Son père lui disant qu'elle n'y arriverait pas. Amère, quelques jours après, en se baladant sur la place centrale de Cusco, elle qui avait déjà entendu parler du Brésil par son ancien copain, animée par la curiosité, vu se présenter une opportunité sous la forme d'un inconnu qui portait une veste aux couleurs du Brésil :

L : ¿Por qué te le acercaste a ese señor?

Y : Porque estaba con una casaca de Brasil y yo dije "ese señor seguro debe trabajar en Brasil"… porque casacas de Brasil no se venden, no he visto. Yo así me acerqué directamente y le pregunté: "señor ¿usted trabaja en Brasil?". No sé, me dio una curiosidad. "Sí", me dijo, "yo llevo mercadería allá". No ha sido fácil que hable, poco a poco recién, estaba con sus hijitos de paseo.

L : ¿Peruano era?

Y : Sí, de Cusco. Y después ya, detenida la conversación que tuvimos él me dice "sabes qué…" Ahí recién me conto más o menos el tipo de negocio que tenía, el traía mercadería de allá para Belo Horizonte de aquí y de aquí llevaba piedras para allá […] Entonces me dijo "sabes qué, yo voy a ir para allá, entonces si quieres te llevo y te hago conocer". Él me había contado más o menos "ahí en Brasil puedes hacer plata, la gente que va de aquí trabaja en la calle" más o menos me había… más o menos yo tenía una idea ¿no? y fui a probar. (Entretien avec Micaela, Santa Ifigênia, São Paulo, 2015)

Micaela eut des doutes sur le fait de voyager avec un inconnu, mais se décida finalement à partir. Elle tourna en rond pendant deux semaines en attendant l'appel de cet inconnu, qui disait avoir du retard dans la réception des marchandises qu'il devait transporter. Lasse, elle décida de partir toute seule :

A mi mamá yo le decía « *sabes que ma, yo voy a irme* » y ¿ Qué paso ? Como yo ya me canse, como que él estaba dándome vueltas y no se decidía tal fecha y yo ya estaba lista porque ya quería salir y el gasto se me estaba yendo igual, dije ¿Qué voy a hacer? Como ya tenía más o menos una idea me fui al terminal de una, solo oré y le pedí mucho a Dios. […] Me encomendé mucho al Niño Compadrito, […] me puse a llorar incluso […] ahí me dicen, el que no hay sistema, "*mejor mañana vuelve y vemos" "¿mañana puedo comprar mi pasaje?*" le dije "*si, tienes que anticipar tu pasaje*" me dijo y el 17 fui y me dijo *"sabes que, hay asiento*" me dice "*hay un asiento, dos asientos, se va a estrenar un carro de 2 pisos y ya pues, normal vas a poder viajar*" […] era para el día siguiente, para el 18. Entonces dije "*¿ qué hago ?"* Compré de una. El pasaje estaba 200 dólares, yo no tenía nada de plata por la inversión que había hecho no tenía nada de plata, sinceramente no tenia, nada […] Solo le hable a mi mamá y yo le dije "*préstame, no tengo para mí pasaje, me voy a ir"* le dije y ella me dice "*¿ para qué te vas a ir ? Mejor quédate, yo te voy a dar*". (Entretien avec Micaela, Santa Ifigênia, São Paulo, 2015)

Malgré son opposition, sa mère lui prêta l'argent pour acheter le billet de bus. Micaela partit le lendemain, toute seule, avec à peine 100 soles prêtés par son frère comme *bolsa de viaje*.

Dans le bus, elle se fit une amie qui, comme elle, voyageait seule. Au moment de leur arrivée à São Paulo, dans le terminal de bus, elles rencontrèrent une Péruvienne surprise de voir deux filles voyager seules et sans aucun plan pour s'héberger dans la ville. Elle proposa de les héberger pour quelques jours, le temps qu'elles trouvent un travail. Micaela et son amie acceptèrent sans hésiter. C'est de cette manière qu'elle se retrouvera à travailler pour cette dame, qui tenait un atelier de confection dans la zone nord de São Paulo.

Trois mois après, elle a découvert le travail dans la rue. Elle aménagea dans la colocation de Franklin, où elle était la seule femme parmi six hommes. Elle partageait la chambre avec Franklin et son cousin Alex, et travaillait à la feirinha de Brás d'abord avec des vêtements achetés, puis avec des pièces qu'elle faisait fabriquer elle-même. À la fin de mon terrain, Micaela était partie à Rio de Janeiro avec des marchandises, et ses colocataires ne savaient pas quand elle allait revenir.

3.5.2.3 Maradona

Maradona, *limeño*, 31 ans au moment de notre entretien, est arrivé en 2011 à São Paulo en visite touristique avec son cousin et finalement s'est décidé à y rester.

Il se décrit comme un jeune à « problèmes ». Rebelle, il n'a jamais réussi à garder un emploi plus de six mois après sa sortie du secondaire. Il s'ennuyait et « faisait des bêtises ». Il me dit avoir enchaîné

plus d'une dizaine de *cachuelos*[126] : dans la construction, dans une boulangerie, messager de bureau, dans la restauration… Il affirme aussi que le Brésil était « son rêve » depuis enfant, il avait été impressionné par une *telenovela* Brésilienne de la chaîne Globo, qui fut très populaire au Pérou : *O Rei do Gado* (Le Roi du bétail).

En 2011, son cousin rencontra en boîte un touriste brésilien avec qui il sympathisa. Il lui proposa de venir le voir au Brésil pour connaître le pays. Informé par ce cousin de cette invitation, Maradona n'hésita pas et lui demanda de venir avec lui. Il était à la recherche de changement et de nouveauté, voulait quitter son quartier et découvrir d'autres gens, une autre langue. Ce projet aussi répondait à une déception amoureuse, car il venait de rompre avec sa copine du moment.

Une fois arrivés à São Paulo, Maradona et son cousin furent accueillis par ce Brésilien « de famille riche », qui les hébergea et leur réserva une réception chaleureuse. Un mois après, lors du départ venu, il annonça à son cousin qu'il ne voulait pas rentrer et qu'il restait tenter sa chance au Brésil, ce qui ne manqua pas de lui créer des problèmes avec les parents de Maradona à son retour à Lima. Il a dû appeler sa mère pour lui expliquer qu'il voulait rester « pour apprendre, apprendre la langue, pour souffrir, pour avoir ses propres choses » :

> Mis padres discutieron con él « ¿ Cómo lo vas a dejar a tu primo ahí solo ? No conoce, no sabe el idioma de ese país, qué va a comer, en qué va a trabajar si tú sabes que el solo ha trabajado por meses ». En ese tiempo tenía un trabajo chico, en una oficina, repartiendo papeles… entonces dejé el trabajo, dejé todo, me quedé. Llamé a mi mamá "sabes qué, yo me voy a quedar porque quiero aprender la lengua, quiero aprender, quiero sufrir, a tener mis propias cosas, a saber qué es sufrir para tener mis cosas" y me quedé, hablé bien con ella y me quedé. (Entretien avec Maradona, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Son premier travail arriva par la connaissance d'un Péruvien dans un bar. Il était à la recherche de travailleurs pour son atelier de confection qui produisait des sacs. Il travailla deux mois avec lui comme *ayudante.* Mais il n'avait pas de patience pour ce type de travail et n'aimait pas se sentir enfermé dans l'atelier. Par l'intermédiaire d'un autre péruvien rencontré dans le quartier, il apprit que sa patronne chinoise avait besoin d'un travailleur pour son entreprise d'importation située à la 25 de Março. Il déménagea avec cet ami et commença à travailler, pour 700 reais par mois, chez l'*importadora* chinoise.

Après un an, il vendit toutes ses affaires pour retourner au Pérou. Mais il ne se réhabituera pas à sa vie à Lima :

[126] Mot d'argot péruvien pour désigner les « petits boulots », souvent à caractère alimentaire.

> Todo lo dejé : mi cama, mi tele, mi radio, todo lo vendí y dije « no, ya no voy a volver, no hay futuro, futuro hay, solo que uno tiene que hacerlo. Allá por lo menos voy a volver a mi antiguo trabajo, a mi antigua vida, voy a estar tranquilo ». Regresé, los amigos, todo… […] Entonces regresé y no era nadie; los amigos, la mayoría ya se habían casado, algunos ya tenían enamorada, cuando llamaba a uno "vamos a un partido, vamos a los cerros ahí a subir como antes hacíamos"; "estás loco, tengo enamorada, tengo otros planes" esos tres meses no me acostumbré y tuve que volver. Volví, lo mismo, tenía que empezar de nuevo de cero, no tenía nada pero siempre hay amigos que a veces les das una mano y ellos siempre te la devuelven, entonces cuando regresé un amigo me dijo que me quede en su cuarto por mientras hasta que consiga dinero y luego le pagaba […] Me quedé ahí, pasó 3, 4 meses, junté un dinero, ahí le pagué, me fui a otro lado a vivir. (Entretien avec Maradona, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Maradona sentait « n'être personne » à son retour à son ancienne vie. C'est un sentiment qui semble commun aux migrants de retour, mais dans son cas il se déclencha même après un an à l'étranger. Être un bon travailleur dans l'importadora lui avait fait gagner une certaine reconnaissance dans la région de la 25 de Março, loin de la vie irresponsable qu'il disait mener à Lima. De plus, il se sentit en décalage avec ces amis d'avant, déjà mariés et en couple.

À son retour à São Paulo, Maradona retrouva son ancien emploi auprès de son patron chinois. Il garda ce travail pendant 3 ans, avant d'embaucher dans l'entreprise d'importation d'un autre Chinois de la 25 de Março. Pendant tout son séjour, il ne fit pas les démarches pour régulariser sa situation migratoire, car pour lui il n'a jamais été dans ses plans de rester. Malgré cela, il dit être employé avec « tous les bénéfices sociaux » du 13^{e} mois et vacances payées. Il a pu épargner un capital, mais a tout perdu lorsque des voleurs sont entrés dans son appartement dans un bâtiment de l'avenue Rio Branco.

Il ne pensait pas qu'il y ait une différence importante entre être à São Paulo ou être à Lima. Pour lui,

> L : Y si tuvieras que compa cómo estabas en Lima, tu situación antes de venir acá, y cómo estas ahora ¿Dónde dirías que estas mejor?
> C : Mira, comparar mi tipo de vida para mí no… Es la misma cosa, es lo mismo porque no he cambiado en nada. Lo único que yo he cambiado es que lavo mi propia ropa, cocino mi comida, soy responsable pagando mi *aluguel* [loyer], comprando mi comida, solo en eso, limpiando, cuando es mi día de limpiar el baño lo limpio […], solo en eso nada más. […] Ahora, el tipo de trabajo, sí es que he juntado un buen dinero, siempre ha sido así, siempre he trabajado y no cambio en ese tipo de cosas.
> L : Tú no sientes que sí estas mucho mejor aquí de lo que estabas en Perú…
> C : No. Decir que estoy mejor como estaba en Perú, no, es la misma cosa, estoy igual. Entonces no cambio en nada, estoy tranquilo. (Entretien avec Maradona, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Il se voit « dans la même situation qu'il avait au Pérou », mis à part le fait qu'il a réussi à cumuler une bonne quantité d'argent. En fait, pour Maradona sa situation serait peut-être différente s'il avait une profession. Mais comme il n'est pas un professionnel, *il n'est rien*, que ce soit au Pérou ou au Brésil :

> Si una persona viene y te dice que ya no da, que ya no se puede juntar dinero, que es mejor irse a Perú… si en Perú igualito, va a ser la misma vaina, si tú no eres profesional, si no tienes una profesión, no eres nada, si tu tuvieras una profesión allá y aquí, tu profesión sirve si es que tienes tus papeles, si no tú no eres nada ¿Qué trabajo vas a querer? Franklin para en la calle y vende, ahorita está fregado, no tiene una profesión, si tuviera una profesión estaría tranquilo porque su dinero es fijo. Le dije "depende de ti, si tú te quieres quedar o no, eso es solo tu problema, estando aquí o allá te apuesto que vas a estar igualito, va a ser igualito". Yo creo que va a ser la misma situación porque aquí y en Perú es la misma cosa. (Entretien avec Maradona, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Maradona garde un regret de ne pas avoir étudié pour avoir été trop rebelle. Mais aussi parce qu'il n'a pas eu le support de ses parents pour étudier ce qui lui plaisait : le théâtre.

> L : ¿Y después del colegio has querido seguir estudiando?
> C : Lo que yo quería más en la vida era estudiar teatro pero mis padres "¿qué vas a estudiar teatro? Tú serás mujer, serás maricón [homosexuel, très péjoratif] para que estés estudiando teatro". No me apoyaron… no me apoyaron. Entonces agarré… si no me querían apoyar con su dinero, no quería nada, yo trabajaba en lo que quería, estaba con un poco de rabia "¿Qué quieres que estudie?" "Estudia computación eso es muy bueno". Ellos querían que estudie, me matricularon, solo me quedé dos meses, hice que paguen de su bolsillo de ahí me salí, no me gustó. (Entretien avec Maradona, 25 de Março, São Paulo, 2015)

Au moment de l'entretien, il ne savait pas combien de temps il allait encore rester à São Paulo, mais le retour à Lima n'était plus dans ses plans. Il s'efforçait de garder son travail, vu que la situation était difficile. Il disait ne pas vouloir être funcionário toute sa vie, et vouloir un jour « avoir quelque chose ».

3.5.3 Discussion

Pour comprendre les parcours d'incorporation des membres de cette cohorte, nous nous pencherons sur les trajectoires de migrants qui correspondent au type « vendeur ambulant entrepreneur de soi », comme sur celles correspondant à des migrants qui travaillent pour leur propre compte. L'exception vient de Maradona, le seul à être sous un régime salarié.

3.5.3.1 Le bilan des capitaux

Maintenant, je vais dresser un bilan à partir de l'analyse de ces trajectoires. Qu'est-ce qui différencie dans la composition de leurs capitaux les migrants de cette cohorte en relation à la précédente ? Quels capitaux ont pu être transférés, réinvestis, ou accumulés au cours de ces migrations ?

D'abord, une réserve doit être notée. S'agissant de la cohorte de migration la plus récente, leurs membres avaient, au plus, six ans de migration à São Paulo au moment du travail de terrain. Il s'agit donc de trajectoires qui ne nous permettent pas de tirer des conclusions catégoriques, mais plutôt d'analyser quelques pistes, notamment en relation avec le changement de régime migratoire à la suite des Accords de Résidence Mercosur.

Notons que l'origine sociale des membres de cette cohorte est toujours relativement homogène, même si à l'égard des origines régionales, on constate plus de diversité malgré la forte présence des migrants originaires de Cusco. Ils sont tous jeunes, ont entre dix-neuf et vingt-sept ans (à l'exception de Paolo et Jenny) et leur migration répond à une recherche d'un emploi avec de meilleurs revenus que celui qu'ils et elles avaient au Pérou, même si, pour Jhony, Sheila et Micaela, leurs départs se décida presque, dirait-on, par un coup de tête, à la suite d'événements personnels qui les ont mis en difficulté.

Ils sont fils et filles d'agriculteurs, commerçants ou de travailleurs manuels, à l'exception de Jhony, fils d'un professionnel universitaire. Sauf pour les « cavaliers seuls », ils ont tous un ami ou un parent à São Paulo qui leur a fourni du soutien pour partir.

Concernant les ressources économiques qu'ils disposent, ces migrants arrivent à destination sans épargne ou un capital à investir. Pour tous, leur mise en migration répond à une stratégie de recherche de nouvelles opportunités économiques, afin d'en finir avec les conditions de travail précaires dans lesquelles ils se retrouvent. Leurs parcours économiques à São Paulo ont eu des résultats divers et sont encore très dépendants du contexte économique du pays. Ainsi, Sheila et Robin ont pu se faire un capital économique à réinvestir dans la confection de leurs propres vêtements, et ce modèle d'affaires semblait marcher pour leur permettre plus de manœuvres qu'avant. Jhony, Piccolo, Rolando et Micaela étaient dans une situation économique plus précaire, sans avoir pu cumuler beaucoup de capital et hésitant à rester à São Paulo pour essayer de le faire « une fois la crise passée ». Franklin avait quant à lui réussi à se faire un capital, mais hésitait à l'investir, car il ne savait pas vers quelle affaire s'orienter. Maradona, enfin, avec son emploi salarié semblait tranquille et ne se préoccupait pas de cumuler du capital économique. Logiques de subsistance et logiques d'accumulation se succèdent au fil du temps, modelés par le contexte économique du marché paulistano.

En ce qui concerne le capital culturel institutionnalisé, tous ont une scolarité complète, à l'exception de Piccolo, dont l'abandon de l'école répond à une circonstance personnelle spécifique (la grossesse de sa copine de l'époque). Parmi ces migrants, plusieurs ont par ailleurs fait des études (techniques) après le secondaire, souvent face à l'impossibilité de suivre des études universitaires (Sheila, Jhony, Rolando, Micaela). Le fait d'avoir fait des études continue à être une source de distinction et de frustration face à leur situation de travail : Rolando insiste sur le fait qu'il est le seul de sa famille à « *sobresalir* » [se distinguer], car il a étudié et que pour travailler dans la rue il a dû apprendre ; Jhony met en avant son amertume, car « il ne travaille pas en tant que professionnel » ; Micaela est amère, car elle n'a pas pu concrétiser la poursuite de sa formation comme infirmière ; Sheila rêve de conclure sa formation technique. La migration vient, en quelque sorte, interrompre un parcours personnel qu'ils avaient envisagé pour eux, en lien avec un projet éducatif censé leur assurer une insertion socioprofessionnelle plus stable par la suite. Quoi qu'il en soit, leurs diplômes et leurs formations ne sont pas reconnus au Brésil, et ne peuvent donc pas être convertis. Chez ces jeunes, un sentiment de déclassement social se dégage.

En effet, il est important de tenir compte du poids symbolique associé au travail de vendeur ambulant au Pérou. C'est un travail associé non seulement à une position de classe subalterne, mais aussi à une population racisée. Les vendeurs ambulants dans les villes péruviennes sont souvent des personnes en grande précarité économique, souvent frôlant la mendicité. Ce n'est pas un hasard donc si personne ne se définit comme « *vendedor ambulante* ». Des fois, le mot *camelô* en portugais, est utilisé, peut-être par la distance que représente de se nommer dans une autre langue. « *Trabajo en la correría* » [je travaille dans la *correría*] est l'identification la plus courante, car elle est plus une description de l'activité en soi qu'une identification pour l'individu lui-même. Avec Cecilia Jiménez (2012), il est possible d'affirmer que la relative invisibilité sociale dont bénéficient ces jeunes péruviens du fait de leur migration leur permet des « reconversions de travail » qui n'étaient pas envisageables au Pérou, mais qui deviennent la seule alternative à São Paulo :

Les éléments de déclassement social apparaissent, par exemple, dans le récit de Sheila :

> L : ¿ En algún momento te gustaría retomar tu carrera ?
> E : Sí quisiera, me faltaban 4 ciclos, son 4 meses. Mi sueño es acabar, sacar mis papeles porque **todos mis compañeros trabajan en bancos y yo los envidio, yo vendo en la calle y muchas veces sientes vergüenza. Mis familiares me preguntan qué hago y yo no les digo, teniendo estudio superior y tener así**… tampoco es algo malo ¿no? Pero bueno…
> L : Pero tú por ejemplo… tus amigas que estudiaron contigo ¿tú crees que están mejor en su trabajo en el banco?

> E : **Yo era muy blanca… ahora estoy muy quemada por esto** [travailler dans la rue], pero gracias a dios hay siempre bendición de dios, una se esfuerza por algo y te da recompensa ¿no? te esfuerzas todo pero vendes. (Entretien avec Sheila, Brás, São Paulo, 2015)

Son rêve est de finir ses études, car « elle envie » tous ses anciens camarades de classe qui « travaillent dans des bureaux de banque ». « Travailler dans la rue n'est pas quelque chose de mal », dit Sheila, mais elle a du mal à l'assumer devant sa famille, car elle a fait des études. De plus, elle s'estimait « blanche » et regrette que tous ces mois de travail dans la rue lui aient foncé la couleur de sa peau. Le vendeur ambulant apparaît au bas de l'échelle des hiérarchies de classe et ethnoraciales, ce qui représente une double sanction pour les jeunes qui avaient fait des études.

L'apprentissage de la langue est un élément qui les différencie entre eux. Ceux comme Franklin qui ne parlent presque pas portugais se trouvent plus dépendants et moins sûrs au moment de faire face à des situations de travail (voir, par exemple, l'épisode que j'ai rapporté plus haut de sa négociation avec des commerçants chinois). Il le sait et disait vouloir suivre des cours, mais sans le faire concrètement. Le reste se débrouille sans vraiment maîtriser la langue, apprenant le nécessaire pour assurer leurs activités commerciales.

Maintenant, regardons de manière plus précise ces trajectoires sous le prisme du capital social.

3.5.3.2 Le capital social : contraintes, malentendus et compartimentage

Les migrants de cette cohorte ne peuvent pas profiter d'un capital social collectif déjà créé par les migrants qui les ont précédés, comme c'est le cas dans le cadre de flux migratoires bien implantés au fil du temps. On ne retrouve pas de mécanismes de transmission institutionnalisés d'informations par l'intermédiaire des associations, des groupes culturels, etc. Ces transmissions passent surtout par des réseaux informels et peuvent s'opérer à l'échelle des individus ou des familles (réseaux de parenté étendue et *paisanaje*). De ce fait, pour les « cavaliers seuls », tout est à construire dès leur arrivée à São Paulo. Ce sont des jeunes qui n'ont, à leur sens, rien à perdre et tout à gagner. De ce fait, leurs passages à l'acte sont improvisés, hasardeux et dépendent des rencontres et contacts qu'ils font sur leur parcours.

Le cas de Micaela est particulièrement intéressant à cet égard. Derrière son désir et sa perception d'une urgence à devoir partir, on peut déceler un besoin de prouver, à sa famille et à elle-même, qu'en tant que femme elle peut bien s'en sortir, contre l'avis de ses proches et contre leur manque de soutien. Partir représente donc une libération de ces atteintes symboliques qui pèsent sur elle, une mise en distance de ces impératifs qui lui permettent de faire des choix et d'en assumer les conséquences. Dans ce sens, ces jeunes se fient à leurs intuitions, font des rencontres et se laissent un peu embarquer par le

cours des événements. C'est une manière aussi de s'affirmer en tant qu'individus adultes qui prennent leurs propres décisions.

En raison de son caractère solitaire et impromptu, ce type de parcours est donc plus exposé à des abus et à l'exploitation, et entraine une plus grande vulnérabilité. Dans les trajectoires que nous avons suivies, Franklin, Micaela et Maradona ont pris quelques mois avant d'avoir des repères et faire des liens leur permettant d'être dans une position moins dépendante qu'à leur arrivée. C'est par le biais de liens jetables qu'ils trouvent un premier logement et un premier emploi, et en construisant des liens faibles qu'ils changent de travail et d'hébergement. Notons enfin que même dans le cadre d'une migration supportée par un lien faible (celle de Sheila grâce à son ami), il peut y avoir une forte dépendance matérielle. Découvrir les intentions amoureuses de cet ami lors de son arrivée a mis Sheila dans une position intenable et l'a forcé à se faire d'autres liens pour pouvoir se libérer de cette dépendance.

Pour le reste, la famille apparaît dans ces récits comme une structure qui pourvoit de la solidarité et de l'entraide pour les migrants qui arrivent à São Paulo. Elle accueille, loge et insère les nouveaux arrivés dans une activité rémunérée. Toutefois, toutes les expériences de migration ne se passent pas comme prévu. Dans le cas de la famille de Piccolo, deux de ses frères et sa mère sont partis au Brésil avant lui, et rentrés avec tracas. Le premier a travaillé avec elle au Brésil pendant un an, rentrant « maigre et malade », et le deuxième n'est resté qu'un mois. Ces retours ont été motivés par la dureté de la vie à São Paulo à cause de cette sœur, qui étant partie depuis longtemps, aurait changé et serait devenue « méchante » :

> W : […] Lo que sucedió es que mi hermano no aguantó. Porque mi hermana tenía otro carácter, para visitar era buena, engreía, pero en Brasil su personalidad cambió por toda la experiencia que había pasado, su carácter era otra persona diferente. Mi hermano me contó, el 2009 ella se llevó a mi primo y a mi hermano, entonces el 2010 mi hermano se regresó en agosto, un año duró […] y me dijo *"¿tú crees que la hermana te va a tratar bonito? ¿Tú crees que allá es fácil? No vayas porque la hermana es mala. En los primeros días te va a tratar bonito y luego te va a gritar, "rápido, levántense, qué hacen durmiendo hasta tarde* ». […] Mi hermano extrañaba a nosotros, se preocupaba, no quería comer y se puso mal, con lo que mi hermana los trataba.
>
> L : Pero qué cosa hacía tu hermana? ¿Por que él decía que era mala?
>
> W : A mi hermana le gustaba las cosas recto, que sean puntuales, que sean ordenados, que sean limpios, entonces eso a mi hermano le ha chocado: el clima, mi hermana, el horario. (Entretien avec Piccolo, Brás, São Paulo, 2015)

Le frère de Piccolo lui avait averti : “n’y va pas [à São Paulo], car notre sœur est méchante, les premiers jours elle va te traiter joliment, mais après elle va te gueuler dessus”. Pour Piccolo, sa sœur aimait « les choses droites ».

Même si ces migrations répondent à des projets individuels, la « gestion » de ces déplacements peut toujours rester comme une affaire de famille. Dans le cas de Piccolo et sa famille, sa sœur était en contact avec sa mère à Cusco, et les décisions étaient prises en discussion ouverte, malgré les désaccords qui n’étaient pas rares. Dans le cas de ce premier frère parti rejoindre la sœur ainée, son retour s’est fait avec l’intervention de la mère :

> […] entonces acá en Brasil era diferente, mi hermano se preocupó, me extrañaba a mí, a mi papá, a mi mamá, se puso mal, no comía, entonces lo que era gordito mi hermano se enflaqueció. […] Mi hermano le dijo a mi hermana “*hermana, me voy a Perú, no aguanto estar acá, extraño a mi mamá y a mi papá”* y mi hermana “*lo que te he traído, no me vayas a hacer gastar más plata”. “Me voy, le he dicho a mi mamá que me mande plata”.* Mi hermana conversó con mi mamá *“¿sabes qué, mamá? A tu hijo te lo voy a mandar a Perú, me está haciendo gastar más plata, no quiere comer, se está enfermando”.“Tráemelo, te voy a mandar plata, yo quiero que me lo traigas, qué cosa le estarás haciendo a mi hijo”.“Tus hijos son vagos”*. Mi hermano vino. (Entretien avec Piccolo, Brás, São Paulo, 2015)

Malgré cet épisode, un deuxième frère est parti au Brésil tenter sa chance. Piccolo relate que son expérience était similaire à celle du premier frère, et qu’il n’a tenu qu’un mois au Brésil. Encore plus parlant est le vécu de leur mère, elle aussi partie avec l’enfant cadet pour « connaître le Brésil » :

> W : […] entonces el 2012 a mi mamá también se la ha llevado, a mi mamá y a mi hermanito pequeñito. Mi mamá curiosa “*voy a conocer Brasil, es mi hija, no me va a hacer trabajar”*, se fue con mi hermanito […]
> L : ¿Y cómo ha sido eso?
> W : Con mi mamá fue peor. Pensó “*no me hará trabajar*”, peor pues, a mi mamá le hacía despertar temprano, a mi hermanito también para que vayan a trabajar a la ferinhaa. Mi mamá en dos semanas regresó, llorando también allá, conversó con mi papá por teléfono “*mándame plata, mi hija me está tratando como otra gente, mándame plata*” entonces le mandó plata y con mi hermanito se vino, y mi hermana habló con mi papá “*mi mamá dice que va trabajar conmigo y no quiere trabajar, si mi mamá sabría pensar, yo le voy a pagar y que junte su dinero, si quiera para que levanten el terreno, mi mamá no quiere aprovechar*”. Mi mamá se regresó. (Entretien avec Piccolo, Brás, São Paulo, 2015)

La mère de Piccolo a dû, elle aussi, rentrer deux semaines après son départ. Sa sensation que sa fille la traitait « comme si elle était quelqu'un d'autre » est symptomatique d'un décalage entre ce à quoi elle s'attendait (un voyage de loisir dans le cadre d'une relation affective), et ce qu'elle a vécu (un voyage avec l'exigence de travailler dans le cadre d'une relation salariale). Même si le récit de Piccolo ne me permet pas de pointer l'origine du malentendu, ce que l'on peut retenir est la difficulté de faire circuler les informations à distance et de composer avec les attentes des uns et des autres. Pour la sœur de Piccolo, il était évident que sa mère allait travailler à São Paulo « si elle savait réfléchir », car elle voulait construire une maison à Cusco. Ne pas travailler signifiait pour elle « ne pas profiter » de l'opportunité qu'elle lui donnait.

Enfin, notons la particularité de ce type de réseaux. L'on pourrait supposer, par exemple, que le fait d'habiter dans la même maison implique l'appartenance au même réseau. Mes moments de partage dans la maison de Franklin et ses colocataires, ainsi que les entretiens que j'ai pu faire avec eux, m'amènent à postuler que ce n'est pas toujours le cas.

Le départ de Micaela vers Rio de Janeiro m'a fait comprendre comment il pouvait avoir du cloisonnement d'informations dans ce réseau où, à priori, tous se retrouvent dans la même position sociale en tant que vendeurs ambulants à la *feirinha*. Car Micaela n'a pas tenu au courant ses colocataires sur le « plan » qu'elle avait pour partir à Rio ni ce qu'elle allait faire concrètement là-bas. Piccolo, quant à lui, croise Franklin dans la *feirinha* et dans les matchs de futsal, mais ils ne partent pas ensemble au travail ni n'échangent beaucoup autour des informations précises concernant le commerce ou les marchandises. Franklin travaille directement avec son cousin Alex — même si, à la fin de mon terrain, ils commençaient à séparer leurs affaires —, mais le reste de ses colocataires ne savaient pas vraiment les détails de ce qu'il vendait ou du lieu où il achetait sa marchandise. Le réseau de Franklin ne se superpose donc pas à celui de la maison où il habite et est, au contraire, assez hétérogène. Il inclut des individus dans l'« importation informelle », des travailleurs dans des *importadoras* chinoises, des migrants plus anciens possédant des box.

Comment expliquer ces pratiques de « compartimentage » ? Franklin et ses colocataires sont en effet des personnes socialement proches eu égard à leurs origines, dans la même tranche d'âge et exerçant le même métier dans le même espace, ce qui rend effectivement leurs échanges et leur sociabilité faciles. Néanmoins, par rapport aux spécificités des activités commerciales des uns et des autres, une certaine réserve règne, car c'est un univers marqué par la compétition entre chacun.

3.5.3.3 Jeunes et migration : essais et erreurs

Les migrations des membres de cette cohorte sont aussi en lien avec leur âge et la jeunesse comme étape de vie. La migration apparaît ainsi comme ayant un rôle formateur dans leurs parcours. Ils reconnaissent que ces expériences leur permettent de devenir quelqu'un d'autre, et ces attentes formatrices peuvent aussi être présentes chez les membres de leurs familles. Dans le cas de Piccolo, par exemple, sa sœur voulait faire de sa migration une occasion pour qu'il devienne « une autre personne ». Dès son arrivée, elle l'avait recadré et instruit sur ce qu'il devait faire et comment il devait être :

> Fuimos y al día siguiente me dormí hasta las 8, descansé, todo el día estuve ahí, en su casa, porque mi hermana tiene su negocio y ella se iba a trabajar en la feriña en la madrugada. Cuando se fue a trabajar me dijo *"hay desayuno, hay pan, te sirves cualquier cosa, te despiertas, te bañas, yo voy a venir a revisarte, tienes que estar limpio,* ***tienes que ser como otra persona de allá de Perú. Acá eres otra persona, ya no tienes que ser la persona de antes, tienes que hacer todo bien****"*. Me desperté, me bañé, lavé mi ropa, mi hermana me dijo "*lava tu ropa*", […] me hizo lavar y como yo no lavaba en Perú mi ropa, la que lavaba era la chica y yo lavé mi ropa, harta ropa, y mi mano no estaba acostumbrada, se me hizo herida, vio mi hermana mis dedos y no he terminado de lavar *"¿sabes por qué te he hecho lavar? Es la última vez, para que aprendas como una mujer lava, seguramente allá no lavabas ¿no?"* […]
>
> […] Mi hermana me trataba de corregir, ella me decía siempre *"tienes que ser educado, respetuoso*", me decía *"súbete ese pantalón, amárrete bien, tienes que ser* ***otra persona*** *acá"* así me decía. Así no me gustó pero ahora me doy cuenta de eso… (Entretien avec Piccolo, Brás, São Paulo)

La sœur de Piccolo reprenait non seulement ses habitudes quotidiennes de vie, d'hygiène et d'habillement, mais aussi plus globalement, un sens de la responsabilité et de l'autonomie que des jeunes, notamment des hommes, ne développent pas toujours quand ils sont dans le cocon familial.

Pour Maradona, son départ à São Paulo a eu des allures de rite de passage. Ce fut pour lui l'opportunité de se prouver et prouver à ses parents qu'il pouvait se débrouiller et qu'il est était devenu quelqu'un de mûr. De plus, il lui a permis d'allonger son « moratoire social » produit de la jeunesse. De retour au Pérou, alors qu'il pensait y rester, il s'est senti en décalage en ce qui concerne les « étapes de vie » avec ses amis trentenaires, en couple ou avec des enfants et d'autres responsabilités, ce qui l'a obligé à rentrer à São Paulo. Il ne se reconnaissait pas encore dans cette phase-là.

La jeunesse apparaît aussi comme le moment pour travailler, cumuler, et « avoir quelque chose ». Car avoir quelque chose, c'est aussi « être quelqu'un ». Ce sentiment est bien résumé par ce que pensait la sœur de Piccolo, au moment de son évasion d'un atelier d'artisanat. Piccolo rapporte ces doutes :

> Mi hermana ha llegado acá a los 18 años […] En ese momento, cuando mi hermana se escapó de los Quispe, mi hermana dijo "*me voy a Perú*", ella me contó a mí. Se iba a prestar plata de otras personas, ¿no?, pero mi hermana así se recordó de mi mamá y de mi papá y se pone a pensar, ¿no? *"si voy a Perú ¿Qué voy a hacer en Perú? La gente me va a mirar, por las puras he ido a Brasil a pasear, no tiene nada, la gente va a hablar de mi mal*" me dice mi hermana "*mejor no me voy, voy a trabajar acá*". (Entretien avec Piccolo, Brás, São Paulo)

Quoi faire au Pérou ? Comment faire face aux regards moralisateurs de ceux qui pensent « elle est partie se balader au Brésil, elle n'a rien fait, elle n'a rien ». La sœur de Piccolo n'est pas rentrée au Pérou par peur du qu'en dira-t-on. Et c'est cette même question celle que se posent les jeunes face à l'incertitude de rester dans des conditions difficiles, mais avec quelques perspectives, ou de retourner dans un pays où la plupart pensent ne pas en avoir du tout. Le Pérou ce n'est pas un pays d'opportunités, alors que travaillant vigoureusement, São Paulo peut leur permettre d'accumuler de l'argent. Franklin résume cette situation de manière assez pragmatique :

> L : ¿Tú siempre has querido estar en negocios? ¿Ser comerciante?
> F : No, **lo único que yo sé es que yo quiero tener mis cosas**, para llegar a eso tengo que hacer lo que tengo que hacer, si fuera otro camino más rápido yo me voy, si supiera… Si no conozco, recién voy a conocer, entonces espero, ahí estoy luchando. Si me dieran así directo no estaría así…
> L : ¿Cómo sería eso de directo? ¿Qué seria?
> F : Que mis papás me enseñasen como se hace el trabajo… o alguien, sería más rápido ¿no? No estaría así tampoco, pero yo creo que no se valora mucho… pero **ahora como uno está luchando por uno mismo, conoce más, es más feliz, tiene muchas cosas por contar, muchas aventuras, eso. Es más feliz ¿no?** ¿Cómo todo, no? Es así, pero no me arrepiento, si mis papás me hubiesen enseñado todo eso, igualito, yo creo que ellos me dirían que salga y que tengo que conocer por mi cuenta, por mi mismo, para poder saber trabajar pues ¿sí o no? (Entretien avec Franklin, Santa Ifigênia, Sao Pauo, 2016)

Pour Franklin, le business n'est pas une vocation en soi, mais bien le seul moyen qu'il voit pour pouvoir « avoir ses propres choses ». En outre, les retours au Pérou ne sont pas facilement envisageables tant qu'il n'y a pas eu d'accumulation permettant d'avoir quelque chose à soi, c'est-à-dire, sans des marqueurs de succès de l'expérience migratoire. Dans cette vision, aussi, on trouve

l'idée sous-jacente de faire quelque chose, de tenter, expérimenter et connaître… En effet, la jeunesse permet ces tentatives, car « […] la trajectoire est plus importante que la position actuelle, vu qu'ils sont des sujets en transit : on ne sait pas dans quelle région de l'espace social ils finiront par se stabiliser […] » (Jiménez Zunino, 2012, p. 243) Pourtant, bien que Franklin semble valoriser positivement le fait de « lutter », « connaître plus » et « avoir des choses à raconter », il entend que cette situation est conséquence de son manque de capitaux, d'une certaine manière. Si ses parents l'avaient instruit et conseillé, il aurait pu s'éviter la dureté de cette phase, qu'il essaie d'idéaliser en l'associant au bonheur.

3.6 Conclusion

Concluons cette section en revenant aux principales composantes qui caractérisent cette troisième cohorte, celle de la « génération Mercosur » (voir tableau 22).

Cette cohorte nous présente une diversification des profils et des parcours d'incorporation des migrants à São Paulo. Si la niche économique autour de la production d'artisanat est toujours présente, elle a perdu son importance au profit de celle de la confection.

Si la production d'artisanat avait survécu dans son intensité et son dynamisme, l'hypothèse qui émerge est qu'elle aurait eu un destin semblable à celui de la production de vêtements dans les ateliers de confection sous les impératifs de la *fast fashion*. Mais, comme nous l'avons vu, cette niche semble avoir atteint sa limite et même si la production subsiste, elle n'a plus la demande qui a permis son essor entre 1980 et la fin des années 90. Les migrants péruviens de cette cohorte se sont donc insérés dans la nouvelle phase du commerce ambulant paulistano, rythmé principalement par l'industrie de la confection.

Ce qui caractérise les mobilités de la période, c'est leur instabilité et leur ancrage dans des temporalités courtes. Nous les avons nommées des « migrations précaires », car ces migrants configurent leurs projets migratoires en fonction des aléas quotidiens. Cette précarité économique existe malgré le statut de résidants réguliers qu'ils peuvent obtenir en vertu de l'Accord de Résidence du Mercosur. Il s'agit donc d'une situation paradoxale : la conjonction d'une migration régulière et légalement protégée, qui va de pair avec une précarité économique saillante.

Travaillant dans l'économie informelle de la ville, le migrant-type de cette période est le vendeur ambulant entrepreneur de soi. Plusieurs d'entre eux ont déjà une expérience migratoire préalable dans un autre pays (ex. en Argentine), et envisagent leur séjour au Brésil comme une plateforme pour des mobilités futures vers d'autres pays de la région, voire vers l'Europe.

Tableau 22. Principales composantes de la troisième cohorte

	Régime Migratoire								Conditions d'infraestructure		Migrant-type
Paramètres	**Politique migratoire**			**Dynamique de mobilité**	**Accès au marché de travail**	**Accès au régime social de l'emploi**	**Normes et pratiques autour des migrations dans les deux contextes**		**Régulation, disponibilité, prix**		
Critères	**Accords migratoires binationaux/ régionaux**	**Statut migratoire**	**Amnisties migratoires de l'État Brésilien**	**Configuration des migrations au cours de la période**	**Niche économique d'insertion privilegié**	***Carteira de Trabalho* et droits sociaux**	**Dispositions à l'émigration au Pérou**	**Approche global de la migration et des migrants au Brésil**	**Infraestructure et routes terrestres**	**Accèsibilité des prix des voyages**	
Cohorte 3: la géneration Mercosur 2010-2016	Accord de Résidence Mercosur (étendu au Pérou, Chili et Bolivie)	Arrivée en tant que touristes et régularisation par résidence Mercosur	Pas d'amnistie	Mobilités précaires, inscrites dans des temporalités plus courtes. Nouvelle étape d'une trajectoire migratoire / plataforme pour une migration future	Secteur informel. Production et commerce d'artisanat, commerce de bijouterie importé de Chine, production et commerce de vêtements brésiliens, contrabande de vêtements péruviens	Quelques cas d'emplois formels (ex. employés des commerçants chinois ou travailleurs des magasins d'importation). Accès aux politiques sociales (ex. Bolsa Família)	Option désirable et encouragée pour chercher des opportunités de mobilité sociale inéxistantes dans le pays d'origine. Se construire soi-même et "être entrepreneur"	"Nouveaux flux" font du Brésil un pays d'immigration. Volonté apparente de changement de paradigme vers la non criminalisation de la migration. Formulation de la nouvelle Loi de Migration. Escénario de crise économique qui alimente des pratiques xénophobes	Très bonnes, connexion directe via l'autoroute Interocéanica	Multiplication de l'offre de voyage terrestre (connexion directe Lima - Cusco - São Paulo - Rio de Janeiro), démocratisation des prix des voyages aériens et multiplication de l'offre (connexion directe São Paulo - Cusco)	Le vendeur ambulant autoentrepreneur

Source : Élaboration par l'auteure

Les migrants de cette période ont démarré leurs parcours souvent sans épargne ou capital économique à investir. Logiques de subsistance et logiques d'accumulation se succèdent au fil du temps, modelées par le contexte économique du marché paulistano. De plus, ces migrants ne peuvent pas profiter d'un capital social collectif déjà créé par les migrants qui les ont précédés, comme c'est le cas dans le cadre de flux migratoires bien implantés. On ne retrouve pas de mécanismes de transmission institutionnalisés d'informations par le biais des associations, des groupes culturels, etc. Ces transmissions passent surtout par des réseaux informels et s'opèrent à l'échelle des individus ou des familles. De ce fait, pour les « cavaliers seuls », tout est à construire dès leur arrivée à São Paulo. Par ailleurs, il s'agit d'une migration en lien avec une période de la vie d'expérimentation, d'essais et recherches personnelles. Ce sont des jeunes qui n'ont, à leur sens, rien à perdre et tout à gagner. De ce fait, leurs passages à l'acte sont improvisés, hasardeux et dépendent des rencontres et contacts qu'ils font sur leur parcours.

Pourtant, les conditions de travail précaires (marquées par l'informalité, la flexibilité, l'incertitude) peuvent faciliter la réalisation des objectifs de la migration. Pour ces migrants, leur expérience au Brésil est perçue comme une de mobilité sociale ascendante. Cette perception est en lien avec l'autonomie octroyée par le travail comme vendeur ambulant ; l'avantage de ne pas avoir de patron ; le pouvoir d'être maître de son propre temps et l'opportunité entrepreneuriale de « se faire soi-même ». Ce cœur de valeurs apparaît ancré dans le contenu culturel du projet néolibéral. Ainsi, comme c'était le cas pour la troisième génération de migrants équatoriens étudié par Eguiguren (2015), les jeunes de cette cohorte font face à deux projets transnationaux : un extérieur et global, le projet néolibéral ; et la migration internationale comme pratique et stratégie de mobilité sociale ascendante.

CONCLUSIONS

Tout au long de cette thèse, j'ai cherché à répondre à deux interrogations générales. La première concerne les processus d'incorporation des migrants péruviens dans la ville de São Paulo au cours de trois dernières décennies (entre 1980 et 2015). La deuxième adresse la relation entre mobilité spatiale et mobilité sociale dans les parcours de ces migrants.

Pour apporter des éléments de réponse, j'ai eu pour objectif de comprendre la transformation de ces processus d'incorporation au cours du temps en mobilisant une double entrée analytique : d'abord, par les conditions structurelles qui façonnent ces parcours ; puis par les trajectoires des migrants et leur capacité d'agentivité, à la lumière des capitaux qu'ils réussissent à cumuler, convertir et mobiliser. Ce dernier aspect, la mobilisation des capitaux des migrants dans un contexte migratoire de reconfiguration de positions sociales, fut mon entrée pour aborder la question des classes sociales en migration et sa relation avec d'autres critères de classement. De la même manière, cette discussion vint nourrir mon questionnement sur les liens entre mobilité spatiale et mobilité sociale. Ces analyses ont été possibles à partir d'une entrée multiéchelle qui traite les niveaux local, régional, national et global non pas comme des niveaux d'analyse séparés et hiérarchisés, mais comme mutuellement constituant les processus sociaux auxquels le chercheur s'intéresse (Gille & Riain, 2002; Glick Schiller, 2015). Ainsi, l'approche de l'ethnographie globale de Burawoy et al. (2000) apparut comme une démarche à même de saisir les imbrications des processus globalisés et localisés, et leur impact sur les ouvertures possibles pour les migrants qui s'y trouvent.

Mon choix de travailler sur et dans la ville de São Paulo est symptomatique de la manière dont se configurent les mobilités contemporaines dans la région. Ville en globalisation (Buechler, 2014a), place marchande et nœud économique du Brésil et de l'Amérique du Sud, situer ma recherche sur cet espace urbain suppose revendiquer une entrée par le local et la manière dont s'y déploient des processus globaux. Par ailleurs, analyser un cas de migration intrarégionale au départ du Pérou représente une contribution aux études de la mobilité dans la région Andine, espace souvent analysé exclusivement sous l'angle de l'émigration (Herrera, Lafleur, & Yépez del Castillo, 2018, p. 5).

Dans ce sens, cette recherche constitue une étude pionnière sur la migration péruvienne au Brésil et dans la ville de São Paulo en particulier, car il s'agit d'un cas de migration péruvienne Sud-Sud encore très peu exploré. Tout en gardant une distance critique par rapport aux notions de « Sud global » et « Nord » (Comaroff & Comaroff, 2012), nous pouvons affirmer que les deux pays occupent des places différemment périphériques dans la hiérarchie globale, et affichent des inégalités sociales très marquées à l'intérieur de leurs territoires. Ces positionnements appellent dès lors à une lecture plus nuancée de ces migrations que celles qui pourraient se faire sur la base d'une migration vers le Nord.

Les flux Sud-Sud ont souvent été analysés à la lumière de cinq dimensions : (1) le rapport aux frontières, qui modifie le rapport à la mobilité notamment pour les régions frontalières ; (2) la composition des flux migratoires (des migrants moins éduqués et plus jeunes) ; (3) l'étroite relation entre migrations et conflits (sociopolitiques) ; (4) les nouvelles conditions de gouvernance migratoire qui facilitent les protocoles de mouvement ; et enfin (5) le défi qu'elles amènent pour repenser des catégories et concepts souvent transposés de manière acritique depuis les études de cas de la migration vers le Nord (De Lombaerde et al., 2014).

Partons maintenant de ces dimensions pour comprendre les spécificités de la migration des Péruviens vers le Brésil. On constate d'abord que le rapport aux frontières, notamment au cours de la dernière décennie, s'est vu modifié grâce aux initiatives d'intégration régionale, que se sont matérialisées dans la construction de l'autoroute Interoceánica et les liaisons par bus entre Lima, Cusco et São Paulo. Les grandes villes du Brésil — en particulier São Paulo et Rio de Janeiro — apparaissent aujourd'hui comme plus accessibles et proches pour les migrants qui ne possèdent pas les ressources pour entreprendre une migration plus lointaine. Deuxièmement, le profil des migrants confirme une migration principalement de jeunes, aux niveaux éducatifs secondaires ou supérieurs techniques. Ensuite, même si la période de violence politique au Pérou (1980-2000) n'a pas été évoquée de manière systématique par les migrants comme raison de leurs départs, il est indéniable que le climat d'instabilité politique du pays, notamment pendant la décennie de 1980 et 1990, a contribué plus largement à l'envol des chiffres de l'émigration péruvienne dans la région. Les nouvelles politiques de gouvernance migratoire au sein du Mercosur ont de même facilité la circulation et l'installation résidentielle de migrants péruviens au Brésil, créant un régime migratoire nouveau dans les échanges entre les deux pays.

Un défi de cette recherche fut de ne pas l'enfermer dans ce que plusieurs auteurs ont appelé le « nationalisme méthodologique », à savoir, la tendance à assumer le cadre de l'État-nation comme le plus important — voir le seul — à avoir de la pertinence pour rendre compte des migrations internationales contemporaines (Wimmer & Glick Schiller, 2002, 2003). En effet, mon ciblage d'un groupe national spécifique — les Péruviens — pouvait amener à penser que la nationalité était une catégorie considérée comme allant de soi. Or, comme l'ont souligné d'autres auteurs travaillant sur la migration péruvienne, il n'y a rien d'intrinsèquement homogène dans des catégories comme « les Péruviens », « la communauté péruvienne à l'étranger » (U. Berg, 2015, p. 11) ou, dans mon cas précis, « les Péruviens à São Paulo ». Dans ce sens, j'ai suivi la stratégie de Berg pour dépasser le nationalisme méthodologique qui consiste à s'intéresser à la diversité des dimensions de stratification sociale qui font de la catégorie nationale « Péruvien.ne » une catégorie « différenciée, partiale et incomplète » (U. Berg, 2015, p. 11, ma traduction). Dans un pays comme le Pérou, où les hiérarchies raciales, ethniques et de classe sont au fondement de multiples formes de discrimination, cette stratégie s'avère d'autant plus pertinente.

Notons aussi une particularité des Péruviens auprès desquels j'ai mené cette recherche. La majorité sont d'origine andine ou, comme dirait Berg, des « Andins non issus des élites ». La catégorie « andin » comporte aussi son lot de difficultés et de limites, car les histoires régionales configurent des manières « d'être andin » qui peuvent apparaître très différentes les unes des autres. L'assignation « andin » possède pourtant un socle commun : elle se forge à partir de la métaphore des « deux Pérous », l'un côtier, métis ou blanc, en haut de la hiérarchie sociale, et l'autre andin et indigène, en bas de cette hiérarchie (Méndez, 2011). Même une bonne partie de ceux qui ont émigré depuis Lima ont des origines andines, ce qui configure des sujets ayant non seulement une expérience préalable des mobilités, mais aussi ayant été confrontés aux assignations de classe, ethnoraciales et statutaires que cette mobilité comporte. Nous reviendrons sur ce point.

Enfin, mon intérêt pour les migrants péruviens à São Paulo a été accompagné du choix de travailler sur une période de migration de trois décennies, ce qui constitue un autre apport original de cette thèse. Ainsi, j'ai voulu analyser les transformations des parcours d'incorporation de ces migrants à partir des liens entre deux espaces sociaux contrastés, articulant un regard sur les conditions de production de ces migrants à l'origine avec leurs différents contextes d'incorporation à l'arrivée. Mais au-delà de cette articulation, c'est l'analyse sur le temps long du processus migratoire en lui-même qui m'a intéressée, avec ses caractéristiques, ses évolutions et la manière dont il a été structuré.

La discussion finale que je vous présente dans les lignes suivantes me permettra de revenir sur les dimensions qui me semblent les plus importantes pour saisir la structuration de la mobilité des Péruviens à São Paulo, et qui constituent des contributions aux champs d'études avec lesquelles ma recherche a dialogué.

i. Migrations, mobilités et circulations : des approches complémentaires

Tant mon parcours personnel comme le sujet auquel je me suis attelé m'ont conduit à mobiliser des approches hispanophones, francophones, anglo-saxonnes et lusophones. La révision de la littérature du champ d'études des migrations m'a permis d'articuler deux concepts issus de traditions académiques et contextes géographiques différents : les circuits migratoires et la circulation migratoire.

En effet, les perspectives théoriques des circuits migratoires et de la circulation migratoire m'ont permis de m'intéresser à la manière dont le processus migratoire en lui-même est structuré, au-delà d'un focus restreint sur le pays « émetteur » des migrants et « récepteur » de ceux-ci. Ces deux approches, qui me semblent complémentaires à bien des égards, m'ont amené à m'intéresser à ce qui est construit dans la circulation et la migration, au cours de déplacements qui sont à la fois des mobilités multisituées et multi-scalaires (Tarrius, 2015, p. 146).

Le concept de circulation migratoire m'a conduit à mettre en relief la circulation comme source de ressources, comme pratique créatrice de compétences relationnelles, culturelles et mobilitaires. La perspective de la circulation migratoire nous conduit à saisir les « savoir-migrer » qui se construisent au sein de ces déplacements : la connaissance des routes et des formes de traverser les frontières, des personnes-ressources aux différentes étapes du voyage. De même, la manière dont les migrants-circulants doivent apprendre « à faire lien » et « nouer des amitiés » (Arab, 2013) résulte fondamental pour des migrants à faibles capitaux de départ. Ainsi, cette entrée analytique met en lumière la marge de manœuvre des migrants et la manière dont ils composent avec les contextes macro-sociaux en mobilisant de manière créative leurs capitaux.

Par ailleurs, cette approche fait écho à la riche littérature autour des migrations internes au Pérou, en particulier chez les populations andines, pour qui la mobilité a toujours été un outil de maximisation des ressources à disposition, même avant la période coloniale. Comme le note Berg :

> Scholars have shown that forms of spatial circulation including transhumance, differentiated and seasonal agriculture, barter, and trade allowed most Andean populations to earn sustainable livelihoods under changing political and economic circumstances, climatic uncertainties, and shifting pressures and demands of the precolonial and later colonial state. (2015, p. 49)

Dans l'étude des migrations internes au Pérou, les déplacements des migrants andins — majoritairement des paysans ruraux — vers la capitale ont été appréhendés comme configurant des modes de vie urbains propres, voire le développement d'un « capitalisme andin » (Golte, 1997). Ainsi, nous pouvons analyser les « savoir-migrer » produits dans la migration internationale comme étant insérés dans un continuum de pratiques, savoirs et imaginaires liés plus largement à la mobilité.

Comme le note Potot, la perspective de la circulation migratoire insiste sur une image des sujets « en partie au moins, libérés des contraintes structurelles de leur position sociale ou, à minima, tentant de s'en affranchir » (2016, p. 60). Or, il m'a semblé nécessaire de compléter cette vision par une autre qui nuancerait cette image d'individus entièrement affranchis de ces contraintes. Dans ce sens, l'apport de la perspective des circuits migratoires telle qu'elle est développée par R. Rouse met l'accent sur ce que fait la circulation sur d'autres types de migrants qui ne correspondent pas au modèle du commerçant indépendant ultra-mobile. Comme Rouse le montra avec le processus de prolétarisation des travailleurs du circuit Aguililla-Californie, des transformations de classe s'opèrent au sein de ces circulations : l'insertion de travail et l'installation résidentielle sont des processus à être regardés aussi sous l'angle de ses dimensions de classe, d'où l'importance dans l'étude de pratiques transnationales de la relation entre culture, classe et pouvoir (Rouse, 1992, p. 27). Dans le cadre de cette recherche, un regard attentif à la dimension de classe dans la configuration du circuit migratoire Cusco-São Paulo m'a permis de comprendre la manière dont les positions de classe — conjointement avec d'autres

critères de classement — sont reconfigurés par la circulation au sein d'un circuit migratoire, car il y a bien des classes sociales dans la circulation. Dans la filière de l'artisanat, par exemple, qui est migrant pionnier ou non, qui a été « apprenti » de qui et qui a « ramené » qui, constituent des marqueurs de classe qui se sont transformés au cours des années par la participation au circuit migratoire. Les prolétaires de l'artisanat l'ont été en vertu du rapport de classe préalable qui existait entre eux et leurs futurs patrons dans les ateliers paulistanos. En outre, l'entrée par les circuits migratoires m'a permis de mobiliser la perspective transnationale et son intérêt pour l'étude des migrations et mobilités insérées dans des spécificités temporelles et spatiales, car pour cette entrée analytique l'ancrage dans les lieux et la prise en compte de l'historicité de ces déplacements sont fondamentaux pour comprendre comment les formes migratoires évoluent dans le temps. La place privilégiée de Pisaq au sein de la région de la Vallée Sacrée s'est vue renforcée grâce à son insertion dans un circuit transnational de circulation de biens et capitaux. In fine, la constitution du circuit migratoire à redoublé les distinctions entre le centre-ville et les communautés paysannes environnantes, même si certains processus de mobilité sociale ascendante ont conduit à « l'effacement » de certaines origines et la « réinvention » d'autres[127].

Tant la perspective des circuits migratoires comme celle de la circulation migratoire ont été mobilisées principalement dans l'étude des processus migratoires Mexique–États-Unis (D'Aubeterre & Rivermar, 2007; Rivera Sánchez, 2007, 2008, 2012b; Rouse, 1992) et de l'immigration en Europe (Cortès & Faret, 2009b; Schmoll, 2004; Tarrius, 2010, 2015), mais encore rarement utilisées pour la compréhension des migrations dans la région Andine. Ainsi, mon recours à ces approches veut contribuer à les répandre dans l'étude des migrations sud-américaines et andines, où elles restent encore peu mobilisées par des chercheurs originaires de la région.[128]

ii. Des mobilités structurées : l'approche par les cohortes de migration et leurs régimes migratoires

Cette recherche m'a permis de mettre en exergue la capacité heuristique d'une approche par les cohortes de migration, inspirées des « âges » de la migration d'Abdelmalek Sayad. Les cohortes de migration représentent des périodes caractérisées par un régime migratoire qui structure l'espace des possibles pour les migrants de chaque cohorte. En outre, dans chaque cohorte apparaissent des

[127] C'est le cas de la fratrie Quispe, à qui certains Piseños « de lignée » reprochent de nier ses origines de la communauté paysanne voisine et leur « reinvention » en tant que Piseños.

[128] Font figure d'exception, entre autres, les travaux autour de la migration bolivienne à São Paulo de Patricia Tavares de Freitas et Bruno Miranda, auxquels j'ai fait référence dans cette thèse. Certains auteurs européens ont eu recours à cette approche pour l'étude des migrations andines, comme Virginie Baby-Collin et Geneviève Cortès (voir par exemple Baby-Collin, Cortès, Faret, & Guétat-Bernard, 2009)

« itinéraires exemplaires » — que nous avons nommé des migrants-type — qui incarnent de manière archétypale le vécu partagé par les migrants arrivés dans la période.

Ces cohortes furent construites sur la base des données du terrain et contrastées avec les caractéristiques qui émergeaient pour chaque période à partir des analyses des données du recensement brésilien de 2010. Dans ce sens, l'exploration des données quantitatives dans la troisième partie de la thèse est venue appuyer mon postulat de départ. En effet, l'Analyse par Correspondances Multiples (ACM) que j'ai opérée nous montre la pertinence de la variable cohorte telle qu'elle a été construite, grâce à laquelle se dessinent des groupes relativement cohérents lorsqu'on regarde de près les caractéristiques de la population d'individus péruviens résidant à São Paulo au moment du recensement. La variable cohorte, de ce fait, représente une réalité qui nous permet de voir non seulement l'émergence de groupes dotés de certaines caractéristiques, mais aussi les transformations qui s'opèrent dans les parcours d'incorporation de ces migrants péruviens lors de ces trois dernières décennies. Ainsi, l'approche par les cohortes a apporté deux niveaux de pertinence analytique : d'abord, dans la relative homogénéité sociologique des individus qui les constituent, et enfin dans la compréhension de la dynamique de changement des profils des migrants péruviens lorsqu'on porte un regard diachronique sur ces transformations.

La quatrième partie de cette thèse, consacrée à l'analyse des cohortes de migration, avait pour objectif de montrer des « photos » du moment concernant une période historique, les processus qui s'y sont déployés et les acteurs qui y ont participé. Chaque cohorte représente ainsi une communauté d'expérience commune pour les individus qui s'y situent, tant par les conditions qui ont marqué leur incorporation dans le contexte de réception pauliste, comme pour les conditions qui les ont « produit » en tant que migrants dans leur contexte d'origine. Nous aborderons de manière transversale dans les lignes suivantes les résultats obtenus de l'analyse de ces trois cohortes de migration comme une extension de ces études de cas vers les macro-forces, comme le prône l'étude de cas élargi, afin de rendre intelligible les processus d'incorporation des migrants péruviens.

Les diverses formes prises par la migration de Péruviens au Brésil au cours de ces trois décennies amènent à nous interroger sur les « figures » de la migration contemporaine dans la région. Correspondent-elles à celle du migrant transnational commerçant, extrêmement mobile, surreprésenté dans les recherches qui mobilisent la perspective transnationale et la circulation migratoire ? Ou plutôt ressemblent-ils au salarié précaire du monde du travail postfordiste ?

Dans la première cohorte, la figure de l'entrepreneur transnational transfrontalier est une découverte intéressante à plusieurs égards. D'abord, elle met en évidence la conjonction de circuits commerciaux et migratoires dans la région. Ensuite, il s'agit d'une configuration migratoire inédite dans l'étude de la migration internationale péruvienne, tant par sa dynamique (la circulation), par sa durée dans le temps comme par son imbrication avec les transformations sociales de l'espace d'origine (Pisaq, en

l'occurrence). Nous avons pu voir que la dynamique de circulation de ces migrants au sein du circuit migratoire Cusco-São Paulo a aussi été rendue possible par la présence d'une politique migratoire très restrictive (sous l'égide du *Estatuto do Estrangeiro*).

La figure idéal-typique du migrant de la première cohorte ne peut être comprise ensuite qu'en parallèle de la deuxième cohorte : le prolétaire de l'atelier d'artisanat qui fut délocalisé de Cusco vers São Paulo. Ces prolétaires ont existé parce que les pionniers de la première cohorte sont devenus patrons. Ainsi, la deuxième cohorte est définie par une mobilité de travailleurs propre aux salariés précaires. J'ai nommé ces mobilités « mobilités dépendantes », car elles le sont à deux égards. Premièrement, elles s'inscrivent dans une démarche de recrutement de force de travail dans la société d'origine. Les prolétaires de l'atelier d'artisanat correspondent à la figure du migrant travailleur, dans notre cas inséré dans une filière migratoire de production d'artisanat où la mobilité est entièrement prise en charge par le recruteur. En outre, notons que les patrons font venir des travailleurs qui se situent dans une position inférieure dans la hiérarchie sociale de leur lieu d'origine. Deuxièmement, elles sont dépendantes parce qu'elles placent le migrant dans un régime de travail non-libre, comme j'ai pu le décrire.

Il est intéressant de noter que ces migrations se produisent, là encore, affranchies des contraintes étatiques et politiques, car elles sont organisées, supportées financièrement et soutenues par des particuliers : des migrants, péruviens eux aussi, en quête de rentabilisation de leur production sous le diktat de la flexibilité (Harvey, 1989). Dans ce sens, la politique migratoire brésilienne sous l'Estatuto, de par ce qu'*elle a fait* ou ce qu'*elle n'a pas fait*, contribua dans un premier moment à la circulation des entrepreneurs transfrontaliers, et ensuite à la configuration et reproduction des mobilités dépendantes de la deuxième cohorte.

Enfin, la troisième figure migrante, propre à la dernière cohorte, est celle du vendeur ambulant entrepreneur de soi. À certains égards, elle rappelle la figure des « errants » dans les travaux d'A. Tarrius, car l'instabilité et l'ancrage dans des temporalités courtes caractérisent les mobilités de cette période. Je les ai appelés des « mobilités précaires », car ces migrants configurent leurs projets migratoires en fonction des aléas quotidiens. Travaillant dans l'économie informelle de la ville, proies des cycles économiques du pays d'accueil, les migrants de cette cohorte semblent se situer dans un entre-deux, sans que « l'ici » ni le « là-bas » apparaissent clairement définis, sans perspectives claires. Notons par ailleurs que si ces travailleurs deviennent de plus en plus mobiles, c'est parce que leurs insertions économiques en bas de l'échelle sont très précaires (Potot, 2013). Ainsi, il faut y voir non seulement les effets de la globalisation et sa relative simplification des connexions et des déplacements, mais aussi de ses impositions de compétitivité aux acteurs économiques dans les marchés globalisés.

La configuration contemporaine de cette migration de Péruviens vers le Brésil, de la même manière que d'autres flux migratoires Sud-Sud en région sud-américaine, paraît dès lors se fonder sur le

déplacement de travailleurs précaires, qui cherchent des débouchés dans l'économie informelle des lieux bien connectés aux flux de la globalisation, comme la ville de São Paulo.

iii. Capitaux et nouvelles positions dans l'espace social : articulations entre contextes de départ et réception, ou ce que la migration fait à la classe

Nous avons vu que les capitaux que les individus amènent dans leur nouveau contexte de réception agissent comme un premier ancrage à partir duquel les individus se positionnent dans ce nouvel espace social. De fait, une entrée analytique par les cohortes nous fait voir que dans la migration il y a aussi des classes sociales, et qu'elles n'ont pas toutes les mêmes places dans les processus d'insertion dans les espaces sociaux de destination (Jiménez Zunino, 2012, p. 394).

C'est sur ce socle d'expériences et acquis que viennent s'ajouter les nouveaux capitaux acquis dans la migration. Les migrants que j'ai rencontrés n'amènent pas de capitaux économiques importants. Ainsi, leurs trajectoires sociales ont été impactées plutôt par le capital social et culturel qu'ils amenaient avec eux. De plus, il s'agissait de capitaux scolaires qui avaient déjà eu du mal à être reconnus et convertis dans des occupations professionnelles stables et bien rémunérées dans les contextes d'origine. Au cours des trajectoires migratoires, une certaine frustration est venue s'ajouter due à la non-reconnaissance des études, titres, et du statut qui va avec. Les capitaux scolaires ne sont pas, non plus, reconnus dans le contexte de réception ; ils ne peuvent pas être reconvertis, ce qui amène un sentiment de déclassement pour certains membres de la première (Lucas, Alfonso), deuxième (Marcela, Jimena) et troisième cohorte (Jhony, Sheila, Rolando, Micaela) qui avaient un capital scolaire plus important.

Au moment « t » de la recherche de terrain, c'est-à-dire entre août 2014 et février 2016, les positions des individus dans l'espace social paulistano étaient affectées différemment par les aléas politiques et économiques de la conjoncture brésilienne de l'époque.

Les membres de la première cohorte qui ont fixé leur résidence au Brésil affichent des positions sociales consolidées. Elles se fondent sur le capital économique que les individus ont pu construire à l'issue d'années de circulations migratoires en tant qu'entrepreneurs transfrontaliers, et qu'ils ont pu mobiliser au moment de leur installation résidentielle à São Paulo. Aujourd'hui, ce capital se retrouve converti sous forme d'entreprises, propriétés et investissements tant au Brésil comme au Pérou. Ceux qui sont dans une bonne position économique parlent encore de faire « grandir » leurs entreprises, de « s'améliorer » et de continuer à « progresser ». De la même manière que dans le cadre des migrations internes au Pérou, leur succès économique a eu comme pilier un lien productif entre São Paulo et leur lieu d'origine, qui a conduit à une réorganisation de l'utilisation des ressources locales en fonction de l'expérience de ces migrants dans la ville (Matos Mar, 1986 cité par Golte, 2012). Enfin, un aspect

fondamental de cette « optimisation de ressources » fut l'appel à une main d'œuvre souvent appartenant à une classe sociale inférieure. Ce trait de l'organisation du travail dans des ateliers d'artisanat paulistanos était déjà présent dans d'autres formes de production des migrants andins à Lima, où d'autres auteurs ont pointé l'imbrication des relations d'entraide et exploitation, de solidarité dans la parenté et de recours à des formes de travail non rémunéré (Adams & Golte, 1990). Pour les migrants de cette cohorte, leur expérience migratoire s'est soldée par un reclassement social.

Ce succès est projeté sur leurs enfants, pour la plupart nés au Brésil, qui fréquentent des écoles privées dans l'espoir de pouvoir échapper à ce qu'ils pensent être une éducation publique de piètre qualité. Plusieurs fois, dans nos discussions, la problématique concernant l'éducation des enfants est apparue comme une préoccupation, sous forme d'évocations de *rankings* de réputation, de références à celles qui ont les meilleurs résultats aux concours d'admission aux universités, ou les meilleures infrastructures, et se situent dans des quartiers relativement sûrs. Ces discussions peuvent être appréhendées comme une manifestation de ce que Feldman-Savelsberg (2019) appelle des « anxiétés de classe ». L'auteure a rencontré dans son terrain auprès de migrants camerounais à Berlin le même type de discussions, qu'elle associe à une farouche volonté de ces migrants d'incarner une « classe moyenne cosmopolite » dans un contexte où leurs assignations ethnoraciales les cantonnent au bas de la hiérarchie sociale en Allemagne. Dans cette même logique, chez les migrants péruviens se dégage une préférence pour l'éducation privée proposée par des écoles paroissiales, qui restent plus accessibles économiquement que les écoles privées d'élite. La réussite économique des migrants de la première cohorte n'a pas ébranlé l'impératif social péruvien autour de l'éducation comme meilleure assurance pour un avenir prometteur. Au contraire, elle semble l'avoir renforcé, sous le principe qu'une bonne éducation fournit du capital culturel, mais aussi symbolique, capitaux primordiaux pour leur assurer une reproduction de classe. Ainsi, les migrants de la première cohorte constituent le groupe qui correspond le plus à une classe transnationale de petits capitalistes : ses références se situent entre deux pays, même si les efforts de distinction symbolique se concentrent plutôt au Pérou.

En ce qui concerne la deuxième cohorte, c'est là que nous rencontrons les disparités les plus importantes. D'un côté, nous trouvons des individus qui ont consolidé une position sociale relativement bonne, quoique perçue par les migrants encore comme instable (Claudia, Mario, Violeta, Griselda). Étant des migrants « décapitalisés », ceux qui ont réussi à avoir une position plus stable au fil du temps sont ceux qui ont pu construire un capital social important leur permettant de pallier leur manque de capital économique de départ. Les sociabilités commerciales, les associations avec d'autres commerçants dans les phases initiales de leurs entreprises, le travail en couple, entre autres, leur ont permis d'être aujourd'hui des commerçants propriétaires de leurs magasins. Pour eux, leur migration s'est traduite par une mobilité sociale ascendante et une amélioration de leurs conditions de vie.

De l'autre, nous retrouvons ceux qui, malgré leurs efforts, se retrouvent encore dans des positions fragiles, voire très précaires, naviguant dans l'incertitude économique et privilégiant une logique de survie qui les conduit à envisager des projets de retour au Pérou ou de nouvelles migrations (Sonia, Vera, Marcela, Melba, Jimena, Benjamín). Il n'est pas un hasard que cette situation concerne principalement des femmes, mères de famille pour la plupart. Dans un contexte de méfiance et concurrence acharnée, ils n'ont pas pu compter sur des liens leur permettant de dépasser leur manque de capitaux. Ces parcours apparaissent donc comme immobiles dans les meilleurs des cas, et comme des déclassements dans les pires.

Enfin, la troisième cohorte est celle des jeunes à la recherche d'une position sociale dans cette ville où, pour eux, il y a de la marge pour se faire un chemin et occuper une place, notamment grâce à ce qu'on a appelé une « économie des coups » (Schmoll, 2004, p. 412), à savoir, des formes d'enrichissement épisodiques et instables. C'est la cohorte aussi des projets les plus changeants et dynamiques, qui s'adaptent aux conjonctures sociales. En effet, ces dernières années, la concurrence est très accrue dans le commerce ambulant à São Paulo : le nombre de vendeurs ambulants a augmenté considérablement grâce à la présence de migrants haïtiens suite au tremblement de terre qui frappa l'île en 2010, ainsi qu'aux migrants d'origine africaine, dont le nombre devient de plus en plus important.

Un regard extérieur pourrait se concentrer uniquement sur les conditions matérielles de vie précaires de ces migrants. Cependant, leur expérience au Brésil est perçue par eux comme une mobilité sociale ascendante. En suivant van den Berg (2011), nous dirions qu'il s'agit d'une mobilité sociale subjective dont les définitions sont encastrées dans le nouveau contexte paulistano, car ce que représente une « mobilité sociale ascendante » incorpore de nouveaux contenus. Pour ces migrants, l'ascension sociale vécue est en lien avec l'autonomie octroyée par le travail comme vendeur ambulant et leur non-soumission à un patron ; avec le capital symbolique que représente vivre dans un pays étranger « moderne », et dans la manière dont la migration est perçue comme une opportunité entrepreneuriale de « se faire soi-même », malgré les multiples contraintes.[129]

Mes données dressent ainsi un tableau contrasté du bilan de ces migrations. Ceci est le résultat non seulement des processus migratoires eux-mêmes, dans leurs contradictions, avancements et stagnations, mais aussi de la multi-positionnalité transnationale des migrants dans un espace social à plusieurs référentiels. En effet, les échelles de la stratification, en allant du local au transnational, posent la nécessité de penser ces référentiels de manière simultanée et articulée.

[129] Il y a bien sûr des exceptions à ce sentiment, notamment chez les jeunes qui ont incorporé de manière plus solide l'impératif de l'éducation supérieure au Pérou et la valorisation positive des emplois de « col blanc » (face aux emplois manuels comme celui de vendeur ambulant, voir par exemple les cas de Jhony ou Sheila). Mais la majorité semble adopter de plus en plus l'imaginaire entrepreneurial qui gagne le Pérou depuis la consolidation du néolibéralisme comme projet économique et culturel (Cánepa, 2013).

Dans ce sens, Joselito disait que les Piseños de São Paulo appartenant à la première cohorte occupent une place « obscure » dans la société paulistana. Cette assertion ne se comprend que si l'on tient compte des positionnements multiples de ces migrants, car c'est à la lumière de ceux-ci que l'on peut analyser les stratégies mises en place dans l'un espace ou l'autre. Continuer à habiter à Cracolândia, envoyer ses enfants à une excellente école privée, posséder les boutiques les plus modernes du centre de Pisaq : ces pratiques prennent du sens à la lumière de la multiplicité de référentiels qui organisent la vie de ces migrants.

De même, des dynamiques de reclassement et déclassement peuvent se présenter de manière simultanée. C'est le cas des migrants qui ont suive des études universitaires ou techniques après leurs études secondaires, et qui se retrouvent à travailler comme vendeurs ambulants à São Paulo. Ces situations nous amènent à nous interroger sur ce qui est rendu visible et invisible en fonction des espaces et des interlocuteurs. La « culture du secret » autour du travail dans la rue face aux familles restées au Pérou traduit bien que même un succès économique peut s'avérer dur à assumer sans un statut social qui va de pair.

Enfin, ces multi-positionnalités transnationales ne sont pas seulement complexes à évaluer par le chercheur, mais aussi pour le migrant lui-même. Que retient-il de son expérience ? Son reclassement économique ? Son déclassement statutaire ? Le reclassement social des membres de sa famille restés au pays ? Quelles positionnalités jouent un rôle dans cette évaluation ?

iv. Travail et appartenance de classe en contextes de migration, ou ce que la classe fait à la migration

Une première positionnalité est celle de la classe sociale. À partir des trois cohortes que nous avons analysées se dessine une sociologie de la migration de ce que nous pourrions appeler les « classes populaires » péruviennes, au fil de leurs transformations au cours de trois dernières décennies. En effet, les migrants que nous avons rencontrés n'occupaient pas, dans leur contexte d'origine, des positions dominantes ou de pouvoir, et faisaient partie d'un large spectre de ce que nomme le terme anglophone de « working-class ». Pour essayer de donner des contours plus clairs à la dénomination « classes populaires », issue du sens commun, nous partirons de la définition de Siblot et al., qui articule le concept autour de trois dimensions : (1) il s'agit d'une classe, à savoir d'individus qui partagent une position commune au sein de rapports de domination ; (2) la dimension populaire fait référence à des traits culturels partagés au sein du groupe, et non partagés avec d'autres groupes sociaux ; (3) il s'agit de « classes » au pluriel, car la catégorie est large et diverse. Pour la France, ce

sont les ouvriers, les employés et les petits indépendants qui feraient partie de cette fraction sociale (Siblot et al., 2015, p. 41).

Dans un contexte géographique et culturel plus proche — l'argentin —, Dalle mobilise aussi le concept de classes populaires pour rendre compte de l'hétérogénéité du monde du travail en Argentine, tout en gardant l'aspect relationnel de la notion de classe ; il y situe les ouvriers, les travailleurs manuels salariés, les indépendants, les travailleurs ruraux et les travailleurs manuels informels (Dalle, 2016, p. 28). Le point commun des individus qu'y appartiennent, pour l'auteur, est le fait de se situer dans des relations d'exploitation et domination, ou de mener des activités conduisant à l'auto-exploitation (Dalle, 2016, p. 29). Notons, et ce n'est pas qu'un détail, que la définition de Dalle articule les concepts de domination et exploitation, contrairement à celle de Siblot et al. En effet, les relations d'exploitation font référence plutôt à la relation économique autour de la sphère du travail, souvent imbriquées aux rapports de domination qui se déploient dans d'autres sphères de la vie sociale.

Cependant, le terme de « classes populaires » me semble vider la notion de classe sociale de son contenu relationnel. En suivant la tradition de la sociologie de classes sociales, qui prête une attention particulière aux appartenances professionnelles pour définir les positions sociales (Siblot et al., 2015, p. 9), nous devons complexifier cette définition en mobilisant les liens que les individus ont avec le monde du travail. En Amérique Latine, ces classes populaires sont principalement constituées par ce que Portes et Hoffman appellent le prolétariat informel. En effet, dans cette région, comme dans d'autres régions périphériques, la masse de travailleurs exclus du secteur capitaliste moderne travaillant dans des emplois non réglementés et exerçant des activités de subsistance fait partie de ce prolétariat informel précaire (Portes & Hoffman, 2003, p. 15)[130]. Or, si la masse de travailleurs occupés dans des emplois informels en Amérique latine est majoritaire, nous ne devons pas exclure les travailleurs qui, tout en étant « formels » — à savoir, ayant un emploi sous des conditions de protection sociale —, se trouvent dans des conditions de précarisation de plus en plus accrues.

Le travail de Ricardo Antunes, sociologue du travail brésilien, me semble très pertinent pour trouver une dénomination plus compréhensive aux « classes populaires » péruviennes. Il propose en effet le concept plus large de « classe-qui-vit-du-travail » pour regrouper tant le « prolétariat industriel », à savoir, ceux qui produisent directement de la plus-value, et l'ensemble de travailleurs qui vendent leur force de travail (1999, p. 103). En suivant cette ligne, je parlerai ici de « prolétariat péruvien » ou « prolétaires » dans le sens de « working-class » ou de « classe-qui-vit-du-travail » d'Antunes.

Les prolétaires péruviens représentent ainsi l'ample majorité de migrants qui font l'objet de cette thèse. Hormis les petits capitalistes de la première cohorte, et ceux devenus patrons de la deuxième, le

[130] Revoir à ce propos les données présentées dans la section 3.4.1 du chapitre consacré à la troisième cohorte sur la composition du prolétariat informel péruvien.

reste fait partie de ce prolétariat précaire qui n'est pas pour autant le *précariat* (prolétariat précaire) tel qu'il est défini par Guy Standing (2017) ou Ruy Braga (2012). D'abord, car si le concept de précariat de Standing est ancré dans un contexte européen de perte de droits et d'affaiblissement de l'État Providence, il ne faut pas oublier que dans une perspective du Sud le travail précaire a toujours été la norme (Munck, 2013). Dans ce sens, le précariat auquel fait allusion Braga est plus proche — en termes géographiques et pratiques — des migrants que j'ai rencontrés. En effet, pour Braga (2012), le concept de précariat désigne le prolétariat précarisé sous les transformations du monde du travail (flexibilité, sous-traitance, etc.) et navigant entre l'exploitation économique et l'exclusion sociale. Si la base empirique du travail de Braga est l'industrie des centres d'appel, le précariat au Brésil ne se cantonne pas à ce secteur et est composé notamment de jeunes issus d'une population de plus en plus éduquée. Ils peinent à trouver une place dans le marché du travail, devant se contenter d'emplois certes formels et sous le régime de protection sociale, mais dont les conditions sont de plus en plus précaires.

Tant Standing comme Braga, dans deux contextes profondément différents, font donc référence à des travailleurs qui s'insèrent dans le salariat et sa logique. Les migrants péruviens de São Paulo étaient pour la plupart insérés dans cette logique au Pérou. Cependant, le processus de « tertiarisation fallacieuse » (Sémbler, 2006) - la manière dont une classe de services a émergée en Amérique latine sans avoir les opportunités économiques attribuées à cette fraction en Europe - fausse, en quelque sorte, cet accès au salariat non manuel. La tertiarisation fallacieuse a conduit ces travailleurs à occuper des emplois non manuels segmentés, qui ne s'accompagnent pas des opportunités économiques espérées par cette couche des travailleurs. Le salariat séduit donc de moins en moins : une fois au Brésil, ce prolétariat péruvien se situe en dehors de celui-ci, que ce soit par choix, mais aussi par nécessité.

Ainsi, cette recherche constitue un apport pour comprendre les dynamiques de mobilité spatiale du prolétariat péruvien. Dans cette perspective, deux enseignements apparaissent. Premièrement, il semble difficile d'analyser la migration de ce prolétariat péruvien vers São Paulo exclusivement en termes d'une migration de travail ou d'une migration entrepreneuriale. En effet, nous assistons à une superposition des figures migrantes : elles sont de plus en plus labiles et souvent ne sont pas étudiées dans leurs connexions les unes avec les autres. Chez les migrants péruviens, les deux formes — migration de travail et migration entrepreneuriale — se croisent, se succèdent et se superposent au cœur des parcours migratoires, pointant la nécessité d'une articulation de paradigmes de la part du chercheur.

Deuxièmement, si la migration de ces Péruviens à São Paulo ne peut pas s'interpréter la plupart du temps dans des termes d'un reclassement social, au moins du point de vue professionnel et d'emploi, de quoi la migration est-elle le nom pour ces migrants ? Grâce à la perspective analytique des circuits

migratoires, cette recherche aborde la migration comme un processus qui se déploie dans les cadres des processus globaux. Ceci nous amène à contester des explications univoques de type cause-effet, pour nous pencher plutôt vers une compréhension de la mobilité spatiale comme un ordre de pratiques durables, orientées, modelées et investies de sens en fonction des régimes migratoires et des transformations sociohistoriques. Chez les migrants péruviens, comme nous l'avons vu au cours de cette thèse, la mobilité spatiale — interne ou internationale — représente une économie morale et s'est forgée comme une pratique profondément liée à des aspirations de mobilité sociale.

v. Mobilité spatiale et mobilité sociale chez le prolétariat péruvien

Souvent, on oppose « à la mobilité géographique comme "mode de vie" des classes supérieures la mobilité comme "question de vie", voire de "survie", des classes populaires. » (Gros, 2004 cité par Longchamp, 2015, p. 84) Si l'on regarde les travaux qui se sont intéressés aux fractions populaires et leurs liens avec les migrations dans des contextes divers, nous notons comme point commun que le départ en migration des jeunes de cette fraction se fait face à un sentiment d'absence de perspectives chez eux. Schmoll (2004), par exemple, identifiait dans le déclassement de la classe moyenne algérienne un des puissants moteurs pour le départ des jeunes algériens et tunisiens rencontrés à Naples. Dans la même veine, Boubakri et Potot (2013) pointaient le chômage et les frustrations conséquence de la massification universitaire (et la difficile insertion professionnelle par la suite) comme les incitateurs au départ des jeunes tunisiens. Dans le contexte ouest-africain, Mazzocchetti identifiait « l'échec des projets de mobilité sociale articulés à l'enchaînement entre études, diplôme et emploi » comme un puissant incitateur au départ des jeunes burkinabés de la ville de Ouagadougou (2012, p. 84).

Or, l'émigration au départ du Pérou est un cas intéressant dans la mesure où le volume de départs de migrants n'a presque pas diminué malgré la croissance économique du pays (OIM, 2012, p. 77). Certes, les données du Ministère du Travail et Promotion de l'Emploi font état d'une situation périlleuse concernant les conditions d'emploi des jeunes du pays, même si celle-ci tend à s'améliorer. En effet, 7 jeunes sur 10 occupaient en 2016 un emploi de mauvaise ou très mauvaise qualité, caractérisé par de faibles rémunérations, instabilité, absence de protection sociale et une journée de travail excessive ; 6 sur 10 avaient une occupation qui n'était pas en accord avec leur niveau d'éducation, et parmi la population occupée de jeunes, 78 % l'étaient dans le secteur informel (Ministerio del Trabajo y Promoción del Empleo, 2017, p. 61). De plus, 18 % de jeunes travailleurs appartenaient à un foyer sous le seuil de pauvreté, malgré leur activité salariée (Ministerio del Trabajo y Promoción del Empleo, 2017, p. 29). Enfin, si le taux de chômage des jeunes peut paraître à première vue faible (8.4 % en 2016) — le rapport pointe en effet qu'il s'agit d'un des taux les plus

faibles de la région — le taux de sous-emploi de cette fraction nuance cette première impression (48.4 % en 2016).[131]

La classe-qui-vit-du-travail au Pérou, et notamment les jeunes qui y appartiennent, semble faire face à une crise de reproduction comme celle que constate Longchamp pour le cas français. Les jeunes de ces classes populaires françaises feraient ainsi face à un processus de *dyssocialisation*, à savoir, « d'une préparation à l'entrée dans la vie marquée par l'inculcation de valeurs et la perception d'injonctions en contradiction avec la réalité qui est donnée à vivre » (Chauvel, 2001, p. 352). Les difficultés rencontrées par les jeunes pour s'insérer dans le monde du travail au Pérou, spécialement par ceux qui ont fait des études supérieures ou techniques, pointe vers ce constat.

Cependant, ce scénario suffit-il à expliquer la tendance continue à l'émigration des Péruviens ? Certainement pas. Nous avons vu, dans la première partie de cette thèse, la manière dont plusieurs auteurs travaillant sur la migration péruvienne dans le monde ont identifié l'imbrication des processus migratoires et des aspirations de mobilité sociale comme étant « deux faces de la même pièce ». Dans cette ligne, le travail de Berg (2015) est un contrepoint intéressant pour ma recherche, car tout comme dans la sienne, les migrants auxquels je me suis intéressée sont majoritairement des Andins non-issus des élites. J'aimerais donc revenir sur certains éléments déjà soulevés par l'étude de cas de Berg.

Pour comprendre le désir d'émigration qui se nourrit au Pérou, nous devons aborder la mobilité comme « une aspiration sociale et culturelle » (U. Berg, 2015, p. 238). Pour Berg, ainsi, plus qu'une aspiration économique, la migration apparaît pour les Péruviens andins non-issus des élites comme une aspiration d'appartenance qui est à la fois nationale et globale, animée par ce qu'elle nomme un « désir cosmopolite ». Sur ce constat, nous pouvons dès lors revenir sur une des interrogations principales de cette thèse : de quelle manière s'incarnent les liens entre mobilité spatiale et mobilité sociale dans les parcours des migrants péruviens à São Paulo ? Sommes-nous face à ce même « désir cosmopolite » ? L'examen de mes données me conduit à répondre affirmativement à cette question.

Dans un contexte différent à l'États-Unien, les expériences migratoires des Péruviens à São Paulo sont traversées par le croisement des hiérarchies ethnoraciales du Pérou et du Brésil. Ainsi, comme le souligne Berg, « l'intersection de multiples hiérarchies raciales et politico-économiques qui caractérisent la migration globale et les processus de circulation sous le capitalisme avancé opèrent pour structurer les pratiques de mobilité des migrants » (U. Berg, 2015, p. 239, ma traduction). Ces hiérarchies structurent ainsi un système d'inégalités transnational que nous pouvons déceler à la

[131] En effet, dans des pays dont le secteur informel est si important — comme c'est le cas du Pérou —, la mesure du sous-emploi est un indicateur supplémentaire de la précarité de l'emploi. Au Pérou, deux types de sous-emploi sont reconnus : par heures et par revenus. Dans le premier cas, le travailleur travaille moins de 35 heures par semaine alors qu'il pourrait et voudrait travailler plus. Dans le deuxième, le travailleur travaille 35 heures par semaine ou plus, alors que son salaire est inférieur au salaire minimum de référence (Ministerio del Trabajo y Promoción del Empleo, 2017, p. 24n).

lumière des positionnalités multiples de ces migrants. La perspective intersectionnelle nous permet de saisir les positionnalités qui acquièrent de l'importance sous certains contextes, permettant aux migrants socialement désavantagés de compenser leur situation.

Par exemple, dans le cas des artisans cusqueños de la première cohorte, ils réussissent à tirer profit de leur identité andine et leur phénotype indigène. Ces marqueurs, associés aux positions subalternes de la hiérarchie sociale péruvienne et brésilienne, deviennent un avantage comparatif à São Paulo pour la commercialisation d'artisanat. Ces mêmes marqueurs passent dans un deuxième plan quand ces migrants, de retour à Pisaq, incarnent la réussite économique et l'ascension sociale. Leur nouvelle position de classe atténue leurs origines modestes. Enfin, ces mêmes marqueurs, de retour à São Paulo, peuvent être perçus par la société locale comme « exotiques » dans le contexte des fêtes dans l'espace public paulistano — telles que la Yunza, festival culturel organisé annuellement — où les migrants péruviens, en particulier les cusqueños, déploient et scénarisent leur identité andine et indígena.
Pour d'autres migrants, ces marqueurs sont une source de discrimination dans leur vie quotidienne de la part de la société locale, car ils s'imbriquent avec une position de classe du bas de la hiérarchie sociale (ex. vendeur ambulant). Cependant, ces expériences sont évaluées à la lumière d'un cadre transnational, comparées à celles vécues au Pérou. Ainsi, elles deviennent plus supportables, voire acceptables, dès le moment où elles sont compensées par des revenus comparativement plus importants, une vie à l'étranger dans un pays moderne, et un accès à un monde cosmopolite comme le paulistano. En outre, les transformations conséquence de l'exécution des Plans d'Ajustement Structurel et du néolibéralisme au Pérou ne sont pas, comme nous l'avons montré, exclusivement économiques, mais aussi idéologiques. Le néolibéralisme apparaît ainsi comme cadre des projets de mobilité spécialement pour les jeunes de la troisième cohorte. L'incorporation de l'injonction sociétale de l'entrepreneurisme conduit à valoriser positivement le risque, à la recherche systématique d'opportunités « à saisir », à la tolérance accrue à l'incertitude et à la normalisation de l'auto-exploitation. Ces conditions sont appréhendées comme étant des épreuves à franchir pour se faire soi-même en tant qu'individu et entrepreneur, et conduisent à relativiser les déclassements sociaux et statutaires sous l'espoir de pouvoir accéder à une meilleure position dans le futur.

vi. Limites et ouvertures pour des recherches futures

Cette recherche laisse ouverts plusieurs questionnements et des pistes pour des recherches futures. Une première piste est liée au vertigineux changement du contexte économique, social et politique au Brésil depuis la fin de mon travail de terrain début 2016. Depuis, le pays a assisté non seulement à deux changements de gouvernement comme résultat d'un coup parlementaire, mais aussi à une

profonde récession et à la remise en question des droits pour les migrants. En effet, le président en fonction, Jair Bolsonaro, a affiché son adhésion et sa proximité avec des personnages de la scène internationale aux discours farouchement anti-migrants (Matteo Salvini en Italie, Viktor Orban en Hongrie, Donald Trump aux États-Unis). Ce discours s'est traduit, entre autres, par des attaques systématiques à la Loi de Migration de 2017 (Veja, 2018), par la sortie du Brésil du Pacte mondiale sur la migration de Nations Unies (Le Figaro, 2019), ainsi que par des mesures visant à faciliter la déportation des migrants brésiliens en situation irrégulière aux États-Unis (O Globo, 2019).

Dans ce contexte, et à la lumière du scénario post-crise et sous le nouveau pouvoir politique en place qui incarne un retour au discours sécuritaire autour des migrations, quelle place occupe le Brésil aujourd'hui dans la hiérarchie des destinations migratoires ? Nous pouvons nous interroger par ailleurs sur le rôle que jouera le Brésil dans le futur sur les politiques migratoires de la région sud-américaine. Assisterons-nous à un nouveau changement de régime migratoire ?

Ceci nous amène à poser la question du retour des migrants. J'avais pu constater, notamment auprès des migrants de la troisième cohorte, que leurs migrations s'inscrivaient dans des temporalités de plus en plus courtes, car leurs insertions se faisaient dans des conditions précaires et étaient très dépendantes des aléas du contexte socio-économique brésilien. Lors des derniers mois de rédaction de cette thèse, j'ai pu apprendre — notamment sur les réseaux sociaux — le retour de plusieurs des migrants de cette « génération Mercosur ». S'agit-il de retours vers la ville de départ de la migration ? Sont-ils le point de départ de nouvelles migrations ? Le Brésil a-t-il été effectivement une plateforme pour ces nouvelles mobilités ? Aborder ces retours à partir de la perspective des circuits migratoires permettrait de les analyser dans leurs connexions avec d'autres dynamiques de mobilité. Par ailleurs,dans un pays comme le Pérou, où les migrations de retour suscitent encore très peu d'intérêt (Izaguirre, 2011), aborder cette question pourrait apporter des lumières plus générales sur ce qui est en jeu dans les migrations contemporaines de Péruviens.

En outre, les données du recensement brésilien, malgré leurs difficultés pour saisir les caractéristiques d'une population hautement mobile comme celle des migrants, ont contribué à une caractérisation plus précise des Péruviens résidant à São Paulo. Or, le prochain recensement brésilien, prévu pour 2020, pourrait fournir des éléments intéressants pour la comparaison et l'analyse de l'évolution des profils des migrants péruviens. De même, l'impact de l'Accord de Résidence du Mercosur pourrait être appréhendé de manière plus précise et nuancée.

Une autre dimension à explorer à partir de la perspective des circuits migratoires est la place occupée par des villes autres que São Paulo au sein de ce circuit. Les ressources matérielles et de temps dont je disposais m'ont conduit à faire le choix de restreindre ma recherche à la ville de São Paulo, qui a été en effet la porte d'entrée des migrants péruviens du circuit migratoire configuré par la filière de la production d'artisanat. Or, j'ai pu recueillir dans mes entretiens — dont un fait, par exemple, auprès

d’un Cusqueño habitant à Belo Horizonte — des indices sur la présence de migrants de ce circuit dans des villes comme Rio de Janeiro, Curitiba et Belo Horizonte. Une voie pour approfondir nos connaissances sur ce circuit migratoire serait l’inclusion de ces autres espaces brésiliens, afin de comprendre à quel point les conditions d’incorporation des migrants qui s’y sont installés sont différentes, et pourquoi. De manière plus générale, une recherche de plus longue haleine dans les régions d’origine de Cusco, et en particulier de Pisaq, pourrait apporter de nouveaux éléments de compréhension sur les dynamiques de ce circuit (circulation, retours, articulation d’autres espaces) et sur ses transformations.

En outre, une entrée par les espaces d’origine de la migration pourrait contribuer à une analyse plus fine et détaillée des recompositions et reconfigurations de classe chez les migrants. La reconstitution des positions sociales de la famille du migrant dans son espace d’origine et de la place qu’il occupe au sein de celle-ci pourrait nous permettre d’adresser d’autres questionnements : dans quelle mesure les migrants réussissent-ils à maintenir la position sociale de leurs familles ? Sont-elles rentrées dans des trajectoires d’ascension sociale, ou plutôt de déclassement ? Quelle est la part de mobilité et immobilité sociale, au sein des familles, entre ceux qui ont émigré et ceux qui ne l’ont pas fait ? Et comment peut-on identifier de manière plus minutieuse des logiques migratoires de classe au sein des familles ? Ces pistes pourraient contribuer non seulement à une meilleure compréhension des processus migratoires contemporains au départ du Pérou, mais aussi à un retour vers des analyses qui mobilisent la notion de classes sociales dans les sciences sociales péruviennes.

BIBLIOGRAPHIE

Adams, N., & Golte, J. (1990). Los Caballos de Troya de los invasores : Estrategias campesinas en la conquista de la gran Lima. *Instituto de Estudios Peruanos*. Consulté à l'adresse http://repositorio.iep.org.pe/handle/IEP/695

Alba, R., & Nee, V. (1997). Rethinking Assimilation Theory for a New Era of Immigration. *International Migration Review*, *31*(4), 826. https://doi.org/10.2307/2547416

Alba Vega, C. (2011). La mondialisation par le bas et ses formes de régulation politique. *Revue Tiers Monde*, *208*(4), 103. https://doi.org/10.3917/rtm.208.0103

Altamirano, T. (2003). El Perú y el Ecuador : Nuevos países de emigración. *Aportes Andinos. Universidad Andina Simón Bolívar*, (7). Consulté à l'adresse http://repositorio.uasb.edu.ec/handle/10644/611

Amaral, A. P. M., & Costa, L. R. (2017). A (não) criminalização das migrações e políticas migratórias no Brasil : Do Estatuto do Estrangeiro à nova Lei de Migração. *Revista Justiça do Direito*, *31*(2), 208-228. https://doi.org/10.5335/rjd.v31i2.7147

Amelina, A., Faist, T., Glick Schiller, N., & Nergiz, D. D. (2012). Methodological predicaments of cross-border studies. *Beyond the Methodological Nationalism: Nationalism Research Methodologies for Cross Border Studies/Ed.: A. Amelina, D. Nergiz, T. Faist, N. Glick Schiller. NY*, 1–22.

Anderson, J. (2012). *La migración femenina peruana en las cadenas globales de cuidados en Chile y España : Transferencia de cuidados y desigualdades de género*. Lima: Perú: ONU Mujeres.

Anthias, F. (2001). The Concept of `Social Division' and Theorising Social Stratification : Looking at Ethnicity and Class. *Sociology*, *35*(4), 835-854. https://doi.org/10.1177/0038038501035004003

Anthias, F. (2002). Where do I belong? : Narrating collective identity and translocational positionality. *Ethnicities*, *2*(4), 491-514. https://doi.org/10.1177/1468796802002004030 1

Anthias, F. (2007). Ethnic Ties : Social Capital and the Question of Mobilisability. *The Sociological Review*, *55*(4), 788-805. https://doi.org/10.1111/j.1467-954X.2007.00752.x

Anthias, F. (2013). Hierarchies of social location, class and intersectionality : Towards a translocational frame. *International Sociology*, *28*(1), 121-138. https://doi.org/10.1177/0268580912463155

Antunes, R. (1999). *Os sentidos do trabalho : Ensaio sobre a afirmação e a negação do trabalho* (1. ed). São Paulo: Boitempo Ed.

Apitzsch, U., & Siouti, I. (2007). Biographical analysis as an interdisciplinary research perspective in the field of migration studies. *Research Integration*. Consulté à l'adresse http://is.muni.cz/el/1423/podzim2014/SOC932/um/Apitzsch_Biographical_Analysis_April_2007.pdf

Arab, C. (2013). *Les Aït Ayad : La circulation migratoire des Marocains entre la France, l'Espagne et l'Italie*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.

Arango, J. (2000). Explaining Migration : A Critical View. *International Social Science Journal*, *52*(165), 283-296. https://doi.org/10.1111/1468-2451.00259

Arteaga, A. M. (Éd.). (2010). *Mujeres migrantes andinas : Contexto, políticas y gestión migratoria. Informe global*. Santiago de Chile: Intermón Oxfam.

Baby-Collin, V. (2017). *Les migrations internationales dans le champ des sciences sociales : Tournants épistémologiques et variations scalaires*. Consulté à l'adresse https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01538146

Baby-Collin, V., Cortès, G., Faret, L., & Guétat-Bernard, H. (Éd.). (2009). *Migrants des Suds*. IRD Orstom.

Baby-Collin, V., Cortes, G., & Miret, N. (2009). Les migrants andins en Espagne. *Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série*, (39-1), 115-140. Consulté à l'adresse http://mcv.revues.org/505

Baeninger, R. (2012). O Brasil na rota das migrações latinoamericanas. In R. Baeninger (Éd.), *Imigração boliviana no Brasil* (p. 9-18). Campinas: Núcleo de Estudos de População-Nepo/Unicamp; FAPESP; CNPq; UNFPA.

Baeninger, R., Bógus, L. M., Moreira, J. B., Vedovato, L. R., Fernandes, D. M., de Souza, M. R., … Magalhães, L. F. A. (Éd.). (2018). *Migrações Sul-Sul*. Campinas: SP: Nepo/Unicamp.

Baeninger, R., Peres, R. G., & Demétrio, N. (2014, novembre 24). *Perfil da Imigração Peruana em São Paulo, Brasil*. Présenté à XIX Encontro Nacional de Estudos Populacionais, ABEP, São Pedro, São Paulo, Brésil.

Bakewell, O. (2009, avril 1). South-South Migration and Human Development : Reflections on African Experiences [MPRA Paper]. Consulté 23 mai 2016, à l'adresse https://mpra.ub.uni-muenchen.de/19185/

Bakewell, O., de Haas, H., & Kubal, A. (2011). *Migration systems, pioneers and the role of agency* (IMI Working Papers Series N° 48). Oxford: International Migration Institute (IMI), University of Oxford.

Ballón, E. (2006). Crecimiento económico, crisis de la democracia y conflictividad social.Notas para un balance del toledismo. *Perú Hoy, Democracia inconclusa: Transición y crecimiento*(9), 18-64.

Bastia, T. (2011). Migration as Protest? Negotiating Gender, Class, and Ethnicity in Urban Bolivia. *Environment and Planning A*, *43*(7), 1514-1529. https://doi.org/10.1068/a43365

Bastia, T. (2015). Transnational migration and urban informality : Ethnicity in Buenos Aires' informal settlements. *Urban Studies*, *52*(10), 1810-1825. https://doi.org/10.1177/0042098014540346

Bastia, T., & Busse, Erika. (2011). Transnational Migration and Changing Gender Relations in Peruvian and Bolivian Cities. *Diversities*, *13*(1), 19-34.

Bastos, P. P. Z. (2017). ASCENSÃO E CRISE DO GOVERNO DILMA ROUSSEFF E O GOLPE DE 2016 : PODER ESTRUTURAL, CONTRADIÇÃO E IDEOLOGIA. *Revista de Economia Contemporânea*, *21*(2). https://doi.org/10.1590/198055272129

Battegay, A. (2003). Les recompositions d'une centralité commerçante immigrée : La Place du Pont à Lyon. *Revue européenne des migrations internationales*, *19*(2), 9-22. https://doi.org/10.4000/remi.432

Benelli, N. (2011). Rendre compte de la méthodologie dans une approche inductive : Les défis d'une construction a posteriori. *Recherches qualitatives*, (11), 40–50. Consulté à l'adresse http://www.academia.edu/download/6455976/RQ-HS11-benelli.pdf

Berg, U. (2015). *Mobile Selves : Race, Migration, and Belonging in Peru and the U.S.* New York: New York University Press.

Bergeron, H., Castel, P., & Nouguez, É. (2013). Éléments pour une sociologie de l'entrepreneur-frontière : Genèse et diffusion d'un programme de prévention de l'obésité. *Revue française de sociologie*, *54*(2), 263. https://doi.org/10.3917/rfs.542.0263

Bertaux, D. (1976). Pour sortir de l'ornière néo-positiviste. *Sociologie et sociétés*, *8*(2), 119-134. https://doi.org/10.7202/001058ar

Bertaux, D. (2010). *Le récit de vie—3e éd. - L'enquête et ses méthodes* (3e édition). Paris: Armand Colin.

Bertaux, D., & Thompson, P. (1997). Introduction. In D. Bertaux & P. Thompson, *Pathways to social class : A qualitative approach to social mobility* (p. 1-31). New York: Oxford University Press.

Bidet, J. (2018). Déplacements. *Actes de la recherche en sciences sociales*, *N° 225*(5), 67-82. Consulté à l'adresse https://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2018-5-page-67.htm?contenu=resume

Blais, M., & Martineau, S. (2006). L'analyse inductive générale : Description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes. *Recherches qualitatives*, *26*(2), 1–18. Consulté à l'adresse https://www.researchgate.net/profile/Stephane_Martineau/publication/242085520_L'analyse_inductive_generale_Description_d'une_demarche_visant_a_donner_un_sens_a_des_donnees_brutes/links/5613e5c608aed47facedece1.pdf

Bloemraad, I. (2013). The promise and pitfalls of comparative research design in the study of migration. *Migration Studies*, *1*(1), 27-46. https://doi.org/10.1093/migration/mns035

Boubakri, H., & Potot, S. (2013). Migrations et révolution en Tunisie. *revue tunisienne des Sciences Sociales (RTSS)*, (141), 59-78. Consulté à l'adresse https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01317993

Bourdieu, P. (1966). Condition de classe et position de classe. *European Journal of Sociology*, *7*(02), 201. https://doi.org/10.1017/S0003975600001417

Bourdieu, P. (1979a). *La Distinction : Critique sociale du jugement*. Paris: Les Editions de Minuit.

Bourdieu, P. (1979b). Les trois états du capital culturel. *Actes de la recherche en sciences sociales*, *30*(1), 3-6. https://doi.org/10.3406/arss.1979.2654

Bourdieu, P. (1980a). Le capital social. *Actes de la recherche en sciences sociales*, *31*(1), 2-3. Consulté à l'adresse http://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1980_num_31_1_2069

Bourdieu, P. (1980b). *Le sens pratique*. Paris: Éditions de Minuit.

Bourdieu, P. (1986). The forms of capital. In J. G. Richardson (Éd.), *Handbook of Theory and Research for the Sociology of Education* (Greenwood Press, p. 241–258). New York.

Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde* (Seuil). Paris: Seuil.

Bourdieu, P. (2006). *La noblesse d'Etat : Grandes écoles et esprit de corps*. Paris: Ed. de Minuit.

Bourdieu, P. (2011). *Las estrategias de la reproducción social* (A. B. Gutiérrez, Trad.). Buenos Aires: Siglo Veintiuno Editores.

Braga, R. (2012). *A política do precariado : Do populismo à hegemonia lulista*.

Brass, T. (1999). *Towards a Comparative Political Economy of Unfree Labour : Case Studies and Debates*. Routledge.

Brass, T. (2011). *Labour regime change in the twenty-first century : Unfreedom, capitalism, and primitive accumulation*. Leiden ; Boston: Brill.

Bruneau, M. (2004). *Diasporas et espaces transnationaux*. Paris: Anthropos.

Buechler, S. J. (2014a). *Labor in a Globalizing City : Economic Restructuring in São Paulo, Brazil*. New York: Springer.

Buechler, S. J. (2014b). *Labor in a Globalizing City. Economic Restructuring in São Paulo, Brazil*. https://doi.org/10.1007/978-3-319-01661-0

Burawoy, M. (1982). *Manufacturing Consent : Changes in the Labor Process Under Monopoly Capitalism*. Consulté à l'adresse http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=CCB3A7CCF6EE5F0B30175001BF55A045

Burawoy, M. (1991a). Teaching participant observation. In M. Burawoy, A. Burton, A. A. Ferguson, K. J. Fox, J. Gamson, L. Hurst, … S. Ui, *Ethnography Unbound : Power and Resistance in the Modern Metropolis*. Berkeley: University of California Press.

Burawoy, M. (1991b). The Extended Case Method. In M. Burawoy, A. Burton, A. A. Ferguson, K. J. Fox, J. Gamson, L. Hurst, … S. Ui, *Ethnography Unbound : Power and Resistance in the Modern Metropolis* (p. 271-287). Berkeley: University of California Press.

Burawoy, M. (1998). The extended case method. *Sociological theory*, *16*(1), 4–33.

Burawoy, M. (2000). Reaching for the global. In M. Burawoy, J. A. Blum, S. M. George, Z. Gille, & M. Thayer, *Global Ethnography : Forces, Connections, and Imaginations in a Postmodern World* (1 edition). University of California Press.

Burawoy, M. (2003). L'étude de cas élargie. Une approche réflexive, historique et comparée de l'enquête de terrain. In D. Cefaï (Éd.), *L'enquête terrain*. Paris: La Découverte.

Burawoy, M. (2009a). Four Methods of Social Science. In *The Extended Case Method. Four Countries, Four Decades, Four Great Transformations, and One Theoretical Tradition* (p. 64-90). Berkeley : California: University of California Press.

Burawoy, M. (2009b). Multicase Ethnography : Tracking the Demise of State Socialism. In *The Extended Case Method. Four Countries, Four Decades, Four Great Transformations, and One Theoretical Tradition* (p. 198-244). Berkeley : California: University of California Press.

Burawoy, M. (2009c). *The Extended Case Method. Four Countries, Four Decades, Four Great Transformations, and One Theoretical Tradition*. Berkeley: University of California Press.

Burawoy, M., Blum, J. A., George, S. M., Gille, Z., & Thayer, M. (2000). *Global Ethnography : Forces, Connections, and Imaginations in a Postmodern World* (1 edition). University of California Press.

Caldeira, T. P. do R. (2000). *Ciudad de muros*. Barcelona: Editorial Gedisa.

Campillo-Carrete, B. (2013). South-South Migration. *ISS Working Paper Series/General Series*, *570*, 1–98. Consulté à l'adresse http://repub.eur.nl/pub/50156/?utm_source=feedburner&utm_medium=feed&utm_campaign=Feed%3A+Delicious%2Feadi%2Fpm+(EADI+premium+member+news)

Cánepa, G. K. (2013). Nation Branding. The Re-foundation of Community, Citizenship and the State in the Context of Neoliberalism in Peru. *MedienJournal*, *37*(3), 7-18. https://doi.org/10.24989/medienjournal.v37i3.116

Carleial, L. M. D. F. (2015). Política econômica, mercado de trabalho e democracia : O segundo governo Dilma Rousseff. *Estudos Avançados*, *29*(85), 201-214. https://doi.org/10.1590/S0103-40142015008500014

Carling, J. (2013). Collecting, analyzing, and presenting migration histories. In C. Vargas-Silva (Éd.), *Handbook of Research Methods in Migration* (Reprint, p. 137-160). Edward Elgar Publishing Ltd.

Carling, J., & Collins, F. (2018). Aspiration, desire and drivers of migration. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, *44*(6), 909-926. https://doi.org/10.1080/1369183X.2017.1384134

Carling, J., & Schewel, K. (2017). Revisiting aspiration and ability in international migration. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 1-19. https://doi.org/10.1080/1369183X.2017.1384146

Carnaval Andino Yunza [Facebook]. (2016). Consulté 25 mars 2019, à l'adresse https://www.facebook.com/pages/category/Community/Carnaval-Andino-Yunza-182516662123298/

Carnet, P., Alioua, M., Qacha, F., Coulibaly-Tandian, O. K., Majdoubi, F., Missaoui, H.-S., … Missaoui, H. S. (2012). Circulation migratoire des transmigrants. *Multitudes*, *49*(2), 76. https://doi.org/10.3917/mult.049.0076

Cary, P. (2010). Réflexions sur la « société de consommation » brésilienne. *Problemes d'Amerique latine*, *N° 78*(4), 75-90. Consulté à l'adresse https://www.cairn.info/revue-problemes-d-amerique-latine-2010-4-page-75.htm

Castells, M., & Portes. (1989). World underneath : The origins, dynamics, and effects of the informal economy. In A. Portes, M. Castells, & L. A. Benton (Éd.), *The Informal economy : Studies in advanced and less developed countries* (p. 11-37). Baltimore, Md: Johns Hopkins University Press.

Castles, S. (2010). Understanding Global Migration : A Social Transformation Perspective. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, *36*(10), 1565-1586. https://doi.org/10.1080/1369183x.2010.489381

Castles, S., & Kosack, G. (1973). *Immigrant Workers and Class Structure in Western Europe*. London, New York: Oxford University Press.

Castles, S., & Miller, M. J. (1998). *The Age of Migration*. https://doi.org/10.1007/978-1-349-26846-7

CDHIC. (2013). Informe Brasil. In P. Gainza (Éd.), *Políticas migratorias e integración en América del Sur. Realidad del acceso a derechos políticos, económicos, sociales y culturales de las personas migrantes* (p. 111-). São Paulo: Espacio Sin Fronteras; Centro de Direitos Humanos e Cidadania do Imigrante (CDHIC).

Ceccagno, A. (2017). *City Making and Global Labor Regimes*. https://doi.org/10.1007/978-3-319-59981-6

Cederberg, M. (2017). Social Class and International Migration : Female Migrants' Narratives of Social Mobility and Social Status. *Migration Studies*, mnw026. https://doi.org/10.1093/migration/mnw026

Cederberg, M., & Villares-Varela, M. (2019). Ethnic entrepreneurship and the question of agency : The role of different forms of capital, and the relevance of social class. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, *45*(1), 115-132. https://doi.org/10.1080/1369183X.2018.1459521

Chabrol, M. (2011). *De nouvelles formes de gentrification? Dynamiques résidentielles et commerciales à Château-Rouge (Paris)* (Thèse de Doctorat, Université de Poitiers). Consulté à l'adresse https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00658852/document

Chaplin, D. (1968). Peruvian Social Mobility : Revolutionary and Developmental Potential. *Journal of Inter-American Studies*, *10*(4), 547. https://doi.org/10.2307/165316

Chauvel, L. (s/d). *Fluidité et espace social : Mobilité intergénérationnelle nette, distance sociale des PCS (Professions et catégories socioprofessionnelles) et multidimensionnalité des hiérarchies*. Consulté à l'adresse http://louis.chauvel.free.fr/Cahosc.pdf

Chauvel, L. (2001). Le retour des classes sociales ? *Revue de l'OFCE*, *79*(4), 315. https://doi.org/10.3917/reof.079.0315

Colloredo-Mansfeld, R. (2002). An Ethnography of Neoliberalism : Understanding Competition in Artisan Economies. *Current Anthropology*, *43*(1), 113-137. https://doi.org/10.1086/324129

Comaroff, J., & Comaroff, J. L. (2012). Theory from the South : Or, how Euro-America is Evolving Toward Africa. *Anthropological Forum*, *22*(2), 113-131. https://doi.org/10.1080/00664677.2012.694169

Comisión de la Verdad y Reconciliación. (2003). *Informe Final*. Lima: CVR.

Consejo Suramericano de Infraestructura y Planeamiento. (2019). IIRSA 2000-2010. Consulté 6 mars 2019, à l'adresse http://www.iirsa.org/Page/Detail?menuItemId=28

Cortès, G., & Faret, L. (2009a). La circulation migratoire dans « l'ordre des mobilités ». In G. Cortes & L. Faret (Éd.), *Les circulations transnationales : Lire les turbulences migratoires contemporaines* (p. 7-22). Paris: Armand Colin.

Cortès, G., & Faret, L. (2009b). *Les circulations transnationales : Lire les turbulences migratoires contemporaines*. Paris: Armand Colin.

Côrtes, T. R. (2013). *Os migrantes da costura em São Paulo : Retalhos de trabalho, cidade e Estado* (Dissertação (Mestrado), Universidade de São Paulo). https://doi.org/10.11606/D.8.2013.tde-03022014-112419

Cotler, J. (1967). *La mecánica de la dominación interna y del cambio social en el Perú*. Lima: Instituto de Estudios Peruanos.

Cox, R. (2012). Gendered Work and Migration Regimes. In R. Aslaug Sollund (Éd.), *Advances in Ecopolitics* (Vol. 10, p. 33-52). https://doi.org/10.1108/S2041-806X(2012)0000010007

Cusicanqui, S. R. (2010). *De Chuequistas y Overlockas : Una discusión en torno a los talleres textilles*. Buenos Aires: Tinta Limón.

CVR. (2003). Sección tercera : Los escenarios de la violencia. Capítulo 1 : La violencia en las regiones. In *Informe Final*: *Vol. Tomo IV*. Lima: CVR.

Dabène, O. (2007). Virage à gauche et intégration régionale en Amérique latine. *Transcontinentales. Sociétés, idéologies, système mondial*, (4). Consulté à l'adresse http://journals.openedition.org/transcontinentales/595

Dalle, P. (2016). *Movilidad social desde las clases populares : Un estudio sociológico en el Área Metropolitana de Buenos Aires (1960-2013)* (Primera edición). Buenos Aires: Ediciones CICCUS.

Daniel, C. (2013). *P'a crecer en la vida : A experiência migratória de jovens peruanos no Rio de Janeiro* (Thèse de Doctorat). Pontifícia Universidade Católica do Rio de Janeiro, Departamento de Ciências Sociais, Río de Janeiro.

D'Aubeterre, Ma. E., & Rivermar, Ma. L. (2007). Tres circuitos migratorios Puebla-Estados Unidos : Una lectura comparativa. *Nuevo mundo mundos nuevos*. https://doi.org/10.4000/nuevomundo.10413

de Haas, H. (2010). Migration and Development : A Theoretical Perspective. *International Migration Review*, *44*(1), 227-264. https://doi.org/10.1111/j.1747-7379.2009.00804.x

De Lombaerde, P., Guo, F., & Neto, H. P. (2014). Introduction to the Special Collection : South-South Migrations: What is (Still) on the Research Agenda? *International Migration Review*, *48*(1), 103-112. https://doi.org/10.1111/imre.12083

Décosse, F. (2015). Migración circular, (in)movilidad laboral y unfree labour : Una reflexión a partir del caso de los contratos OMI en Francia. In M. Sánchez & S. Lara (Éd.), *Los programas de trabajadores agrícolas temporales. ¿Una solución a los retos de las migraciones en la globalización?* (p. 259-283). Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Investigaciones Sociales.

Degregori, C. I. (2016). *La década de la antipolítica : Auge y huída de Alberto Fujimori y Vladimiro Montesinos*. Instituto de Estudios Peruanos.

Degregori, C. I., Blondet, C., & Lynch, N. (1986). *Conquistadores de un nuevo mundo : De invasores a ciudadanos en San Martín de Porres* (Vol. 8). Instituto de Estudios Peruanos Lima.

Degregori, C. I. del. (2013). *Del mito de Inkarrí al mito del progreso : Migración y cambios culturales*. Consulté à l'adresse http://public.eblib.com/choice/publicfullrecord.aspx?p=3225950

Desco. (2011). El quinquenio perdido. Crecimiento con exclusión. *Perú Hoy*, (19), 9-14. Consulté à l'adresse http://www.desco.org.pe/el-quinquenio-perdido-crecimiento-con-exclusion-serie-peru-hoy-no19-julio-2011

Desmond, M. (2012). Disposable Ties and the Urban Poor. *American Journal of Sociology*, *117*(5), 1295-1335. https://doi.org/10.1086/663574

Desmond, M. (2016). Liens jetables et pauvreté urbaine. *Communications*, *98*(1), 67. https://doi.org/10.3917/commu.098.0067

Doraï, M. K., & Hily, M.-A. (2005). Du champ migratoire aux circulations : Une lecture des migrations internationales. *Géographes associés*, (29), 19-26. Consulté à l'adresse https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00687528/document

Duncan, H., & Popp, I. (2017). Migrants and Cities : Stepping Beyond World Migration Report 2015. In International Organization for Migration, *World Migration Report 2018*. Geneva: International Organization for Migration (IOM).

Durand, F. (2011). El emprendedurismo : Más allá de la ideología. *Quehacer*, (180), 36-39.

Dutra, D. (2013). *Migração internacional e trabalho doméstico. Mulheres peruanas em Brasília*. Consulté à l'adresse http://repositorio.unb.br/handle/10482/11418

Eguiguren, M. M. (2015). *Circuitos migratorios, jerarquías espaciales y modernidad periférica. Cañar y Loja, 1960-1990* (Thèse de Doctorat). Université catholique de Louvain. École en sciences politiques et sociales. Institut d'études du développement, Louvain-la-Neuve.

El Comercio. (2010, octobre 29). *Ormeño llegará hasta Sao Paulo por la carretera Interoceánica*. Consulté à l'adresse http://elcomercio.pe/economia/peru/ormeno-llegara-hasta-sao-paulo-carretera-interoceanica-noticia-661113

El Comercio. (2014, mars 8). Brasil : 17 peruanos trabajaban en condiciones de esclavitud. *El Comercio*. Consulté à l'adresse https://elcomercio.pe/mundo/latinoamerica/brasil-17-peruanos-trabajaban-condiciones-esclavitud-300281

El Comercio. (2016, janvier 21). Ormeño anuncia ruta de autobús entre Lima y Río de Janeiro. *El Comercio*. Consulté à l'adresse http://elcomercio.pe/economia/peru/ormeno-anuncia-ruta-autobus-entre-lima-y-rio-janeiro-noticia-1872985

Elias, N. (2001). Introduction. Les relations entre établis et marginaux. Essai théorique. In N. Elias & J.-L. Scotson, *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au coeur des problèmes d'une communauté*. Paris: Fayard.

Emplasa - Empresa Paulista de Planejamento Metropolitano. (2019). Região Metropolitana de São Paulo. Consulté 7 février 2019, à l'adresse EMPLASA website: https://www.emplasa.sp.gov.br/RMSP

Erel, U. (2010). Migrating Cultural Capital : Bourdieu in Migration Studies. *Sociology*, *44*(4), 642-660. https://doi.org/10.1177/0038038510369363

Erel, U., & Ryan, L. (2018). Migrant Capitals : Proposing a Multi-Level Spatio-Temporal Analytical Framework. *Sociology*, 1-18.

Escrivá, Á. (2003). Inmigrantes peruanas en España. Conquistando el espacio laboral extradoméstico. *Revista internacional de sociología*, *61*(36), 59–83. Consulté à l'adresse http://revintsociologia.revistas.csic.es/index.php/revintsociologia/article/view/314

Faist, T. (2016). Cross-Border Migration and Social Inequalities. *Annual Review of Sociology*, *42*(1), 323-346. https://doi.org/10.1146/annurev-soc-081715-074302

Feldman-Bianco, B. (2018). O Brasil frente ao regime global de controle das migrações : Direitos humanos, securitização e violências. *TRAVESSIA - Revista do Migrante*, *XXXI*(83), 11-36.

Feldman-Savelsberg, P. (2019, juin 13). *Moving Up and Holding Ground : Ambition and Anxiety in Cameroonian Migrants' Childhood Celebrations*. Présenté à Mobilités Sociales et Migrations Internationales, Paris.

Feliciano, C. (2005). Educational selectivity in US immigration : How do immigrants compare to those left behind? *Demography*, *42*(1), 131–152.

Fernandes, D. (2015). O Brasil e a migração internacional no século XXI – Notas introdutórias. In E. J. P. do Prado & R. Coelho (Éd.), *Migrações e trabalho* (p. 19-40). Brasilia: Ministerio Publico do Trabalho.

Ferrari, M. (2011, juin). A metrópole móvel. Consulté 11 juillet 2019, à l'adresse Pesquisa FAPESP website: https://revistapesquisa.fapesp.br/2011/06/23/a-metrópole-móvel/

Fitzgerald, D. (2006). Towards a Theoretical Ethnography of Migration. *Qualitative Sociology*, *29*(1), 1-24. https://doi.org/10.1007/s11133-005-9005-6

Folha de S. Paulo. (2014a, mars 8). Confecção na zona leste é acusada de usar peruanos em trabalho « escravo ». *Folha de S.Paulo*. Consulté à l'adresse http://www1.folha.uol.com.br/mercado/2014/03/1422622-confeccao-na-zona-leste-e-acusada-de-usar-peruanos-em-trabalho-escravo.shtml

Folha de S. Paulo. (2014b, août 22). Fiscais encontram pela 1ª vez no setor têxtil haitianos em trabalho degradante. *Folha de S.Paulo*. Consulté à l'adresse http://www1.folha.uol.com.br/mercado/2014/08/1504351-fiscais-encontram-pela-1-vez-no-setor-textil-haitianos-em-trabalho-irregular.shtml

Foucault, M. (2004). *La Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France*. Paris: Le Seuil.

Franco, C. (1991). Exploraciones en 'otra modernidad' : De la migración a la plebe urbana. In *Imágenes de la Sociedad Peruana : La otra modernidad* (p. 79-109). Lima: Centro de Estudios para el Desarrollo y la Participación, CEDEP.

Freire, C. (2009). Precisa-se : Bolivianos na indústria de confecções em São Paulo. *Revista Travessia. São Paulo, ano XXII*(63), 05–11.

Freire, C. (2014). *Das calçadas às galerias : Mercados populares do centro de São Paulo* (Thèse de Doctorat). Universidade de São Paulo. Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas. Departamento de Sociologia, São Paulo.

Freire, C., & Côrtes, T. (2017). Les étiquettes de la mode : Sous-traitance et travail forcé dans l'industrie de la confection. *Brésil(s). Sciences humaines et sociales*, (11). https://doi.org/10.4000/bresils.2252

Freitas, P. T. de. (2014). *Projeto costura : Percursos sociais de trabalhadores migrantes, entre a Bolívia e a indústria de confecção das cidades de destino* (Tese de Doutorado, Universidade Estadual de Campinas. Instituto de Filosofía e Ciências Humanas). Consulté à l'adresse http://www.bibliotecadigital.unicamp.br/document/?code=000932178

Fresnoza-Flot, A., & Merla, L. (2018). 'Global Householding' in Mixed Families : The Case of Thai Migrant Women in Belgium. In I. Crespi, S. Giada Meda, & L. Merla (Éd.), *Making Multicultural Families in Europe : Gender and Intergenerational Relations* (p. 23-37). https://doi.org/10.1007/978-3-319-59755-3_2

Garcia, L., & Gonzaga, L. L. (2014). Pesquisa de Emprego e Desemprego : Trinta anos de acompanhamento do mercado de trabalho na Região Metropolitana de São Paulo. *Estudos Avançados*, *28*(81), 127-140. Consulté à l'adresse http://www.revistas.usp.br/eav/article/view/83898

Ghezzi, P., & Gallardo, J. (2013). *Qué se puede hacer con el Perú. Ideas para sostener el crecimiento económico en el largo plazo*. Consulté à l'adresse http://www.fondoeditorial.pucp.edu.pe/economia/106-que-se-puede-hacer-con-el-peru.html

Gibson, K., Law, L., & McKay, D. (2001). Beyond Heroes and Victims : Filipina Contract Migrants, Economic Activism and Class Transformations. *International Feminist Journal of Politics*, *3*(3), 365-386. https://doi.org/10.1080/14616740110078185

Gil Araujo, S. (2010). Una sociología (de las migraciones) para la resistencia : Selección de textos de Abdelmalek Sayad (Presentación). *EMPIRIA. Revista de Metodología de Ciencias Sociales*, (19), 235-249. Consulté à l'adresse http://e-spacio.uned.es/fez/eserv/bibliuned:Empiria-2010-19-5100/Documento.pdf

Gille, Z., & Riain, S. Ó. (2002). Global Ethnography. *Annual Review of Sociology*, *28*(1), 271-295. https://doi.org/10.1146/annurev.soc.28.110601.140945

Glick Schiller, N. (2015). Explanatory frameworks in transnational migration studies : The missing multi-scalar global perspective. *Ethnic and Racial Studies*, *38*(13), 2275-2282. https://doi.org/10.1080/01419870.2015.1058503

Glick Schiller, N., & Çağlar, A. (Éd.). (2011). *Locating Migration : Rescaling Cities and Migrants* (1 edition). Ithaca: Cornell University Press.

Glick Schiller, N., & Salazar, N. B. (2013). Regimes of Mobility Across the Globe. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, *39*(2), 183-200. https://doi.org/10.1080/1369183x.2013.723253

Globo. (2014, janvier 7). Ex-camelô, peruano faz « império » com restaurante típico na Cracolândia. *G1 - Portal de notícias da Globo, São Paulo*. Consulté à l'adresse http://g1.globo.com/sao-paulo/noticia/2014/01/ex-camelo-peruano-faz-imperio-com-restaurante-tipico-na-cracolandia.html

Globo. (2016, juin 25). Em 10 anos, número de imigrantes aumenta 160% no Brasil, diz PF. *G1 - Portal de notícias da Globo, São Paulo*. Consulté à l'adresse http://g1.globo.com/mundo/noticia/2016/06/em-10-anos-numero-de-imigrantes-aumenta-160-no-brasil-diz-pf.html

Golte, J. (1995). Nuevos actores y culturas antiguas. In J. Cotler (Éd.), *Perú 1964-1994 : Economía, sociedad y política* (p. 135-148). Lima: Instituto de Estudios Peruanos.

Golte, J. (1997). Polanyi, la Gran Transformación y un capitalismo andino. In R. Varón Gabai & J. Flores Espinoza (Éd.), *Arqueología, antropología e historia en los Andes : Homenaje a María Rostworowski*. Lima: IEP, Banco Central de Reserva del Perú. cat02225a (Bib. Central F 3415.3R6 Z7V).

Golte, J. (2012). Migraciones o movilidad social desterritorializada. In C. I. Degregori (Éd.), *No hay país más diverso II: compendio de antropología peruana* (p. 247-288). Instituto de Estudios Peruanos.

Gonzáles de Olarte, E. (2007). La Economía Política Peruana de la Era Neoliberal 1990-2006. In Y. Murakami (Éd.), *Después del consenso de Washington : Dinámica de cambios político-económicos y administración de recursos naturales en los países andinos*. Center for Integrated Area Studies, Kyoto University.

Gonzáles de Olarte, E. (2012). A un año del gobierno de Ollanta Humala : Economía : En piloto automático. Política : ¿dónde está el piloto? *Revista Argumentos, Año 6*(3), 66-71. Consulté à l'adresse http://www.revistargumentos.org.pe/efrain_gonzales.html ISSN 2076-7722

Goss, J., & Lindquist, B. (1995). Conceptualizing international labor migration : A structuration perspective. *International Migration Review*, 317-351.

Granovetter, M. S. (1973). The Strength of Weak Ties. *American Journal of Sociology*, *78*(6), 1360-1380. https://doi.org/10.1086/225469

Guilmoto, C., & Sandron, F. (2000). La dynamique interne des réseaux migratoires dans les pays en développement. *Population*, *55*(1), 105-135. https://doi.org/10.2307/1534767

Gutiérrez, A. B. (2011). Clases, espacio social y estrategias. Una introducción al análisis de la reproducción social en Bourdieu. In A. B. Gutiérrez (Trad.), *Las estrategias de la reproducción social* (p. 9-27; Par P. Bourdieu). Buenos Aires: Siglo Veintiuno Editores.

Gutmann, R. (2013). Dilma présidente : Les défis d'une succession. *Etudes*, *Tome 418*(6), 727-737. Consulté à l'adresse https://www.cairn.info/revue-etudes-2013-6-page-727.htm

Hamidi, C. (2012). De quoi un cas est-il le cas ? Penser les cas limites. *Politix, 100*(4), 85. https://doi.org/10.3917/pox.100.0085

Hammouche, A. (2014). Combiner les apports de Sayad avec les cadres théoriques de Bourdieu et de Weber pour approcher les situations migratoires par une double contextualisation. In S. M. Mohammedi (Éd.), *Abdelmalek Sayad. Migrations et mondialisation* (p. 37-55). Consulté à l'adresse https://ouvrages.crasc.dz/pdfs/2014-sayad-abdelhafid-hammouche-fr.pdf

Harvey, D. (1989). *The condition of postmodernity : An enquiry into the origins of cultural change*. Oxford: Blackwell Publishers.

Herrera, G., Lafleur, J.-M., & Yépez del Castillo, I. (2018). Introducción : Migraciones andinas, desarrollo y transformación social. In G. Herrera, J.-M. Lafleur, & I. Yépez Del Castillo (Éd.), *Migraciones internacionales en Bolivia y Ecuador : Crisis global, Estado y desarrollo* (p. 1-22). Consulté à l'adresse https://orbi.uliege.be/handle/2268/226547

Hily, M.-A. (2009). L'usage de la notion de « circulation migratoire ». In G. Cortes & L. Faret (Éd.), *Les circulations transnationales : Lire les turbulences migratoires contemporaines* (p. 23-28). Paris: Armand Colin.

Hirata, D. (2016). Le commerce ambulant considéré comme un « problème » : Circulations entre Rio de Janeiro et São Paulo. *Confins*, (28). https://doi.org/10.4000/confins.11217

Hirata, D. (2017). São Paulo – quartier du Brás : Les ambulants et la Feirinha da madrugada. *Rencontres Mondis*, 9. Toulouse.

Horvath, K., Amelina, A., & Peters, K. (2017). Re-thinking the politics of migration. On the uses and challenges of regime perspectives for migration research. *Migration Studies*, *5*(3), 301-314. https://doi.org/10.1093/migration/mnx055

Huber, L., & Steinhauf, A. (1997). Redes sociales y desarrollo económico en el Perú : Los nuevos actores. *Debates en sociología*, (22), 115–141. Consulté à l'adresse http://revistas.pucp.edu.pe/index.php/debatesensociologia/article/view/6965

HuffPost. (2016, juin 20). Xenofobia no Brasil cresce mais de 600%, mas nem 1% dos casos chega à Justiça. *HuffPost Brasil*. Consulté à l'adresse

https://www.huffpostbrasil.com/2016/06/20/chegada-de-refugiados-faz-xenofobia-crescer-mais-de-600-no-bras_a_21688171/

INEI. (2007). *Censo de Población y Vivenda 2007*. Pérou.

INEI. (2012). *Migración Internacional Peruana : Una mirada desde las mujeres* (Programa Conjunto "Promoción del Empleo y el Emprendimiento de Jóvenes y Gestión de la Migración Laboral Internacional Juvenil"). Lima: Perú.

INEI, Superintendencia Nacional de Migraciones, & OIM. (2016). *Perú : Estadísticas de la Emigración Internacional de Peruanos e Inmigración de Extranjeros, 1990 – 2015* (OIM). Lima: Perú.

Instituto de Políticas Públicas en Derechos Humanos del MERCOSUR, & OIM. (2017). *Migrantes regionales en la Ciudad de San Pablo. Derechos sociales y políticas públicas*. Buenos Aires: Oficina Regional de la OIM para América del Sur et IPPDH.

International Organization for Migration (Éd.). (2015). *World Migration Report 2015. Migrants and cities : New partnerships to manage mobility*. Geneva: International Organization for Migration (IOM).

Itzigsohn, J., & Giorguli Saucedo, S. (2002). Immigrant incorporation and sociocultural transnationalism. *International migration review*, *36*(3), 766–798.

Izaguirre, L. (2011). De la relativa ausencia a la creciente presencia : La migración de retorno en el escenario de la Región Andina. Los casos de Perú y Ecuador. *Crisis global y estrategias migratorias: hacia la redefinición de las políticas de movilidad*. Présenté à IV Congreso de la Red Internacional de Migración y Desarrollo., Quito, Ecuador. Consulté à l'adresse https://www.flacsoandes.edu.ec/web/imagesFTP/1308864287.Ponencia_Lorena_Izaguirre.pdf

Jiménez, C. I. (2010). Transnacionalismo y migraciones : Aportaciones desde la teoría de Pierre Bourdieu. *EMPIRIA: Revista de Metodología de Ciencias Sociales*, *20*.

Jiménez Zunino, C. I. (2012). *Desclasamiento y reconversiones en las trayectorias de los migrantes argentinos de clases medias* (Thèse de Doctorat). Universidad Complutense de Madrid.

Kandel, W., & Massey, D. S. (2002). The Culture of Mexican Migration : A Theoretical and Empirical Analysis. *Social Forces*, *80*(3), 981-1004. https://doi.org/10.1353/sof.2002.0009

Kaufmann, J.-C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Consulté à l'adresse http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=39DFC887DD7BBB33624FA45CBC74A123

Kelly, P. F. (2012). Migration, Transnationalism, and the Spaces of Class Identity. *Philippine Studies: Historical and Ethnographic Viewpoints*, *60*(2), 153-185. https://doi.org/10.1353/phs.2012.0017

Kilkey, M., & Merla, L. (2014). Situating transnational families' care-giving arrangements : The role of institutional contexts. *Global Networks*, *14*(2), 210–229.

Kyle, D. (1999). The Otavalo trade diaspora : Social capital and transnational entrepreneurship. *Ethnic and Racial Studies*, *22*(2), 422-446. https://doi.org/10.1080/014198799329549

Kyle, D. (2000). *Transnational Peasants*. Consulté à l'adresse http://muse.jhu.edu/book/20631

Lacroix, T. (2018). *Le Transnationalisme : Espace, Temps, Politique* (Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches). Université de Paris Est, Paris.

Lacroix, T., & Lemoux, J. (2017). D'Abdelmalek Sayad à aujourd'hui : Revisiter les « âges » de l'émigration algérienne. *e-Migrinter*, (15). https://doi.org/10.4000/e-migrinter.817

Laffont, F. (2017). *Costurando caminos. Dynamiques de la migration transnationale bolivienne à destination de Sao Paulo. Mobilités, trajectoires, espaces et réseaux* (Thèse de Doctorat, Université Toulouse - Jean Jaurès). Consulté à l'adresse http://www.theses.fr/s46233

Lafleur, J.-M. (2018). Representación y participación política de población migrante en sus países de origen : ¿hacia una ciudadanía política exterior? In G. Herrera, J.-M. Lafleur, & I. Yépez Del Castillo (Éd.), *Migraciones internacionales en Bolivia y Ecuador : Crisis global, Estado y desarrollo* (p. 61-82). Consulté à l'adresse https://orbi.uliege.be/handle/2268/226547

Lafleur, J.-M., & Yépez Del Castillo, I. (2014). Transnacionalismo y circulación migratoria : Dos visiones para repensar el vínculo entre migración y desarrollo. In G. Herrera (Éd.), *El vínculo entre migración y desarrollo a debate : Miradas desde Ecuador y América Latina* (p. 71-94). Consulté à l'adresse https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:154240?site_name=UCL

Lahire, B. (2001). *L'homme pluriel : Les ressorts de l'action*. Paris: Nathan Université.

Le Figaro. (2019, janvier 9). Migrations : Le Brésil dit «non» au Pacte mondial. *Le Figaro*. Consulté à l'adresse http://www.lefigaro.fr/flash-actu/2019/01/09/97001-20190109FILWWW00189-pacte-mondial-pour-les-migrations-le-bresil-dit-non.php

Levitsky, S. (2011). A Surprising Left Turn. *Journal of Democracy*, *22*(4), 84-94. https://doi.org/10.1353/jod.2011.0064

Li, T. (2014). *Land's end : Capitalist relations on an indigenous frontier*. Durham ; London: Duke University Press.

Lima, J. C., & Bezerra, M. J. (2006). TRABALHO FLEXÍVEL E O NOVO INFORMAL. *Caderno CRH*, *15*(37). Consulté à l'adresse https://portalseer.ufba.br/index.php/crh/article/view/18606

Lima, J. C., & Rangel, F. (2015). La nouvelle informalité et la flexibilité du travail au Brésil (C. Yerochewski, Trad.). *Sociologie et sociétés*, *47*(1), 47–72. Consulté à l'adresse http://www.erudit.org/revue/socsoc/2015/v47/n1/1034418ar.html

Lin, E. (2014). "Big Fish in a Small Pond" : Chinese Migrant Shopkeepers in South Africa. *International Migration Review*, *48*(1), 181-215. https://doi.org/10.1111/imre.12074

Lindstrom, D. P., & Lopez Ramirez, A. (2010). Pioneers and Followers : Migrant Selectivity and the Development of U.S. Migration Streams in Latin America. *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, *630*(1), 53-77. https://doi.org/10.1177/0002716210368103

Longchamp, P. (2015). L'importance de la trajectoire sociale pour l'étude des classes populaires. *Lien social et Politiques*, (74), 77-92. https://doi.org/10.7202/1034065ar

Lopes, C. M. S. (2009). *Direito de imigração : O estatuto do estrangeiro em uma perspectiva de direitos humanos*. Consulté à l'adresse http://bdjur.tjdft.jus.br/xmlui/handle/123456789/3453

Lorcerie, F. (2014). A propos du modèle des «Trois âges de l'émigration algérienne en France». In S. M. Mohammedi (Éd.), *Abdelmalek Sayad. Migrations et mondialisation* (p. 295-312). Oran: Algérie: Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC).

Lowenthal, A. F. (1985). El experimento peruano reconsiderado. In *El gobierno militar : Una experiencia peruana 1968-1980* (Instituto de Estudios Peruanos). Lima: Instituto de Estudios Peruanos.

Lucena, C. T. (2008). Saberes e sabores do país de origem como forma de integração. *Cadernos CERU, série 2, 19*(1), 65-80.

Lula da Silva, L. I. (2009, juillet 2). Discurso do Presidente da República, Luiz Inácio Lula da Silva, durante cerimônia de sanção da lei que anistia estrangeiros em situação irregular no Brasil. Consulté 6 mars 2019, à l'adresse Biblioteca Presidência da República website: http://www.biblioteca.presidencia.gov.br/presidencia/ex-presidentes/luiz-inacio-lula-da-silva/discursos/2o-mandato/2009/?b_start:int=100

Lutz, H. (Éd.). (2008). *Migration and Domestic Work. An European Perspective on a Global Theme*. Aldershot, UK: Ashgate Publishing, Ltd.

Lutz, H. (2017). Care as a fictitious commodity : Reflections on the intersections of migration, gender and care regimes. *Migration Studies, 5*(3), 356-368. https://doi.org/10.1093/migration/mnx046

Ma Mung, E. (1996). Entreprise économique et appartenance ethnique. *Revue européenne de migrations internationales, 12*(2), 211-233. https://doi.org/10.3406/remi.1996.1073

Ma Mung, E., Doraï, M. K., Hily, M.-A., & Loyer, F. (1998). La circulation migratoire, bilan des travaux. Synthèse. *Migrations études*, (84), 1–12. Consulté à l'adresse https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00673697/

Ma Mung, E., & Guillon, M. (1992). Dispositif économique et ressources spatiales : Éléments d'une économie de diaspora. *Revue européenne de migrations internationales, 8*(3), 175-193. https://doi.org/10.3406/remi.1992.1343

Machado da Silva, L. A. (2002). DA INFORMALIDADE À EMPREGABILIDADE (reorganizando a dominação no mundo do trabalho). *Caderno CRH, 15*(37), 81-109. Consulté à l'adresse https://portalseer.ufba.br/index.php/crh/article/view/18603

Magalhães, L. F. A., Bógus, L. M., & Baeninger, R. (2018). Migrantes e refugiados Sul-Sul na cidade de Sao Paulo : Trabalho e espacialidades. In R. Baeninger, L. M. Bógus, J. B. Moreira, L. R. Vedovato, D. M. Fernandes, M. R. de Souza, … L. F. A. Magalhães (Éd.), *Migrações Sul-Sul* (p. 402-4019). Campinas: SP: Nepo/Unicamp.

Mallon, F. (1983). *The defense of community in Peru's central highlands : Peasant struggle and capitalist transition, 1860-1940*. Princeton, N.J: Princeton University Press.

Marcus, G. E. (1995). Ethnography in/of the world system : The emergence of multi-sited ethnography. *Annual review of anthropology*, 95–117. Consulté à l'adresse http://www.jstor.org/stable/2155931

Marcuse, P., & Kempen, R. V. (Éd.). (2000). *Globalizing Cities : A New Spatial Order?* (1 edition). Oxford ; Malden, Mass: Wiley-Blackwell.

Margheritis, A. (2015). Mercosur's post-neoliberal approach to migration : From workers' mobility to regional citizenship. In D. J. Cantor, L. F. Freier, J.-P. Gauci, & P. Ceriani Cernadas (Éd.), *A liberal tide? : Immigration and asylum law and policy in Latin America* (p. 57-79). London: Institute of Latin American Studies, School of Advanced Study, University of London.

Martin, O., & de Singly, F. (2012). *L'analyse quantitative des données : L'enquête et ses méthodes* (3e édition). Armand Colin.

Martínez, J. (Éd.). (2008). *América Latina y el Caribe : Migración internacional, derechos humanos y desarrollo*. Santiago de Chile: Comisión Económica para América Latina y el Caribe (CEPAL).

Martínez, J., & Orrego, C. (2016). *Nuevas tendencias y dinámicas migratorias en América Latina y el Caribe*. Consulté à l'adresse https://www.cepal.org/es/publicaciones/39994-nuevas-tendencias-dinamicas-migratorias-america-latina-caribe

Martiniello, M. (2013). Comparisons in Migration Studies. *Comparative Migration Studies*, *1*(1), 7-22. https://doi.org/10.5117/CMS2013.1.MART

Martiniello, M., & Lafleur, J.-M. (2008). Towards a transatlantic dialogue in the study of immigrant political transnationalism. *Ethnic and Racial Studies*, *31*(4), 645-663. https://doi.org/10.1080/01419870701784471

Martiniello, M., & Rea, A. (2011). Des flux migratoires aux carrières migratoires. *SociologieS*. Consulté à l'adresse http://sociologies.revues.org/3694

Martiniello, M., & Rea, A. (2014). The concept of migratory careers : Elements for a new theoretical perspective of contemporary human mobility. *Current Sociology*, *62*(7), 1079-1096. https://doi.org/10.1177/0011392114553386

Massey, D. S. (2006). Long Day's Journey into Night : One Person's Reflections on International Migration. *Qualitative Sociology*, *29*(1), 111-116. https://doi.org/10.1007/s11133-005-9000-y

Massey, D. S., Arango, J., Hugo, G., Kouaouci, A., Pellegrino, A., & Taylor, J. E. (1993). Theories of International Migration : A Review and Appraisal. *Population and Development Review*, *19*(3), 431. https://doi.org/10.2307/2938462

Massey, D. S., & Capoferro, C. (2006). Sálvese Quien Pueda : Structural Adjustment and Emigration from Lima. *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, *606*(1), 116-127. https://doi.org/10.1177/0002716206288105

Matos Mar, J. (1984). *Desborde popular y crisis del Estado : Un nuevo rostro del Perú en la década de 1980*. Lima: IEP.

Mazzocchetti, J. (2012). « La modernité est sur nous ». Capitaux scolaires, ascension sociale et mondialisation (Ouagadougou, Burkina Faso). In D. de Lame & J. Mazzocchetti (Éd.), *Interfaces empiriques de la mondialisation : African junctions under the neoliberal development paradigm*. Consulté à l'adresse https://opac.kbr.be/Library/doc/SYRACUSE/16363204/interfaces-empiriques-de-la-mondialisation-african-junctions-under-the-neoliberal-development-paradi

Méndez, C. (2011). De indio a serrano : Nociones de raza y geografía en el Perú (siglos XVIII-XXI). *Histórica*, *35*(1), 53-102. Consulté à l'adresse http://revistas.pucp.edu.pe/index.php/historica/article/view/2812

Menjívar, C. (2010). Immigrants, Immigration, and Sociology : Reflecting on the State of the Discipline. *Sociological Inquiry*, *80*(1), 3-27. https://doi.org/10.1111/j.1475-682X.2009.00313.x

Ministerio del Trabajo y Promoción del Empleo. (2014). *Informe Anual del Empleo en el Perú 2014*. Lima: Perú: MTPE.

Ministerio del Trabajo y Promoción del Empleo. (2017). *Informe Anual del Empleo Juvenil en el Perú 2016*. Lima: Perú: MTPE.

Miranda, B. (2016). *Entre coerción y consentimiento : La circulación de trabajo no-libre boliviano visto desde un taller de costura de Bom Retiro, São Paulo* (Tesis de Doctorado). Universidad

Nacional Autónoma de México. Programa de Posgrado en Ciencias Políticas y Sociales, México, D.F.

Miranda, B. (2017). “Uno ya sabe a lo que viene” : La movilidad laboral de migrantes andino-bolivianos entre talleres de costura de Sao Paulo explicada a la luz de la producción del consentimiento. *Revista Interdisciplinar da Mobilidade Humana*, *25*(49). Consulté à l’adresse http://www.csem.org.br/remhu/index.php/remhu/article/view/714

Missaoui, L. (1995). Généralisation du commerce transfrontalier : Petit ici, notable là-bas. *Revue européenne des migrations internationales*, *11*(1), 53-75. https://doi.org/10.3406/remi.1995.1443

Morais, L., & Saad-Filho, A. (2011). Da economia política à política econômica : O novo-desenvolvimentismo e o governo Lula. *Brazilian Journal of Political Economy*, *31*(4), 507-527. https://doi.org/10.1590/S0101-31572011000400001

Morokvasic, M. (1984). Birds of Passage are also Women... *The International Migration Review*, *18*(4), 886-907. https://doi.org/10.2307/2546066

Morokvasic-Muller, M. (1999). La mobilité transnationale comme ressource : Le cas des migrants de l’Europe de l’Est. *Cultures & Conflits*, (33-34). Consulté à l’adresse http://conflits.revues.org.proxy.bib.ucl.ac.be:8888/263

Moulier-Boutang, Y. (2005). Formes de travail non libre : « Accumulation primitive. préhistoire ou histoire continuée du capitalisme? » *Cahiers d’études africaines*, *45*(Cahier 179/180), 1069–1092.

Munck, R. (2013). The Precariat : A view from the South. *Third World Quarterly*, *34*(5), 747-762. https://doi.org/10.1080/01436597.2013.800751

Muñoz, P., & Guibert, Y. (2016). Perú : El fin del optimismo. *Revista de ciencia política (Santiago)*, *36*(1), 313-338. https://doi.org/10.4067/S0718-090X2016000100014

Nash, J. C. (1993). *Crafts in the world market : The impact of global exchange on Middle American artisans*. Albany, N.Y.: State University of New York Press.

Nobrega, R. A. A. da. (2014). *Os limites da flexibilização e informalidade na produção e trabalho contemporâneo : Imigração laboral boliviana e a indústria de vestuário de São Paulo* (Tese

de Doutorado). Universidade do Estado do Rio de Janeiro. Instituto de Estudos Sociais e Políticos, Rio de Janeiro.

Noiriel, G. (2006a). Colonialism, Immigration, and Power Relations. *Qualitative Sociology*, *29*(1), 105-110. https://doi.org/10.1007/s11133-005-9001-x

Noiriel, G. (2006b). *Le creuset français : Histoire de l'immigration XIXe - XXe siècles*.

Nowicka, M. (2013). Positioning strategies of Polish entrepreneurs in Germany : Transnationalizing Bourdieu's notion of capital. *International Sociology*, *28*(1), 29–47. Consulté à l'adresse http://iss.sagepub.com/content/28/1/29.short

Nowicka, M. (2015). Bourdieu's theory of practice in the study of cultural encounters and transnational transfers in migration. *MMG Working Paper 15-01. Max Planck Institute for the Study of Religious and Ethnic Diversity*. Consulté à l'adresse http://www.mmg.mpg.de/publications/working-papers/2015/wp-15-01/

Núñez del Prado, Ó. (1970). *El caso de Kuyo Chico (Cuzco) : Un ensayo de integración de la población campesina*. Consulté à l'adresse http://repositorio.iep.org.pe/handle/IEP/1041

Núñez del Prado, Ó. (1973). *Kuyo Chico. Applied anthropology in an indian community*. Chicago: The University of Chicago Press.

O Globo. (2015, janvier 15). Incêndio atinge mini shopping na Rua 25 de Março, centro de São Paulo. *O Globo*. Consulté à l'adresse https://oglobo.globo.com/brasil/incendio-atinge-mini-shopping-na-rua-25-de-marco-centro-de-sao-paulo-15056650

O Globo. (2017, mars 7). Economia encolhe 3,6% em 2016, e país tem pior recessão da História. *O Globo*. Consulté à l'adresse https://oglobo.globo.com/economia/economia-encolhe-36-em-2016-pais-tem-pior-recessao-da-historia-21022917

O Globo. (2019, juillet 29). Governo Bolsonaro facilita deportação de brasileiros dos EUA. *O Globo*. Consulté à l'adresse https://oglobo.globo.com/mundo/governo-bolsonaro-facilita-deportacao-de-brasileiros-dos-eua-23839054

OIM. (2012). *Perfil migratorio del Perú* (OIM). Lima.

OIM. (2014). *La migración haitiana hacia Brasil : Características, oportunidades y desafíos*. Consulté à l'adresse https://robuenosaires.iom.int/sites/default/files/publicaciones/Cuadernos-Nro6-La-migracion-haitiana-hacia-Brasil.pdf

OIM. (2018). *Evaluación del Acuerdo de Residencia del MERCOSUR y su incidencia en el acceso a derechos de los migrantes*.

OIM, & UNICEF. (2019). *Perú : Monitoreo de flujo de migración venezolana en el Perú. DTM Ronda 5* (p. 33). Consulté à l'adresse OIM website: https://www.refworld.org.es/docid/5ccb776f4.html

OIM's Global Migration Data Analysis Centre. (2015). *Global Migration Trends. Factsheet.* Berlin: OIM.

Oliveira, A. T. R. de. (2017). Nova lei brasileira de migração : Avanços, desafios e ameaças. *Revista Brasileira de Estudos de População, 34*(1), 171-179. https://doi.org/10.20947/s0102-3098a0010

Oliveira, G. C. de, & Baeninger, R. (2012). A segunda geração de bolivianos na cidade de São Paulo. In R. Baeninger (Éd.), *Imigração boliviana no Brasil* (p. 179-194). Campinas: Núcleo de Estudos de População-Nepo/Unicamp; FAPESP; CNPq; UNFPA.

Oliveira, L. F. de. (2010). *Mascates e sacoleiros : Empreendedores que construíram uma região. Rua 25 de Março desde 1865 fazendo história*. São Paulo: Scortecci.

Oliveira, M. M. de. (2006). A mobilidade humana na tríplice fronteira : Peru, Brasil e Colômbia. *Estudos Avançados, 20*(57), 183-196. https://doi.org/10.1590/S0103-40142006000200014

Olivier de Sardan, J.-P. (1998). Émique. *Homme, 38*(147), 151-166. https://doi.org/10.3406/hom.1998.370510

Oltmer, J. (2017). Émergence et genèse d'un régime migratoire : Migrations de travail en Europe après la Seconde Guerre mondiale. In G. Sebaux (Éd.), *Identités, migrations et mobilités transnationales : Europe (xixe – xxie siècle)* (p. 23-38). Consulté à l'adresse http://books.openedition.org/septentrion/13459

Paerregaard, K. (2013). *Peruanos en el mundo : Una etnografía global de la migración*. Lima: Fondo Editorial de la Pontificia Universidad Católica del Perú.

Paerregaard, K. (2018). Capitalizing on migration : The role of strong and weak ties among Peruvian entrepreneurs in the United States, Spain and Chile. *Migration Studies*, *6*(1), 79-98. https://doi.org/10.1093/migration/mnx032

Parreñas, R. S. (2015). *Servants of globalization : Migration and domestic work* (Second edition). Stanford, California: Stanford University Press.

Passeron, J.-C. (1989). Biographies, flux, itinéraires, trajectoires. *Revue française de sociologie*, *XXXI*, 3–22.

Patarra, N. L. (2012). Brasil : País de imigração? *Revista electrônica e-metropolis. Observatório das Metrópoles*, *Ano 3*(9), 6-18. Consulté à l'adresse https://issuu.com/emetropolis/docs/emetropolis_n09

Patarra, N. L., & Baeninger, R. (2006). Mobilidade espacial da população no Mercosul : Metrópoles e fronteiras. *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, *21*(60), 83-102. https://doi.org/10.1590/S0102-69092006000100005

Pease, H., & Romero, G. (2013). *La política en el Perú del siglo XX*. Lima: Fondo Editorial de la Pontificia Universidad Católica del Perú. (Bib. CCSS JL 3431 P34).

Peraldi, M. (1999). Marseille : Réseaux migrants transfrontaliers, place marchande et économie de bazar. *Cultures et conflits*, (33/34), 51–67. Consulté à l'adresse http://www.jstor.org/stable/23699426

Peraldi, M. (2001). *Cabas et containers : Activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*. Paris: Maisonneuve et Larose.

Peraldi, M. (2007). Aventuriers du nouveau capitalisme marchand. Essai d'anthropologie de l'éthique mercantile. In F. Adelkhah & J.-F. Bayart (Éd.), *Voyages du développement. Émigration, commerce, exil* (p. 73–113). Paris: Editions Karthala.

Pérez, B. (2004). *Somos como Incas : Autoridades tradicionales en los Andes peruanos, Cuzco*. Frankfurt am Main: Vervuert.

Pinheiro-Machado, R. (2008). China-Paraguai-Brasil : Uma rota para pensar a economia informal. *Revista Brasileira de Ciências Sociais*, *23*(67). Consulté à l'adresse http://www.redalyc.org/resumen.oa?id=10713674009

Piore, M. J. (1980). *Birds of Passage : Migrant Labor and Industrial Societies* (1st PAPERBACK edition). Cambridge; New York: Cambridge University Press.

Piza, D. de T. (2015). *Um pouco da mundialização contada a partir da região da rua 25 de março : Migrantes chineses e comércio* (Produção Acadêmica Premiada). São Paulo: Universidade de São Paulo, FFLCH/USP.

Pochmann, M. (2014). Brasil : Segunda grande transformação no trabalho? *Estudos Avançados*, *28*(81), 23-38. https://doi.org/10.1590/S0103-40142014000200003

Ponce Monteza, C. R. (1994). *Gamarra : Formación, estructura y perspectivas*. Lima: Fundación Friedrich Ebert.

Ponce Romero, T. U. (2016). *Los Reyes De La Papa : Economic, racial and, social transformations in the Peruvian Central Highlands* (Doctoral dissertation, Harvard University, Graduate School of Arts & Sciences). Consulté à l'adresse http://nrs.harvard.edu/urn-3:HUL.InstRepos:33493315

Portal iPerú. (2016, octobre 3). Danza Majeño, Paucartambo-Cusco. Consulté 5 octobre 2018, à l'adresse Portal iPerú website: https://www.iperu.org/danza-majeno-paucartambo-cusco

Portes, A. (1995). Economic sociology and the sociology of immigration : A conceptual overview. In A. Portes (Éd.), *The economic sociology of immigration : Essays on networks, ethnicity, and entrepreneurship* (p. 1-41). New York: Russell Sage Foundation.

Portes, A. (1999). La mondialisation par le bas : L'émergence des communautés transnationales. *Actes de la recherche en sciences sociales*, *129*(1), 15-25. https://doi.org/10.3406/arss.1999.3300

Portes, A., Guarnizo, L. E., & Haller, W. J. (2002). Transnational entrepreneurs : An alternative form of immigrant economic adaptation. *American sociological review*, 278–298.

Portes, A., & Hoffman, K. (2003). *Las estructuras de clase en América Latina : Composición y cambios durante le época neoliberal*. Santiago de Chile: Naciones Unidas, CEPAL, Div. de Desarrollo Social.

Portes, A., & Rumbaut, R. G. (2001). *Legacies : The story of the immigrant second generation*. Berkeley : New York: University of California Press ; Russell Sage Foundation.

Portes, A., & Rumbaut, R. G. (2014). *Immigrant America : A portrait* (Fourth Edition). Consulté à l'adresse http://gen.lib.rus.ec/book/index.php?md5=7C01C2724F2A189E29B740C9492F8228

Potot, S. (2006). Le réseau migrant : Une organisation entre solidarité communautaire et 'zone de libre échange'. *Migrations Société*, (105-106).

Potot, S. (2013). Construction européenne et migrations de travail : Le renouvellement des modes de mobilisation de la main-d'oeuvre étrangère. *Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences*, (51-1), 7-32. Consulté à l'adresse http://ress.revues.org.proxy.bib.ucl.ac.be:8888/2333

Potot, S. (2016). *Les mutations européennes au prisme des migrations. Un regard sociologique au-delà des frontières* (Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches, Université Paris Diderot (Paris 7) ; Lettres et Sciences humaines). Consulté à l'adresse https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-01438852/document

Preturlan, Renata Barreto. (2012). *Mobilidade e classes sociais : O fluxo migratório boliviano para São Paulo* (Dissertação (Mestrado)). Universidade de São Paulo. Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas. Departamento de Sociologia, São Paulo.

Putnam, R. (2000). *Bowling alone : The collapse and revival of American community*. New York: Simon & Schuster.

Quijano, A. (1980). *Dominación y cultura : Lo cholo y el conflicto cultural en el Perú*. Lima: Mosca Azul.

Rangel, F. (2015). *O trabalho informal no comércio popular : Ressignificando práticas na nova cultura do trabalho* (Dissertação (Mestrado), Universidade Federal de São Carlos. Programa de Pós-graduação em Sociologia). Consulté à l'adresse https://repositorio.ufscar.br/handle/ufscar/7379

Ratha, D., & Shaw, W. (2007). *South-South Migration and Remittances*. Consulté à l'adresse http://elibrary.worldbank.org/doi/book/10.1596/978-0-8213-7072-8

Rea, A. (2013). Les nouvelles figures du travailleur immigré : Fragmentation des statuts d'emploi et européanisation des migrations. *Revue européenne des migrations internationales*, *29*(2), 15-35. https://doi.org/10.4000/remi.6371

Rea, A., & Tripier, M. (2008). *Sociologie de l'immigration*. Consulté à l'adresse https://www.cairn.info/sociologie-de-l-immigration--9782707154736.htm

República Federativa do Brasil. *Lei N^{o} 6815. Define a situação jurídica do estrangeiro no Brasil, cria o Conselho Nacional de Imigração.* , (1980).

República Federativa do Brasil. *Constituição Federal.* , (1988).

Rivera Sánchez, L. (2007). La formación y dinámica del circuito migratorio Mixteca-Nueva York-Mixteca : Los trayectos internos e internacionales. *Norteamérica. Revista Académica del CISAN-UNAM*, *2*(1), 171-203.

Rivera Sánchez, L. (2008). Los trayectos internos e internacionales en la dinámica de formación de circuitos migratorios transnacionales. In G. Herrera & J. Ramírez (Éd.), *América Latina migrante : Estado, familias, identidades* (p. 89-116). Quito: FLACSO, Sede Ecuador ; Ministerio de Cultura del Ecuador.

Rivera Sánchez, L. (2012a). Las trayectorias en los estudios de migración : Una herramienta para el análisis longitudinal cualitativo. In M. Ariza & L. Velasco (Éd.), *Metodos cualitativos y su aplicacion empirica. Por los caminos de la investigacion sobre migracion internacional* (p. 455-494). México, D.F.: Instituto de Investigaciones Sociales, UNAM, Colegio de la Frontera Norte.

Rivera Sánchez, L. (2012b). *Vínculos y prácticas de interconexión en un circuito migratorio entre México y Nueva York*. Consulté à l'adresse http://public.eblib.com/choice/publicfullrecord.aspx?p=3201241

Rizek, C. S., Georges, I., & Freire, C. (2010). Trabalho e imigração : Uma comparação Brasil-Argentina. *Lua Nova*, *79*(6), 111–43. Consulté à l'adresse http://www.cosmopolis.iri.usp.br/sites/default/files/trabalhos-academicos-pdfs/Cibele%20Saliba%20Rizek,%20Isabel%20Georges%20e%20Carlos%20Freire%20da%20Silva.pdf

Rosales, R. (2014). Stagnant immigrant social networks and cycles of exploitation. *Ethnic and Racial Studies*, *37*(14), 2564-2579. https://doi.org/10.1080/01419870.2013.848290

Rosenfeld, M. (2013). Entrepreneurs transnationaux et commerce d'exportation de véhicules d'occasion : La filière Bruxelles-Cotonou. *Revue européenne des migrations internationales*, *29*(2), 57-76. https://doi.org/10.4000/remi.6399

Rouse, R. (1992). Making sense of settlement : Class transformation, cultural struggle, and transnationalism among Mexican migrants in the United States. *Annals of the New York Academy of Sciences*, *645*(1), 25–52. Consulté à l'adresse http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/j.1749-6632.1992.tb33485.x/abstract

Ruiz Lazo, A. (2001). O mundo é amplo e alheio. Dos Andes a São Paulo. *Braudel Papers*, *Instituto Fernand Braudel de Economia Mundial*(28), 3-13. Consulté à l'adresse http://pt.braudel.org.br/publicacoes/braudel-papers/28.php

Rumbaut, R. G. (1997). Paradoxes (and Orthodoxies) of Assimilation. *Sociological Perspectives*, *40*(3), 483-511. https://doi.org/10.2307/1389453

Ruokonen-Engler, M.-K., & Siouti, I. (2013). 'Doing Biographical Reflexivity'as a Methodological Tool in Transnational Research Settings. *Transnational Social Review*, *3*(2), 247–261. Consulté à l'adresse http://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1080/21931674.2013.10820767

Ryan, L., Erel, U., & D'Angelo, A. (2015a). Introduction. Understanding 'Migrant Capital'. In L. Ryan, U. Erel, & A. D'Angelo (Éd.), *Migrant Capital. Networks, Identities, and Strategies*. https://doi.org/10.1057/9781137348807

Ryan, L., Erel, U., & D'Angelo, A. (Éd.). (2015b). *Migrant Capital. Networks, Identities, and Strategies*. https://doi.org/10.1057/9781137348807

Sabogal, E., & Núñez, L. (2010). Sin Papeles : Middle- and Working-Class Peruvians in Santiago and South Florida. *Latin American Perspectives*. https://doi.org/10.1177/0094582X10380390

Salas, C. (2006). El Sector Informal : Auxilio u obstáculo para el conocimiento de la realidad social en América Latina. In E. de la Garza Toledo (Éd.), *Teorías sociales y estudios del trabajo : Nuevos enfoques* (p. 130-148). Consulté à l'adresse https://dialnet.unirioja.es/servlet/libro?codigo=10427

Samers, M. (2011). The Socioterritoriality of Cities : A Framework for Understanding the Incorporation of Migrants in Urban Labor Markets. In N. Glick Schiller & A. Çağlar (Éd.), *Locating migration : Rescaling cities and migrants* (p. 42-59). Cornell Univ Pr.

Santelli, E. (2004). De la « deuxième génération » aux descendants d'immigrés maghrébins. *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, (2). https://doi.org/10.4000/temporalites.714

Santos, A. R. (2012). A migração de peruanos para a Amazônia Brasileira : Uma discussão sobre redes migratórias, fronteiras e identidades. *Somanlu: Revista de Estudos Amazônicos*, *12*(2), 63–84.

Santos, A. R. (2013). *Migração de peruanos em Boa Vista-RR* (Dissertação (Mestrado)). Universidade Federal do Amazonas, Programa de Pósgraduação em Sociedade e Cultura na Amazônia, Manaus.

São Paulo Cosmópolis. (2017). *Imigrantes em São Paulo Diagnóstico do Atendimento à População Imigrante no Município e Perfil dos Imigrantes Usuários de Serviços Públicos* (D. Ventura, F. S. Guimarães, & R. Reis, Éd.). São Paulo: Instituto de Relações Internacionais-USP.

Sassen, S. (1990). *The mobility of labor and capital : A study in international investment and labor flow*. Cambridge University Press.

Sassen, S. (2007). *A sociology of globalization*. New York: W.W. Norton.

Savage, M., Warde, A., & Devine, F. (2005). Capitals, assets, and resources : Some critical issues. *The British Journal of Sociology*, *56*(1), 31-47. https://doi.org/10.1111/j.1468-4446.2005.00045.x

Sayad, A. (1977). Les trois « âges » de l'émigration algérienne en France. *Actes de la recherche en sciences sociales*, *15*(1), 59-79. https://doi.org/10.3406/arss.1977.2561

Sayad, A. (1979). Qu'est-ce qu'un immigré? *Peuples méditerranéens*, *7*, 3–23.

Sayad, A. (1994). Le mode de génération des générations « immigrées ». *L Homme et la société*, *111*(1), 155-174. https://doi.org/10.3406/homso.1994.3377

Sayad, A. (1999). *La Double Absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*. Paris: Seuil.

Schmoll, C. (2004). *Une place marchande cosmopolite. Dynamiques migratoires et circulations commerciales à Naples.* (Université de Nanterre-Paris X). Consulté à l'adresse https://halshs.archives-ouvertes.fr/tel-00548903/

Scrase, T. J. (2003a). Precarious production : Globalisation and artisan labour in the Third World. *Third World Quarterly*, *24*(3), 449-461. https://doi.org/10.1080/0143659032000084401

Scrase, T. J. (2003b). Precarious production : Globalisation and artisan labour in the Third World. *Third World Quarterly*, *24*(3), 449-461. https://doi.org/10.1080/0143659032000084401

Scrase, T. J. (2005). Crafts, consumers and consumption : Asian artisanal crafts and the marketing of exotica. *Conference Proceedings*, 11.

Sémbler, C. (2006). *Estratificación social y clases sociales : Una revisión analítica de los sectores medios*. Santiago de Chile: Naciones Unidas, CEPAL, Div. de Desarrollo Social.

Siblot, Y., Cartier, M., Coutant, I., Masclet, O., Renahy, N., & Galès, P. L. (2015). *Sociologie des classes populaires contemporaines*. Paris: Armand Colin.

Silva, C. F. da. (2007). *A migração de bolivianos e peruanos em São Paulo* (Dissertação (Mestrado)). Centro Universitário Unieuro. Mestrado em Ciência Política, Brasília.

Silva, S. A. da. (1999). Hispano-americanos em São Paulo : Alcances e limites de um processo de integração. *Travessia: Revista do Migrante, 33*, 24–32.

Silva, S. A. da. (2008). De ambulantes a patrões ? Um estudo comparado de um grupo de peruanos em São Paulo e Manaus. *32º Encontro Anual da Associação Nacional de Pós-Graduação e Pesquisa em Ciências Sociais*.

Silva, S. A. da. (2012). Bolivianos em São Paulo. Dinâmica cultural e processos identitários. In R. Baeninger (Éd.), *Imigração boliviana no Brasil* (p. 19-34). Campinas: Núcleo de Estudos de População-Nepo/Unicamp; FAPESP; CNPq; UNFPA.

Silva, S. A. da. (2018). Travessias de vida e de pesquisa : Notas sobre estudos da immigração hispano-americana no Brasil. *Travessia. Revista do Migrante*, (82), 145-166.

Silva, S. C. da. (2012). *Circuito espacial produtivo das confecções e exploração do trabalho na metrópole de São Paulo. Os dois circuitos da economia urbana nos bairros da Brás e Bom Retiro (SP)* (Thèse de Doctorat, Universidade Estadual de Campinas. Instituto de

Geociências). Consulté à l'adresse http://repositorio.unicamp.br/jspui/handle/REPOSIP/286985

Silva, N. do V. (2004). *Cambios sociales y estratificación en el Brasil contemporáneo : 1945 - 1999*. Consulté à l'adresse http://www.cepal.org/publicaciones/DesarrolloSocial/3/LCL2163PE/sps89_lcl2163.pdf

Simai, S., & Baeninger, R. (2012). Discurso, negação e preconceito : Bolivianos em São Paulo. In R. Baeninger (Éd.), *Imigração boliviana no Brasil* (p. 195-210). Consulté à l'adresse http://www.nepo.unicamp.br/publicacoes/ _bolivianos.html

Simon, G. (2002). Penser globalement les migrations. *Revue Projet, n° 272*(4), 37-45. Consulté à l'adresse https://www.cairn.info/revue-projet-2002-4-page-37.htm

Skeggs, B. (2015). Introduction : Stratification or Exploitation, Domination, Dispossession and Devaluation? *The Sociological Review*, *63*(2), 205-222. https://doi.org/10.1111/1467-954X.12297

Souchaud, S. (2010). A imigração boliviana em São Paulo. In A.-P. Ferreira, C. Vainer, H. Póvoa Neto, & M. de O. Santos (Éd.), *A Experiência Migrante. Entre Deslocamentos e Reconstruções* (p. 267-290). Rio de Janeiro: Garamond.

Souchaud, S. (2012a). A confecção : Nicho étnico ou nicho econômico para a imigração latinoamericana em São Paulo? In R. Baeninger (Éd.), *Imigração boliviana no Brasil* (p. 75-92). Consulté à l'adresse http://www.nepo.unicamp.br/publicacoes/ _bolivianos.html

Souchaud, S. (2012b). L'importance des choix résidentiels des migrants internationaux dans l'organisation de l'industrie de la confection à São Paulo. *Revue européenne des migrations internationales*, *28*(vol. 28-n°4), 89-107. https://doi.org/10.4000/remi.6226

Souchaud, S. (2014). Localisation et organisation de l'industrie de la confection à São Paulo, Brésil. *Autrepart*, *N° 69*(1), 131-151. Consulté à l'adresse https://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=AUTR_069_0131

Souchaud, S. (2017). Le quartier de la confection à São Paulo. *EchoGéo*, (40). https://doi.org/10.4000/echogeo.14950

Standing, G. (2017). *The precariat : The new dangerous class*. London; New York: Bloomsbury Academic, an imprint of Bloomsbury Publishing.

Stark, O. (1993). *The migration of labor*. Cambridge Mass; Oxford: Basil Blackwell.

Stefoni, C. (2018). *Panorama de la migración internacional en América del Sur*. Consulté à l'adresse https://www.cepal.org/es/publicaciones/43584-panorama-la-migracion-internacional-america-sur

Takenaka, A. (2005). Nikkeis y peruanos en Japón. In U. Berg & K. Paerregaard (Éd.), *El Quinto Suyo, transnacionalidad y formaciones diaspóricas en la migración peruana*. Lima: IEP.

Takenaka, A. (2009). How ethnic minorities experience social mobility in Japan. An ethnographic study of Peruvian migrants. In H. Ishida & D. H. Slater (Éd.), *Social Class in Contemporary Japan : Structures, Sorting and Strategies* (1re éd., p. 221-238). https://doi.org/10.4324/9780203869154

Takenaka, A. (2014). The Rise and Fall of Diasporic Bonds in Japanese-Peruvian "Return" Migration. *International Migration*, *52*(6), 100-112. https://doi.org/10.1111/imig.12147

Takenaka, A., & Paerregaard, K. (2015). How Contexts of Reception Matter : Comparing Peruvian Migrants' Economic Trajectories in Japan and the US. *International Migration*, *53*(2), 236-249. https://doi.org/10.1111/imig.12001

Takenaka, A., & Pren, K. A. (2010). Leaving to Get Ahead : Assessing the Relationship between Mobility and Inequality in Peruvian Migration. *Latin American Perspectives*. https://doi.org/10.1177/0094582X10379106

Tanaka, M. (2005). *Democracia sin partidos. Perú 2000-2005 : Los problemas de representación y las propuestas de reforma política*. Lima: IEP.

Tarrius, A. (1992). *Les fourmis d'Europe : Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales.* L'Harmattan.

Tarrius, A. (1995). Territoires circulatoires des entrepreneurs commerciaux maghrébins de Marseille : Du commerce communautaire aux réseaux de l'économie souterraine mondiale. *Journal des anthropologues*, *59*(1), 15-35. https://doi.org/10.3406/jda.1995.1871

Tarrius, A. (2001). Le lien social fort comme préalable à la réussite économique. Initiatives des migrants entrepreneurs des économies souterraines internationales : Parcours, étapes, transactions commerciales. *Journal des anthropologues. Association française des anthropologues*, (84), 111–144. Consulté à l'adresse http://www.cairn.info/revue-journal-des-anthropologues-2001-1-page-111.htm

Tarrius, A. (2002). *La mondialisation par le bas : Les nouveaux nomades de l'economie souterraine*. Paris: Ballard.

Tarrius, A. (2010). Territoires circulatoires et étapes urbaines des transmigrant(e)s. *Regards croisés sur l'économie*, *8*(2), 63. https://doi.org/10.3917/rce.008.0063

Tarrius, A. (2015). *Etrangers de passage : Poor to poor, peer to peer*. Éditions de l'Aube.

Tarrius, A., Missaoui, L., & Qacha, F. (2013). *Transmigrants et nouveaux étrangers*. Toulouse: Presses universitaires du Mirail.

Teixeira, R. A., & Pinto, E. C. (2012). A economia política dos governos FHC, Lula e Dilma : Dominância financeira, bloco no poder e desenvolvimento econômico. *Economia e Sociedade*, *21*(4), 909-941. Consulté à l'adresse https://periodicos.sbu.unicamp.br/ojs/index.php/ecos/article/view/8642267

Todaro, M. P. (1969). A model of labor migration and urban unemployment in less developed countries. *American Economic Review*, 138-148.

Todaro, M. P. (1980). *Internal migration in developing countries : A review of theory, evidence, methodology and research priorities*. Genève: BIT.

TV Perú Noticias. (2018). *Walter Baca, el rey de la bisutería*. Consulté à l'adresse https://www.youtube.com/watch?v=CSPPYnwfLH8

Valdez, Z. (2008). Beyond Ethnic Entrepreneurship : An Embedded Market Approach to Group Affiliation in American Enterprise. *Race, Gender & Class*, *15*(1/2), 156-169. Consulté à l'adresse http://www.jstor.org/stable/41675363

Valdez, Z. (2011). *The new entrepreneurs : How race, class, and gender shape American enterprise*. Stanford, Calif: Stanford University Press.

van den Berg, M. (2011). Subjective social mobility : Definitions and expectations of ‘moving up’ of poor Moroccan women in the Netherlands. *International Sociology*, *26*(4), 503-523. https://doi.org/10.1177/0268580910393042

Van Hear, N. (2014). Reconsidering Migration and Class. *International Migration Review*, *48*, S100-S121. https://doi.org/10.1111/imre.12139

Van Hear, N. (2019). Diaspora and class, class and diaspora. In R. Cohen & C. Fischer (Éd.), *Routledge handbook of diaspora studies*. London ; New York: Routledge Taylor & Francis Group.

Van Hear, N., Bakewell, O., & Long, K. (2018). Push-pull plus : Reconsidering the drivers of migration. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, *44*(6), 927-944. https://doi.org/10.1080/1369183X.2017.1384135

Vásquez, T. (à paraître). (2016). Cohortes y generaciones de migración interna en hogares con experiencia de migración internacional, una conexión estructural. In M. Quero (Éd.), *El Perú del siglo XXI. Un enfoque multidisciplinario desde las ciencias sociales*. México, D.F: Centro de Investigaciones sobre América Latina (UNAM).

Vásquez, T., Busse, E., & Izaguirre, L. (2015). *Migración de Población Haitiana a Perú y su tránsito hacia Brasil desde el año 2010*. Lima: IEP.

Veja. (2018, novembre 19). Bolsonaro ataca lei de migração e diz que Brasil não sabe o que é ditadura. *VEJA.com*. Consulté à l’adresse https://veja.abril.com.br/mundo/bolsonaro-ataca-lei-de-migracao-e-diz-que-brasil-nao-sabe-o-que-e-ditadura/

Véras, M. P. B., & Oliveira, L. F. de. (2014). Rua 25 de Março em São Paulo, uma região e seus atores : De mascates a sacoleiros. *Ponto-e-Vírgula. Revista de Ciências Sociais. ISSN 1982-4807*, (15).

Verdera, F. (2001). Causas del agravamiento de la pobreza en el Perú desde fines de la década de 1980. In A. Ziccardi (Éd.), *Pobreza, Desigualdad Social y Ciudadanía. Los Límites de las Políticas Sociales en América Latina* (p. 127-166). Buenos Aires: CLACSO.

Vidal, D. (2010). Par-delà permanences et évolutions. À propos des nouveaux regards sur le Brésil. *Problemes d'Amerique latine*, *N° 78*(4), 13-27. Consulté à l'adresse https://www.cairn.info/revue-problemes-d-amerique-latine-2010-4-page-13.htm

Vidal, D. (2012a). Les immigrants boliviens à São Paulo : Métaphore de l'esclavage et figuration de l'altérité. *Critique internationale*, *N° 57*(4), 71-85. Consulté à l'adresse https://www.cairn.info/revue-critique-internationale-2012-4-page-71.htm

Vidal, D. (2012b). Les migrants boliviens dans le secteur de la confection à São Paulo : Les effets des cadres juridiques. *Revue européenne des migrations internationales*, *28*(vol. 28-n°4), 109-126. https://doi.org/10.4000/remi.6230

Vilela, E. M. (2011). Desigualdade e discriminação de imigrantes internacionais no mercado de trabalho brasileiro. *Dados*, *54*(1), 89-128. https://doi.org/10.1590/S0011-52582011000100003

Villamar, M. del C. V. (2018). Regionalismos e Migrações Internacionais na América do Sul : Contexto e Perspectivas Futuras sobre as Experiências na Comunidade Andina, no Mercosul e na Unasul. *Espaço Aberto*, *8*(2), 131-148. Consulté à l'adresse https://revistas.ufrj.br/index.php/EspacoAberto/article/view/20197

Villares-Varela, M. (2018). Negotiating class, femininity and career : Latin American migrant women entrepreneurs in Spain. *International Migration*, *56*(4), 109-124. https://doi.org/10.1111/imig.12361

Wagner, A.-C. (2007). *Les classes sociales dans la mondialisation*. Paris: La Découverte.

Waldinger, R., Aldrich, H., & Ward, R. (1990). *Ethnic entrepreneurs : Immigrant business in industrial societies*. Newbury Park, California: Sage Publications, Inc.

Weininger, E. B. (2007). Foundations of Pierre Bourdieu's class analysis. In E. O. Wright (Éd.), *Approaches to class analysis* (p. 82-118). Cambridge: Cambridge Univ. Press.

Weiss, A. (2005). The Transnationalization of Social Inequality : Conceptualizing Social Positions on a World Scale. *Current Sociology*, *53*(4), 707-728. https://doi.org/10.1177/0011392105052722

Weiss, A. (2006). Comparative Research on Highly Skilled Migrants. Can Qualitative Interviews Be Used in Order to Reconstruct a Class Position? *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum:*

Qualitative Social Research, 7(3). Consulté à l'adresse http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/136

Wessendorf, S. (2017). Pathways of settlement among pioneer migrants in super-diverse London. *Journal of Ethnic and Migration Studies*, 1-17. https://doi.org/10.1080/1369183X.2017.1341719

Wiener, R. (2005, avril 4). Artesanía peruana hecha en China y café tico como si fuera peruano. Consulté 6 mars 2019, à l'adresse Red Voltaire website: https://www.voltairenet.org/article124474.html

Wikipedia. (s. d.). Liste des pays par PIB nominal (2011). Consulté 15 juillet 2019, à l'adresse https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_pays_par_PIB_nominal_(2011)

Wimmer, A., & Glick Schiller, N. (2002). Methodological nationalism and beyond : Nation-state building, migration and the social sciences. *Global Networks, 2*(4), 301-334.

Wimmer, A., & Glick Schiller, N. (2003). Methodological nationalism, the social sciences, and the study of migration : An essay in historical epistemology. *International migration review, 37*(3), 576–610. Consulté à l'adresse http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/j.1747-7379.2003.tb00151.x/abstract

ANNEXES

Annexe 1. Migrants interviewés de la première cohorte

Prénom	Age	Ville d'origine	Année d'arrivée à SP	Date de l'entretien
Plácido	59	Pisaq, Cusco	1980	13-févr-16
Walter	55	Pisaq, Cusco	1981	29-nov-16
Camilo	51	Chimbote	1982	05-janv-16
Moisés	40+	Taray, Cusco	1982	15-déc-15
Miguel	62	Chaclacayo, Lima	1986	02-déc-15
Lucio	48	Pisaq, Cusco	1989	08-janv-16
Lucas	50	Pisaq, Cusco	1990	16-janv-16
Mariano	44	Pisaq, Cusco	1991	15-sept-14
Alfonso	46	Pisaq, Cusco	1992	07-janv-16
Joselito	60	Cusco, Cusco	1993	07-janv-16
Ada	40+	Huancayo	1994	18-janv-16
Beatriz	46	Cusco, Cusco	1995	03-déc-15
Ernesto	40+	Cusco, Cusco	1996	08-janv-16
Genaro	40+	Cusco, Cusco	1996	08-oct-15
Renzo	35	Pisaq, Cusco	1997	27-nov-15
Ismael	46	Pisaq, Cusco	1997	12-févr-16
Daniel	41	Pisaq, Cusco	1998	15-févr-16
Oscar y Luzmila	40+	Cusco, Cusco	1998	22-janv-16
Constantino	40+	Cusco, Cusco	1998	30-sept-14

Annexe 2. Migrants interviewés de la deuxième cohorte

Prénom	Age	Ville d'origine	Année d'arrivée à SP	Date de l'entretien
Sonia	35	Cusco, Cusco	1999	02-oct-14
Calín	40+	Quillabamba, Cusco	1999	21-déc-15
Richi	35	Cusco, Cusco	2000	18-janv-16
Víctor		Ayacucho	2000	07-janv-16
Ortiz		Cajamarca, Cajamarca	2000	13-déc-15
Cerapio	50	Pisaq, Cusco	2001	12-févr-16
Justo	60	Pisaq, Cusco	2001	15-févr-16
Claudia	30	Calca, Cusco	2003	09-sept-15
Rogelio		Cusco, Cusco	2004	30-nov-15
Mario	33	Arequipa, Arequipa	2005	27-déc-15
Vera	27	Coya, Cusco	2005	01-nov-15
Raimundo		Calca, Cusco	2005	09-oct-15
Violeta	56	Cerro de Pasco	2006	21-déc-15
Jimena	31	Cajamarca, Cajamarca	2006	17-nov-15
Benji	30	Urubamba, Cusco	2007	13-nov-15
Andy	28	Urcos, Cusco	2007	02-nov-15
Marcela	35	Santiago, Cusco	2007	19-nov-15
Griselda	27	Ayaviri, Puno	2008	19-nov-15
Alberto	26	Huancayo, Junín	2008	06-nov-15
Adrián	55	Víctor Fajardo, Ayacucho	2008	01-déc-15
Melba	29	Lares, Cusco	2009	09-nov-15

Annexe 3. Migrants interviewés de la troisième cohorte

Prénom	Age	Ville d'origine	Année d'arrivée à SP	Date de l'entretien
Chino	37	Ñaña, Lima	2010	11-déc-15
Jano	24	Huancayo	2010	16-nov-15
Estela	40+	Lima	2010	14-nov-15
Maradona	28	Lima	2011	14-nov-15
Chen	22	San Sebastián, Cusco	2012	05-nov-15
Piccolo	20	Santiago, Cusco	2012	04-nov-15
Micaela	27	Coya, Cusco	2013	12-nov-15
Robin	21	Chalhuahuacho, Apurímac	2013	08-nov-15
Max	19	Cusco, Cusco	2013	10-nov-15
Franklin	21	Huancayo	2013	16-janv-16
Jenny	35	Tarma, Junín	2013	12-nov-15
Paolo	40	Anta, Cusco	2013	12-nov-15
Mar	20	Cusco, Cusco	2013	30-nov-15
Maicon	40+	Chimbote	2013	15-déc-15
Mirella	28	Trujillo	2013	15-oct-14
Jhony	28	Cusco, Cusco	2014	15-déc-15
Brisa	19	Sachaca, Arequipa	2014	11-nov-15
Sheila	20	Tingo María, Huánuco	2014	04-nov-15
Rolando	25	Calca, Cusco	2014	06-nov-15
Causita	24	Cusco, Cusco	2014	09-nov-15
Nino	26	Lima	2014	21-nov-15
Marianella	48	Trujillo	2015	25-nov-15
Alex	21	Huancavelica	2015	16-nov-15
Magui	19	Sachaca, Arequipa	2015	11-nov-15

Annexe 4. Grilles thématiques pour la conduction des entretiens

I. Grille thémathique pour entretien – Général

Données sociodémographiques

Nom :	**Sexe:**	**État civil :**
Lieu naissance:	**Lieu résidence origine :**	**Enfants :**
Age:	**Age migration:**	**Date arrivée SP :**
Niveau éducatif :	**Métier :**	
Sit. Migr. Arrivée:	**Sit. Migr. Actuelle:**	**Régularisation migratoire :**

Contexte de départ

- Situation personnelle/familiale/sociale
- Occupation des parents
- Dépendants

´

Migration

- Raisons
- Processus de prise de décision
- Proposition de travail

- Type de migration
- Financement du voyage
- Expérience migratoire préalable
- Voyage seul ou accompagné

Contexte de réception

- Imaginaire de destination
- Perception de destination
- Accès à bénéfices sociaux
- Facilités
- Difficultés
- Discrimination

Circulations

- Route d'arrivée (duration, parcours)
- Voyages de retour en origine
- Voyages de travail (villes, périodicité)
- Difficultés lors de la traversée de frontières

Perceptions

- Sur les Péruviens à SP
- Sur les Brésiliens
- Sur d'autres étrangers
- Bilan de la migration
- Perception subjective de sa propre position sociale en comparaison à celle occupée au Pérou
- Projets de migration de retour
- Projection future (où, comment, quoi)
- Migration a une autre destination

II. Grille thématique pour entretien – Travail et emploi

Age du 1er emploi:
1er emploi :
Situation d'emploi actuelle :

	Avant migration	Position Actuelle
Nº d'emplois et durée		
Interruptions / pourquoi ?		
Position dans la structure occupationnelle		
Conditions d'emploi Occupation Tâches Secteur d'activité Lieu Emploi formel / informel Horaires de travail Salaire Salaire « indirect » Autres emplois en même temps ?		

Conditions de travail Relation avec employeur Satisfaction au travail Bilan Evènements dans d'autres domaines de la vie		

Tableau 23. Districts de résidence des péruviens selon cohortes de migration (N=3126)

	Cohorte de migration				Total
	avant 1980	cohorte 1	cohorte 2	cohorte 3	
REPÚBLICA	1%	5%	16%	1%	23%
BRÁS			11%		11%
CACHOEIRINHA			4%		4%
SANTA CECÍLIA	1%	1%	3%		4%
PARI			4%		4%
VILA SÔNIA		2%	1%		3%
BELÉM		1%	1%		3%
VILA ANDRADE	1%		2%		2%
BUTANTÃ			2%	1%	2%
CAMPO LIMPO		2%			2%
GUARULHOS	1%	1%	1%		2%
JARDIM PAULISTA		1%	1%		2%
VILA MARIA		2%	0%		2%
JABAQUARA		2%			2%
MOEMA			2%		2%
CASA VERDE			2%		2%
RIO PEQUENO		2%			2%
SANTA ISABEL			2%		2%
PINHEIROS		1%	1%		1%
SANTO AMARO	1%		1%		1%
ALTO DE PINHEIROS			1%		1%
BRASILÂNDIA			1%		1%
PERDIZES	1%				1%
CIDADE DUTRA		1%			1%
JARDIM PRESIDENTE DUTRA			1%		1%
CAPÃO REDONDO			1%		1%
IPIRANGA			1%		1%
SAÚDE	1%		1%		1%
SÃO CAETANO DO SUL	1%				1%
COTIA		1%			1%
CAPUAVA	1%				1%
BOM RETIRO			1%		1%
MORUMBI	1%				1%
SÉ			1%		1%
TREMEMBÉ	1%				1%
BELA VISTA	1%				1%
SANTANA			1%		1%
JARDIM HELENA		0%	0%		1%
PARELHEIROS				1%	1%
VILA MARIANA		1%			1%
VILA JACUÍ			1%		1%
GRAJAÚ	1%				1%
LAPA		0%			0%
EMBU-GUAÇU		0%			0%
TUCURUVI			0%		0%
ITAPEVI		0%			0%
SACOMÃ			0%		0%
IGUATEMI		0%			0%
JANDIRA		0%			0%
SANTANA DE PARNAÍBA			0%		0%
RIO GRANDE DA SERRA			0%		0%
Total	10%	25%	62%	3%	100%

Tableau 24. Occupations des péruviens à São Paulo (liste exhaustive) selon cohortes de migration (N=2428)

Occupations	cohorte de migración				Total
	avant 1980	cohorte 1	cohorte 2	cohorte 3	
Vendeurs ambulants	1%	3%	11%	1%	15%
Commerçants de magasins	0%	1%	11%		12%
Opérateurs de machine à coudre		1%	9%		10%
Membres des Forces Armées, Policiers et Pompiers Militaires	1%	2%	2%		5%
Vendeurs de magasins et box		1%	4%		5%
Artisans de la pierre, du bois, de l'osier et semblables			3%	1%	4%
Cadres de l'administration et des services		1%	3%		4%
Instituteurs		2%	1%		3%
Economistes		1%	1%		2%
Serveurs			2%		2%
SUPERVISORES DE SECRETARIA		0%	2%		2%
TRABALHADORES QUALIFICADOS DA PREPARAÇÃO DA CONFECÇÃO DE ROUPAS			2%		2%
PROFESSORES DE UNIVERSIDADES E DO ENSINO SUPERIOR		1%	0%		2%
ANALISTAS DE GESTÃO E ADMINISTRAÇÃO		1%	0%		2%
ANALISTAS DE SISTEMAS			2%		2%
SECRETÁRIOS (GERAL)			2%		2%
GERENTES DE COMÉRCIOS ATACADISTAS E VAREJISTAS			1%		1%
ESCRITURÁRIOS GERAIS			1%		1%
OPERADORES DE MÁQUINAS PARA FABRICAR PRODUTOS DE MATERIAL PLÁSTICO			1%		1%
OUTROS PROFESSORES DE IDIOMAS			1%		1%
CONTADORES		1%			1%
GERENTES DE SUCURSAIS DE BANCOS, DE SERVIÇOS FINANCEIROS E DE SEGUROS	1%				1%
CUIDADORES DE CRIANÇAS			1%		1%
MARCENEIROS E AFINS		1%			1%
DIRIGENTES E GERENTES DE SERVIÇOS PROFISSIONAIS NÃO CLASSIFICADOS ANTERIORMENTE	1%				1%
ENGENHEIROS ELETRÔNICOS		1%			1%
ARQUITETOS DE EDIFICAÇÕES			1%		1%
CHEFES DE COZINHA	1%				1%
TRABALHADORES DE CENTRAIS DE ATENDIMENTO			1%		1%
SUPERVISORES DE INDÚSTRIAS DE TRANSFORMAÇÃO		1%			1%
TRABALHADORES DE AGÊNCIAS DE VIAGEM		1%			1%
RECEPCIONISTAS EM GERAL		1%			1%
TRABALHADORES DE CUIDADOS PESSOAIS EM INSTITUIÇÕES		1%			1%
GUARDAS DE SEGURANÇA		1%			1%
PEDREIROS		1%			1%
TRABALHADORES DOS SERVIÇOS DOMÉSTICOS EM GERAL		1%			1%
TRABALHADORES DOS SERVIÇOS DE PROTEÇÃO E SEGURANÇA NÃO CLASSIFICADOS ANTERIORMENTE		1%			1%
OPERADORES DE MÁQUINAS DE BRANQUEAMENTO, TINGIMENTO E LIMPEZA DE TECIDOS			1%		1%
TÉCNICOS EM ELETRÔNICA	1%				1%
TÉCNICOS DE REDES E SISTEMAS DE COMPUTADORES		1%			1%
VENDEDORES POR TELEFONE		1%			1%
Médecins spécialistes			1%		1%
Médecins généralistes		1%			1%
Coiffeurs			1%		1%
DIRIGENTES DE INDÚSTRIA DE TRANSFORMAÇÃO		0%			0%
TRABALHADORES DE LIMPEZA DE INTERIOR DE EDIFÍCIOS, ESCRITÓRIOS, HOTÉIS E OUTROS ESTABELECIMENTOS			0%		0%
AGENTES E CORRETORES DE BOLSA, CÂMBIO E OUTROS SERVIÇOS FINANCEIROS	0%				0%
MECÂNICOS E AJUSTADORES ELETRICISTAS			0%		0%
DIRIGENTES DE VENDAS E COMERCIALIZAÇÃO			0%		0%
MONTADORES DE EQUIPAMENTOS ELÉTRICOS E ELETRÔNICOS			0%		0%
Cuisiniers			0%		0%
Total	6%	27%	65%	2%	100%

Tableau 25. Catégories d'occupation recodées (adaptation d'après Silva, 2004). Codes de l'IBGE.

Professions libérales		Directeurs et gestionnaires		Autres professionnels universitaires		Occupations techniques et artistiques		Occupations non manuelles routinières	
2152	ENGENHEIROS ELETRÔNICOS	1219	DIRIGENTES DE ADMINISTRAÇÃO E DE SERVIÇOS NÃO CLASSIFICADOS ANTERIORMENTE	2310	PROFESSORES DE UNIVERSIDADES E DO ENSINO SUPERIOR	2341	PROFESSORES DO ENSINO FUNDAMENTAL	0	MEMBROS DAS FORÇAS ARMADAS, POLICIAIS E BOMBEIROS MILITARES
2161	ARQUITETOS DE EDIFICAÇÕES	1346	GERENTES DE SUCURSAIS DE BANCOS, DE SERVIÇOS FINANCEIROS E DE SEGUROS	2411	CONTADORES	2353	OUTROS PROFESSORES DE IDIOMAS	3341	SUPERVISORES DE SECRETARIA
2211	MÉDICOS GERAIS	1349	DIRIGENTES E GERENTES DE SERVIÇOS PROFISSIONAIS NÃO CLASSIFICADOS ANTERIORMENTE			2421	ANALISTAS DE GESTÃO E ADMINISTRAÇÃO	4110	ESCRITURÁRIOS GERAIS
2212	MÉDICOS ESPECIALISTAS	1420	GERENTES DE COMÉRCIOS ATACADISTAS E VAREJISTAS			2511	ANALISTAS DE SISTEMAS	4120	SECRETÁRIOS (GERAL)
2631	ECONOMISTAS					3114	TÉCNICOS EM ELETRÔNICA	4222	TRABALHADORES DE CENTRAIS DE ATENDIMENTO
						3311	AGENTES E CORRETORES DE BOLSA, CÂMBIO E OUTROS SERVIÇOS FINANCEIROS	4226	RECEPCIONISTAS EM GERAL
						3434	CHEFES DE COZINHA	5244	VENDEDORES POR TELEFONE
						3513	TÉCNICOS DE REDES E SISTEMAS DE COMPUTADORES		

Travailleurs industrie moderne		Travailleurs de service		Commerçants et vendeurs		Travailleurs du commerce ambulant		Travailleurs industrie traditionnelle	
7412	MECÂNICOS E AJUSTADORES ELETRICISTAS	4221	TRABALHADORES DE AGÊNCIAS DE VIAGEM	5221	COMERCIANTES DE LOJAS	9520	VENDEDORES AMBULANTES (EXCLUSIVE DE SERVIÇOS DE ALIMENTAÇÃO)	7112	PEDREIROS
8142	OPERADORES DE MÁQUINAS PARA FABRICAR PRODUTOS DE MATERIAL PLÁSTICO	5120	COZINHEIROS	5223	BALCONISTAS E VENDEDORES DE LOJAS			7317	ARTESÃOS DE PEDRA, MADEIRA, VIME E MATERIAIS SEMELHANTES
8212	MONTADORES DE EQUIPAMENTOS ELÉTRICOS E ELETRÔNICOS	5131	GARÇONS					7522	MARCENEIROS E AFINS
		5141	CABELEIREIROS					7532	TRABALHADORES QUALIFICADOS DA PREPARAÇÃO DA CONFECÇÃO DE ROUPAS
		5311	CUIDADORES DE CRIANÇAS					8153	OPERADORES DE MÁQUINAS DE COSTURA
		5414	GUARDAS DE SEGURANÇA					8154	OPERADORES DE MÁQUINAS DE BRANQUEAMENTO, TINGIMENTO E LIMPEZA DE TECIDOS
		5419	TRABALHADORES DOS SERVIÇOS DE PROTEÇÃO E SEGURANÇA NÃO CLASSIFICADOS ANTERIORMENTE						
		9111	TRABALHADORES DOS SERVIÇOS DOMÉSTICOS EM GERAL						

Source : IBGE, 2010. Élaboration de l'auteure.